







« Je pus lire en entier sur la table, en grosses lettres, le nom de Régina. » (Page 590.)

— Bonsoir...

Et la fenêtre se referma cette fois, pour ne plus se rouvrir, derrière les volets, malgré mes instances, mes prières, et je ne pus connaître la demeure de Bamboche.

Si incertaine que fût l'espérance qui me restait, j'y trouvais du moins la certitude que Bamboche était à Paris, et j'avais chance de le voir le soir même. Je revins auprès du cocher, et je lui dis :

— Savez-vous où est le cabaret des *Trois-Tonneaux?* On m'a dit que ce n'était pas loin d'ici. Une fois arrivé à ce cabaret, vous pourrez donner à manger à vos chevaux... et manger vous-même.

— Le cabaret des *Trois-Tonneaux?* je ne connais que ça, — me répondit joyeusement le cocher. — Le dimanche et le lundi soir, je stationne souvent à la porte. A la bonne heure, bourgeois, vous pourrez me faire attendre dans des endroits pareils tant qu'il vous plaira ; mes bêtes et moi, nous ne nous en plaindrons pas. Dans dix minutes vous y serez.

Et nous nous dirigeâmes vers le cabaret des *Trois-Tonneaux.*

Pour la première fois, depuis le matin, je songeai que les frais de la voiture, que je n'avais pas quittée depuis mon arrivée, devaient être considérables, relativement à mes faibles ressources. Mais, ne connaissant nullement Paris, cette dépense m'avait été imposée par la nature même de mes recherches. Voyant ces recherches à peu près à leur terme, je résolus d'abord de payer le fiacre... mais bientôt cédant à une pensée niaise, absurde, mais que peut-être comprendront ceux-là qui se sont trouvés dans une position analogue à la mienne, je n'eus pas le courage de renvoyer ce fiacre avant d'être certain de rencontrer Bamboche... Et pourquoi gardai-je cette voiture si coûteuse et si inutile pour moi ? Parce que, sans aucune connaissance dans cette ville immense, il me semblait *que le cocher, qui depuis le matin me voiturait, n'était pas un étranger pour moi.*

Certes une telle idée me paraît, à cette heure, tristement stupide ; mais quand je me rappelle l'effrayante, l'indicible sensation que je ressentais en me disant :

— *Si je ne retrouve pas Bamboche ce soir... je suis* SEUL *dans cette ville immense,* SEUL, *sans ressources, sans connaître personne,* — je comprends que j'aie été amené à considérer ce cocher presque comme une connaissance...

Aussi, lorsque la voiture s'arrêta devant la porte du cabaret des *Trois-Tonneaux,* je dis au cocher :

— Attendez-moi... je resterai ici quelque temps.

— Et votre paquet ? bourgeois.

— Laissez-le dans votre voiture.

— Pour qu'on vous le *pince,* n'est-ce pas ? Non, non... soyez tranquille, je vais le mettre dans un de mes coffres ; bien fin celui qui l'y trouvera.

Cette prévenante précaution me sembla d'un bon augure au nouveau point de vue d'où je considérais le cocher ; puis la figure de cet homme, assez âgé, me parut d'ailleurs honnête et franche. Un moment, j'eus l'envie de lui offrir de partager mon repas, car j'étais exténué de fatigue, de besoin, et je voulais profiter de cette occasion pour réparer un

peu mes forces... mais je n'osai pas risquer cette invitation, non par fierté, on le conçoit, mais par un sentiment tout contraire ; je craignis que le cocher ne se défiât de moi.

Pendant qu'il s'occupait de préserver mon paquet de tout larcin, j'entrai dans le cabaret, à cette heure presque désert : pourtant quelques buveurs y étaient encore attablés. A leurs vêtements, à leurs façons, à leur langage, je vis facilement qu'ils appartenaient à la classe ouvrière ; ils paraissaient être de braves artisans, qui buvaient joyeusement, grâce à quelque heureuse aubaine. Il n'y avait là aucun de ces types repoussants, ignobles, que, dans ma vie de vagabondage avec Bamboche et Basquine, nous avions souvent rencontrés dans des tavernes de bas étage, hantées par les fainéants et les malfaiteurs, tavernes où nous allions chanter et mendier. L'inquiétude mêlée d'effroi que m'avait laissée la façon mystérieuse dont on venait de me recevoir au prétendu domicile de Bamboche s'effaçait un peu ; je ne trouvais pas d'un mauvais pronostic pour mon ami d'enfance qu'il fréquentât un cabaret hanté par d'honnêtes artisans. M'attablant dans un coin isolé, bien en face de la porte, afin d'apercevoir Bamboche dès son arrivée, je demandai une petite portion de viande, du pain et de l'eau. Je regardai la pendule du cabaret : elle marquait neuf heures... J'avais encore, au pis-aller, deux ou trois heures à attendre.

Je commençais mon frugal repas, attachant mon regard inquiet sur la porte du cabaret, dès qu'elle s'ouvrait, épiant, et, comme on dit vulgairement, *dévisageant* tous ceux qui entraient, certain, d'ailleurs, de reconnaître Bamboche, malgré les années passées depuis notre séparation, car ses traits énergiques et accentués étaient trop profondément gravés dans ma mémoire pour que je pusse les méconnaître.

Tandis que j'avais ainsi les yeux fixés sur la porte chaque fois qu'elle s'ouvrait, je vis entrer un jeune homme qui pouvait avoir vingt-cinq ans au plus. Sa taille était svelte. Sa figure me frappa tout d'abord par la régularité, par la rare et mâle beauté de ses traits, cependant un peu fatigués ; il était pâle ; son visage paraissait d'une blancheur d'autant plus mate, que ses sourcils et ses favoris, assez longs, étaient très bruns, et que le vieux paletot noirâtre que portait cet homme, boutonné jusqu'au cou, ne laissait voir ni col de chemise, ni cravate. La chaussure, le pantalon de ce personnage étaient souillés de boue, et il portait une casquette toute déformée.

Malgré ce misérable accoutrement, ou plutôt à cause du contraste qu'il offrait avec la figure si belle et surtout si distinguée de cet homme, il était impossible de n'être pas frappé de son aspect : faisant quelques

pas dans le cabaret, il s'approcha davantage de l'endroit où je me trouvais; seulement alors je m'aperçus que sa démarche était un peu chancelante, et que son regard avait parfois cette fixité morne particulière à l'ivresse. Par hasard ou par choix, après quelques moments d'hésitation, cet homme se dirigea de mon côté, partie de la salle où toutes les tables étaient vacantes, sauf celle que j'occupais, et il vint s'établir à ma droite. Après s'être assis pesamment, comme si ses jambes eussent été alourdies, il resta un moment immobile, puis il ôta sa casquette et crut la placer sur le long banc où nous occupions deux places; mais cette casquette tomba à mes pieds.

Cédant à un mouvement de prévenance naturelle, augmentée peut-être par l'impression que me causait l'aspect de ce personnage, je me baissai pour ramasser sa casquette, et je la replaçai sur le banc; mon nouveau voisin s'en aperçut... Alors, avec un accent de douceur et de parfaite courtoisie, il me dit, en s'inclinant de mon côté :

— Mille pardons de la peine que vous avez prise, monsieur; mille grâces de votre obligeance.

Je n'avais, de ma vie, eu la moindre idée de ce qu'on appelle le *grand monde;* mais, à ces seules paroles de mon voisin, je ne sais quel instinct me dit qu'un homme du grand monde ne se serait pas autrement exprimé, et n'eût pas mis, dans son inflexion, dans son geste, plus d'exquise politesse.

Puis, chose singulière! pendant le peu de temps qu'il me parla, la physionomie de cet homme quitta son masque de morne impassibilité et devint charmante de grâce et d'affabilité. Puis, elle s'immobilisa de nouveau.

Le garçon marchand de vin, s'approchant de ce nouveau consommateur, lui dit sans façon :

— Qu'est-ce que vous voulez, mon brave?

— Une bouteille d'eau-de-vie... — répondit lentement mon voisin, et l'accent presque rauque de sa voix me parut tout autre que lorsqu'il m'avait parlé.

— Vous voulez un petit verre? dit le garçon.

— Je demande une bouteille d'eau-de-vie et je la paye... — répondit mon voisin, toujours imperturbable; puis, fouillant dans la poche de son gilet, il en tira plusieurs pièces d'or, en fit glisser une entre son pouce et son index, et la jeta sur la toile cirée qui recouvrait la table.

Le garçon, surpris, regarda cet homme; puis prenant la pièce d'or, il l'examina avec un étonnement nuancé d'une légère défiance, inspirée sans doute par l'extérieur misérable du consommateur.

— Allez au comptoir... faites-la sonner... — dit mon voisin toujours impassible, et sans paraître le moins du monde choqué du soupçon injurieux du garçon.

Celui-ci, assez peu fait aux délicatesses, alla au comptoir, le maître du cabaret fit sonner la pièce d'or plusieurs fois, et le garçon revint dire en la rapportant :

— Elle est bonne...

— Alors donnez-moi une bouteille d'eau-de-vie, repartit mon voisin de sa voix lente et rauque.

— Une bouteille cachetée, monsieur? — demanda cette fois le garçon avec une certaine considération, tout ce que nous avons de meilleur en eau-de-vie?

— Au contraire... une bouteille d'eau-de-vie pareille à celle que vous donnez aux chiffonniers s'il en vient... et payez-vous.

— C'est un Anglais, — dit le garçon à demi-voix en s'éloignant.

De plus en plus surpris, j'observai curieusement cet homme, sans pour cela perdre de vue la porte du cabaret par laquelle j'espérais toujours voir arriver Bamboche.

Le garçon revint, plaça la bouteille et un petit verre sur la table, ainsi que la monnaie restant de la pièce d'or.

— Donnez-moi un grand verre, — dit mon voisin; et, repoussant du doigt une pièce de vingt sous, il fit signe au garçon de la prendre comme pourboire...

— C'est un milord, — dit le garçon toujours à demi-voix en courant chercher un grand verre qu'il apporta avec empressement.

Mon voisin empocha, sans la compter, la monnaie que l'on venait de lui rendre, se versa un demi-verre d'eau-de-vie, et le vida d'un trait.

Puis, appuyant le derrière de sa tête sur la muraille à laquelle était adossé notre banc, il resta immobile, regardant l'espace, et frappant en cadence, du bout de ses doigts, la toile cirée de la table.

Je l'observais à la dérobée. Ses traits, jusqu'alors immobiles et mornes, s'animèrent à plusieurs reprises; il sourit deux ou trois fois d'un air très doux et très fin, puis il haussa les épaules, chantonna entre ses dents, et ses traits reprirent leur impassibilité première.

Le souvenir du Limousin, mon premier maître, me vint à la pensée; je ne sais pourquoi je crus voir une vague analogie entre les hallucinations que le pauvre ouvrier maçon évoquait chaque dimanche dans son ivresse, et l'état d'hébêtement extatique mêlé de visions intérieures où paraissait plongé cet homme, pauvrement vêtu, mais qui, d'après plusieurs indices, ne devait pas être ce qu'il paraissait. Ces souvenirs si

lointains de mon enfance m'absorbèrent un instant, car ils se rattachaient à Bamboche. Un léger bruit me tira de ces réflexions. Je tournai la tête vers mon voisin ; il venait de renverser la moitié du contenu de son verre. Après avoir bu ce qui restait, cédant sans doute à l'un de ces caprices puérils enfantés par l'ivresse, il trempa le bout de son index dans l'une des rigoles d'eau-de-vie qui serpentaient sur la toile cirée de la table, et commença d'y tracer çà et là des figures bizarres. Je suivais les mouvements de cet inconnu avec d'autant plus d'attention, qu'une dernière remarque venait confirmer mes soupçons : la main de cet homme, d'une blancheur parfaite, aux ongles longs, polis, était remarquablement belle ; il portait à son petit doigt plusieurs anneaux d'or de formes différentes ; l'un d'eux, orné d'une pierre rouge, me parut armorié.

Je suivais avec une curiosité machinale les capricieuses évolutions de l'index de mon voisin, qui avait abandonné la combinaison de figures bizarres pour tracer d'énormes lettres majuscules : ça avait été d'abord un R, puis un E... L'assemblage de ces deux lettres RE me causa une impression indéfinissable, c'était quelque chose d'étrange, de confus, d'inquiétant, d'inconnu... comme un pressentiment...

Je ne pouvais détacher mon regard du doigt de cet homme... Je hâtais, si cela se peut dire, de toutes les forces de ma pensée, l'achèvement de la troisième lettre qu'il venait de commencer, et cela (mes souvenirs ne me trompent pas) sans me rendre aucun compte de la cause de mon impatience. Enfin le contour de la lettre s'acheva sous le doigt de mon voisin... C'était un G...

Soudain ces trois lettres... les trois premières du nom de Régina, apparurent à mon esprit comme si elles y eussent été tracées en traits de feu...

Et pourtant bien d'autres mots commencent ainsi... Mais je ne sais quelle fatalité me disait que cet homme ivre d'eau-de-vie allait, de son doigt alourdi, écrire en entier ce nom sacré pour moi... sur une table de cabaret.

J'oubliai tout, Bamboche, ma position désespérée, l'avenir, pour suivre avec une angoisse dévorante les mouvements du doigt de l'inconnu. Il continuait de tracer une autre lettre... mais de temps à autre il s'arrêtait... Sa tête tantôt vacillait de droite à gauche, tantôt se penchait en avant, tandis que ses paupières gonflées se fermaient à demi... Enfin... la lettre fut tracée... c'était un N... Et bientôt, un A suivant cet N, je pus lire en entier sur la table, en grosses lettres, le nom de RÉGINA.

Dire ce que je ressentis alors est impossible ! Il ne me vint pas un instant à l'idée que ce nom de Régina pût appartenir à d'autres personnes, et je me dis : Régina est à Paris ; cet homme jeune et beau, noble et riche sans doute, aime cette jeune fille... car son souvenir lui est assez présent pour qu'au milieu même des abrutissements de l'ivresse il se plaise à tracer ce nom chéri de lui.

Ce nom... l'inconnu, après l'avoir écrit, le considéra pendant quelques instants avec une sorte de satisfaction stupide... pendant que les oscillations de sa tête appesantie devenaient plus brusques et plus fréquentes ; puis il fit entendre une espèce de rire guttural, prononça quelques mots inintelligibles, croisa ses bras sur la table, et y laissa tomber pesamment son front, s'endormant ou s'engourdissant dans la somnolence apathique de l'ivresse...

Un peu au-dessus de l'endroit où était appuyé cet homme, le nom de Régina apparaissait encore à mes yeux ; je me levai doucement et j'allai effacer, avec un pieux respect, jusqu'aux dernières traces de ce nom profané.

Je revenais à ma place, lorsque la porte du cabaret s'ouvrit de nouveau. Je ne pus retenir une exclamation d'effroi involontaire.

J'apercevais, se dessinant sur les ténèbres extérieures, la figure sinistre du cul-de-jatte. Depuis huit ans que je ne l'avais vu, ses traits paraissaient encore plus bronzés qu'autrefois, et quoiqu'il parût toujours robuste et décidé, ses cheveux étaient devenus presque blancs ; ses vêtements n'annonçaient pas la misère. Il resta sur le seuil de la porte ouverte comme s'il eût craint d'entrer dans le cabaret, car il paraissait inquiet, alarmé. Avançant enfin sa tête par la porte entrebâillée, il dit d'une voix enrouée (je crus la reconnaître pour celle qui m'avait répondu à travers les volets de la maison de l'impasse du Renard), il dit au marchand de vin :

— Bamboche est-il venu ce soir ?

— Non, — lui répondit sèchement le maître du cabaret, comme s'il eût voulu se débarrasser de cet hôte importun.

— S'il vient ce soir, — ajouta précipitamment le cul-de-jatte, — dites-lui qu'il n'aille pas là-bas cette nuit, *il y fume*. Il comprendra... vous lui direz, n'est-ce pas ?

— C'est bon... c'est bon... — reprit le marchand de vin en allant fermer, comme on dit, la porte au nez du cul-de-jatte, et il ajouta, se parlant à soi-même :

— Tas de canailles, va !

XLIII

La première nuit à Paris.
Encore une mauvaise pensée. — Un cocher compatissant. — Le garni à quatre sous.
Martin est volé. — Conseils du logeur.

Je ne pouvais en douter : le cul-de-jatte avait renouvelé connaissance avec Bamboche ; c'était de celui-ci qu'il s'agissait lorsque le bandit, entrant dans le cabaret d'un air alarmé, s'était écrié : *S'il vient ce soir, dites-lui qu'il n'aille pas là-bas cette nuit*... IL Y FUME... *il comprendra*...

Sans pénétrer le sens de ces mots mystérieux, je supposai qu'un danger, peut-être commun à lui et au cul-de-jatte, menaçait Bamboche.

Non seulement la pensée d'une telle communauté de vie avec ce brigand me fit frémir pour Bamboche, mais elle me causa un embarras mortel : je n'osais plus, ainsi que j'en avais l'intention, interroger le cabaretier sur le compte de mon ami d'enfance, afin de savoir si je pouvais être certain de le voir le soir même ; l'accueil fait au cul-de-jatte ne m'encourageait pas. Pourtant, voyant l'heure s'avancer, songeant à l'extrémité où je me trouvais acculé, je surmontai mon hésitation, je m'approchai du comptoir pour payer mon écot, et je m'aperçus seulement alors que tous les buveurs avaient peu à peu disparu ; il ne restait dans le cabaret que moi et mon voisin, toujours endormi ; cette solitude m'enhardit : m'adressant au cabaretier :

— Combien vous dois-je, monsieur ?

— Six sous de viande, deux sous de pain, c'est huit sous.

Je posai une pièce de monnaie sur le comptoir, et je dis :

— On m'a assuré, monsieur, que le nommé Bamboche venait tous les soirs ici.

Au nom de Bamboche, le cabaretier fronça le sourcil d'un air mécontent et répondit :

— Mon cabaret est public... faut bien que j'y reçoive toute sorte de monde.

— Croyez-vous que Bamboche vienne ici ce soir, monsieur ? — lui demandai-je.



« ...Et abritant la flamme d'une chandelle sous sa main... » (Page 598.)

— Je n'en sais rien ; mais, s'il y vient, — me répondit le cabaretier en regardant la pendule, — il restera dehors ; voilà minuit, je vas fermer.

— Et demain, monsieur, croyez-vous que Bamboche vienne?

— Est-ce que je sais, moi? Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'aime autant qu'il vienne ici le moins possible... ça vous compromet une honnête maison, voilà tout.

Puis, me rendant ma monnaie, le cabaretier ajouta :

— Voilà minuit... bonsoir les pratiques.

Mais, regardant autour de lui, il vit mon voisin de table toujours endormi, et dit à demi-voix :

— Ah ! il reste encore le monsieur à la pièce d'or et à la bouteille.

Et le cabaretier s'approcha respectueusement du dormeur ; mais, n'osant pas le secouer, il l'appela plusieurs fois :

— Monsieur !... Monsieur !

L'inconnu resta sourd à cet appel.

Je ne pouvais plus espérer de voir Bamboche ce soir-là. Le moment fatal était venu, il me fallait compter avec le cocher. Une fois cette dette payée, qu'allait-il me rester? où allais-je passer la nuit?

Je sortis du cabaret.

La nuit était noire, humide, froide. Une des lanternes du fiacre était éteinte, l'autre s'éteignait. Le cocher était sur son siège... la rue était déserte.

Il me vint une pensée déloyale... m'éloigner sans payer cet homme... et lui laisser en nantissement le peu de linge et d'effets que contenait mon paquet de voyage... mais je ne cédai pas à cette tentation ; ayant hâte de sortir à tout prix de mon anxiété, j'éveillai le cocher, non sans peine.

— Hem !... qu'est-ce ?... ah ! voilà, bourgeois, — dit-il en se secouant et frissonnant dans son épais carrik, — il fait un froid noir qui vous gèle jusqu'aux os... je m'étais endormi... Ah ! çà, où allons-nous, bourgeois?

— Je reste ici, — lui dis-je, — veuillez me rendre mon paquet et me dire combien je vous dois.

Mon angoisse fut grande en prononçant ces derniers mots.

Le cocher tira sa montre, s'approcha de sa lanterne et me dit :

— Vous m'avez pris à deux heures et demie, bourgeois, il est minuit passé... ça nous fait neuf heures et demie... mettons dix heures avec le pourboire... ça fait une pièce de 15 livres 10 sous, mettez 16 livres si vous êtes content, bourgeois... Je vas vous donner votre paquet.

Pendant que le cocher cherchait mon paquet, je fouillai dans ma poche, je comptai le peu d'argent qui me restait... Il y avait 9 francs et quelques sous.

Alors, chose lâche... stupide... puérile... je pleurai...

— Voilà votre paquet, bourgeois, — me dit le cocher.

— Monsieur, repris-je en lui mettant dans la main tout ce qui me restait d'argent, — je n'étais jamais venu à Paris, je me croyais certain en

arrivant de trouver une place chez un protecteur... ce protecteur est mort ce matin même... Il me restait un ami d'enfance, je l'ai cherché inutilement toute la journée... J'espérais le trouver ici ce soir... ce dernier espoir me manque... Quand j'ai pris votre voiture, j'en ignorais le prix... Je n'ai pas de quoi vous payer tout ce que je vous dois... Il me reste en tout 9 francs et quelques sous... les voilà... Fouillez-moi, si vous voulez, je n'ai pas un liard de plus.

— Ça ne fait pas mon affaire à moi, — s'écria le cocher courroucé; — quand on n'a pas de quoi payer une voiture, on va à pied.

— Vous avez raison... monsieur, mais je ne connaissais pas Paris, je comptais me rendre tout de suite chez mon protecteur... mais...

— Tout ça ne me regarde pas, moi, il me faut mon argent, — reprit le cocher, — ça ne peut pas se passer comme ça.

— Eh bien! gardez encore ce paquet, monsieur... c'est tout ce que je possède au monde... Il ne me reste que les habits que j'ai sur moi...

Mes larmes, que j'avais d'abord contenues à grand'peine, s'échappèrent de nouveau malgré moi, tant j'éprouvais de honte et de chagrin.

— Ah! çà... voilà que vous pleurez, — dit le cocher d'une voix moins rude, — c'est donc vrai ce que vous dites là?

— Cela n'est que trop vrai, monsieur...

— Qu'allez-vous faire? Où allez-vous passer la nuit?

— Je n'en sais rien, — dis-je avec abattement. Et, chose étrange, je me souvins que, bien des années auparavant, j'avais fait la même réponse à la Levrasse après m'être sauvé de chez mon maître le Limousin.

Le cocher parut touché; il reprit :

— Allons, mon pauvre garçon, ne pleurez pas. Voyons, je ne peux pas perdre ma journée, moi... faut que je compte avec mon bourgeois... mais je ne vous laisserai pas sans le sou... et sur le pavé, par une nuit pareille. Tenez, reprenez ces vingt sous... et votre paquet... Vous trouverez un garni près la barrière... une lanterne rouge... on y couche à la nuit pour quatre sous... Voilà le numéro de ma voiture... (Et il me donna une petite carte.) Si un jour vous pouvez me rendre ce que vous me devez, vous me ferez plaisir... car j'ai femme et enfants.

— Oh! merci... monsieur, merci, — m'écriai-je avec effusion.

A ce moment, le cabaretier ouvrit la porte; il soutenait sous le bras l'homme auprès duquel je m'étais trouvé durant cette soirée; il paraissait complètement ivre.

— Tiens, ça se trouve bien, — dit le cabaretier en voyant le fiacre. Êtes-vous chargé, mon brave? — demanda-t-il au cocher.

— Non, — dit celui-ci.

— Alors, voilà une pratique, et une fameuse, — dit le cabaretier en montrant l'homme qu'il tenait sous le bras, puis il lui cria à l'oreille :

— Monsieur, voilà un fiacre.

— Bon, aidez-moi, — reprit l'inconnu.

On le hisssa non sans peine dans la voiture.

Quand il fut dans la voiture. — Votre adresse, bourgeois? — dit le cocher.

— A l'entrée... des... Champs-Élysées... vous y trouverez un fiacre jaune... vous m'arrêterez... auprès... — répondit lentement l'homme ivre, avec cette lucidité que les ivrognes conservent parfois pour certaines choses, malgré le trouble de leur raison.

— Voilà pour ta course... — ajouta-t-il, et il laissa tomber, moitié dans la main du cocher, moitié dans la rue, la monnaie de la pièce d'or qu'il avait changée.

Après quelques instants de recherche, le cocher s'écria joyeusement :

— Dix-sept francs !... quelle aubaine !... il n'y a que les pochards pour être de pareilles pratiques ; — puis, ayant sans doute quelque scrupule d'accepter ce pourboire considérable, il dit à sa généreuse pratique :

— Vous me donnez dix-sept francs, monsieur... le savez-vous?... dix-sept francs?...

— Oui... garde-les... ces dix-sept francs... ta course est longue... mais... ne va pas trop vite... j'aime beaucoup à dormir en fiacre... n'oublie pas l'adresse... un fiacre jaune... à l'entrée des Champs-Élysées... il y a... un homme sur le siège... à côté du cocher; tu m'arrêteras près de cette voiture-là (1).

— C'est dit, bourgeois, — répondit le cocher, en remontant joyeusement sur son siège, pendant que le cabaretier fermait sa porte en dedans au moyen de grosses barres de fer.

Le cocher fouetta ses chevaux, et il me dit en s'éloignant :

— Allons, mon garçon... vous le voyez, Paris est la ville des bons enfants.

Et la voiture disparut bientôt dans les ténèbres.

. . . .

. . . .

(1) Nous l'avons dit, nous aimons autant que possible citer des analogies à propos de créations qui peuvent être suspectés de *non-réalité*. Il y a quelques mois, tous les journaux ont retenti de l'histoire de cette femme, surnommée *la belle Anglaise*, qui, riche et de noble race, hantait les plus ignobles cabarets des halles pour s'y enivrer avec de l'eau-de-vie. On n'a pas oublié aussi certain membre de la *Dukery* anglaise dernièrement ramassé ivre-mort au théâtre d'Ahley, le marquis de N..., arrêté sous un faux nom et réclamé par son fils.

Un moment, j'eus des pensées d'amertume, de haine, de révolte, contre la société, en songeant à cet homme, bien riche, sans doute, puisqu'il prodiguait si insoucieusement, pour de honteux et abrutissants caprices, une somme qui m'eût fait vivre, moi, pendant vingt jours, et qui m'eût donné le moyen de retourner auprès de Claude Gérard, de fuir cette ville immense au milieu de laquelle je me voyais perdu... — En sera-t-il toujours ainsi?... me disais-je avec désespoir. A ceux-là tant de biens superflus, que l'ennui et la satiété les jettent dans les plus hideuses dépravations ; à ceux-là tant de privations, tant de misères, que, dans leur désespoir, ils n'aient le choix qu'entre l'infamie ou la mort.

Mais bientôt, songeant à la vanité de ces récriminations contre un sort inflexible, et me rappelant les enseignements de Claude Gérard, — Voici l'heure de les mettre en pratique, me dis-je, — *résignation, courage, travail et respect de soi;* que ces mots me soutiennent, et qu'aux bonnes résolutions qu'ils m'inspireront se joigne l'influence du souvenir de Régina, nom sacré qu'un si triste hasard vient de rappeler encore à ma mémoire.

Étoile radieuse et pure, vers laquelle je dois toujours lever les yeux, du fond des plus fangeuses ornières de ma vie.

. . . .

Je ne pouvais rester plus longtemps à la porte de ce cabaret ; la rue était alors déserte, une neige fondue, tombant en brume épaisse, pénétrait mon habit et me glaçait jusqu'aux os ; le cocher m'avait dit que je trouverais, un peu avant d'arriver à la barrière, le garni où on logeait à quatre sous la nuit. Je descendis la rue à la vacillante clarté des réverbères, qui, perçant la brume, se réfléchissait en pâles sillons sur la chaussée noire de boue.

Je marchais depuis dix minutes environ, lorsque je rencontrai un chiffonnier, qui, la hotte sur le dos, lanterne et crochet en main, fouillait les tas d'immondices déposées dans l'angle des bornes. Craignant de m'égarer, je lui demandai s'il connaissait près de là une rue où on logeait à la nuit.

— La seconde rue à gauche, ensuite la première à droite. Vous verrez la lanterne rouge, me répondit cet homme sans me regarder et sans cesser son travail.

Au bout de dix minutes, je me trouvai dans une rue étroite, en face d'une maison de sordide apparence ; on montait à la porte par un escalier de bois exhaussé de quelques marches au-dessus du niveau de la rue. Cette porte était ouverte ; je fis quelques pas et m'arrêtai aux aboiements furieux d'un gros chien. Presque aussitôt, un homme trapu, de figure

équivoque, tenant un énorme bâton sous son bras, et abritant la flamme d'une chandelle sous sa main, apparut devant moi, et me demanda brusquement ce que je voulais.

— Passer la nuit dans cette maison, monsieur.

— Votre passeport ?

— Le voici, monsieur...

— C'est quatre sous... et d'avance, — me dit l'homme, après avoir jeté un regard assez indifférent sur mon passeport.

Je donnai quatre sous. L'homme marcha devant moi, traversa une petite cour boueuse, et m'ouvrit la porte d'une sorte de cave éclairée par une lampe fumeuse. Je fus presque suffoqué par l'odeur infecte qui s'exhala de ce bouge, où je vis huit ou dix lits, occupés, ceux-ci par des hommes, ceux-là par des femmes; mais, dans chaque lit, couchaient deux personnes ; un seul était complètement vacant; le maître du garni me le montra du geste et me dit :

— Ici, comme on donne des draps, c'est défendu de coucher avec ses souliers, parce que ça troue le linge et qu'on râcle les jambes de son camarade de lit.

— C'est bien... monsieur, — lui dis-je.

— *Et je ne réponds que de ce que je garde,* — dit l'homme en s'en allant, sans que, malheureusement pour moi, je m'expliquasse ces paroles.

Le lit se composait d'une paillasse posée sur trois planches élevées de six pouces au-dessus du sol par de petits tréteaux ; une couverture de laine trouée et des draps noirs de fange et de saleté recouvraient cette paillasse.

Les murs, sans papiers, suintaient l'humidité ; le sol était seulement battu et salpêtré.

Je jetai un regard sur les autres habitants de cette chambre; j'eus presque peur en voyant que la plupart d'entre eux avaient les yeux grands ouverts; mais ces gens, restant immobiles, me regardaient fixement sans échanger une parole; ce silence, ces regards attachés sur moi me troublaient étrangement; la plupart de mes compagnons de chambrée me parurent avoir des figures suspectes; il y avait aussi là, couchées, trois femmes, dont deux assez jeunes, mais de figures hâves, flétries, d'une expression repoussante.

Mon cœur se soulevait de dégoût, mais je me sentais brisé de fatigue; je mis sous mon chevet mon petit paquet, où se trouvait le précieux portefeuille dérobé par moi à la tombe de la mère de Régina; puis je plaçai mon habit sur mon lit, afin d'avoir plus chaud, car je tremblais de tous mes membres.

Pendant longtemps je cherchai en vain le sommeil, et avec le sommeil l'oubli momentâné de ma position ; je n'éprouvais qu'une sorte de somnolence fiévreuse, agitée... Enfin la fatigue l'emporta, je m'endormis profondément.

. . . .

A mon réveil, il faisait grand jour ; je me mis sur mon séant ; j'étais seul, mes autres compagnons de chambrée avaient sans doute depuis longtemps quitté leurs grabats. En reportant les yeux sur mon lit je cherchai mes habits... ils avaient disparu ; à leur place je vis un mauvais pantalon et un bourgeron de toile bleuâtre. L'idée ne me vint pas d'abord que j'avais été volé ; je cherchai naïvement par terre, à droite, à gauche de mon grabat ; je ne trouvai rien ; mes chaussures, mon chapeau même, avaient été enlevés.

Aussi désespéré qu'irrité, car je regardais la vente de ces habits tout neufs comme une dernière ressource, j'appelai à haute voix le maître du garni ; je frappai violemment contre la muraille où s'appuyait le chevet de mon lit... personne ne vint.

Après un quart d'heure d'attente et de silence, force me fut d'endosser les haillons que l'on m'avait laissés, et de sortir pieds nus, portant mon paquet qui, heureusement, m'avait servi d'oreiller ; je trouvai l'hôte dans une chambre à droite de la petite cour ; il fumait tranquillement sa pipe en buvant un broc de vin ; je me plaignis à lui avec indignation du vol dont j'étais victime.

— Ça ne me regarde pas, — me dit cet homme, — je vous ai dit hier... *Je ne réponds que de ce que je garde ;*... il fallait me donner vos habits, vous les auriez retrouvés ; ce matin j'ai vu sortir quelqu'un habillé comme vous l'étiez hier... j'ai cru que c'était vous... Tant pis... fallait dormir d'un œil.

Et comme j'insistais en élevant la voix, cet homme me dit brutalement :

— Ah çà ! faut-il que je vous mette dehors ? Je suis de taille, comme vous voyez, — ajouta-t-il en me montrant sa carrure et ses bras vigoureux.

— Et moi aussi, — lui dis-je exaspéré. — Je suis de taille à vous résister... je ne sors pas d'ici que vous ne m'ayez rendu ou remplacé mes habits... la garde viendra... soit, nous nous expliquerons... je ne crains rien.

— C'est comme ça ! — me répondit l'hôte, — eh bien ! au lieu de batailler, nous allons aller chez le commissaire et nous verrons. Il ne

manquerait plus que cela... pour quatre mauvais sous qu'on me donne... risquer de répondre de cinquante ou soixante francs d'habits... Allons, en route chez le commissaire.

L'assurance de cet homme, son raisonnement, qui, je l'avoue, me paraissait juste, surtout en me rappelant ces paroles de la veille, *Je ne réponds que de ce que je garde;* cette réflexion, juste aussi, qu'en supposant même que l'hôtelier fût condamné à m'indemniser de mes habits volés, cette indemnité ne me serait accordée qu'après un procès jugé, et combien de jours, de semaines se passeraient avant le jugement! réfléchissant enfin que, par ses relations sans doute fréquentes avec des gens aussi malheureux que moi, cet homme pouvait m'être utile, je lui dis dans ma résignation amère :

— Soit, monsieur ; on m'a dépouillé chez vous. Vous n'êtes responsable de rien : je ne le pense pas. Mais enfin, je consens à vous épargner un scandale toujours fâcheux, en ne portant pas ma plainte... mais à une condition...

— Je ne crains pas le scandale... moi... Je suis dans mon droit... mais c'est égal, dites toujours la condition... Je me mets à votre place... C'est embêtant d'être déshabillé à vue, comme un changement de théâtre. Mais je vous l'ai dit, fallait mettre vos habits sous votre tête, ou vous coucher tout habillé. Règle générale, c'est ce qu'on doit faire quand on ne connaît pas la société avec qui on perche.

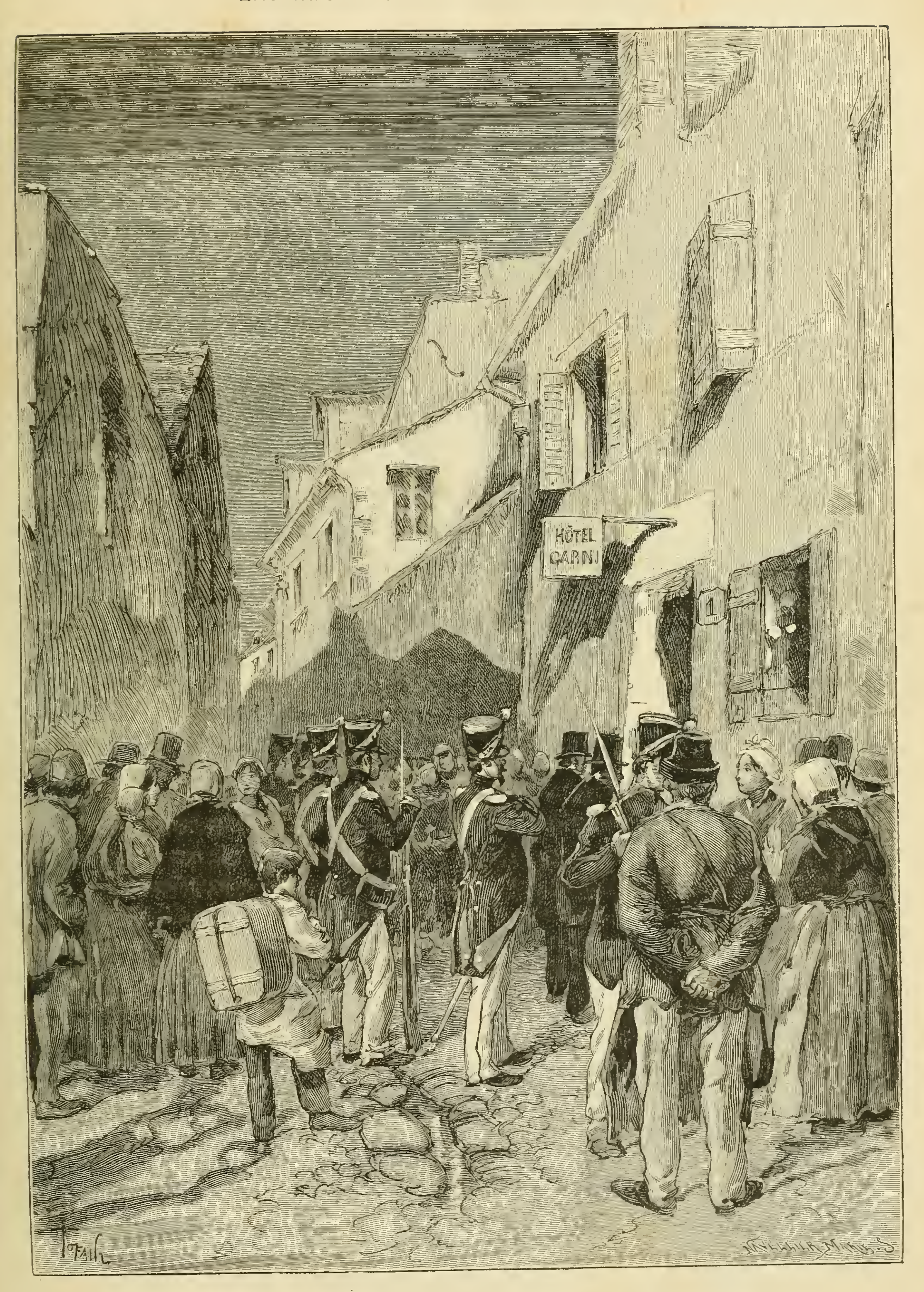
— Ces conseils sont tardifs... monsieur; je vous en demanderai d'autres... J'ai bon courage, bon vouloir; je sais lire, écrire et compter; je connais bien le français... un peu d'histoire et de géographie; de plus, j'ai un état : je suis assez bon ouvrier charpentier. Vous devez souvent rencontrer des gens dans ma position... Comment faire pour trouver à Paris de quoi vivre honnêtement?

— Diable! trouver de quoi vivre honnêtement! Et... en hiver? Vous n'êtes pas difficile, mon garçon. Vous croyez que de l'ouvrage, ça se trouve sous les pas d'un cheval. D'abord, en hiver, la charpente ne va pas, ça chôme... Il n'y a pas mèche de ce côté-là... Quant à votre savoir lire, écrire et compter, il y en a des mille et des cents qui le savent comme vous et qui crèvent de faim.

— Mais que faire alors?... Vous, monsieur, qui connaissez Paris et ses misères... par pitié, conseillez-moi... je ne connais dans cette ville personne au monde... et je suis arrivé d'hier...

— C'est ça, — dit l'hôte en haussant les épaules, — comme tant d'oisons, pour chercher fortune à Paris, n'est-ce pas?

— Enfin, monsieur, quel que soit le motif qui m'ait amené ici, voilà



« — C'est un nid de contrebandiers que l'on vient de découvrir. » (Page 605.)

ma position : je suis jeune, robuste, rompu à la fatigue, au travail; j'ai bon courage... je ne demande qu'à gagner mon pain.

— Eh pardieu ! j'entends bien, il y en a des milliers qui demandent ça et qui ne le trouvent pas... Pourtant vous pouvez essayer d'aller sur le port, vous trouverez peut-être quelques sous à gagner, en aidant à décharger les bateaux... mais, attention, faudra jouer du poing et dur, vous serez nouveau, les anciens ne vous laisseront pas mordre à leur pain sans vous cogner... A toi! à moi! la paille de fer... atout pour les crânes !

— Ainsi pas d'autre alternative?

— Vous pourrez bien aussi, à la sortie des spectacles, ouvrir la portière des fiacres; mais faudra encore se cogner... parce que là aussi il y a des anciens; et puis, voyez-vous? tous ces métiers-là c'est toujours peuplé de filous, de repris de justice, ou autres crapules, et pour un jeune homme qui veut marcher droit, ça peut mal tourner.

— Je ne crois pas cela... on peut être honnête partout... Merci, du moins, monsieur... de vos conseils... vous me direz où est le port... je commencerai par là...

Malgré sa rudesse et son endurcissement, causé sans doute par l'habitude de voir tant de misères hideuses, cet homme parut touché de ma position; il voulut m'être utile à sa manière, et reprit, après un moment de silence :

— Tenez, vous me paraissez bon enfant et honnête garçon; arrangeons vos affaires...

Voyons, qu'est-ce qui vous reste... sonnant?

— Seize sous, ce paquet qui contient trois chemises, deux mouchoirs et une veste de travail.

— Voilà tout?

— Voilà tout.

— Si vos chemises et vos mouchoirs valent quelque chose, je vais vous les troquer contre une bonne paire de souliers et un bonnet grec, encore très mettable; vous serez chaussé et coiffé; votre pantalon peut aller; vous mettrez votre veste sous le bourgeron, vous aurez moins froid. Vous voilà donc vêtu... Maintenant, pour aller gagner votre vie sur les ports ou à la porte des spectacles... vrai... si crâne que vous soyez, je ne vous donne pas quinze jours pour tourner au filou... sans vous offenser... et, encore, ça, c'est la bonne chance; la mauvaise, c'est de ne pas même trouver à gagner un sou pendant un jour ou deux, ça fait qu'au troisième jour... la faim vous tortille. C'est pas ça qui vous faut. Ce qui vous faut, je vas vous le dire. Écoutez-moi bien : Descendez dans Paris...

arrêtez-vous devant la première belle boutique que vous verrez; ramassez une écaille d'huître... et cassez un carreau... Attendez donc, c'est très sérieux, mon garçon, ce que je vous dis là... Aimez-vous mieux donner un coup de pied dans le ventre du premier sergent de ville que vous rencontrerez.. ça va encore... tout ça, c'est pas déshonorant, n'est-ce pas?...

Mais voilà le bon de la chose : faites un coup pareil, on vous empoigne, on vous mène au violon, et vous aurez au moins pour deux ou trois mois de bonne prison, bien chauffé, bien couché, bien nourri... vous filez comme ça la fin de l'hiver, et au beau temps... vous *verrez voir*... la charpente recommencera, vous trouverez de l'ouvrage. Et puis l'été, c'est pas si dur; enfin, vous vous trouverez, après tout, comme vous êtes aujourd'hui.

Et fichtre! savez-vous que c'est quelque chose ça? Mon garçon, je vous parle comme je parlerais à mon fils...

Vous croyez que je ris... mais, au bout de huit jours de la vie de Paris, vous verrez que j'avais raison, et vous regretterez de ne m'avoir pas écouté.

— Il peut y avoir du vrai dans ce que vous dites, monsieur... quoique cela soit bien triste à penser... cependant je veux essayer de trouver du travail, car la prison me fait horreur.

J'accepte votre offre pour les vêtements, car je ne puis aller tête nue et pieds nus; maintenant pouvez-vous me donner ce qu'il faut pour écrire?

— Voilà... ma table, mon registre... et une feuille de papier dont je vous fais cadeau. Pendant ce temps-là, je vas examiner votre paquet, et, si ça me convient, chercher les chaussures et le bonnet...

J'écrivis, en quelques mots, ma déplorable position à Claude Gérard, le priant de me répondre courrier par courrier, à Paris, poste restante. J'éprouvai un peu de consolation dans ce rapide épanchement de tant de chagrins, de tant de déconvenues. Je cachetais ma lettre, lorsque l'hôte rentra avec une paire de souliers passables et un bonnet de laine autrefois rouge; j'endossai ma veste, je mis le bourgeron par-dessus, je cachai mon portefeuille dans ma poche, avec les quelques sous qui me restaient, et je quittai l'hôte, qui me dit encore :

— Croyez-moi, mon garçon, cognez le premier sergent de ville, ou cassez le premier carreau de boutique que vous rencontrerez, et vous serez hébergé pour votre hiver.

Je quittai ce singulier Mentor, la mort dans le cœur; cédant à un dernier et vague espoir, je voulus aller une fois encore impasse du

Renard; peut-être serais-je plus heureux que la veille, et trouverai-je Bamboche.

En demandant mon chemin, il me fut facile de retrouver l'impasse; j'arrivais à peine dans le petit champ qui séparait cette ruelle sans issue des maisons du faubourg, lorsque je vis un grand rassemblement de monde, et, plus loin, luisant au-dessus des têtes de la foule, des baïonnettes de soldats; je m'approchai et m'informai.

— C'est un nid de contrebandiers que l'on vient de découvrir n° 1 de l'impasse (la maison de Bamboche), mais la police est venue trop tard, — me répondit-on, — on a trouvé des marchandises et d'autres choses suspectes, mais les contrebandiers avaient filé; on dit qu'ils avaient eu hier vent de la chose, et à cette heure ils sont loin.

Je m'expliquai l'apparition du cul-de-jatte au cabaret des *Trois-Tonneaux*, et l'air alarmé de cet homme : il venait sans doute prévenir Bamboche de ne pas retourner dans cette maison.

Bamboche compromis dans cette dangereuse affaire, devait avoir aussitôt quitté Paris, ou s'y tenir caché. Tout espoir de le rencontrer était perdu pour moi.

Je me résignai... j'acceptai ma position tout entière.

Telle fut la première journée, la première nuit que je passai à Paris.

XLIV

Du travail et du pain. — Conseils d'un commissaire de police.
Le débarcadère. — Le port. — L'inconnu des *Trois-Tonneaux*. — Robert de Mareuil.
Le cul-de-jatte.

La mort subite de M. de Saint-Étienne avait ruiné toutes mes espérances, la disparition de Bamboche m'avait privé de l'appui que je pouvais attendre de lui ; je me trouvais jeté dans cet immense Paris, inconnu pour moi, ayant pour toutes ressources les misérables vêtements dont j'étais couvert, et *seize sous*, heureusement sauvés par moi, ainsi que le portefeuille soustrait à la tombe de la mère de Régina.

Selon le maître du garni où j'avais été dépouillé, il me restait deux partis à prendre pour ne pas mourir de faim :

Me faire arrêter pour un délit quelconque.

Aller sur les ports ou à la sortie des spectacles, dans le douteux espoir de gagner quelques sous, soit en aidant à transporter des fardeaux, soit en ouvrant la portière des fiacres.

Si vraisemblable, si vraie même que fût l'assertion du maître du garni, à propos de l'impossibilité de trouver du travail au jour le jour, surtout à cette époque de l'année, je ne pus d'abord me résigner à le croire.

— Il est, — me dis-je, — dans chaque quartier, un magistrat dont la porte est ouverte à toute heure : je veux m'adresser directement à lui, et, sans doute, au nom de la loi et de la société, il viendra en aide à un honnête homme qui ne demande que du travail.

En quittant l'impasse du Renard, je revins à la barrière, je demandai la demeure du commissaire de police du quartier. On me l'indiqua. Je fus introduit auprès de ce magistrat. En peu de mots je lui racontai ce qui m'était advenu depuis mon arrivée à Paris, omettant toutefois, selon ma promesse au maître du garni, le vol dont j'avais été victime dans sa maison.

D'abord je trouvai le magistrat froid, sévère et défiant ; mais bientôt, convaincu de ma sincérité, il me parut ensuite rempli de bienveillance et de commisération ; voici sa réponse :

— Les détails que vous me donnez, votre manière de vous exprimer et mon expérience des hommes, me convainquent que vous dites la vérité ; je crois votre position aussi déplorable que digne de pitié ; malheureusement je ne puis rien... absolument rien, j'agis même contre mon devoir en ne vous faisant pas arrêter immédiatement, puisque, d'après votre aveu, il ne vous reste aucun moyen d'existence et personne à Paris ne peut vous réclamer. Je vous rends peut-être un mauvais service en vous laissant la liberté... Elle ne sera pour vous, je le crains, que la liberté de mendier, délit qui vous ramènera fatalement à la prison ; mais je ne veux pas abuser de votre confiance ; votre éducation ne peut vous être d'aucune ressource dans une position aussi pressante. Plus tard vous auriez pu vous occuper comme charpentier ; mais malheureusement cette profession est en chômage absolu durant l'hiver.

— Mais enfin, monsieur, que faire ? que me conseillez-vous ?

— Hélas ! mon brave garçon, le seul conseil que je pourrais vous donner serait de vous laisser arrêter comme vagabond... au moins vous trouveriez en prison un asile et du pain ; et encore, vous êtes si jeune, et la vie de prison est si contagieuse... que ce serait risquer d'y corrompre une bonne nature comme la vôtre ; la loi ne peut pas tout prévoir.

— Ne pas prévoir cette éventualité, hélas ! si fréquente : qu'un honnête homme, malgré son bon vouloir, ne puisse trouver de travail ! — m'écriai-je avec amertume ; la loi prévoit bien les mille délits que l'on peut commettre... comment ne prévoit-elle pas les causes qui peuvent amener ces délits ?

— Que voulez-vous ? *c'est comme cela,* — me répondit tristement le magistrat.

A ce moment, son secrétaire vint le chercher pour je ne sais quel grave incident. Je sortis de chez le commissaire avec la désolante pensée que, sauf la brutalité des expressions, il m'avait tenu à peu près le même langage que le maître du garni.

Si accablante que fût cette nouvelle épreuve, je ne me rebutai pas encore. Je possédais SEIZE SOUS ; or en vivant avec deux ou trois sous de pain par jour, en payant quatre sous par nuit pour coucher dans mon garni, j'avais au moins deux jours assurés, et je comptais malgré moi sur quelque bonne chance. Avant de me décider à aborder les industries aventureuses dont m'avait parlé le maître du garni, je voulus tenter de trouver des moyens d'existence moins précaires.

En cheminant au hasard par les rues, j'avisai l'échoppe d'un écrivain public ; j'eus une lueur d'espoir : peut-être pourrait-il m'employer. Le jour de l'an approchait ; à cette époque de l'année, les pauvres illettrés

ont ordinairement des vœux à exprimer à des parents ou à des amis absents... J'entrai timidement chez l'écrivain public; à peine eut-il écouté ma requête et mes offres de service, qu'il referma brusquement la porte, voyant peut-être en moi un concurrent futur.

Je continuai d'errer çà et là; je rencontrai sur ma route une boutique de menuisier; connaissant assez bien l'état de charpentier, qui, en beaucoup de points, touche à la menuiserie, je hasardai une nouvelle demande au patron de cette boutique.

— Mon garçon, — me dit-il, — de vingt bons ouvriers que j'employais dans la saison, je n'en emploie que cinq, vu le chômage des bâtiments : comment diable voulez-vous que je vous occupe, vous qui n'êtes pas de l'état encore?...

Cette réponse était juste; je m'éloignai la mort dans le cœur. La nuit vint; épuisé de besoin, de fatigue, j'achetai pour trois sous de pain chez un boulanger; je demandai si j'étais loin de la barrière de la Chopinette, car je comptais aller coucher dans le même garni, l'hôte étant déjà pour moi une sorte de connaissance; mais, pour me rendre à cette barrière, il m'eût fallu traverser tout Paris, car je me trouvais dans les environs du pont Neuf; alors je m'informai si dans ce quartier il existait des garnis; on m'indiqua les ruelles qui avoisinent le Louvre et la rue Saint-Honoré. Je me présentai dans une de ces sinistres demeures; on exigea de moi non pas quatre sous, mais six sous en raison du *quartier* et de la proximité du Palait-Royal, me dit-on; mais ces deux sous de plus, affectés à ma nuit, représentaient pour moi un jour de subsistance. J'étais si harassé, j'éprouvais un froid si pénétrant, j'avais tellement besoin de repos que je me résignai à ce sacrifice. Plus méfiant cette fois, je me couchai tout habillé, serrant précieusement dans mon gousset les sept sous qui me restaient. Il était à peine huit heures du soir; les habitués de ces maisons toujours suspectes n'arrivant que fort tard dans la nuit, je trouvai déserte la chambre dont un des lits m'était destiné. Quels furent mes compagnons pendant cette nuit? je l'ignore, car je dormis d'un si profond sommeil, qu'il fallut que l'hôte vînt m'éveiller, mon droit de séjour expirant à midi.

Presque convaincu d'avance de la vanité de ma requête, je demandai au maître de ce garni s'il pouvait me procurer quelque occupation. Cet homme me regarda d'un air défiant, et, sans que je pusse comprendre quel sens odieux il avait attribué à ma proposition, il me répondit grossièrement :

— Tu es de la police... tu veux me tendre une souricière.

Puis il ajouta d'un air ironique et en appuyant sur les mots :



« — Voulez-vous que je vous aide? » (Page 610.)

— Non, je n'ai pas d'occupation à te donner.

Voyant l'inutilité de mes démarches pour trouver un travail honorable, mes dernières ressources, composées de *sept sous*, devant être épuisées le lendemain, je me résolus de suivre les conseils du maître du garni de la barrière de la Chopinette.

En suivant les indications que l'on me donna, j'arrivai au port Saint-Nicolas. Je vis là un assez grand nombre d'hommes, vêtus peut-être

encore plus pauvrement que moi. Ils travaillaient à la décharge de quelques grandes barques, tandis que d'autres, malgré le froid cuisant de l'hiver, plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture, démolissaient des trains de bois, ou *déchiraient* de vieux bateaux hors de service.

Parmi ces travailleurs occupés, je tâchai d'en distinguer quelqu'un dont la physionomie m'eût inspiré assez de confiance pour m'ouvrir à lui. Malheureusement, toutes ces physionomies me semblèrent dures, soucieuses ou brutales. Cependant, remarquant un jeune homme de mon âge, qui, à l'aide d'une corde, traînait péniblement une grosse pièce de bois à laquelle il était attelé, je m'approchai et lui dis :

— Voulez-vous que je vous aide?

Ce jeune homme prit mon offre pour une raillerie, et y répondit par des injures.

— Je parle sérieusement, — lui dis-je, — je suis nouveau venu à Paris et sans ouvrage. Si vous voulez, je vous aiderai dans votre travail... vous me donnerez ce que vous voudrez.

— Tu n'es pas de Paris? et tu viens gruger dans notre port! et en hiver encore... quand l'*ouvrage* va si peu, que pour deux bras dont les patrons ont besoin, il s'en lève vingt qui crient à moi... à moi... Nous n'avons qu'une petite bouchée de pain, et tu veux y mordre? — s'écria-t-il.

Puis s'adressant à quelques-uns de ses compagnons :

— Voilà un *camus!*... — leur cria-t-il d'un air courroucé, — à vous le *camus!!!* à vous!!

Ce mot, je l'ai su depuis, signifiait un nouveau *concurrent* au travail; je fus à l'instant entouré, menacé : il fallut ma résolution, appuyée d'une force corporelle assez respectable, pour que ma retraite ne fût pas accélérée par de mauvais traitements.

Mon premier mouvement fut de maudire la dureté de cœur de ces hommes ; mais la pitié succéda bientôt à la colère. En effet, la saison était rude, le travail rare, précaire, et faire concurrence à ces malheureux, c'était, comme ils le disaient dans leur langage énergique, mordre à leur unique bouchée de pain.

Quittant tristement le port, je remontai sur le quai; je traversai un pont, et je vis au loin la fumée d'un bateau à vapeur, s'approchant. J'allai à sa rencontre dans l'espoir de trouver le débarcadère où descendaient les voyageurs, et de pouvoir peut-être m'employer à porter les bagages de quelque passager ; en effet, je vis bientôt sur la berge un écriteau désignant le point d'arrivée de ces paquebots; je me hâtai de descendre au bord de la rivière; mais déjà une double haie d'hommes et de très jeunes

gens déguenillés se pressaient sur la rive, attendant, avec une impatience jalouse et farouche, la proie qui leur arrivait. Échangeant entre eux des injures, des menaces, des coups, afin d'être plus ou moins favorablement placés pour la descente, ils étaient là une trentaine peut-être, et autant que j'en pouvais juger à mesure que s'approchait le vapeur, il n'y avait pas plus de dix à douze voyageurs sur le pont de ce bateau.

Saisi d'une répugnance invincible, je renonçai d'avance à faire, cette fois du moins, concurrence aux habitués du débarcadère.

Je m'assis sur une borne afin de juger, d'après ce que j'allais voir, de la chance qui m'attendait plus tard. A peine le bateau fut-il amarré, que tous ces commissionnaires déguenillés, l'injure, la menace à la bouche, se ruèrent en tumulte sur le point de la berge où l'on venait de jeter une planche pour servir à la descente des passagers; là je vis une scène ignoble de brutalité : huit à dix de ces gens, les plus vigoureux et les plus hardis, se partagèrent le transport des bagages, après avoir injurié, repoussé, frappé leurs concurrents avec férocité. Un malheureux enfant de quinze à seize ans avait le visage en sang, et sa voix grêle se mêla bientôt aux huées menaçantes et irritées dont le plus grand nombre de ces gens poursuivirent les compagnons porteurs des bagages.

La vue de cette misère et de tous les sentiments abjects, haineux ou cruels qu'elle engendrait, me fit un mal horrible; il me paraissait impossible de me résoudre à gagner mon pain de chaque jour en rivalité avec ces misérables; je frissonnais de dégoût, de frayeur et de pitié, en examinant ces figures hâves, flétries, farouches, fatalement marquées du sceau du malheur, du vice ou du crime; les travailleurs du port, auxquels je m'étais d'abord adressé, m'avaient accueilli avec une grossièreté menaçante; mais je n'avais pas vu parmi eux ces types à la fois dégradés, effrayants, si nombreux parmi les malheureux qui se pressaient à la descente du bateau à vapeur; je reconnus l'observation du maître du garni à l'endroit de ces hommes, dont la plupart, m'avait-il dit, étaient des malfaiteurs ou des repris de justice.

M'approchant d'un homme qui me parut plutôt un désœuvré qu'un habitué du débarcadère, je lui demandai si les bateaux à vapeur abordaient journellement à cet endroit; il me répondit que chaque jour il arrivait un paquebot le matin et qu'il en repartait un autre le soir. Ce dernier renseignement m'intéressait peu, car, en quittant Paris, les voyageurs envoyaient leurs bagages par les commissionnaires des hôtels. La descente du bateau du matin m'offrait seule quelque chance de salaire, à la condition d'entrer en lutte ouverte avec mes sinistres concurrents.

Et pourtant, à cette pensée, malgré mes pressants besoins, j'éprouvais un dégoût insurmontable.

Je regardais tristement autour de moi, lorsqu'au milieu d'un des groupes de gens qui n'avaient rien pu transporter, j'aperçus le cul-de-jatte... Bientôt, accompagné d'un autre homme à figure sinistre et d'un enfant de quinze ans, il quitta le débarcadère et remonta sur le quai.

Cédant à un mouvement involontaire... je suivis ce bandit... Peut-être allait-il retrouver Bamboche.

Le cul-de-jatte, accompagné d'un homme à figure non moins repoussante que la sienne, et de l'adolescent dont les traits flétris avaient déjà, comme ceux de ses compagnons, une expression ignoble et cynique, quitta bientôt le quai pour entrer dans un dédale de rues sombres et étroites. Après une longue marche, nous arrivâmes à l'un des boulevards extérieurs de Paris; quelques rares maisons le bordaient d'un côté; je vis bientôt le cul-de-jatte et ses acolytes entrer dans une sorte de bouge autour duquel circulaient furtivement quelques femmes hideuses.

Malgré mon vague espoir de retrouver Bamboche, j'hésitais à entrer dans cette caverne, et le cul-de-jatte m'inspirait tant d'horreur, que je n'avais pas osé l'aborder pour lui parler de mon compagnon d'enfance.

Je me demandais comment ce bandit osait se montrer ouvertement après la découverte d'un délit de contrebande dont il paraissait complice, ainsi que Bamboche, lorsque soudain le bruit d'une rixe, de cris, de carreaux brisés, attira mon attention et me fit retourner sur mes pas.

Ce bruit partait du bouge où j'avais vu entrer le cul-de-jatte. Au moment où je me rapprochai, un homme qui me parut complètement ivre, fut violemment expulsé de cette sinistre demeure; et au moment où la porte se referma,je vis confusément, dans l'ombre de l'allée, le cul-de-jatte et son compagnon, tandis qu'à une lucarne supérieure, apparaissait la tête d'une femme échevelée, derrière laquelle se dressait la figure cynique de l'enfant de quinze ans; tous deux injuriaient l'homme ivre que l'on venait de mettre hors de cette maison; mais celui-ci, trébuchant et s'appuyant çà et là aux arbres du boulevard, éclatait de rire à chaque instant en criant qu'on l'avait volé...

Un sentiment de curiosité, mêlé de pitié, me fit faire un pas vers la victime de ces bandits... Quelle fut ma stupeur!... je reconnus en lui l'homme aux manières de grand seigneur, que j'avais déjà vu ivre au cabaret des Trois-Tonneaux.

J'eus un mouvement de joie amère, en m'apercevant de l'état d'ivrese de ce personnage; ma première pensée fut d'essayer de le *faire parler*, afin d'apprendre si en effet la Régina dont il avait tracé le nom sur la

table du cabaret était bien la Régina que je connaissais, et alors de tâcher de savoir de cet homme singulier quels rapports existaient entre lui et cette jeune fille, et si elle habitait Paris en ce moment.

La pensée de surprendre ainsi un secret était mauvaise, je l'avoue ; mais j'y trouvai une excuse dans l'intérêt que m'inspirait Régina : si cet inconnu était aimé ou épris d'elle, quelle gravité n'acquerraient pas mes deux rencontres avec lui !

— Ces misérables vous ont volé... monsieur? — lui dis-je, en m'approchant avec précaution, craignant qu'il ne reconnût en moi son voisin de table du cabaret des Trois-Tonneaux.

Il me regarda tout ébahi en se balançant sur ses jambes avinées, et il me répondit avec un nouvel éclat de rire :

— Ils m'ont tout volé... j'avais passé la nuit dans ce taudis... nous étions cinq... ou six... il y avait entre autres... un chiffonnier on ne peut plus spirituel... et des femmes... oh! des femmes charmantes!... d'un entrain! Décidément... on ne... s'amuse plus que là.

Et l'inconnu s'attacha à mon bras, afin de ne pas tomber.

Je regardais cet homme avec une surprise mêlée de pitié : vus au grand jour, ses traits me paraissaient peut-être encore plus purs, encore plus beaux que la surveille, et, quoiqu'il sortît sans doute d'une longue et crapuleuse orgie, sa figure paraissait fraîche, presque reposée ; enfin, malgré les oscillations de sa démarche, la douceur et l'inflexion de sa voix, l'espèce de distinction de manières qu'il conservait, même au milieu de l'ivresse, trahissaient à chaque instant sa condition élevée.

— Vous devriez retourner chez vous, monsieur, — lui dis-je ; — voulez-vous que nous allions à une place de fiacres?

J'espérais ainsi savoir sa demeure.

— Vous êtes... un très galant homme, monsieur... malgré votre bonnet grec... et votre blouse, — me dit-il avec une urbanité gravement comique, — vous tendez... la main... à un noyé... dans le vin... c'est de très... bon... goût... Mais je vous remercie... je... je... ne rentrerai... que... ce soir... à la nuit... Vous sentez bien... vous... si galant homme... malgré votre bonnet grec... qu'étant parfaitement ivre... car je suis parfaitement ivre... je ne puis pas... rentrer... comme ça... devant... mes... gens...

— Vous avez raison, — lui dis-je, en attachant sur lui un regard pénétrant, — mais... si... Mlle Régina... savait que...

Il ne me laissa pas achever ; sa physionomie, souriante et débonnaire, devint tout à coup grave et inquiète ; un instant, sans doute, les fumées du vin se dissipèrent à demi, sous l'impression du profond éton-

nement qu'il éprouvait; il se redressa, son pas me parut plus ferme; alors, le regard impérieux, presque courroucé, il s'écria :

— De quel droit prononcez-vous ce nom-là, monsieur?

— Je prononce le nom de Mlle Régina, — ajoutai-je, sans me laisser intimider, — de Mlle Régina... fille du baron...

— De Noirlieu!... — s'écria-t-il; — vous la connaissez?... vous?

Puis il garda le silence, et, dégageant brusquement son bras du mien, il se recula d'un pas et m'examina avec une surprise et une curiosité mêlées de défiance...

Mais, ainsi que je m'y attendais, son retour à sa raison fut passager; peu à peu l'ivresse reprit le dessus à mesure que s'effaça le saisissement dont avait été frappé l'inconnu en entendant prononcer le nom de Régina : son attitude, un instant raffermie, redevint chancelante : il hocha la tête et reprit d'un air qu'il tâchait de rendre fin et pénétrant.

— Oh!... oh!... mon galant homme... en bonnet grec et en blouse... vous connaissez?... suffit... Ne seriez-vous pas... un rival déguisé? Cela serait... piquant... Je ne... comptais... que sur ce... Robert de Mareuil... l'ami d'enfance... et... sur ce vilain décrassé... cet homme mûr, très mûr... trop mûr... nommé...

S'interrompant encore, l'inconnu se prit à sourire d'un air de satisfaction et ajouta :

— Vous voilà... bien penaud... je ne dis que ce que je veux dire, moi... Ah! vous m'espionnez... ceci est de très mauvaise compagnie... mon cher... mais c'est égal, je sais comment me tirer d'affaire... si... vous... si vous... jasez...

Le nom de Robert de Mareuil, prononcé par l'inconnu, me rappela soudain la scène de la forêt de Chantilly, scène dont les moindres détails étaient toujours restés présents à ma pensée... En effet, le petit vicomte Scipion était accompagné, ce jour-là, d'un autre enfant nommé Robert, de quelques années plus âgé que lui, d'une charmante figure, et qui, par ses soins empressés auprès de Régina, m'avait inspiré une sorte de jalousie.

Sans doute ce Robert... était l'*ami d'enfance* de Régina... le rival dont parlait l'inconnu... Quant à l'autre rival, l'*homme mûr, le vilain décrassé*... je ne pouvais savoir de qui il s'agissait.

Voulant tâcher d'obtenir des renseignements plus complets, je dis à l'inconnu :

— Vous vous méprenez, monsieur, sur mes intentions... je...

— Ah!... ah!... vous vouliez me faire parler... mon galant homme à bonnet grec... — reprit l'inconnu en m'interrompant... — je ne suis pas si gris... que j'en ai l'air... voyez-vous...

— Je vous parlais de Mlle Régina de Noirlieu, — lui dis-je, — parce que sa famille... a habité mon pays...

— Régina? lui dit l'inconnu en jouant l'étonnement... je n'ai pas... l'honneur... de connaître... cette demoiselle.

— Vous allez pourtant fréquemment chez son père... Vous savez? le baron de Noirlieu?... rue de...

Et j'espérais que l'inconnu achèverait l'explication de l'adresse.

Mais il reprit :

— Puisque... je ne connais pas cette demoiselle... je ne peux pas... aller chez elle... Ah!... vous croyez... me faire jaser...

— C'est vous qui, le premier, monsieur, m'avez parlé de Mlle Régina.

— Puisque je ne la... connais pas... je ne peux pas vous... parler d'elle, — reprit-il.

Et l'inconnu, s'obstinant avec une ténacité d'ivrogne à ne pas se départir de ses réponses malgré toutes les questions que je lui adressai sur Régina, il fut impossible d'obtenir d'autres renseignements. En devisant ainsi, nous avions marché le long du boulevard, et de loin nous voyions déjà la barrière; soudain l'inconnu me dit d'un air mystérieux :

— Dites donc... mon... galant homme... en bonnet grec, une excellente plaisanterie? Vous avez voulu me faire jaser... Si je vous faisais arrêter en disant que c'est vous qui m'avez volé... je saurais... qui... vous êtes...

— Me faire passer pour voleur?... La plaisanterie n'aurait aucun sel, — lui dis-je, — car voilà ce qu'on trouverait sur moi.

Et je lui montrai les quelques sous qui me restaient.

— C'est toujours ça de rattrappé, — me dit l'inconnu en éclatant de rire.

Et il me saisit la main afin de s'emparer des sous, que son brusque mouvement fit tomber à terre. Alors l'inconnu se jeta sur moi, et, m'étreignant vigoureusement, il se mit à crier : *Au voleur!* de toutes ses forces.

Nous n'étions pas loin de la barrière, où je voyais un factionnaire. Effrayé des suites que pouvait avoir pour moi une pareille arrestation et n'ayant malheureusement pas le temps de ramasser les sous qui s'étaient éparpillés çà et là dans la boue, je me débarrassai, non sans peine, des mains de l'inconnu dont les cris redoublaient, et je m'élançai dans la campagne à travers champs, fuyant avec la plus grande rapidité.

Poursuivi par la crainte d'être arrêté, je marchai jusqu'à la tombée de la nuit, si promptement venue à cette époque de l'année. Je me trouvais au milieu des champs; j'aperçus au loin, à ma gauche, un village, et, à ma droite, à deux cents pas environ, plusieurs meules de blé qui me

rappelèrent celles où, plus d'une fois, Bamboche, Basquine et moi, nous avions trouvé un gîte pour la nuit lors de nos pérégrinations vagabondes.

Ne possédant plus un sou, je jugeai prudent de passer la nuit à l'abri de l'une de ces meules, au lieu de retourner à Paris pour y errer jusqu'au lendemain. Ayant vécu de bien peu depuis deux jours, et étant à jeun depuis la veille, je commençai de ressentir impérieusement la faim. Je cherchai des yeux si je ne découvrirais pas quelque champ de racines : la plaine était nue et creusée de sillons; au bout de quelques minutes, j'atteignis les meules; deux d'entre elles se trouvaient très rapprochées. La nuit était complètement venue; je tirai quelques poignées de paille, je les étendis à terre et je m'y couchai, en me couvrant avec les débris d'une autre gerbe ; le temps était plus humide que froid; ce gîte m'offrait un abri à peu près sûr.

Tout en regrettant amèrement la perte de mes derniers sous, mon unique ressource, j'éprouvais une triste satisfaction à penser que Régina habitait Paris, et que je possédais un secret d'une grande importance pour elle. Je ne pouvais plus en douter : ou cet inconnu était aimé d'elle, ou il l'aimait; et, dans ces deux suppositions, mon esprit se perdait à comprendre comment un homme épris ou aimé de cette noble et charmante jeune fille pouvait s'abandonner fréquemment à une si honteuse dépravation. Quant au secret dont ces égarements avaient sans doute été jusqu'alors entourés, je me l'expliquais par le choix et l'isolement des lieux où, pour la seconde fois, je venais de rencontrer cet inconnu.

Ces pensées eurent assez d'influence sur moi pour m'empêcher, durant quelques instants, de songer à l'avenir; mais bientôt je retombai accablé sous l'imminence de ma position; il fallait près de cinq jours pour que je pusse recevoir la réponse de Claude Gérard, et je ne possédais pas de quoi retirer cette lettre du bureau restant à Paris. Et le lendemain? et les jours suivants? comment vivre? où gîter la nuit? Si misérable qu'eût été souvent ma vie, jusqu'alors le hasard avait du moins voulu que je ne connusse jamais ces terribles étreintes de la faim, dont je commençais à souffrir.

Un moment je crus trouver dans le sommeil le repos et surtout l'oubli du besoin... Mais, à mon cruel désappointement, je restai éveillé presque toute la nuit, sauf quelques rares assoupissements remplis d'agitation et de vagues terreurs ; l'humidité devint peu à peu si pénétrante, que, bien avant le jour, je fus forcé d'abandonner mon gîte, frissonnant de froid et tellement dominé par la faim, que je ne songeai plus qu'à une chose : — à manger, — c'est-à-dire aux moyens de me procurer du pain. Alors, je m'orientai résolûment vers Paris, guidé par l'espèce de nuée lumineuse



« — Qu'est-ce que tu veux manger? » (Page 622.)

qui, durant la nuit, semble planer au-dessus de la ville immense; je marchais d'un pas rapide, me disant avec une détermination farouche :

— Allons au débarcadère du bateau à vapeur; il ne s'agit plus de répugnance ou de crainte; je me sens résolu à tout... il faudra bien qu'à mon tour je trouve quelque chose à transporter... *j'ai faim !*

Oh ! ce fut alors... seulement alors, que je compris tout ce qu'il y avait de sentiments implacables, terribles, dans ces seuls mots : J'AI FAIM !...

J'arrivai au débarcadère du bateau à vapeur, il faisait grand jour; plusieurs habitués de la veille étaient déjà rassemblés sur la berge; j'oubliai le dégoût et l'horreur que j'avais ressentis, la veille, à la vue des luttes hideuses de ces misérables se disputant quelques bagages; je me jetai résolûment au milieu du groupe déguenillé. A la surprise que causa ma brusque invasion, succéda une irritation violente.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici? — me dit un des plus robustes de la bande.

— Je viens pour transporter les bagages de voyageurs.

— Toi?

— Moi.

— Je te le défends.

— Oui, oui, nous te le défendons, — répétèrent plusieurs voix menaçantes.

Le sang me monta au visage, toutes sortes d'ardeurs jalouses, haineuses, féroces s'éveillèrent soudain en moi.

— Vous me défendez de rester là? — dis-je sourdement, les dents serrées de rage.

— Oui... et sauve-toi, — me dit un de ces misérables, en me repoussant rudement.

Je devins furieux; saisissant mon adversaire à la gorge, je l'envoyai rouler sur la berge; un second assaillant eut, je crois, la mâchoire brisée; je me sentais en ce moment une force surhumaine; mes artères battaient à se rompre, de sourds bourdonnements bruissaient à mes oreilles.

— Est-ce assez?... — m'écriai-je. — Quelqu'un en veut-il encore?

La lâcheté de ces misérables me prouva leur dégradation, aucun ne répondit à l'appel; mon énergie, ma vigueur leur imposèrent; leur haine contre moi s'augmenta peut-être, mais ils furent forcés de la contraindre : malgré quelques sourds murmures, je me maintins au premier rang; bien m'en prit, le vapeur allait bientôt aborder.

— Tu as eu raison de les aplatir, ces brigands-là... — me dit une voix rauque et enrouée que je crus reconnaître. Si tu veux, nous *ferons* ensemble le transport.

Un coup familièrement frappé sur mon épaule compléta cette proposition. Je me retournai... c'était encore le cul-de-jatte.

— Je ne vous connais pas, — lui dis-je brusquement.

— Ni moi non plus, mais tu tapes dur; j'aime ça, je veux être ton associé.

— Je n'ai pas besoin d'associé, — lui répondis-je, me retournant, car les voyageurs allaient débarquer.

Le cul-de-jatte me jeta un regard étrange et disparut.

Les passagers étaient encore moins nombreux que la veille. Au premier rang je remarquai un homme de haute taille, enveloppé d'une longue redingote blanchâtre; le bas de sa figure disparaissait entièrement sous un cache-nez, sorte de grande écharpe en laine rouge. Il portait des lunettes bleues, et sa casquette de voyage en fourrure et à oreillères achevait de dissimuler presque entièrement sa figure. Ce voyageur attirait surtout mon attention par l'empressement qu'il me paraissait mettre à prendre terre : deux fois il s'était précipitamment avancé vers le plat-bord du vapeur, et deux fois un des mariniers du bateau, le retenant, lui avait sans doute fait observer que le moment de débarquer n'était pas encore venu.

Ce voyageur portait un sac de nuit d'une main, et de l'autre un nécessaire de voyage; enfin, pour être sans doute plus promptement descendu, il avait fait d'avance apporter sa malle de cuir sur le plat-bord.

Le signal du débarquement fut donné, j'avais jeté mon dévolu sur le voyageur en lunettes ; deux de mes concurrents voulurent passer avant moi ; mais, luttant de brutalité avec eux, je les repoussai violemment; d'un bond je fus auprès de *mon* voyageur, qui me dit d'une voix précipitée :

— Vite, vite... prends cette malle, ce nécessaire... je porterai le sac de nuit... Il y a des fiacres sur le quai.

La malle pesait peu. Dire avec quelle joie je la chargeai sur mon épaule serait impossible. On allait me donner quelques sous et j'achèterais du pain... Je pris de mon autre main le nécessaire par une poignée de cuivre adaptée au couvercle, et je suivis le voyageur, qui me précédait, marchant à grands pas.

En faisant tous mes efforts pour ne pas me laisser distancer, malgré le poids dont j'étais chargé, je trébuchai sur une pierre ; ce brusque mouvement dérangea l'équilibre de la malle que je portais sur mon épaule, et je fus forcé de la laisser presque tomber à terre. En me baissant pour la relever, j'aperçus une adresse écrite en grosses lettres sur une carte fixée au couvercle de la malle ; j'y jetai machinalement les yeux, et je lus :

Le comte Robert de Mareuil.

Ce nom me rappela et les demi-confidences que l'inconnu m'avait faites la veille dans son ivresse, et le souvenir de la scène de la forêt de Chantilly... Ce voyageur était donc l'ami d'enfance de Régina, le rival dont parlait l'inconnu.

Au moment où je faisais ces réflexions, tout en rechargeant la malle

sur mon épaule, j'entendis un grand tumulte; je vis à quelques pas un nombreux rassemblement; bientôt le groupe s'écarta, le voyageur dont je portais le bagage s'avança vers moi en disant d'une voix altérée à deux hommes qui semblaient le surveiller et ne pas le quitter d'une semelle :

— Vous voyez bien, messieurs, que j'ai des effets à attendre...

— C'est bien, monsieur le comte, — dit un des deux hommes, — vos effets seront transportés dans le fiacre... Allons, avance, ajouta cet homme en me faisant signe de le suivre.

Nous traversâmes la foule ameutée, où j'entendis prononcer les mots de prison, de déguisement, de trahison.

Un fiacre attendait sur le quai; le voyageur à lunettes y monta; ses effets furent placés à côté de lui, et l'un des deux hommes, avant d'entrer dans la voiture, dit au cocher : — En marche!... et bon train.

Après avoir refermé la portière, et, malgré la suprise où me jeta ce nouvel incident, je dis à un de ces personnages : — C'est moi, messieurs, qui ai apporté les effets.

— Allons donc... du bateau ici, — dit un des deux hommes, — belle course!... Est-ce que ça se paye?

— M. le comte n'a pas de monnaie, — ajouta l'autre homme d'un air sardonique, en jetant les yeux sur le voyageur, qui, la figure cachée dans ses mains, semblait anéanti.

— Mais, messieurs... — m'écriai-je.

— Marche, cocher! cria un de ces hommes par la portière.

Le cocher fouetta vigoureusement ses chevaux; je fus obligé de me jeter de côté pour n'être pas écrasé par les roues.

Ce désappointement fut affreux pour moi!

Dans ma colère désespérée, je montrai le poing au fiacre qui s'éloignait, en m'écriant :

— Vous me volez mon pain... et je meurs de faim!...

— Viens déjeuner... — me dit tout bas une voix à l'oreille.

Je me retournai brusquement.

C'était le cul-de-jatte...

Je le regardais avec une surprise mêlée de terreur.

— Eh bien, oui!... viens déjeuner... — reprit-il; tu es un gars déterminé... Tu tapes dur... j'aime les déterminés qui tapent dur... Je paye aujourd'hui... tu payeras demain... il n'y a pas d'affront... Allons! en route...

J'avais faim...

J'acceptai l'offre du cul-de-jatte.

XLV

Le déjeuner. — Propositions.
Enlèvement de Martin. — Le logis du cul-de-jatte. — Martin est rendu à la liberté.

J'éprouvais autant de honte que d'humiliation à accepter l'offre du cul-de-jatte, *mais j'avais faim.*

Au bout de quelques pas, le bandit passa familièrement son bras sous le mien. Ce contact me fit tressaillir, je me dégageai brusquement.

— Que diable as-tu? — me demanda le cul-de-jatte, surpris de mon mouvement.

— Je ne veux pas vous donner le bras.

— Comment?... à un camarade?

— Je ne suis pas votre camarade.

— Je te paye à déjeuner... et tu n'es pas mon camarade? Ah çà... est-ce que tu serais fier? Alors, bonjour, je n'aime pas les fiers...

— Je ne suis pas fier... dis-je en hésitant.

— Alors donne-moi le bras...

Et il me fallut prendre le bras de ce misérable; je baissai la tête, écrasé de honte. Un moment j'eus la pensée d'abandonner cet homme; mais je sentais de plus en plus les douloureux vertiges que cause le besoin de manger depuis longtemps inassouvi; mes forces, soutenues jusqu'alors par une surexcitation fébrile, commençaient à m'abandonner... deux ou trois fois une défaillance rendit mes pas chancelants, et, malgré le froid, la sueur inondait mon front. En marchant ainsi côte à côte avec ce bandit, j'éprouvais une secrète épouvante... Je pensais aux conséquences de la fatalité de la faim...

Puis, invoquant deux souvenirs sacrés pour moi, celui de Claude Gérard, celui de Régina :

— Me blâmeraient-ils, réduit à la position désespérée où je suis plongé malgré mes efforts pour en sortir, me blâmeraient-ils d'accepter la ressource que m'offre ce misérable? et d'ailleurs, cette vie, que je dispute à la plus affreuse misère, peut être utile à Régina, maintenant que je suis sur la trace d'un secret sans doute très important pour elle.

Absorbé par ces réflexions, silencieux, abattu, la tête baissée pour cacher ma confusion, je marchais au bras de mon sinistre compagnon.

— Tu n'es pas jaseur, — me dit-il.

— Non.

— Tu tapes mieux que tu ne parles... à ton aise, c'est comme crâne tapeur que je t'ai invité... Ah! çà... nous voilà devant la cantine... allons... passe devant... je te fais les honneurs.

Et le bandit me poussa devant lui dans un cabaret situé à l'angle de l'une des petites rues qui avoisinent le quai.

— Donnez-nous un cabinet, — dit le cul-de-jatte à la fille de service.

Et s'adressant à moi :

— On est plus libre... on peut causer de tout...

On nous conduisit dans un sombre réduit, dont la fenêtre donnait sur une petite cour obscure.

Nous nous attablâmes.

— Qu'est-ce que tu veux manger?

— Du pain...

— C'est malin... Et puis?

— Rien... Du pain seulement et de l'eau.

Par une susceptibilité sans doute puérile, je croyais rendre mon action moins honteuse en n'acceptant du cul-de-jatte que le strict nécessaire pour réparer mes forces.

— Comment! du pain et de l'eau? — dit le bandit tout étonné. — Est-ce que tu crois que je fais ainsi les choses, et que j'invite un ami pour lui donner un déjeuner de prison?... Eh! la fille, une omelette au lard, du bœuf au cornichons, un morceau de fromage, et deux litres à douze.

Puis se retournant vers moi avec une orgueilleuse satisfaction :

— Voilà comme je traite les amis...

— C'est inutile... faites-moi donner du pain tout de suite... je ne mangerai pas autre chose.

— Voilà une faim carabinée. Eh! la fille, un croûton...

On apporta un morceau de pain de deux livres au moins... en peu d'instants je le dévorai...

— La fille!... un pain de quatre livres, — dit le bandit d'un air sardonique.

Le pain de quatre livres fut apporté... Quoique appaisée, ma faim était loin d'être assouvie; mais je craignais que cet excès de nourriture ne me fît mal; je bus deux ou trois verres d'eau, et j'interrompis mon frugal repas.

Peu à peu je me sentis revivre. L'espèce de fièvre dont j'étais atteint

se calma, en j'envisageai ma position d'un regard plus ferme et moins désespéré.

Le bandit m'avait silencieusement observé pendant que je dévorais le pain ; il me dit ensuite :

— A la bonne heure, tu as mangé par faim... maintenant tu vas manger par gourmandise.

— Non...

— Allons donc !

On apporta les mets demandés par le cul-de-jatte ; malgré ses instances, je n'acceptai rien.

— Tu es un drôle de corps, — dit le cul-de-jatte en faisant honneur au repas, — je n'ai jamais vu un *invité* pareil... au moins bois un verre de vin.

D'abord je tendis mon verre, espérant qu'un peu de vin ranimerait complètement mes forces ; mais je craignis que, dans l'état de faiblesse où je me sentais encore, le vin n'agît trop sur mon cerveau, et je refusai.

— Comment ! pas même un verre de vin ? — s'écria le cul-de-jatte.

— Non... je prendrai encore un morceau de pain, si vous le permettez...

— Que le diable soit donc ton boulanger, — s'écria le bandit ; — si j'avais su cela...

Puis me regardant presque avec défiance :

— Tu n'es peut-être pas ce que je croyais... tu m'as l'air bien sobre...

— Que pensiez-vous donc de moi ?

— Je t'ai pris pour un crâne qui ne craint rien, et qui a faim... Pour moi c'était une trouvaille, oui... et pour toi aussi... Mais tu ne bois que de l'eau, tu ne manges que du pain... ça me gêne.

— Quand on est sobre, — dis-je au bandit en le regardant fixement, afin de tâcher de deviner sa pensée, — on a le corps plus agile, l'esprit plus sain, et on est meilleur à toutes choses.

— Tu as raison dans un sens... l'ivrognerie peut faire manquer les plus belles affaires... Mais, dis-moi, puisque tu crevais de faim ce matin... ça pourra bien t'arriver encore demain... ou après... si tu n'as pas d'autres banquiers que les voyageurs dont tu tâcheras de porter les bagages ; je connais l'état... faut faire autre chose avec... pour avoir de l'eau à boire... Allons, un verre de vin ?

— Non.

— Diable d'homme !...

— Ecoute... tu es jeune, vigoureux, alerte et crâne... c'est de l'or

en barre, ça, mon garçon... si tu sais t'en servir, sans compter que tu n'es pas connu sur *la place*... car tu n'es pas Parisien... ça se voit du reste.

— Je suis à Paris depuis trois jours seulement.

— C'est superbe... Ah! si, au lieu d'être vieux... j'étais à ta place...

— Qu'est-ce que vous feriez?

Le bandit cligna de l'œil, et dit, après une pause :

— Hum!... tu es bien pressé.

Et il garda de nouveau le silence en se frottant le menton avec satisfaction.

Depuis quelques instants j'avais sur les lèvres le nom de Bamboche, mais je craignais que, dans sa défiance, le bandit ne voulût pas répondre. Enfin ne pouvant résister à ma curiosité :

— Et Bamboche? — lui dis-je brusquement.

Le cul-de-jatte bondit de surprise sur son banc.

— Tu connais Bamboche? — s'écria-t-il.

— Ou le capitaine Hector Bambochio, si vous l'aimez mieux; — mais, voyant que son étonnement se changeait en méfiance, j'ajoutai :

— Tenez... je suis franc, c'est moi qui suis allé, il y a trois jours à l'impasse du Renard, demander Bamboche, et je crois que c'est vous qui m'avez répondu.

— Ah! c'était toi... et qu'est-ce que tu lui voulais à Bamboche?

— Nous avons été camarades d'enfance, je me trouvais à Paris... je venais demander à Bamboche de m'aider... Maintenant dites-moi où il est...

— Ah! tu connais Bamboche pour ce qu'il est... et tu... venais lui demander aide... ça me rassure... nous pourrons nous entendre, — dit le bandit complètement rassuré.

— Mais Bamboche, où est-il?

— Ne t'inquiète pas de lui, mon garçon... je ferai pour toi ce que ferait Bamboche en personne.

— Mais lui... où est-il, à cette heure?

— Lui?...

— Oui... la maison où vous demeuriez a été envahie par la police... j'ai vu les soldats dans l'impasse, le lendemain du jour où j'étais allé y demander Bamboche.

— Les gros oiseaux étaient envolés, on n'a pris que les oisillons...

— Ainsi Bamboche s'est sauvé comme vous? Mais, encore une fois, où est-il?

— Oh! à cette heure il est bien loin, en Amérique ou en Chine.



« — Voilà une patrouille... on va t'arrêter. » (Page 630.)

— Bamboche était à Paris il y a trois jours, — m'écriai-je, — il doit y être encore.

— Alors cherche et trouve-le si tu peux ; mais que diable en veux-tu faire... puisque, si tu veux, je serai pour toi un autre Bamboche ?

— Merci.

— Tu n'es pas juste : Bamboche est jeune, plein de *moyens,* tandis que moi, je suis vieux... je baisse... et j'aurais besoin d'un *commis...*

— Pourquoi faire?

Après une pause, le bandit reprit :

— Où loges-tu?

— Je n'ai pas d'asile...

— J'ai une chambre, nous habiterons ensemble... tu ne manqueras de rien... tiens... et il montra une douzaine de pièces de cinq francs, parmi lesquelles je vis même briller deux ou trois pièces d'or.

Je ne pus cacher mon étonnement; le bandit s'en aperçut et me dit :

— Ça te surprend que j'aille sur le port, quand je suis aussi bien lesté, pas vrai?

— Oui... cela me surprend...

— Je vais sur le port en amateur... depuis deux jours je cherche un *commis*... je n'avais rien trouvé à mon idée... mais, ce matin, je t'ai rencontré... je suis sûr que tu feras mon affaire; voyons, bois donc...

Je refusai.

— Tête de fer, va... Enfin, c'est égal, arrangeons-nous, vivons ensemble, tu n'en seras pas fâché.

— Vous ne voulez pas me dire où est Bamboche?

— Pas si bête... il te garderait.

— Merci du pain que vous m'avez donné... — dis-je à cet homme en me levant, — si je puis un jour... je vous le rendrai...

— Tu t'en vas?

— Oui...

— Voyons, écoute donc... que diable!...

— C'est inutile...

— Où coucheras-tu cette nuit?

— J'espère ce soir gagner quelques sous à la sortie des spectacles.

— Oh!... oh!... — dit le cul-de-jatte en paraissant réfléchir à ce que je venais de lui dire, — tu connais déjà les bons endroits... Allons... tu me refuses... ça m'est égal... tôt ou tard je te repincerai... Oui, c'est moi qui te le dis : je t'attends.

Malgré moi je ne pus m'empêcher de tressaillir en entendant avec quel accent profondément convaincu le misérable prononça ces mots :

— *Je t'attends...*

Je me hâtai de le quitter, et il me cria :

— Au revoir!

Sans posséder une grande expérience, je comprenais, malgré les réticences du cul-de-jate, que, frappé du courage, de la vigueur et de l'énergie presque féroce dont il m'avait vu le matin donner des preuves à mes concurrents du débarcadère, ce misérable espérait exploiter mon

dénûment et mon désespoir pour me faire l'instrument de quelque criminelle tentative, se croyant suffisamment *rassuré*, ainsi qu'il le disait, sur ma moralité, par le fait même de mon ancienne intimité avec Bamboche, de qui je voulais me rapprocher, bien que sa vie hasardeuse me fût connue.

Je me révoltai d'abord à la seule pensée, non pas de devenir le complice du cul-de-jatte, une telle pensée ne me tombait pas sous le sens, mais d'avoir désormais le moindre rapprochement avec lui... Puis à cette résolution sincère succéda une réflexion pleine de terreur... en songeant à la honteuse concession que la faim m'avait déjà arrachée.

— Hélas! — pensai-je, — n'aurais-je pas repoussé avec l'indignation d'un honnête homme celui-là qui m'aurait dit qu'un jour... je marcherais côte à côte, bras dessus, bras dessous, avec ce bandit capable et coupables des plus grands crimes?... Et pourtant... cette honte, je viens de la subir, et l'espoir de savoir des nouvelles de Bamboche n'a été que secondaire dans ma détermination... l'espoir de *manger* a été tout pour moi.

A quelles terribles extrémités la faim et les horreurs de la misère peuvent-elles donc nous pousser, — me dis-je alors avec une tristesse navrante, — puisque moi, imbu des meilleurs, des plus solides principes, moi qui ai au cœur une sorte d'adoration divine qui m'impose l'observance du bien, j'ai pu m'abaisser à ce point? Qu'advient-il donc de ceux-là, mon Dieu! qui, livrés aux hasards de la vie, sans éducation, sans appui, sans foi, sans frein salutaire, se trouvent dans une position pareille à la mienne?

Et je m'écriai avec Claude Gérard : — O misère! misère! seras-tu donc toujours la cause ou la source de tant de maux, de tant de dégradations, de tant de crimes? . . . .

. . . .

En attendant la nuit et l'heure de la sortie des spectacles, j'usai toutes les ressources de mon imagination à chercher un moyen de gagner ma vie par des moyens sûrs et honorables; mais mon esprit s'épuisa dans des combinaisons impossibles.

J'éprouvais une impression étrange, douloureuse, en voyant aller et venir cette foule affairée, qui ne se doutait pas, hélas! qui ne pouvait pas se douter que ce malheureux, auprès de qui elle passait insoucieuse, ne savait où il gîterait pendant cette sombre nuit, et que peut-être, le lendemain on le trouverait sur le pavé, à demi mort de froid et de besoin...

L'incertitude où j'étais de gagner de quoi payer ma nuit dans un garni m'effrayait doublement. Être arrêté nuitamment au milieu des rues

comme vagabond, c'était pour moi la prison... et la prison m'inspirait tant d'horreur, que je lui aurais préféré la mort... car la prison me mettait dans l'impossibilité d'être utile à Régina, et je ne sais quel instinct me disait que je pouvais atteindre ce but malgré mon obscure, mon infime condition.

Il me fallait donc à tout prix gagner au moins six sous ce soir-là pour m'assurer un gîte pour la nuit. Quant au pain du lendemain... je ne voulai spas y songer.

Le matin, l'ardeur de la faim m'avait rendu brutal, presque féroce... je sentis que la nécessité de gagner quelques sous, afin de n'être pas arrêté comme vagabond, me rendrait aussi, le soir... s'il le fallait, brutal... féroce...

La nuit complètement venue, je me dirigeai vers les boulevards et je bus, il m'en souvient, à même du bassin inférieur de la fontaine du Château-d'Eau; j'allai ensuite me poster aux environs du théâtre du Gymnase; il me sembla reconnaître, et j'en fus peu surpris, la plupart des gens que j'avais vus la veille et le matin à la descente du bateau à vapeur. Ils étaient assis, ceux-là sur les bornes, ceux-ci sur le rebord du trottoir, quelques-uns derrière les fiacres, dont la longue file s'étendait jusqu'à la porte Saint-Denis.

En voyant passer sur le boulevard les brillantes voitures qui se croisaient en tous sens, et dont les maîtres couraient sans doute à des fêtes, Dieu m'est témoin qu'il ne me vint au cœur nul sentiment d'envie ou de haine jalouse ; je me disais seulement :

— Ces heureux du jour ignorent pourtant qu'à cette heure des hommes attendent avec une terrible anxiété un gain de quelques sous pour avoir un gîte et du pain, et que si ce soir ou demain... encore, leur attente est trompée... après-demain... commencera pour eux l'agonie de la faim.

Cette réflexion me rappelait qu'un jour Claude Gérard me disait ces paroles remplies de sens :

« — Moralement, sainement parlant, faire l'aumône, c'est avilir celui qui la reçoit, tandis que lui procurer du travail, c'est à la fois le secourir et l'honorer; mais au point où en sont malheureusement les choses, il faut se contenter de l'aumône malgré ses dangers, car elle au moins un résultat immédiat. Aussi est-il une chose qui devrait entrer dans l'éducation des enfants riches, c'est de savoir, comme point de départ et de comparaison, que, par exemple, *avec* VINGT SOUS DE PAIN, *on peut rigoureusement empêcher* DIX HOMMES DE MOURIR DE FAIM. . . . . »

J'avais attendu l'heure de la sortie du spectacle, assis au pied

d'un des arbres du boulevard, dans un coin obscur et opposé à la chaussée sur laquelle s'ouvrait le théâtre. Brisé de fatigue, je sommeillais à demi.

Soudain je me sentis violemment secoué, j'ouvris les yeux, j'étais entouré d'un groupe de gens de mauvaise mine, parmi lesquels j'en reconnus plusieurs dont j'avais déjà remarqué la présence; au même instant, il me sembla voir, à la clarté d'un réverbère, sur la chaussée opposée, passer la figure sinistre et sardonique du cul-de-jatte; mais cette apparition fut si rapide, que je pus à peine y arrêter mes regards, de plus en plus alarmé, d'ailleurs, par l'attitude menaçante des gens dont je venais d'être subitement enveloppé.

— Que voulez-vous? — leur dis-je en me levant pour me mettre en défense.

— Tu es un mouchard! — me répondit une voix, — nous le savons!

Et au même instant, avant que j'eusse pu prévoir cette attaque, on me saisit par derrière, un mouchoir me fut appliqué sur la bouche et noué derrière la tête en guise de bâillon; puis, malgré ma résistance désespérée, je me sentis à la fois accablé de coups, poussé et presque emporté jusque dans une de ces petites rues montueuses qui, à cet endroit, débouchent sur le boulevard; le mouchoir étouffait mes cris; le grand nombre d'assaillants paralysait mes forces. Cette scène fut si prompte, que j'étais déjà jeté et terrassé au fond de l'allée obscure d'une maison de cette rue, avant que j'eusse pu me reconnaître. Le mouvement occasionné par cette violence fut, sans doute, à peine remarqué des passants, ou considéré par eux comme une de ces rixes ignobles, assez fréquentes aux abords des théâtres.

Renversé sur les pavés de l'allée, criblé de coups dont plusieurs m'ensanglantèrent le visage, ma tête porta rudement contre une pierre; le choc fut tel, que je perdis à peu près connaissance. Au milieu d'une souffrance à la fois profonde et sourde qui semblait vouloir faire éclater mon crâne, j'entendis une voix dire :

— Il en a assez... allons-nous-en... voilà la sortie...

Il se passa ensuite un assez long espace de temps pendant lequel je n'eus d'autre perception que celle de douleurs très aiguës; puis, peu à peu, je repris mes sens; j'étais glacé et comme perclus; j'essayai de me relever, j'y parvins avec peine; sans savoir presque ce que je faisais, je sortis en chancelant de l'allée... la nuit était noire, la rue déserte; il tombait une neige épaisse; l'action du grand air me rappela tout à fait à moi-même. Je me souvins seulement alors clairement de l'agression dont je venais d'être victime.

Il devait être tard ; le boulevard, couvert de neige, était absolument désert ; un fiacre pourtant stationnait à l'angle de la rue Poissonnière.

Au bout de quelques pas, je fus forcé de m'arrêter, en proie à un frisson convulsif... Mes dents claquaient l'une contre l'autre; mes genoux tremblaient; je ressentais à la tête, et à la hanche droite surtout, une douleur si cruelle, que je pouvais à peine me traîner.

Soudain, le bruit des pas lointains et mesurés d'une patrouille me fit tressaillir d'effroi... Mes vêtements en lambeaux, mon visage ensanglanté, l'impossibilité où j'étais de justifier d'un asile, devaient me faire arrêter comme vagabond, si j'étais rencontré par ces soldats...

Je voulus fuir : mais, vaincu par la souffrance, à chaque pas je trébuchais...

Le bruit sonore de la marche de la patrouille se rapprochait de plus en plus... déjà je voyais luire au loin dans la pénombre de la contre-allée les fusils des soldats... je fis un dernier effort... il fut vain... je glissai sur la neige et je tombai à genoux.

— Mon Dieu !... mon Dieu ! m'écriai-je.

Et je fondis en larmes, car je n'avais pas la force de me relever.

Tout à coup, un homme, sortant de derrière un des arbres du boulevard, me saisit sous les bras, et me souleva de terre en me disant :

— Voilà une patrouille... on va t'arrêter.

Je reconnus le cul-de-jatte ; il me guettait sans doute depuis la scène de violence qu'il avait provoquée.

— Voyons... veux-tu venir avec moi ? — reprit-il, — ou te faire empoigner ? Entends-tu ?... la patrouille approche.

— Sauvons-nous... aidez-moi à marcher... — m'écriai-je épouvanté.

— Allons donc... flâneur, — ajouta le bandit d'un ton sardonique.

Appuyé sur lui, je pus traverser le boulevard.

— Cocher... vite... ouvre ta portière, — dit le cul-de-jatte au conducteur de la voiture que j'avais remarquée.

Je montai dans le fiacre avec mon compagnon ; la portière se referma sur nous au moment où la patrouille arrivait à l'endroit du boulevard où j'étais tombé.

Le fiacre marcha longtemps ; pendant ce trajet, le bandit, je ne sais pourquoi, ne m'adressa pas une fois la parole. Ce silence, le balancement de la voiture, la chaleur que j'y trouvais après avoir tant souffert du froid, me jetèrent dans un engourdissement qui s'étendit presque jusqu'à ma pensée. Cette fatalité qui, une seconde fois, me rapprochait du cul-

de-jatte, me semblait un rêve sinistre. La voiture s'arrêta, je revins à la réalité.

Mon compagnon, après m'avoir secoué à plusieurs reprises, m'aida à descendre de voiture ; mes contusions me faisaient toujours éprouver d'atroces douleurs ; j'ignorais dans quel quartier nous nous trouvions ; guidé par le bandit, sur le bras duquel j'étais obligé de m'appuyer, je traversai d'abord une sorte de longue cour ou de passage bordé de maisons ; puis, suivant les sinuosités d'une ruelle tortueuse, nous arrivâmes devant un autre bâtiment, dont mon compagnon ouvrit la porte avec un passe-partout : nous nous trouvâmes alors dans une complète obscurité.

— Donne-moi la main... laisse-toi conduire, et suis-moi, — me dit le cul-de-jatte.

Je ne puis rendre l'impression de dégoût et d'horreur dont je fus saisi lorsque je sentis ma main dans la main de ce misérable... Une frayeur puérile, causée sans doute par l'affaiblissement de mon cerveau, me fit voir dans cette union de nos mains le gage d'une sorte de pacte entre moi et le cul-de-jatte. Il s'arrêta en haut d'un escalier assez rapide, ouvrit une porte, la referma sur nous ; à l'aide d'un allumette chimique, il alluma une chandelle qui éclaira bientôt une assez vaste chambre où nous arrivâmes après avoir traversé un étroit corridor. La chambre en question était tellement encombrée d'objets de toute sorte, qu'il restait à peine la place du lit et de quelques meubles. Plus de la moitié de la fenêtre, dont les rideaux jaunâtres se croisaient scrupuleusement, était envahie dans sa hauteur par une multitude de paquets.

— Voilà un lit... dors... demain matin nous causerons, et, si c'est nécessaire, nous aurons un médecin, — me dit le cul-de-jatte, — tu verras que je ne suis pas si diable que j'en ai l'air.

Tirant alors un des matelas du lit, il l'étala sur le carreau, prit pour oreiller un des nombreux paquets dont la chambre était encombrée, souffla la chandelle et se coucha.

Brisé moralement et physiquement, presque incapable de réfléchir, je ressentis un moment de bien-être inexprimable en me jetant sur ce lit, où je ne tardai pas à m'endormir, car j'avais passé la nuit précédente au milieu des champs et dans une pénible insomnie.

Lorsque je m'éveillai, il faisait jour, mais l'épaisseur des rideaux fermés laissait régner dans la chambre une demi-obscurité. J'entendis le *ronflement* d'un poêle dont le brasier se reflétait sur le carrelage rougeâtre ; je vis près de moi, sur une chaise, un morceau de pain et une

tasse de lait. Surpris de ces prévenances de mon *hôte*, je regardai de côté et d'autre ; j'étais seul...

Plus effrayé de cette solitude que de la présence du cul-de-jatte, je voulus m'habiller, et je cherchai mes misérables vêtements, mis presque en lambeaux lors de la rixe de la veille ; ils avaient disparu ; mais, à leur place, je vis sur le pied du lit un gilet, une redingote de drap, tout neufs, et une paire d'excellentes chaussures... Cet échange, quoique tout à mon avantage, me désespéra, car dans la poche de ma veste j'avais jusqu'alors soigneusement conservé le portefeuille enlevé à la tombe de la mère de Régina... mais bientôt, à ma grande joie, j'aperçus ce portefeuille, ouvert il est vrai, sur une table voisine de mon lit... je le saisis avec autant d'empressement que d'inquiétude... Heureusement je retrouvai tout ce qu'il contenait ; je savais le nombre des lettres. Elles y étaient toutes, ainsi que la croix et le feuillet de parchemin où se voyait tracée une couronne royale entourée de signes symboliques.

Mais bientôt j'eus une crainte. Ce portefeuille enlevé par moi, et pour ainsi dire des mains du cul-de-jatte, huit années auparavant, alors que je l'avais frappé au moment où il venait de violer la tombe de la mère de Régina, ce portefeuille avait-il été reconnu par le bandit ? Soupçonnait-il comment cet objet se trouvait entre mes mains ? dans ce cas, voudrait-il se venger de moi ?

Ma position se compliquait. Je n'osais appeler, j'éprouvais une invincible répugnance à me vêtir des habits posés sur mon lit, habits volés, sans doute... Pourtant, que faire ? La seule pensée de rester dans cette maison m'effrayait. J'essayai de retrouver mes haillons, en vain je les cherchai parmi les objets dont la chambre était encombrée. Je vis là une réunion des objets les plus hétérogènes : des rideaux de soie, des pendules, des chaussures, des morceaux d'étoffes, des habits tout neufs, des châles de femme, des armes anciennes, des douzaines de bas de soie en paquet, des bouteilles de vin ou de liqueur soigneusement cachetées, des statuettes d'ivoire ou de bronze qui me parurent d'un précieux travail, du linge de toute espèce, et je ne sais combien de petites caisses de cigares étiquetées d'une adresse en langue espagnole, tous objets entassés au hasard. Ce rapide inventaire augmenta mes frayeurs ; ces objets devaient être le résultat de vols nombreux, dont le cul-de-jatte était complice ou recéleur ; je voulais à tout prix fuir cette maison, au risque de me couvrir d'habits d'emprunt. Malheureusement la porte était solide et solidement fermée à double tour...



« Je vis le cul-de-jatte debout derrière moi... » (Page 635.)

Bientôt j'entendis ouvrir la porte extérieure du corridor ; des pas pesants s'approchèrent, l'on frappa à la porte d'une façon particulière.

Je restai muet, immobile... On frappa de nouveau et de la même manière... puis, après quelques minutes d'intervalle, je distinguai un léger bruissement sous la plinthe de la porte, et du dehors l'on poussa dans la chambre un petit papier à l'aide d'une lame de couteau longue et acérée; après quoi les pas s'éloignèrent. la porte du corridor se referma.

Je jetai les yeux sur le papier que l'on venait d'introduire par-dessous la porte; il était plié en deux; je le ramassai, je l'ouvris, j'y lus seulement ces mots écrits au crayon, avec cette orthographe :

— *Demin, — 1 heure du matin — on atand... cai prai.*

Après un moment d'hésitation, je remis le papier près du seuil de la porte ; il s'agissait sans doute de quelque coupable rendez-vous.

Ce nouvel incident redoublait encore mon désir de fuir cette demeure. Afin d'être prêt à tout événement, je revêtis, malgré ma répugnance, ces habits qui ne m'appartenaient pas; j'ouvris ensuite la fenêtre en la débarrassant des objets qui l'obstruaient. Elle donnait sur une cour et était élevée au-dessus du sol d'au moins vingt-cinq ou trente pieds. La fuite n'était pas, quant à cette heure, praticable de ce côté.

Après quelques moments de réflexion, je m'arrêtai à une détermination violente : dès que le cul-de-jatte ouvrirait la porte, je me précipiterais sur lui, et, malgré les vives douleurs que je ressentais encore, suites de la rixe de la veille, je comptais assez sur ma résolution et sur mon agilité pour sortir de cette chambre de gré ou de force.

A cet instant même, des pas résonnèrent dans le corridor... je m'armai de courage... prêt à m'élancer dès que le cul-de-jatte ouvrirait la porte ; mais quelle fut ma stupeur en entendant une voix, un chant, des paroles trop connues de moi !

Cette voix était celle de la Levrasse.

Il fredonnait les paroles de la *Belle Bourbonnaise,* air que le saltimbanque aimait de prédilection...

Tout en chantant, il frappa à la porte, absolument comme avait déjà frappé le visiteur précédent, avant de glisser sous la porte le billet dont j'ai parlé.

N'obtenant aucune réponse, la Levrasse suspendit un moment sa chanson et frappa de nouveau... puis une autre fois encore avec impatience... alors, convaincu sans doute de l'absence du cul-de-jatte, mon ancien maître s'éloigna en répétant son air favori.

Cette rencontre inattendue me frappa de stupeur ; mais je ne fus nullement étonné des rapports qui pouvaient exister entre la Levrasse et le cul-de-jatte, tous deux si bien faits pour s'entendre ; l'aversion que m'inspirait l'ancien bourreau de mon enfance, échappé sans doute à l'incendie de sa voiture, allumé par Bamboche, m'était un nouveau motif de fuir cette demeure, craignant à chaque instant une descente de la police :

dans ce cas, malgré mes protestations, je devais, aux yeux des moins prévenus, passer pour le complice du cul-de-jatte et être jeté en prison comme voleur, quitte à prouver plus tard mon innocence... Cet avenir me paraissait bien autrement redoutable que d'être arrêté pour fait de vagabondage.

De plus en plus déterminé à user de la force pour sortir, je pris à tout hasard, parmi les armes anciennes, une espèce de masse en fer damasquiné, moins pour en frapper le cul-de-jatte que pour l'intimider en cas de menaces ou de résistance de sa part.

J'étais encore baissé vers l'amas d'armes que je venais de bruyamment déranger, pour y choisir la masse de fer, lorsqu'une main s'appuya sur mon épaule; je tressaillis si vivement... (faisant presque face à la porte, j'étais bien certain qu'on ne l'avait pas ouverte) qu'en me retournant, la masse de fer me tomba des mains...

Je vis le cul-de-jatte debout derrière moi. Il venait d'entrer, non par la porte donnant sur le corridor, mais par un placard pratiqué dans une cloison, dont je ne soupçonnais pas l'existence; la demeure du bandit avait deux issues.

Ainsi échouait mon projet de fuite de vive force à la faveur de la porte entr'ouverte.

— A la bonne heure, — me dit le cul-de-jatte, en faisant allusion à mes habits, te voilà mis comme un seigneur.

Après un moment de silence, je répondis :

— Vous ne voulez pas me rendre les vêtements que je portais ?

— Tu te plains peut-être de l'échange ?

— Oui... car ces vêtements sont volés sans doute, comme tous les objets qui sont dans cette chambre.

— As-tu déjeuné ? — dit le bandit en regardant sur la chaise ; — non ? allons, mange un morceau, nous causerons... Je t'ai fait du feu, je t'ai préparé ton déjeuner. Bamboche ne t'aurait pas mieux traité.

— Une dernière fois, je vous demande de me rendre mes habits et de me laisser sortir d'ici... de bon gré...

Au lieu de me répondre, le cul-de-jatte se baissa, ramassa le billet, le lut, le déchira et me dit :

— Je savais ça. J'ai rencontré le camarade qui revenait d'ici... Tu as lu ce billet ?

— Je vous dis que je veux mes habits, et que je veux sortir d'ici...

— Calme-toi... et écoute-moi... Si tu veux être bon garçon, voilà ce

que je te propose... Je t'installerai dans deux petites chambres gentiment meublées.

Tu n'es déjà pas mal vêtu. Je te nipperai complètement. Un traiteur t'apportera tous les jours à manger ; je ne veux pas que tu aies d'argent en poche dans les premiers temps... Plus tard, si tu vas bien... tu en auras... je t'en réponds...

— Et en échange de ces bienfaits, — dis-je au cul-de-jatte avec un sourire amer, — qu'attendez-vous de moi ?...

— Trois ou quatre heures de ton temps chaque jour, pas davantage ; le reste de la journée... tu flâneras... tu feras ce que tu voudras...

— Et ce temps, à quoi l'emploierai-je ?

— Je t'ai dit que j'avais besoin d'un *commis ?* tu seras mon commis.

— Votre commis ?

— Écoute : jouons cartes sur table... depuis une huitaine, je vais sur le port et ailleurs... afin de trouver quelqu'un qui me convienne, je n'ai pas de chance... toutes figures qui, rien qu'à la mine, mettraient en arrêt les limiers de police... et puis des manières !!! Toi, au contraire, tu arrives de province, tu n'es pas connu, tu as l'air honnête, au besoin tu es crâne... et tu tapes dur... tu me vas donc comme un gant ; pour quoi faire ? voilà : je suis, comme tu vois, encombré de marchandises, j'ai des raisons pour ne pas les vendre moi-même... c'est pas par fierté, parole d'honneur ! je voudrais donc vendre ceci, mettre cela au mont-de-piété, troquer autre chose, etc. ; mais, pour commercer ainsi, sans trop éveiller les soupçons, il faut avoir un domicile, être bien vu dans son quartier, vivre un peu de ses rentes, voilà pourquoi je te logerai bien, je te nipperai bien, je te nourrirai bien... plus tard tu auras ta commission... sur la vente. Ce que tu vois n'est rien... j'ai d'autres magasins... et...

— Ah !... vous voulez vous servir de moi pour vendre le fruit de vos vols ?

— Mes marchandises, jeune homme, mes marchandises... tu t'en occuperas d'abord.

— J'aurai donc encore d'autres fonctions ?

— Plus tard, tu iras dans certaines bonnes maisons que je t'indiquerai, présenter des échantillons de cigares de contrebande... et, sous ce prétexte...

— Sous ce prétexte ?

— Ah ! ah ! voilà que ça mord ; tu faisais le dégoûté, pourtant... Eh

bien! sous ce prétexte, tu me rendras de petits services; je te dirai lesquels.

— Voilà tout ce que vous exigerez de moi?

— Pour le quart d'heure, oui. Quant aux garanties des offres et des promesses que je te fais, la confiance dont je t'honore te prouve que c'est sérieux.

— Écoutez-moi bien à votre tour. Je vous connais; vous êtes un misérable... vous avez autrefois perdu Bamboche, et parmi bien des crimes encore impunis, sans doute, vous en avez commis un affreux... vous avez violé une tombe!...

— Ce portefeuille... c'est donc cela? J'avais comme une idée de la chose, — s'écria le bandit avec un sourire farouche et contraint. — Ah! tu connais celui qui m'a fait manquer ce beau coup?

— Celui-là, c'est moi.

— Toi!

— Oui, moi. J'étais enfant, alors. Je vous dis cela pour que vous sachiez que je ne vous crains pas, car si, étant enfant, je vous ai à peu près cassé la tête avec une pelle, étant homme je vous la casserai probablement tout à fait avec cette masse de fer. Comprenez-vous?

— Ah! c'était toi, — murmura le bandit; — nous parlerons de cela plus tard.

— Quand vous voudrez. En attendant, vous ne me retiendrez pas de force ici. Quant à vos offres... je mourrai de misère plutôt que de les accepter.

— Tu sens bien, mon garçon, que je ne t'ai pas amené dans mon magasin sans prendre mes sûretés; à l'heure qu'il est, tu es aussi compromis que moi : les habits que tu portes sont des habits volés; tu es venu coucher ici volontairement, tu as déjeuné ce matin avec moi, toujours volontairement... tout cela je peux le prouver. Ainsi me dénoncer, c'est te dénoncer. Quant à aller gagner ta vie sur le port, je t'en défie... maintenant, je t'ai signalé comme mouchard... il y a des raisons pour qu'on me croie, et, si tu reparais, on t'assomme tout à fait cette fois-ci... Ne compte pas appeler la garde... tu serais empoigné et emprisonné toi-même comme vagabond, et, deux heures après, on saurait... c'est moi qui te le dis, on saurait que les habits que tu as sur le dos sont des habits volés...

Et, après une pause, le cul-de-jatte ajouta :

— Qu'est-ce que tu dis de cela?

— Vous êtes un infâme, m'écriai-je.

Le bandit haussa les épaules.

— Un infâme?... — reprit-il. — Un infâme... Voyons un peu ça. Hier matin... tu crevais de faim, je t'ai donné du pain ; hier soir tu crevais de froid, je t'ai donné un asile... tu étais couvert de haillons... je t'ai habillé chaudement et à neuf de pied en cap. Trouve donc beaucoup d'honnêtes gens qui fassent pour toi ce que j'ai fait?

— Mais dans quel but m'avez-vous ainsi secouru? Pour m'amener au mal?

— Pardieu !... — reprit le brigand. — c'est clair... ça! Mais je voudrais bien savoir si les honnêtes gens t'en donneraient autant pour t'amener au bien ?

Quoiqu'il eût un côté paradoxal, ce parallèle m'atterra; je ne trouvai pas d'abord un mot à répondre... Car je l'avoue avec honte, avec remords, j'oubliai un moment que Claude Gérard, bien pauvre lui-même, m'avait recueilli pour faire de moi un honnête homme; mais, je le répète, je fus d'abord d'autant plus frappé du paradoxe du cul-de-jatte, que le souvenir de ma démarche auprès d'un magistrat représentant pour ainsi dire la loi, la société, me vint aussitôt à la pensée... Qu'avait, en effet, répondu ce magistrat à ma demande de travail? Quels encouragements avait-il donnés à mes résolutions d'honnête homme? Quelle issue avait-il ouverte à ma position désespérée?

Il me fallait bien le reconnaître, le bandit était venu à mon secours, lui! il m'avait recueilli, il m'offrait pour faire le mal un avenir de bien-être et d'oisiveté. Sans doute, en acceptant, je risquais la prison ; mais la misère et la probité ne me conduisaient-elles pas aussi forcément à la prison, ainsi que me l'avait annoncé le magistrat, me disant que, faute d'asile, de ressources et de travail, je serais tôt ou tard arrêté et emprisonné comme vagabond?

— Prison pour prison, autant attendre cette heure fatale dans le bien-être qu'au milieu des tortures de la misère, — pensai-je en raillant mon sort avec une profonde amertume, déjà aiguisée de ressentiment. — Bamboche avait raison de me vanter la logique du cul-de-jatte... l'expérience me prouve que mon ami d'enfance voyait juste : j'étais un niais, ce bandit possède la véritable science de la vie. Il compte, il est vrai, sans le déshonneur, sans la souillure ; mais une fois jeté au milieu de prisonniers souillés et déshonorés, quelle différence fera-t-on entre eux eux et moi?

Le cul-de-jatte m'observait en silence : il crut deviner que ses propositions et que sa théorie cynique commençaient d'ébranler ma résolution; craignant sans doute de compromettre par une trop brutale insistance l'avantage qu'il supposait avoir acquis sur moi, il me dit :

— Écoute, mon garçon... après tout... on fait mal ce que l'on fait par force... je ne veux pas te mettre, moi, le couteau sous la gorge... et abuser de ta position. Te voilà bien vêtu... ce pain et ce lait te suffiront pour la journée... Sors... cherche à gagner ta vie... honnêtement... comme tu dis. Il y a tant de gens vertueux, — ajouta-t-il d'un ton sardonique, que tu ne pourras pas manquer d'en trouver un qui te mette tout de suite le pain à la main, pour t'empêcher de tourner à mal, comme ils appellent ça... tu n'auras qu'à parler... j'en suis sûr. Mais si pourtant, par le plus grand des hasards, tu étais reçu par ces honnêtes gens comme un chien affamé est reçu dans une bonne cuisine... eh bien!... demain tu accepteras cette jolie petite place de commis que je te propose... Ça va-t-il?

Je restais morne... pensif; le bandit reprit :

— Il va sans dire que j'ai assez de confiance en toi pour ne pas te croire capable de vendre les habits que tu as sur le dos, afin d'en acheter de moins bons, et de vivre de la différence... du prix. Maintenant, pour te prouver que je fais ce que je dis, — ajouta le cul-de-jatte, — sors si tu veux... tu es libre.

Et il ouvrit toute grande la porte de la chambre.

XLVI

Démarches infructueuses. — Tentations.
Martin devient le commis du cul-de-jatte. — La rencontre. — Maladie de Martin.

La porte ouverte, mon premier mouvement fut de m'élancer dehors ; le cul-de-jatte ne s'opposa nullement à mon départ ; mais, à l'instant où j'allais sortir du corridor, il me dit :

— Mon garçon... un mot dans ton intérêt...

Je me retournai.

Le cul-de-jatte écrivait sur un morceau de papier.

— Tiens, — reprit-il, — voici mon adresse... car tu ne sais pas dans quel quartier nous sommes, et en revenant ce soir, il faut que tu puisses demander ton chemin ; si je suis rentré le premier, tu frapperas et tu te nommeras... Si tu rentres avant moi, attends-moi dans le corridor. Ah ! çà, tu pars donc sans déjeuner ?

— Ce pain sera mon souper de ce soir... si je reviens.

— Tu fais le délicat ? avec un ami ? A ton aise... Allons... bonne chance... dans ta chasse aux bonnes gens... qui auront pitié de toi...

Je m'éloignais ; le bandit me rappela.

— Dis donc...

— Quoi ?

— Si tu rencontres de ces bonnes gens-là... apporte-m'en donc un pour voir... Je le ferai empailler.

Je haussai les épaules, et je descendis rapidement l'escalier.

Une fois au grand air, une fois hors de la demeure et de la présence du bandit, il me sembla sortir d'un rêve ; je me demandais comment j'avais pu m'attrister des stupides paradoxes de ce misérable ; alors je me reprochai amèrement d'avoir pu oublier un instant tout ce que je devais à Claude Gérard. Ce fait ne suffisait-il pas à ruiner les cyniques accusations du bandit contre les gens de bien ?...

Me voyant décemment vêtu (je n'osais néanmoins songer à l'origine de ces vêtements), je me sentis moins embarrassé. J'espérais davantage, l'avenir me parut moins sombre ; il me sembla que mon appel au cœur de quelque personne charitable serait mieux accueilli, qu'alors enfin je



« — Madame! au nom du ciel! ayez pitié de moi. » (Page 647.)

pouvais tenter certaines chances auxquelles il m'eût été impossible de songer auparavant, car souvent la vue d'un homme couvert de haillons inspire une défiance ou une répulsion insurmontables.

Ainsi je pensai à me présenter chez la veuve de M. de Saint-Étienne, mon défunt protecteur, tandis que, vêtu comme un mendiant, la honte m'eût retenu, ou bien je n'aurais pas dépassé l'antichambre.

Mme de Saint-Étienne devait être un peu remise du coup imprévu dont elle avait été frappée ; j'espérais qu'elle me viendrait en aide par respect pour la mémoire de son mari. Je me dirigeai donc vers la rue du Mont-Blanc.

Le concierge me reconnut parfaitement ; mais, hélas ! nouvelle déconvenue. Mme de Saint-Étienne était partie, le lendemain de la mort de son mari, pour sa terre, située à plus de deux cents lieues de Paris. Ecrire à cette dame, attendre sa réponse, c'était l'affaire de cinq à six jours au moins ; et, dans ma position, six jours, c'était un siècle.

— Ecoutez ! — dis-je au portier, qui semblait sincèrement me plaindre, — ce quartier est habité par des gens très riches ; parmi eux il en est sans doute de généreux, de charitables, leur nom doit être venu jusqu'à vous ? Il est impossible qu'ils n'aient pas pitié de moi... lorsque je leur aurai franchement exposé ma position... et ce que j'ai souffert depuis mon arrivée à Paris.

Le concierge hocha la tête et me répondit :

— Il y a bien des gens très riches dans le quartier, mais... c'est le tout d'arriver jusqu'à eux, mon pauvre garçon, et encore ;... enfin... tout ce que je peux faire pour vous... c'est de vous donner l'adresse de M. du Tertre, le fameux banquier. On dit qu'il fait beaucoup de bien. Risquez-vous.

J'arrivai chez le banquier.

— Qui demandez-vous ? — me dit le concierge.

— M. du Tertre, banquier.

— Passez à la caisse, l'escalier à droite, à l'entresol.

— Mes haillons m'eussent fait arrêter à la porte, mes vêtements convenables n'inspirèrent aucun soupçon ; je montai, j'entrai dans une antichambre où se tenaient deux garçons de recette.

— M. du Tertre ? — dis-je à l'un d'eux.

— Si monsieur veut parler au caissier... je vais le conduire.

— Je fus introduit dans le cabinet du caissier ; au fond de cette pièce, une grande armoire de fer... où j'aperçus... des trésors, était entr'ouverte ; la vue de ces richesses ne me fit pas envie... elle me fit mal.

— Je désirerais, monsieur, — dis-je au caissier, — parler à M. du Tertre.

— Pour affaire, monsieur.

— Non, monsieur, — dis-je en hésitant et en rougissant jusqu'au front, — ce n'est pas... pour affaires...

— Vous êtes connu de M. du Tertre? — me demanda le caissier commençant à m'examiner avec une sorte de défiance qui redoubla mon embarras.

— Non... monsieur, — répondis-je, — mais je désirerais le voir... lui parler...

— Il est absent, monsieur, — me répondit le caissier d'un air de plus en plus soupçonneux : sa longue expérience pressentait, sans doute, ma demande ; — veuillez écrire à M. du Tertre, ou me dire ce qui vous amène auprès de lui.

— Ce qui m'amène auprès de lui, monsieur, — répondis-je en surmontant ma crainte et ma honte, — c'est sa réputation de bonté charitable, et... je viens...

Le caissier ne me laissa pas achever : habitué, sans doute, à de telles demandes, il me répondit avec une froideur polie :

— Certes, monsieur, on vante à juste titre la charité de M. du Tertre, mais il l'exerce selon des principes dont il ne se départ jamais ; veuillez me laisser d'abord votre nom et votre adresse, ensuite le nom et l'adresse d'au moins deux personnes connues et recommandables, chez qui l'on puisse prendre des informations sur votre compte ; veuillez enfin spécifier quelle espèce de secours vous désirez obtenir de M. du Tertre ; dans trois jours, vous vous donnerez la peine de revenir.

— Monsieur... daignez m'écouter, — m'écriai-je, — ma position est bien pressante... je... n'ai pas.

— Pardon, monsieur, mes moments sont comptés, — me répondit le caissier en m'interrompant, — veuillez passer dans la pièce voisine ; le garçon de caisse vous donnera ce qu'il vous faut pour écrire les renseignements que je vous demande.

Et comme j'insistais pour être entendu, le caissier se leva, sonna, me reconduisit très poliment jusqu'à la porte, et dit à l'un des garçons de caisse :

— Donnez à monsieur ce qu'il lui faut pour écrire.

— Je vous remercie... j'écrirai... chez moi... j'enverrai ma lettre, — dis-je tristement au garçon, et je sortis la mort dans le cœur.

Je l'ai su depuis, M. du Tertre donnait beaucoup, mais sans jamais dévier des règles qu'il avait imposées à sa bienfaisance. Malgré mon cruel

désappointement, je fus obligé de convenir que, Paris étant toujours exploité par une foule d'aventuriers ou d'audacieux fainéants, les précautions du banquier semblaient dictées par la raison, et par un louable désir de répartir dignement ses aumônes; mais, quant à moi, quelle adresse pouvais-je donner? Celle du cul-de-jatte? A quelles personnes m'adresserais-je pour répondre de moi?

Je ne désespérai pas encore; il faut s'être trouvé dans une position pareille à la mienne pour imaginer à quelles opiniâtres illusions on se livre jusqu'au moment où elles disparaissent devant la réalité; ainsi, en sortant de chez le banquier, comme il faisait un assez beau temps, je me rendis aux Tuileries; voici dans quel dessein.

— Je conçois, — m'étais-je dit, que M. du Tertre veuille placer sûrement, honorablement ses bienfaits, et qu'avant de les accorder il temporise, afin de s'informer; il ne fait peut-être pas assez la part des situations pressantes, désespérées comme la mienne, et certainement si j'avais pu parvenir jusqu'à lui, la sincérité de mon accent l'eût ému et convaincu; je n'ai pu lui parler, eh bien! je parlerai à un autre; je vais me rendre dans une promenade publique, ordinairement fréquentée par les personnes riches; j'aviserai quelqu'un dont la figure m'inspirera de la confiance, je lui demanderai un moment d'entretien dans une allée : je suis sûr de n'être pas repoussé.

Je voulais ainsi tenter sur des personnes riches ce que j'avais en vain essayé sur les pauvres travailleurs du port.

Arrivé aux Tuileries, je m'établis dans l'allée de tilleuls qui longe la rue de Rivoli; bientôt je vis descendre d'une belle voiture un homme jeune encore, d'une physionomie douce et un peu triste. Il commença de se promener lentement dans l'allée. Je le suivais pas à pas; au premier tour, malgré mes résolutions, je n'osai pas l'aborder... je trouvai facilement un prétexte à un embarras que je ne voulais pas m'avouer, — je voulais revoir encore une fois sa figure, me disais-je, — afin de juger si ma première impression ne m'avait pas trompé; je ralentis ma marche, il se retourna, revint sur ses pas, c'était toujours la même physionomie douce, triste, un peu distraite. — Je n'hésiterai plus, — me dis-je, — je sens ma confiance revenue; je m'approcherai de lui lorsqu'il passera devant le café qui surplombe la terrasse; — mais cette fois encore, ma résolution, expirant, trouva un nouveau prétexte. Plusieurs promeneurs s'étaient, — soit disant, trouvés entre ce personnage et moi; puis d'ailleurs, l'allée me semblait moins encombrée à son autre extrémité.

Dans l'intervalle que je mis à parcourir cet espace, en réglant ma marche sur celle de mon futur bienfaiteur, je cherchai du regard d'autres

physionomies encore plus encourageantes que la sienne. Je n'en rencontrai point. Quelques pas à peine me restaient à faire pour atteindre le bout de l'allée où je me trouvai bientôt presque seul avec celui sur qui reposaient à mon insu mes dernières espérances ; je m'armai d'un vouloir énergique, je hâtai ma marche, et, m'avançant parallèlement à lui sans qu'il parût m'apercevoir, je balbutiai d'une voix tremblante, étouffée :

— Monsieur...

Soit que la crainte et la confusion eussent rendu ma parole inintelligible, soit que mon futur bienfaiteur fût distrait ou préoccupé, il ne m'entendit pas, et continua lentement sa promenade jusqu'à la fin de l'allée. Rougissant alors de ma faiblesse, je fis un dernier effort sur moi-même, et, lui faisant face au moment où il se retournait, je le saluai en lui disant timidement :

— Monsieur...

— Monsieur? — me dit-il en s'arrêtant surpris et me regardant fixement.

Puis, comme je restais muet, interdit, il ajouta :

— Monsieur, vous vous trompez sans doute ; je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

Ces mots me glacèrent ; ma résolution s'évanouit ; je reculai devant l'impossibilité de raconter là, au milieu de cette promenade et de cette foule, presque toute ma vie à un inconnu, d'insister sur mille particularités qui, seules, pouvaient me rendre intéressant et me distinguer d'un mendiant ordinaire. Aussi, effrayé de ce que j'avais tenté, je répondis en balbutiant :

— Non, monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous... je voulais... j'espérais...

Il me fut impossible d'articuler un mot de plus ; mon gosier se contracta, je restai muet, immobile, mon chapeau à la main, n'osant pas lever les yeux sur ce personnage, qui, de plus en plus étonné, me dit d'une voix impatiente et haute :

— Enfin, monsieur, que voulez-vous? pourquoi m'arrêter ainsi au milieu de cette promenade?

A ces mots, prononcés d'un ton assez élevé, deux ou trois personnes se retournèrent et s'arrêtèrent pour me regarder. J'étais resté jusqu'alors le chapeau à la main, le front courbé de confusion. Mais, m'apercevant que mon attitude et mon silence embarrassés, joints à l'étonnement très naturel du personnage que je venais d'aborder, commençaient d'attirer l'attention des promeneurs, parmi lesquels j'aperçus même un des inspecteurs du jardin, je m'esquivai en disant d'une voix altérée :

— Pardonnez-moi, monsieur... je croyais... m'adresser à une autre personne.

Je ne me décourageai pourtant pas encore. — Je ne puis non plus posséder tout d'abord l'audace et la ruse habile, nécessaires au mendiant, me disais-je avec amertume. — Cela viendra peut-être... Essayons encore... et surtout du courage...

Je passais devant une église, j'y entrai, l'espoir dans le cœur; celui qui prie est charitable : je devais trouver quelque âme compatissante. Une femme se préparait à sortir de l'église; un domestique en riche livrée la suivait, portant un sac de velours armorié. Au moment où cette femme, d'une figure douce et vénérable, traversait une sorte de corridor pratiqué en dehors de la porte du temple, je m'approchai d'elle et je lui dis précipitamment :

— Madame! au nom du ciel! ayez pitié de moi... je suis seul à Paris, sans connaissances... sans ressources... je ne demande que du travail pour gagner honnêtement ma vie.

— Êtes-vous de cette paroisse, mon ami? — me demanda cette dame.

— Non, madame.

— M. le curé de votre paroisse vous connaît-il? Peut-il répondre de votre piété, de votre moralité?

— Hélas! madame, je suis sans asile et n'ai pas de paroisse...

— J'en suis désolée, — répondit cette dame; — mais comme on ne peut malheureusement donner à tout le monde, je réserve mes aumônes pour les pauvres de ma paroisse qui remplissent exactement leurs devoirs religieux.

Et elle continua son chemin. . . . .
. . . .

Lorsque le soir, vers dix heures, épuisé de besoin, je regagnai la demeure du cul-de-jatte, une brusque révolution s'était opérée en moi; à cette heure encore, je me demande comment elle put être si prompte; mon âme était noyée dans le doute et dans le fiel; la révolte, la haine, remplaçaient ma résignation habituelle; après tant de vaines et honnêtes tentatives pour échapper au sort qui m'accablait, les notions du juste et de l'injuste, du bien et du mal, commençaient à se confondre dans mon esprit; je commençai aussi... funeste symptôme... à séparer la pratique de la théorie, en fait d'honorabilité.

J'étais surtout las!... las de souffrir!... las d'espérer en vain! las de me dire : — Mourrai-je pas demain de faim et de froid?

— Probité, délicatesse, honneur, ce sont là d'admirables mots, — pensais-je, — je le confesse; mais l'on ne vit pas de cela. Je n'ai rien à

me reprocher, j'ai tout fait, tout tenté pour trouver du travail, je n'en trouve pas; ou il est si précaire, si aventureux, qu'il faut affronter les brutalités d'une tourbe infâme... la mort, peut-être, pour essayer de gagner un salaire incertain. Je ne serai pas assez sot pour pousser la pratique des bons principes jusqu'à mourir de faim plutôt que de faillir. J'accepterai provisoirement les offres du cul-de-jatte, je gagnerai ainsi quelques jours, pendant lesquels j'aurai le temps de recevoir une lettre de Claude Gérard ou une réponse de la veuve de M. de Saint-Étienne, à laquelle je vais écrire.

— Sans doute, ma conduite est lâche, indigne, — ajoutai-je, — c'est un premier pas dans la voie de l'ignominie... Mais ce sera le premier et le dernier... car si, dans huit jours, je ne reçois aucune nouvelle de Claude Gérard, ou de la veuve de mon protecteur... je me débarrasse d'une vie par trop misérable.

A cette heure, où je puis envisager froidement le passé, l'expérience me prouve que presque toujours les gens de cœur qui faillissent, comme je me sentais faillir, s'aveuglent sur leur future ignominie... ainsi que je m'aveuglais moi-même, par de folles espérances d'un meilleur avenir, ou par une résolution de suicide expiateur; mais presque toujours, hélas! la vanité des espérances est bientôt reconnue, l'heure de la mort sonne... l'heure de cette mort qui doit vous délivrer d'une vie désormais souillée... mais, ainsi que le condamné aspire sans cesse à reculer l'instant du supplice, on ajourne l'expiation... Qu'importe un jour de plus... une semaine de plus, un mois de plus, tant que votre infamie n'est pas découverte?... un heureux incident ne peut-il pas vous remettre dans la voie du bien? et vous ne la quitterez plus désormais?...

Et lâchement vous vous laissez vivre... Mais votre honte est découverte, est publique... Oh! alors... sans doute, plutôt que le pilori... la mort! cette mort expiatrice à laquelle vous vous êtes condamné d'avance. La mort? Pourquoi? A quoi bon ce tardif et inutile héroïsme? N'êtes-vous pas à jamais flétri? Mieux vaut encore une vie déshonorée qu'une mort déshonorée... et la déchéance est à jamais accomplie, et vous vivez dans votre infamie.

. . . .

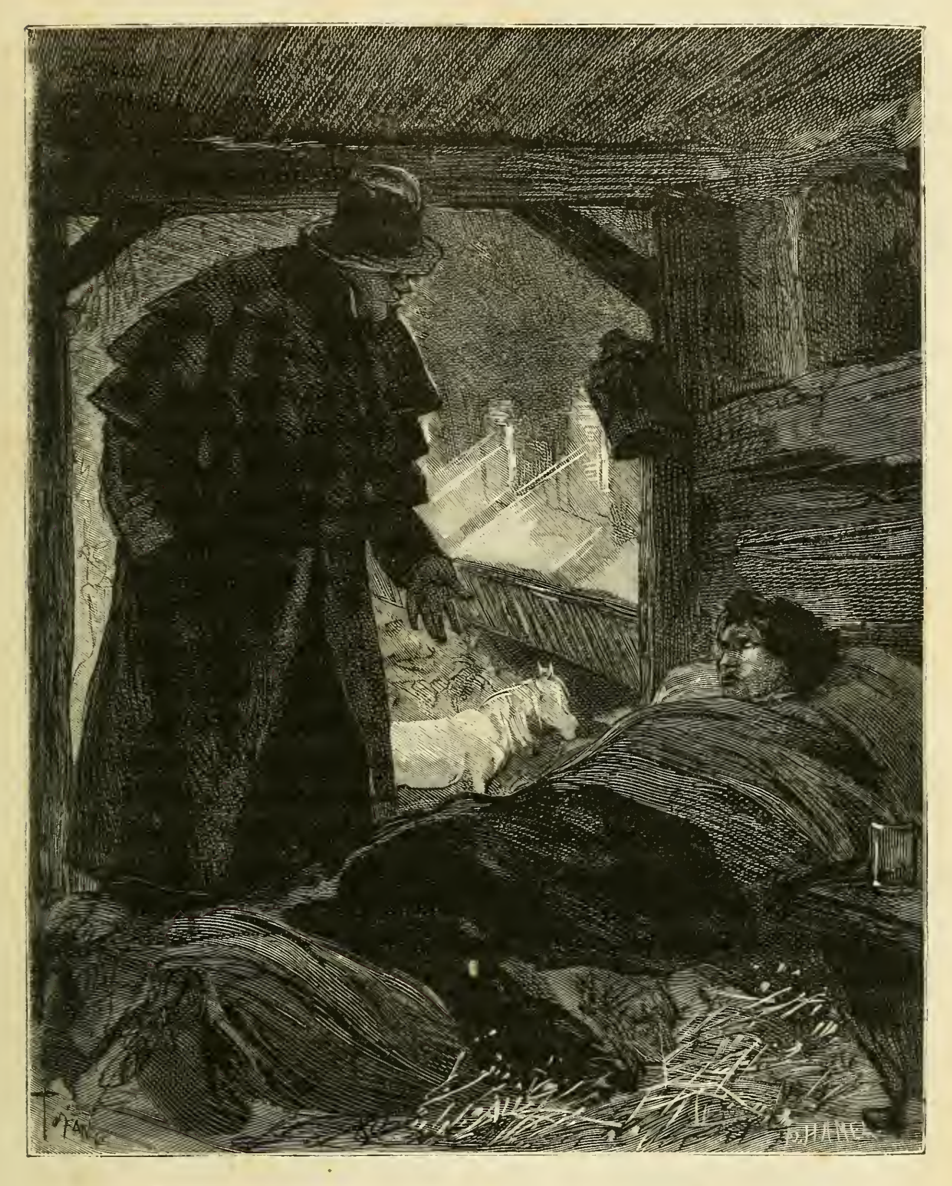
. . . .

J'arrivai chez le cul-de-jatte, il m'attendait.

— Tu as fait *chou-blanc*, — me dit-il en riant aux éclats; — tu ne me rapportes pas le plus petit homme charitable à empailler?

— Je serai votre commis, — lui dis-je avec une sombre résolution.

— Demain?



« Je reconnus tout d'abord la bonne et honnête figure du cocher. » (Page 655.)

— Demain.

— A la bonne heure, cordieu ! Voilà l'ordre de notre marché : je comptais que tu me reviendrais ; j'ai trouvé aujourd'hui une fin de bail, un petit appartement tout meublé. Je me suis arrangé pour les meubles ; demain, nous irons le voir ensemble. Tu diras qu'il te convient, tu signeras un bail, le propriétaire est prévenu. Je ferai les conditions avec le traiteur pour tes repas ; tu ne manqueras de rien ; seulement pour te

mettre en haleine et me donner une garantie, tu iras mettre toi-même une montre au Mont-de-Piété; après-demain tu auras congé, mais ensuite nous commencerons nos opérations...

— Très bien, lui dis-je; — mais j'ai faim et j'ai sommeil.

— Je t'attendais pour souper. Voilà des vivres qui valent mieux que du pain et du lait; voilà un bon matelas. Je reprends mon lit cette nuit, mon âge me le permet, jeune homme...

— Vous n'avez pas de vin ici? — lui dis-je, sentant le besoin de m'étourdir.

— A la bonne heure... voilà qui est parlé. J'ai là une fiole d'échantillon de Madère... déguste-moi ça, mon fils.

Je mangeai et je bus surtout avidement; j'étais si peu habitué à boire du vin, que je me couchai, sinon ivre, du moins complètement étourdi, car mes souvenirs, toujours si présents, m'échappent quant à la fin de cette soirée. Le lendemain, à mon réveil, je retrouvai le cul-de-jatte debout et habillé.

— J'ai donné rendez-vous au propriétaire à onze heures, et il en est dix, — me dit-il, — habille-toi, et partons.

Je m'habillai, nous partîmes.

Au moment où nous quittâmes la demeure du cul-de-jatte, il me dit:

— Tiens, prends la montre.

Et il me présenta une très belle montre d'or avec sa chaîne.

— Je la prendrai au moment de la mettre au Mont-de-Piété, ce sera assez tôt, — lui dis-je.

— Comme tu voudras... allons d'abord voir l'appartement et signer le bail... avoue que je suis un très bon homme d'affaires?

— Excellent...

Nous arrivâmes rue du Faubourg-Montmartre, dans une maison de respectable apparence; nous montâmes voir l'appartement; il se composait de trois petites pièces donnant sur une cour et fort convenablement meublées.

— Tu seras ici comme un roi, — me dit le cul-de-jatte, — ça vaut mieux que la neige ou la boue de Paris pendant la nuit, hein?

— Beaucoup mieux.

— Allons chez le propriétaire signer le bail et payer trois mois d'avance, voilà deux cents francs.

Et le bandit me remit dix pièces d'or.

Le propriétaire nous attendait, le bail était prêt; le cul-de-jatte s'étant entendu avec le tapissier chargé de la vente des meubles, ce marchand avait donné avis de cet arrangement au propriétaire; je comp-

tai les deux cents francs; la double copie du bail devait être remise chez moi.

— Nous venons de faire une affaire d'or, — me dit mon compagnon en sortant de la maion. — Se *procurer* des marchandises, ça n'est rien; les vendre, les bien vendre sans soupçons, c'est là le *hic;* tandis qu'il est tout naturel qu'un jeune homme établi, connu dans son quartier, se défasse aujourd'hui de bijoux ou d'argenterie, demain de linge, d'effets, en ayant surtout le soin de choisir ses acheteurs, comme tu les choisiras, aujourd'hui dans un quartier, demain dans un autre, en pouvant donner une adresse honorable où l'acheteur vient payer... ce qui ôte jusqu'à l'ombre de la défiance; et puis, vois-tu? ce ne sont encore là que des bagatelles de la porte... plus tard tu sauras tout le parti qu'on peut tirer de toi et de ton établissement dans ce quartier.

— Je n'en doute pas... Maintenant où allons-nous?...

— Au Mont-de-Piété; tu demanderas quatre cents francs sur la montre et sur la chaîne, on t'en donneras trois cents, que tu prendras.

— Très bien, allons.

— Prends la montre.

— Tout à l'heure.

— Comme tu voudras...

Je me sentais dans une situation d'esprit à peu près analogue à celle d'un homme qui rêve, mais qui a vaguement la conscience qu'il rêve; je n'éprouvais du reste aucun remords, je me croyais fermement excusable dans mon haineux ressentiment contre la société, je me disais :

— Je lui ai opiniâtrément demandé du travail et du pain, elle ne m'a pas répondu, elle m'a mis forcément dans l'alternative de mourir de faim ou de commettre une action indigne; que mon infamie retombe sur cette société marâtre; elle méconnaît *mon droit de vivre,* je méconnais ses lois.

Sans doute mon compagnon lut sur mon visage l'âcreté de mes pensées, car il me dit :

— Je t'aime comme ça, mon fils : tu es pâle, tu serres les dents... Je suis sûr qu'un bon couteau à la main, tu ne craindrais pas dix personnes.

Mon compagnon venait de prononcer ces sinistres paroles, lorsque nous fûmes obligés de nous arrêter au milieu d'un attroupement causé par quelque embarras de voiture; l'angle de la rue ainsi obstrué, les passants refluaient; je m'étais arrêté au bord du trottoir; soudain je poussai une exclamation involontaire. A quelques pas de moi... j'apercevais Régina dans l'une des voitures arrêtées par l'encombrement.

La jeune fille était vêtue de noir, ainsi que je l'avais toujours vue

aux anniversaires de la mort de sa mère; une légère pâleur couvrait son mélancolique et beau visage, elle semblait pensive.

Par hasard elle tourna la tête de mon côté... pendant une seconde à peine son regard triste et distrait s'arrêta machinalement sur moi...

Mes yeux rencontrèrent les siens... sans qu'elle parût d'ailleurs s'en apercevoir.

A ce moment, le passage devenu libre, la voiture où Régina se trouvait en compagnie d'une autre femme continua sa route et disparut.

Le regard de Régina fut électrique; une lueur divine éclaira soudain l'abîme où j'allais tomber... Ma résolution fut prise en un instant.

Je me trouvais séparé du cul-de-jatte par plusieurs personnes arrêtées un moment comme nous; à ma gauche je vis une porte cochère ouverte, et sous sa voûte les dernières marches d'un escalier; profitant d'un moment où mon compagnon, sans défiance, regardait d'un autre côté, j'entrai vivement sous la porte cochère sans être remarqué du portier, je montai en hâte l'escalier jusqu'au premier étage, puis j'accomplis très lentement mon ascension jusqu'au cinquième, prêt à demander un locataire inconnu pour expliquer ma présence dans cette maison.

Je voulais donner au cul-de-jatte le temps de s'éloigner et de courir à ma recherche à l'un ou à l'autre bout de la rue. Après m'être arrêté quelques instants au dernier étage, je redescendis très lentement, faisant une pause à chaque palier; je gagnai ainsi un quart d'heure environ, puis je sortis avec précaution, regardant çà et là dans la rue, avant de quitter la porte cochère.

Le cul-de-jatte avait disparu.

M'enfonçant dans le passage qui forme la cité Bergère, je marchai précipitamment, et, suivant les rues les moins fréquentées de ce quartier, j'arrivai à de vastes terrains vagues, bornés d'un côté par les dernières maisons du faubourg, de l'autre par le mur d'enceinte de Paris.

Une fois là je respirai, j'étais libre...

Durant cette marche précipitée, j'avais encore mûri ma résolution.

Je me sentais calme.

En jetant les yeux autour de moi, j'aperçus, confinant les dernières maisons du faubourg, plusieurs excavations profondes, résultant de constructions interrompues sans doute par la saison d'hiver; une clôture de planches à claire-voie entourait à peu près ces bâtisses. L'une d'elles s'élevait à peine au-dessus des fondations; j'y remarquai une cave à demi achevée, mais dont le cintre complet formait un renfoncement profond. La Providence me servait à souhait. J'attendis la nuit avec impatience; le jour me faisait mal.

Je me promenai longtemps dans ces terrains déserts; un sombre brouillard les couvrit bientôt d'une brume épaisse.

Plus j'y songeais, plus ma détermination me semblait sage, logique, plus je m'étonnais aussi du terrible vertige dont j'avais été saisi, et auquel la vue de Régina venait de m'arracher.

Enfin la nuit vint.

Je fis facilement une trouée à la clôture de planches dont était entourée la bâtisse inachevée. Je descendis dans les fondations et, au moyen d'un peu de paille, enlevée aux assises de pierre de taille que l'on recouvre pendant l'hiver, je pris une grossse pierre pour oreiller, et je m'étendis là... pour y attendre patiemment la mort.

Vous le savez, ô mon Dieu! je pris cette résolution dernière sans haine, sans courroux, sans révolte contre ma destinée... Ces mauvais ressentiments étaient, comme mes coupables résolutions, tombés devant un seul regard de Régina.

Non, je me résolus à mourir, simplement parce que je ne trouvais pas les moyens d'exister...

Parce que je ne voulais pas vivre au prix du déshonneur, comme la pensée m'en était d'abord venue;

Parce qu'enfin je ne me sentais ni le courage, ni la volonté, ni la force de prolonger vainement la terrible lutte que depuis trois jours je soutenais contre la fatalité de ma position.

Je ne me tuais pas, je ne jetais pas un dernier et furieux anathème sur une société impitoyable; non, non, vous le savez, mon Dieu!... Résigné, plein de miséricorde et de pardon, j'acceptais, je subissais *l'impossibilité de vivre*... de même que l'on supporte avec sérénité une maladie mortelle.

Cette maladie, c'était la misère... j'en mourais... mais je ne me tuais pas.

Pour me tuer... je me souvenais trop de mes entretiens avec Claude Gérard sur le suicide, qu'il était loin de considérer comme un crime; il pouvait au contraire, selon lui, devenir sublime, mais il ne l'admettait qu'avec de grandes réserves.

« — Vouloir vous tuer, c'est vous déclarer à la fois victime, juge et bourreau, — me disait Claude Gérard; — c'est devant le suprême tribunal de votre conscience, de votre raison, qu'il faut plaider, juger, exécuter votre décision, décision sans appel. Vous ne la sauriez donc la méditer avec trop de circonspection, avec trop de gravité; surtout ne prenez aucune résolution avant d'avoir répondu à ces questions en votre âme et conscience :

« — La somme de vos malheurs dépasse-t-elle la somme des forces humaines?

« — Votre mort sera-t-elle profitable à quelqu'un?

« — Vous est-il absolument prouvé que votre vie doit être désormais inutile à vos frères?

« — Songez-y bien! si misérable qu'il soit, l'homme peut encore rendre des services à l'homme. S'il est jeune et fort, il peut avoir à défendre un plus faible que lui; s'il est intelligent et bon, il peut éclairer et améliorer ceux que l'ignorance rends méchants, enfin il n'est pas de de *petits services* comparés à la stérilité du suicide, lorsque les circonstances ne le rendent pas héroïque, sublime; une vie oisive et stérile est seule comparable à une mort stérile... »

Je n'avais pas le droit de me tuer... Ma mort, s'il l'apprenait, affligerait profondément Claude Gérard... et ma vie aurait pu être utile à Régina.

Aussi, je ne me suicidais pas... je mourais...

. . . .

De ce soir-là, commença pour moi une sorte d'agonie morale et physique, beaucoup moins douloureuse d'ailleurs que je ne l'aurais cru.

La température de cette cave humide et sombre était presque tiède; lorsqu'après la première nuit passée dans une sorte de torpeur du corps et de la pensée, je vis poindre la pâle lueur du matin à la voûte de mon réduit, j'éprouvai, chose étrange, une sorte de jouissance à me dire : *Je ne sortirai pas... de la journée.* Je n'aurai à m'inquiéter ni de mon pain, ni d'un asile.

Ce jour, je le passai dans une immobilité calculée, car j'y trouvai un froid et complet engourdissement; le visage tourné vers le mur de la cave, les yeux fermés, je m'absorbai dans le ressouvenir du passé.

Cette longue méditation fut comme un tendre et solennel adieu adressé du plus profond de mon cœur à tous ceux que j'avais aimés...

Bamboche... Basquine... Claude Gérard, Régina furent tour à tour évoqués par ma pensée de plus en plus affaiblie, car, sur le soir de ce jour, je commençai d'éprouver les douloureuses étreintes de la faim; heureusement elles réagirent presque aussitôt sur mon cerveau déjà très épuisé.

De ce moment je dus être en proie aux hallucinations qui accompagnent toujours ce terrible paroxysme appelé *le délire de la faim;* et je perdis la conscience de ce qui m'arriva.

. . . .

Lorsque je revins à moi, le jour paraissait à peine; j'étais couché sur

un lit de sangle, dans une sorte de soupente, d'où je découvris au-dessous de moi une longue écurie, remplie de trente ou quarante chevaux.

Je croyais rêver, je regardais autour de moi avec une surprise croissante, lorsque j'entendis monter à l'échelle qui de l'écurie conduisait à la soupente, et malgré ma faiblesse, malgré l'étourdissement dont j'étais encore saisi, je reconnus tout d'abord la bonne et honnête figure du cocher de fiacre qui m'avait conduit durant la première journée de mon séjour à Paris.

— Ah!... enfin! vous voilà les yeux ouverts, — me dit-il joyeusement; — le médecin disait bien que vous n'étiez malade que de besoin... ce qui s'est vu du reste, car lorsqu'on vous a eu fait boire un peu de bouillon coupé... vous avez déjà paru mieux...

— Comment suis-je ici? — lui demandai-je avec émotion, — grâce à vous sans doute?

— Je le crois, et je m'en vante, mon garçon; je vas tout de suite vous conter ça, afin de ne pas vous faire chercher, votre tête se fatiguerait, ça ne vaudrait rien; voilà donc la chose. Hier, dans l'après-dînée, une jolie petite dame, voile baissé, et le nez idem, nous connaissons cela, vient à ma station, me fait signe de lui ouvrir ma voiture, et, leste comme une petite chatte, saute le marchepied, tire le store, et me dit : — Cocher, barrière de l'Étoile! une fois sur la route de Neuilly, vous irez au pas. — Connu, mes amours. Je remonte sur mon siège, j'arrive à la route de Neuilly; je me mets au pas... Au bout de cinq minutes, la petite dame me tiraille de toutes les forces de sa petite main par le collet de mon carrik, en me criant : — Cocher! arrêtez, s'il vous plaît, et ouvrez la portière. — Je descends, j'ouvre la portière, à qui? à un beau jeune homme, qui monte en me disant : — Cocher, faubourg Montmartre, près la barrière; vous nous arrêterez dans les terrains en construction. — Je fouette mes bêtes, une fameuse course de longueur, comme vous voyez : et un peu dans le genre de celle que vous m'avez fait faire de la rue du Mont-Blanc à l'impasse du Renard. Arrivés aux terrains de la barrière Montmartre, mes tourtereaux descendent gais comme des pinsons, le jeune homme me paye en prince; ils avaient choisi sans doute cet endroit isolé afin de n'être pas vus descendant de fiacre ensemble. Je m'en revenais à vide, lorsque je vois à quelques pas un attroupement; j'oblique de ce côté-là. — Qu'est-ce qu'il y a donc là? — Des gamins, en allant jouer à cache-cache dans les constructions commencées, viennent d'y trouver un homme, on dit qu'il est quasi mort de faim. — Ça me serre le cœur; j'allonge le cou; qu'est-ce que je reconnais? vous, mon pauvre garçon! — Mon provincial! — que je m'écrie : ça ne m'étonne pas... Ma foi, je n'en

fais ni une ni deux. Nous n'étions pas loin de nos écuries. Je descends, vous étiez évanoui; je dis que je vous connais, je vous emballe dans mon fiacre, je vous emmène ici, on va chercher le médecin, il vient, nous dit que c'est de besoin que vous mourez, et qu'il faut vous faire avaler, petit à petit, un peu de bouillon; on suit l'ordonnance, et j'espère bien que tantôt c'est *beaucoup* de bouillon que voudrez avaler avec un bon verre de vin.

Et comme j'allais exprimer toute ma reconnaissance à cet excellent homme, il poursuivit :

— Minute... une bonne nouvelle ne vient pas seule, les *chapeaux-cirés* sont des bons enfants; voilà ce que nous nous sommes dit les uns aux autres : — Michel, notre garçon d'écurie, est parti; si ce pauvre jeune homme veut, en attendant, prendre sa place, ce n'est pas malin à faire. Il logera, comme Michel, dans la soupente de l'écurie; il veillera aux chevaux pendant la nuit, les fera boire le matin, et nous lui donnerons, comme à Michel, trente sous par jour; — sans doute, mon pauvre garçon, — reprit mon sauveur, — c'est pas fameux pour vous, qui veniez chercher une belle place à Paris; mais enfin c'est toujours du pain, et avec du pain... on voit venir... voilà toute la chose. Si la place de Michel vous va, c'est dit, vous la prendrez quand vous serez tout à fait remis, car le médecin a dit qu'il vous fallait des soins... Ne vous inquiétez de rien, nous sommes ici une vingtaine, et avec un *écot* de deux sous par jour chacun, nous vous nourrirons jusqu'à ce que vous soyez vaillant.

. . . .

. . . .

Grâce à Dieu, le temps de mes plus rudes épreuves était passé; je n'ai pas besoin de dire avec quelle reconnaissance j'acceptai de ces braves gens le secours inespéré qu'ils m'offraient; en quelques jours je revins complètement à la santé. Instruit par l'expérience et par les préceptes de Claude Gérard, j'accomplis fidèlement, et sans me trouver nullement humilié, une tâche qui me donnait un pain honorablement gagné.

Au bout de six semaines, le cocher mon protecteur me dit : — Mon garçon, j'ai un beau-frère portier, rue de Provence, dans un hôtel garni; il y a là un *coin de rue* excellent pour un commissionnaire actif, intelligent, et qui, comme vous, ce qui est rare, sait lire et écrire; mon beau-frère vous répond en outre de la pratique de l'hôtel; c'est un fixe d'à peu près cinquante sous à trois francs par jour, ça vous va-t-il mieux que d'être ici valet d'écurie? Si ça vous va mieux, nous irons à la préfecture avec le beau-frère et un témoin, afin de vous faire *médailler*... ça n'est pas encore bien fameux; mais vous aurez un travail moins rude qu'ici,



« Mon métier de commissionnaire me plaisait médiocrement. » (Page 661.)

c'est toujours du pain assuré... et puis vous verrez venir... J'acceptai d'autant plus volontiers cette nouvelle offre, que, malgré mon zèle et mon exactitude, mes relations avec mes nombreux maîtres, généralement bonnes gens, mais quelque peu brutaux, n'étaient pas des plus agréables; ceci soit dit sans altérer la sincère, la profonde gratitude dont je suis pénétré envers eux pour l'aide qu'ils m'ont portée dans la situation la plus cruelle de ma vie.

XLVII

Lettre de Martin au roi. — Les commissions. — Illusions d'un poète.
Martin rencontre Robert de Mareuil.

« Deux mots, Sire, à propos de ce qui précède.

« Vous avez pu voir le résultat effrayant... fatal de l'exploitation de l'enfance par des saltimbanques vagabonds et corrompus.

« Presque chaque jour en France la publicité révèle des faits à l'appui de ceux dont j'ai été autrefois témoin ou acteur... Et la société tolère avec une égoïste insouciance ces monstruosités, dont les enfants du pauvre sont les seules victimes.

« Dérision amère... il y a des lois (on ne les exécute pas, il est vrai) dont le but est, du moins, louable... puisqu'il tend à réglementer l'exploitation des enfants dans les manufactures; pourquoi cette loi reste-t-elle mutuelle au sujet de l'abominable exploitation de l'enfance par des parents indignes ou par des bateleurs?... exploitation qui déprave, qui dégrade ces malheureuses petites créatures et les livre presque toujours, plus tard, à la prostitution ou au vol.

« Le récit des quelques années que j'ai passées chez Claude Gérard, Sire, vous a aussi montré comment ceux qui gouvernent la France ont entendu et entendent l'éducation du peuple des campagnes qui composent l'immense majorité de la nation ; vous avez vu, Sire, de quel bien-être, de quelle considération, de quels honneurs ils entourent l'*instituteur*.

« Qu'ils aient quelque solennité, quelque cérémonie publique... qui voit-on au premier rang? le magistrat qui tient le glaive de la loi, le général qui tient le glaive de la force armée, le prêtre qui tient le glaive de la justice divine; ceux-là représentent le triste appareil des punitions humaines et divines : la *compression*, — la *répression*, — l'*intimidation*, — dans ce monde et dans l'autre.

« Mais parmi ces pompeux cortèges, au même rang que ces hommes qui jugent, qui punissent, qui compriment, pourquoi ne voit-on jamais cet homme non moins important dans la société que le magistrat, que le soldat, que le prêtre? cet homme enfin qui devrait être honoré au moins à leur égal : — l'*instituteur du peuple?*

« Oui, l'*instituteur du peuple ;* celui-là qui doit créer moralement le citoyen, l'instruire, l'améliorer, lui inspirer l'ardent et saint amour de la patrie et de l'humanité, le préparer à l'accomplissement de tous les sacrifices qu'impose une vie laborieuse et honnête.

« Encore une fois, ces instituteurs, qui exercent le plus sacré des sacerdoces, celui d'éclairer, de moraliser le peuple, ne devraient-ils pas marcher les pairs de ceux-là qui, si le peuple faillit, le jugent, le sabrent ou le damnent?

« Vous avez vu, Sire (les documents officiels ne le prouvent que trop), dans quel but les gouvernants de ce pays et leurs complices réduisent l'instituteur du peuple à la condition la plus dure, la plus abjecte, la plus révoltante.

« Un autre épisode de ma vie vous a fait connaître, Sire, un fait monstrueux qui devrait être considéré, dans tout État prétendu social, comme un phénomène aussi rare qu'effrayant, et pourtant ce fait est au contraire si fréquent, que les cœurs généreux s'en affligent, s'en indignent, mais ne s'étonnent plus.

« Pour arriver à la solution de ce sinistre problème, Sire, il faut le poser ainsi :

« Étant donné un homme jeune, robuste, intelligent et probe, qui a reçu une bonne éducation élémentaire, qui possède un métier manuel, qui est rempli de bon vouloir, de courage, qui ne répugne à aucun labeur, qui se résigne à toute tâche, qui est rompu au travail, aux privations, qui vit et se contente de peu, qui ne demande enfin qu'à gagner honorablement *da pain et un abri.*

« Cet homme, avec cette vaillante résolution, avec cette abnégation complète, avec ces capacités de travail, pourra-t-il trouver à gagner honorablement, *ce pain*, *cet asile ?*

« En un mot, son *droit au travail*, c'est-à-dire son droit *de vivre moyennant* labeur et probité, lui sera-t-il reconnu et rendu praticable par la société?

« L'épisode de ma vie que vous venez de lire a résolu la question, Sire.

« Je sais que des gens *sérieux,* des *économistes* probablement, répondront :

« — Les bons sujets sont trop rares pour qu'un homme doué de bon vouloir, d'intelligence et de capacité, ne trouve pas immanquablement à s'occuper ou à se placer... TÔT OU TARD. »

« Oui... TÔT OU TARD... Là est toute la question, Sire.

« TÔT OU TARD?...

« Être absolument sans ressources, et trouver une occupation assurée au bout de deux ou trois jours... Cela est TÔT... si TÔT, qu'il faut un hasard presque miraculeux pour arriver à un tel résultat... J'en appellerai à ceux qui, comme moi, ont eu l'expérience de cette position désespérée.

« Eh bien ! Sire, pour un homme qui manque de tout et qui ne veut ni mendier ni voler... trouver au bout de deux jours une occupation quelle qu'elle soit... au bout de deux jours, entendez-vous, Sire... c'est déjà bien tard... parce que peu de créatures humaines peuvent endurer la faim... plus de deux jours...

« Trouver de l'ouvrage au bout de trois, Sire... c'est *trop tard*... on est alors en train d'expirer...

« — Deux ou trois jours? c'est pourtant si peu de temps... c'est si vite passé ! — diront les heureux du monde...

« Ou bien encore...

« — On trouve des gens morts ou mourant de faim... c'est vrai... mais c'est rare...

« Il est déjà monstrueux qu'au milieu d'une société dont tant de membres regorgent de *superflu*, une créature de Dieu puisse MOURIR faute du *nécessaire*... mais encore, ces morts-là sont rares. Pourquoi?

« Parce que le plus grand nombre de ceux qui, comme moi, ont connu cette horrible position d'offrir en vain ses bras, son intelligence, son zèle, en échange d'un travail quelconque, n'hésitent pas entre cette alternative :

« *Mourir de faim, honnête et pur.*

« Ou :

« *Vivre au prix de la honte, du vice ou du crime.*

« Et voilà pourquoi les prisons, les bagnes sont peuplés, et voilà pourquoi les *morts de faim* sont encore assez rares, Sire.

« A cela que faire? L'aumône? Non, l'aumône est impuissante, elle dégrade...

« Il faut reconnaître, pratiquer ce principe sacré :

« LA SOCIÉTÉ DOIT ASSURER A TOUS SES MEMBRES : — L'ÉDUCATION PHYSIQUE ET MORALE, — LES MOYENS ET LES INSTRUMENTS DE TRAVAIL, — UN SALAIRE SUFFISANT.

. . . .

. . . .

« Ce n'est pas pour attirer rétrospectivement sur moi votre intérêt ou votre pitié, Sire, que j'appelle votre attention sur les pages précédentes; c'est pour vous faire prendre en commisération le nombre immense de ceux qui se sont trouvés ou peuvent se trouver dans une position pareille à la mienne. »

Sans jouir d'une position assurée, je vivais, du moins depuis quelques mois, délivré des contacts odieux, horribles, dont j'avais été souillé; grâce à la protection de mon ami le cocher de fiacre, j'étais commissionnaire médaillé à la porte d'un hôtel garni de la rue de Provence : chose incompréhensible et bien douloureuse pour moi, je n'avais reçu aucune réponse de Claude Gérard, à qui j'avais fréquemment écrit; la veuve de M. de Saint-Étienne avait aussi gardé le silence. J'attendais avec impatience le retour de la belle saison, espérant trouver de l'occupation comme charpentier. Mon métier de commissionnaire me plaisait médiocrement; il avait un côté de domesticité dont je me sentais souvent blessé... Pourtant, bien des années de ma vie devaient se passer dans la domesticité... Cette contradiction s'expliquera bientôt.

La seule compensation (et, je l'avoue, elle était assez grande) de cette servilité consistait, pour moi, dans un certain plaisir d'observation, faculté très développée en moi, depuis que j'avais impérieusement senti le besoin de m'isoler dans mes pensées, dans mes réflexions, dans mes souvenirs, afin d'échapper aux hideuses réalités dont j'étais souvent entouré.

De la réflexion à l'observation, la pente est rapide, et lorsqu'à ce besoin d'observation se joint surtout un vif sentiment de curiosité... non pas de curiosité puérile, basse, mais je dirai presque de — *curiosité philosophique.* — si ce mot n'était pas ridicule sous ma plume, on comprendra que je trouvai, dans ma condition de commissionnaire, un vaste champ ouvert à mes études.

Cette fois encore, j'avais pu expérimenter la vérité de cette assertion de Claude Gérard, que : — « dans toutes les conditions de la vie, l'instruction était moralement et matériellement avantageuse; » — les commissionnaires sachant lire et écrire étant fort rares, j'eus naturellement la préférence sur mes confrères dans plusieurs circonstances, préférence enviée qu'il me fallut d'abord soutenir à la force du poignet contre mes rivaux illettrés ; heureusement j'étais agile et robuste; je n'eus pas de désavantage dans ces luttes ! Ma position, ainsi énergiquement défendue, fut établie, respectée; plusieurs fois même je pus dans la suite rendre quelques légers services d'*écriture* ou de *lecture* à mes anciens ennemis du coin de la rue. Quant à l'humilité de ma condition, j'avais longtemps appris à l'école pratique de Claude Gérard qu'il n'était pas de position dans laquelle un homme ne pût faire acte de dignité.

Je vivais donc au jour le jour, trouvant un certain plaisir tantôt à tâcher de deviner la nature des missives dont on me chargeait, soit par l'empressement que l'on me recommandait de mettre dans ma course,

soit par la façon dont la lettre était reçue ou dont la réponse était donnée; tantôt à pénétrer le caractère, les goûts, les passions même de ceux qui m'employaient plus fréquemment.

Mes observations m'étaient d'autant plus faciles, que mon humble condition de commissionnaire n'inspirait aucune défiance; aussi, bien souvent, des mots qu'on ne croyait pas à ma portée ou des faits sans valeur pour tout autre que pour un observateur attentif, intelligent, m'éclairaient et me mettaient sur la voie de bien des découvertes.

Ne faisant confidence à qui que ce fût du résultat de mes remarques, n'y voyant qu'une distraction à de pénibles chagrins ou un moyen d'augmenter mes connaissances pratiques des hommes et des choses, je me livrais sans scrupule à cette inoffensive observation de mœurs.

J'étais depuis un mois employé non seulement chaque jour, mais durant presque tout le jour, par un jeune homme occupant un petit appartement dans l'hôtel de la rue de Provence, à la porte duquel je stationnais ordinairement.

Balthazar Roger (c'était le *cancre* qui avait rendu la vie si dure au pauvre Léonidas Requin, l'excellent élève réduit plus tard à la modeste condition d'*homme-poisson*), Balthazar Roger, dont le nom jouit aujourd'hui d'une célébrité européenne, n'était alors connu que de quelques amis initiés à ses œuvres. Ce jeune poète avait le meilleur cœur, l'esprit le plus joyeux, le plus original que j'eusse jamais rencontré. Il était laid, mais d'une laideur si spirituelle, si animée, si enjouée; il riait de si bon cœur, et le premier, de toutes les folies qu'il débitait, ou bien encore il ajoutait une foi si naïve aux incroyables et inoffensifs mensonges qu'il débitait, et dont il finissait par être dupe lui-même, que l'on oubliait sa laideur pour ne songer qu'à son esprit et à sa bonté.

Malgré cette jovialité, cette verve spirituelle, la poésie de Balthazar avait un caractère sombre, passionné, farouche; le jeune écrivain sacrifiait alors au goût du jour pour les titres bizarres et sinistres.

Les courses que me faisait faire Balthazar depuis un mois étaient d'autant plus longues, fréquentes et interminables, qu'elles avaient pour but le placement de ses œuvres, alors dédaignées, et qu'à juste titre l'on se dispute aujourd'hui. Les libraires se montraient intraitables. Après des pérégrinations dans tous les quartiers de Paris, je revenais tristement auprès de Balthazar avec le sac de toile qui renfermait ses manuscrits.

Malgré ces refus, ces déceptions, le calme de Balthazar était héroïque, sa bonne humeur imperturbable; jamais je n'ai vu d'exemple plus noble, plus frappant, des consolations, des espérances et de la sérénité d'âme que l'on peut puiser dans le travail et dans l'étude, l'étude!!! cette

douce mère (ALMA MATER, comme disait Balthazar) ! Il était pauvre ; parfois même réduit à une gêne cruelle, et jamais sa confiance dans le magnifique avenir dû à son talent ne l'abandonnait ; ce n'était pas orgueil, mais prévision, mais conscience ; aussi, les yeux fixés sur cet éblouissant avenir, faisait-il souvent, tout éveillé, des rêves splendides, mais prématurés, et il devenait alors très difficile de l'arracher à ses étincelantes visions. Un matin, il m'avait dit, en me remettant son précieux sac rempli de plusieurs rouleaux de papier :

— Martin... il y a là dedans — 1° *un Cœur broyé. — les Rires de Satan. — les Facéties d'un Pendu...* — Une lettre accompagne chaque manuscrit... Chaque manuscrit et chaque lettre est adressée à un libraire différent. Je te défends expressément de te dessaisir de chaque manuscrit à moins d'une somme de quatre mille francs. Total, douze mille francs... pour les trois manuscrits. Et surtout... Martin... surtout ! ne reçois ces sommes qu'en or, entends-tu bien ?... en or, c'est convenu et arrêté avec mes libraires. Pas de billets de banque, pas d'écus, mais de l'or, tu comprends bien ?

— Oui, monsieur.

— Voici une petite boîte qui renfermera très facilement ces six cents louis... en voici la clef... mets la boîte dans le sac... et défie-toi, Martin... il est de bien habiles filous... ils rôderont autour de toi... prends bien garde ; ces gaillards-là flairent l'or... d'une lieue.

— Soyez tranquille, monsieur, je ferai bien attention.

Balthazar Roger me donnait ses ordres avec tant de bonne foi, il croyait si naïvement lui-même aux six cents louis futurs, que, malgré bien d'autres déceptions éprouvées déjà, je finissais par partager sa conviction ; mais, hélas ! l'illusion durait peu, et je revenais quelques heures après mon départ.

— J'espère que tu n'as accepté que de l'or ! — s'écriait Balthazar, dès qu'il m'apercevait.

— Monsieur, on ne m'a rien offert...

— Que des billets de banque ? Les cuistres !

— Non, monsieur... mais...

— Des écus donc ? Goujats ! payer la divine ambroisie en gros écus... en vils écus... comme de la mélasse... ou des pruneaux... les épiciers ! les pleutres !!! Il devrait y avoir une monnaie de diamants pour payer les poètes !

— On ne m'a rien offert du tout, monsieur, — disais-je tristement.

— Tu n'as pas trouvé les libraires ?

— Si, monsieur.

— Eh bien?

— Eh bien! monsieur, l'un m'a remis cette lettre; les autres m'ont dit que, dans ce moment-ci, le commerce n'allait pas... qu'ils ne pouvaient rien publier, et surtout d'un inconnu!...

— Les bœufs! les ânes! — s'écriait Balthazar; — ils ne savent pas toute la puissance qui se dégage de l'inconnu! Bonaparte... avant le siège de Toulon, c'était l'inconnu!... L'inconnu... mais c'est la seule certitude de notre époque! Enfin... ces Philistins n'ont pas ouvert mes manuscrits?

— Non, monsieur... ils n'ont pas seulement voulu que je les tirasse du sac...

— Ils ne les ont pas lus... ils les refusent... c'est tout simple... — dit Balthazar Roger, d'un ton calme et superbe, — c'est un manque d'intelligence qui leur coûtera bon... cent louis de plus à chacun par manuscrit? Est-ce assez, Martin? cent louis?

— Monsieur...

— Tu es naïf, tu es vrai, tu es désinteressé dans la question, Martin! cent louis, est-ce assez? Je me plais à te faire l'arbitre de la bourse de ces pharisiens... veux-tu que je les impose à deux cents louis?

— Oh! monsieur...

— Va donc pour cent louis... Tu es clément, jeune homme! tu es grand!... C'est donc neuf cent louis en or que tu me rapporteras demain... car ils les liront, mes poèmes, ces brutes, je t'en réponds, il les liront, séance tenante; j'ai un moyen infaillible pour cela. Reviens demain matin de bonne heure... je veux avoir mes fonds avant deux heures... il y aura vingt-cinq louis pour toi... une petite fortune... tu achèteras un petit fonds... de ce que tu voudras. Tu peux devenir millionnaire... Jacques Laffitte est venu à Paris avec deux louis... dans sa poche... tu en as vingt-cinq... tu peux donc devenir vingt-trois fois plus riche que Jacques Laffitte... C'est gentil? Et voilà comme quoi les bons commissionnaires sont récompensés... Vingt-trois fois plus riche que Jacques Laffitte... A demain, Martin; prends mes bottes... ne les chatouille pas trop fort avec ta brosse... car il y a une de ces deux orphelines qui rit déjà beaucoup trop à travers l'empeigne... A demain, mon garçon.

Toutes ces folies sur la fortune qui m'attendait étaient dites sérieusement et avec foi par Balthazar. Dans l'exaltation de sa puissante imagination, l'espérance la plus insensée devenait pour lui une réalité... puis il s'éveillait. et se remettait au travail avec une ardeur infatigable, restant quelquefois deux et trois jours sans sortir de chez lui.

Le poète m'avait promis vingt-cinq louis; cette somme, ou seulement la vingt-cinquième partie de cette somme fût venue très à propos. Depuis



« Balthazar se promenait çà et là dans sa chambre d'un air méditatif. » (Page 670.)

près d'un mois, Balthazar employait presque tout mon temps à ses commissions littéraires ; il ne m'avait pas encore payé, je me trouvais fort embarrassé, et à la fin d'une épargne d'une dizaine de francs.

Balthazar, à qui j'avais une fois, bien à contre-cœur, demandé quelque argent, me dit majestueusement :

— Fi donc ! je songe pour toi à quelque chose de mieux qu'à ce misérable salaire quotidien.

Cette réponse, peu compréhensible, m'empêcha du moins de réitérer ma demande. Balthazar était si bon, si cordial, que j'aurais craint de le blesser. Je me résignai donc à attendre, sans trop savoir comment je ferais pour sortir de cette situation, si elle se prolongeait.

Sans croire absolument aux vingt-cinq louis de pourboire et au recouvrement des neuf cents louis que je devais opérer le lendemain, je voyais Balthazar si sûr de son fait, et j'avais tant besoin de voir personnellement ses espérances réalisées, que presque involontairement je les partageai un peu.

Mais, hélas !... le lendemain, nouvelle déconvenue. Cette fois-là, les libraires, ne se contentant pas de refuser de lire les lettres et de recevoir les manuscrits, me mirent à peu près la porte...

Je montai lentement les cinq étages de l'appartement de Balthazar, mon sac de manuscrits sous le bras, et à la main mon inutile boîte à recettes, cherchant de quelle façon peu blessante pour l'amour-propre du poète je pourrais lui demander une seconde fois quelque acompte, car on venait, faute de payement, de me donner congé d'un petit cabinet garni que j'occupais rue Saint-Nicolas.

J'arrivai à la porte de Balthazar, elle était ouverte ; à mon assez grand étonnement, je vis une malle et un sac de nuit dans la petite pièce qui précédait la chambre du poète, dans laquelle j'entendis à travers la porte entrebâillée des éclats de rire et des exclamations joyeuses, parmi lesquelles revenaient ces mots :

— Ce brave Robert... ce cher Robert... quelle bonne surprise !...

A ce nom de Robert, je me rappelai le voyageur dont j'avais porté les bagages lors de sa descente du bateau à vapeur ; ce personnage qui, malgré le déguisement de ses traits, avait été reconnu, arrêté devant moi, et conduit sans doute en prison. Je jetai les yeux sur la malle restée dans l'antichambre de Balthazar, j'y reconnus cette même adresse, déjà remarquée par moi : LE COMTE ROBERT DE MAREUIL.

Plus de doute, il s'agissait de l'ami d'enfance de Régina, de ce Robert dont l'inconnu de la taverne des Trois-Tonneaux, lors de ma rencontre avec lui, m'avait parlé comme d'un rival.

Depuis sa brusque et rapide apparition, devant laquelle s'étaient évanouies mes résolutions, je n'avais pas revu Régina ; mais mon fol amour pour elle, loin de se calmer, avait encore grandi au milieu des rudes épreuves que j'eus à supporter, ayant toujours présents à la pensée ces mots de Claude Gérard :

« — Dieu échappe à nos regards, et cependant nous l'adorons, nous le respectons, nous sentons qu'il nous guide et nous soutient dans la

bonne voie... Qu'il en soit ainsi de ton amour pour cette jeune fille mystérieuse, étoile de ta vie... »

Et il en avait été ainsi : dans mon adoration pour Régina, invisible et absente, j'avais puisé la force de combattre les entraînements que la misère rendait presque irrésistibles. La rencontre imprévue de Robert de Mareuil était donc, pour mille raisons, d'un puissant intérêt pour moi. Aussi fut-ce avec un grand battement de cœur que je frappai à la porte de la chambre où se trouvaient Balthazar et Robert.

— Entrez, — me dit le poète.

Puis, à ma vue, il s'écria avec une joyeuse exaltation :

— Robert... voici notre galion!... tu arrives à propos... nous allons prendre un bain d'or...

Ce disant, le poète, dont les yeux étincelaient comme des escarboucles, s'empara de la fameuse boîte à recettes, que je tenais entre mains ; mais la trouvant, hélas! d'une terrible légèreté, il haussa les épaules, et s'écria avec un accent d'impatience et de reproche :

— Allons... *encore* des billets de banque?... de ces graillons sordides, imprégnés de toute la crasse des doigts des caissiers!

Il est impossible de peindre l'expression de dégoût réel avec lequel Balthazar Roger ouvrait la boîte qui devait contenir ces ignobles billets de banque. La boîte ouverte... il ne vit rien.

Toujours calme et superbe, il ne sourcilla pas.

— Dis donc, Balthazar! — dit Robert qui me parut au courant des imaginations de son ami... — et notre bain d'or?

— Attends à demain, — répondit majestueusement Balthazar, — et au lieu de le prendre dans une ignoble et étroite baignoire, nous le prendrons dans un fleuve... notre bain d'or! Oui, nous nagerons en plein *Pactole*, nous y ferons la planche, nous y barboterons, nous y plongerons, nous en aurons par-dessus les oreilles. Et, en attendant ce fortuné moment... tu ne me quittes pas... Il y a une chambre voisine de celle-ci... tu la prendras.

— Je l'entends bien ainsi, — dit Robert. — Est-ce que tu crois que je pensais à loger ailleurs?... Ah çà! il faut que je fasse part de mon arrivée à mon cousin... c'est très urgent.

— De quel cousin parles-tu? — lui dit Balthazar. — Je suis jaloux de ce cousin-là. Comment se nomme-t-il?

— Et pardieu... le baron de Noirlieu...

— Ah! très bien... ce farouche original. Le père de cette fille charmante... que tu...

Un signe de Robert interrompit Balthazar.

Les deux amis se regardèrent... mon trouble leur échappa.

Le baron de Noirlieu... c'était le père de Régina.

— Je te comprends, Robert, — dit Balthazar à son ami... — En de telles affaires, d'abord la discrétion, et puis encore la discrétion. Mais sois tranquille... Martin que voilà, et que je te recommande, est la simplicité, la probité en personne; il a le bonheur d'être bête comme une oie... agile comme un daim... ponctuel comme une montre, ce qui fait de lui un messager sans égal... Je te demande donc ta protection pour Martin.

Robert jeta un instant les yeux sur moi avec une distraction dédaigneuse; je baissai les yeux, tremblant qu'il ne me reconnût; mais cette crainte fut vaine, et Robert dit à son ami :

— Qu'est-ce que c'est que ce garçon ?

— C'est mon garçon de recettes... — répondit Balthazar en se drapant dignement dans sa vieille robe de chambre, — un trésor de probité; depuis que je l'emploie, il n'a jamais manqué un liard, un centime... aux comptes qu'il me rend...

— J'en suis certain, — répondit Robert en riant, — et comme ses fonctions de garçon de recettes doivent lui laisser assez de loisirs, tu me permettras de le charger d'une commission.

— Je t'y autorise, Robert.

— D'abord donne-moi ce qu'il faut pour écrire.

— Tu sais bien, Robert, qu'il y a deux classes d'êtres privilégiés chez lesquels on trouve toujours des plumes tortillées en manière de cor de chasse et de l'encre à l'état de saumure. Ces deux classes d'hommes sont les portiers et les poètes. Or, comme poète voilà, tout ce que je peux faire pour toi...

Et, d'un geste, Balthazar indiqua à son ami un pot à pommade, au fond duquel croupissait une sorte de limon noirâtre... Telle était l'épaisse viscosité de cette chose, qu'une plume ébarbée, rongée, s'y trouvait encore plantée.

— Maintenant, du papier... — dit Robert de Mareuil, en cherchant en vain ce qu'il demandait sur la table du poète, et où se trouvaient, en revanche, une pantoufle, une carafe, une paire de pincettes et une redingote; enfin, après de laborieuses recherches, les deux amis finirent par trouver une feuille de papier présentable; l'encre fut convenablement délayée, le comte Robert de Mareuil se fit une place à l'un des bouts de la table si étrangement encombrée et se mit à écrire, tout en disant à son ami :

— Après tout, je ne sais pas trop si cette lettre me servira à grand'-chose...

— D'abord, à qui écris-tu?

— A mon cousin.

— Le baron de Norlieu?

— Lui-même...

— Et pourquoi ta lettre ne servirait-elle pas à grand'chose?

— On dit que le baron est devenu à peu près fou.

— Ah bah! Et pourquoi?

— De chagrin...

— Quel chagrin?

— Du chagrin dont Georges Dandin se plaignait à son beau-père et à sa belle-mère, — dit Robert de Mareuil, en regardant son ami d'un air d'intelligence.

Évidemment, tous deux croyaient ces paroles incompréhensibles pour moi.

— Tiens... tiens... tiens... ce pauvre baron, — dit Balthazar avec un accent de pitié comique; — il est fou de cela... ça lui aura porté à la tête... — Puis, se reprenant : — Pardonne à ton ami, ô Robert, cette plaisanterie de notaire ou de dentiste en bonne fortune... Mais, sérieusement, cette folie, si elle est réelle... doit te contrarier.

— Pourquoi cela? — dit vivement Robert de Mareuil en relevant la tête.

— Mais... à cause... de... ce que tu sais bien...

— Au contraire, — dit Robert en regardant fixement le poète.

— Comment, au contraire?

— Certainement...

— Mais je te parle... de dona Elvire... ou, si tu l'aimes mieux, de dona Anna, don Juan! — dit Balthazar.

— Précisément... — répondit Robert de Mareuil; — une fois sur son piédestal, le Commandeur ne gêne personne.

— Ah! bien!... très bien!... alors, je te comprends, — dit Balthazar Roger. — Mais il sera facile de t'assurer si le baron est quasi fou...

— Pas si facile... il y a là un vieux mulâtre... un certain Melchior... domestique de confiance... qui ne laisse pas facilement approcher du baron.

— On amadoue le Cerbère... et d'ailleurs on s'informe... Qui portera cette lettre?

— Ce garçon... — répondit Robert de Mareuil en me désignant d'un léger mouvement de tête, sans discontinuer d'écrire.

— Une idée! — s'écria Balthazar Roger.

Et, sans doute, méditant, mûrissant son idée, il se mit à se promener de long en large dans sa chambre, pendant que le comte Robert de Mareuil terminait sa lettre.

XLVIII

Martin devient le domestique de Robert de Mareuil et de Balthazar.
Le palais du poète. — La lettre.

Il me fallut un grand empire sur moi-même pour rester en apparence complètement insensible et étranger à cet entretien, qui touchait pourtant à ce que j'avais de plus vif dans le cœur... J'allais savoir où demeurait le père de Régina, et peut-être l'apercevoir elle-même dans cette maison...

Grâce aux enseignements de Claude Gérard, je m'étais assez familiarisé avec les chefs-d'œuvre de notre langue pour comprendre le sens de la comparaison empruntée à Don Juan par Balthazar et le comte de Mareuil; il s'agissait de Régina. S'il était réel, le trouble de l'esprit de son père devait rendre celui-ci moins *gênant*.

Moins gênant?... pour les projets de Robert, sans doute? Mais quels étaient ces projets?... C'est ce qui me restait à savoir et m'inquiétait vaguement.

Je croyais assez connaître Balthazar pour être sûr qu'il ne prêterait pas son concours à de mauvais ou indignes desseins; mais j'ignorais le caractère, les antécédents de Robert de Mareuil. Tout ce que je savais de lui, c'est qu'il avait été arrêté trois mois auparavant. — Sortait-il de prison? Balthazar ignorait-il cette arrestation? Telles étaient mes pensées du moment.

Il m'importait trop de pénétrer ce que pouvait être Robert de Mareuil pour que je n'étudiasse pas sa physionomie avec la plus grande attention; je me livrai à cet examen pendant que Robert écrivait et que Balthazar se promenait çà et là dans sa chambre d'un air méditatif.

En observant curieusement Robert de Mareuil, je remarquai seulement alors qu'il portait des vêtements çà et là blanchis ou lustrés par la vétusté; un chapeau à reflets roux, des bottes éculées, du linge d'une blancheur douteuse. Cependant, tels étaient l'élégance naturelle et l'agrément des traits de ce jeune homme, que je n'avais pas été tout d'abord frappé de la pauvreté de son costume; sa figure, sans être d'une beauté régulière, avait infiniment de charme et d'expression; ses cheveux châ-

tains, comme sa barbe soyeuse, ondoyaient naturellement : il avait le port de tête altier, le front élevé, les yeux vifs et hardis, tandis que sa lèvre légèrement pincée, son nez droit et effilé semblaient annoncer à la fois la résolution et la finesse.

L'ensemble de ce visage devait inspirer plutôt de l'attrait qu'un sentiment contraire, et cependant, par prévention ou par instinct, à quelques plissements de sourcils, à quelques clignements d'yeux, accompagnés de sourires légèrement sardoniques, dont Robert de Mareuil ne put se défendre en écrivant, sa physionomie me parut à plusieurs reprises trahir je ne sais quoi de faux, d'insidieux et de dur dont je fus vivement frappé.

Je restais silencieux, immobile à la porte, prenant un air et un maintien aussi hébétés que possible, attendant la lettre de Robert de Mareuil, pendant que le poète, allant et venant dans sa chambre, continuait de mûrir son idée ; enfin elle fut à terme, car, s'arrêtant soudain, il me dit :

— Martin... tu es un honnête et fidèle garçon...

— Monsieur... vous êtes bien bon...

— Je veux t'assurer une position honorable...

— A moi, monsieur?

Je crus ingénument qu'il allait être de nouveau question des vingt-cinq louis de pourboire qui devaient me rendre un jour vingt-trois fois plus riche que Jacques Laffitte; mais point. Balthazar Roger oubliait souvent, avec une modestie incroyable, les millions dont le douait sa féconde imagination et ceux qu'il prodiguait aux autres.

— Oui, Martin, — reprit-il, — je veux t'assurer une position honorable.

— Vous êtes bien bon, monsieur.

— Dis-moi un peu... depuis que tu fais des commissions pour moi... je ne t'ai jamais payé... ce me semble?

— Non, monsieur... mais...

— Ne parlons plus de cette misère, tout se retrouvera... tout à l'heure... Maintenant, écoute-moi : M. le comte Robert de Mareuil, mon ami, va désormais habiter avec moi ; au lieu de t'avoir en manière de domestique de raccroc, nous préférons posséder un serviteur fidèle et dévoué ; veux-tu entrer chez nous comme notre serviteur?

— Monsieur...

— Attends avant de me répondre... Tu seras logé, nourri, blanchi, chauffé, éclairé, habillé, chaussé, ciré, coiffé... et estimé... Tu auras cinquante francs de gages par mois... ils se capitaliseront et te seront payés...

tous les ans... avec les intérêts... or, tu n'as pas d'idée, Martin, de ce que c'est que la capitalisation des intérêts... et des intérêts des intérêts... En cinquante ans, avec tes seuls gages ainsi capitalisés, tu seras archimillionnaire. Cela te convient-il ?

Je ne pouvais échapper à la fatalité des millions... Vingt-trois fois riche comme Jacques Laffitte... archimillionnaire avec cinquante ans de gages capitalisés... c'était pour moi immanquable... Ce que je vis de plus clair dans la proposition de Balthazar, ce fut que l'excellent homme, se trouvant alors fort empêché pour me payer mes commissions, trouvait plus court et plus facile de me prendre pour domestique.

Avant l'arrivée du comte Robert de Mareuil j'aurais refusé l'offre du poète, et en attendant le retour de la belle saison, époque à laquelle j'espérais trouver du travail comme charpentier, j'aurais changé de rue, afin de n'être pas tenté de me charger de nouveau et sans salaire des commissions de Balthazar, car, malgré sa folle exaltation, son cœur était si bon, son caractère si généreux, que je l'aimais beaucoup ; mais la présence de Robert de Mareuil, un vague sentiment de crainte au sujet de Régina, m'engagèrent à accepter, momentanément du moins, cette proposition ; si faible que fût ce lien qui allait me rattacher à l'existence de Régina, je le saisis, espérant pouvoir peut-être lui rendre quelque service à son insu, et continuer cette mission de dévouement obscur et inconnu d'elle, qui avait commencé par le culte du tombeau de sa mère...

Balthazar crut sans doute que je réfléchissais à sa proposition, car il me dit :

— Ne te presse pas de me répondre, Martin... mais qu'une fois prise... ta résolution soit immuable...

Craignant d'inspirer des soupçons si j'acceptais trop vite, je répondis en hésitant :

— Mais, monsieur, je ne sais pas si je pourrai... il faut tant de choses pour être bon domestique...

— Tu possèdes toutes les qualités requises : tu es surtout simple et naïf... oui, tu es de ceux à qui le royaume des cieux est promis, et qui auront un jour une belle paire d'ailes blanches qui leur caressera les reins pendant l'éternité. Le diable me garde des Frontin ! des Scapin ! des Figaro ! Tu ne sais pas ce que je veux te dire avec ces noms-là ? Tu me regardes d'un air stupide, mon brave Martin... Tant mieux... voilà ce que j'aime. Tu n'as qu'un défaut... c'est de savoir lire... mais au moins tu ne sais pas écrire ?

— Pardon, monsieur... un peu.



« *Régina.* » (Page 680.)

— Tant pis... mais on ne peut être parfait. D'ailleurs avec de la suite et de l'application, tu peux parvenir à désapprendre très joliment... Voyons, est-ce dit ? veux-tu être notre domestique ?

— Si vous croyez que je pourrai vous convenir, monsieur... dame... moi je veux bien essayer.

— Tu es à nous, je te donne quarante-cinq francs de denier à Dieu... ils seront capitalisés avec le reste...

— Merci, monsieur.

— Il n'y a pas de quoi... Eh bien! Robert, as-tu fini ta lettre?... — dit Balthazar à son ami.

Et comme ce dernier, occupé de relire sa lettre avec une attention profonde, ne se pressait pas de répondre, Balthazar l'appela de nouveau.

— Robert... à quoi penses-tu ?

— Je relisais ce que je viens d'écrire, — dit le jeune homme en pliant sa lettre.

Il fallait trouver de la cire, ou du moins des pains à cacheter : nouvel embarras ; il n'y en avait pas.

— Comment! — dit Robert, — pas moyen de cacheter une lettre? Comment fais-tu donc?

— Je ne les cachette jamais, — répondit Balthazar avec une simplicité antique, — je défie qu'on les lise... je fais mieux... je le permets.

— Pardieu... je le crois bien... de pareils hiéroglyphes ; il faut avoir la clef de ton écriture... et encore, bien souvent, je suis réduit à deviner... à improviser... Mais moi qui n'ai malheureusement pas, comme toi, une écriture à l'abri des indiscrétions... je tiendrais absolument à cacheter cette lettre.

— J'ai notre affaire, — s'écria tout à coup Balthazar.

Et il alla chercher sur une commode un énorme rouleau de ce papier dont se servent les architectes pour dessiner leurs plans.

Ce rouleau contenait des plans, en effet.

— Que diable apportes-tu là? — demanda Robert, fort étonné.

— C'est le plan du palais que je me fais bâtir, — répondit modestement Balthazar.

— Tu te fais bâtir un palais?

— Après-demain l'on commence... et je veux que ce soit toi... Robert, qui poses la première pierre, — dit Balthazar en serrant cordialement la main de son ami.

Puis, se tournant vers moi, le poète ajouta gravement :

— Il faudra t'enquérir pour demain soir, sans faute, d'une truelle d'argent et d'une augette en ébène, nécessaires à cette cérémonie... N'oublie pas cette commission, Martin.

— Non, monsieur, — répondis-je, avec ébahissement cette fois; je croyais au palais.

Mais Robert de Mareuil, connaissant mieux que moi, sans doute, les écarts et les échappées d'imagination de son ami, lui dit avec le plus grand sang-froid :

— Soit... je poserai après-demain la première pierre de ton palais... mais...

— Faubourg Saint-Antoine! — s'écria le poète avec exaltation; — je veux faire dériver la population de ce côté... l'ancien quartier seigneurial de Paris. J'aurai des imitateurs... Nous fonderons une capitale dans la capitale;... la capitale, c'est le pays;... le pays, c'est la France;... la France, c'est la tête de l'Europe... Je baptiserai ce nouveau quartier : *Quartier de l'Europe!!!*

— A la bonne heure, — dit Robert, craignant une nouvelle pointe de la vagabonde pensée du poète, — tu bâtiras ton palais dans le faubourg Saint-Antoine... mais je te rappellerai qu'il s'agit de cacheter ma lettre...

— Justement, — dit Balthazar en haussant les épaules, et il déroula l'énorme feuille de papier, où se trouvait en effet le plan d'un splendide palais, entouré de jardins. Élévations, coupes, profils, rien n'y manquait. On y voyait aussi çà et là, ajoutées, de petites bandelettes de papier, soigneusement collées.

— Vois-tu ces bandelettes? — dit Balthazar à son ami.

— Balthazar, il s'agit d'une lettre à cacheter; je ne sors pas de là.

— Ces bandelettes sont des augmentations, des changements, que chaque jour j'ai apportés au plan primitif de mon palais... On écrit, on corrige un monument comme un poème; un palais, c'est un poème de marbre et de bronze, voilà tout...

— Balthazar... il s'agit d'une lettre à cacheter, — reprit imperturbablement le comte.

— Je le sais bien... c'est pour cela que je parle de ces bandelettes; je les colle... avec quoi?... Avec ce morceau de colle à bouche que voici... Hein? dis donc que je ne vais pas droit au fait!... Plus tard, nous causerons du palais; tu me donneras ton avis; j'ai à commander l'ornementation des jardins, cinquante ou soixante groupes ou statues du plus beau marbre pentélique... Je suis très indécis. Pradier est charmant, plein d'élégance et de grâce... mais le ciseau de David est bien puissant... c'est large et sévère... Il y a aussi Duseigneur! Antonin Moyne, Barrye, qui sont remplis d'originalité. C'est le diable que de choisir... C'est comme pour les peintures... Delacroix, Paul Delaroche et Amaury-Duval se chargent de quelques-unes... Je voudrais avoir M. Ingres; mais M. le duc de Luynes l'accapare pour son château de Chevreuse, c'est désolant... Ah! Robert, Robert... — ajouta mélancoliquement le poète, — que je comprens bien à cette heure tous les ennuis, tous les tracas des Médicis!

Robert de Mareuil, une fois en possession du précieux morceau de colle à bouche, s'était occupé de cacheter sa lettre de son mieux, paraissant prendre peu de part aux doléances du poète, au sujet de l'ornementation de son palais. Quant à moi, je fus parfaitement convaincu ; la vue du plan avec ces bandelettes rajoutées, et surtout la commande d'une truelle d'argent et d'une augette d'ébène pour la pose de la première pierre du palais, furent pour moi d'un effet irrésistible. Je commençai de croire Balthazar un de ces millionnaires au caractère bizarre qui se plaisent à cacher leurs trésors sous une pauvreté apparente; aussi le pourboire de vingt-cinq louis qui m'était promis ne me parut plus trop fabuleux; mais de plus graves pensées m'occupèrent bientôt, car Robert de Mareuil, me remettant la lettre qu'il venait d'écrire, me dit :

— Sais-tu, mon garçon, où est la rue du Faubourg-du-Roule ?

— Oui, monsieur... à peu près... Il n'y a pas longtemps que je suis à Paris... mais je demanderai... et je la trouverai, bien sûr.

— Tu iras au numéro 119...

— Oui, monsieur...

— Tu demanderas le baron de Noirlieu. D'ailleurs, tu sais lire... et le nom est sur l'adresse...

— Bien, monsieur...

— Et mon idée... — s'écria Balthazar en interrompant son ami.

— Quelle idée?

— Savoir si réellement le baron est dans la position d'Hamlet ou d'Ophélie pour avoir été dans la position de Georges Dandin?

— Eh bien ! — dit Robert, — comment s'en assurer?

Le poète haussa les épaules et me dit :

— Une fois arrivé à l'hôtel du baron de Noirlieu... tu diras au portier que tu as à remettre une lettre au baron.

— Oui, monsieur.

— Mais au baron lui-même... et tu ne la remettras qu'à lui, entends-tu bien ?

— Dame ! monsieur, je tâche.

Balthazar se retourna vers son ami d'un air triomphant, et me montrant du geste :

— Quand je te disais que celui-là ne serait jamais un Frontin !

— Comment ! — reprit Robert de Mareuil avec impatience, — tu ne comprends pas qu'on te demande de ne remettre cette lettre qu'au baron lui-même ?

— Ah ! si, monsieur... j'y suis maintenant; je ne la donnerai à personne autre qu'à M. le baron.

— Enfin ! — dit Balthazar. — Maintenant, autre chose... As-tu de la mémoire ?

— Plaît-il, monsieur ?

— Trésor d'innocence, va !... Quand tu as vu ou entendu quelque chose, t'en souviens-tu ensuite?

— Oh ! non, monsieur ; un ou deux jours après je ne me rappelle presque plus rien.

— Eh bien, tout en remettant ta lettre au baron... regarde-le attentivement, examine sa figure, observe bien ce qu'il fera, écoute bien ce qu'il dira en recevant ou en lisant la lettre... tâche surtout de te rappeler toutes ces choses-là... et tu reviendras tout de suite nous les dire... En si peu de temps tu ne les auras pas oubliées ?

— Oh! non, monsieur... tout de suite comme ça... Mais, demain, par exemple, je ne me rappellerai plus rien.

— Quand je te dis qne j'ai découvert dans ce garçon... l'anti-Scapin ! — s'écria Balthazar.

— Si l'on te demande de quelle part vient cette lettre, — ajouta l'ami du poète, — tu diras que c'est de la part de M. le comte Robert de Mareuil, qui vient d'arriver...

Et Robert de Mareuil hésita un instant et reprit :

— Qui vient d'arriver... de Bretagne.

— De Bretagne, entends-tu bien ? — me dit Balthazar, et il me parut qu'il retenait un violent éclat de rire ; — de Bretagne ? — reprit-il.

— Oui, monsieur...

— Allons, va... dépêche-toi... — me dit Robert.

Puis il ajouta :

— Mais j'oubliais... si l'on refusait absolument de te laisser parler au baron... tu rapporterais la lettre... en disant au domestique que tu reviendras demain matin vers neuf heures.

— Oui, monsieur...

— Et par la même occasion, — reprit Robert après un moment de silence, — tu remarqueras si, parmi les domestiques qui te recevront, il en est un qui soit mulâtre.

— Mulâtre, monsieur? qu'est-ce que c'est?

— Un homme couleur de pain d'épice ou environ, — dit Balthazar.

— Ah ! bien, monsieur... je comprends.

— Et si, par hasard, — poursuit le comte Robert avec un certain embarras, — on t'introduisait auprès du baron... et que tu visses auprès de lui une jeune personne... grande... très jolie... et qui a trois petits signes noirs sur le visage... tu vois qu'elle sera bien facile à reconnaître?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, — reprit le comte, — tu remarqueras si cette jeune fille est bien pâle... si elle a l'air bien triste.

— Ça n'est pas malin, — ajouta le poète.

— Bien sûr, monsieur... quelqu'un qui est pâle et qui a l'air triste... ça se voit tout de suite...

— Alors, mon brave Martin, — dit Balthazar, — ouvre tes ailes... et file le long des escaliers.

Je me dirigeai vers la porte; mais, au moment de partir, je me ravisai; et m'adressant naïvement à Balthazar :

— Monsieur, où faudra-t-il m'adresser pour la truelle d'argent?

— Hein? — fit le poète en ouvrant des yeux énormes.

— Oui, monsieur, pour la truelle d'argent que je dois acheter?

— Tu dois acheter une truelle d'argent? — me répondit le poète en me regardant.

— Et une augette d'ébène, monsieur.

— Une augette d'ébène?...

Et le poète n'en revenait pas.

— Eh! sans doute! — reprit Robert en partant d'un grand éclat de rire, — pour la pose...

— Quelle pose? — demanda le poète, de plus en plus ébahi, en se retournant vers son ami.

— La pose de la première pierre...

— De la première pierre?

— De ton palais... tête sans cervelle.

— De mon palais?

— De ta capitale... dans la capitale... de ton quartier de la Nouvelle-Europe... A quoi diable penses-tu, Balthazar?

— Eh!... parbleu! tu ne peux pas me dire cela tout de suite? — s'écria le poète. — Vous êtes là tous les deux à égrener les mots un à un comme un chapelet... Certainement il faut que Martin m'achète la truelle et l'augette consacrées!

— Monsieur, où ça se vend-il?... — demandai-je au poète, — et puis je n'ai pas d'argent...

— Un instant! — s'écria Balthazar, comme s'il eût été frappé d'une réflexion subite. — Quel jour est-ce après-demain?...

— Nous sommes aujourd'hui mardi, — lui dis-je naïvement, — c'est après-demain jeudi!

— Jeudi!!! la veille d'un vendredi! — s'écria le poète avec une explosion d'épouvante et d'indignation, — poser la première pierre de

mon palais la veille d'un vendredi... c'est donc pour qu'il s'écroule sur ma tête... Fatalité ! quel augure !... quel triste pronostic !...

Et il ajouta lentement, et d'un ton pénétré :

— Non, Martin, non, ne rapporte ni truelle ni augette... mon garçon, à moins que tu ne tiennes à voir ton pauvre maître enseveli un jour sous les décombres de son palais.

— Oh ! monsieur...

— J'étais sûr de ton cœur... Va donc faire ta commission et reviens au plus vite...

— Je pars, monsieur, — lui dis-je en me dirigeant vers la porte

Et au moment ou je la fermais, j'entendis la voix du poète répéter :

— La veille d'un vendredi... Jamais! je suis sur ces choses-là aussi superstitieux que Napoléon !!!

. . . .

. . . .

Je me dirigeai vers le faubourg du Roule avec une impatience fiévreuse, dévorante...

L'adresse du baron de Noirlieu était aussi l'adresse que j'avais vue écrite sur le parchemin, orné d'une couronne royale et de figures symboliques... parchemin trouvé par moi dans le portefeuille qui contenait les lettres de la mère de Régina

XLIX

L'hôtel du baron de Noirlieu. — Le mulâtre. — Le comte Duriveau. — Régina.

J'arrivai bientôt à l'extrémité du faubourg du Roule, où se trouvait la maison du père de Régina : je ne vis d'abord au dehors qu'un long mur, au milieu duquel s'ouvrait une porte cochère ; non loin de cette porte stationnait une voiture, attelée de deux superbes chevaux ; en m'approchant, il me sembla reconnaître la même livrée brune à galons d'argent que portaient les gens du vicomte Scipion Duriveau, lors de la scène de la forêt de Chantilly.

Frappé de cette rencontre, désireux d'éclaircir mes doutes, je m'adressai au cocher, et, feignant d'être ébloui de la beauté de son attelage, je lui dis :

— Cette superbe voiture, ces magnifiques chevaux, n'appartiennent-ils pas à M. le comte Duriveau, monsieur?

— Oui, — me répondit dédaigneusement le cocher.

Mon intérêt, ma curiosité redoublaient. Claude Gérard m'avait parlé du comte Duriveau avec une telle aversion ; il me l'avait peint sous de si noires couleurs, que mon inquiétude s'augmenta en songeant aux motifs qui pouvaient appeler le comte chez le père de Régina ; car, alors je me rappelai que l'inconnu du cabaret des Trois-Tonneaux m'avait parlé d'un homme d'un *âge mûr* qui était aussi son rival auprès de Régina.

Sous l'influence de ce redoublement d'intérêt et de curiosité, je frappai à la porte cochère ; l'on m'ouvrit. Ne voyant pas de loge de portier, je me dirigeai vers un grand pavillon carré, situé entre cour et jardin. Aussitôt parut sur les marches d'un large perron ce domestique mulâtre qui accompagnait d'habitude Régina lors de ses voyages pour assister à chaque anniversaire de la mort de sa mère : ce mulâtre était vêtu de noir ; il avait l'air dur et sombre.

— Que voulez-vous? — me dit-il brusquement en me barrant la porte.

— Je voudrais, monsieur, parler à M. le baron de Noirlieu.

Le mulâtre me regarda des pieds à la tête comme s'il eût été surpris de mon audacieuse prétention, et me répondit en me tournant le dos :



« — Si vous ne voulez pas me la donner, mettez-la à la poste, — répondit le mulâtre d'un ton bourru. » (Page 683.)

— M. le baron ne reçoit personne.

— Mais, monsieur, j'ai une lettre à lui remettre.

— Une lettre? — reprit-il en se retournant, — c'est différent... où est-elle?

— J'ai l'ordre, monsieur, de ne la remettre qu'à M. le baron lui-même...

— Je vous ai dit que M. le baron ne recevait personne... Donnez-moi cette lettre.

— Impossible, monsieur... elle est très importante, et je ne puis la donner qu'à M. le baron lui-même.

— Si vous ne voulez pas me la donner, mettez-la à la poste, — répondit le mulâtre d'un ton bourru.

— Je ne peux pas, monsieur, il me faut une réponse tout de suite... Si je ne peux voir aujourd'hui M. le baron, indiquez-moi l'heure à laquelle je pourrais revenir demain.

— A-t-on vu un pareil entêté? — s'écria le mulâtre courroucé. — Je vous répète que vous ne pouvez voir M. le baron ni aujourd'hui, ni demain, ni après : est-ce clair?... Une dernière fois, votre lettre, ou allez-vous-en.

— M. le comte Robert de Mareuil, qui m'envoie, — repris-je en observant attentivement les traits du mulâtre, — m'a ordonné de...

Le mulâtre ne me laissa pas achever. Tressaillant au nom de Robert de Mareuil, il s'écria :

— M. de Mareuil est à Paris!!!

J'allais répondre, lorsque le bruit de plusieurs portes qui se fermaient, et des pas qu'il entendit derrière lui, firent retourner vivement le mulâtre. Au même instant, je vis sortir du vestibule de la maison un homme, jeune encore, d'une tournure et d'une mise élégantes, d'une figure très caractérisée, dont l'expression me parut hautaine et dure.

— Monsieur le comte veut-il que je fasse entrer sa voiture dans la cour? — reprit respectueusement le mulâtre.

Plus de doute, ce personnage était le comte Duriveau.

— Non, c'est inutile, Melchior, — répondit affectueusement le comte.

Puis il ajouta, en continuant de marcher, et tout en descendant le perron :

— Écoutez... j'ai à vous parler...

Et le comte gagna ainsi lentement la porte cochère, accompagné du mulâtre auquel il parlait bas avec une certaine animation.

Profitant du moment de liberté que le hasard me laissait, je jetai

de côté et d'autre des regards furtifs, curieux, inquiets; Régina habitait sans doute cette maison... je tâchai de plonger mon regard au delà du vestibule d'où était sorti le comte Duriveau, mais je ne pus rien distinguer.

Soudain, dans l'intérieur du rez-de-chaussée de la maison dont les fenêtres s'ouvraient au niveau du perron, un bruit de voix s'éleva peu à peu, comme si deux personnes eussent discuté très vivement; presque au même instant, une des fenêtres s'ouvrit violemment à quelques pas de moi, et Régina y parut la joue enflammée, les yeux brillants de larmes, la physionomie à la fois altière et douloureusement irritée.

— Non, non, — s'écria-t-elle d'une voix altérée; — jamais!!!

Puis la jeune fille, passant sa main sur son front et cherchant à calmer son émotion, s'accouda un instant sur le balcon de la fenêtre, comme si elle eût voulu à la fois mettre un terme à un entretien qui l'indignait, et rafraîchir son front brûlant au froid contact de l'air du dehors.

Le mulâtre et le comte Duriveau, continuant de s'entretenir sous la voûte de la porte cochère, n'avaient ni entendu le bruit de la fenêtre qui s'ouvrait, ni aperçu Régina.

Jamais celle-ci ne m'avait paru d'une beauté plus imposante; ses longs cheveux noirs, tressés en deux nattes épaisses, encadraient son visage pur, chaste et fier comme celui de la Diane antique; une robe noire très simple, dessinant sa taille noble et svelte, complétait l'austère ensemble de la figure de cette jeune fille.

Je la contemplais avec une sorte d'admiration craintive, respectueuse, et, involontairement, mes yeux se mouillèrent de larmes quand je me dis :

— Pauvre malheureux, cache cet amour qui est ta vie, ta force, ta persévérance dans le bien, ta haine contre le mal; cache-le, cet amour, au plus profond de ton cœur; que cette unique divinité de ton âme ignore à jamais que tu la pries, que tu l'invoques, que tu l'implores, que tu te dévoues pour elle... autant que peut lui être utile le dévouement inconnu d'une créature obscure et misérable comme toi.

Régina, sans doute sous l'empire d'une violente émotion, ne m'avait pas aperçu, car elle regardait en face d'elle, et je ne la voyais que de profil, à demi caché que j'étais dans l'embrasure de la porte; mais ayant, par hasard, tourné la tête de mon côté, la jeune fille se retira brusquement, et la fenêtre se referma aussitôt.

Ce mouvement fut si rapide, qu'il était impossible que Régina m'eût seulement regardé; elle avait vaguement aperçu quelqu'un là... et elle s'était à l'instant retirée.

Tout ceci se passa en si peu de temps, que lorsque le mulâtre, après avoir respectueusement salué le comte Duriveau, en suite de son entretien avec lui, eut ouvert la porte cochère, Régina avait disparu et la fenêtre était fermée.

Le comte Duriveau allait sortir; déjà il avait le pied sur le seuil, lorsque, se retournant vers le mulâtre qui revenait à moi, mécontent sans doute de m'avoir laissé ainsi seul, il lui dit à voix assez haute pour que je l'entendisse :

— Melchior... j'ai oublié de vous prier de rappeler au baron que je viendrai demain à deux heures le prendre, ainsi que Mlle Régina, pour aller au Louvre.

— Je n'y manquerai pas; monsieur le comte peut y compter, — dit Melchior en se retournant vers M. Duriveau.

Celui-ci sortit. Le mulâtre vint rapidement à moi.

— Pourquoi êtes-vous resté à cette porte? — me dit-il d'un air défiant.

— Dame!... monsieur... je vous attendais là, ne sachant pas où aller.

— Il fallait descendre dans la cour, et ne pas rester sur le perron.

Puis, après un moment de silence :

— Ne m'avez-vous pas dit que vous veniez apporter à M. le baron une lettre de M. Robert de Mareuil?

— Oui, monsieur.

— Y a-t-il longtemps que M. Robert de Mareuil est à Paris? — me demanda Melchior, en attachant sur moi un regard pénétrant.

— Il est arrivé ce matin, monsieur.

— Où demeure-t-il?

— Rue de Provence, hôtel de l'Europe, monsieur.

— Êtes-vous à son service?

— Non, monsieur... je suis commissionnaire.

Melchior réfléchit un instant, et me dit :

— Et cette lettre?...

— La voici, monsieur... mais j'ai ordre de ne la remettre qu'entre les mains de M. le baron.

— Suivez-moi, — me répondit Melchior, et il passa devant moi.

Je le suivis, traversant le vestibule; puis il tourna dans un corridor, ouvrit la porte d'une espèce de salon d'attente, me fit signe d'y rester, et entra dans une autre pièce.

Le salon dans lequel je me trouvais était simplement meublé, et les murs disparaissaient presque entièrement derrière de nombreux tableaux

de famille, remontant par leurs costumes jusqu'à des temps bien reculés, car sur le fond noir d'un des portraits représentant un cavalier portant casque et cuirasse, je vis écrit en lettres blanches : *Gaston V, sire de Noirlieu*, 1220. Sur presque tous ces portraits étaient blasonnés, dans un cartouche, les armes de cette ancienne maison, avec cette devise, souvent répétée : *Fort et fier.*

Cette devise me rappela l'expression énergique et altière que je venais de remarquer sur la figure de Régina, digne fille de cette race. Au bout de quelques instants, le mulâtre reparut, et me dit ironiquement :

— Ainsi que je vous en avais prévenu, M. le baron ne peut recevoir personne ni aujourd'hui, ni demain, ni après; laissez-moi donc cette lettre, sinon mettez-la à la poste.

Je sentis l'inutilité d'insister, et je me retirai sans laisser ma lettre, accompagné du mulâtre qui ferma la porte sur moi.

Néanmoins, en un quart d'heure, j'avais appris bien des choses; j'ignorais encore si elles devaient intéresser mon maître, Robert de Mareuil, autant qu'elles m'intéressaient moi-même.

Ainsi, je savais d'abord que le comte Duriveau, homme orgueilleux, égoïste et dépravé (je pouvais en croire Claude Gérard), paraissait dans des rapports assez intimes avec le baron et Régina, puisque, le lendemain, il devait les conduire au Louvre : preuve évidente que la raison du baron ne devait pas être bien dangereusement troublée, puisqu'il se proposait d'aller voir l'exposition des tableaux.

Puis, Régina semblait avoir eu, ce jour-là même et aussitôt après le départ du comte Duriveau, une discussion très vive avec le baron, sans doute discussion bien pénible, puisque la jeune fille, les yeux remplis de larmes, avait brusquement terminé l'entretien en énonçant un refus plein de résolution.

Enfin, le baron ne semblait pas avoir pour son jeune cousin, Robert de Mareuil, une sympathie fort grande, à en juger du moins par la froideur avec laquelle il avait accueilli mon message... En réunissant à ces faits le souvenir de l'inconnu du cabaret des Trois-Tonneaux, je ressentais une vague impression de crainte pour cette jeune fille; peut-être sa main était-elle convoitée par ces trois personnages :

Le comte Duriveau, dont Claude Gérard m'avait révélé l'odieux caractère;

Cet inconnu qui se cachait sous des vêtements misérables pour aller s'enivrer d'eau-de-vie dans les bouges et cabarets des barrières;

Robert de Mareuil... récemment prisonnier... pauvre en apparence, et qui, je ne sais pourquoi, m'inspirait une défiance involontaire...

Mais, hélas ! en admettant que les poursuites de l'un de ces trois prétendants pussent être couronnées d'un succès funeste peut-être pour Régina... quel moyen avais-je de la protéger contre des gens si riches, ou si haut placés dans le monde ? moi, si misérable et si obscur, moi qui, dans l'espoir de me rattacher à Mlle de Noirlieu par le lien le plus fragile, venais d'accepter la domesticité chez le comte Robert de Mareuil.

A ces questions, mon découragement parfois devenait écrasant ; pourtant une voix secrète me disait de ne pas abandonner Régina, et que, si humble que fût mon dévouement, il ne lui serait peut-être pas inutile, puisque le hasard m'avait fait du moins connaître les gens dont elle pouvait avoir à redouter les poursuites, ou dont elle ignorait sans doute les vices cachés ou les projets ténébreux.

Après de mûres réflexions, et tout en gagnant à la hâte la demeure de Balthazar, je me traçai la ligne de conduite suivante :

Tâcher d'abord de pénétrer quels étaient les desseins du comte Robert de Mareuil sur Régina, observer, étudier sincèrement, loyalement et sans injuste parti pris la conduite de ce jeune homme ; tâcher aussi de savoir quelles pouvaient être les vues du comte Duriveau, et user de tous les moyens que le hasard ou les circonstances pouvaient me suggérer afin de retrouver les traces de l'inconnu du cabaret des Trois-Tonneaux. Pour arriver à ces fins, je me promis, dans mon prochain entretien avec Robert de Mareuil, de raconter, de cacher, ou même de dénaturer au besoin les divers incidents dont je venais d'être témoin dans la demeure du baron de Noirlieu.

Je pris cette résolution sans hésitation, sans remords... Robert de Mareuil avait voulu faire de moi l'instrument aveugle de je ne sais quels desseins, en m'engageant à observer et à lui rapporter ce qui se passerait chez le baron en ma présence. Cette incitation à une basse manœuvre, que j'eusse repoussée s'il n'eût pas été question de Régina, me donnait le droit d'agir sans scrupule envers Robert de Mareuil.

Et puis, enfin, mes intentions étaient pures, droites, loyales... sans la moindre jalousie, sans la moindre arrière-pensée d'intérêt personnel ; plus que jamais, je renonçais au stupide et fol espoir, non seulement d'être remarqué de Régina, mais d'être même connu d'elle ; aussi, je l'avoue, je trouvais une sorte de charme mélancolique à cette pensée de poursuivre toujours, invisible, ignoré, ces preuves de dévouement, de respect et d'adoration envers Mlle de Noirlieu, qui dataient des funérailles de sa mère.

. . . .

. . . .

Balthazar, avec une confiance digne de l'âge d'or, et aussi motivée peut-être par l'absence de tout objet digne d'être convoité par les voleurs, Balthazar laissait toujours la clef sur sa porte. J'entrai donc dans la petite pièce qui précédait la chambre à coucher du poète, et j'entendis celui-ci s'écrier avec ces exclamations admiratives et exagérées qui lui étaient habituelles :

— On dit qu'elle est magnifique... étourdissante... renversante... d'avance j'adorerais cette créature... je l'idolâtre, rien que pour son nom... ce nom est tout un poème !!!

J'entrai dans la chambre au risque d'interrompre le monologue du poète, mais ma présence ne calma pas son agitation.

— Oui, ce nom est un poème... tout un poème... — s'écriait Balthazar en marchant à grands pas ; — c'est plus qu'un poème, c'est un caractère... c'est un portrait... Duparc l'a vue aux Funambules dans un bout de rôle, il dit que c'est un diamant caché qui ne peut tarder à étinceler de tout son éclat !

— Eh bien... le baron ? — me dit vivement Robert de Mareuil, qui, préoccupé de pensées graves, semblait impatienté des folles exclamations de son ami.

— Avant de répondre, — s'écria Balthazar, — écoute-moi, je t'en fais juge, anti-Frontin ; je veux faire une expérience sur ton intelligence si honorablement bornée.

— Trêve de folies ! laisse-le d'abord me rendre compte de sa commission, — dit vivement Robert ; — c'est très important.

— Je te rends Martin dans une seconde, prête-le moi un instant, — dit Balthazar, et s'adressant à moi : — Voyons, Martin, réponds, quel effet te fait ce nom : BASQUINE?

La question fut si imprévue, mon saisissement tel, que je reculai d'un pas en regardant le poète avec stupeur.

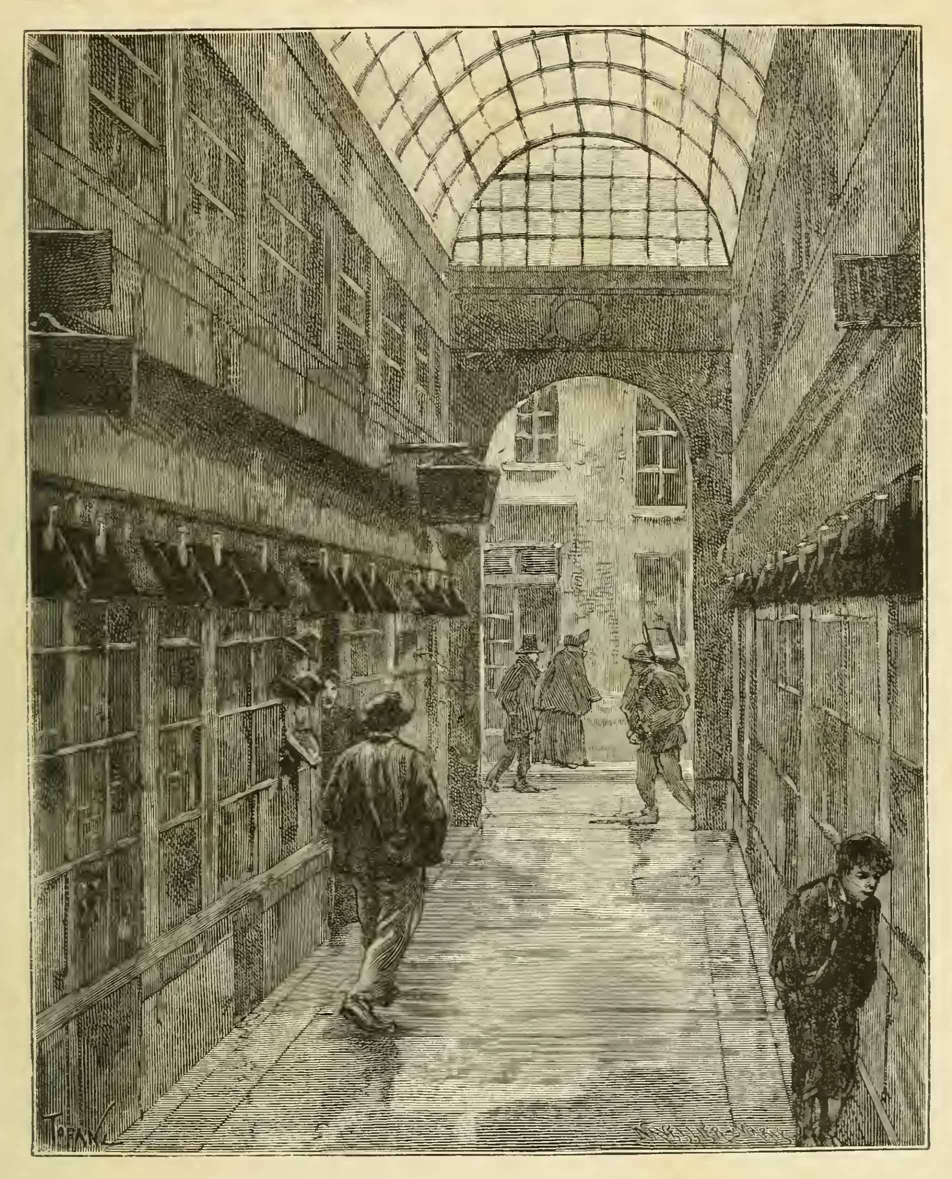
— Vois-tu, — s'écria Balthazar triomphant, — quand je te dis qu'il y a des noms fulgurants même pour les natures les plus rebelles à toute électricité morale.

Robert de Mareuil haussa les épaules.

Mon premier étonnement passé, je sentis tout le danger qu'il y aurait pour moi à inspirer la moindre défiance à mes nouveaux maîtres. Je ne sais quelle inspiration me dit que, dans cette circonstance, je ne pouvais agir plus adroitement qu'en disant à peu près la vérité ; aussi je répondis :

— Ah ! mon Dieu ! monsieur... ce nom... si vous saviez...

— Ce nom t'éblouit, n'est-ce pas ? — s'écria le poète, — il miroite



« ...J'arrivai passage Bourg-l'Abbé. » (Page 695.)

à tes yeux comme une jupe rose étoilée d'argent... Ce nom brille, tourne, fourmille à ton esprit comme un tourbillon de paillettes d'or, hein ?

— Non, monsieur, ce n'est pas cela, — lui dis-je ; mais ça m'a fait un grand saisissement quand vous m'avez dit ce nom...

— Et pourquoi ? — me demanda Balthazar, pendant que le comte frappait du pied avec une impatience croissante.

— Étant enfant, monsieur, — répondis-je au poète, — j'ai connu une petite fille à qui on avait donné ce nom-là... Elle chantait comme un rossignol, et elle dansait comme une fée ; elle était blonde... avec des yeux noirs.

— Fatalité ! — s'écria Balthazar. — Cette merveille d'art, d'expression, de poésie... qui, aujourd'hui obscure encore, éclatera peut-être demain aux yeux de tous comme une bombe lumineuse... Basquine a été saltimbanque! Robert, il faut aller dès ce soir aux Funambules... Nous la révélerons aux crétins qui l'ignorent, nous lui décernerons un triomphe... une apothéose !!!

Robert de Mareuil, poussé à bout par les excentricités de son ami, lui dit d'un ton triste et peiné :

— Balthazar... tu oublies trop qu'il s'agit pour moi d'une affaire... plus que sérieuse.

— Pardon, mon ami, j'ai eu tort, — répondit Balthazar avec un accent pénétré. — Appelle-moi fou, mais non pas égoïste. — Puis, se tournant vers moi : — As-tu vu le baron ?

— Non, monsieur.

— J'en étais sûr, — s'écria Robert avec dépit, — c'est le mulâtre qui t'a reçu ?

— Oui, monsieur... j'ai insisté beaucoup, et le mulâtre m'a...

Puis m'interrompant :

— Vous m'avez recommandé, monsieur, de bien regarder ce qui se passerait... et de m'en souvenir si je le pouvais.

— Certes... eh bien ! que s'est-il passé ?

— Voyez-vous, monsieur, ça me brouille de ne pas commencer par le commencement afin de dire les choses à mesure...

— Allons, mon garçon, commence par le commencement, — me dit le poète, — c'est rococo en diable, mais tu as l'encolure classique... Voyons... dis.

L

Le passage Bourg-l'Abbé. — Les rencontres.

— Eh bien ! monsieur, — dis-je à Balthazar, — je suis arrivé rue du Faubourg-du-Roule, j'ai frappé, l'on m'a ouvert, j'ai... entré... le mulâtre est venu ; il m'a demandé ce que je voulais. — Remettre en mains propres une lettre à M. le baron de Noirlieu. — On ne peut pas voir M. le baron, — m'a répondu le mulâtre. — A ce moment-là, comme j'étais sur le perron avec le mulâtre, il est sorti de la maison un monsieur encore jeune et très bien mis ; il a parlé au mulâtre qui l'a appelé M. Du... Du... — et je feignais de rassembler mes souvenirs, — Du... Duri...

— Duriveau !... — s'écria Robert de Mareuil avec autant d'étonnement que d'inquiétude ; puis, il ajouta : — Le comte Duriveau... est grand... brun... a l'air dur. N'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, c'est bien le nom de ce monsieur et sa figure.

Robert de Mareuil regarda le poète, et lui dit, en secouant la tête :

— Tu connais la volonté de fer de ce diable d'homme, il est puissamment riche. Rien pour moi ne serait plus dangereux que...

Mais, s'interrompant par réflexion, Robert de Mareuil reprit, en s'adressant à moi :

— Continue. Pendant que tu parlais au mulâtre, le comte Duriveau est sorti de chez le baron ?

— Oui, monsieur, et le mulâtre l'a accompagné jusqu'à la porte. Alors, ce monsieur a dit au mulâtre de rappeler à M. le baron qu'il viendrait le lendemain, sur les deux heures, le chercher pour aller au Louvre avec Mlle Re... Re...

— Régina... — s'écria Robert.

— Oui, monsieur... c'est bien ce nom-là...

— Ah ! ah !... demain... à deux heures... au Louvre... — dit Robert avec une sorte de satisfaction mêlée de dépit. — Très bien ! l'on y sera ; c'est bon à savoir. Le baron n'est donc pas devenu si sauvage ou si fou qu'on veut bien le dire. A merveille ! demain l'on sera au Louvre.

Et m'adressant de nouveau la parole, le comte ajouta :

— Mon garçon, tu vaux ton pesant d'or, malgré ton air niais. Continue : après le départ de Duriveau, tu es resté avec le mulâtre?

— Oui, monsieur.

— Et que t'a-t-il dit?

— Comme je voulais absolument remettre ma lettre au baron, le mulâtre m'a dit que son maître ne recevait personne ; mais j'ai tant fait qu'à la fin le mulâtre m'a conduit dans un salon où il y avait beaucoup de portraits ; là, il m'a fait attendre.

— Et tu as vu le baron, enfin?

— Oh ! non, monsieur ; au bout de quelques instants, le mulâtre est revenu, et il m'a dit avec un drôle d'air : — Si vous ne voulez pas laisser la lettre, que M. le comte de Mareuil écrive à M. le baron par la poste ; il lui répondra. Là-dessus, sans vouloir rien entendre, le mulâtre m'a reconduit jusqu'à la porte.

— Toujours la même rancune, ou la même défiance, — dit Robert en s'adressant au poète, qui, fidèle au mutisme qu'il s'était imposé pour ne pas interrompre son ami, baissa la tête en signe d'assentiment.

— Et tu n'as pas vu de jeune fille dans la maison? — reprit Robert.

— Non, monsieur...

— Tu n'as rien remarqué de particulier?

— Non, monsieur... seulement en sortant...

— Eh bien ! en sortant?

— C'est-à-dire quand j'ai été sorti...

— Voyons... dis donc vite!

— J'étais à quelques pas de la porte lorsqu'une superbe voiture s'y est arrêtée ; alors je ne sais pas si j'ai bien fait, monsieur ; mais comme vous m'aviez dit de tout observer... j'ai regardé qui descendait de cette belle voiture.

— Tu as parfaitement bien fait, — me dit vivement Robert. — Et qui est descendu de cette voiture?

— Un monsieur d'une figure très douce et très jolie, bien plus jeune que le comte Duriveau, moins grand que lui, mais aussi très bien mis...

Et pour compléter cette fable, je dépeignis, autant que cela me fut possible, l'inconnu du cabaret des Trois-Tonneaux, espérant qu'il serait peut-être connu de Robert de Mareuil ; j'aurais ainsi appris par ce dernier quel était cet homme singulier que j'avais tant d'intérêt à connaître.

Mon espoir fut déçu ; malgré les détails minutieux dans lesquels j'entrai à propos de ce personnage, le comte de Mâreuil, après m'avoir écouté avec une grande attention et une anxiété visible, me dit :

— Je ne connais pas cet homme... As-tu remarqué la couleur de sa livrée ?

— Monsieur? — dis-je, en feignant de ne pas comprendre cette question.

— As-tu remarqué de quelle couleur étaient les habits de ses domestiques ? — reprit Robert.

— Oh non !... je ne regardais que le monsieur...

— Cela est fâcheux... Cette remarque aurait pu m'être utile, — dit Robert en réfléchissant. — Tu n'as rien observé autre chose?

— Non, monsieur.

— Cherche... Souvent les moindres choses sont significatives... pour qui a intérêt à les comprendre...

— Non, monsieur... je ne me souviens de rien... J'ai beau chercher... Ah !... pourtant si... si... je me rappelle...

Et j'eus recours à une nouvelle fable pour irriter encore la jalousie de Robert de Mareuil ; je voulais le rendre aussi ardent que moi à découvrir quel était cet inconnu.

— Dis vite... — reprit le comte.

— Un des domestiques, celui qui était monté derrière la voiture de ce monsieur, a dit à celui de devant...

— Au cocher ?

— Oui, monsieur ; il a dit au cocher, quand le jeune homme a été descendu : « Nous en voilà, comme à l'ordinaire, pour une ou deux heures d'attente... »

— Comme à l'ordinaire... pour une ou deux heures d'attente ! — s'écria le comte de Mareuil. — Ce domestique a dit cela ? Mais c'est très important à savoir.

— Dame, monsieur, moi, j'en ignore.

— Mais, butor, cela prouve que ce jeune homme vient d'habitude dans cette maison.

— C'est possible, monsieur...

— Il faut absolument que d'ici à trois ou quatre jours au plus, tu saches quel est ce jeune homme, me dit Robert de Mareuil après quelques moments de réflexion.

J'en étais venu à mes fins... j'avais rendu le comte aussi désireux que moi de pénétrer ce mystère, et il devait ainsi m'aider dans mes recherches.

— Oui, — reprit-il, — il faut que tu découvres quel est ce jeune homme.

— Moi, monsieur, et comment voulez-vous que je fasse?...

Robert de Mareuil resta un moment pensif, et me dit :

— A partir de dix ou onze heures du matin, tu t'établiras dès demain auprès de la maison du baron... tu examineras toutes les personnes qui entreront chez lui, et tu observeras si parmi elles se trouve ce jeune homme dont tu m'as parlé... S'il y vient en voiture, rien de plus facile que savoir qui il est.

— Comment cela, monsieur?

— En interrogeant les domestiques, en leur demandant le nom de leur maître.

— Oh! monsieur... moi... je n'oserai pas... et puis ils ne voudront pas me le dire...

— S'ils refusent de te répondre, il y aura un moyen très simple de faire parler ces gens, — reprit Robert. — Cet homme, dis-tu, est jeune, élégant et beau?

— Oui, monsieur, très beau, très beau de figure.

Robert fronça le sourcil et ajouta :

— Eh bien! tu diras d'un air mystérieux à ses gens que tu viens de la part d'une très jolie femme qui a remarqué leur maître, et qui voudrait savoir son nom et son adresse. Il est impossible, alors, que les domestiques ne te le disent pas. Comprends-tu bien?

— Mais, monsieur, puisque ce n'est pas vrai... — dis-je à Robert d'un air niais et embarrassé. — Il faudra donc que je mente?

— Bravo, anti-Frontin! — s'écria Balthazar, ne pouvant rester muet plus longtemps, tout à l'heure tu m'effrayais, tu tournais légèrement au Figaro, mais ce dernier trait me rassure! Aussi, — s'écria le poète avec une exaltation croissante, — aussi j'élève tes gages à quinze mille livres tournois pour cette vertueuse réponse, — s'écria Balthazar. — Seulement, tu me fourniras de tire-bottes, d'allumettes chimiques, de cirage et de faux-cols.

— Mais, monsieur, si ce jeune homme ne vient pas en voiture? — dis-je à Robert, — comment parler à ses domestiques?

— S'il vient à pied, tu attendras qu'il sorte et tu le suivras...

— Où cela, monsieur?

— Partout où il ira... il faudra bien qu'il couche quelque part.

— Ah! ça c'est vrai, — dis-je d'un air fin et triomphant, — et comme on ne couche que chez soi... je saurai bien où il demeure.

— *On ne couche que chez soi!* — s'écria Balthazar épanoui. — Martin,

pour rémunérer ta chaste croyance, je porte tes gages à soixante mille livres tournois; mais tu me fourniras de chaussettes, de socques articulés, de bretelles, de sous pour passer le pont des Arts, et tu m'offriras cinq melons dans la primeur...

— Vous êtes bien bon, monsieur, — dis-je au poète; puis, m'adressant au comte : — Une fois que je saurai où demeure ce monsieur, je ne saurai pas son nom pour cela.

— Tu entreras chez le portier, tu lui dépeindras l'homme qui est rentré le soir, et tu lui demanderas son nom... je te trouverai un prétexte.

— Ah! monsieur... comme vous êtes donc malicieux! — m'écriai-je avec admiration.

— Maintenant, autre chose, — me dit Robert de Mareuil en me remettant une lettre probablement écrite pendant mon absence. — Tu vas porter ceci passage Bourg-l'Abbé, chez le nommé Bonin, marchand de jouets d'enfants.

A ce nom de *Bonin*, de vagues souvenirs me revinrent à l'esprit; il me semblait avoir déjà entendu prononcer ce nom; mais je ne pus me rappeler dans quelle circonstance, et à quelle personne il appartenait.

— Il n'en sera pas de cette lettre comme de celle du baron, — me dit Robert de Mareuil, — tu la remettras à M. Bonin lui-même, il ne sort guère de sa boutique... et il te donnera une réponse.

— Bien, monsieur...

— Allons, va... et reviens vite...

— Et tu diras, en revenant, au petit traiteur de la rue Saint-Nicolas d'apporter à dîner... pour deux, — me dit majestueusement Balthazar, — car nous te nourrissons, Martin, nous te logeons... et nous t'habillerons quand tes vêtements, encore excellents, seront usés... tu coucheras dans l'antichambre; le buffet te servira de commode; je te prêterai ma peau d'ours de Sibérie, en attendant je t'aie organisé un lit convenable; tu dormiras là comme un roi.

— Oh! je ne suis pas difficile, monsieur, — lui dis-je. — En rentrant, je prendrai à mon garni le peu d'effets que je possède; je me trouverai bien partout où vous me mettrez.

— Allons, dépêche-toi... me dit Robert de Mareuil, — tu attendrais M. Bonin, dans le cas où il ne serait pas rentré.

— Bien, monsieur. — Et je sortis.

J'arrivai passage Bourg-l'Abbé, passage triste, sombre s'il en est; au moment où j'y entrais, je fus assez violemment heurté par un tout jeune homme qui venait de s'élancer d'un élégant cabriolet, pendant que

le groom se tenait à la tête d'un beau cheval impatient et fougueux. Après m'avoir adressé une légère excuse, ce jeune homme ou plutôt cet adolescent, d'une figure imberbe et assez vulgaire, mais vêtu avec beaucoup de recherche, passa devant moi : je le suivis en cherchant des yeux la boutique de jouets d'enfants.

Au moment où je venais de la découvrir, j'y vis entrer l'adolescent qui était descendu de cabriolet devant moi; je le trouvai auprès du comptoir lorsque je m'y présentai à mon tour : deux autres personnes attendaient dans cette boutique; la première était un chasseur portant le couteau de chasse en sautoir, l'habit vert, les épaulettes d'argent et le tricorne empanaché de plumes de coq : la seconde une fort jolie fille qui me parut une fringante soubrette, à en juger du moins par sa mine éveillée, son frais petit bonnet, son tablier bien blanc et sa mise proprette. Le chasseur, grand garçon leste et dégourdi, me parut en conversation réglée avec la femme de chambre, assise à ses côtés; tandis qu'une vieille au teint jaune et ridé, à l'air revêche, aux yeux gris et perçants, était pour ainsi dire accroupie derrière le comptoir.

L'adolescent dont j'avais été précédé s'approcha de cette mégère, et, a ma grande surprise, il lui adressa la parole avec une sorte de déférence affectueuse.

— Bonjour, ma chère madame Laridon, — lui dit-il, — comment vous va?

— Si vous venez pour l'affaire, — dit la vieille d'un ton maussade, — vous pouvez vous en retourner... ça ne se peut pas.

— Comment? — s'écria l'adolescent, qui me parut cruellement désappointé; — hier c'était convenu...

— Hé bien! aujourd'hui c'est déconvenu... voilà...

— Mais, ma chère madame Laridon, c'est impossible. M. Bonin savait bien que je comptais là-dessus, moi...

— Restez là dix heures, parlez-moi dix heures, — reprit brusquement la mégère, — ça sera comme si vous chantiez vêpres : le patron a dit non, c'est non!

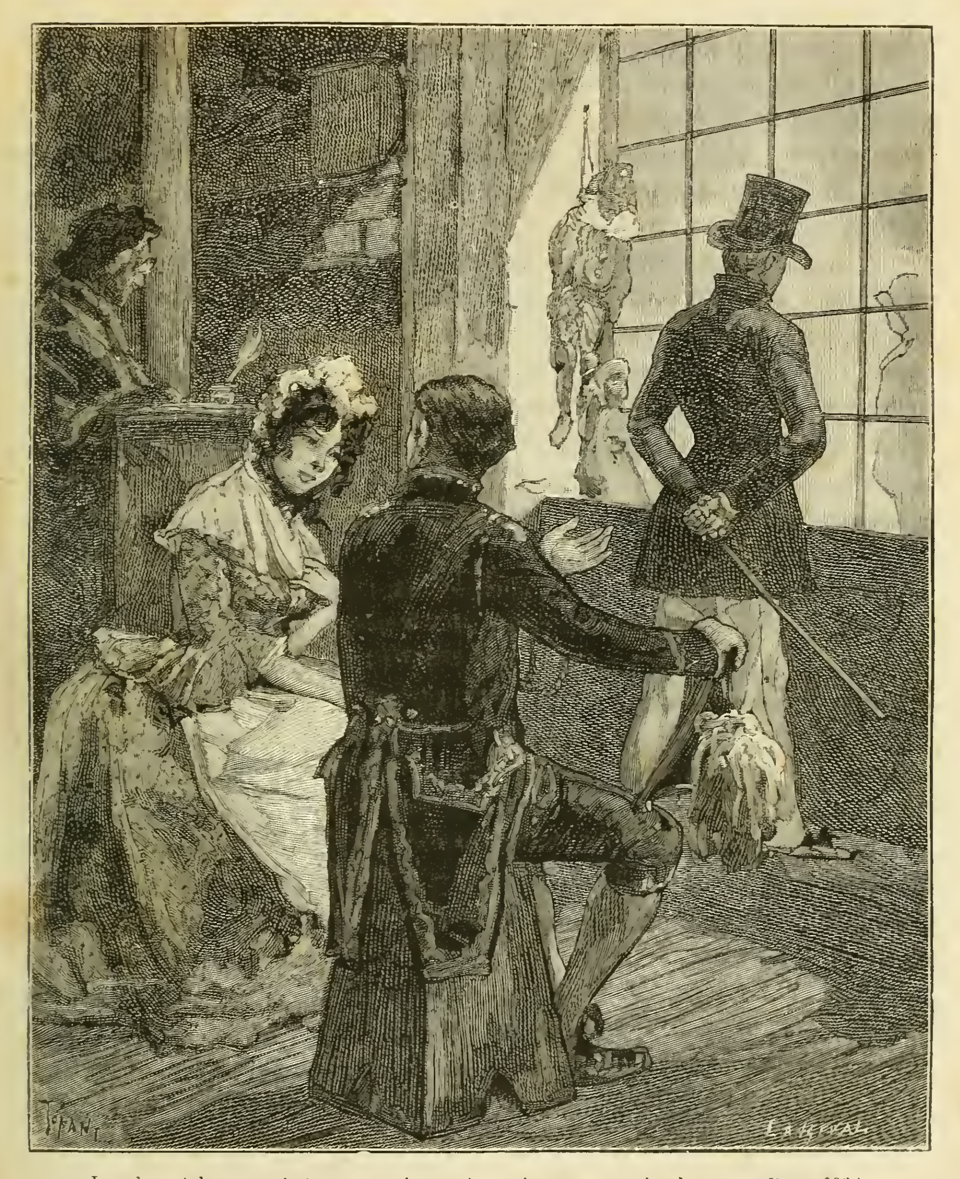
— Mais alors, — s'écria l'adolescent désolé, — il ne fallait pas qu'il me promît pour aujourd'hui...

— Assez causé, — dit la mégère en croisant ses bras sous son tablier, et restant insensible à toutes les instances du jouvenceau.

— Ça m'est égal, — dit enfin celui-ci avec un accent de désappointement courroucé, — j'attendrai M. Bonin.

La vieille femme fit un geste de tête et d'épaules qui semblait dire :

— Faites ce qu'il vous plaira.



« Les deux tabourets étaient occupés par la soubrette et par le chasseur. (Page 698.)

Puis, m'avisant à la porte où je restais, attendant que l'adolescent eût quitté le comptoir, cette femme me dit :

— Qu'est-ce que vous voulez?

— J'apporte une lettre pour M. Bonin, madame.

— Il va rentrer... vous la lui remettrez, — me répondit-elle brusquement.

Il n'y avait que deux tabourets dans cette boutique, ils étaient oc-

cupés par la soubrette et par le chasseur. L'adolescent me parut blessé de ce que le laquais de grande maison ne lui offrît pas le siège qu'il occupait; mais le chasseur, fort insoucieux de commettre cette grave *inconvenance*, échangea un regard ironique avec la fringante soubrette, en lui faisant remarquer la rougeur de dépit qui montait au visage du jouvenceau.

De plus en plus surpris de ce que je voyais et de ce que j'entendais, j'examinai cette étrange boutique avec une curiosité croissante. Au lieu d'être riante et gaie, comme le sont habituellement les magasins de ce genre, avec leurs poupées fraîchement vêtues de satin et de paillettes, avec leurs petits *ménages* étincelants comme de l'argent ou leurs chevaux enharnachés d'écarlate et d'oripeaux, cette boutique était d'un aspect sombre et nu; à l'exception de quelques vieux *joujous,* fanés, décolorés et poudreux, étalés pour *la montre*, je ne vis, dans l'intérieur de ce magasin, aucun autre jouet d'enfants; elle était garnie, du haut en bas, de grands casiers bruns remplis de poussière.

J'en étais là de mes observations, presque caché dans l'ombre du fond de la boutique, car la nuit s'approchait, lorsque je vis entrer un homme de haute taille, portant de longues moustaches grises sur sa figure bistrée, un col noir, une grande redingote bleue, militairement boutonnée jusqu'au menton, une grosse canne plombée, et un vieux feutre sur l'oreille.

Je ne me trompais pas... c'était le cul-de-jatte. Ses épaisses moustaches, sa tournure militaire, m'avaient tout d'abord empêché de le reconnaître. De crainte d'être aperçu de lui, je me retirai dans l'angle le plus obscur du magasin

A la vue du bandit, la vieille femme parut sortir tout à coup de son apathie. Elle se leva à demi et s'écria vivement :

— Eh bien?...

— Ça se gâte, — dit le cul-de-jatte à voix basse. — Il paraît que c'était un loup sous une peau de mouton.

— Comment? ce n'est pas fini? — dit la vieille femme d'un ton de reproche.

— Fini!... ah! bien oui! fini, — reprit le cul-de-jatte. — Le *capitaine* aura du fil à retordre...

— Avec un... poulet pareil, — fit la vieille en haussant les épaules de dédain.

— Je vous dis que le poulet est un coq... — répondit le cul-de-jatte, — un coq bien armé d'éperons, et qui ne se laissera pas manger la tête... C'est moi qui vous le dis...

— Alors, qu'est-ce que vous voulez? — dit la vieille en grommelant. — A quoi bon venir ici?

— Le capitaine engage le patron à accepter le tiers... Comme ça... il aura moyen... de moyenner.

— Le patron n'y est pas, ça le regarde : il écrira ce soir au capitaine, — répondit la vieille.

— Ainsi, c'est convenu, au port d'arme jusqu'à demain, — dit le cul-de-jatte, — je vais en prévenir le capitaine.

— Le patron lui écrira, — reprit la vieille.

Le cul-de-jatte sortit.

En entendant ces mots *le capitaine*, un singulier pressentiment me dit qu'il s'agissait de Bamboche, toujours en rapports avec le cul-de-jatte. Je cherchais aussi vainement à deviner quels singuliers intérêts pouvaient amener des personnes de conditions si différentes dans cette sombre boutique de jouets d'enfants, où il n'était nullement question d'acheter ou de vendre des jouets d'enfants.

Soudain la vieille femme, collant, pour ainsi dire, sa figure sèche et ridée aux carreaux de la boutique, dit d'une voix creuse :

— Voici le patron!

A ces mots, le chasseur, la soubrette se levèrent avec empressement, et l'adolescent s'écarta de la porte vitrée à travers laquelle il avait jusqu'alors regardé dans le passage, afin de dissimuler, sans doute, sa mauvaise humeur.

LI

Le marchand de jouets d'enfants. — Martin retrouve une ancienne connaissance. Moyen d'apprendre ce que l'on veut savoir.

La porte de la boutique s'ouvrit.

Le jour baissant, rendu plus sombre encore par l'obscurité du passage, m'empêcha d'abord de distinguer les traits du marchand de jouets d'enfants; il portait, d'ailleurs, un vieux chapeau enfoncé sur les yeux, et le collet de sa redingote couleur tabac d'Espagne, relevé, sans doute crainte du froid, lui cachait les oreilles et une partie du visage.

Malgré le dépit courroucé qu'il avait témoigné, l'adolescent s'approcha du marchand et lui adressa la parole avec une sorte d'obséquiosité timide, inquiète, presque suppliante :

— Bonjour, mon cher monsieur Bonin, — lui dit-il, — je venais pour...

Le marchand, interrompant le jouvenceau, dit vivement à la vieille :

— Tu ne l'as donc pas averti que ça ne se pouvait pas?

— Je le lui ait dit, archi-répété, — grommela vieille; — il a voulu rester...

Alors, s'adressant à l'adolescent, M. Bonin lui dit d'un ton fort significatif :

— Bonsoir, jeune homme.

Et il lui tourna brusquement le dos.

— Mais, monsieur Bonin, — reprit le jouvenceau d'une voix suppliante, — je vous en supplie... si vous saviez... je vais vous expliquer pourquoi je...

— Inutile... inutile... — s'écria M. Bonin, sans même regarder l'adolescent, — j'ai dit non... c'est non... Bonsoir.

— Mais, monsieur Bonin... je vous en conjure... écoutez-moi donc.

— Allez vous coucher, jeune homme, ça vous rafraîchira le sang, — dit M. Bonin au jouvenceau. — Encore une fois, bonsoir.

Puis, s'adressant au chasseur, le marchand de jouets d'enfants lui dit :

— Vous venez de la part du duc?

— Oui, monsieur; voila une lettre de mon maître...

Au moment où le chasseur remettait son message à M. Bonin, l'adolescent, furieux sans doute d'être ainsi humilié devant témoins, s'écria :

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, je vous dénonce comme un fripon que vous êtes, monsieur Bonin... je dirai que je ne songeais pas à mal, lorsque j'ai reçu une lettre dans laquelle on me disait qu'une personne sachant que mon père était riche, me proposait des avances sur l'héritage qui me reviendrait un jour... Je dirai...

— Ta, ta, ta... vous direz... vous direz!!! quoi? que direz-vous? Voilà comme sont ces petits messieurs-là, — reprit le marchand en haussant les épaules avec une expression de dédaigneuse insouciance, — ils viennent vous proposer d'escompter la mort de *papa* ou de *maman,* parce qu'ils n'ont pas la patience d'attendre l'héritage dont ils sont friands... et quand d'honnêtes marchands refusent de favoriser leurs désordres, ils viennent les injurier chez eux : ça fait pitié... voilà tout.

— Comment! vous osez dire, — s'écria l'adolescent en s'exaltant de plus en plus, — vous osez dire que vous n'êtes pas complice de ce capitaine de hasard qui m'a fait signer pour cent mille francs de lettres de change en blanc pour lesquelles j'ai été censé recevoir de lui un chargement de bois de campêche et de jambons d'ours, — un brevet d'invention et d'exploitation pour les *aérostats lycophores*, — mille bouteilles de lacryma-christi, — deux mille exemplaires de *Faublas*, — je ne sais combien de quintaux de rhubarbe, — une cession de dix lieues carrées de territoire au Texas, — une partie de plumes d'autruche, — et une créance hypothécaire sur le bey de Tunis... objets et propriétés imaginaires, dont je n'ai jamais vu que les bordereaux et les prétendus titres, et que vous m'avez rachetés en bloc, vous... pour la somme de treize mille trois cents francs?

A l'énumération des étranges valeurs données à l'adolescent, le chasseur et la soubrette partirent d'un fou rire. Je ne partageai pas cette hilarité; car j'ignorais complètement alors ce que c'était que les prêts usuraires.

L'adolescent n'eut pas l'air de remarquer cette impertinente gaieté; mais sa colère redoubla, et il s'écria en s'adressant au marchand :

— Je vous dis, moi, que vous êtes complice de ce fripon de capitaine; vous le sentiez si bien, que vous m'aviez proposé une affaire soi-disant bien meilleure, puisque, au lieu de prétendues marchandises, il s'agissait d'espèces, et qu'aujourd'hui même vous deviez me remettre vingt mille francs contre un blanc-seing signé de moi... et vous osez nier votre promesse!

— Une dernière fois, jeune homme, je déclare que jamais je ne serai le complice de vos folles prodigalités... Allez trouver papa et maman. Soyez bien gentil, et ne faites pas de bruit dans ma boutique... sinon j'enverrai Laridon chercher la garde...

— Puisqu'il en est ainsi, — s'écria le jeune homme exaspéré, — vous entendrez parler de moi...

— Quand vous voudrez... je suis en règle... — dit le marchand avec calme, pendant que l'adolescent sortait en refermant violemment la porte.

— Imbécile, — dit à demi-voix M. Bonin.

Et il prit des mains du chasseur, et lut la lettre que celui-ci était sur le point de lui remettre, au moment où la colère de l'adolescent fit explosion.

Plus j'entendais la voix de M. Bonin, voix claire, aiguë, à l'accent sardonique, plus il me semblait la reconnaître. En vain je tâchais de distinguer les traits de cet homme; je ne pouvais y parvenir, grâce à son collet toujours relevé, à son chapeau toujours enfoncé sur les yeux, et au jour de plus en plus sombre qui envahissait la boutique, au fond de laquelle je me tenais immobile.

— Vous direz au duc,— dit au chasseur le marchand de jouets d'enfants, après avoir lu, — que je n'ai pas le temps d'aller aujourd'hui chez lui, examiner les objets dont il me parle... qu'il les apporte ou qu'il les envoie demain soir, de sept à huit heures, à l'heure de mon dîner, je les verrai, et je dirai ce que ça vaut.

— Comment? comment? — reprit le chasseur avec l'impertinente familiarité d'un laquais de grande maison, — ce n'est pas ça; M. le duc entend que vous veniez le voir aujourd'hui.

— Eh bien! M. le duc ne me verra pas, voilà tout, — répondit M. Bonin avec une froide ironie; — qu'il vienne demain... à l'heure de mon dîner... il me trouvera...

— C'est tout de même joliment drôle qu'un duc et pair, fils d'un maréchal de l'Empire, soit obligé d'être à vos ordres, dit le chasseur, blessé pour ainsi dire dans l'amour-propre de son maître.

— Ah bah; vraiment! — dit le marchand de jouets. — Il faut pourtant qu'il se donne cette petite peine-là, puisqu'il veut emprunter sur les crachats, l'épée et autres brimborions en diamants de feu son père, ce cher petit seigneur! Quant à vous, mon garçon, croyez-moi, si votre jeune maître vous doit des gages, faites-vous payer... Il est à bout de ses pièces. Quand la maison se lézarde... les rats s'en vont... et ils ont bon nez... Profitez de l'apologue... Bonsoir.

Le chasseur parut en effet assez frappé de l'apologue, et sortit après

avoir fait un signe d'intelligence à la soubrette. Celle-ci remit, à son tour, une lettre au marchand de jouets, qui dit, en la lisant :

— A la bonne heure, ta maîtresse à toi est une femme d'ordre, mon enfant; elle est cupide, elle est avare; elle songe à l'avenir, elle pense au solide, et elle n'a pas dix-huit ans! et elle est belle comme un astre... Mais aussi elle connaît ses fils de famille par cœur, et elle joue de ces imbéciles-là sur tous les airs, tant qu'ils sont ses amants... Voyons ce qu'elle me veut.

Et, ce disant, M. Bonin décacheta la lettre.

J'ai su depuis ce qu'elle contenait; la voici dans toute sa naïve simplicité, sauf une horrible orthographe qu'il est inutile de rapporter :

« Mon bon vieux,

« Le petit marquis veut me donner pour soixante mille francs de diamants, mais il n'est pas en fonds pour le moment; son intendant attend des rentrées d'ici à trois ou quatre mois... des *vraies* rentrées... *j'en suis sûre*... mais trois mois!... c'est long, et puis vaut mieux tenir qu'attendre... et puis, il y a un Russe très riche dont on m'a parlé... vous comprenez; enfin, ce serait comme le *denier d'adieu* du marquis; aussi je lui ai dit que je voulais les diamants tout de suite, et que, comme il n'avait pas d'argent comptant... je connaissais quelqu'un qui pourrait lui prêter soixante mille francs, mais à 20 p. 100 d'intérêts payés d'avance pour six mois.

« *Ce quelqu'un-là*, C'EST MOI; mais, en apparence, ça sera vous; j'ai ordonné à mon agent de change de vendre pour 3,200 livres de mes rentes, vous vous aboucherez avec l'intendant du petit marquis, vous exigerez une lettre de change, à six mois, bien en règle, et vous serez censé lâcher les fonds, que l'on ira toucher chez mon notaire sur un mot de vous : il est prévenu. De cette façon-là, j'aurai les diamants tout de suite, et je bénéficierai des 15 p. 100 d'intérêts, car il y aura, bien entendu, 5 p. 100 de commission pour vous.

« Si vous flairez quelque affaire solide et avantageuse (je ne veux pas de *carottage* ni de *mineurs*), écrivez-moi; j'ai encore une centaine de mille francs disponibles pour un an environ, car je *guigne* toujours cette fameuse ferme de Brie... C'est un gros *nanan*, mais, tôt ou tard, il sera dans mon sac.

« N'oubliez pas d'aller demain matin chez l'intendant du petit marquis. Toute à vous, mon bon vieux.

« MALVINA CHARANÇON. »

— Et cet amour de femme-là n'a pas dix-huit ans! — s'écria le marchand de jouets après avoir lu. — Quelle tête! quelle intelligence pratique des affaires!

Puis s'adressant à la soubrette :

— Tu diras à ta maîtresse que c'est bien... Je ferai exactement ce qu'elle demande... En voilà une qui te paye régulièrement tes gages... j'en suis sûr, hein?...

— Oh! monsieur... je crois bien! je les place chez elle... Ma maîtresse!! c'est plus sûr qu'un notaire!!

Et la soubrette sortit pour aller sans doute rejoindre le chasseur, qui n'avait probablement pas quitté le passage.

La nuit était alors tout à fait venue. Soudain d'éblouissants jets de gaz éclairèrent le passage et l'intérieur de la boutique du marchand de jouets. Cet homme ôta son chapeau et rabaissa le collet de sa redingote.

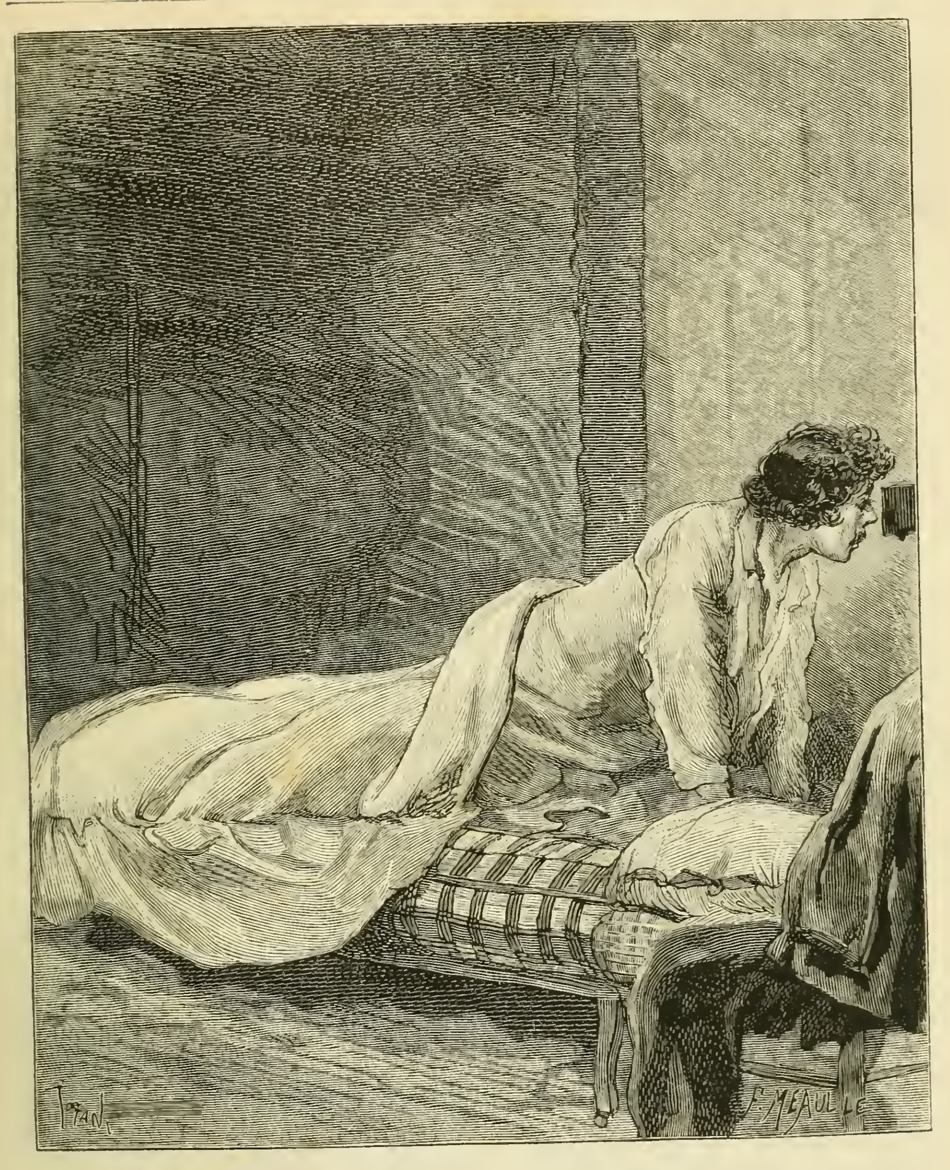
Je reconnus mon ancien maître... la Levrasse.

Une sorte de frayeur rétrospective me fit un instant frissonner, surtout lorsque j'eus remarqué les profondes cicatrices d'une large brûlure qui s'étendait depuis le bas de la joue jusqu'au front, brûlure sans doute occasionnée par l'incendie de la voiture nomade allumé par Bamboche; la figure de la Levrasse était toujours imberbe, blafarde et sardonique. Il me parut à peine vieilli; seulement, au lieu de porter ses cheveux à la chinoise, il les portait coupés très ras et en brosse, ce qui changeait peu l'aspect de sa physionomie. Je ne pus maîtriser une certaine émotion en présentant la lettre de Robert de Mareuil; mais je ne ressentais pour le bourreau de mon enfance aucune haine personnelle, si cela peut se dire; c'était un mélange de dégoût, de mépris et d'horreur, qui me soulevait le cœur; j'aurais voulu, par un sentiment d'équité, voir ce misérable livré à toutes les rigueurs des lois; mais j'aurais cru me souiller en exerçant sur lui de violentes représailles, que ma jeunesse, ma force et ma résolution eussent rendues faciles.

Avant que la boutique fût éclairée, je m'étais tenu à l'écart et dans l'ombre, dans une espèce de renfoncement formé par la baie de l'arrière-boutique; la Levrasse n'avait donc pas jusqu'alors remarqué ma présence; aussi, à ma vue, il recula d'un pas, et dit à la vieille femme, d'un air surpris et contrarié :

— D'où diable sort-il? Il était donc là? Et moi qui, tout à l'heure, me croyais en *famille*.

— Comment! — reprit la vieille, — vous ne l'avez pas aperçu? Moi, je croyais que vous le gardiez exprès pour la fin.



« J'écoutai l'entretien suivant... » (Page 709.)

La Levrasse haussa les épaules, frappa du pied et me dit en m'examinant avec attention :

— Qui êtes-vous? d'où venez-vous? que voulez-vous?

— Monsieur, je viens vous apporter une lettre de la part de M. le comte Robert de Mareuil.

A ce nom, une vive satisfaction se peignit sur les traits de la Levrasse, et il me dit :

— Donnez, donnez cette lettre... je m'attendais à la recevoir hier.

Après avoir lu la lettre que je lui donnai, et dont le contenu sembla lui plaire beaucoup, il me dit avec un accent d'extrême bienveillance :

— Mon garçon, vous direz à M. le comte Robert de Mareuil que j'aurai l'honneur d'être chez lui demain matin sur les dix heures, ainsi qu'il le désire.

Puis la Levrasse m'ouvrit fort poliment la porte de la boutique en me répétant :

— Demain, à dix heures... ne l'oubliez pas, mon ami, je serai chez M. le comte Robert de Mareuil.

Je sortis de la boutique de la Levrasse avec de nouveaux et puissants motifs de réflexions, d'intérêt, de crainte et de curiosité; j'étais presque certain que le capitaine dont avait parlé le cul-de-jatte était aussi ce même capitaine que l'adolescent regardait comme le complice des prêts usuraires du marchand de jouets d'enfants; en un mot, qu'il s'agissait encore du capitaine Bambochio.

Quant à la Levrasse, que je retrouvais sous le nom de M. Bonin, marchand de jouets d'enfants, alors seulement je me souvins qu'en effet l'ancien saltimbanque s'appelait *Bonin*, nom quelquefois inscrit sur nos affiches, mais que j'avais complètement oublié. Je m'étonnai peu du ténébreux métier qu'il faisait, sous le prétexte de vendre des jouets d'enfants; plus tard seulement j'eus une idée complète de cette nouvelle infamie.

Quelle singulière fatalité, après tant de vicissitudes, de pérégrinations, réunissait ces trois hommes ! — Bamboche, — le cul-de-jatte, — et la Levrasse?

Quelle communauté d'intérêts avait pu leur faire oublier la haine implacable dont ils devaient être animés les uns contre les autres? Comment Bamboche avait-il pu renoncer à ses sentiments de vengeance contre la Levrasse?

Je n'en pouvais douter, Bamboche avait été l'auteur ou le complice de bien basses, de bien coupables actions... pourtant je ne sentais pas diminuer mon attachement pour lui. Il se mêlait à cette amitié une sorte de pitié douloureuse, car j'avais été témoin des sincères velléités de retour vers le bien auxquelles avait souvent obéi Bamboche; je ne sais quel vague espoir me disait que mon influence sur cette nature énergique lui serait peut-être salutaire. Mon désir de le revoir était bien vif, mais j'eus assez d'empire sur moi pour ne hasarder aucune tentative de rapprochement avant d'avoir arrêté le plan de conduite que je devais tenir à l'endroit des hommes et des choses qui me semblaient importer aux intérêts de Régina.

De retour chez mes nouveaux maîtres, je rapportai au comte Robert de Mareuil la favorable réponse du marchand de jouets d'enfants; il me parut radieux, et son ami Balthazar se livra aux démonstrations de joie les plus bruyantes et les plus excentriques. Il voulait absolument aller le soir même aux Funambules pour décerner une ovation à Basquine, qu'il admirait de confiance, car il ne l'avait jamais vue jouer; mais Robert de Mareuil ayant rappelé à son ami que leur soirée devait avoir un but plus sérieux, le poète dut, en soupirant, ajourner son projet.

Après leur frugal dîner, dont les reliefs me suffirent, mes maîtres me prévinrent qu'il serait inutile de les attendre, et m'engagèrent à me coucher, ajoutant qu'ils m'éveilleraient à leur retour, s'ils avaient besoin de quelque chose.

Avant son départ, Robert de Mareuil m'avait ordonné d'ouvrir sa malle, son sac de nuit, et de mettre en ordre les effets qu'ils contenaient.

Cette besogne fut bientôt accomplie, car il était difficile de voir une garde-robe moins nombreuse et plus *fatiguée* que celle du comte Robert. Le seul objet de luxe que je trouvai dans cette espèce d'inventaire fut un beau nécessaire à écrire, en cuir de Russie, à fermoir et à serrure d'argent, dont Robert de Mareuil possédait sans doute la clef.

En allant et venant dans cet appartement, j'observai une chose qui ne m'avait pas frappé tout d'abord.

Je remarquai, dans la cloison qui séparait la chambre de mes maîtres de celle que je devais occuper, une sorte de replâtrage circulaire de six pouces environ de diamètre, et élevé de trois pieds au-dessus du plancher.

Évidemment cette muraille avait été primitivement percée par un tuyau d'un poêle (destiné sans doute à chauffer alors la pièce où j'allais coucher) qui allait se perdre en formant un coude à travers la cheminée de la pièce voisine.

Dans cette chambre, occupée par mes maîtres, le papier de la tenture cachait ces vestiges; mais dans la pièce où je couchais l'on n'avait pas pris soin de les dissimuler...

Il me vint alors une pensée blâmable en soi, je l'avoue, mais qu'autorisaient peut-être les craintes croissantes que m'inspiraient les étranges relations de Robert de Mareuil et ce que j'avais pu pénétrer de ses desseins sur Régina...

En laissant du côté de la chambre voisine le papier de tenture qui cachait l'ancien passage du tuyau, mais en retirant de mon côté les matériaux qui l'obstruaient, je pouvais ne perdre aucune parole de mes

maîtres, lors même qu'ils eussent parlé à voix très basse... Pour masquer l'ouverture de cette espèce de conduit acoustique, je n'avais qu'à prendre derrière le buffet un morceau de tenture et à l'ajuster soigneusement à la place du replâtrage apparent dans ma chambre.

J'hésitai avant de me décider à commettre cet abus de confiance, je m'interrogeai sévèrement, me demandant à quel mobile j'obéissais?

Quel but je me proposais?

Et enfin, si une nécessité absolue m'autorisait à agir ainsi?

A ces questions, que je me posais en toute sincérité, je répondis :

— Le mobile auquel j'obéis est le dévouement le plus absolu que puisse inspirer un amour aussi passionné que respectueux et désintéressé, un amour qui doit être et sera toujours ignoré de celle qui l'inspire...

Le bien que je me propose est de protéger, de défendre, autant que me le permet mon humble condition, une noble jeune fille que je crois... que je *sens* menacée.

La nécessité qui m'impose l'obligation d'agir comme je fais est absolue : je n'ai aucun autre moyen de m'assurer des véritables intentions de Robert de Mareuil... et d'ailleurs, j'en atteste le ciel !... si mes soupçons ne sont pas fondés, si je reconnais la droiture du caractère de ce jeune homme, si ses projets, si ses espérances sont partagés par Régina, quelque douloureuse que me soit cette résolution, je serai aussi zélé pour servir les desseins de Robert de Mareuil que je leur aurais été hostile dans le cas contraire.

Enfin, dernière épreuve, après m'être demandé en mon âme et conscience si mon action aurait été approuvée par Claude Gérard, à la sanction de qui je reportais toujours mentalement mes actions... je me décidai...

Au bout d'une demi-heure, une communication *acoustique*, parfaitement masquée, existait entre la chambre voisine et la mienne. Les sons m'arrivaient si distinctement, qu'ayant allumé du feu dans la cheminée de cette chambre occupée par mes maîtres, j'entendis parfaitement les légers pétillements du bois quoique la porte fût fermée.

Ceci fait, j'attendis avec impatience le retour de Robert de Mareuil en m'étendant sur la peau d'ours que Balthazar m'avait généreusement octroyée, mon chevet tourné du côté de la communication que je venais d'établir.

LII

L'entretien. — Le budget d'un homme comme il faut. — Un plan de haute comédie.
Martin porte la livrée. — Un usurier.

Au bout de deux ou trois heures, Robert de Mareuil et Balthazar rentrèrent, traversèrent rapidement la pièce où j'étais couché, feignant de dormir profondément, et s'enfermèrent dans la chambre voisine. Presque aussitôt, j'entendis le bruit d'une chaise heurtée ou renversée avec colère.

Approchant alors mon oreille de l'espèce de conduit acoustique pratiqué presque à mon chevet, j'écoutai l'entretien suivant :

— Allons donc, Robert ! — dit le poète d'un ton d'affectueux reproche, — du calme... du courage... que diable ! rien n'est désespéré...

— Tout est perdu... — s'écria Robert de Mareuil en marchant à grands pas, et en murmurant des imprécations de fureur.

— Non, tout n'est pas perdu... puisque rien n'est fait, — reprit Balthazar, — et encore quelle créance faut-il ajouter à ces bruits?... Voyons, Robert, pas d'égoïsme; tu sais combien je déteste d'être attristé, et tu es là, à me navrer le cœur avec ton désespoir.

Après un moment de silence, Robert de Mareuil reprit :

— Tiens... Balthazar... je n'ai que toi d'ami... tous ceux que j'ai comblés dans mon temps de prospérité. .

— Une fois la bise de la ruine venue, ont filé à tire d'aile ! comme les oiseaux de passage aux approches de l'hiver !... Parbleu !... tu t'étonnes de cela? — dit le poète, — alors à quoi t'a donc servi d'avoir mené la vie de Paris? Oublie tout cela, le passé est passé, causons du présent, en vieux amis de collège...

— Oui... — reprit Robert avec amertume, — maintenant je te reviens... Tant que j'ai été riche... je t'ai délaissé.

— Un instant... — s'écria Balthazar. — Ne confondons pas... c'est moi qui t'ai délaissé... quand je t'ai vu lancé... Je te demande un peu la belle figure que j'aurais faite dans ton grand monde, avec mes pauvres 1,200 francs de rentes et mon hydrophobie de travail et de rimaille. Mais je ne t'ai pas oublié pour cela, je t'ai vu cinq ou six fois dans ton bel

équipage. Tu passais sur le boulevard comme un brillant météore... Je te saluais de la main. Et, tout météore que tu étais, tu t'arrêtais, tu descendais de voiture, tu venais me parler; c'était intrépide de ta part, car je portais des bas de laine noire, des souliers lacés et un chapeau gris en toute saison. Tu devais être peu flatté d'être vu en conversation avec moi; mais...

— Balthazar!...

— Avoue cette petitesse... je t'en avouerai une autre, c'est que moi j'étais superbement fier d'être vu causant avec un jeune homme aussi élégant que toi! mais j'avais toujours du guignon, jamais un de mes *pairs* en souliers lacés ne m'a vu causer avec toi. Parlons sérieusement : nous avons obéi à nos destinées : tu t'es amusé comme un dieu... j'ai rimaillé comme un diable et nous nous retrouvons, moi, avec quelques milliers de vers de plus, toi, avec quelques milliers de louis de moins, ce qui égalise nos fortunes... Seulement... moi je suis très heureux de mon sort; grâce au travail, je vis huit à dix heures par jour au milieu du monde enchanté de l'imagination; le reste du temps... *j'espère*... qu'est-ce que je dis?... je vis dans la certitude de nager, un jour où l'autre, demain peut-être, en plein Pactole : j'en jure par le Styx et par la tête de mes libraires. C'est donc maintenant moi qui suis le riche, l'heureux, le millionnaire, et pardieu! je ne te laisserai pas te désespérer ainsi... Ce matin tu étais feu et flamme, te voilà neige et frimas, pourquoi? pour une nouvelle qui, fût-elle vraie, se borne à ceci : qu'il se trouve peut-être un obstacle sur ton chemin? Allons donc, Robert, je ne te reconnais plus...

— Ni moi non plus, — reprit le comte avec abattement. — Ah! le malheur fait douter de tout...

— Avec ces découragements-là, — s'écria le poète, — sais-tu où l'on va?...

Puis s'interrompant, il ajouta d'un ton grave et pénétré qui ne lui était pas habituel :

— Écoute, Robert, si je te croyais capable de vivre de très peu en attendant le moment où, grâce à tes anciennes relations et à quelques protections de famille, tu pourrais obtenir un modique emploi... je te dirais : Que l'avenir ne t'inquiète pas, partage avec moi... l'excessivement peu dont je vis; avant un mois ou deux tu seras casé dans quelque coin avec une bonne petite place de douze ou quinze cents francs... modeste, mais assurée... alors je...

— Écoute, à ton tour, Balthazar... — dit Robert en interrompant son ami, — élevé dans le luxe et dans l'oisiveté, j'ai pris l'habitude de satisfaire à tous les goûts dispendieux, à tous les caprices d'une opulence prodigue.

Je suis ignorant, paresseux et fier... j'aime dans la richesse non seulement les délices qu'elle donne, mais encore toutes les jouissances que l'orgueil en retire ; en un mot, j'aime autant à jouir... qu'à tenir *mon rang ;* oui, car à tort ou à raison, je crois qu'un homme de ma naissance doit vivre autrement qu'un autre : qu'il doit représenter... comme on dit, et porter splendidement son nom ; voilà pourquoi, tant que je l'ai pu, j'ai mené la vie d'un grand seigneur... A cette heure, me voici ruiné, criblé de dettes ; eh bien ! je te dis brutalement, je suis incapable de gagner ma vie par mon travail... D'abord à quel travail serais-je propre? A aucun... Et en admettant même que le hasard, ou une toute-puissante protection, me donnât un emploi, non pas de douze ou quinze cents francs, mais de douze ou quinze mille francs par an, je suppose...

— Comme qui dirait les appointements d'un préfet, d'un maréchal de camp, d'un évêque ou d'un conseiller à la Cour royale, — dit Balthazar.

— Eh bien !... à part même l'espèce d'humiliation qu'il y a à avoir *une place*, c'est-à-dire à être aux ordres de quelqu'un, que diable veux-tu que je fasse de douze ou quinze mille francs par an... moi qui ai pris l'habitude d'une existence de cent mille livres de rentes, au moins !... Ce que je te dis là te paraît peut-être absurde, c'est pourtant la vérité.

— Je te crois, Robert ; que diable ferais-tu de dix ou douze mille francs par an?... Sérieusement, très sérieusement, je te regarde comme incapable de pouvoir vivre à moins de soixante mille livres de rentes au minimum, et encore en te gênant beaucoup, en étant très *serré;* tu m'as prouvé cela une fois très mathématiquement, je me souviendrai toujours de ton budget raisonné. Laisse-moi te le rappeler, et pour cause.

« 1°, — me disais-tu, — *on ne peut pas* aller à pied : mettons huit à dix mille francs pour mon écurie ; — 2° les femmes du monde obligeant à des soins assommants, il faut chercher une maîtresse ailleurs, et le moins que l'on puisse donner à une fille un peu à la mode, c'est quinze cents francs par mois sans les cadeaux ; — 3° *on ne peut pas* dîner au cabaret à moins d'une carte de trente à quarante francs, si l'on veut être quelque peu considéré et choyé par les garçons ; il faut compter aussi quarante à cinquante francs pour une loge d'avant-scène à envoyer à sa maîtresse, ce qui, avec le bouquet quotidien obligé, et le dîner au cabaret, monte à environ cent francs par jour. — Ajoute à cela : — le loyer d'un appartement confortable, — l'entretien, l'imprévu, — les soupers, — les cadeaux à ma maîtresse, — les infidélités, — les fantaisies, — le jeu, — les paris de courses, — et tu verras qu'*au bas mot*, un homme d'un certain rang *ne peut pas vivre*, mais réellement pas vivre, à moins de quatre-vingts ou de cent mille francs par an, sans compter une centaine

de mille francs de premier établissement ; et encore doit-il vivre en garçon et sans maison montée. »

— C'est vrai, — dit Robert de Mareuil avec un amer soupir de regret, — oui, je défie un homme *comme il faut* de vivre à moins à Paris s'il veut tenir son rang...

— Tu es plus près de la vérité que tu ne le crois peut-être, Robert, en disant que *tu ne peux* pas vivre à moins, et je remets ce budget sous tes yeux pour bien constater la somme de tes besoins ; maintenant, pour toi, le superflu, passé à l'état chronique, est devenu tellement nécessaire, que, s'il te manquait par trop longtemps...

— Je me tuerais, dit froidement Robert.

Ces mots furent si résolûment prononcés par le comte, que je ne doutai pas qu'il ne dît la vérité. Le poète partagea cette conviction, car, après un silence, il reprit d'une voix très émue :

— Oui... je le crois, tu te tuerais. Aussi te le disais-je, tu ne peux pas vivre à moins de soixante mille francs... Oui, je comprends cela, moi qui pourtant vis avec mes douze cents francs... Oui, je comprends cela, car il faut prendre ses amis comme ils sont ; au lieu d'être borgne ou bossu, tu as l'infirmité *du superflu*, mais voilà tout. Mais je ne veux pas que tu te décourages, parce que, si tu te décourages, tu manqueras un mariage de cent ou cent cinquante mille livres de rentes, et de désespoir tu te brûleras la cervelle. Or, que diable ! je ne veux pas, moi, que tu te brûles la cervelle... Je veux, au contraire, que tu épouses mademoiselle Régina de Noirlieu... qui est au moins trois fois millionnaire... et tu l'épouseras... Les obstacles, nous les vaincrons ; pour cela je me mets à ton service... Et comme ce que je possède de plus clair en bien-fonds est... mon imagination... je mets surtout à ton service mon imagination et ma longue expérience de l'intrigue... dramatique, car j'ai là onze drames ou comédies entièrement vierges... Maintenant si tu m'en crois, nous commencerons par bien résumer ta position, celle de Régina... et le caractère des gens qui doivent prendre part à l'action... Débrouillons d'abord tout ça... absolument comme s'il s'agissait d'un drame à composer. Ceci nettement établi, nous aviserons. Figure-toi enfin que je suis ton collaborateur, et que c'est le plan d'une haute comédie... peut-être même d'un drame, que nous allons tracer... Voyons... d'abord le nom des acteurs... En fait de femme, nous avons *Régina de Noirlieu*... Jusqu'à présent... c'est tout.

— C'est tout ? — répondit Robert.

— Bon... Maintenant, les hommes : toi d'abord : *Robert de Mareuil, le baron de Noirlieu*, père de Régina, *le comte Duriveau*... et...

— Et *le prince de Montbar,* — s'écria Robert avec amertume,



« — On m'a arrêté au moment où je revenais d'un voyage. » (Page 717.)

— c'était sans doute de ce maudit prince que Martin voulait parler... car le prince est très jeune, très beau, et il vient souvent chez le baron.

Ces mots de Robert de Mareuil justifièrent mes soupçons ; je n'en pouvais presque plus douter : l'inconnu du cabaret des Trois-Tonneaux se nommait le prince de Montbar.

Balthazar reprit après un moment de silence :

— Sont-ce là... tous nos acteurs?

— Oui, tous... et Dieu me damne... il n'y en a que trop... — répondit Robert.

— En fait de petits rôles, — reprit Balthazar, — nous oublions notre anti-Frontin. Tout bête qu'il est, il peut nous être utile. Les renseignements qu'il t'a donnés ce matin ne t'ont-ils pas mis sur les traces de Duriveau et du prince de Montbar?...

— C'est vrai...

— Ajoutons donc *Martin,* laquais de Robert de Mareuil (tu verras que ma manière de procéder, quoique bizarre, n'est pas mauvaise). La scène se passe... à Paris... Maintenant jetons un coup d'œil rapide sur l'avant-scène...

— Allons! des folies... maintenant, — dit Robert avec impatience.

— Des folies... mais sache donc qu'on appelle l'*avant-scène* les événements qui ont précédé le moment où l'action va s'engager... En d'autres termes, pour voir clair à nos affaires, résumons en quelques mots ta position jusqu'à ce jour... à l'endroit de Régina. Quelques-unes de tes confidences datent de loin, j'ai pu oublier certaines circonstances... rectifie mes souvenirs s'ils me font défaut... éclaire-moi sur ce que j'ignore... pour tout prévoir, il faut tout savoir... et je crois que je ne sais pas tout.

— Non... — répondit Robert de Mareuil avec embarras...

— Tu m'instruiras à mesure que les faits se présenteront, — dit Balthazar. — Maintenant, voyons notre avant-scène. Tu as été élevé avec Régina, dont tu es parent... A cette amitié enfantine a succédé une habitude d'intimité entre vous, qui, à mesure que vous avez grandi, s'est changée en amour... Est-ce bien cela?

— Oui... amour tendre, passionné chez moi, — reprit Robert; — mais froid, grave et réservé chez Régina...

— Très bien... vous avez ainsi atteint, elle sa seizième année, toi tes dix-huit ou dix-neuf ans, — reprit Balthazar; — vous vous voyiez aussi souvent que l'autorisaient vos relations de famille, et vous continuiez de vous aimer, elle d'un amour de chaste pensionnaire, toi d'un amour de collégien... candide... vous promettant, comme cela se dit entre innocents, de vous aimer toujours... de n'être jamais que l'un à l'autre.

— Mais à une condition... — dit Robert.

— Quelle condition?... tu ne m'en avais pas parlé.

— Régina m'a juré de n'être jamais qu'à moi, — reprit Robert de Mareuil, — mais à la condition que je vengerais un jour la mémoire de sa mère...

— La venger... de quoi? — demanda Balthazar de plus en plus surpris, — la venger... comment?

— Régina ne s'était pas expliquée davantage... plus tard elle devait compléter cette confidence... mais nous avons été séparés par suite d'une rupture entre nos deux familles. Or voici ce que tu ne sais pas, Balthazar, — ajouta Robert de Mareuil : — Lors de notre dernière entrevue... Régina me dit d'un ton solennel : « On nous sépare... mais l'on ne peut séparer nos cœurs. Je vous ai aimé, je vous aime, Robert, parce que je vous connais depuis mon enfance, parce que je vous crois un noble cœur, un caractère généreux... parce qu'enfin vous m'avez juré de m'aider un jour à venger, à réhabiliter la mémoire de ma mère... indignement calomniée... Partez donc, Robert, puisqu'il le faut... mais... je vous le jure par le souvenir sacré de ma mère... le temps, la distance ne me feront jamais oublier la promesse solennelle que je vous fais aujourd'hui de n'être jamais qu'à vous... Le jour où je croirai le moment opportun... je vous dirai : *Venez*... et vous viendrez... je le sais. »

— Ce langage est touchant... Cette promesse est formelle... — dit Balthazar avec émotion. — Et étant donné le caractère ferme, loyal, chevaleresque de Régina, elle tiendra évidemment ce qu'elle a promis.

— Oh! il le faudra bien... — s'écria Robert avec une sorte de ressentiment amer, — mon avenir repose sur cette seule espérance.

Balthazar garda quelques moments le silence.

— Qu'as-tu? — lui dit Robert de Mareuil.

— Vraiment, — reprit le poète d'un ton pénétré, — Régina est une noble créature... mais reprenons l'avant-scène... Le baron emmène sa fille vivre au fond d'une terre dans le Berri. Tu oublies vite ton premier amour, et fidèle au *budget* dont tu m'avais posé les chiffres, tu y appliques joyeusement la fortune que t'a laissée ton père... Tout a une fin... même les héritages... Ta fortune à sec, les emprunts à bout, tu apprends que Régina, grâce à un héritage imprévu, se trouve riche de trois millions environ; tu te rappelles alors la promesse solennelle de ton *amie* d'enfance... Maintenant... dis-moi franchement : Te sens-tu absolument dégagé de toute affection passée et à venir pour Régina? Jouer le jeu que tu vas jouer... cela demande du sang-froid... je dirai même qu'il faut pour cela l'égoïsme inflexible de l'homme d'affaires; car tu ne dois pas te le dissimuler, c'est une affaire, une excellente affaire que tu veux faire... Rien de plus, rien de moins... Si tu réussis, je te dirai plus tard mon opinion personnelle là-dessus.

— Comment? — s'écria Robert, — explique-toi.

— Nous parlons maintenant au point de vue... dramatique, et non pas au point de vue... moral... pardon du mot... Une position difficile... presque désespérée (c'est la tienne) et des caractères étant donnés, nous tâchons de trouver les moyens de dénouer heureusement cette position diabolique... En cela, tu cherches à faire, je te le répète, une excellente affaire; moi je cherche à faire de la comédie d'intrigue... Il n'est donc pas question de morale là-dedans.

— Trouves-tu que j'agisse d'une façon déloyale? — s'écria Robert.

— Allons donc!... tu es ruiné... criblé de dettes. Une jeune fille, belle et riche, t'a promis d'être à toi, tu viens réclamer sa promesse. Sur cent personnes, quatre-vingt-dix-neuf et demie agiraient comme toi... Sois donc tranquille : au point de vue du monde... tu es pur, sans tache, comme l'agneau pascal...

— Mais à ton point de vue... à toi?

— A mon point de vue... à moi?

— Oui...

— Curieux!!

— Sois franc, tu n'agirais pas comme moi, Balthazar?

— Peut-être...

— Tu me blâmes?

— Mais je t'aide... parce qu'il s'agit pour toi, je le sais, d'une question de vie ou de mort, — dit gravement Balthazar.

— Tu me blâmes... et tu m'aides; pourquoi cette contradiction?

— Une contradiction? — s'écria le poète, en reprenant sa bonne humeur; — au contraire... c'est une fusion... un accord parfait... En te blâmant, j'obéis à mon opinion personnelle; en t'aidant, je partage l'opinion du plus grand nombre.

— Toujours bizarre.

— Que veux-tu... Robert... un poète... c'est une si drôle de chose...

Quoiqu'elle fût passive, je sus gré à Balthazar de cette protestation contre les projets de Robert de Mareuil; j'écoutai la fin de l'entretien de mes maîtres avec une inquiétude croissante.

— Continuons notre exposition, — répondit Balthazar. — En apprenant l'héritage inespéré que vient de faire Régina, tu apprends, en outre, qu'elle est très malheureuse chez son père... car elle n'est pas, dit-on, sa fille... Le baron, quoique des années se soient passées depuis cette découverte, a pris tellement au tragique cet accident comico-conjugal, que sa misanthropie semble tourner, dit-on, à la démence... ce qui rend la position de sa fille parfaitement intolérable, surtout depuis que le baron l'a ramenée à Paris. Tout ceci te paraît tissé par ta bonne fée; jeune

fille tourmentée est à moitié enlevée... Or, tu te proposes d'enlever Régina, bien certain que, pour mille raisons, son père ne te la donnerait pas... en mariage. Cette visée d'enlèvement n'est pas déraisonnable, tu as le serment de la plus chevaleresque des filles ; seulement elle ne t'a pas encore dit : *Venez*... mais, c'est égal, tu viens tout de même pour prévenir ses vœux; c'est ainsi que tu arrives à Paris afin de faire le siège en règle de Régina et de ses millions... Voilà où nous en étions ce matin à midi. Ce soir, incident nouveau complétant l'avant-scène : tu apprends, de source à peu près certaine, que tu as deux compétiteurs à la main de Régina : l'un, accepté par le baron, est M. le comte Duriveau, un veuf... un vilain enrichi et décrassé... L'autre prétendant, agréé, dit-on, par Régina, qui aurait dans ce cas oublié son serment à ton endroit... l'autre prétendant est le prince de Montbar, jeune homme de vingt-cinq ans, beau comme l'Antinoüs, noble comme un Montmorency, distingué, spirituel et suffisamment riche. Je n'ai rien oublié, je crois, de ce que je sais, du moins.

— Rien, — dit Robert de Mareuil.

— Quant à ce que j'ignore, — reprit Balthazar, — vois... si tu trouves à propos de m'instruire... à cette heure.

Après un moment de silence, Robert de Mareuil reprit d'une voix un peu embarrassée :

— Ce matin... je t'ai dit que j'arrivais de Bretagne... du château du marquis de Keroüard... chez qui j'avais été chercher un asile contre mes créanciers...

— Eh bien ?

— Ce matin, je suis sorti de la prison pour dettes... où j'étais depuis le mois de janvier.

— Toi... en prison... et je n'en ai rien su, — s'écria Balthazar d'un ton de reproche.

— J'ai voulu, autant que possible, tenir cela secret, je crois avoir réussi. On m'a arrêté au moment où je revenais d'un voyage de quelques jours, entrepris pour dépister mes créanciers.

— Mais tes dettes... sont considérables, — dit Balthazar, — qui les a payées ?

— Elles ne sont pas payées...

— Mais alors qui t'a fait sortir de prison ?

— Mes créanciers.

— Tes créanciers !

— Ils m'ont même facilité les moyens de contracter un nouvel emprunt chez ce marchand de jouets d'enfants à qui j'ai écrit ce matin.

— Cela tient du prodige.

— Pourtant rien de plus simple : j'ai convaincu mes créanciers qu'ils n'avaient rien à attendre de moi en me retenant prisonnier, tandis qu'en me remettant en liberté, et même en me procurant quelques fonds indispensables, ils rendraient possible un riche mariage que j'avais en vue...

— Je comprends.

— Ils ont, du reste, pris leurs sûretés... J'ai renouvelé, avant de sortir de prison, toutes mes lettres de change à trois mois... Je suis surveillé. Si le mariage a lieu... ils seront payés... S'il n'a lieu... Mais à quoi bon cette hypothèse ? Si le mariage m'échappe... ma résolution est bien prise...

— Maintenant que je sais tout ce que tu risques, tout ce que tu as souffert, — s'écria le poète, — je te dis, moi, que si, comme je l'espère, tu épouses cette noble fille... il est impossible que tu ne l'adores pas de nouveau, fût-ce au moins par reconnaissance.

— Je le crois comme toi. Elle m'aura sorti d'une position si désespérée... Mais à cette heure... je suis trop bourrelé d'incertitudes, de craintes, pour songer à l'amour...

— J'aime cette franchise... et je te crois ; cela redouble mon zèle... Tout ceci posé, la première chose à faire pour toi, c'est de revoir Régina... Qu'elle ait accueilli les prétentions du comte Duriveau, c'est impossible... Qu'elle accueille celles du prince de Montbar, c'est peu probable... Elle t'a fait un serment... tu ne l'en as pas déliée, et avec son caractère, elle ne peut pas se parjurer...

— Toute ma crainte est que le bruit de mes prodigalités, de ma ruine, peut-être même de mon emprisonnement, ne soit arrivé jusqu'à elle...

— Si Régina t'aime toujours, qu'importe ? — dit Balthazar à Robert de Mareuil. — L'amour est indulgent, et puis c'est pour t'étourdir sur une séparation trop cruelle que tu te seras jeté à corps perdu dans toutes les dissipations. Encore une fois... si elle t'aime toujours... le reste n'est rien.

— Demain, du reste, je saurai si elle m'aime.

— Demain ?

— Ne va-t-elle pas au Musée avec son père et le comte Duriveau ? Que je rencontre seulement le regard de Régina, je saurai mon sort... Fière et franche comme elle est... il lui sera impossible de dissimuler... Je la connais, l'impression de sa physionomie me dira tout.

— Tu as raison ; avant de rien combiner, il nous faut attendre le résultat de la rencontre de demain.

— Et si mes espérances sont trompées ! — s'écria Robert de Mareuil. — Et encore... non... non... — reprit-il, et je l'entendis repousser sa chaise avec violence, se lever et marcher avec agitation. — Non, à cette seule pensée, j'ai l'enfer dans le cœur.

— Voyons, Robert, calme-toi, — dit Balthazar avec émotion ; — vrai, tu m'effrayes... tu es pâle, tes yeux sont injectés de sang... Viens à la fenêtre respirer un peu l'air... cette chambre est petite... on étouffe. Voyons, calme-toi, remets-toi... Ce soir, tu es nerveux en diable.

J'entendis la fenêtre s'ouvrir, et Robert, presque au même instant, dire à Balthazar, en s'approchant de la croisée :

— Tu as raison... j'ai la tête en feu ; l'air me fera du bien... me calmera... Et alors je te dirai avec calme, mais avec résolution, que si Régina trompait mon espérance... je suis décidé à...

La voix de Robert de Mareuil s'affaiblissant de plus en plus à mesure qu'il se rapprochait de la fenêtre, il me fut impossible d'entendre la fin de sa phrase...

Seulement, quelques instants après, la voix de Balthazar, qui venait sans doute de se retirer brusquement de la fenêtre, arriva soudain jusqu'à moi, non plus joyeuse ou émue par l'affection, mais ferme, sévère, presque indignée.

— Je ne te crois pas... — disait-il à Robert de Mareuil, — je ne veux pas te croire.

— Écoute-moi... Balthazar.

— Je te dis, Robert, que tu te calomnies... car tu es incapable d'une action si noire. La plus indigne trahison de Mlle Régina de Noirlieu... ne t'excuserait pas !

— Et l'extrémité à laquelle je serais réduit n'excuse-t-elle pas tout ? — s'écria Robert. — Oublies-tu... ma position ?

— Je l'oublie si peu, Robert, que cette position peut seule étouffer en moi des scrupules dont je ne te veux pas parler... et c'est déjà beaucoup... mais aller au delà... Jamais ! Malgré ma vieille amitié pour toi, malgré mon dévouement dont tu n'as pas le droit de douter... je ne te reverrais de ma vie, si...

Robert de Mareuil, interrompant le poète par un éclat de rire contraint, qui me parut même presque convulsif, s'écria avec une gaieté que je crus aussi factice que l'éclat de rire :

— Comment, innocent poète dramatique que tu es, collaborateur par trop naïf, tu ne te rappelles pas que tout à l'heure tu m'as dit toi-même : « C'est le plan d'une haute comédie, peut-être d'un drame que nous allons tracer !... » Eh bien ! je voulais tout bonnement te montrer que je pou-

vais trouver ma petite scène dramatique tout comme toi... et tu as été ma dupe... et tu auras cru sérieusement que je serais assez indigne pour... Allons donc, Balthazar, je me fâcherais, si nous n'étions pas de si vieux amis.

En parlant ainsi, l'accent de Robert de Mareuil devint si naturel, si convaincu, que je fus tenté de croire à la sincérité de ses paroles. Balthazar, lui, n'en douta pas un moment, car il s'écria, d'un ton moitié joyeux, moitié fâché :

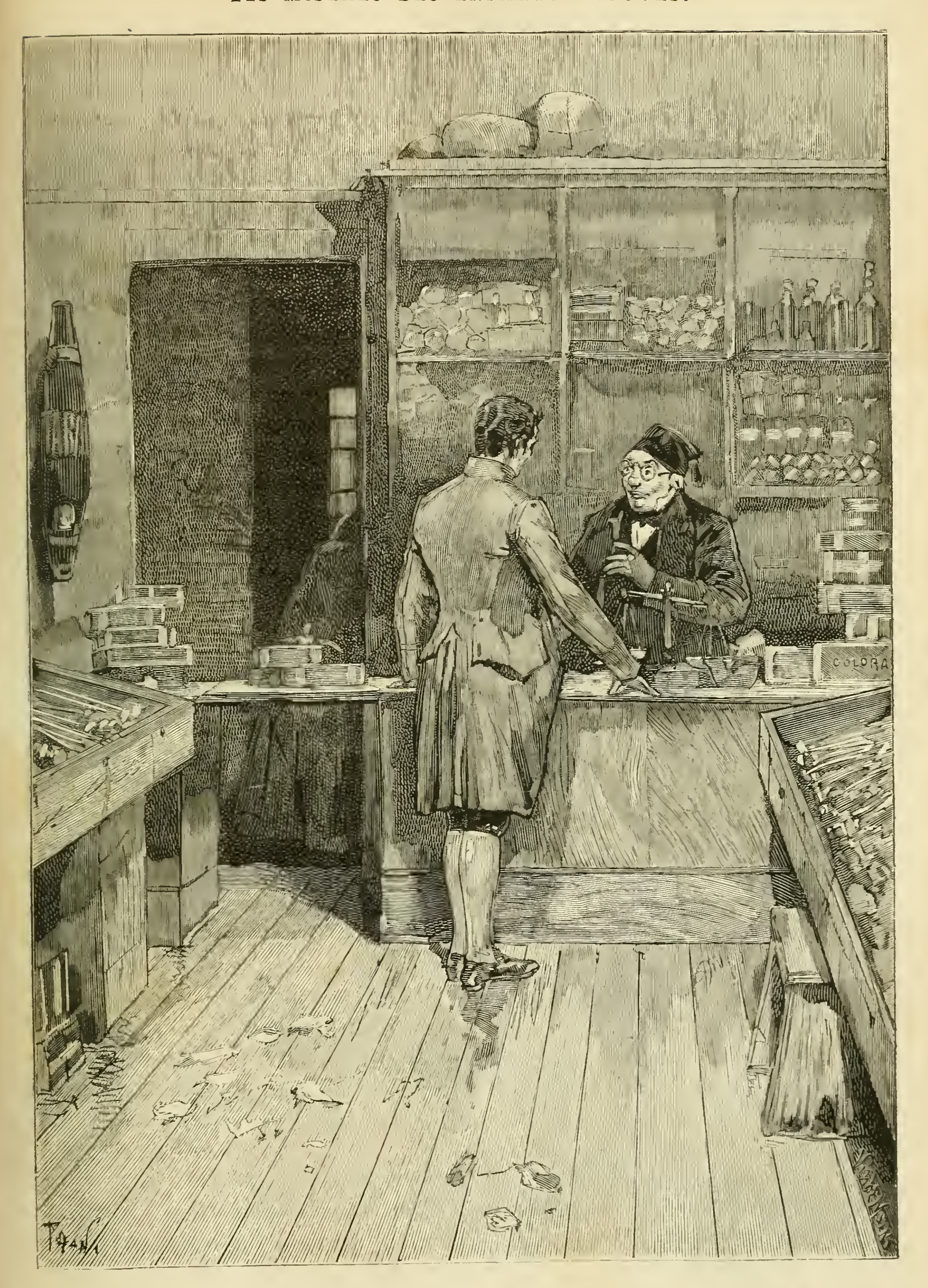
— Que le diable t'emporte ! Robert, ou plutôt que le diable m'emporte, car, après tout, c'est moi qui ai été assez sot pour te croire capable d'une atrocité... Tu te moquais de moi... tu as eu raison... Ah çà ! il se fait tard, notre exposition est clairement posée, nous tenons nos personnages... A demain l'action.

. . . .

. . . .

Chose étrange : autant Balthazar, une fois emporté par ses incroyables imaginations, se laissait follement aller aux rêves qu'il faisait tout éveillé, autant, quand il entrait dans les voies de la vie pratique, il se montrait bon, généreux, sensé ; il n'offrait plus alors à son ami de partager avec lui ce Potose, ces bains d'or, ces galions et autres fantastiques rémunérations qu'il attendait de ses œuvres, et qu'il reçut plus tard ; il offrait à son ami tout ce dont il pouvait raisonnablement disposer : son modeste logis, son pain et les fécondes ressources de son imagination. J'avais aussi vu avec une satisfaction profonde que, malgré sa vive amitié pour Robert de Mareuil, le poète mettait de sévères limites à son dévouement ; je le croyais d'autant plus incapable de se rendre complice d'une action indigne contre Régina, qu'il ne prêtait pas sans quelques scrupules son concours aux projets de mariage de Robert de Mareuil. L'accent résolu, froid, de celui-ci, en parlant de ses projets de suicide, m'avait convaincu de la sincérité de sa détermination ; je l'avoue, si je ressentis une sorte de pitié pour cet homme, elle fut dépouillée de tout intérêt, de tout sentiment sympathique... Cette inertie, cette lâche résignation qui préférait la mort au travail, sans l'avoir seulement tenté, cet aveu d'une cynique franchise que la vie lui serait même *impossible* avec douze ou quinze mille francs de revenu... cette prétention aussi insolente que malheureusement réelle de ne pouvoir accepter qu'une existence de millionnaire ; tout ceci, je le répète, m'avait d'abord soulevé de dégoût, de mépris et d'indignation contre ce malheureux.

Mais me rappelant bientôt les enseignements de Claude Gérard, enseignements remplis de mansuétude et de sagesse, je songeai à l'éduca-



« — Je parie que votre maître est jeune. » (Page 727.)

tion qu'avait reçue Robert de Mareuil, éducation dont la scène enfantine, autrefois passée dans la forêt de Chantilly, m'avait donné un spécimen. Je songeai à ce qu'il y a d'inévitablement funeste dans cette pensée commune à presque tous ceux qui doivent, non à leur labeur ou à leur intelligence, mais au hasard de la naissance, les dons de la fortune.

— *Je ne suis pas fait pour travailler; mon père est riche... je serai riche... et je tiendrai mon rang.*

Je songeai enfin à cette incurable lèpre d'oisiveté, à cette habitude de luxe, à ces *nécessités* du superflu qui changent pour ainsi dire notre nature, en nous créant, à ce qu'il paraît, presque de nouveaux sens, de nouveaux organes, aussi impérieux que les autres...

Alors j'en vins à plaindre sincèrement Robert de Mareuil, non pas d'être ce qu'il était, mais d'avoir été fatalement amené, par une des plus funestes conséquences de *l'héritage*, — UNE JEUNESSE OISIVE, — à ce point de lâcheté, d'impuissance et de dépravation...

Cette fois encore je le reconnus... Souvent l'abus de la richesse abrutit, déprave autant que l'excessive misère, et l'on doit à ces victimes du superflu, non pas sans doute cette tendre commisération, cette sympathie sacrée, qu'inspirent toujours les martyrs des plus atroces privations, mais cette sorte de douloureuse pitié que commande, ainsi que me disait Claude Gérard, — le sort de ces misérables infirmes dont le sang est infecté par quelque vice héréditaire.

Je me laissais d'autant plus aller à ces sentiments d'équitable pitié, que je craignais de subir, à mon insu, l'influence d'une animosité jalouse contre Robert de Mareuil, car il avait été aimé... il était peut-être encore aimé de Régina... Aimé de cette jeune fille, dont je respectais, dont j'admirais plus encore les rares vertus après l'entretien que je venais de surprendre... lui, aimé de Régina...

Et ce mariage était possible... Régina, fidèle aux serments d'un premier amour, aveuglée par sa confiance dans un homme qu'elle croyait digne d'elle, maltraitée peut-être dans la maison paternelle, comptant trouver enfin dans Robert un concours généreux, dévoué, qui l'aiderait à poursuivre et obtenir la réhabilitation de la mémoire de sa mère... Régina pouvait... devait peut-être combler les désirs de Robert de Mareuil.

Une seule chance était contre celui-ci... Régina ne lui avait pas dit : *Venez...*

Etait-ce de la part de la jeune fille temporisation nécessaire, oubli, manque de foi, connaissance récente du caractère de Robert? ou soumission aux volontés de son père, qui voulait, dit-on, lui faire épouser le comte Duriveau? était-ce, enfin, amour pour le prince de Montbar?

Au milieu de ces perplexités, mes craintes changeaient alors d'objet, sans être pour cela moins vives. Quel choix, mon Dieu, pour Regina entre ces trois hommes :

— Robert de Mareuil,

— Le comte Duriveau,

— Ou le prince de Montbar, — si celui-ci, comme je le soupçonnais, était l'inconnu du cabaret des Trois-Tonneaux !...

Peut-être pourtant me trompais-je au sujet de ce dernier... Cette erreur était la seule chance heureuse qui restât à Régina, et j'en jure Dieu... je la lui désirais de toutes les forces de mon âme... La savoir heureuse et aimée d'un époux digne d'elle... pour moi qui n'espérais rien de mon amour... cette consolation m'eût paru grande...

. . . .

Harassé de lassitude, l'esprit fatigué par les nombreux et singuliers événements de cette journée, j'imitai mes maîtres.

Plusieurs violents coups de sonnette m'éveillèrent en sursaut.

Il faisait grand jour. J'allai ouvrir à un tailleur chargé d'un gros paquet d'habits confectionnés d'avance; Robert de Mareuil avait fait sans doute cette commande la veille. Triste ressource pour un jeune homme habitué à toutes les minuties, à tous les scrupules d'une toilette recherchée; mais le temps pressait, les habits de Robert de Mareuil étaient si piètres, si usés, qu'il valait mieux encore pour lui se présenter le jour même, à Régina, vêtu au moins convenablement.

Du reste, tels étaient l'extérieur distingué, la bonne grâce et l'élégance naturelle de Robert, que, malgré la mode sans doute un peu surannée de ces habits, il paraissait mis avec le meilleur goût. A mon grand étonnement, je vis que mes maîtres ne m'avaient pas oublié; le tailleur tira de son paquet une redingote de livrée bleue à collet rouge et à boutons d'argent, un gilet rouge aussi, une culotte et des guêtres noisette. Il me fut enjoint de quitter mes humbles vêtements de travail pour endosser cette livrée, à peu près faite à ma taille.

J'eus un cruel serrement de cœur en revêtant pour la première fois ces insignes de la domesticité; un moment même j'hésitai; mais songeant au service que je pouvais rendre à Régina dans cette humble condition, et me rappelant cette maxime de Claude Gérard, où j'avais jusqu'alors puisé tant de courage, tant de résignation, — qu'*il n'est pas une position dans laquelle l'honnête homme ne puisse faire acte de dignité;* me disant enfin que ma résistance ou mes scrupules à l'endroit de la livrée pouvaient éveiller des soupçons dans l'esprit de mes maîtres, je ne voulus

pas, en m'exposant à être renvoyé par eux, risquer de rompre le fil unique et fragile qui me mettait, pour ainsi dire, en communication avec Régina.

— Te voici à peu près sortable, Martin, — me dit Robert de Mareuil en m'examinant des pieds à la tête. — N'aie pas l'air si empêtré, dégourdis-toi... ne colle pas ainsi tes bras le long de ton corps, sinon tu nous feras honte; mais surtout conserve tes habits de commissionnaire; ils te seront peut-être utiles dans certaines circonstances pour lesquelles ta livrée serait trop voyante.

— Ça n'est pas mal, — dit Balthazar, en me considérant à son tour; — j'aurais préféré un chapeau à cornes, un habit ventre de biche, à la française, gilet et culotte bleu clair, jarretières d'argent, bas de soie blancs, boucles aux souliers et œil de poudre. C'eût été, par la sambleu! quelque chose de crâne, mais c'eût été trop Frontin pour toi, mon digne garçon... Cette modeste tenue bourgeoise conservera au frais ta naïveté, que je prise si fort, ô Martin... D'ailleurs, la livrée ventre de biche est la mienne... je veux en conserver la primeur... Je m'étais commandé une centaine d'habits de cette nuance, pour vêtir mes gens lors de l'inauguration de mon palais du faubourg Saint-Antoine... Mais cette diable de veille d'un vendredi a tout changé... c'est partie remise...

Un coup de sonnette discret, timide, interrompit Balthazar; le tailleur était sorti, je refermai la porte de la chambre de mes maîtres, et j'allai ouvrir...

C'était la Levrasse.

— M. le comte de Mareuil? — me demanda-t-il d'une voix doucereuse, et il me parut jeter un coup d'œil rapide et investigateur dans la pièce où nous nous trouvions.

— C'est ici, monsieur, — répondis-je. — Si vous voulez attendre, je vais aller prévenir M. le comte...

Et laissant la Levrasse seul, j'entrai dans la chambre voisine.

— C'est le marchand de jouets d'enfants, — dis-je à mes maîtres.

— Il n'a pas manqué à sa promesse... bon augure, excellent augure, — dit le poète à voix basse.

Loin de partager le joyeux espoir que l'arrivée de la Levrasse inspirait au poète, Robert parut inquiet, pensif, et, au grand étonnement de Balthazar, il lui dit d'un air contraint :

— Mon ami, laisse-moi seul avec cet homme.

— Seul... avec le marchand de jouets? — dit Balthazar.

— Oui.

— C'est singulier... tu ne m'avais pas dit...

— Mon ami... si je te demande de te retirer... — reprit Robert de Mareuil, — c'est que le secret m'est indispensable... Excuse-moi...

— A la bonne heure, Robert, à la bonne heure... — dit le poète désappointé. — Après cela, un peu de mystère ne nuit pas à l'effet d'un drame... va pour le mystère.

— Il y a là... de quoi écrire? — ajouta Robert.

— Tu veux dire... de quoi signer... — reprit le poète en souriant. — Oui... tiens, voici la tasse et la plume... Allons, viens, Martin.

Nous sortîmes; la Levrasse nous remplaça auprès de Robert de Mareuil. Je fermai la porte sur ces deux personnages.

— Pourquoi, diable! Robert me renvoie-t-il? — dit le poète en se parlant à lui-même, dès que lui et moi nous fûmes seuls dans la pièce qui servait d'antichambre.

Puis Balthazar se mit à se promener silencieusement en long et en large, pendant que, non moins curieux que lui de savoir ce qui se passait dans la chambre, je m'occupais de ranger quelques hardes afin de me donner une contenance. Une table placée à dessein par moi devant le conduit acoustique l'obstruait complètement, et l'on n'entendait rien de l'entretien de Robert de Mareuil et de la Levrasse.

Néanmoins, en allant et venant, Balthazar s'était plusieurs fois approché de la porte de la chambre, paraissant en proie à un vif sentiment de curiosité.

Soudain, le profond silence qui jusqu'alors avait régné fut interrompu par ce mot dit par Robert de Mareuil d'une voix éclatante et courroucée :

— Misérable!!!

A cette exclamation en suite de laquelle tout redevint silencieux, Balthazar mit la main sur la clef de la porte; il allait sans doute entrer; mais réfléchissant, je suppose, aux recommandations de son ami, il s'arrêta, puis recommença de marcher en disant à demi-voix :

— Hum... ça se gâte... Robert croyait pourtant que cela irait presque tout seul... Ce diable d'homme me paraît avoir une mauvaise figure.

Puis se retournant vers moi :

— N'est-ce pas, mon garçon, qu'il a une mauvaise figure?... tu as dû le voir à ton aise hier.

— Qui cela, monsieur?

— Le marchand de jouets d'enfants.

— Dame!... monsieur... je ne l'ai pas regardé beaucoup...

Soudain la porte s'ouvrit; Robert de Mareuil avança la tête et dit :

— Balthazar... tu peux rentrer.

Le poète entra.

Je restai seul, frappé de la pâleur de la figure de Robert et de la sombre expression de sa physionomie; mais bientôt je vis sortir Balthazar, la figure rayonnante, l'œil étincelant de joie; il me mit plusieurs pièces d'argent dans la main et me dit :

— Tu vas aller tout de suite au bureau de tabac de cette rue... tu demanderas au buraliste *cinq timbres*... rappelle-toi bien cela, *cinq timbres* de dix mille francs chacun, ce qui fait *cinquante mille francs*... comprends-tu?

— Oui, monsieur... je demanderai *cinq timbres* de dix mille francs chacun, ce qui fait cinquante mille francs, — dis-je avec stupeur, car j'ignorais complètement alors l'existence du *papier timbré*, sa valeur relative, et je croyais avoir à rapporter réellement cinquante mille francs.

— Il est donc bien entendu, — reprit Balthazar, — que tu vas me rapporter tout de suite cinq timbres de dix mille francs chacun, et que tu les payeras?

— Et avec quoi, monsieur? — m'écriai-je avec ébahissement?

— Comment! avec quoi? mais avec l'argent que je viens de te donner.

— Avec cela, monsieur... — lui dis-je, — payer cinquante mille francs?

— O innocence de l'âge d'or! ô simplicité antique!... — s'écria Balthazar. — O Martin! sans la gravité des circonstances, je te porterais moi-même en triomphe tout autour de cette chambre, en chantant tes louanges... en chœur... mais le temps manque... dépêche-toi... cours au bureau de tabac, demande cinq timbres de dix mille francs chacun, paye... et reviens...

Tout abasourdi, je descendis rapidement l'escalier, et j'arrivai chez le buraliste : c'était un vieux petit homme, à l'œil fin et pénétrant, au sourire narquois.

— Monsieur, — lui dis-je, — je voudrais avoir cinq timbres de dix mille francs chacun...

— Oh! oh! — me dit le buraliste en cherchant dans un mauvais carton un paquet de ces papiers qui me semblaient devoir être si précieux.

— Oh! oh! — reprit-il, — il paraît que nous avons affaire à de gros capitalistes... Voilà des gaillards qui n'y vont pas de main morte... Cinquante mille francs!... ils *font du papier* comme s'il en pleuvait... Mais bah! — ajouta-t-il d'un air paterne, — c'est de leur âge. Puis, regardant ma livrée neuve, il me dit d'un air railleur :

— Je parie que votre maître est jeune.

— Oui, monsieur...

— J'en étais sûr, — dit le buraliste, — car, ordinairement, c'est sur ce papier-là que les jeunes gens apprennent l'*écriture commerciale*... Ils en font comme cela beaucoup de petits cahiers... Hélas!... que de papier perdu! — ajouta le buraliste d'un air narquois en me rendant la monnaie.

Je ne compris pas alors l'épigramme, assez juste d'ailleurs, et je revins en hâte chez mon maître.

Je trouvai Balthazar vers le milieu de l'escalier.

— Les timbres! les timbres! — s'écria-t-il.

— Les voilà, monsieur.

— Bon... Maintenant, cours rue Grange-Batelière, il y a là un loueur de voitures; tu lui commanderas pour midi un coupé, tout ce qu'il y a de plus soigné, genre anglais; on ne tient pas à l'argent... Que la voiture soit à midi à notre porte... Tu entends bien?

— Oui, monsieur.

Et je repris ma course. Ma livrée inspira toute confiance au loueur de carrosses; il me proposa une très belle voiture; j'acceptai, et je retournai chez mes maîtres.

La Levrasse avait disparu, Balthazar était de plus en plus radieux, mais Robert me semblait pensif.

— Y a-t-il un changeur dans cette rue? — me demanda Balthazar.

— Oui, monsieur, — lui dis-je, — il y a un horloger qui tient un change...

— Cours donc changer ce billet de mille francs pour cinquante pièces d'or... tu payeras l'escompte, — me dit le poète.

— Balthazar, — s'écria Robert, en arrêtant son ami au moment où celui-ci allait me donner le billet de banque.

Puis il ajouta quelques mots à l'oreille du poète.

Robert se défiait de ma probité, car son ami, plus confiant, reprit tout haut :

— J'en réponds... c'est bête... mais honnête; je connais les hommes.

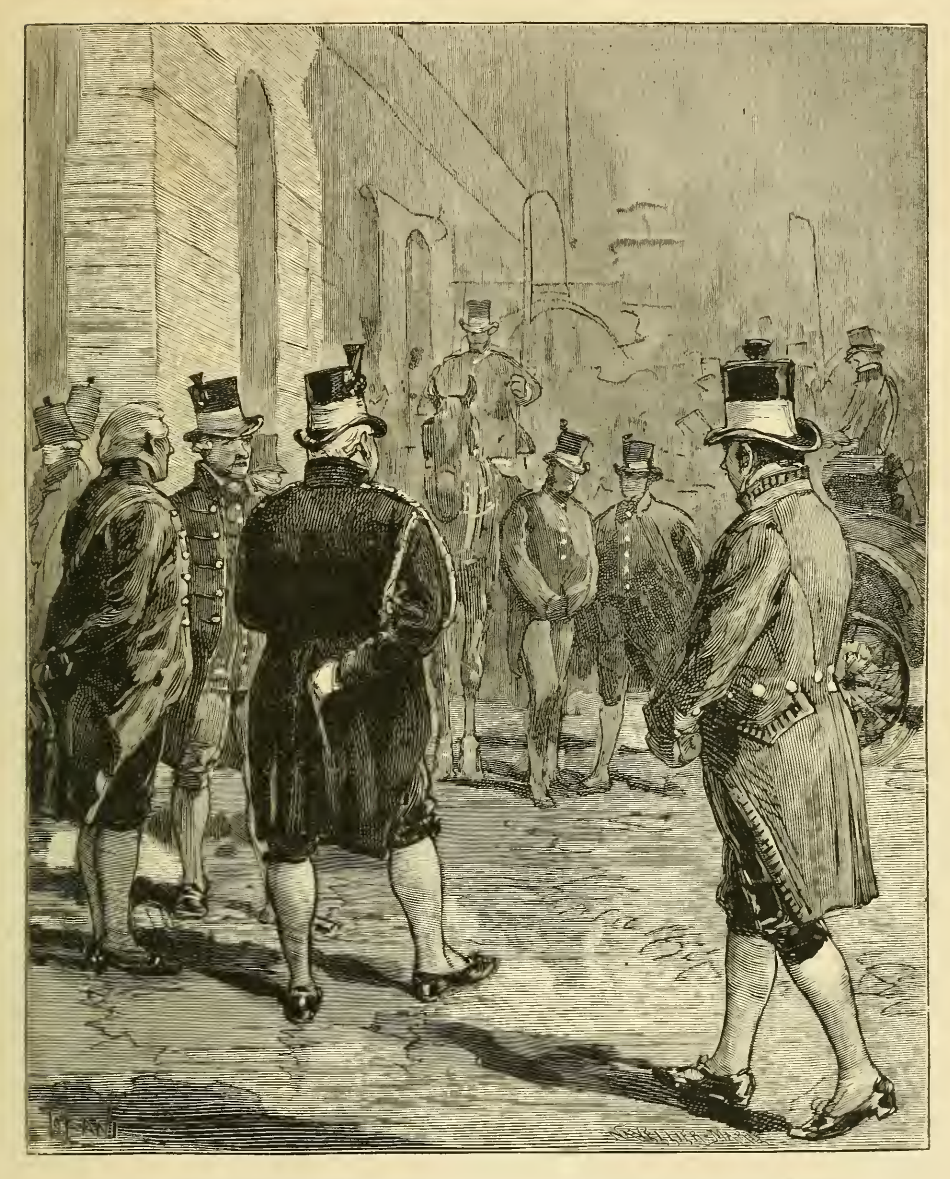
Puis me donnant le billet :

— Tiens bien cela dans ta main, à poing fermé, et tu rapporteras l'or en un rouleau; dépêche-toi, car l'heure approche, et il faut que nous soyons au Louvre avant une heure.

J'allai changer le billet, je rapportai le rouleau d'or à Balthazar, qui le rompit, compta les pièces, les fit un instant bruire, miroiter complaisamment dans sa main, puis il les remit à Robert, qui lui dit :

— Eh bien!... prends donc.

— Quoi?



« En me mêlant çà et là aux groupes de domestiques... » (Page 732.)

— Eh! pardieu... ce que tu voudras... de ces cinquante louis.

— Merci... Robert.

— Ah çà, es-tu fou? n'avons-nous pas là encore...

— Mon brave Robert, — dit le poète avec une fermeté douce, — tout sera commun entre nous... moins l'argent qui vient de cet homme-là...

— Quel caprice étrange!

— Arrière... arrière, — s'écria Balthazar, non plus gravement cette

fois, et reprenant le cours de ses folles imaginations. — Est-ce que j'ai besoin de ton or? Est-ce que demain ou après, ou après... je n'en serai pas gorgé, repu, saturé d'or... Est-ce que mes scélérats de libraires ne vont pas m'envoyer le prix de mes œuvres dans des coffres de bois de sandal portés par des nègres?...

Et comme midi sonnait à la petite pendule :

— En voiture... s'écria Balthazar à son ami, — vite, en voiture... Il faut prendre les devants et être arrivé au Louvre avant Régina...

— Ainsi... tu ne veux pas m'accompagner? — dit Robert au poète.

— Tout bien considéré, non; il vaut mieux que tu sois seul... je pourrais distraire l'attention de Régina... Tu me retrouveras ici... je ne bouge pas... Reviens vite... et n'oublie pas que tu me laisses sur un gril... Robert, sur le gril de la curiosité... Allons, adieu... et bonne chance.

— A bientôt !... dit Robert.

Et comme je lui ouvrais la porte pour sortir :

— Eh bien !... et ton chapeau? — me dit Balthazar.

— Pourquoi faire, monsieur?

— Ah çà ! est-ce que tu crois que tu vas monter derrière la voiture nu-tête?... On croirait que tu as fait un *vœu* à la Vierge !

— Monter derrière la voiture... — lui dis-je, fort contrarié de cette nouvelle conséquence de ma domesticité improvisée.

— A moins que tu n'aimes mieux monter dedans, — me dit Robert en haussant les épaules... — Allons, prends ton chapeau... et suis-moi.

J'obéis; j'ouvris la portière, et je montai derrière la voiture, qui se dirigea rapidement vers le Louvre.

LIII

Le perron du Musée. — Mœurs du grand monde. — L'inconnu du cabaret des Trois-Tonneaux.

Un grand nombre de voitures encombraient déjà les abords du Louvre, lorsque mon maître descendit à la grande porte du Musée.

— Tu vas suivre la voiture, — me dit Robert de Mareuil, — tu remarqueras bien où le cocher va se placer, puis tu reviendras m'attendre à cette porte...

— Oui, monsieur... lui dis-je.

Après avoir refermé la portière, j'exécutai les ordres de Robert, et je revins me placer près de la porte du Musée, au milieu d'un grand nombre d'autres domestiques.

Cette première épreuve *publique* de ma condition, si cela se peut dire, me fut d'abord pénible; les manières de Robert à mon égard étaient dures, méprisantes; mais bientôt je trouvai une sorte de consolation dans ces pensées : que d'abord j'avais accepté cette humble condition dans le seul espoir d'être utile à Régina; puis, que j'avais sur mon maître Robert de Mareuil quelque supériorité morale. Je me disais cela sans orgueil, je me connaissais des sentiments de droiture, d'honneur, de délicatesse, auxquels Robert de Mareuil était toujours demeuré étranger, si j'en jugeais du moins par ce que je savais de sa conduite. J'avais enduré des souffrances, résisté à des épreuves dont la seule pensée eût épouvanté Robert de Mareuil; certes, dans une position aussi désespérée que la mienne l'avait été souvent, il se fût tué, ou il fût devenu criminel.

Cette supériorité de moi sur lui bien constatée par une comparaison réfléchie, mon état de servitude ne m'humilia plus : je ne pourrais mieux exprimer ce que je ressentais qu'en me comparant à un homme de cœur, doué d'une grande force physique et d'un grand courage, qui, pour accomplir un devoir sacré, supporterait les mépris ou les menaces d'un pauvre être, lâche et frêle, qu'il briserait d'un souffle.

En un mot, nos rôles me semblaient complètement intervertis; je regardais ma subalternité envers Robert de Mareuil comme une singularité; j'acceptais ma position comme une position bizarre, mystérieuse, qui

non seulement pouvait me mettre à même d'accomplir une action généreuse, mais qui offrait une ample matière à mes observations et à ma curiosité. Confondu au milieu d'un grand nombre de domestiques, à la porte du Musée, je regardais, j'écoutais attentivement; je devais déjà à mon état de domesticité des renseignements trop précieux pour ne pas trop désespérer d'en acquérir encore.

En me mêlant çà et là aux groupes de domestiques, je remarquai qu'à l'exemple de leurs maîtres ils se séparaient en classe aristocratique et en classe bourgeoise : les valets de pied de grandes maisons, reconnaissables à leur haute taille, aux boutons armoriés de leurs livrées, à la légère couche de poudre qui couvrait leurs cheveux, formaient un groupe très distinct des laquais de la bourgeoisie, auxquels ils n'adressaient jamais la parole, non par orgueil peut-être, mais par une conséquence de leurs *relations sociales;* les maîtres fréquentant le même monde, les serviteurs se retrouvaient, chaque soir, ainsi que leurs maîtres, dans un petit nombre de maisons qui, avec certaines ambassades (ainsi que je l'appris plus tard), composaient les lieux de réception de la fine fleur de la haute aristocratie parisienne; les relations de la bourgeoisie étant, au contraire, immensément divisées, ses domestiques, ne se rencontrant pas dans les mêmes centres de réunion, ne formaient point de groupe compact comme celui des laquais des *grands seigneurs*.

Ce fut vers ce dernier groupe que je me dirigeai, espérant peut-être apprendre quelque chose sur l'inconnu du cabaret des Trois-Tonneaux, que je croyais être le prince de Montbar.

Au bout d'un quart d'heure d'*audition* (mes *camarades* étaient loin de parler bas), je fus presque effrayé de ce que je venais d'apprendre sur le grand monde parisien : intrigues amoureuses, scènes de famille, intérêts de fortune, rien ne paraissait ignoré de mes aristocratiques camarades, et encore l'espèce même de leur service, les reléguant au vestibule ou derrière la voiture, ne les introduisaient pas dans l'incessante et complète intimité du foyer, ainsi qu'il arrive pour les valets de chambre.

Cet entretien à bâtons rompus que je venais d'entendre, les faits qu'il me révélait, me frappèrent tellement, pour plusieurs motifs, qu'il m'est resté presque tout entier à la mémoire.

— Tiens ! te voilà au Musée, — avait dit un laquais aristocratique à un autre de ses camarades; — hier, aux Italiens, tu m'avais dit que *vous* alliez à la course du bois de Boulogne?

— Oui, mais l'ordre de la marche a changé : nous avons été, après les Italiens, à l'ambassade de Sardaigne, et là on a changé d'avis, et on s'est donné rendez-vous pour ici, c'est sûr.

— *Il* y était donc hier soir, à l'ambassade?

— Parbleu... puisque nous y allions... *il y était.* Mais *il* a filé presque aussitôt que nous sommes arrivés... Je crois que nous commençons à joliment l'embêter... le fait est que *Madame* se fane diablement...

— Je l'ai vue avant-hier chez la duchesse de Beaupréau... ta maîtresse est une femme finie, mon cher.

— Que veux-tu?... les blondes... et puis le chagrin, car ELLE a l'air d'y tenir à mort... et LUI, plus du tout... Autrefois IL arrivait partout avant ELLE, et s'en allait en même temps, lui donnait son manteau, faisait appeler ses gens quand ELLE venait seule... Mais à présent... ah ! bien oui, *il* arrive le dernier et *il* s'en va le premier... Et puis, c'étaient des visites de deux et trois heures dans la matinée... Voilà cinq jours qu'*il* n'a pas mis les pieds à l'hôtel.

— Ta maîtresse est enfoncée... mon cher.

— Ça me fait cet effet-là... Tiens, aujourd'hui encore... ELLE croyait le trouver ici... je ne vois nulle part son cabriolet et son superbe cheval gris, qui fait retourner tout le monde quand il passe.

— C'est malin... il lui aura dit qu'il venait au Musée pour qu'ELLE n'aille pas le relancer au Bois, où IL sera allé. Je te dis que la vicomtesse est flambée... Mais tiens, la voilà qui sort déjà; cours vite chercher ta voiture.

— C'est vrai... IL n'est pas venu, ELLE est vexée d'attendre, et elle file... Adieu, Pierre.

— Adieu, mon vieux.

— Puis, se retournant vers quelques-uns de ses camarades présents à l'entretien précédent, le valet de pied ajouta :

— Regardez donc le mari, a-t-il l'air coq d'Inde?

— Jocrisse, va !

— Quel grand flandrin !

— C'est égal, ELLE est encore gentille..

— Fait-ELLE une moue?

— Le fait est qu'ELLE a l'air vexé.

Je tournai les yeux vers l'endroit que mes voisins (dont je gaze et dont j'abrège les propos) indiquaient du regard, et, sur le perron assez élevé qui précède la grande porte du Musée, je vis une jeune femme blonde, aux traits un peu fatigués, mais charmante encore; elle semblait profondément triste, abattue; elle était mise avec autant de goût que d'élégance; parfois elle jetait au loin sur la place des regards navrés; celui qu'elle attendait, sans doute, ne venait pas... Un grand jeune homme, à figure fade et niaise, le mari sans doute, donnait le bras à cette jeune

femme, d'un air nonchalant, ennuyé; pendant quelques minutes qui précédèrent l'arrivée de leur voiture qu'ils attendaient, le mari et la femme n'échangèrent pas une parole. Je ressentais une impression douloureuse à la vue de cette jeune et jolie femme, qui, ignorant les graveleux et honteux propos provoqués par sa présence, restait accablée, pensive, sur ce perron changé pour elle en pilori... puis j'éprouvais une sorte de stupeur en songeant que ce qui me paraissait devoir être enveloppé d'un mystère impénétrable, *le secret du cœur d'une femme,* était aussi facilement pénétré et livré aux lazzi grossiers des antichambres ; je ne pouvais concevoir que l'écho de ces plaisanteries brutales ne vînt jamais jusqu'à l'oreille de la femme, de l'amant ou du mari, et je m'étonnais singulièrement de ce bizarre mélange d'insolente raillerie et de discrétion si profonde...

Soudain, je tressaillis de surprise ; un très beau coupé vert, à livrée verte et orange, venait de s'arrêter au pied du perron ; de cette voiture je vis descendre lestement l'inconnu du cabaret des Trois-Tonneaux. Je pus d'autant mieux m'assurer de son identité, que, connaissant probablement la jeune femme blonde, il l'aborda, lui serra la main familièrement, ainsi qu'à son mari, et causa quelques instants avec ces deux personnages.

Si la distinction, la rare beauté de cet inconnu m'avaient déjà frappé, alors que, vêtu d'habits sordides, il venait s'enivrer d'eau-de-vie dans une taverne, cette distinction, cette beauté me semblèrent plus remarquables encore... à cette heure que je le voyais vêtu avec élégance et recherche; sa physionomie, tandis qu'il parlait à cette pauvre jeune femme blonde, était remplie de grâce, de finesse et de charme; j'admirai avec quelle exquise courtoisie il conduisit la triste délaissée jusqu'à sa voiture avancée au pied du perron; puis l'inconnu remonta rapidement les degrés, et entra au Musée d'un air empressé.

J'allais enfin connaître le nom de ce jeune homme; j'avais remarqué la couleur de la livrée de ses gens, et je vis bientôt s'avancer de mon côté le valet de pied qui venait d'accompagner la voiture.

— Monsieur, — dis-je à ce garçon d'une taille de tambour-major, — cette belle voiture verte derrière laquelle vous étiez n'appartient-elle pas à M. le prince de Montbar?

— Oui... jobard, — me répondit le colosse après avoir dédaigneusement toisé ma modeste livrée bourgeoise, et paraissant très choqué de ma familiarité.

Trop satisfait du renseignement que je venais d'obtenir pour me soucier beaucoup de la peu flatteuse épithète dont on m'avait salué, je m'éloignai de cet orgueilleux *confrère.*

Plus de doute pour moi, l'inconnu du cabaret des Trois-Tonneaux

était le prince de Montbar; sans doute, il venait au Musée dans l'espoir d'y rencontrer Régina. Celle-ci était sans doute déjà arrivée, car, après quelques recherches, je découvris parmi les domestiques la livrée du comte Duriveau, qui avait dû conduire au Louvre Régina et son père. Désirant autant que possible m'assurer du fait, je m'approchai du groupe où j'apercevais deux valets de pied vêtus de livrée brune à collet bleu et galonnée d'argent. L'entretien paraissait fort animé de ce côté.

— Voyez-vous, *chez nous* on s'enfonce, — disait un laquais à livrée bleue et à collet jaune. — Hier encore, malgré l'ordre de ne pas les recevoir, le tailleur et le boucher, qui n'avait, lui, rien reçu depuis près d'un an qu'il a cessé de vouloir fournir la maison, ont forcé la consigne; ils ont trouvé monsieur sur le grand escalier. Et ils lui en ont dit... ils lui en ont dit... que d'en bas nous les entendions se disputer.

— Ne pas payer le tailleur... ça se fait encore... à la rigueur, dit un autre d'un air sententieux, — mais ne pas payer le boucher... c'est dégoûtant... c'est des gens qui dégringolent;... faut pas rester là, mon garçon.

— Sans compter que M. le marquis avait fait des billets à Hubert, son cocher, pour la nourriture des chevaux, et voilà le troisième billet qui n'est pas payé. Avant-hier... c'était la couturière qui a fait une *scène* en remportant une robe de bal qu'elle ne voulait laisser à *Madame* que moyennant de l'argent comptant... C'est tous les jours des avanies... quoi... on nous croit si riches... Avec notre grand train, qui est-ce qui dirait cela pourtant?

— C'est comme chez nous, dit un chasseur que je reconnus pour l'avoir vu la veille dans la boutique de la Levrasse. — M. le duc a tout fricassé... et il va mettre en gage, chez un usurier, l'épée et les décorations en diamants de son père.

— Filez de là, mes enfants... filez de là.

— Et mes gages?... — dit l'un, — on me doit cinq mois...

— Restes-y un mois de plus, c'est six mois que tu perdras... Tiens, voilà justement les valets de pied du comte Duriveau; si tu pouvais entrer là... c'est une maison solide comme le pont Neuf.

Puis faisant quelques pas vers un des domestiques du comte Duriveau, l'un des deux interlocuteurs lui dit :

— Bonjour, Auguste...

— Bonjour, mon vieux.

— Dis donc, il n'y aurait pas une place de valet de pied chez vous, pour un ami?

— Chez nous... non... mais je crois qu'il y a une place à l'antichambre de M. le vicomte.

— Le fils de ton maître?

— Oui.

— Un gamin de cet âge-là! une antichambre?

— Ne m'en parle pas, ça fait suer, mais c'est comme ça; il a un appartement complet, et, pour son service, un valet de chambre, deux valets de pied et sa voiture; il sort quand il veut, avec ses camarades et son gouverneur... le plus grand farceur qu'on puisse voir. Tiens... à preuve qu'il mène ce soir M. le vicomte aux Funambules : c'est Jacques qui a été louer la loge. Il se peut bien d'ailleurs que M. le comte y aille aussi... Le petit vicomte est à bonne école... allez!!! Il est déjà revenu gris deux ou trois fois.

— Ça commence bien.

— Et méchant, et insolent... C'est égal, j'oublierai jamais la danse qu'il a reçue, il y a plusieurs années, dans la forêt de Chantilly; c'était des petits mendiants qu'il avait *agonisés* de sottises, et qui se sont joliment revengés; ils l'ont entraîné dans le bois, et, sans une ronde de gendarmes, on ne sait pas ce qu'il serait devenu...

— C'est ça qui est bien fait...

— Eh! mon Dieu!... tiens, Mlle de Noirlieu, que nous avons amenée aujourd'hui au Musée avec M. le comte, était de la même partie, elle avait aussi été enlevée par ces petits bandits. Elle avait huit ou neuf ans alors... Je n'oublierai jamais ça; quelle drôle de scène!

Régina était au Musée, je continuai d'écouter, espérant apprendre autre chose.

— Hum! — dit celui des deux laquais qui cherchait une place pour son compagnon, — ça doit être un dur service avec un gamin pareil?

— Bah! on s'y accoutume, et puis il n'y a pas grand'chose à faire, on est deux pour son antichambre.

— Ma foi! s'il est si méchant qu'on dit, il n'y a pas de presse.

— C'est pas encore tant méchant que méprisant qu'il est. Tiens, il y a deux ans, il avait été avec trois de ses camarades et son grand farceur de gouverneur dîner à Sceaux... chez un restaurateur; le gouverneur, que ça n'amusait guère et qui avait choisi Sceaux exprès, attable les trois gamins, prend la voiture et file chez une femme qui habitait Châtillon...

— A la bonne heure! voilà un gouverneur!

— Quand nous sommes revenus, les gamins avaient fait monter une petite chanteuse des rues de treize ou quatorze ans qui jouait de la guitare, et ils lui avaient fait tant d'horreurs et l'avaient tant maltraitée, le petit vicomte surtout, que c'était comme une émeute autour du restaurant : on voulait faire un mauvais parti au petit vicomte et à ses amis. Mais... —



« Cette preuve de vigueur et de sang-froid comique causa un enthousiasme général. » (P. 743.)

dit tout à coup le laquais à son camarade, — je te raconterai cela une autre fois... voilà mon maître... quand je te reverrai, nous parlerons de la place...

Ce disant, le valet de pied du comte Duriveau se dirigea en hâte vers le perron, dont je m'approchai aussi, supposant que Robert de Mareuil, mon maître, ne devait pas arriver longtemps après Régina; je la vis s'arrêter sur le perron; elle donnait le bras à un homme de cinquante ans environ; c'était (je l'appris plus tard) le baron de Noirlieu, son père;

d'une taille grêle déjà voûtée, il avait les cheveux gris, les yeux caves, ardents, les orbites profondes; la maigreur de son visage, le sourire amer, contracté, presque stéréotypé sur ses lèvres, donnaient à ses traits une expression de tristesse maladive, presque farouche.

Régina, vêtue avec une simplicité austère, portait une robe noire et un chapeau de crêpe blanc, moins blanc que son pâle visage encadré de cheveux de jais... sa physionomie était d'une gravité glaciale. Le prince de Montbar et le comte Duriveau s'empressaient auprès d'elle; le comte, souriant, obséquieux, s'adressait tour à tour soit au baron, qui lui répondait brièvement d'un air distrait, soit à Régina, qui me parut l'accueillir avec une extrême froideur. Le prince de Montbar, au contraire, se tenait envers la jeune fille sur une réserve calculée peut-être, car elle me sembla un peu affectée; néanmoins l'air riant, dégagé, il s'occupait surtout du baron, qui paraissait un peu se départir, à son égard, de sa sombre taciturnité; deux ou trois fois, cependant, le prince adressa quelques mots à Régina; elle lui répondit, non pas comme au comte Duriveau avec une apparence de froideur hautaine, mais en baissant les yeux comme si elle se fût sentie contrainte, embarrassée.

Enfin, à quelques pas derrière ce groupe principal, dont il ne faisait pas partie, j'aperçus Robert de Mareuil; la joie rayonnait sur son visage.

Les gens de M. Duriveau arrivèrent; Régina, son père et le comte prirent place dans une magnifique berline brune, derrière laquelle montèrent les deux valets de pied. Au moment où elle s'éloignait, le regard de Régina se leva et s'arrêta si directement, si longuement, sur Robert de Mareuil, que le prince de Montbar, resté un moment sur la dernière marche du perron, se retourna vivement d'un air surpris pour tâcher de voir à qui s'adressait l'expressif et long regard de Mlle de Noirlieu; mais soit hasard, soit calcul, Robert de Mareuil trouva moyen de se dissimuler aussitôt derrière deux ou trois personnes qui sortaient du Musée. Le prince, assez dérouté, rejoignit son coupé, qui s'éloigna bientôt.

Robert de Mareuil, m'apercevant alors, me fit signe du doigt d'aller chercher la voiture. Je l'amenai. Au moment où je fermais la portière, mon maître me dit, sans dissimuler sa joie :

— Chez moi, mon garçon... et vite.

Arrivés dans notre demeure, je montai sur les pas de Robert; nous fûmes reçus par Balthazar, qui, ayant sans doute épié notre retour, nous attendait penché sur la rampe de l'escalier. Incapable de se contenir, Robert de Mareuil s'écria du plus loin qu'il aperçut le poète :

— Elle est à moi!!!

— Elle est à nous... victoire!... — s'écria le poète.

Et lorsque la porte de l'appartement fut refermée sur nous, Balthazar se livra aux plus folles démonstrations de joie. Robert de Mareuil, qui aurait dû au moins sentir tout ce qu'il y avait de grave même dans son triomphe, partagea néanmoins les joyeuses excentricités du poète, excusables chez celui-ci, mais révoltantes chez Robert... et sans songer sans doute à ma présence, les deux amis se prirent par la main et commencèrent à bondir, à sauter, à danser de joie et en s'écriant :

— Victoire!... viva Régina!

Cette première effervescence passée, le poète s'écria :

— Robert, soyons reconnaissants envers la Providence... célébrons dignement ce beau jour... Il y a des semaines que je vis de l'exécrable cuisine du gargotier de la rue Saint-Nicolas... Offre-moi ce soir à dîner au *Rocher de Cancale.*

— Adopté!...

— Et après, nous irons au spectacle... Je n'ai pas besoin de te dire où je grille d'aller, aux Funambules!!! pour y voir enfin ce diamant caché! cette merveille ignorée! cette Basquine dont m'a parlé Duparc.

— Adopté... les Funambules, — dit Robert, — ça sera doublement gai, car ce petit théâtre est aussi le rendez-vous de tous les viveurs quelque peu atteints d'ébriété.

— Martin va aller avec la voiture commander pour six heures un dîner à cinquante francs par tête... sans le vin... et louer une avant-scène ou une loge aux Funambules... s'il y en a, — dit Balthazar.

— Très bien, — reprit Robert.

— Allons, Martin, tu partageras nos liesses, — s'écria Balthazar, — on te fera servir à dîner dans un coin du *Rocher de Cancale*, et tu iras au parterre des Funambules.

— Tiens, — me dit Robert de Mareuil en me mettant de l'or dans la main, — tu donneras cent francs au *Rocher* à compte sur le dîner... tu payeras la loge, le reste sera pour toi.

— Mais, monsieur, je ne sais pas où est le *Rocher de Cancale* et...

— Tu vas monter sur le siège, à côté du cocher, il te conduira, naïf Martin, — reprit Balthazar; — dis-lui seulement ces deux mots sacrés : *Rocher*, *Funambules,* et il t'emportera sur l'aile de ses zéphirs à quatre pattes.

— Maintenant, — dit Robert à son ami, au moment où je sortais de l'appartement, — il faut que je te raconte comme ça s'est passé... *elle* est à moi, oh ! bien à moi, te dis-je.

Au moment où je fermais la porte, j'entendis Balthazar s'écrier :

— Viva Régina !

LIV

Les Funambules. — Le vicomte Scipion. — Bamboche. — Basquine. le mauvais génie.

— Allons aux Funambules ; nous y verrons cette Basquine, dont un connaisseur m'a parlé comme d'une merveille inconnue, avait dit Balthazar à Robert de Mareuil.

Je ne pouvais en douter, il s'agissait, cette fois, de la compagne de mon enfance. A cette pensée, ma joie fut bien grande. J'allai d'abord, d'après l'ordre de mes maîtres, commander le dîner au *Rocher de Cancale*, puis le cocher de remise me conduisit aux *Funambules;* je lus l'affiche, on donnait le BONNET ENCHANTÉ ; parmi les noms des actrices, je cherchai celui de Basquine, je le trouvai humblement inscrit tout au bout d'une ligne. Sans doute la réputation de la pauvre fille n'était pas alors brillante. Ce devait être, ainsi que l'avait dit Balthazar, une merveille encore peu connue; je me fis indiquer le bureau de location des loges, espérant là quelque chose de Basquine; le buraliste, après avoir reçu mon argent en échange du coupon de la loge, me dit :

— C'était la dernière qui me restait, mon brave ; notre théâtre devient à la mode... il y a aujourd'hui des loges louées par des marquis, des comtes, des capitaines; enfin du beau monde, comme aux Italiens.

— Mlle Basquine ne joue-t-elle pas ce soir, Monsieur? — lui demandai-je.

— Non, c'est la fameuse Clorinda qui joue le rôle de la fée d'Argent.

— Pourtant j'ai vu sur l'affiche le nom de Basquine.

— Ah ! oui !... la petite figurante... elle a un bout de rôle... celui du mauvais génie; elle ne reste pas un quart d'heure en scène...

— On dit que, malgré cela, Basquine a montré déjà bien du talent, monsieur?

— Du talent ! une figurante à dix sous par soirée !... du talent !... ah ! jeune homme, vous me faites de la peine !

— Pourriez-vous me dire où demeure Mlle Basquine, monsieur?

— Où elle demeure ! — s'écria le buraliste en éclatant de rire, — apprenez, jeune homme, que des figurantes à dix sous par soirée ne demeurent pas... ne demeurent jamais... ça *perche* quelquefois, et encore...

Et le buraliste me tourna le dos.

Assez désappointé, je pensai que du moins je verrais Basquine le soir, me fiant à mon inspiration du moment pour trouver le moyen de lui parler après le spectacle.

. . . .

Balthazar tint sa promesse ; pendant qu'il dînait joyeusement avec Robert de Mareuil, célébrant d'avance la *conquête* des millions de Régina, on me servit, dans une espèce d'office, le plus splendide repas que j'eusse vu de ma vie ; je fis peu d'honneur à ce régal, préoccupé que j'étais et des moyens de revoir Basquine et des craintes que m'inspiraient, pour l'avenir de Régina, les espérances de Robert de Mareuil, certain, disait-il, d'être aimé d'elle.

Le dîner de mes maîtres terminé, ils me firent appeler : j'ouvris la portière de leur voiture, et elle roula jusqu'aux Funambules.

Balthazar m'ayant donné de quoi largement payer ma place, j'entrai au parterre ; je n'avais de ma vie été au spectacle ; aussi mon étonnement, ma curiosité furent d'autant plus excités que j'arrivais durant un entr'acte et au milieu d'un épouvantable tumulte, incident d'ailleurs commun à ce bruyant théâtre.

La position irrespectueuse de plusieurs spectateurs de l'avant-scène causait ce grand tapage. Tous mes voisins du parterre, montés sur les banquettes, vociféraient de toutes leurs forces :

— A la porte ! à la porte ! face au parterre !... — tandis que les galeries et le *paradis* répétaient ces cris en chœur, avec accompagnement de sifflets, de huées, de trépignements à assourdir.

Les spectateurs de l'avant-scène, causes de ce vacarme, se tenaient assis sur le rebord de leur loge, continuant de tourner le dos au public.

Enfin, soit qu'ils craignissent une véritable émeute, soit qu'ils crussent avoir, par la persistance de leur attitude, suffisamment protesté contre la *tyrannie populaire,* ils se retournèrent lentement, en jetant sur la salle un regard de dédain ; néanmoins cette *défaite* de l'avant-scène fut saluée par un immense cri de victoire formulé par des *ah*, *ah*, *ah,* triomphants, partis de tous les coins *insurgés* de la salle, et cet incident n'eut pas de suite.

Cette loge, voisine de celle où se trouvaient Robert de Mareuil et Balthazar, était occupée par quatre personnes. Je connaissais déjà deux d'entre elles, le comte Duriveau et son fils le vicomte Scipion. J'avais vu le premier la veille chez le père de Régina, et, le matin même, au Louvre ; quant à Scipion, quoiqu'il eût plusieurs années de plus que lors de la

scène de la forêt de Chantilly, et qu'il eût beaucoup grandi, ses traits avaient peu changé : c'était le même charmant visage aux cheveux blonds et bouclés, remarquable par une expression de hardiesse et d'impertinence précoces. Quoique le vicomte Scipion fût à peine adolescent, il ressemblait bien plus à un *petit jeune homme*, comme on dit, qu'à un enfant.

Lorsque le vicomte se retourna vers la salle, il avait le teint animé, l'œil brillant, irrité ; je fus frappé du geste insolent et hardi dont il sembla défier les spectateurs en leur montrant la badine de jonc qu'il tenait de sa petite main, gantée de gants glacés.

De la part d'un homme, cette forfanterie eût sans doute soulevé un nouvel orage ; mais la bravade de Scipion fut, au contraire, accueillie par de grands éclats de rire et des bravos ironiques. Je ne sais où la colère eût entraîné cet enfant, dont les lèvres se serraient de rage, si son père ne l'eût amicalement emmené au fond de la loge. Un adolescent à peu près de l'âge de Scipion, et un homme à figure intelligente, mais basse et sournoise, accompagnaient le vicomte et son père ; d'après ce que j'avais entendu dire le matin par les gens du comte, l'homme à figure sournoise devait être et était en effet le gouverneur de Scipion ; l'adolescent, un des compagnons de ce dernier.

Malgré mon peu d'usage du monde, il me semblait singulier que le comte eût choisi ce spectacle pour y conduire son fils, non à cause de l'espèce des pièces que l'on y jouait, les féeries semblent faites au contraire pour amuser les enfants ; mais le comte ne devait pas ignorer que ce théâtre servait souvent, disait-on, de rendez-vous aux gens qui voulaient passer une folle et bruyante soirée après des libations exagérées. Bientôt les trois coups, solennellement frappés derrière le rideau, commandèrent un silence général, l'orchestre joua une lugubre ouverture ; dans mon impatience de voir paraître Basquine, je m'adressai à l'un de mes voisins.

— Verra-t-on bientôt Mlle Basquine ? — lui dis-je.

— Qui ça, Basquine ?... Ah ! cette blonde qui joue le mauvais génie... non, pas encore... sa scène est à la fin de l'acte.

— Basquine a beaucoup de talent, n'est-ce pas, monsieur ?

— Ma foi ! je ne sais pas ; elle est assez drôlette. Quand elle fait ses simagrées diaboliques, elle a l'air méchant comme un démon ; mais il y a un moment où elle veut chanter ; oh ! alors... merci... c'est aussi embêtant qu'à l'Opéra.

— Ah ! monsieur, comment pouvez-vous dire cela ! — reprit mon voisin de gauche, — Basquine joue son bout de rôle avec une expression ! et puis elle a une voix !... une voix !... Moi, je ne viens que pour l'entendre chanter ce petit morceau.

— Chacun son goût, — reprit mon voisin de droite.

Puis, s'adressant à moi, il me dit tout bas :

— N'écoutez pas ce monsieur, il n'y connaît rien ; cette Basquine n'est pas une actrice, c'est une mauvaise figurante de deux liards, maigre comme un clou... et qui fait sa tragédienne... je vous demande un peu... aux Funambules !... si ça ne fait pas pitié ! Mais regardez-moi Clorinda, qui joue la fée d'Argent... A la bonne heure ! voilà une actrice ! je vous recommande ses mollets, etc., vous allez voir cette prestance !

Je laissai dire le partisan des mollets et des etc. de Mlle Clorinda ; la toile se leva : je jetai un regard dans la loge occupée par Robert de Mareuil et par Balthazar ; ce dernier, placé sur la première banquette, était radieux, épanoui : il semblait s'amuser fort, tandis que Robert, assis dans le fond de la loge, paraissait soucieux et sombre. Je ne pouvais concilier cette tristesse avec la certitude où était Robert de Mareuil d'être toujours aimé de Régina. Cette étrangeté me rappela l'altération des traits de Robert ensuite de son entretien secret avec la Levrasse, entretien dont Balthazar même avait été exclu. Quoique ces observations me donnassent fort à songer, je ne m'occupai plus que de la féerie, ne pensant qu'au moment où allait paraître Basquine.

Ces dernières pensées me ramenèrent aux mille souvenirs de mon enfance, souvenirs à la fois si doux et si amers. Bientôt même j'oubliai la pièce qui se jouait et ce qui se passait autour de moi, certain d'être rappelé à la réalité par la voix de Basquine dès qu'elle entrerait en scène.

Un nouvel incident vint m'arracher à mes réflexions.

En face de la loge du comte Duriveau, une loge était restée vide : deux hommes mal vêtus venaient de s'y installer, en enjambant la séparation de la galerie où ils avaient d'abord pris place ; les locataires de la loge arrivant et la trouvant occupée, il s'ensuivit une bruyante altercation, la représentation fut un moment suspendue.

Les deux intrus, dont l'un était de petite taille, gesticulaient dans l'intérieur de la loge et semblaient vouloir défendre le terrain pied à pied ; soudain on vit deux grands bras saisir le plus petit des récalcitrants, le le soulever, le passer par-dessus la séparation de la galerie et le laisser retomber à la place qu'il avait quittée pour s'introduire dans l'avant-scène.

Cette preuve de vigueur et de sang-froid comique causa un enthousiasme général ; le paradis, le parterre éclatèrent en bravos, et une foule de voix s'écrièrent :

— L'auteur ! l'auteur !

Car l'homme aux deux grands bras, jusqu'alors presque inaperçu, s'était retourné vers le fond de la loge, afin, sans doute, d'en exclure

l'autre intrus de la même façon ; mais celui-ci, ainsi que son compagnon *transbordé* dans la galerie, disparurent presque aussitôt pour échapper aux huées de la salle.

Cette exécution ne suffit pas ; la curiosité générale était trop vivement excitée ; on voulait, à toute force, contempler l'auteur de cette vigoureuse plaisanterie, et le parterre, le paradis, la galerie reprirent avec un formidable ensemble :

— L'auteur ! l'auteur !

Cet appel flatteur ne parut pas faire violence à la modestie de l'*auteur* du fait si admiré ; il s'avança au bord de la loge d'un air extrêmement satisfait de lui-même, et salua cavalièrement le public en mettant la main sur son cœur avec un air de confusion grotesque.

Les cris, les bravos redoublèrent. L'homme aux grands bras, voulant sans doute alors faire participer à cette flatteuse ovation une personne qui l'accompagnait, se retourna, et moitié de gré, moitié de force, il amena au milieu de la loge une assez jolie femme, à l'air effronté, quoiqu'un peu troublée par cette présentation inattendue.

Les avis furent partagés sur ce procédé de l'homme aux grands bras.

Les uns l'applaudirent avec enthousiasme, et ceux-là... il les salua de nouveau.

Les autres sifflèrent (Scipion Duriveau et son camarade furent de ce nombre) ; l'homme aux grands bras les salua aussi avec un imperturbable sang-froid.

Une division hostile allait peut-être éclater entre les siffleurs et les approbateurs, lorsque les *neutres* dans la question réclamèrent à grands cris la continuation de la pièce...

Ce dernier avis réunit les dissidents, le silence se rétablit peu à peu. L'homme aux grands bras s'assit d'un côté de sa loge, la jeune femme à l'air effronté s'assit de l'autre, et la pièce continua.

Quant à moi... je restais immobile... palpitant... Dans l'homme aux grands bras je venais de reconnaître BAMBOCHE.

Sa taille était haute, robuste et dégagée. Il portait comme autrefois ses cheveux noirs très ras, qui, marquant ainsi leurs cinq pointes autour de son large front, donnaient à ses traits un caractère particulier ; aussi j'avais tout d'abord reconnu mon ancien compagnon d'enfance ; ses favoris bruns et touffus, son épaisse moustache de même nuance augmentaient encore l'expression résolue de sa figure énergiquement accentuée ; mais sa physionomie, au lieu d'être, ainsi qu'autrefois, farouche et sardonique, me parut à la fois joviale, insolente et railleuse. La mise de Bamboche annonçait à la fois le luxe et le mauvais goût : une grosse chaîne d'or



« Repoussant de son froid dédain les prières de la fée. » (Page 750.)

serpentait sur son gilet de velours nacarat : il portait des boutons de brillants à sa chemise. et les manches de son habit marron, retroussées jusque par-dessus le poignet, pour plus de commodité, laissaient voir ses larges mains d'une propreté douteuse ; il les étalait ainsi sur le rebord de la loge afin de faire admirer sans doute les bagues de pierreries qui étincelaient à ses gros doigts. Croyant sans doute du meilleur air de paraître avoir la vue basse, Bamboche, malgré l'éclat de ses grands

yeux gris ouverts, joyeux et brillants, regardait de temps à autre, et fort gauchement, à travers un binocle d'or. La compagne de Bamboche, à laquelle il ne prêtait d'ailleurs qu'une médiocre attention, était coiffée d'un frais chapeau rose, et portait un très beau châle sur ses épaules.

La féerie continuait; mais je n'avais d'yeux que pour Bamboche; mon cœur battait violemment, je reconnaissais la vérité de cette prédiction de Claude Gérard :

« Tu retrouverais tes compagnons dans dix ans, dans vingt ans, que tu ressentirais aussi profondément que par le passé cette amitié d'enfance qui te lie à Basquine et à Bamboche. »

En effet, il me semblait que depuis quelques jours à peine je venais d'être séparé de mes compagnons. Je ne me demandais pas par quels moyens hasardeux, coupables sans doute, criminels peut-être, Bamboche, naguère ruiné, poursuivi comme contrebandier, et complice avoué de la Levrasse et du cul-de-jatte dans je ne sais quelles affaires ténébreuses, pouvait de nouveau afficher un certain luxe. Je ne me demandais pas si la confiance avec laquelle il osait se montrer en public témoignait de son incroyable audace ou de son innocence... je ne songeais qu'à la joie de le revoir. Malgré moi mes yeux devenaient humides en pensant que bientôt nous allions nous dire : — Te souviens-tu? — Une chose m'inquiétait. Bamboche savait-il que Basquine allait paraître sur le théâtre?... avait-il pour le même amour qu'autrefois?... La présence de la femme dont elle était accompagné mon ami d'enfance compliquait encore les questions que je m'adressais à moi-même, et dont j'espérais connaître la solution dans l'entr'acte. Bien décidé que j'étais à aller demander Bamboche à la porte de sa loge, en attendant, je ne le quittais presque pas des yeux. Sa compagne, s'étant penchée à son oreille, lui dit quelques mots tout bas; aussitôt, et quoiqu'il parût s'amuser de la féerie comme un enfant, Bamboche fit à sa compagne un signe affirmatif et sortit de la loge.

— Vous désirez voir Basquine, — me dit, quelques moments après, mon voisin de gauche, partisan déclaré de la pauvre figurante. — Attention! elle va paraître... Voilà déjà le tonnerre, les flammes de l'enfer et tout le bataclan qui annoncent son entrée.

Je laisse à penser quels regards curieux, impatients je jetai sur la scène.

Le théâtre représentait alors une forêt sombre et profonde, le tonnerre grondait, de fréquents éclairs illuminaient la scène...

La vue de ce décor, le bruit de ce tonnerre amenèrent dans mon esprit un rapprochement puéril peut-être, mais qui me causa une impression étrange, presque effrayante.

Plusieurs années auparavant, dans une sombre forêt, où retentissait aussi le bruit de la foudre, qu'illuminait aussi la sinistre lueur des éclairs... trois enfants abandonnés et trois enfants riches s'étaient rencontrés.

Cinq de ces enfants : Scipion presque adolescent, — Robert de Mareuil, — moi et Bamboche — devenus hommes, — Basquine devenue jeune fille, se retrouvaient ce soir-là, ignorant mutuellement leur présence à ce théâtre bouffon, représentant encore une forêt dont les échos répétaient le bruit de la foudre.

Régina seule manquait... mais le souvenir que je conservais d'elle la rendait pour ainsi dire présente à cettte scène.

. . . .

. . . .

Au moment où le tonnerre redoublait de fracas derrière le théâtre, une trappe s'ouvrit et vomit de grosses flammes rouges, ainsi que le comporte l'introduction de quelque personnage diabolique, puis. l'éruption ayant cessé peu à peu, je vis sortir Basquine du fond des enfers.

Elle devait avoir seize ou dix-sept ans; sa taille, au-dessus de la moyenne, était svelte et remarquablement élégante, on pouvait seulement lui reprocher un peu de maigreur... maigreur causée sans doute par la misère ou par les chagrins...

Basquine portait un maillot couleur de chair qui dessinait le charmant contour de ses jambes; la beauté de ses bras, l'éclatante blancheur de sa poitrine et de ses épaules, semblaient plus éblouissantes encore par le contraste de sa courte jupe noire semée de figures cabalistiques rouges et argent; sur son front couronné de magnifiques cheveux blonds relevés en tresses, se dressaient deux petites cornes d'argent mobiles comme des aigrettes, tandis que, derrière ses larges épaules, polies comme du marbre, se balançaient deux ailes de crêpe noir... onglées de griffes d'argent.

Malgré cet appareil satanique bien voisin du ridicule... cette apparition me causa une impression profonde, tant je fus frappé du caractère véritablement diabolique que Basquine avait donné à ses traits cependant si remarquables par leur angélique pureté; ne portant pas de rouge, elle semblait d'une pâleur alarmante; ses grands yeux illuminaient seuls de leur éclat son visage blanc comme un linceul... Il faut renoncer à peindre l'indéfinissable contraste de ce regard brûlant d'une ardeur presque fiévreuse, et de ce sourire amer... glacé... qui contractait cette figure d'une beauté divine... Un vague instinct me disait que ce n'était pas là un masque pris à plaisir, et seulement pour le besoin du

rôle... Non... non... je me rappelais trop bien avec quel accent de ressentiment farouche Basquine avait porté ce sinistre toast de *haine aux riches*, après avoir été comme nous dédaigneusement repoussée par les *petits riches* de la forêt de Chantilly ; je me rappelais trop bien quelle joie sauvage avait éclaté sur ses traits jusqu'alors si doux, lorsque, la nuit venue, j'emportai dans mes bras Régina évanouie... Non, non, je sentais que dans ce rôle de *mauvais génie*, l'âme de Basquine, exaspérée sans doute par le malheur, se révélait tout entière sur son visage. La fatalité l'avait faite pour ce rôle... que le hasard lui donnait... L'impression profonde qu'elle produisait sur quelques esprits d'élite prouvait assez qu'il y avait là autre chose que la reproduction d'un rôle insignifiant par lui-même.

L'apparition de Basquine, son attitude, son geste, sa physionomie puissamment dramatiques ne furent pas d'abord applaudis ; pourquoi? Je me l'explique maintenant : pour le plus grand nombre des habitués de ce théâtre, Basquine n'était qu'une jolie figurante, un peu maigre et trop pâle. Quant aux rares spectateurs capables d'apprécier sa valeur, ils applaudissaient généralement peu... Je me trompe : Balthazar s'écria :

— Elle est étourdissante... sublime !...

Et il applaudit avec fureur.

Peut-être ces applaudissements auraient-ils eu de l'écho, car souvent rien n'est plus électrique que l'admiration, mais souvent aussi un rien glace l'enthousiasme ; il en fut ainsi cette fois : des ricanements railleurs, des *chut* réitérés partant de l'avant-scène du vicomte Scipion, paralysèrent l'entraînement que les chaleureux bravos de Balthazar allaient peut-être provoquer ; le poète ne se découragea pas, il recommença d'applaudir de toutes ses forces... Cette maladresse d'ami causa de nouveaux *chut* qui ne partirent plus seulement de la loge du vicomte.

Quant à Basquine, sans doute complétement absorbée par son rôle, elle semblait étrangère à ce qui se passait dans la salle ; mais un nouvel incident vint arracher la pauvre figurante à ses illusions scéniques.

LV

Succès et mésaventures de Basquine. — Scène dramatique sur la scène et dans la salle. Les trois amis sont réunis.

Pour comprendre cet événement qui vint brusquement troubler Basquine au milieu de son rôle, quelques mots sur la marche de la scène sont indispensables, scène puérile, niaise si l'on veut, mais dont Basquine savait tirer des effets saisissants.

Une fois sorti des enfers, le *mauvais génie*... (elle représentait le mauvais génie, antagoniste de la bonne fée) Basquine, un moment immobile, croisait ses bras sur sa poitrine, puis s'approchait lentement d'Arlequin endormi sous l'égide tutélaire de la fée d'Argent, représentée par Clorinda, actrice rondelette, à la figure épanouie et aux appas indiscrètement accusés.

Vêtue de gaze rose et argent, tenant d'une main une corne d'abondance en or, la protectrice d'Arlequin y puisait des fleurs qu'elle jetait de toutes ses grâces sur son protégé endormi, emblème significatif des riantes destinées qu'elle lui ménageait.

Basquine, les bras toujours croisés sur sa poitrine, s'avançait à pas lents vers la fée d'Argent; il est impossible de rendre avec quelle pitié sardonique elle semblait contempler les vains enchantements de la fée, qui s'évertuait à couvrir son protégé de fleurs allégoriques... Il y eut surtout un moment où Basquine, haussant légèrement les épaules, fit un dernier pas vers Clorinda... un seul pas... mais accompagné d'une ondulation de cou si vipérine, et d'un regard si chargé de menaces et de sombre fascination, que la bonne fée semblait frappée de cette immobile épouvante dont est saisie la victime que le reptile charme avant de la dévorer. S'avançant alors pas à pas vers Basquine, comme entraînée par un attrait magique, Clorinda, d'une main tremblante, lui tendait sa corne d'or. Basquine prenait une fleur, une belle rose fraîchement épanouie : elle la montrait avec un sourire satanique et glacé, comme pour lui faire admirer encore le tendre éclat de cette fleur; puis, l'approchant de ses lèvres, elle jetait sur la rose un léger souffle... et la rose, devenant noire à l'instant, s'effeuillait d'elle-même.

Non, jamais je n'oublierai le geste, l'attitude, le regard, le sourire, la physionomie de Basquine... tout ce qui se révéla enfin chez elle d'impitoyable ironie, de sanglant sarcasme, lorsque, de son souffle mortel, elle flétrissait cette fleur fraîche, brillante comme les espérances et les illusions du jeune âge... avec quel dédain, abaissant ses grands yeux brillants d'un feu sombre, elle contemplait ensuite les débris de la fleur qu'elle foulait aux pieds.

Je ne pensais pas que la scène pût monter encore : je me trompais, bientôt vint une péripétie plus émouvante.

Après la rose, Basquine prenait dans la corne d'or un frais et virginal bouquet de myrte et d'oranger... emblème, sans doute, de la fiancée d'Arlequin... Saisie d'un nouvel effroi, la fée d'Argent se jetait aux genoux de Basquine, les mains jointes, suppliantes, semblant demander grâce pour le bouquet.

Basquine... d'abord impitoyable, repoussant de son froid dédain les prières de la fée, serrait le bouquet d'une main convulsive et triomphante;... mais soudain Basquine parut s'attendrir... regarder le bouquet avec une compassion croissante... Peu à peu les traits de la jeune fille se transfigurèrent, son visage reprit cette expression de douceur angélique, d'adorable candeur... que je lui avais vue si souvent dans son enfance... Loin de flétrir le bouquet de myrte, Basquine le caressait du geste, du regard, avec une tendresse innocente et charmante... Il est impossible d'imaginer ce qu'il y avait alors de grâce enchanteresse, d'irrésistible séduction dans le jeu de Basquine; aussi la fée d'Argent, souriante, heureuse, rassurée, baisait les mains du *mauvais génie*, croyant le bouquet sauvé... Hélas ! vaine espérance... Tout à coup l'ange redevenait démon ; d'un souffle Basquine flétrissait le bouquet en poussant un éclat de rire sardonique, mais sonore, harmonieux; puis elle *fondait*, si cela se peut dire, les dernières vibrations de ce sinistre éclat de rire dans l'andante d'un air de *bravoure*, d'un caractère puissant et farouche (musique composée par elle, je l'ai su depuis), dont les paroles avaient à peu près ce sens :

« Je suis le génie du mal, le mal est mon domaine; mon souffle glacé flétrit toutes les joies; je n'ai qu'à paraître, et le bonheur se change en tristesse, etc. »

Basquine chantait cet air, aux paroles plus que médiocres, avec une si admirable expression, qu'elle leur donnait un accent terrible; sa voix de *mezzo-soprano*, à la fois grave, veloutée, sonore, vibrante, faisait tressaillir toutes les cordes de mon âme...

Et je n'étais pas seul profondément impressionné par ce rare talent...

Suspendu, comme on dit, aux lèvres de Basquine, je jetai par hasard les yeux sur la loge occupée par Balthazar et par Robert de Mareuil, loge située presque sur le théâtre.

Le poète écoutait Basquine avec un intérêt et une admiration qu'il traduisait par les gestes, par les mimes, par les attitudes les plus excentriquement enthousiastes; Robert de Mareuil, au contraire, écoutait dans une extase recueillie... D'abord assis dans le fond de la loge, puis, comme attiré malgré lui par le chant, par le jeu, par la beauté de Basquine, il avait peu à peu avancé la tête, et, s'appuyant d'une main sur le rebord de la loge, ne quittait pas Basquine du regard, il semblait fasciné.

En face, mais à un étage supérieur, se trouvait la loge de Bamboche. L'absence de celui-ci se prolongeait; la jeune femme qui l'avait accompagné était encore seule. Elle me parut, comme le plus grand nombre des spectateurs, il faut l'avouer, assez indifférente ou ignorante du merveilleux talent qui se révélait tout à coup chez Basquine, pauvre figurante inconnue... talent qui néanmoins s'imposait tellement, que les plus rebelles à son empire le subissait à leur insu. Car, pendant que mon voisin de droite écoutait Basquine avec un muet ravissement, mon voisin de gauche, s'adressant à moi :

— Je vous l'avais bien dit... l'entendez-vous, cette Basquine... comme elle vous serre la cœur, comme elle vous attriste!... Ne dirait-on pas qu'on a peur d'elle, qu'on la déteste?... et c'est ma foi vrai... je la déteste! A-t-elle l'air méchant! pour un rien je la sifflerais. Parlez-moi de Clorinda... à la bonne heure! elle ne vous attriste pas... cette grosse réjouie...

Je ne sais ce que j'aurais répondu à mon voisin, sans l'incident dont j'ai parlé et qu'il me faut expliquer.

Basquine était, je crois, à la moitié de son air : elle le chantait avec une énergie, une puissance croissante, lorsqu'un événement inattendu l'interrompit tout à coup.

Le vicomte Scipion avait trouvé plaisant de jeter sournoisement sur la scène une poignée de pois fulminants, sans doute achetés d'avance pour cette espièglerie... déjà plus d'une fois essayée, disait-on, sur ce petit théâtre.

Basquine, au milieu du morceau qu'elle chantait, posa par hasard le pied sur plusieurs de ces pois; leur explosion lui causa une frayeur si vive, qu'elle sauta en arrière; mais son pied s'embarrassant dans une partie du décor, presque à fleur de terre, qui cachait la trappe d'où elle était sortie, Basquine trébucha... et tomba, mais tomba d'une manière si déplorablement ridicule... que des éclats de rire inextinguibles, accom-

pagnés d'une bordée de sifflets aigus, partirent d'abord de l'avant-scène du vicomte, et eurent pour écho une explosion générale d'hilarité. Le ridicule atroce de la chute de Basquine prêtait d'autant plus à rire aux spectateurs, que la pauvre fille représentait un personnage menaçant et terrible...

La malheureuse créature, se relevant livide, jeta sur la loge du vicomte Scipion un regard effrayant de désespoir et de haine... puis elle voulut fuir la scène; mais, dans son trouble, elle se trompa deux fois de coulisse.

Alors, les huées, les sifflets, les éclats de rire redoublèrent jusqu'à ce qu'elle pût enfin trouver une issue où elle disparut éperdue.

A ce moment, de nouveaux faits portèrent le tumulte à son comble.

Porteur d'un sac d'oranges galamment achetées pour sa compagne, Bamboche rentrait dans sa loge alors que se passait l'incident des pois fulminants et de la chute de Basquine, incident dont les péripéties, malgré leur gravité, furent rapides comme la pensée... Reconnaître notre compagne d'enfance... s'écrier d'une voix de stentor : — *Basquine, me voilà!* — sauter sur le théâtre, courir à la loge du vicomte, souffleter, pour ainsi dire, d'un seul revers, Scipion, son père, le gouverneur, à l'instant où disparaissait Basquine, enfoncer d'un coup de pied le châssis d'une des coulisses, et pénétrer ainsi derrière le théâtre pour y rejoindre la pauvre figurante, tout cela fut pour Bamboche l'affaire d'une minute.

La stupeur causée par l'incroyable audace de cet homme tint pendant quelques secondes les spectateurs muets, immobiles; ils en étaient encore à se demander s'ils devaient en croire leurs yeux, que déjà Bamboche avait disparu : mais bientôt le tumulte, un moment suspendu, devint effroyable.

Quant à moi... dès que Bamboche eut pénétré dans la coulisse sur les pas de Basquine, une pensée prompte comme l'éclair me souleva pour ainsi dire de ma place, me fit traverser en un clin d'œil, et je ne sais comment, les rangs pressés des spectateurs dont j'étais entouré; puis, sortant du théâtre, je fus en quelques bonds à la porte des acteurs, s'ouvrant sur le passage où j'avais été le matin louer la loge; à l'instant où j'arrivais là, palpitant, je fus violemment heurté par deux personnes qui, s'élançant de l'intérieur, s'enfuyaient. C'étaient Bamboche et Basquine, enveloppée d'un manteau; elle se soutenait à peine... — Sentant le danger, l'inopportunité d'une reconnaissance en pareille situation, et apercevant la voiture de mes maîtres, à deux pas de moi, je dis à Bamboche en lui prenant le bras :

— Voilà une voiture... montez vite.



« ...Y jeta, pour ainsi-dire, Basquine. » (Page 753.)

Et en une seconde j'eus ouvert la portière aux deux fugitifs. Ce secours inespéré venait si à propos, que Bamboche, sans chercher à savoir comment cette voiture se trouvait là si à point, y jeta, pour ainsi dire, Basquine, s'y élança après elle, en me disant :

— Vous serez bien payé... Allons où vous voudrez, mais grand train.

— Barrière de l'Étoile, très vite, — dis-je au cocher, éveillé en sursaut sur son siège.

Et je m'élançai derrière la voiture.

Nous nous éloignâmes rapidement; mais je pus voir une grande foule s'ameuter tout à coup autour du théâtre, tandis que brillaient au loin les fusils des soldats que l'on venait sans doute de chercher au poste voisin.

Je ne me sentais pas de joie, je couvais des yeux cette voiture derrière laquelle j'étais monté et où se trouvaient mes amis d'enfance. Soudain le cocher, averti sans doute par une secousse du cordon qu'il tenait enroulé autour de son poignet, arrêta ses chevaux... Presque en même temps, l'une des glaces s'abaissa brusquement, et j'entendis la voix de Bamboche s'écrier avec un accent d'effroi :

— Arrêtez... arrêtez... elle se trouve mal.

Mon Dieu !... que faire?...

Nous ne courions plus aucun danger d'être poursuivis, nous nous trouvions sur le boulevard Saint-Denis ; je courus à la portière.

— Mon garçon, — me dit Bamboche, — je ne sais pas d'où diable tu es sorti pour me venir en aide si à propos, je sais encore moins pourquoi tu nous es venu en aide; mais tu ne t'en repentiras pas... Cette chère fille qui est avec moi se trouve mal... Il faudrait tout de suite de l'éther, du vinaigre... Après cela nous irons chez moi... et tu pourras emmener la voiture...

Voici d'abord pour acheter de l'éther; tu garderas le reste.

Et Bamboche me mit un double louis dans la main.

— Merci, monsieur, — lui dis-je en dissimulant mon émotion, et éprouvant un certain plaisir à garder quelques moments encore mon incognito. — Il doit y avoir plus d'un pharmacien dans la rue Saint-Denis, nous allons la parcourir avec la voiture.

— Tu as raison... vite... vite.

Et Bamboche abaissa les autres glaces de la voiture pour donner plus d'air à Basquine, qu'il soutenait entre ses bras et qui me parut sans mouvement.

Mon conseil était bon; en quelques minutes nous eûmes trouvé une boutique de pharmacien; j'y achetai un flacon d'éther... Bamboche le fit respirer à Basquine; peu à peu elle reprit ses sens...

— Maintenant, chez moi, — me dit Bamboche. — *Hôtel des Pyrénées*, rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur, n° 17.

Je donnai cette adresse au cocher, et je repris mon poste, rassuré sur la santé de Basquine, ravi de la surprise que j'allais causer à mes deux amis, et oubliant complètement mes maîtres, probablement fort inquiets de moi et de leur voiture, s'ils étaient sortis du théâtre.

Arrivé rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur, je dis au cocher avant d'ouvrir la portière :

— Lorsque les personnes que nous avons conduites, par ordre de mon maître, seront descendues, vous vous en retournerez, on n'a plus besoin de vous...

Basquine, bien que revenue à elle, semblait toujours très faible ; il fallut que Bamboche la prît presque dans ses bras pour la faire descendre de la voiture ; puis, une fois dans la rue, et pendant que les chevaux s'éloignaient, Bamboche dit à la jeune fille :

— Attends... avant d'entrer dans l'hôtel, laisse-moi bien croiser ton manteau et en rabattre le capuchon ; ces imbéciles de portiers d'hôtels garnis sont si curieux, si bavards, que la vue de ton costume de théâtre ferait événement dans la maison.

— Tu as raison, — répondit-elle d'une voix faible et en frissonnant.

Pendant que Bamboche s'occupait de cacher le costume de Basquine sous son manteau, j'étais resté dans l'ombre ; je dis alors à mon ami, parlant le plus bas qu'il me fût possible, pour dissimuler ma voix :

— Monsieur... voilà le restant des quarante francs que vous m'avez donnés.

— Je t'ai dit que c'était pour toi, mon garçon.

— Merci, monsieur... mais si vous croyez me devoir quelque reconnaissance, accordez-moi autre chose.

Et je remis l'argent dans la main de Bamboche.

— Et que diable veux-tu me demander ? — reprit-il de plus en plus surpris.

— Permettez-moi de vous dire deux mots chez vous en particulier...

— Allons, soit ; aussi bien, il y a dans cette aventure quelque chose que je tiens à éclaircir.

Suis-nous.

Bamboche frappa, la porte de l'hôtel s'ouvrit, mon ami passa rapidement devant la loge du portier ; mais celui-ci s'écria en s'avançant :

— Qui êtes-vous, monsieur ?

— Eh pardieu ! moi... vous ne me reconnaissez pas ! — dit Bamboche sans s'arrêter.

— Mais qui, vous ?

— Eh ! tonnerre de Dieu ! le capitaine Bambochio.

— Ah ! pardon, mille excuses, monsieur le capitaine, je ne vous avais pas reconnu, — dit le portier avec une humble déférence, qui me prouva que mon ami jouissait d'une certaine considération dans la maison.

Je coupai court à l'interrogatoire que le portier allait m'adresser à mon tour en lui disant :

— Je monte avec M. le capitaine.

— Très bien ! mon garçon, — reprit le portier.

Puis, se ravisant, il fit précipitamment quelques pas en dehors de sa loge, et, s'adressant alors à Bamboche qui commençait déjè à gravir l'escalier :

— Monsieur le capitaine, j'ai oublié de vous dire que M. le major était venu trois fois vous demander.

— Que le diable l'emporte et vous aussi ! — répondit Bamboche en continuant son ascension.

— Monsieur le capitaine a toujours le mot pour rire, — dit le portier, qui me parut habitué aux façons brutales de mon ami, et ne s'en formaliser nullement.

Bamboche s'arrêta sur le palier du second étage; nous entrâmes chez lui; une petite lampe brûlait dans l'antichambre; Bamboche ouvrit une porte latérale, et dit à Basquine :

— Entre là... il doit y avoir de la braise sous la cendre, rallume le feu, réchauffe-toi...

Je reviens dans cinq minutes.

Puis, se retournant vers moi lorsque nous fûmes seuls :

— Maintenant, mon garçon, à nous deux... dis-moi d'abord...

Mais ma dissimulation était à bout, je me jetai brusquement au cou de Bamboche, en m'écriant :

— Tu ne reconnais pas Martin !...

Bamboche stupéfait recula d'abord d'un pas, se dégagea de mon étreinte comme pour mieux m'envisager; puis m'attirant et me serrant à son tour contre sa poitrine, il s'écria d'une voix étouffée par l'émotion en tournant la tête du côté de la pièce voisine :

— Basquine !... C'est Martin !!!...

J'entendis, pour ainsi dire, faire un bond dans la chambre; la porte s'ouvrit, et Basquine, encore à demi enveloppée dans son manteau, se précipita dans l'antichambre, me sauta au cou, mêlant ses embrassements muets, ses larmes, aux embrassements, aux larmes de Bamboche et aux miennes, car nous pleurions tous trois.

Il y eut un moment de long silence... pendant lequel nous nous tenions tous trois étroitement serrés... silence seulement interrompu, çà et là, par le bruit de ces sanglots de joie profonde, convulsive, qui font bondir le cœur...

Oh ! béni soyez-vous, mon Dieu ! qui, par de tels instants, faites

oublier des jours... des années d'infortune! Béni soyez-vous, mon Dieu, qui avez si magnifiquement doué vos créatures, que les plus perverses, que les plus misérables, puissent encore goûter ces ravissements, dont l'ineffable douceur, dont la sainte élévation les rapproche de votre divinité!

Nous étions là trois victimes de la fatalité. Nous avions bien souffert, nous avions commis bien des actions coupables, notre avenir était sombre, plus sombre encore que notre passé. Et pourtant, dans cet élan divin qui confondait nos âmes, ces souffrances, ce sombre passé, cet effrayant avenir, étaient oubliés.

Et ces fautes! conséquences presque forcées de la misère et de l'abandon, ces fautes ne devaient-elles pas être aussi oubliées, pardonnées par votre paternelle miséricorde et votre justice, ô mon Dieu!... car tout n'était pas flétri, tout n'était pas mort dans l'âme de ceux qui, après avoir failli, étaient encore capables de ressentir si religieusement les célestes enivrements de l'amitié.

. . . .

. . . .

. . . .

LVI

Confidences.

— Allons donc dans ma chambre, que nous nous voyions au moins le blanc des yeux! — s'écria Bamboche après la première explosion de joie causée par notre rencontre.

Nous entrâmes dans la pièce voisine, beaucoup mieux éclairée par deux bougies, allumées sur la cheminée.

Basquine, ayant quitté sa coiffure démoniaque, restait enveloppée de son manteau de soie noire, serré à la taille par une ceinture.

Il y eut un nouveau moment de silence, pendant lequel nous nous regardâmes tous trois avec cette curiosité pleine d'intérêt et d'attendrissement qu'inspire toujours la première entrevue qui suit une longue séparation.

L'énergique figure de Bamboche avait dépouillé son caractère habituel de railleuse audace, ses yeux encore humides s'attachèrent tour à tour sur moi et sur Basquine, tandis que celle-ci, une main dans la main de notre compagnon et l'autre fraternellement appuyée sur mon épaule, me contemplait en souriant de ce sourire triste et pensif qui lui était habituel dans son enfance lorsqu'elle parlait de sa famille et de son père.

Vus de près, les traits de Basquine paraissaient encore plus fins, encore plus purs qu'à la scène, mais aussi on y remarquait davantage l'empreinte de la misère et du chagrin; son teint, autrefois d'une transparence rosée, quoique un peu bruni par le hâle, s'étiolait alors sous une pâleur maladive; ses lèvres, jadis d'un vermillon si vif, avaient blanchi; enfin il fallait la grâce, la svelte élégance des attaches de son cou et de ses épaules, pour faire oublier sa maigreur. Hélas! que dirais-je, ce charmant visage de seize ans, déjà flétri, décoloré, trahissait l'habitude de privations et de peines si amères, que les larmes me vinrent aux yeux.

— Tu me trouves bien changée, n'est-ce pas, Martin? — me dit Basquine, devinant la cause de mon émotion, — moi... je t'aurais reconnu tout de suite...

Puis s'adressant à Bamboche, en me montrant du regard :

— Comme il a l'air loyal et bon! n'est-ce pas?

— Ça me rappelle... ce que je disais à Claude Gérard... l'homme que nous avons volé et qui a recueilli Martin, — reprit Bamboche. — « D'après ce que vous m'apprenez de Martin, je vois d'ici sa figure grave et douce, où se peint son caractère. » — Je ne m'étais pas trompé, c'est bien cela, — ajouta Bamboche en me regardant fixement, — oui, c'est bien cela; c'est bon à voir, une loyale figure... ça repose...

— Toi... — dit Basquine à Bamboche, avec un singulier accent d'affection, de reproches et de mélancolie, — tu n'es pas changé, tout s'émousse sur toi... rien ne peut mordre sur ta nature de fer...

— Rien n'y peut mordre... excepté Martin... excepté toi...

Basquine secoua la tête.

— En vous revoyant tous deux, j'ai pleuré comme un enfant... — poursuivit Bamboche, sans paraître remarquer le mouvement de Basquine; — dame... après tant d'années d'absence... nous voir enfin réunis...

— Vous retrouver le même jour... toi, — me dit Basquine en me tendant la main. — Et toi! — ajouta-t-elle en donnant son autre main à Bamboche.

— Tu ne m'en veux plus? — lui demanda Bamboche presque avec crainte.

— Entre nous trois... ne devons-nous pas tout nous pardonner? — dit doucement Basquine.

Puis un éclair brilla dans ses yeux, sa lèvre sardonique se contracta, et elle ajouta :

— C'est pour d'autres qu'il faut cultiver nos haines.

— Il y a donc longtemps que tu n'avais vu Bamboche? — demandai-je à notre compagne.

— Trois ans, — me répondit-elle.

— Oui... trois ans, — reprit Bamboche sans oser, pour ainsi dire, regarder Basquine.

— Ainsi, tu ignorais qu'elle dût jouer ce soir! — dis-je à notre ami.

— Je ne la savais pas à Paris, et je n'avais pas seulement lu l'affiche, — reprit-il. — Quand je suis entré dans ma loge, le tapage commençait... cabale montée, j'en suis sûr... par ces méchants gants jaunes de l'avant-scène. Malheureusement... je n'ai eu que le temps de les souffleter.

— Dans cette loge, tu l'as reconnu? — lui dis-je.

— Qui?

— Scipion!... le petit vicomte!

— Le gamin de la forêt de Chantilly! — s'écria Bamboche.

— Martin a raison, — dit Basquine d'une voix sourde, — c'était le vicomte.

— Tu le savais donc là? toi, ma pauvre Basquine, — lui demandai-je.

— Non; tout entière à mon rôle, je ne me doutais pas de la présence du vicomte; sans cela, je me serais attendue à tout de lui...

— Pourquoi donc? — dis-je à notre compagne.

— Tu l'avais donc déjà revu depuis la scène de la forêt? — ajouta Bamboche aussi surpris que moi.

— Oui... car on croirait qu'une fatalité me rapproche toujours de cette méchante petite créature... — reprit Basquine avec un ressentiment concentré. — Il y a deux ans je l'ai revu... et il y a deux ans, j'ai été, comme aujourd'hui... humiliée, outragée... jusqu'au vif... jusqu'au sang...

— Le misérable! — m'écriai-je; — mais d'où lui vient cet acharnement contre toi?

— Je n'en sais rien... — reprit Basquine.

— Oh! vicomte... vicomte... — dit Bamboche, — toi, ton père... je vous rejoindrai... Je te vengerai, Basquine...

— Je n'ai besoin de personne... — dit fièrement la jeune fille; — je sais vouloir et attendre.

— Et il y a deux ans... crois-tu que Scipion t'ait reconnue? — lui dis-je.

— Non... pas plus qu'il ne m'a reconnue aujourd'hui, j'en suis certaine... L'instinct du mal et le hasard l'auront guidé... Je vous dis... qu'il y a des fatalités...

Puis, passant sa main amaigrie sur son front, Basquine reprit tendrement :

— Et toi... as-tu aussi beaucoup souffert? Es-tu heureux à cette heure?

— Mais j'y songe maintenant, — dit Bamboche en m'examinant avec une expression de surprise presque douloureuse, — toi... toi... une livrée!!

— En effet... — ajouta tristement Basquine, — réduit à cela... toi?

— Pardieu, c'est tout simple... — s'écria Bamboche avec un accent de raillerie amère, — c'est une âme d'or... il n'y a pas de condition assez misérable pour lui... c'est comme toi, Basquine... tu as été admirable pour moi et...

— Oublions cela, — dit la jeune fille en interrompant Bamboche.

— Oui... oublions cela, — reprit-il avec amertume.

Et il ajouta d'un ton grave dont je fus pénétré :

— Tu l'entends, Martin, et pourtant pour elle j'ai été brutal, méchant... impitoyable...

— Tout cela est passé... — répondit simplement Basquine.



Basquine. (Page 768.)

— Tout cela est passé, — dit Bamboche d'un air navré, — cela est passé... comme ton amour pour moi...

— L'amour!!! — dit Basquine en haussant les épaules, et ses traits reprirent cette expression d'ironie glaciale dont j'avais été si frappé dans son rôle du *mauvais génie*, — tu vois, Martin... il me parle d'amour... *à mon âge*... mais, mes pauvres enfants... j'ai commencé si jeune... que maintenant... pour l'amour... J'AI CINQUANTE ANS...

Il y eut entre nous trois un moment de pénible silence... Malgré son rude cynisme, Bamboche restait atterré, comme moi, de voir cette jeune fille, ce trésor de beauté, de grâce, d'intelligence et de génie, déjà et à jamais flétrie dans ce qui fait rayonner ou ambitionner la beauté, la grâce, l'intelligence et le génie...

— Rassurez-vous, — nous dit Basquine en nous prenant la main, à Bamboche et à moi, — dans ce cœur que toutes les misères humaines ont fait saigner jusqu'à ce qu'il fût desséché; dans ce cœur où l'amour a été tué dans une dégradation précoce, il restera toujours, comme disait autrefois Bamboche, *un petit coin* de tendre amitié pour vous deux... Mais nous oublions que Martin doit être impatient de savoir ce qui nous est arrivé à tous deux...

— Ah! mes amis, — leur dis-je, — combien de fois j'ai été préoccupé de ces pensées : où sont-ils? que deviennent-ils? et surtout par quel sinistre événement ont-ils disparu, le soir du jour où j'ai été arrêté après le vol commis chez Claude Gérard? Car jugez de mon désespoir, mes amis, lorsque arrivé au rendez-vous que nous nous étions donné en cas de poursuite... vous savez...

— Oui, — dit Bamboche, — au pied d'une croix de pierre, située au haut de la montée de la grande route...

— Mais puisque tu avais été pris, toi, comment es-tu venu le soir à notre rendez-vous? — me demanda Basquine.

— Grâce à la généreuse confiance de Claude Gérard; je vous expliquerai cela : j'arrive donc près de la croix de pierre... là, que vois-je? le petit châle de Basquine et quelques-unes des pièces d'argent au milieu d'une mare de sang.

— Raconte-lui tout, — dit Basquine à Bamboche, — il saura ensuite ce qui m'est arrivé.

— Je finissais d'empocher l'argent de Claude Gérard, quand tu nous as donné le signal d'alarme, — reprit Bamboche, — je voulais aller à ton secours.

— C'est moi qui l'en ai empêché, — dit Basquine; — nous nous perdions sans te sauver, Martin, et il m'était venu un autre projet...

— Tu avais raison; Claude Gérard fût facilement venu à bout de moi et de Bamboche.

— Peut-être... car j'avais mes pistolets... — reprit celui-ci, — j'étais déterminé... il y aurait peut-être eu un meurtre... ce qui est arrivé vaut mille fois mieux... quoique j'aie manqué de laisser ma peau dans l'affaire... Je suis donc le conseil de Basquine... Te voyant pris, nous nous sauvons en nous faufilant au milieu de genêts; nous trouvons, au bout du champ, un tas de fagots; j'en déplace trois ou quatre, et nous nous blottissons dans cette cachette.

— Voilà quel était mon projet, — reprit Basquine, — nous devions d'abord t'attendre toute la nuit au rendez-vous convenu... si tu n'y venais pas, plus de doute, tu étais pris : nous voulions alors le lendemain parcourir le village, soit en mendiant, soit en chantant, et, une fois instruits de ton sort, nous aurions agi en conséquence.

— Mais le diable en a voulu autrement, — reprit Bamboche.

— Oui, — lui dis-je, — le diable ou le cul-de-jatte?

— Comment sais-tu cela? s'écrièrent à la fois Basquine et Bamboche.

— Continuez... continuez, mes amis.

— Eh bien! tu ne te trompes pas, — reprit Bamboche, — le cul-de-jatte en a décidé autrement; car, comme dit Basquine, il y a de singulières fatalités... Donc, une fois la nuit venue, nous avions été t'attendre à notre rendez-vous : il faisait un clair de lune superbe. Assis au pied de la croix de pierre, je m'amusais à compter notre argent dans le châle de Basquine... La route était déserte; nous nous croyions seuls; mais voilà qu'une main de fer m'empoigne brusquement par la nuque : — Sauve-toi, Basquine.

— Ça été son premier cri, — dit la jeune fille.

— Mon second cri a été quelque chose comme : Tonnerre de Dieu! Et me voilà à me débattre de toutes mes forces, afin de me dégager et de prendre un de mes pistolets... J'y parviens, mais le gredin de cul-de-jatte...

— Je ne me trompais pas, — dis-je à Bamboche, — il s'était sans doute tenu caché derrière la base de la croix de pierre.

— Juste, — poursuivit Bamboche. — Dans la lutte, le brigand m'arrache mon pistolet au moment où je venais de l'armer, et me le tire dans les côtes, ici, à droite, j'ai une cicatrice à y fourrer le pouce. Comment ne m'a-t-il pas tué? Que le diable m'emporte si je le sais...

— Mais ce misérable, tu l'as revu? — m'écriai-je.

— Pardieu... il est venu aujourd'hui ici me demander trois fois... c'est lui qu'on nomme *le Major*. Tu n'as pas entendu le portier m'annoncer sa visite?

— Tu vois ce misérable? — répétai-je avec un accent de reproche.

— J'en ai revu bien d'autres, — s'écria Bamboche. — Que veux-tu? je pratique sur une grande échelle l'oubli des injures... et des coups de pistolet à bout portant... Recevant donc du cul-de-jatte une telle dragée en pleine poitrine... je tombe sur le coup... Basquine se sauve en criant à l'assassin! au secours!... et la pauvre enfant est tellement saisie d'épouvante, que, perdant complètement la tête, elle court sans savoir où elle va... Finalement, pendant une quinzaine de jours, elle est restée folle de frayeur. Elle te contera ça... car c'est à dater de ce coup de pistolet qu'elle et moi nous avons été séparés... pour la première fois...

— Pauvre Basquine, — dis-je en prenant dans mes mains les mains de la jeune fille, — et toi, qui t'a sauvé, Bamboche?

— Un brave voiturier; il s'en allait à vide sur cette route, environ une heure après l'événement... il me voit baigné dans mon sang, quasi mort, à quelques pas de la croix; il me relève, me met sur sa charrette, comptant me transporter à cinq ou six lieues de là, dans un bourg où il y avait un chirurgien. Mais, comme le lendemain dans la matinée nous approchions de ce bourg, des gendarmes rencontrent la voiture, le charretier raconte la chose, on fait mettre le premier appareil sur ma blessure, et l'on me mène à l'hospice de la ville voisine; on me guérit, et comme je suis bien forcé d'avouer que je n'ai ni asile ni ressources, on m'envoie finir ma convalescence en prison, comme vagabond.

— En prison! — m'écriai-je.

— Oui, reprit Bamboche, — et j'y suis resté jusqu'à dix-sept ans. Tu conçois que ça m'a achevé, car les mépris, les duretés de la geôle ne vous rendent pas tendre, quand on est déjà coriace, et la société des petits voleurs n'est pas faite pour développer en vous le sens moral. Après cela, il faut être juste, il y a du bon dans la prison; soyez un tantinet vagabond ou voleur, vous recevez là une éducation que le plus grand nombre des enfants du peuple ne reçoivent jamais : en prison on apprend à lire, à écrire, à compter, un peu de dessin, et un métier si on n'en a pas... on emporte une petite épargne; et souvent même, vois comme cela est encourageant, en sortant, on est placé tout de suite. Cependant, je n'appréciai pas comme je devais les avantages de ma position : j'ai d'abord voulu me briser la tête contre les murs, et puis, par réflexion, j'ai voulu la briser aux autres, et puis enfin je me suis résigné à ne rien briser du tout, me disant : J'ai treize ans, c'est trois ans à faire : faisons nos trois ans. Je vais bien t'étonner, Martin; ces trois ans ont passé comme un songe, car une fois que j'ai eu mordu à la lecture, j'ai été possédé de la rage de lire et d'apprendre. On obtenait tout de moi,

en me promettant des livres. Ce que j'ai lu est incalculable; je faisais en deux heures la tâche d'une demi-journée, afin de consacrer le reste du temps à la lecture. On m'avait montré le métier de serrurier, et je martelais comme un Vulcain, pour qu'on me laissât ensuite dévorer des volumes. Du reste, c'est une justice à me rendre, mes amis, et à vous aussi, je ne contractai pas la moindre amitié en prison : la place était prise : j'étais fort, j'eus des flatteurs, je les méprisais; j'étais méchant, j'eus des ennemis, je les bravais; mais des amis, jamais : je vécus seul, confit dans mon fiel. Car j'en ai fait... le diable le sait, et il y avait de quoi. Tu comprends, Martin, ce que j'étais devenu à l'âge de seize ans, surtout si tu joins à tous mes mauvais ressentiments ma cruelle incertitude sur votre sort à tous deux, et la violence de mon amour pour Basquine, poussé parfois jusqu'au vertige, car entre ces quatre murs de prison, l'éloignement de mes souvenirs rendaient ma passion encore plus ardente qu'avant notre séparation. Je sortis de la prison, bronzé au mal, noué moralement, comme un arbre tordu par le vent.

— Je m'explique maintenant, — dis-je à Bamboche, — l'effroi que la prison inspirait à Claude Gérard. — « Te faire mettre en prison, malheureux enfant, — me disait-il, lorsqu'il m'eut arrêté lors de notre vol, — c'est te perdre, c'est te dépraver à jamais. »

— Claude Gérard avait raison cette fois, comme tant d'autres, — reprit Bamboche; — le mauvais pli était pris, et bien pris; en sortant de prison, où j'étais devenu assez bon ouvrier serrurier, je fus tout de suite recommandé à un patron. Ma ligne ainsi tracée, j'avais un gagne-pain et l'intelligence ouverte par l'instruction. Avec ça je pouvais crever de misère, comme tant d'autres... mais j'avais du moins une chance. Il était trop tard : la vie de prison m'avait achevé complètement, le travail m'était insupportable, tous mes appétits, comprimés pendant si longtemps, faisaient rage. J'entrai néanmoins chez un maître serrurier; il avait une sœur, une veuve de trente-six ans, coquette, avenante et riche d'une soixantaine de mille francs. Si je travaillais peu à la boutique, je faisais en revanche le beau parleur, je chantais des chansons joyeuses, souvenirs de notre pitre et de la Levrasse, sans compter les grimaces et les tours d'équilibre; grâce à ces belles séductions, je tournai la tête de la veuve : un beau jour, je l'enlevai; je jetai ma blouse aux orties et nous vécûmes en riches bourgeois. Ça ne m'empêchait pas de ne songer qu'à Basquine et à toi. Entreprendre un voyage à votre recherche, c'était mon idée fixe; mais il fallait du temps, de l'argent, et la veuve gardait la bourse. Tout cela est ignoble, mon brave Martin; j'aurais pu gagner mes cinquante sous ou trois francs en travaillant comme un nègre, mais

j'avais eu jusque-là en prison tant de misère... que, ma foi !... tiens, ça me coûte de te raconter à toi ces vilenies-là... J'arrive à quelque chose qui te plaira davantage... parce que, là... j'ai été à peu près bien... Sur ces entrefaites, le hasard me fit rencontrer Basquine... elle avait alors treize ans.

Deux coups frappés assez rudement à la porte de l'appartement interrompirent le récit de Bamboche ; il fit un geste de surprise et d'impatience, alla dans l'antichambre, et moi et Basquine, nous entendîmes les paroles suivantes échangées entre Bamboche et son interlocuteur à travers la porte qui s'ouvrait sur l'escalier :

— Qui est là ? — demanda Bamboche.

— Moi... le Major.

— Va-t'en au diable... et reviens demain matin.

— C'est très pressé.

— Ça m'est égal.

— C'est pour l'affaire Robert de Mareuil, c'est la Levrasse qui m'envoie.

— Écoutez bien, monsieur le Major, si vous ne descendez pas à l'instant l'escalier, de bonne grâce... je vais sortir et vous le faire descendre plus lestement que ne le comporte votre âge vénérable.

— Mais je vous dis, capitaine, que c'est si pressé que...

— Monsieur le Major !!! — fit Bamboche d'une voix tonnante en donnant un tour de clef à la serrure, comme s'il allait sortir.

Sans doute la menace de Bamboche fut efficace, car il referma la serrure à double tour, en disant :

— A la bonne heure...

Et il rentra dans la chambre.

— Tu connais Robert de Mareuil, — lui dis-je frappé de ce que je venais d'entendre.

— J'ai cet *honneur-là*... — dit Bamboche d'un ton sardonique. — Quelle canaille !...

— Lui !... — m'écriai-je.

— Je crois bien...

— Tu en es sûr ?

— Je m'y connais et j'en réponds.

— Nous parlerons plus tard de Robert de Mareuil, — dis-je à Bamboche, après un moment de réflexion. — Continue ton récit.

— C'est moi qui le continuerai pour lui, reprit Basquine, car il dirait mal ce qu'il y a eu de bon, de généreux dans sa conduite envers moi.

— Tu as raison, Basquine... lui dis-je, — nous t'écoutons.

LVII

Histoire de Basquine. — Elle devient servante d'auberge. — Changement de position.
Le sérail d'un lord.

Plus j'examinais Basquine, plus je remarquais en elle une élégance de manières dont je n'avais pas été tout d'abord frappé, et qui me rappelait vaguement Régina, car je ne pouvais juger d'après un autre point de comparaison, ma vie s'étant jusqu'alors passée dans les plus infimes conditions.

La révélation du talent de Basquine m'avait causé plus d'admiration que de surprise ; il me paraissait la conséquence, le développement presque logique de ses dons naturels, déjà si remarquables dès son enfance ; mais cette grâce, cette distinction de manières, qui ne s'acquiert que par l'habitude du grand monde, comment Basquine les possédait-elle ? comment son langage était-il devenu toujours correct, réservé, souvent choisi, quelquefois éloquent et élevé ?

Bamboche, avec sa verve cynique, railleuse, et son éducation de prison, alimentée par une foule de lectures bonnes ou mauvaises, parlait le langage qu'il devait tenir, et son geste trivial, ses façons grossières ou violentes ne démentaient en rien ses paroles ; mais chez Basquine, d'où venait cette harmonie si complète entre la distinction de ses manières et celle de son langage ?

Comment avait-elle pu désapprendre à ce point les enseignements vulgaires, ignobles, obscènes, de la mère Major, de la Levrasse et du paillasse, horribles enseignements dont la corruption avait infecté son enfance ?

Ce mystère dont j'étais vivement préoccupé devait bientôt s'expliquer.

— Tu vas entendre Basquine, — me dit Bamboche, — tu verras ce que la pauvre petite a souffert... Auprès d'elle... je menais en prison une vie de sybarite.

— J'ai toujours subi le malheur avec résignation... — dit Basquine ; — mais l'humiliation, le mépris... l'insulte, oh ! c'est de cela... que j'ai le plus souffert.



« ... Je l'accompagnai pendant assez longtemps. » (Page 770.)

Après un moment de silence, Basquine reprit :

— Écoute, Martin, et tu verras que nos destinées, sans doute diverses, sont du moins pareilles en misères... Bamboche te l'a dit, en le voyant tomber sous le coup de pistolet du cul-de-jatte, l'épouvante me rendit à peu près folle : je pris la fuite en criant au secours!... à l'assassin!... Le cul-de-jatte me poursuivit sans doute pour me tuer aussi... mais la frayeur me donna une telle célérité, qu'échappant au bandit, je me jetai

dans un taillis où il perdit mes traces. Ces souvenirs sont pour moi très vagues, car l'épouvante troublait complètement ma raison; je passai la nuit blottie dans ce taillis.

Au point du jour, je sortis et marchai à l'aventure; il paraît que je rencontrai dans la campagne un bouvier qui conduisait son troupeau à la foire d'hiver de Limoges.

— Comment : *il parait que tu rencontras?* — dis-je à Basquine, surpris de cette expression dubitative.

— Je dis : il paraît, mon bon Martin, parce que c'est seulement plusieurs jours après cette rencontre que je sortis peu à peu de l'hébétement où m'avait plongée la vue du meurtre de Bamboche; j'appris alors par le bouvier les détails de ma rencontre avec lui : le tintement des clochettes que portaient quelques-unes de ses vaches ayant probablement attiré mon attention, je me dirigeai du côté de ce troupeau, et je l'accompagnai pendant assez longtemps, rendant même quelques services au bouvier avec un instinct purement machinal, en aidant ses chiens à conduire son bétail.

Cet homme eut pitié de moi; il me prit pour une idiote dont on avait voulu se débarrasser en l'abandonnant et en la perdant; à la couchée, il me fit donner à souper et une bonne litière dans l'étable : au point du jour, je fus sur pied; malgré la neige qui tombait avec abondance, je suivis courageusement le bouvier. Plusieurs jours se passèrent ainsi, pendant lesquels, à la croissante surprise de mon protecteur, mon hébétement se dissipa peu à peu; ma raison commençait à se remettre de son violent ébranlement; enfin la veille, je crois, de notre arrivée à Limoges, après une nuit passée dans un profond et lourd sommeil, je m'éveillai complètement revenue de cette longue aberration. Ma première pensée fut de m'écrier, presque machinalement, en regardant autour de moi : — *Bamboche! Martin!...* Puis seulement alors j'eus vaguement conscience de ce qui m'était arrivé, tout étonnée de me trouver seule couchée dans une étable...

Entre ce réveil de ma raison et l'instant du meurtre de Bamboche, il existait une lacune que je tâchais en vain de combler; le bouvier entra et me dit :

— Allons, en route, petite.

Je lui demandai ce qu'il me voulait, comment je me trouvais dans cette étable, et je lui racontai (sauf quelques détails) l'aventure qui m'avait rendue sans doute folle d'épouvante; la commisération de ce digne homme augmenta, et il me dit comment il m'avait rencontré et regardée comme une idiote abandonnée. Je sus de lui que je me trouvais

alors à trente ou quarante lieues de l'endroit où Bamboche avait été tué (je le croyais mort), et où tu avais sans doute été arrêté, Martin.

Malgré la pitié que je lui inspirais, le bouvier ne pouvait me garder à sa suite; son commerce forain le conduisait d'une province à une autre, et, son troupeau vendu, il devait acheter des mulets dans les environs de Limoges.

— Je ne peux pourtant pas, petite, te laisser comme ça sur le pavé,— me dit-il; — l'hôtesse chez qui je loge ordinairement dans mes voyages est une bonne femme; je lui demanderai de te prendre pour aider ses servantes; tu auras, du moins, en attendant mieux, du pain et un abri. Nous arrivâmes le soir dans un des faubourgs de Limoges, à l'auberge où s'arrêtait ordinairement le bouvier; sa demande en ma faveur fut assez mal accueillie par l'aubergiste; mais enfin elle consentit à me garder. Je restai quelque temps dans cette auberge, servante des autres domestiques, vivant de leurs restes, et couchant dans un coin de l'écurie. Je croyais Bamboche mort; quarante lieues peut-être me séparaient de l'endroit où je t'avais perdu, mon bon Martin, et si dure que me semblât ma position dans l'auberge de Limoges, je n'osais pas en sortir pour recommencer seule une vie vagabonde comme l'avait été la nôtre. Depuis un mois je vivais dans cette auberge, lorsque j'en sortis par une étrange aventure...

Et comme Basquine semblait hésiter à continuer :

— Peut-être ces aveux te sont pénibles, — lui dis-je en voyant sa physionomie s'attrister.

— Non... — reprit-elle avec son sourire amer et glacé, — non... souvent, au contraire, j'évoque ce souvenir et bien d'autres... Ils retrempent mon courage, mon énergie, ma volonté... j'y puise de nouvelles forces pour marcher opiniâtrément vers le but que je veux atteindre... et je l'atteindrai, oh! oui... je l'atteindrai!

Je fus frappé de l'inflexible résolution avec laquelle Basquine prononça ces dernières paroles, et du sombre éclat de ses grands yeux.

— Quel est donc ce but que tu poursuis? — dis-je à Basquine en interrogeant aussi Bamboche du regard.

— Je n'en sais rien, — me répondit-il; — il y a trois ans que je l'ai vue, et elle ne m'a fait là-dessus aucune confidence... n'est-ce pas, Basquine?

— Non, reprit-elle.

Et elle continua après un nouveau silence :

— J'étais donc servante des servantes dans cette auberge. Elle se trouvait à mi-côte d'une pente rapide où les voitures ne pouvait cheminer

que très lentement. Un jour où le givre glacé, tombé pendant la nuit, rendait cette montée presque impraticable, je me trouvais assise sur un banc à la porte de l'auberge, lorsque je vis passer d'abord un courrier vêtu de rouge, magnifiquement galonné d'or; il précédait de peu de temps plusieurs voitures appartenant, selon ce que j'entendis dire autour de moi, au milord-duc de Castleby, grand seigneur irlandais, immensément riche, voyageant avec une suite nombreuse. Il avait séjourné pendant deux jours à Limoges, et ses cuisiniers étaient partis la veille au soir avec deux fourgons remplis de provisions pour aller préparer son repas dans la ville où il devait passer la nuit.

— Quel luxe! — m'écriai-je.

Cela n'était rien, mon pauvre Martin, — reprit Basquine, — le matin même un autre fourgon rempli d'un mobilier portatif, accompagné d'un valet de chambre tapissier, devançait ce haut et puissant seigneur, qui trouvait ainsi à son arrivée dans toutes les auberges plusieurs chambres meublées de la manière la plus splendide et la plus commode.

— Tant de prodigalités, c'est à n'y pas croire...

— Le gaillard entendait la vie, — dit Bamboche.

— Et que dirais-tu donc, mon bon Martin, — reprit Basquine, — si je te parlais d'une espèce de voiture qui terminait la suite du duc de Castleby, et où se trouvaient deux chevaux de selle (1), avec leurs palefreniers, car il se pouvait que monseigneur eût la fantaisie de faire une partie de la route à cheval.

— Faire voyager des chevaux en voiture? que dis-tu de cela, Martin? — me demanda Bamboche.

Et comme je regardais fixement Basquine, croyant qu'elle se jouait de ma crédulité, elle reprit d'un ton sardonique :

— Sans doute ces prodigalités étaient folles, mais le duc de Castleby jouissait de près de quatre millions de rentes en terres, et quelqu'un de sa suite me disait plus tard que bien des fois il avait vu en Irlande, dans les domaines de sa seigneurie, des familles entières de paysans *rester nues* sur la paille pourrie de leur tanière, pendant que la mère ou une des filles lavait au ruisseau les haillons de ces misérables... Que veux-tu, mon bon Martin, sans ces contrastes, le monde serait d'une désolante platitude...

Ce froid sarcasme, chez cette jeune fille de seize ans, me navrait et m'effrayait à la fois. Basquine continua :

(1) Ces sortes de voitures s'appellent des *caravanes;* elles sont conduites en poste et servent au transport des chevaux de course ou des chevaux de chasse lorsqu'on veut leur éviter les fatigues d'une longue route.

— J'étais donc assise sur un banc à la porte de l'auberge, regardant de tous mes yeux cette file d'équipages qui s'avançaient lentement, lorsque, tout à coup, la première voiture, celle du duc, s'arrêta, d'après l'ordre transmis aux postillons par un des domestiques placés sur le siège de devant.

A travers la glace de la portière de cette voiture, j'aperçus deux petits yeux d'un bleu clair dont je n'oublierai jamais l'expression, attachés opiniâtrément sur moi; je ne vis que ces deux yeux, car la figure de ce personnage qui me regardait si obstinément disparaissait presque entièrement cachée au milieu des fourrures d'une pelisse et d'un bonnet de voyage.

Toutes les voitures s'étaient arrêtées. Au bout de quelques minutes d'attente et de plusieurs allées et venues de la part de différentes personnes de la suite du duc qui, le chapeau à la main, venaient lui parler à la portière, je vis une femme de trente ans environ, d'une figure agréable et distinguée, descendre de l'une des voitures de suite, se diriger vers l'auberge et demander l'hôtesse.

« — Va conduire cette dame à notre bourgeoise, au lieu de rester là à regarder les mouches, — me dit une des servantes en me poussant rudement par le bras.

« — C'est justement ce que je désirais, ma chère fille, — dit l'étrangère à la servante avec un accent anglais assez prononcé. »

Puis, me prenant par la main, elle me dit du ton le plus caressant :

— « Conduisez-moi à la maîtresse de l'auberge, mon enfant. »

Je conduisis l'étrangère; elle resta quelques moments enfermée avec l'aubergiste, et celle-ci me dit en sortant :

« — Petite, tu es ici par charité, tu n'as pas de chemise sur le dos, on ne sait pas d'où tu viens, tu n'as pas de parents, je ne pourrais pas te garder longtemps, parce que tu manges plus que tu ne gagnes.

« Cette dame te trouve gentille, elle a pitié de toi ; si tu veux aller avec elle, tu monteras dans ces belles voitures que tu vois, et tu seras bien heureuse; décide-toi.

« Mais je te préviens que si tu refuses une si bonne aubaine, demain je te mets à la porte, vrai comme je te le dis. »

— Pauvre enfant ! comment refuser une pareille offre, dans la position où tu te trouvais ? — dis-je à Basquine.

— Aussi j'acceptai bien vite, me répondit-elle, — et pourtant non sans un serrement de cœur inexplicable, quoique tout cela me parût un beau rêve.

La dame, que je nommerai désormais miss Turner, me prit par la

main, ayant sans doute l'ordre de ne pas me présenter alors au duc de Castleby : elle me fit monter dans la voiture qu'elle occupait, et la file d'équipages poursuivit sa route. Lorsque je fus un peu remise de ma stupeur, je regardai autour de moi ; je me trouvais dans une berline à quatre places, toutes occupées, car j'étais entre miss Turner et une jeune négresse aux traits non pas difformes et épatés, mais d'une grande régularité ; son manteau de voyage laissait entrevoir un costume d'une originalité charmante ; à ses bras nus, polis comme de l'ébène, brillaient des bracelets d'argent ; en face de moi, je vis deux autres jeunes femmes : l'une, très grasse, d'une blancheur éblouissante, avait les cheveux d'un blond très pâle, les yeux bleu clair et les joues très roses : celle-ci était flamande.

Enfin la quatrième, d'une figure commune, quoique assez piquante, était coiffée d'une *marmotte*, et vêtue avec le luxe des riches écaillères de Paris lorsqu'elles s'endimanchent. *Catherine* (elle s'appelait ainsi) était en effet une fille du quartier des Halles. Elle avait l'air *gouailleur*, insolent, hardi, et, ainsi que je l'ai su depuis, elle empruntait presque toujours son langage à ce vocabulaire toléré au carnaval. Ces grossièretés ne manquaient pas d'un certain esprit, et divertissaient fort le duc de Castleby, qui souvent, après boire, s'amusait du cynisme effronté de cette créature, ramassée par le duc lui-même dans l'un des cloaques les plus fangeux de Paris.

— C'est impossible... — m'écriai-je... — de notre temps, de pareilles mœurs !

Cette espèce de sérail voyageant à la suite d'un homme...

— Pauvre Martin, il s'étonne encore de quelque chose, — dit Basquine à Bamboche.

— Basquine n'invente rien, et ne dit même pas tout, — reprit Bamboche.

Ce milord-duc a existé.

J'ai connu, dans la plus que mauvaise société où je vis, des témoins ou des complices de ses... *bizarreries*.

— Que veux-tu, Martin? — reprit Basquine avec son rire sardonique, — on naît tout-puissant par la fortune et par le rang : on est blasé vite et tôt ; il faut alors du nouveau, de l'étrange... Je ne vis d'ailleurs, à bien dire, que ce jour-là les créatures qui composaient le sérail du duc, car une fois arrivée au terme de ma destination, ma vie fut la plus isolée et la plus étrange du monde. Au relais suivant, miss Turner, mandée auprès du milord-duc, me quitta un instant, revint bientôt, me fit signe de la suivre. Je quittai la voiture du sérail, et, seule avec

miss Turner, je m'installai dans une calèche ordinairement occupée par l'intendant et le secrétaire du duc de Castleby; mais cette fois ces importants personnages se placèrent comme ils purent dans d'autres voitures de suite.

Dans la première ville où nous passâmes, miss Turner m'acheta de quoi me vêtir convenablement. Je voyageai toujours seule avec elle; on nous servait à part dans les auberges, et je partageais sa chambre. Très silencieuse, très réservée, cette jeune femme ne répondait que par monosyllabes à toutes mes questions, et ses réponses, empreintes d'ailleurs d'une sorte de déférence, se bornaient à peu près à ceci :

— Soyez tranquille, mademoiselle, Monseigneur vous donnera l'éducation qu'il donnerait à sa fille.

Vous ne savez pas le bonheur que vous avez eu de rencontrer Monseigneur sur votre route. Il n'est pas de seigneur meilleur, plus généreux.

— Tout ceci est bien étrange, — dis-je à Basquine.

— Plus étrange encore que tu ne peux le penser, Martin; du reste, lorsque nous fûmes arrivés au château du duc, je m'abandonnai complètement aux douceurs d'un bien-être si nouveau pour moi. La femme de chambre de miss Turner me servait; la table du duc était d'une délicatesse, d'une somptuosité inouïes, mais nous mangions séparément. Ma santé, appauvrie par les privations, devenait de plus en plus florissante; miss Turner s'extasiait sur ma beauté croissante, disant qu'en quelques jours je n'étais plus reconnaissable; j'occupais un appartement meublé avec une élégance, un luxe, une recherche dont il est difficile de se faire une idée; tous les jours je montais en voiture avec miss Turner, et nous nous rendions dans un parc réservé, où je pouvais courir et jouer à des jeux de toute espèce. Souvent aussi miss Turner me faisait monter sur un petit cheval, doux et apprivoisé comme un chien; la fille du plus grand seigneur ne pouvait, je crois, avoir une existence comparable à la mienne.

— Et tu n'avais pas encore vu le milord-duc? — lui dis-je.

— Non. Je ne lui fus présentée que trois semaines environ après notre arrivée au château, résidence toute royale, j'oubliais de te le dire, et si admirablement située au milieu d'un des plus beaux sites du midi de la France, que la température y était, disait-on, aussi douce qu'à Hyères; c'est là que milord-duc passait souvent une partie de l'hiver.

— Mais pourquoi tardait-on ainsi à te présenter à cet homme? — demandai-je à Basquine.

— On attendait l'arrivée de plusieurs caisses d'habillements compo-

sant un magnifique trousseau, commandé pour moi à Paris, chez les meilleures faiseuses...

Avant de poursuivre, je dois te dire, Martin, que miss Turner était une personne de manières accomplies, et qu'elle m'avait sans cesse reprise avec douceur et fermeté sur les manques d'usage et sur les grossières expressions qui m'étaient familiers. Je m'étudiais, pour lui complaire, à observer ses recommandations.

La veille du jour où je fus présentée au duc de Castleby, miss Turner me dit :

« Vous voilà presque une petite lady accomplie, pour les manières et pour le savoir-vivre; j'espère que Monseigneur sera très content de ce que vous avez si bien profité de mes leçons. »

Le jour de la présentation arriva. Si j'entre dans quelques détails sur ma toilette, mon bon Martin, c'est non par coquetterie, mais parce qu'elle avait, d'après les ordres du duc, un caractère enfantin très prononcé.

Mes cheveux, séparés au milieu de mon front, tombaient en grosses boucles sur mon cou et sur mes épaules; j'avais les bras nus et une robe de magnifique mousseline des Indes brodée, avec un pantalon pareil, des bas de soie blancs à jours et de petits souliers de satin noir.

A force de m'entendre répéter par miss Turner et sa femme de chambre que j'étais charmante ainsi, je finis par me regarder dans une psyché placée dans mon cabinet de toilette (il va sans dire que mon appartement était des plus complets, depuis l'antichambre jusqu'à la salle de bain); après m'être ainsi contemplée, j'avoue en toute humilité que je me trouvai très belle.

— Maintenant, — me dit miss Turner de son air grave et compassé en tirant d'une caisse une magnifique poupée.

Voici une poupée que Monseigneur vous donne; il faudra l'en remercier, entendez-vous?

— Oui, miss Turner, dis-je en admirant ce jouet, véritable merveille, sans oser y toucher.

— Prenez donc votre poupée, — me dit ma gouvernante.

— Mais, — lui répondis-je, — est-ce que nous n'allons pas chez Monseigneur?

— Si, mademoiselle, nous y allons, et Monseigneur désire que vous apportiez votre poupée avec vous.

Assez surprise, je l'avoue, de cette recommandation, je suivis ma gouvernante chez Monseigneur.



« Je vis entrer, à cheval sur un de ces grands chevaux de bois... » (Page 780.)

Cette dernière partie du récit de Basquine me déroutait complètement, et, dans ma naïveté, je dis à la jeune fille :

— Ces soins, cette éducation que l'on te donnait prouvent du moins que ce milord-duc n'était pas un méchant homme.

Basquine me regarda fixement et partit d'un éclat de rire sardonique qui me fit frémir.

LVIII

Basquine est présentée à lord Castleby. — Singulier passe-temps d'un homme blasé
Éducation de Basquine.

— Avant de continuer ce récit... mon bon Martin, et pour te préparer à entendre des choses... que tu croiras à peine, — reprit Basquine, — dis-moi : connais-tu l'aventure du *bon* Louis XV avec Mlle Tiercelin?

— Non... — répondis-je à Basquine, assez surpris de cette question, — je ne connais pas cette aventure.

— Durant mon séjour chez le duc de Castleby, — reprit Basquine, — j'ai été par hasard à même de lire beaucoup d'écrits sur le règne de Louis *le Bien-Aimé*. Voici l'aventure. Ce bon roi, passant un jour par les Tuileries, remarqua dans le jardin une petite fille de *onze ans à peine!*... entends-tu bien, Martin, de *onze ans*. C'était l'enfant d'un bourgeois de Paris, nommé *Tiercelin*, qui vivait de ses rentes... le roi eut un caprice pour cette petite fille, et... elle fut mise dans le lit royal par la marquise de Pompadour, rivale indulgente, comme vous voyez.

— Oh!... cela est infâme, — m'écriai-je avec stupeur.

Basquine poursuivit avec impassibilité :

— Louis XV fut, chose assez rare, fidèle pendant deux ans à la petite Tiercelin... Cette fidélité épouvanta courtisans et courtisanes, et, par suite de je ne sais quelle intrigue du duc de Choiseul, la pauvre enfant fut, ainsi que son père, jetée à la Bastille... tous deux y restèrent quatorze ans (1).

— Aussi, l'histoire dit-elle Louis *le Bien-Aimé!*... — reprit Bamboche en éclatant de rire.

— La morale de ceci, — reprit Basquine, avec son accent de raillerie amère, — c'est que Louis XV était un naïf écolier auprès du milord-duc

(1) Voici ce qu'on lit dans les *Mémoires historiques* de Peuchet, tirés des archives de la police, tome III, pages 106, 108, 114, etc. :

« Un des traits qui ont le plus mis en évidence la corruption de la police sous le règne de Louis XV, c'est l'affaire de la demoiselle Tiercelin. C'était une enfant d'une figure charmante, âgée au plus de onze ans, que Louis XV remarqua sur son chemin, en passant à pied dans les Tuileries... Il en parla le soir même à Lebel, son valet de chambre. Celui-ci, pour qui les goûts

de Castleby, et qu'il eût mieux valu pour moi rester en prison quatorze ans que de vivre comme j'ai vécu... dans l'opulente maison du milord-duc.

Effrayé de l'expression de Basquine, lorsqu'elle prononça ces derniers mots, je m'écriai :

— Tu as donc été retenue par force auprès de cet homme?

— Non... — me dit-elle, — j'y suis restée volontairement.

Et comme je paraissais ne pas comprendre la contradiction de ses paroles, Basquine continua :

— Avant de citer l'aventure de Louis *le Bien-Aimé,* j'en étais restée, je crois, à ma présentation au milord-duc ; vêtue d'une magnifique toilette enfantine, portant ma belle poupée d'une main, je donnai l'autre à à ma gouvernante ; et nous traversâmes d'abord une admirable galerie de tableaux, puis des salons tous plus splendides les uns que les autres, et nous arrivâmes à l'appartement particulier du milord-duc ; à l'exception de ses deux valets de chambre de confiance, aucun des gens de la maison ne pénétrait jamais dans ces appartements. Ma gouvernante, s'arrêtant avec moi devant une porte recouverte de velours rouge, sonna d'une façon particulière ; l'un des deux hommes de confiance nous ouvrit, il échangea quelques mots en anglais avec miss Turner, qui me remit alors aux mains de ce nouveau personnage et me dit : « — *Corso* (c'est le nom de ce valet de chambre italien) va vous conduire auprès de Monseigneur ; soyez bien sage, comportez-vous comme une petite lady bien élevée, et souvenez-vous de tous mes conseils. » — La porte se referma sur ma gouvernante, je restai seule avec ce Corso, dont la figure à la fois efféminée et basanée, les yeux noirs, perçants, profondément charbonnés, m'inspiraient une vague répulsion. — « Si mademoiselle veut me suivre, — me dit-il respectueusement en me prenant la main, — je vais la conduire auprès de Monseigneur. » — Et Corso me fit traverser un premier salon, puis une espèce de boudoir complètement lambrissé de glaces, dont le plafond était en glaces, ainsi qu'une partie du parquet ; Corso toucha à un ressort que je n'aperçus pas, un panneau de glace glissa dans une rainure, et tenant toujours mon guide par la main, je le suivis

de son maître n'étaient pas un mystère, pensa vite aux moyens de satisfaire les nouveaux désirs du monarque... La jeune fille fut donc enlevée et livrée au roi... »

Et plus loin :

« La marquise de Pompadour saisit avidement cette occasion de se débarrasser d'une rivale qui pouvait devenir très dangereuse ; elle fortifia M. de Choiseul dans ses soupçons, et le roi signa, dans un moment de colère, une lettre de cachet contre la fille Tiercelin et contre son père... Les notes secrètes relatives à cette ignominieuse intrigue font voir qu'elle dura depuis 1754, que la jeune Tiercelin fut mise dans le lit du roi jusqu'en 1756, que l'ordre de renfermer le père et la fille à la Bastille fut signé. Ils y restèrent pendant quatorze ans.»

avec une inquiétude croissante dans un corridor complètement obscur, et garni d'épais tapis où s'amortissait le bruit de nos pas. Au bout de quelques minutes, une porte s'ouvrit, Corso me poussa légèrement devant lui, et lorsque je me retournai vivement vers mon conducteur, il avait disparu, et il me fut impossible de reconnaître par quelle issue j'étais entrée. De ma vie, je n'oublierai cette scène : je me trouvais dans une espèce de rotonde toute tendue de draperies noires semées de larmes d'argent et éclairée par une lampe funéraire aussi en argent ; la senteur pénétrante des parfums les plus suaves et les plus violents remplissait cette pièce sépulcrale, meublée d'une sorte de banc circulaire en ébène poli, sans oreillers ni coussins. Au milieu de la rotonde était une table recouverte d'un tapis de velours noir, brodé d'argent comme la housse d'un cercueil ; sur cette table, je vis un *petit ménage,* comme disent les enfants, mais un petit ménage d'une magnificence incroyable ; toutes les pièces de ce service en miniature étaient en or, rehaussé d'émail et de pierres fines ; je remarquai surtout une soupière grande comme une tasse, un chef-d'œuvre d'orfèvrerie ; rien ne manquait, depuis des plats de toute dimension jusqu'à des huiliers et carafes de cristal de roche, grands comme des flacons de poche, et des salières où un pois eût tenu à peine.

— Et les paysans des domaines de cet homme, parqués à moitié nus dans des tanières, disputaient leur nourriture aux pourceaux, — lui dis-je, car le tableau de cette horrible misère était sans cesse devant mes yeux.

— Ces gens-là, mon brave Martin, — dit Bamboche, — élèvent, nourrissent et *conservent* le gibier à grands frais, mais ils ne tiennent pas à conserver le paysan...

— J'étais à la fois éblouie et effrayée de ce que je voyais, — reprit Basquine. — J'aperçus plus loin, sur une étagère à dessus de marbre noir, toute une batterie de cuisine en argent et dans les mêmes proportions que le service. Un grand réchaud, sous lequel brûlait de l'esprit de vin, devait servir de foyer et de fourneau ; il n'y avait dans ces préparatifs enfantins rien d'inquiétant ; mais le profond silence qui régnait dans cette pièce tendue de draperies funèbres commençait à m'effrayer, lorsque l'un des pans de la tenture se souleva. Alors... je crus rêver ; je vis entrer, à cheval sur un de ces grands chevaux de bois, superbes jouets qui se meuvent par un ressort caché, je vis entrer un homme de taille moyenne, assez replet, et paraissant avoir soixante ans environ ; il portait une perruque blonde à longs tire-bouchons ; un grand col de chemise rabattu et une veste très courte à laquelle se boutonnait son

pantalon... en un mot, ce singulier personnage était vêtu comme un petit garçon de mon âge... Pour compléter l'illusion sans doute, il soufflait de toutes ses forces dans une petite trompette de fer-blanc. Ce fut ainsi qu'il fit le tour de la rotonde, en cavalcadant sur son cheval de bois.

— Heureusement c'était un fou! — m'écriai-je en respirant après un moment d'horrible angoisse.

— Un fou? — dit Basquine en me regardant; — puis elle ajouta, en échangeant un regard avec Bamboche, — oui, mon bon Martin... c'était un fou...

Et après un instant de silence, Basquine reprit :

— Milord-duc, car c'était lui, se laissait en effet aller parfois à des... manies qui touchaient à la folie. Ma première impression, à la vue de ce vieillard, grotesquement vêtu en enfant de dix ans et jouant comme un enfant de cet âge, fut d'éclater de rire... Mais ce rire n'ayant aucun écho dans cette profonde et sinistre solitude, car milord-duc, ayant cessé sa cavalcade, était descendu de cheval, et, muet, impassible, me couvait de ses petits yeux bleu clair, qui luisaient au milieu de sa figure d'un rouge de sang, l'épouvante me gagna de nouveau et atteignit bientôt à son comble, car ce qui m'avait d'abord paru si bouffon me semblait alors de plus en plus effrayant; je me mis à pleurer et à pousser des cris aigus.

— Et cela était effrayant, en effet, — dis-je à Basquine; — il me semble faire un rêve horrible...

— Il fallut, — reprit-elle, — les paroles affectueuses, paternelles du milord-duc (il parlait très bien français) pour me calmer et me remettre en confiance... Lorsqu'il me vit rassurée, changeant aussitôt de ton et sans faire la moindre allusion à la manière dont il m'avait fait recueillir sur la grande route, et aux soins que depuis l'on avait eus pour moi, il me dit en affectant le zézayement d'une prononciation enfantine : « — Tu m'appelleras *Toto*, tu me tutoieras, nous allons faire la dînette... Tu as là une bien belle poupée!... Oh! mais moi aussi j'ai de beaux joujoux... je te les ferai voir, mais faisons d'abord la dînette... »

Et comme je regardais Basquine d'un air stupéfait, pouvant à peine croire ce que j'entendais, elle reprit avec son sourire sardonique :

— Et Toto, duc et pair d'Angleterre, jouissait naturellement dans le monde de toute la considération, de toute l'autorité qu'imposent un grand nom et une fortune immense... De plus, comme il avait daigné représenter son pays dans je ne sais quelle ambassade de cérémonie, deux ou trois souverains l'avaient bardé de leurs plus beaux cordons... Du reste, — ajouta Basquine avec un redoublement d'ironie, — lorsqu'il n'était pas

habillé en Toto, milord-duc avait l'air respectable et sévère. Par hasard, je le vis un soir se promener dans sa galerie bras dessus bras dessous avec l'archevêque de la ville voisine, car milord-duc était fort bon catholique... et chaque dimanche on disait la messe au château; le duc, te dis-je, marchait le front haut et fier, portant un grand cordon bleu sur son gilet blanc et une plaque de diamants sur son habit noir... Et vraiment, dans ce grand seigneur... je n'aurais jamais reconnu Toto, avec qui j'avais fait ma première dînette.

— Ah! si l'on pouvait, pour les voir *en dedans, retourner* la peau de bon nombre de respectables vieillards, surtout parmi les vieux roués politiques, la pire espèce de dépravés! — dit Bamboche, — que de Toto on trouverait sous ces masques austères!

— Pour revenir à ma première dînette, — reprit Basquine, — nous la fîmes dans le petit ménage d'or, après avoir préparé ce dîner en miniature dans les casseroles d'argent sur le réchaud à l'esprit-de-vin. Bientôt, chose assez étrange, les goûts et la gaieté de mon âge reprirent le dessus; je finis par m'amuser beaucoup de ce passe-temps; mon camarade Toto se montrait fort expert dans cette cuisine enfantine. Immédiatement après la dînette, Toto me fit voir ses joujoux; il y en avait d'admirables... et de singuliers... de véritables merveilles de mécanique. Ils avaient dû coûter des sommes considérables. Mais soudain, Toto, s'interrompant au milieu de son exhibition, me dit d'un air désolé : « — Voilà bientôt trois heures, bobonne va venir me chercher pour ma leçon, c'est ennuyant; à demain, pas vrai? » — Telle fut ma première entrevue avec milord-duc, car, ayant sans doute tiré une sonnette invisible, la porte masquée par laquelle j'étais entrée s'ouvrit, Corso y apparut, et, sur un signe de son maître, m'emmena par le même chemin que j'avais suivi pour venir, puis il me remit aux mains de miss Turner, qui m'avait attendue en dehors de la porte de l'appartement particulier de milord-duc. Lorsque, encore tout étonnée, je racontai ces étrangetés à miss Turner, elle y coupa court en me disant sévèrement : « Une fois pour toutes, mademoiselle, pas un mot de tout cela, ni à moi, ni à personne, ou vous perdrez toutes les bontés de monseigneur. » Cette première dînette ne fut que ridicule, — reprit Basquine, — mais le ridicule préludait à l'horrible.

. . . .

. . . .

En effet, dans ma naïveté j'avais dit à Basquine : — Cet homme est un fou...

La suite de notre entretien, que ma plume se refuse à rapporter, me prouva que cet homme était un de ces monstres conduits à d'ef-

froyables monomanies, et par la satiété, et par le précoce abus de tous les plaisirs que peuvent procurer d'immenses richesses acquises sans labeur, dès l'adolescence, par le fait seul de l'héritage.

. . . .
. . . .
. . . .

— Du reste, — continua Basquine, — ma gouvernante, miss Turner, semblant complètement ignorer ce qui se passait, toujours réservée, impassible, s'occupait de mon éducation avec une persévérance, avec un zèle résultant de son obéissance aux ordres de son maître. Miss Turner m'apprit donc à lire et à écrire : excellente musicienne, elle cultiva et développa mes dispositions naturelles pour le chant, m'enseigna le piano, le dessin, l'histoire, la géographie; j'aurais été, comme elle le disait, la fille du milord-duc, que mon éducation, je crois, n'eût pas été suivie avec plus d'intelligence et plus de soin.

— Ce qu'il y a d'affreux, — m'écriai-je, — c'est de faire tourner une action généreuse en soi à l'accomplissement des plus monstrueux caprices... de faire marcher ainsi de front le développement de l'esprit... et la plus exécrable souillure...

— En effet, — reprit Basquine, — tandis qu'une moitié de ma vie se passait dans l'étude et dans une sorte d'austérité, car miss Turner ne se départait jamais à mon égard de son extrême réserve, l'autre moitié de ma vie... se passait dans un enfer... dont l'effroyable souvenir me poursuivra jusqu'à la mort.

— Et tu ne pensais pas à fuir? — dis-je à Basquine.

— Je ne le voulais pas, — reprit-elle avec une sorte d'exaltation, — car à cette époque j'ai entrevu, pour la première fois, le but que je veux atteindre, et que j'atteindrai, — ajouta-t-elle avec une sombre résolution.

— Je ne te comprends pas, Basquine...

— Écoute, Martin... tu m'as connue bien malheureuse, n'est-ce pas? tu as vu ma douleur quand on m'a arrachée des bras de mon père mourant... tu sais combien mon enfance a été misérable, maltraitée, flétrie... nous avons été saltimbanques, vagabonds, voleurs... eh bien! malgré cette dégradation si précoce... j'avais toujours au moins conservé au fond de l'âme quelque vague remords, quelque vague aspiration vers une vie moins souillée... Vous vous rappelez cette soirée dans notre île...

— Oh! oui... oui... — m'écriai-je.

— On n'en a pas beaucoup, de ces souvenirs-là, — dit Bamboche, — et on les garde... dans le bon coin.

— Eh bien! — reprit Basquine avec une exaltation toujours croissante, — alors je me respectais encore assez à mes propres yeux pour tâcher d'excuser ma flétrissure, en me disant :

— C'est la fatalité, c'est l'abandon qui m'ont fait ce que je suis.

Mais, après quelque temps de séjour chez le milord-duc, je fus si effroyablement dégradée par ce *monstre,* que je perdis même jusqu'au remords de cette dégradation dernière...

Mais aussi, à mesure que l'éducation développa mon intelligence, s'éveilla en moi un besoin, un désir de vengeance, qui grandit de jour en jour... et devint mon idée fixe... incessante. De ce moment, j'acceptai mon sort avec une joie sinistre... Et j'accomplis des prodiges de travail; tout le temps dont je pouvais disposer, je l'employais à m'instruire, à acquérir autant qu'il était en moi ces talents aimables, ces manières distinguées, séduisantes, qui donnent aux femmes une grande puissance. Le milord-duc, par un raffinement de corruption diabolique, favorisait mes goûts d'étude. Il fit venir pour moi, et moyennant un prix excessif, un excellent professeur de chant et de composition, qui avait, pour ainsi dire, créé les artistes les plus remarquables de cette époque, et dont les œuvres sont maintenant populaires. Mais, à propos de cet artiste, — ajouta Basquine en souriant doucement, — apprends, mon bon Martin, un trait qui t'épanouira le cœur, qui te reposera un moment de toutes les sinistres choses qu'il me faut te conter... Aux yeux de l'artiste dont je te parle, excellent et digne homme s'il en fut, je passais pour la fille adoptive du duc, car je serais morte de honte si mon professeur avait pu supposer ce que j'étais alors... Ce dernier admirait d'autant plus l'apparente sollicitude dont j'étais entourée, qu'il devait lui-même, me disait-il, sa carrière à un être aussi généreux que mystérieux : « — J'étais possédé du feu sacré, — me disait l'artiste, — mais pauvre, inconnu, sans ressources, les moyens d'étudier me manquaient, car c'est à peine si j'avais du pain.

« Un jour je vois entrer dans ma mansarde un homme assez âgé, mal vêtu, à l'air dur, à la parole brusque, au regard pénétrant; ses questions me prouvent qu'il connaît toutes les particularités de ma vie, de ma vocation, et le résultat de sa visite est l'assurance d'une pension qui, en effet, m'a donné les moyens d'étudier, de travailler, de me produire... et de me faire un nom; malheureusement pour ma reconnaissance, je n'ai vu mon mystérieux bienfaiteur que cette seule fois... »

— Mais savez-vous au moins son nom? — dis-je à l'artiste, qui me répondit :

« — Il m'a dit se nommer M. JUST.



« Il se mit à travailler résolument de son état de serrurier. » (Page 789.)

Et l'homme d'affaires chez qui je touchais ma pension n'a jamais voulu m'en apprendre davantage sur cet homme singulier. »

— M. JUST, — s'écria Bamboche en interrompant Basquine, — voilà qui devient fort étrange...

— Pourquoi cela? — lui demandai-je.

— Un jeune peintre, que j'ai connu dans mes jours de prospérité et qui est maintenant illustre, m'a raconté qu'il devait aussi sa car-

rière au généreux appui d'un protecteur mystérieux, et qui se nommait M. Just.

— Sans doute, c'est le même! — m'écriai-je.

— Probablement, — reprit Bamboche, — car, peu de temps après que l'avenir du jeune peintre, le meilleur et le plus honnête garçon du monde (quoiqu'il m'ait connu), a été assuré, un jeune statuaire de ses amis, artiste de la plus belle espérance, mais plongé dans une misère atroce, a été, comme le jeune peintre, miraculeusement secouru par ce diable de M. Just, que ni l'un ni l'autre n'ont vu, non plus, qu'une seule fois... mais qui doit être d'ailleurs joliment renseigné, ou avoir le nez diablement fin, pour si bien placer ses bienfaits, car le jeune statuaire, son protégé, a déjà une grande réputation.

— Ah! merci, Basquine, — m'écriai-je en respirant, — cela fait du bien... cela calme d'apprendre ces belles et nobles actions... Non, non, tous les hommes ne se dépravent pas par l'opulence; il est de grandes âmes qui font de la richesse un sacerdoce... car, Dieu soit loué! s'il y a des ducs de Castleby, il y a aussi des M. Just!... Ah! que ne donnerai-je pas, — m'écriai-je avec enthousiasme, — pour contempler ce grand homme de bien!

LIX

Mort de lord Castleby. — Basquine chante dans les cafés et retrouve Bamboche. Histoire de Bamboche. — Divers moyens d'existence.

— Hélas! mon pauvre Martin, — me dit Basquine, — il faut que du ciel je te fasse retomber dans l'enfer... et que je continue mon récit : avec un professeur comme celui dont je t'ai parlé et que j'eus pendant trois mois, tu dois penser que je fis des progrès rapides. Enfin, ce que je vais te dire, mon bon Martin, te semblera absurde; pourtant rien n'est plus vrai et ne prouve plus la force de ma volonté; je n'avais pas d'*esprit,* je voulus apprendre à avoir de l'esprit... Pour savoir ce que c'était que l'esprit... je lus, j'étudiai les écrivains les plus remarquablement spirituels, et je retirai du moins de leur commerce un jargon qui pouvait tromper les moins connaisseurs, car le milord-duc, qui avait connu dans ses nombreux voyages les gens les plus distingués de l'Europe, me dit un jour, tout émerveillé : « — Je crois, Dieu me damne! que cette petite est devenue spirituelle... » — Rassure-toi, Martin, — ajouta Basquine avec un triste sourire, — je ne ferai jamais d'esprit avec toi...

— Mais cette vengeance que tu poursuivais? — lui dis-je.

— Cette vengeance!... — s'écria-t-elle, — pour l'assurer, il me fallait travailler chaque jour à acquérir ces talents, ces avantages, ces séductions qui me seraient un jour des armes terribles... non contre le milord-duc, cela m'eût été impossible, mais contre toute cette race oisive, stupide, insolente ou infâme, dont le milord-duc personnifiait l'horrible vieillesse... et dont le petit Scipion personnifie l'horrible adolescence!

— Je commence... à te comprendre, Basquine, — dis-je, frappé de l'expression implacable des traits de la jeune fille.

— Ah! race impitoyable! — s'écria-t-elle avec une exaltation menaçante, — ah! pendant que vous regorgiez du superflu, mon père mourait de douleur, de misère... et l'on m'achetait, tout enfant, pour quelques pièces d'argent. Ah! votre exécrable insouciance de notre sort, à nous autres misérables, m'a laissé flétrir à cet âge sacré où les plus criminelles ont du moins été pures! Ah! lorsque je vous ai tendu une main innocente

encore, quoique souillée... vous m'avez repoussée!... Ah! grands seigneurs blasés, vous avez fait de moi... le jouet et la victime de vos sanglantes débauches, prenant plaisir, par une ironie infernale, à éclairer d'autant plus mon intelligence, que vous me dégradiez plus affreusement comme créature... Ah! vous m'avez abîmée d'outrages, d'opprobres! de tortures! Ah! la contagion de votre effrayante perversité m'a corrompue jusqu'à la moelle, et je n'ai pas *douze ans!*... Mais attendez... attendez... un jour j'aurai seize ans... l'âge de la candeur et de l'innocence... l'âge où la beauté brille de tout son éclat, l'âge qui met en relief les séductions, les talents que j'ai acquis et que j'acquerrai encore; attendez, attendez, et alors, forte des vices que vous m'avez donnés, forte de la haine impitoyable que vous m'avez inspirée, forte de mon cœur mort avant l'âge où il s'éveille... forte de mes sens éteints avant l'âge où ils s'allument, forte surtout du mépris, de l'horreur que votre race soulève en moi... attendez... et vous verrez de quelles passions éperdues, folles, criminelles, je saurai vous enivrer! Oh! vous m'aimerez... un jour!... et je serai vengée!...

L'attitude, le geste, la physionomie de Basquine pendant qu'elle prononça cette imprécation furent empreints d'une résolution si formidable qu'involontairement je m'écriai :

— Basquine... tu m'épouvantes...

Basquine passa la main sur son front couvert d'une rougeur brûlante, garda un moment le silence, et me dit :

— Pardon, mon bon Martin, de me laisser aller à ces entraînements... mais avec toi et Bamboche, je ne cherche ni à me dissimuler ni à me contraindre... Je poursuis mon récit. Il me reste d'ailleurs peu de chose à vous dire. Un événement imprévu me fit quitter la maison du milord-duc... Il mourut subitement d'apoplexie... Son neveu, son unique héritier, arriva bientôt par la diligence pour recueillir cette immense succession. Ce neveu, déjà fort riche, mais aussi avare, aussi rigoriste que son oncle avait été prodigue et débauché, chassa du château toutes les femmes que le milord-duc y avait rassemblées, et auxquelles il n'avait d'ailleurs laissé aucun legs... Miss Turner seule avait amassé un pécule considérable. Elle garda son impassibilité ordinaire en me voyant chasser comme les autres créatures du sérail; cependant elle me donna vingt francs et une fort belle guitare dont elle m'avait appris à jouer. — Petite, — me dit-elle, — avec ce gagne-pain, ta jolie figure, vingt francs dans ta poche, une bonne robe et un petit paquet de linge, tu ne dois pas être inquiète de ton sort. — Ce fut ainsi que je quittai le château du duc de Castleby au commencement de l'été, n'ayant qu'un but, celui d'aller à Paris, son-

geant déjà vaguement au théâtre... où je pouvais mieux que partout ailleurs, à force de travail, de zèle et de volonté, atteindre le premier degré de la position que je rêvais, idée fixe, unique, opiniâtre, ardente comme la vengeance. Ma route du midi à Paris se passa sans incident remarquable; le temps fut presque toujours magnifique, et grâce à ma guitare, dont j'accompagnais mon chant dans les cafés et autres lieux publics des villes où je m'arrêtai, je possédais en arrivant ici à peu près le double de ce que je devais à la générosité de miss Turner... Bientôt le hasard me fit rencontrer Bamboche, je croyais mon cœur mort... bien mort... pourtant, à la vue de notre compagnon d'enfance, je tressaillis de bonheur, de joie et d'espoir...

— Quand je la rencontrai, — dit Bamboche, — je vivais avec ma *veuve,* sœur de mon bourgeois; je quittai la veuve, bien entendu...

— Oui, dit Basquine, et tant que je restai avec lui, il se mit à travailler résolument de son état de serrurier, afin de subvenir à mes besoins, parce qu'il ne voulait pas, par jalousie, me laisser aller jouer de la guitare dans les cafés...

— Je le reconnais là... — lui dis-je.

— Mais... — reprit Bamboche avec un accent de regret, — elle ne te dit pas tous les chagrins dont je l'ai accablée pendant ce temps-là; mes brutalités, mes violences causées par ma jalousie et par...

— A quoi bon parler à Martin de ces tristes souvenirs? — dit Basquine en interrompant notre compagnon, — tu n'avais pas tort, Bamboche, de te plaindre, non de mon affection... mais de ma froideur... Je n'en aimais pas d'autre, il est vrai... mais je ne t'aimais pas comme tu aurais voulu être aimé... En te revoyant, j'avais cru un moment sentir revivre ce malheureux amour qui datait de l'enfance... je me trompais; les sentiments hors nature ne se survivent pas... c'est déjà bien assez étrange qu'ils durent quelque temps... Et puis, vois-tu... Martin, j'étais uniquement possédée du désir d'étudier mon art; une voix secrète me disait que par lui seul j'atteindrais ce but, cette vengeance... qu'alors je poursuivais, comme aujourd'hui, avec une opiniâtreté invincible, avec une foi aveugle dans l'avenir; la jalousie, les reproches incessants de Bamboche à propos du peu d'amour que je lui témoignais, m'affligeaient; j'eusse été mille fois heureuse s'il eût accepté, comme je l'en suppliais, une affection fraternelle; mais ses obsessions, ses emportements me devinrent à la fin insupportables, car il souffrait cruellement de ma froideur, et mes chagrins de chaque jour étaient autant d'obstacles à la voie que je voulais suivre... aussi un soir...

— Quand après mon travail je rentrai chez nous, — reprit Bamboche

en interrompant Basquine, — elle avait disparu... Depuis ce jour... je ne l'ai revue... qu'aujourd'hui...

— Et depuis ce temps-là... qu'es-tu devenu?... — lui demanda Basquine avec un touchant intérêt, — dis-le-nous, car pour moi, tu seras toujours mon frère, comme Martin!... Dans quelque position que nous nous trouvions jamais tous trois, nous serons, oh!... j'en suis sûre... j'en atteste notre émotion de tout à l'heure et l'inaltérable souvenir que nous avons conservé les uns des autres... nous serons fidèles aux serments de notre enfance.

— Oh! oui!... toujours!... — m'écriai-je, ainsi que Bamboche.

Et nous prîmes chacun une des mains de Basquine.

Après un moment de silence, je dis à Bamboche :

— Reprends ton récit... Après la disparition de Basquine, qu'es-tu devenu?

— J'ai d'abord cru que j'allais devenir fou, tant son départ m'exaspéra... Je l'aimais, vois-tu, Martin, comme je n'ai jamais aimé ni n'aimerai jamais... La preuve... c'est que pour elle je m'étais senti des délicatesses qui me vont... comme des souliers de satin à un bœuf... car, au lieu de travailler comme un enragé pour faire aller notre petit ménage... quand j'ai eu rencontré Basquine, j'aurais pu retourner chez ma veuve et lui soutirer d'un coup plus d'argent que je n'en ai gagné en me carnageant pour nous faire vivre nous deux Basquine, tant qu'elle est restée avec moi. Eh bien! non... faire manger à Basquine le pain de ma veuve... ça ne m'allait pas, et pour tout autre que Basquine ça ne m'aurait-il pas été comme un gant? Quand je te dis, Martin, qu'après toi et elle il faut tirer l'échelle aux bons sentiments.

— Avoue du moins, — lui dis-je, — qu'il est déjà grand et beau de voir notre affection mutuelle nous imposer des sentiments pareils... si restreints qu'ils soient.

— Pour restreints, ils le sont, je t'en réponds; aussi, après le départ de Basquine, j'ai repris ma volée... d'oiseau de nuit ou de proie... Vers ce temps-là, je rencontrai la Levrasse. — Ah! vieux gueux! — lui dis-je, — tu es donc toujours en vie? — Ah! grand brigand, — me répondit-il,— tu as donc voulu me faire cuire en daube dans ma voiture? — Et toi, tu as donc été assez coriace pour ne pas vouloir cuire? Ça ne m'étonne pas; mais la mère Major? — Elle était plus *tendre*, elle... tu le sais bien, mauvais garnement, — me répondit la Levrasse. — Elle a parfaitement cuit.

— Ah! mon Dieu, — m'écriai-je; — et l'homme-poisson? — car j'avais souvent songé à lui depuis notre séparation.

— C'est vrai, — dit Basquine. — Pauvre Léonidas! il était aussi

enfermé dans la voiture au moment où tu y as mis le feu. La Levrasse t'en a-t-il donné des nouvelles, Bamboche?

— L'homme-poisson a échappé au court-bouillon, — m'a dit la Levrasse; mais ce gredin de Poireau, le pitre, a été asphyxié. C'est toujours ça, — reprit Bamboche, et il continua : — La Levrasse était déjà établi marchand de jouets d'enfants passage Bourg-l'Abbé; mais il faisait, disait-il, par délassement, la banque... vieux *banquiste!* Il s'y connaît. Allons, — lui dis-je, — je te pardonne; tu n'as eu qu'une joue de rissolée, c'est mesquin, n'y pensons plus. — Ah! tu me pardonnes? A la bonne heure, — me répondit la Levrasse, — et pour te prouver que je suis sensible à ta clémence, je t'invite à dîner demain, nous causerons. — Je n'eus garde de manquer au rendez-vous; le vieux brigand m'étudia, m'observa, me fit jaser, et au dessert, entre la poire et le fromage, il me dit : — Écoute, je fais la banque, et, comme banquier, j'achète souvent, pour un morceau de pain, des créances très légalement exigibles, mais difficiles à recouvrer, tantôt parce que les débiteurs ont filé en pays étranger, tantôt parce que les compères trouvent moyen de mettre leurs biens à couvert... Jusqu'ici, faute d'un associé intelligent, je n'ai pas tiré tout le parti possible de ces affaires, il y aurait pourtant de l'or en barre à gagner. Tiens, un exemple entre plusieurs : j'ai acheté quinze mille francs une créance de soixante-douze mille et tant de livres sur un M. Rondeau; il a de quoi payer largement : il possède six à sept cent mille francs, réalisés, avec lesquels il a filé en Angleterre, où le gaillard mène grande et joyeuse vie; légalement je ne peux rien, car, dans ce cas, il n'y a pas d'extradition possible, mais, en employant la *contrainte morale*... — Comment? — Suppose, mon ami Bamboche, que je te fasse don de ma créance, bien valable, bien en règle, à toi qui es sans le sou? Qu'est-ce que tu ferais, sachant que de l'autre côté du détroit il y a un compère qui a de quoi grandement payer, et qui... j'oubliais cette circonstance importante, est poltron comme la lune? — Pardieu, — dis-je à la Levrasse, — ce n'est pas malin, j'irais trouver mon débiteur, je le prendrais par les oreilles, et, à grands coups de canne, je me ferais payer... — Il y a du bon dans ce que tu dis là, — reprit la Levrasse; mais, — en Angleterre comme en France, on pince les créanciers qui instrumentent à coups de canne, mais on n'arrête pas un créancier qui, je suppose, suivrait incessamment son débiteur dans les rues, dans les promenades, dans les spectacles, en lui disant tout haut et en public : — Monsieur, vous me devez légalement soixante-douze mille francs, vous avez de quoi me les payer, vous vous y refusez, vous êtes un fripon. — Or, devant un pareil cauchemar, le débiteur s'exécute; s'il ne s'exécute

pas, on cherche d'autres moyens... et avec ta caboche... Bamboche... on les trouve. — Combien me donnez-vous? — dis-je à la Levrasse, — et dans huit jours je vous fais payer de votre M. Rondeau. — Je paye les frais de ton voyage et je te donne cinq mille francs... Voyons, ne me fais pas les gros yeux ; je te donne dix mille francs... veux-tu bien laisser ta canne tranquille; je consens à quinze mille... tu les toucheras chez le correspondant, où le sieur Rondeau ira payer. — Va donc pour quinze mille francs. — Je pars pour Londres; huit jours après, la Levrasse avait son argent, moi ma part; quand je me suis vu à la tête de cette fortune, je me suis dit : Il faut que je retrouve Martin et qu'il en goûte.

— Brave Bamboche !

— Claude Gérard ne l'a pas voulu... Ç'a été pour moi un mauvais voyage... oui, doublement mauvais, — ajouta Bamboche en prenant tout à coup un air sombre qui me surprit.

— Pourquoi doublement mauvais ? — lui dis-je, voyant que, pensif, il gardait le silence.

— Parce que je ne t'ai pas trouvé, Martin... Et puis...

— Et puis?...

— Maudite... maison de fous... va... — murmura-t-il à demi-voix.

Pour le moment ces paroles me semblèrent inexplicables ; aussi dis-je à Bamboche :

— Explique-toi.

— Non, — reprit-il en tressaillant; — à quoi diable vais-je songer?... Claude Gérard n'ayant donc pas voulu te lâcher, — ajouta Bamboche en reprenant son entrain, — je suis revenu à Paris, et, alors, ma foi! roule ta bosse; mais, comme il n'y a généralement que les chenapans de ma sorte qui aient du bonheur, quand j'en ai été à mes derniers mille francs, j'ai joué au n° 113, et, en deux jours, j'ai gagné cinquante mille francs; tu me manquais d'autant plus, mon brave Martin, que j'avais plus d'argent... Je ne dis rien de toi, Basquine... Si j'avais su où te trouver...

— Je te crois, Bamboche, — dit Basquine; — partager avec moi cet argent si facilement gagné, qu'était cela auprès du rude travail d'artisan que tu t'es imposé pendant que nous avons vécu ensemble?...

— C'est vrai, ça ne m'a pas été si rude à gagner, mes cinquante mille francs. Au lieu de la lime et du marteau toute la journée... quelques coups de râteau sur le tapis vert... et encaissés les doublons !... Alors, ma foi ! grand tralala ! Appartement superbe, chevaux, voitures, table ouverte, et un calendrier de drôlesses, depuis Amélie jusqu'à Zélie... toutes les lettres de l'alphabet y ont passé, mordieu ! Je me faisais appeler le capitaine Hector *Bambochio;* je m'étais fabriqué cette capitainerie-



« Je continuai de chanter dans les cafés des villes où je passais. » (Page 796.)

là en entendant le père la Lævrasse parler du Texas, où il avait manigancé je ne sais quelle affaire. Pendant que j'étais en train, je me suis orné d'un père marquis et d'un futur beau-père grand d'Espagne. Pendant un an, j'ai mené la vie d'un joueur; ça ressemblait comme deux gouttes d'eau, pour les émotions, à notre vie vagabonde. Mais tout a une fin, même la bonne chance : la *rouge* m'avait toujours traité en enfant gâté, elle a fini par me traiter comme *feu* la mère Major après nos amours;

alors j'ai voulu folâtrer avec la *noire* : la *noire* a été cent fois pire encore. J'avais déjà dégringolé de mon bel appartement de la rue de Richelieu pour tomber dans un méchant hôtel de la rue de Seine... Là, pendant quelque temps, j'ai carotté ma vie en excitant des duels entre mes voisins les étudiants et leurs amis. Je me faisais accepter comme témoin : déjeunant du pistolet, dînant de l'épée, soupant de l'espadon... J'oubliais de te dire que j'avais un goût passionné pour l'escrime, et tant de dispositions, qu'en dix-huit mois *Bertrand*... l'incomparable *Bertrand*, à la salle duquel je me présentai comme fils de famille, avait fait de moi, non pas un tireur élégant, habile, correct et foudroyant comme il en fait tant, ma nature sauvage ne s'y prêtait pas, mais il m'avait donné, comme gaucher, un jeu horriblement dangereux et hérissé. Cette réputation-là, pratiquement établie par un duel où j'avais crevé le ventre d'un créancier révolté, qui pasait pour gros mangeur d'hommes, m'avait aidé singulièrement dans mes recouvrements pour la Levrasse... mais enfin son sac à créances s'était vidé; mes petits étudiants et leurs amis s'étaient tous battus les uns contre les autres... On m'avait mis à la porte de mon hôtel, j'étais pendu au croc du diable et prêt... ma foi... à faire cent fois pis que je n'avais fait, lorsque je rencontre le cul-de-jatte, le Mentor de mon jeune âge.

Le digne homme s'était rangé; il *mitonnait* alors une affaire de contrebande, cigares, étoffes, liquides, le diable et son train; je connaissais pas mal de monde, plus de mauvais que de bon; je me charge de placer sa contrebande chez des jeunes gens et chez des filles, moyennant courtage. Je vivotais, demeurant au *siège de notre* SOCIÉTÉ, *impasse du Renard*, mais la mèche contrebandiste est éventée... Il n'y avait pas de preuves contre moi, je file... Je ruminais un mauvais coup, lorsqu'une idée me vient : je suis vigoureux, la nature m'a doué de cinq pieds sept pouces, — me dis-je, — je vais me vendre comme remplaçant militaire.

Une fois acheté, je joue le prix de ma vente. Si je gagne, je me remplace moi-même; si je perds, je me fais soldat, et je n'en ai pas pour deux mois sans être fusillé comme insubordonné... — Ce que c'est que les cartes, pourtant!... Juste comme les femmes : un caprice reprend à la *rouge*. Je gagne dix mille francs, je rachète un remplaçant, et me voilà remonté sur ma bête... Mais, à moi, un malheur ne vient jamais seul, ni un bonheur non plus, — et Bamboche nous tendit avec émotion la main à moi et à Basquine. — Le vieux gueux de la Levrasse avait de nouvelles créances à recouvrer; il joignait à cela l'agrément d'offrir de l'argent comptant aux fils de famille qu'il savait devoir être riches à la mort de

papa et de maman. Les bonnes chances du jeu me permettaient de me mêler à une compagnie déjà diablement mêlée, bien entendu; là j'amorçais quelques jeunes pigeons égarés du colombier paternel. La Levrasse les plumait, et j'avais ma part du duvet... Le cul-de-jatte avait fait le plongeon pendant un bout de temps; il reparaît à la surface de la boue de Paris, j'en fais mon second... et par respect pour ses cheveux blancs, je lui confère le grade de major... ce sont ses invalides; lorsqu'il y a des créanciers récalcitrants, il sonde le terrain... et me sert au besoin de témoin...

Tel est l'état de mes affaires, mes enfants... J'ai dans ce secrétaire, que vous voyez là, cinq mille et quelques cents francs à votre service... J'avais pris depuis quelques jours la drôlesse que vous avez vue ce soir aux Funambules, où j'étais allé sans lire l'affiche. Mme Bambochio, que le diable la retrouve, m'avait dit : — Allons aux Funambules, c'est bon ton... — j'y suis allé... et... je vous l'ai dit, mes enfants, comme toujours j'ai eu deux bonheurs à la fois, qu'est-ce que je dis deux?... j'en ai eu trois, quatre, cinq, car je me suis donné la douceur de souffleter le vicomte Scipion, son père et d'autres en allant au secours de cette pauvre Basquine. Voilà ma confession; maintenant, Basquine, comment diable t'avons-nous retrouvée sur ce théâtre?

LX

Basquine rencontre à Sceaux le vicomte Scipion. — Elle entre au théâtre. — Fin des confidences. Balthazar quitte Paris. — Ses dernières recommandations à Martin.

— Après avoir quitté Bamboche, — reprit Basquine, — je m'éloignai de Paris, de crainte de le rencontrer et de céder à de nouvelles instances ; je continuai de chanter dans les cafés des villes où je passais. Quoique mon public fût aussi grossier que notre ancien public, lorsque nous faisions partie de la troupe de la Levrasse, je tâchais de donner à ma voix, à mon accent, à ma physionomie, le plus d'expression possible; tout devenait ainsi pour moi un sujet d'étude et d'observation sur les moyens de captiver, d'émouvoir les spectateurs. J'essayai même de composer les paroles et les airs de quelques chansonnettes qui furent assez goûtées de mon auditoire en plein vent. Préoccupée du seul but où tendaient toutes mes pensées, j'étais à peine sensible à la dure pauvreté, aux dégoûts, aux ignobles contacts que m'imposait mon nouveau vagabondage, misères qui auraient dû m'être d'autant plus pénibles, que durant mon long séjour chez le milord-duc, j'avais connu tous les raffinements d'une vie opulente. Le hasard m'ayant amenée à Orléans, un soir je chantai dans un café d'assez bas étage; je me trouvais en voix, mon succès fut très grand. Parmi les auditeurs, je remarquai un homme de cinquante ans environ, d'une figure très intelligente, mais dont la couleur empourprée trahissait son ivrogne d'une lieue ; l'aspect de ce personnage me frappa d'autant plus qu'il était vêtu d'une façon bizarre. Sa mauvaise redingote laissait entrevoir une espèce de vieux justaucorps de velours bleuâtre éraillé où se voyaient les vestiges de quelques anciennes broderies de similor, et son pantalon rapiécé s'échancrait sur des bottes de maroquin éculées, autrefois rouges.

— Quelque vieil acteur, je parie ? — dit Bamboche.

— Justement, — reprit Basquine. — Ce personnage, qui usait à la ville sa défroque de théâtre, était un vieux comédien d'opéra-comique de province; son ivrognerie continuelle l'avait fait récemment expulser du théâtre de la ville ; on l'appelait *la Baguenaudière*. Doué d'assez d'esprit

naturel, très gai, très bon convive, les oisifs se le disputaient : aussi était-il toujours entre deux vins, à moins qu'il ne fût complètement ivre... La Baguenaudière, après m'avoir écoutée chanter avec beaucoup d'attention, ne m'applaudit pas, mais vint à moi, et me dit : — Je suis un vieux routier... je me connais en voix et en talents... Si tu travailles, ma petite, avant quatre ou cinq ans tu seras première chanteuse à l'Opéra de Paris... Si tu le veux, je te donnerai des leçons, je n'ai rien à faire, ça m'amusera. — J'acceptai avec une vive reconnaissance.

— Et cet homme avait-il véritablement du talent ? — demandai-je à Basquine.

— Si ce malheureux, — reprit-elle, — avait pu mettre en pratique les excellentes théories qu'il professait sur son art, il se fût fait un nom illustre parmi les grands comédiens de son temps. Le professeur que le milord-duc m'avait donné était un excellent chanteur et un compositeur remarquable, mais il n'était nullement acteur. La Baguenaudière, au contraire, était assez bon musicien (il remplissait les rôles de bouffe dans l'opéra-comique), surtout comédien consommé. Personne mieux que lui ne connaissait théoriquement les innombrables ressources de son art, depuis les effets du comique le plus franc jusqu'aux effets dramatiques les plus élevés ; pourquoi cet homme d'une si merveilleuse intelligence, et qui détaillait, analysait également un rôle de Molière, de Racine ou de Corneille, avec une incroyable profondeur de sentiment et d'observation. pourquoi cet homme était-il devenu et resté médiocre chanteur d'opéra ?... C'est une de ces contradictions aussi fréquentes qu'inexplicables. J'acceptai l'offre de la Baguenaudière ; il fut pour moi dans ses leçons d'une sévérité, d'une dureté presque brutales ; mais dans les moments lucides que lui laissait l'ivresse, il me donna des enseignements qui furent pour moi une véritable révélation... Malheureusement, ces inestimables leçons eurent un terme. De plus en plus dominé par l'ivresse, la Baguenaudière tomba dans un abrutissement qui devint de l'idiotisme ; on fit acte de générosité en le plaçant, je crois, dans un dépôt de mendicité ; plusieurs fois ce malheureux homme m'avait conseillé de me rendre à Paris, et de tâcher de me faire accepter, à quelque prix que ce fût, dans un petit théâtre, certain, disait-il, qu'une fois casée, n'importe où, et si je continuais à travailler, je finirais par me faire connaître... Je partis donc d'Orléans pour venir à Paris, continuant de gagner mon pain en chantant sur ma route. J'arrivai ainsi à Sceaux... ce fut là, — dit Basquine dont le front redevint sombre, menaçant, — ce fut là que, depuis la scène de la forêt de Chantilly, je revis le vicomte Scipion pour la première fois ; c'était jour de fête : espérant gagner quelque chose en allant chanter dans

la meilleure auberge du village, je me la fis enseigner. Je venais d'achever une chanson devant plusieurs personnes attablées au milieu du jardin de ce restaurant, lorsqu'un garçon de service vint me prévenir que l'on désirait m'entendre dans l'un des salons du premier. — Tu vas avoir des pièces blanches, — me dit le garçon, — car ce sont des personnes riches... — Je suivis mon guide, il ouvrit une porte, et je me trouvai en présence de Scipion et de deux de ses camarades. La scène de la forêt de Chantilly m'était restée si présente, que je reconnus tout d'abord le vicomte; lui ne se souvint sans doute pas de moi; d'ailleurs il me parut, ainsi que ses amis, très animé par le vin. — Allons, chante, petite gueuse, — me dit-il grossièrement et presque sans me regarder, — je te payerai mieux que ces canailles du jardin. — Tiens, ramasse, — et il me jeta insolemment une pièce de cinq francs qui roula par terre. J'étais si émue des souvenirs de toute sorte que la vue de ce méchant enfant éveillait en moi, que je ne fis d'abord aucune attention à ses grossièretés; muette, immobile, je ne ramassai pas l'argent; mon silence attira son attention; se levant alors de table, il dit quelques mots à l'oreille de ses deux camarades; l'un courut pousser le verrou de la porte... et alors commença contre moi une scène d'ignoble brutalité. Je me défendis, pleurant, suppliant à voix basse, sans oser appeler au secours, sachant qu'en cas de scandale, le maître de l'hôtel me donnerait tous les torts et me chasserait ignominieusement... Mes prières, ma frayeur enhardirent ces petits misérables; ma résistance obstinée exaspéra Scipion; déjà animé par le vin, il entra dans un accès de rage, m'accabla d'injures, me frappa si méchamment au visage... que mon sang coula... Me dégageant alors par un effort désespéré, je me précipitai à la fenêtre, que j'ouvris en criant au secours... J'avais la figure ensanglantée; les personnes attablées dans le jardin, me voyant ainsi, se levèrent en tumulte; un des camarades de Scipion, épouvanté, courut ôter le verrou de la porte; le maître de l'auberge entra, rejeta tout sur moi et me chassa brutalement; mais plusieurs spectateurs de cette scène prirent parti pour moi, et sans l'arrivée du gouverneur de Scipion, qui, aidé de l'aubergiste, fit passer le vicomte et ses camarades par une porte de derrière, où ils montèrent aussitôt en voiture, la foule indignée leur eût fait peut-être un mauvais parti.

— Mauvais gredin, — s'écria Bamboche, — c'est toujours le même méchant gamin de la forêt de Chantilly... faudra pourtant que ça finisse pour lui par quelque chose d'un peu rude... Il commence à avoir l'âge...

— Cela me regarde... j'attendrai... — dit Basquine avec sa froide ironie. — Si je vous parle de cette autre indignité de Scipion, mes amis, c'est que, rapprochée de la scène de ce soir... cela prend un caractère de

fatalité étrange... — ajouta Basquine en s'animant peu à peu, — c'est que, sans doute, le mauvais génie du vicomte le jette toujours sur ma route... le pousse à m'accabler d'outrages faits pour exalter la vengeance d'une femme jusqu'à la férocité... — s'écria Basquine, l'œil étincelant, les narines gonflées, les traits contractés par une expression de ressentiment implacable, — ce n'était pas assez de m'avoir, toute petite, impitoyablement repoussée, de m'avoir plus tard injuriée, souffletée, il faut encore que le mauvais sort du vicomte l'amène ce soir au théâtre... car vous ne savez pas, vous deux, ce qu'il y a de désespérant pour moi dans ce qui s'est passé ; je ne vous parle pas de l'humiliation à la fois ridicule et atroce que j'ai soufferte... des huées, des insultes dont j'ai été poursuivie ; mais sachez que ce n'est qu'après des efforts de volonté inouïs, après des privations incroyables, que j'étais parvenue à entrer à ce malheureux théâtre ; ne chantant plus dans les rues, j'étais obligée de vivre avec les dix sous par jour que l'on me donnait comme figurante ; c'est-à-dire de ne pas manger de pain à ma faim, et de coucher pêle-mêle dans d'horribles repaires, avec ce qu'il y a de plus crapuleux dans Paris.

— Ah ! pour une femme, c'est affreux, — m'écriai-je. — Mon Dieu ! que tu as dû souffrir !

— L'espoir, la conviction de réussir et de me venger un jour me soutenaient, — dit Basquine ; — je redoublais de zèle ; aussi, chance imprévue pour moi, un directeur de théâtre de province assistait ce soir à la représentation ; s'il eût été satisfait de mon chant et de mon jeu, il m'offrait un engagement de huit cents francs... c'était bien peu... et cependant c'était tout pour moi, car, une fois ce premier pas fait, je me sentais certaine d'arriver, à force de travail et d'opiniâtre volonté ;... mais, vous le concevez, — ajouta Basquine avec un accent de sombre désolation, — après ma ridicule et ignominieuse chute de ce soir... toute espérance est perdue de ce côté... Je ne sais si j'oserai même me représenter à ce malheureux théâtre où j'avais eu tant de peine à me faire admettre... Il n'importe... je n'ai que seize ans !... — poursuivit Basquine avec un accent d'indomptable opiniâtreté, — je recommencerai sur de nouveaux frais... je chercherai d'autres moyens... je n'abandonne pas ma vengeance, moi... je veux parvenir... je parviendrai. Oui, toute avilie, toute faible, toute isolée, toute misérable que je suis, je parviendrai... Oh ! béni sois-tu, Scipion... la nouvelle haine que tu m'inspires doublera mon énergie... Béni sois-tu... car si je ne meurs à la peine... toi et ceux de ta race... vous...

Puis s'interrompant soudain, en nous regardant Bamboche et moi, presque avec confusion, Basquine nous dit :

— Pardon... pardon, mes amis, de vous oublier pour ces ressentiments... Plus tard nous parlerons de l'avenir... mais aujourd'hui que nous voilà réunis, après tant d'années d'épreuves et de séparation... ne songeons qu'au bonheur de nous revoir et de pouvoir au moins nous dire ce que nous n'avons peut-être dit à personne... cela calme, cela console... cela encourage... Ma confession est terminée, Martin; celle de Bamboche l'est aussi... A ton tour maintenant. Tu ne sais pas avec quelle impatience nous attendons ton récit.

. . . .

. . . .

Je racontai aussi brièvement que possible tout ce qui m'était arrivé depuis notre séparation... et, je l'avoue, emporté par l'effusion, me faisant scrupule de cacher quelque chose à ceux-là qui, dans leur confiance expansive. venaient de m'initier aux plus secrètes pensées de leur cœur, aux plus tristes mystères de leur vie... je ne leur cachai ni mon respectueux amour pour Régina, ni les alarmes que me causaient les diverses poursuites dont elle était l'objet.

Et d'ailleurs, en outre de l'aveugle et légitime confiance que m'inspirait l'affection de Basquine et de Bamboche, je comptais sur la connaissance que ce dernier semblait avoir des antécédents de Robert de Mareuil, pour attendre au besoin un utile concours de mon ami d'enfance.

Je fus enfin amené à cette confidence, peut-être indiscrète, et par l'émotion sincère, profonde, que témoignèrent Basquine et Bamboche en m'entendant raconter ma lutte obstinée contre le mauvais sort, et par leur angoisse, je dirais même leur effroi... lorsque, dans mon récit, ils me virent sur le point de faillir.

— *Ah! je respire...* — s'écria Basquine. — *Martin... un moment tu m'as fait peur...* — dit Bamboche, lorsque je leur eus raconté comment la rencontre providentielle de Régina m'avait sauvé de l'infamie.

Contraste bizarre, encore pour moi inexplicable à cette heure, ces deux êtres n'espéraient plus rien, n'attendaient plus rien des sentiments honnêtes, élevés, généreux, et ils comprirent et ils apprécièrent avec la plus touchante sympathie tout ce qu'il pouvait y avoir de courageux et de bien dans ma conduite, durant ces temps de rudes épreuves. Il en fut de même au sujet de mon amour pour Régina.

— Tu crois en Régina, comme ma pauvre mère croyait à la sainte Mère de Dieu, — me dit Basquine émue, — ce n'est plus de l'amour... c'est de la religion.

— Martin, — me dit Bamboche d'une voix grave, lorsque j'eus ter-



« Nous oubliâmes le présent et l'avenir, dans ce cordial souper qui dura jusqu'au jour. » (P. 805.)

miné ma confession, — tu es la meilleure créature qu'il y ait au monde... Tu vas rire, quand je te dirai que je suis content d'être ce que je suis... parce que je t'apprécie mieux... que si je te valais... que si j'étais à ta hauteur.

— Bamboche, l'amitié t'aveugle, — lui dis-je en souriant.

— Eh! tonnerre de Dieu... je ne veux pas faire de phrases, — s'écria-t-il, — et pourtant ça n'empêche pas que plus on est bas placé et mieux l'on juge de l'élévation d'une montagne...

— Il a raison, — reprit Basquine; — l'amitié ne nous aveugle pas... Elle nous empêche seulement d'être envieux ou injustes... Va... mon bon Martin... — ajouta Basquine avec un sourire navrant, — ce n'est jamais la beauté qui sait le mieux apprécier... la beauté... c'est la laideur... lorsqu'elle est inoffensive et sans envie...

— Et puis, vois-tu, — reprit Bamboche, — le diable n'y peut rien... Tu resteras Martin, comme Basquine et moi nous resterons Basquine et Bamboche; nous sommes maintenant coulés en bronze, toi dans le bon moule, nous dans le mauvais; gratter ce bronze, c'est s'amuser à s'arracher les ongles; et c'est un sot jeu, car, après tout... qu'est-ce que cela fait? Basquine et toi, m'aimez-vous moins parce que je suis un sacripant... en attendant que je devienne cent fois pis? Non... vous m'aimez comme je suis...

— Parce qu'il y a encore en toi d'excellentes qualités, — dis-je.

Il secoua la tête et me répondit :

— Je n'ai que deux qualités : Être à Basquine, à la vie, à la mort... et d'une; être à toi, Martin, à la vie, à la mort... et de deux... c'est le fond de mon sac... Mais qu'est-ce que cela fait? Basquine et moi, t'aimons-nous moins, parce que tu es aussi haut par le cœur que nous sommes bas? Non, nous t'aimons comme tu es... Mais où nous sommes égaux et pareils, c'est par notre dévouement les uns pour les autres... Quant à cela, vois-tu, Martin, ne fais pas le fier... je te vaux, et Basquine nous vaut tous les deux. Nos confessions ont eu cela de bon, qu'elles nous apprennent que nous avons besoin les uns des autres; quant aux moyens de nous aider, nous les trouverons... et, comme je ne m'embête pas... pensons d'abord à moi... Pour le quart d'heure, je n'ai besoin de rien du tout. Reste vous deux : Basquine et Martin... Il faut que Basquine, malgré sa chute de ce soir aux Funambules, conserve en province l'engagement qu'elle espérait... ou plutôt, mieux que cela... il faut qu'elle ait un superbe engagement à Paris.

— Comment cela? dit Basquine.

— Que le diable m'emporte, si je le sais, — dit Bamboche; — mais

tu l'auras, et un engagement de premier rôle encore, j'en réponds...

— Oui, nous en répondons, — m'écriai-je. — Balthazar Roger, le poète, un de mes maîtres, est fanatique du talent de Basquine. Un journaliste influent, de ses amis, partage cette admiration... il n'y a pas de meilleur cœur que celui de Balthazar... il aura été navré de l'événement de ce soir, ma pauvre Basquine... Je me fais fort de l'engager à te recommander de toutes ses forces à son ami le journaliste.

— Et une fois lancée par les journaux, — s'écria Bamboche, — c'est toi, Basquine, toi, qui dicteras les conditions... Quand je te disais que nous te ferions engager comme premier rôle !... Quant à toi, Martin... ou plutôt quant à Mlle Régina, qui maintenant n'aura pas de serviteur plus zélé que moi, puisque tu l'aimes autant que tu la respectes, elle ne tombera pas entre les mains du Robert de Mareuil... c'est moi qui te le dis. Tu ne sais pas ce que c'est que cet homme-là... je suis un saint auprès de lui... mais, sois tranquille, on le démolira, et une fois celui-là démoli (il paraît que c'est le plus menaçant), nous nous occuperons des autres... du prince de Montbar et du père de ce gredin de petit vicomte. Ça fera deux bouchées... pas plus... A quelle sauce les mangerons-nous? Je n'en sais rien, mais nous la trouverons... nous venons bien, grâce à toi, de trouver le moyen de faire engager Basquine...

Et comme je paraissais douter un peu de ses procédés expéditifs et immanquables, Bamboche ajouta :

— Si tu dis un mot de plus, je m'engage formellement à te faire épouser Mlle Régina... Mais non, — reprit aussitôt Bamboche en me tendant la main d'un air repentant, — pas de plaisanteries avec ce nom-là... Pardon, Martin... pardon, j'ai eu tort... C'est déjà beaucoup que tu acceptes mon aide... Mais, vois-tu?... mon brave... pour lutter contre des Robert de Mareuil, des Bamboche valent mieux que des Martin.

— Robert de Mareuil, m'as-tu dit, Martin, était ce soir aux Funambules? — reprit soudain Basquine après un silence pensif.

— Oui, — repris-je, — à l'avant-scène à gauche...

— C'est cela... — dit-elle vivement. — Quoique placé dans le fond de la loge, il s'était beaucoup avancé... vers le théâtre.

— Justement, — dis-je à Basquine ; il semblait attiré, fasciné par ton jeu et par ton chant.

— Singulier hasard ! — reprit Basquine, — je l'avais un instant remarqué ; car, toute à ma scène... je ne pensais qu'au personnage que je représentais...

— Le Robert de Mareuil paraissait fasciné, — s'écria Bamboche en regardant Basquine d'un air d'intelligence.

— Oui... — reprit celle-ci en souriant de son rire sardonique, — comprends-tu? un ami du vicomte? un des coryphées de cette race que j'abhorre?

— Pardieu! si je comprends! — s'écria Bamboche.

— Moi aussi, — leur dis-je, — je crois comprendre. Mais prenez garde... Robert de Mareuil... est...

— Ne te mêle pas de ça, Martin, — dit Bamboche en m'interrompant. — Il y a de la *grosse ouvragé* dont tu ne dois pas t'occuper... ça te salirait les mains, tu es trop délicat! D'ailleurs, sois tranquille... nous ne ferons rien sans ton avis... Mais au diable les affaires pour ce soir... ça nous vole notre meilleur temps... Nous n'avons plus rien à nous apprendre, régalons-nous un peu du temps passé; commençons-les : — *Te souviens-tu?* — et soupons... Moi, la joie m'allonge les dents. Heureusement, j'avais fait préparer à souper pour moi et pour *feu* Mme la capitainesse Bambochio. A table, mes amis... à table... Ça ne vaudra peut-être pas la cuisine de ce pauvre Léonidas Requin. Vous souvenez-vous? quels fameux ragoûts de mouton il nous faisait!

— Et les matelotes donc... il y excellait... en sa qualité d'homme-poisson, — dit Basquine, en cédant ainsi que moi au joyeux entraînement de Bamboche.

— Et sa manière d'éloigner les curieux, — dis-je à mon tour, — lorsqu'ils venaient l'étudier de trop près dans sa piscine... vous rappelez-vous?

— Parbleu, si je m'en souviens, — dit Bamboche en approchant du feu une table somptueusement garnie qu'il alla chercher dans son salon, où elle était toute préparée... — C'est lors de notre dernière représentation chez la Levrasse, que Léonidas a fait sa plus belle peste en manière de niche aux curieux!... J'étais dans la seconde enceinte, et j'ai senti cette odeur empoisonnée... c'était à étrangler.

— Et ce jour-là même, pauvre Basquine, — lui dis-je, — te souviens-tu du danger que ce monstre de mère Major t'a fait courir... tu te rappelles! dans la pyramide humaine.

. . . .

. . . .

Et sous le charme irrésistible de ces mots magiques pour des amis d'enfance, enfin réunis après une longue séparation : — TE SOUVIENS-TU?... tout au souvenir de notre vie passée, nous oubliâmes le présent et l'avenir, dans ce cordial souper qui dura jusqu'au jour.

. . . .

Au matin, je regagnai le logis de mes maîtres, gravement inquiet de

savoir comment ils auraient considéré mon absence, car il me fallait à tout prix rester au service de Balthazar, ou plutôt au service de Robert de Mareuil, dont j'avais tant d'intérêt à pénétrer les démarches; je me préparai donc à m'excuser, grâce à une fable assez adroitement arrangée. J'entrai dans l'appartement de mes maîtres; la clef était sur la porte; j'ouvris.

A ma grande surprise, je trouvai Balthazar faisant sa malle. Pauvre et digne poète! elle fut bientôt pleine, et le plan architectural du splendide palais qu'il devait faire bâtir la remplissait en grande partie.

La physionomie de Balthazar était grave, triste; je ne l'avais jamais vu ainsi; en m'apercevant il me dit affectueusement :

— Ah! te voilà, Martin?

— Monsieur, — lui répondis-je tout confus, — excusez-moi... si... hier... j'ai manqué...

— Ne parlons pas de cela, Martin... je n'ai plus le droit de te gronder... mon pauvre serviteur d'un jour... je pars...

— Vous partez, monsieur? — m'écriai-je, et involontairement j'ajoutai :

— Et M. le comte de Mareuil... votre ami?...

— Mon ami?... — reprit le poète en accentuant ces mots presque avec amertume, — mon ami?... il reste ici... il gardera cet appartement : l'hôtel et le quartier lui conviennent.

— Mais vous... monsieur?...

— Moi, mon garçon... je vais passer quelque temps à la campagne...

Sans aucun doute, une grave et brusque rupture avait éclaté entre le poète et Robert de Mareuil.

Après un assez long silence, Balthazar me dit en tirant un papier de son portefeuille :

— Je te dois une soixantaine de francs pour les commissions que tu as faites pour moi, mon garçon... car tu sens bien que les gages capitalisés en millions... ce sont de mauvaises plaisanteries... bonnes quand on est gai... Excuse-moi de t'avoir fait attendre si longtemps... ton argent.

— Ah! monsieur...

— Je voudrais mieux récompenser tes soins, ton zèle et ta délicatesse, car... jamais, pauvre garçon... tu n'as osé me demander un argent qui t'était bien nécessaire sans doute... si je ne t'en ai pas donné plus tôt, c'est que... tout bonnement, je n'en avais pas... le trimestre de ma petite pension n'était pas encore échu, mais il le sera demain.

Voici le reçu que tu porteras à l'adresse qui est indiquée... tu toucheras cet argent pour moi, sauf soixante francs que tu garderas, et tu m'enverras le reste par un mandat sur la poste, à Fontainebleau, au bureau restant.

— Oui, monsieur... je vous remercie bien, — lui dis-je en prenant le papier.

— Mais j'y songe, — reprit le poète en souriant, — j'ai une si indéchiffrable écriture, que je ne sais si tu pourras lire l'adresse... Essaye un peu.

Je lus le reçu assez difficilement, il est vrai; il était ainsi conçu :

« *Je reconnais avoir reçu de monsieur Renaud, rue Montmartre, n° 10, la somme de trois cent cinquante francs pour le trimestre échu de la pension que* MONSIEUR JUST *a la générosité de me faire.*

« *Paris, etc.* »

— Ah ! mon Dieu ! — m'écriai-je après avoir lu : — Encore *monsieur Just !*

— Qu'as-tu donc ? Que veux-tu dire ? — me demanda le poète.

Et je racontai à Balthazar ce que j'avais appris des autres libéralités de cet homme singulier.

— C'est extraordinaire, — me répondit le poète d'un air pensif ; — il faut que M. Just soit le diable en personne : je mourais aussi de faim, quand il m'a déniché ; comment savait-il que j'étais orphelin ? que mon pauvre père, le meilleur des hommes, ruiné par une banqueroute, m'avait laissé sans ressources, et qu'avec la rage d'écrire j'avais la conscience d'arriver un jour à me faire un nom à force de travail ? je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. Just, qui a bien l'air le plus rébarbatif et le plus brutal du monde, m'est apparu un beau jour ; qu'après un long entretien, où il m'a fait voir qu'il était incroyablement instruit de tout ce qui me regardait, il m'a laissé une lettre pour ce M. Renaud, qui depuis m'a toujours payé cette pension, si utile pour moi et si peu attendue. Je n'ai jamais revu d'ailleurs M. Just ; seulement l'homme d'affaires me disait chaque fois : — « Ça va bien, continuez, vous êtes un garçon laborieux... vous arriverez, on vous surveille, on sait ce que vous faites... » Mon seul désir, — ajouta le poète en soupirant, — est de voir un jour M. Just, car c'est à lui que je devrai tout... si je parviens...

— Oh ! je l'espère pour vous, monsieur.

— Et moi aussi... Maintenant... dis-moi... je te sais un brave

garçon... écoute mon conseil : il se peut que M. Robert de Mareuil, qui me remplace dans cet appartement garni... te propose de rester à son service...

— Eh bien! monsieur?

— Eh bien! n'accepte pas... ne te laisse pas séduire par l'appât du gain... reste ce que tu étais, un bon et fidèle commissionnaire, je ne puis t'en dire davantage... Mais, du reste, — reprit dignement le poète, — comme jamais je ne désavoue mes paroles, tu pourras dire à M. le comte de Mareuil que c'est moi... entends-tu bien? que c'est *moi* qui t'ai donné le conseil de ne pas rester à son service. Allons, mon pauvre Martin, une dernière commission; porte cette malle aux voitures de Fontainebleau...

Je me sentais tout ému de l'accent affectueux du poète, et malgré les mille pensées qu'éveillait en moi sa rupture prochaine avec Robert de Mareuil, me souvenant des intérêts de Basquine, je dis à Balthazar :

— Hélas! monsieur, vous partez justement lorsque j'ai un grand service à vous demander...

— Quel service, mon garçon?

— Hier soir... monsieur, vous avez été témoin du grand malheur qui est arrivé à cette pauvre Basquine.

— Les misérables! les bélîtres! les ânes! — s'écria le poète. — Elle est sublime... elle, sur ce théâtre... c'est une perle... au fond d'une huître...

— Eh bien! monsieur... je vous l'ai dit, j'ai connu Basquine toute petite... Hier soir, j'ai trouvé moyen de la revoir... après son malheur; un de nos compagnons d'enfance et moi, nous sommes restés près d'elle cette nuit... tout son avenir est perdu après un tel scandale, car, pour comble de malheur, la pauvre fille comptait sur un engagement pour la province, qui devait se décider hier soir... le directeur assistait à la représentation; mais, après un tel événement... vous concevez... et pourtant, monsieur, si vous vouliez...

— Que puis-je faire à cela?

— Vous n'êtes pas sans connaître des journalistes... On dit que si les journaux disait du bien de Basquine...

Le poète m'interrompit.

— Je ne devrais pas m'intéresser à Basquine, non à cause de son talent, je l'admire; de son caractère, je ne le connais pas; mais parce que, sans le vouloir... elle a...

Mais le poète n'acheva pas et reprit :

— Il n'importe, la justice avant tout... j'écrirai à Duparc le journa-



... « Lui prit les deux mains, et le contenant malgré ses efforts... » (Page 813.)

liste, le tout-puissant Duparc; justement il est fanatique de Basquine... il va l'entreprendre... c'est une révélation à faire, une nouvelle étoile à signaler au monde! — s'écria Balthazar, en s'animant malgré lui... — Sois tranquille, Martin, je ferai mieux que d'écrire à Duparc, tout à l'heure avant mon départ j'irai le voir, et, de plus, je me charge d'illustrer Basquine : je lui dédierai une épître... qui paraîtra dans tous les journaux, pendant que Duparc battra la grosse caisse dans son feuille-

ton, le commun des martyrs de la presse fera chorus... et *fiat lux*... un nouvel astre aura lui.

— Ah ! merci, monsieur, — m'écriai-je, merci de...

— C'est moi qui te remercie, mon digne Martin, — me répondit Balthazar d'une voix émue. — Je m'en allais de Paris le fiel au cœur, l'amertume à la bouche ; grâce à toi je m'en irai avec une douce et bonne pensée, celle de faire rendre justice à une pauvre sublime créature ignorée et persécutée... Allons, merci, Martin ! adieu, mon garçon !... compte sur moi pour ta protégée... reste un bon et honnête garçon, et surtout... surtout n'entre pas au service de M. de Mareuil.

Puis, prenant son vieux chapeau et son parapluie, le poète jeta un dernier coup d'œil presque mélancolique autour de lui, et dit :

— Chère et modeste petite chambre, que de beaux songes d'or j'ai faits dans tes murs ! que de bonnes heures de travail et d'espérance j'ai passées ici !

Puis, haussant les épaules, comme s'il se fût reproché ces adieux, il s'écria :

— Allons, voilà-t-il pas que j'adresse de poétiques adieux aux murailles d'une chambre garnie ! Allons... au revoir, Martin, compte sur moi pour Basquine... Je veux être l'Herschell de cette nouvelle constellation... et si cela est nécessaire pour ta protégée, écris-moi poste restante, à Fontainebleau, en m'envoyant l'argent. D'ailleurs je reviendrai à Paris... dans un ou deux mois peut-être.. et en passant, je regarderai si tu es à ton *coin*. Adieu, mon garçon... n'oublie pas ma recommandation, c'est capital pour toi : — N'entre pas au service de M. Robert de Mareuil.

. . . .

Le poète partit.

Le jour suivant, malgré les avis réitérés de Balthazar, j'entrai au service de Robert de Mareuil

LXI

Un mariage secret. — Robert de Mareuil, Régina, Basquine, Bamboche, Martin, la Levrasse et le cul-de-jatte se trouvent en présence.

Depuis un mois qu'avait eu lieu ma rencontre avec Basquine et Bamboche, j'étais entré au service de Robert de Mareuil, malgré les conseils de Balthazar ; un soir, j'assistais, invisible, à la scène suivante, qui se passait dans une petite maison située vers la partie la plus déserte du quartier des Invalides.

Il était nuit.

Au fond d'une chambre du rez-de-chaussée, assez délabrée, se dressait un autel improvisé ; néanmoins le tabernacle, l'Evangile, les burettes, etc., rien n'y manquait ; quatre grands flambeaux plaqués d'argent, garnis de cierges, éclairaient seuls cette pièce et y répandaient une triste clarté.

A quelques pas de l'autel on voyait deux chaises placées à côté l'une de l'autre ; le plus profond silence régnait dans cette chambre, où il ne se trouvait alors personne.

Minuit avait lentement sonné au loin, depuis un quart d'heure, lorsque le roulement sourd d'une voiture ébranla les vitres, puis j'entendis le bruit de plusieurs portes brusquement ouvertes et refermées, pendant que des pas précipités couraient sur le plancher d'un appartement situé au-dessus du rez-de-chaussée, où je me tenais caché.

Il se fit ensuite un nouveau silence, et une femme, enveloppée d'un manteau à capuchon rabattu, après avoir traversé rapidement la chambre où était dressé l'autel, disparut par une porte latérale ; mais, au bout de quelques instants, cette porte s'entr'ouvrit et se referma à différentes reprises, comme si la femme qui venait d'entrer dans cet endroit voulait épier ce qui se passait ou plutôt ce qui allait se passer.

Un homme de haute taille, entrant ensuite, examina un instant les préparatifs ; il trouva sans doute encore trop de clarté, car il éteignit deux des quatre cierges et sortit, laissant cette grande chambre presque plongée dans les ténèbres que de si faibles luminaires dissipaient à peine.

Ce personnage venait de disparaître, lorsque les deux battants de la porte du fond s'ouvrirent... un homme, accompagné d'une femme, s'avança lentement vers l'autel.

Cet homme était Robert de Mareuil; cette femme était Régina.

Deux autres personnes les suivirent à quelques pas de distance.

La jeune fille avait l'air calme, recueilli, résolu; les tresses de ses épais cheveux noirs encadraient son beau visage, pâle et transparent comme un camée; sa robe noire un peu traînante, sa taille élancée, son port de tête haut et fier donnaient à sa démarche une grande majesté... Robert de Mareuil était pâle aussi, et, malgré son assurance affectée, un observateur eût surpris çà et là les tressaillements d'une profonde angoisse sous ce masque menteur.

Robert et Régina s'agenouillèrent sur les deux chaises préparées à l'avance; les deux hommes dont ils étaient accompagnés se mirent aussi à genoux, mais à quelques pas en arrière.

Pendant un instant, le regard de Régina s'arrêta sur le comte avec une touchante expression de confiance et de tendresse, puis détournant soudain la vue et courbant le front, elle joignit les mains et sembla prier avec ferveur... La jeune fille venait de voir entrer un prêtre revêtu de ses insignes sacrés; marchant à pas comptés, il tenait le saint calice entre ses mains.

Le prêtre s'approcha de l'autel, donna sa bénédiction aux assistants, et commença à célébrer la messe du mariage, pendant que les deux hommes, les *témoins* de Robert et de Régina, tenaient, selon l'usage, une pièce d'étoffe étendue au-dessus de la tête des deux fiancés.

Lorsque le prêtre vint à demander à Robert et à Régina s'ils consentaient à se prendre pour époux, la jeune fille releva le front et prononça le *oui* solennel d'une voix ferme. Robert, qui de temps à autre jetait autour de lui des regards inquiets, répondit d'une voix mal assurée.

Après l'échange des *alliances,* et alors que le prêtre faisait aux deux époux une exhortation sur leurs devoirs, j'entendis le tintement des grelots de plusieurs chevaux de poste qui entraient dans la cour de la maison. A ce bruit, Robert tressaillit de joie, et de ce moment il contraignit si peu son impatiente anxiété, que, se levant de sa chaise avant la fin de la cérémonie, il prit Régina par la main et lui dit d'une voix précipitée :

— Partons, Régina... partons... nos moments sont comptés...

La jeune fille jeta sur le comte un regard surpris, et d'un geste expressif sembla le rappeler aux convenances qu'il oubliait si étrangement. Le comte se mordit les lèvres, ses traits se contractèrent, et le

bout de son pied frappa convulsivement le plancher, jusqu'au complet accomplissement de la cérémonie sacrée.

— Venez... vite... — dit alors le comte à la jeune fille.

Et la prenant brusquement par la main, il fit un pas pour s'éloigner de l'autel; mais Régina, se dégageant de la main du comte, et s'adressant au prêtre, lui dit d'une voix remplie de douceur et de dignité :

— Mon père... maintenant que j'ai l'honneur de porter le nom de M. de Mareuil... maintenant que, bénie par vous, notre union est indissoluble et sacrée, je puis vous exprimer ma profonde reconnaissance pour le saint concours que vous venez de nous prêter. Ce concours me prouve assez, mon père, qu'instruit de tout par M. de Mareuil, vous approuvez ma conduite, et que vous appréciez la gravité des circonstances qui m'ont forcée à contracter mystérieusement un mariage qui demain ne sera un secret pour personne...

— Régina... — s'écria Robert de Mareuil en frappant du pied, — vous ignorez le prix du temps que nous perdons...

— Qu'avez-vous, mon ami? — lui répondit la jeune fille, — que craignez-vous? ne suis-je pas votre femme devant Dieu et devant les hommes? Est-il, à cette heure, une puissance humaine qui puisse rompre... nos liens?

— Non... oh! non... — s'écria Robert avec un accent de triomphe, — Régina, vous êtes à moi... pour toujours, vous êtes ma femme!

— Ah! bah!... tu crois cela, toi? — dit tout à coup l'un des deux hommes qui avaient servi de témoins au mariage.

Cet homme était Bamboche.

— Vraiment! monsieur le comte, — reprit-il, — tu crois que mademoiselle est ta femme?...

A ces mots de Bamboche, Robert de Mareuil, livide, effrayant de rage et de désespoir, s'élança d'un bond sur mon ami d'enfance; mais celui-ci, d'une force athlétique, lui prit les deux mains, et le contenant malgré ses efforts, dit à Régina, d'un ton respectueux :

— Excusez-moi, mademoiselle... mais il fallait laisser aller les choses jusqu'au bout; vous allez maintenant tout savoir.

A ces mots le prêtre, qui se préparait à sortir de la chambre, s'arrêta aussi stupéfait que le compagnon de Bamboche... le second témoin... qui n'était autre que le cul-de-jatte.

Régina, promenant tour à tour ses regards effarés sur les acteurs de cette scène, incompréhensible pour elle, restait immobile comme une statue.

— Fermez les portes... — cria Bamboche à voix haute.

Puis il prêta l'oreille... Presque aussitôt on entendit les clefs des deux portes tourner à l'instant dans les serrures ; sortant de ma cachette, où je revins bientôt, j'avais été fermer l'une de ces portes... la femme à manteau encapuchonné avait fermé l'autre.

— Maintenant, monsieur le comte, dit Bamboche à Robert, en lui rendant la liberté de ses mouvements, — développez vos grâces... mais à bas les mains, ou je vous casse la tête avec ce joujou.

Et Bamboche tira prestement de sa poche un fléau brisé, arme terrible entre les mains d'un homme aussi alerte et aussi vigoureux.

Robert, retrouvant bientôt son sang-froid et son audace, se rapprocha vivement de Régina, en s'écriant :

— Régina... nous sommes tombés dans un affreux guet-apens... mais, ne crains rien, je te défendrai jusqu'à la mort.

Ce disant, il entoura Régina de l'un de ses bras, comme pour la protéger.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Robert, — murmura la jeune fille d'une voix éteinte, en se serrant contre M. de Mareuil avec épouvante, — où sommes-nous?... qu'est-ce que cela veut dire?

Et du regard elle montra Bamboche.

— Je ne sais ce que prétend ce misérable... il est capable de tout... il veut nous voler peut-être... ou exploiter le mystère dont nous avons été obligés d'entourer notre mariage... — répondit Robert à la jeune fille. — Il n'importe... ne crains rien de ce bandit... je suis là.

— Mais, Robert... — reprit Régina avec stupeur, — vous m'avez dit que cet homme... témoin de notre mariage, était... un de vos amis... et cet autre homme aussi?

Et elle montra le second témoin, le cul-de-jatte.

Atterré par cette observation, Robert reprit en balbutiant :

— Sans doute... et je ne comprends pas... je les croyais tous deux mes amis... des hommes honorables...

— Nous?... des hommes honorables ! — dit Bamboche en éclatant de rire. — Puis s'adressant au cul-de-jatte : — Dis donc, vieux brigand, entends-tu M. le comte?... Il nous traite d'*honorables !* Bah ! un jour de noces... on est généreux !

— Régina... — s'écria Robert hors de lui, — ils ont raison, ce sont des infâmes !... Oui, je vous l'avoue... pressé par le temps, craignant d'ébruiter, de compromettre notre mariage... en m'adressant à des personnes de notre monde, j'ai été forcé de m'abaisser jusqu'à demander à ces misérables d'être nos témoins... mais...

Régina, par un mouvement rempli de dignité, se dégagea brusque-

ment des bras de Robert. Ce n'était plus l'épouvante, mais un étonnement douloureux qui se peignait sur les traits de la jeune fille, et elle s'écria :

— Ainsi.... Robert... vous m'avez menti!... vous m'avez avilie!! Convier, comme témoins de notre union, deux misérables... deux infâmes... ainsi que vous le dites... c'est une cruelle insulte, c'est un sacrilège.

Puis se retournant vers le prêtre qui, plongé dans une incroyable stupeur, paraissait croire à peine à ce qu'il entendait, à ce qu'il voyait, Régina lui dit, avec un accent de honte et de douleur navrante :

— Ah!... mon père... pourrez-vous pardonner?...

— Assez, mademoiselle, — s'écria Bamboche en interrompant Régina, — assez, je vous en supplie... tout ceci a trop duré pour vous.

Puis il ajouta en s'adressant au prêtre, accompagnant ses paroles d'un geste menaçant :

— Allons vite! monsieur le curé, à bas ta défroque, ou je te l'arrache... vieille canaille...

En un instant, le faux prêtre eut dépouillé le surplis et l'étole...

Ce faux prêtre était la Levrasse.

— Mon Dieu! où suis-je?... — s'écria Régina, en proie à une croissante épouvante, — où suis-je?... mon Dieu, ayez pitié de moi.

Et, éperdue, les mains jointes, suppliante, elle se jeta à genoux devant l'autel.

— Quoi! — s'écria Robert à son tour en feignant la surprise et l'indignation, cet homme serait un faux prêtre!

— Pas mal! — dit Bamboche, — pas mal l'étonnement!

Puis s'adressant à la Levrasse :

— Entends-tu Robert de Mareuil?... Il ignorait, le pauvre agneau, que tu étais devenu curé... de rencontre.

La Levrasse grinçait des dents de rage; mais, contenu par la frayeur que lui inspirait Bamboche, il se borna à lui montrer le poing en s'écriant :

— Ah! grand gueux!... ah! traître... c'est plus de cent mille francs que tu me fais perdre... Puis il ajouta en frappant du pied avec fureur, et s'adressant à Robert de Mareuil :

— Y comprenez-vous quelque chose, Mareuil? Quel intérêt peut-il avoir à tout perdre, ce brigand-là? quand c'est lui qui a tout mené? quand tout était fini et allait comme sur des roulettes?

— Ah! vous ne savez pas quel intérêt j'ai à vous démasquer? — reprit Bamboche, — j'ai un intérêt bien simple... vous allez le connaître.

S'adressant alors à Régina, toujours agenouillée, et qui se croyait sans doute sous l'obsession de quelque horrible vision :

— Excusez-moi, mademoiselle, si je suis forcé de prolonger quelques

instants encore cette scène si pénible pour vous, mais vous devez tout savoir. Vous souvenez-vous... il y a huit ou neuf ans de cela... d'avoir rencontré dans la forêt de Chantilly trois petits mendiants qui vous ont implorée?

— Oui... je me rappelle... cela, — dit Régina qui semblait rêver.

— Vous seule, — reprit Bamboche, — avez eu pour ces trois enfants... j'étais l'un d'eux... des paroles de douceur et de pitié. Pourtant, exaspérés par la dureté des personnes qui vous accompagnaient, ces enfants un instant ont voulu vous entraîner avec eux... Je n'ai oublié, mademoiselle, ni notre cruelle conduite ni l'intérêt que vous nous avez témoigné, et aujourd'hui je m'acquitte... Le bonheur a voulu que je devienne un franc gredin ; je dis le bonheur, parce que si j'avais tourné à l'honnêteté, je ne me serais certainement pas trouvé en relations d'affaires et d'amitié avec M. le comte de Mareuil que voilà...

Robert ne répondit rien... il méditait sans doute le moyen de sortir de cette position désespérée.

— Si M. le comte de Mareuil n'était que criblé de dettes, contractées pour subvenir aux passions les plus bêtes et les plus dégradantes, ce ne serait peut-être rien ; son amour ou au moins sa reconnaissance pour vous, mademoiselle, aurait pu opérer sa conversion... Mais, loin de là... non seulement il vous ment, il vous trompe, il vous trahit d'une manière infâme... mais... encore...

Et comme le comte, exaspéré, allait de nouveau s'élancer sur Bamboche, celui-ci dit d'une voix impérieuse à la Levrasse et au cul-de-jatte :

— Contenez monsieur dans une position *décente*... ou sinon... puisque je suis en train, demain j'irai causer ailleurs de choses qui vous concernent.

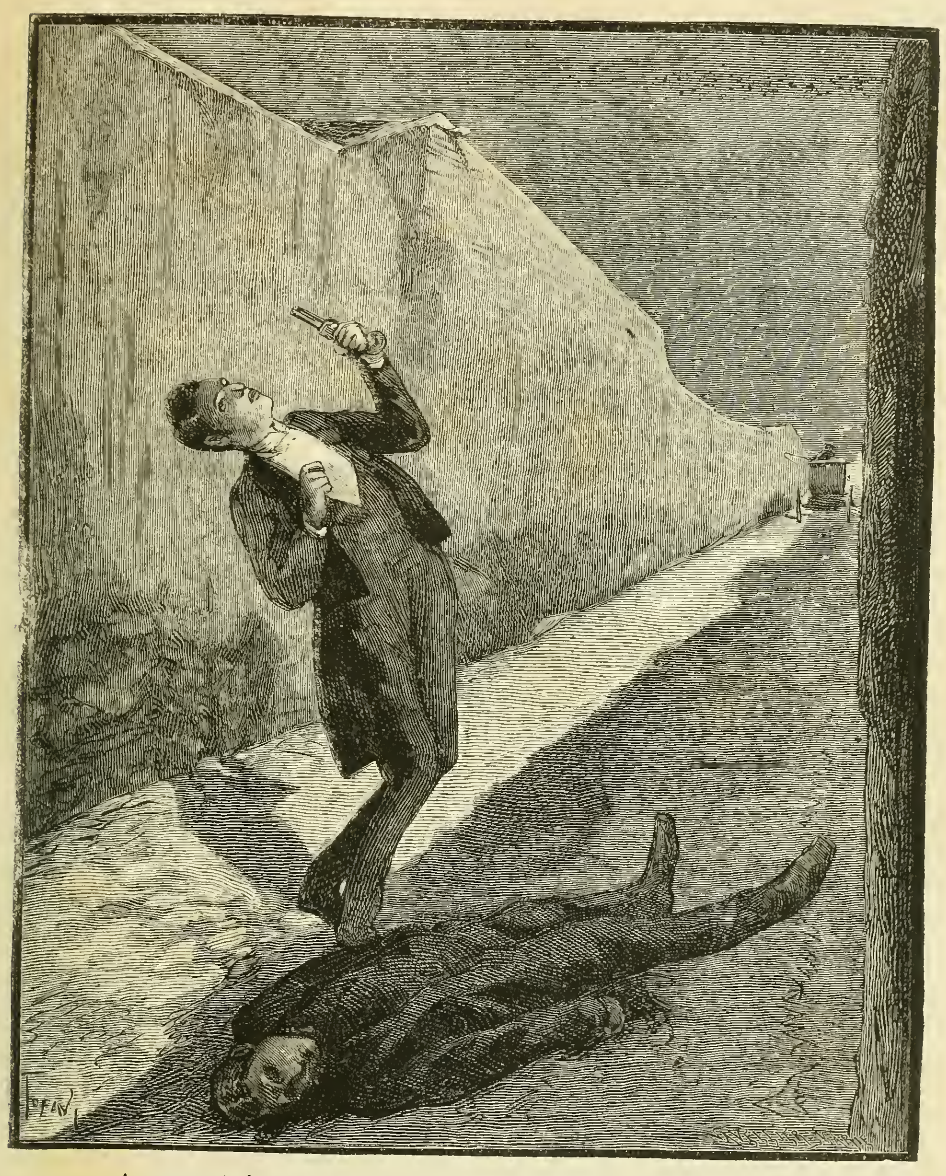
A ces mots, la Levrasse, le cul-de-jatte et Robert de Mareuil échangèrent un regard rapide et farouche qui me firent bondir de la place où je me trouvais, prêt à courir au secours de Bamboche ; j'étais armé et préparé à tout; mais mon ami d'enfance reprit avec une dédaigneuse audace :

— Pas d'enfantillages... D'abord à moi seul je ne vous crains pas... — et il tira de sa poche une paire de pistolets qu'il déposa sur l'autel, bien à sa portée.

— Et puis, — poursuivit-il en jetant un regard du côté où j'étais, — il y a là, tout près, un bon et solide garçon qui ne me laisserait pas dans l'embarras...

— C'est ce damné Martin... j'en suis sûr, — s'écria la Levrasse.

En entendant prononcer mon nom, Robert tressaillit, parut un moment



... « Au moment où ma tête rebondit sur le sol, j'entendis une seconde détonation... et je perdis connaissance... » (Page 821.)

rassembler ses souvenirs et ferma ses deux poings avec rage, pendant que Régina, muette, le regard opiniâtrément attaché sur Robert, ne semblait pas remarquer l'incident soulevé par mon nom.

— Que ce soit Jacques, Pierre ou Paul, qui soit là... prêt à venir me donner un coup de main, — reprit Bamboche, peu importe; mais je vous ordonne à tous deux de contenir les emportements de M. le comte... Je veux dire tranquillement ce qui me reste à dire...

Robert de Mareuil, redoublant d'audace, haussa les épaules avec dédain et dit à Bamboche :

— Parlez... parlez... je ne vous interromprai pas... et vous, Régina... écoutez-le aussi, je vous en conjure... au nom de notre amour.

Régina ne répondit rien ; ses yeux restèrent obstinément arrêtés sur Robert, qui ne put soutenir ce regard d'une fixité menaçante ; la physionomie de la jeune fille n'exprimait plus alors ni douleur, ni épouvante, mais une indignation mêlée de mépris, dont une sombre curiosité semblait seule arrêter le terrible éclat.

— En deux mots, j'ai fini, — reprit Bamboche. — M. le comte était en prison pour dettes... il a dit à la Levrasse, ce digne usurier que vous voyez là : « Je peux faire un riche mariage, qui me mettra à même de vous payer... Rendez-moi la liberté provisoirement ; si je *n'accroche* pas la dot, vous me ferez retourner en prison... » — Ça me va ; mais, pour vous éperonner davantage, — répondit l'autre, — faites-moi de fausses lettres de change, en contrefaisant ma signature ; une fois richement marié, je vous rends vos faux billets contre les espèces que vous me devez... mais si vous ne savez pas empaumer l'héritière, ma foi ! vous irez aux galères... Talonné par cette peur-là, il faudra bien que vous enleviez le mariage... — Le mariage a été en effet enlevé...

— Continuez, monsieur... — dit Régina avec un calme impassible.

— Régina... si vous saviez... — s'écria Robert, — je...

— La jeune fille interrompit le comte d'un regard de mépris écrasant, et dit à Bamboche :

— Poursuivez, monsieur... La leçon pour moi... est terrible... je la subirai jusqu'au bout.

— Ayez ce courage, mademoiselle, vous vous en trouverez bien... L'affaire du *faux curé* fut arrangée entre M. le comte et mes deux complices, vu l'impossibilité de trouver un véritable prêtre ; cependant, comme il fallait, pour que M. le comte fût maître de votre fortune, que non seulement vous vous crussiez mariée, mademoiselle, mais que votre mariage fût parfaitement en règle... M. de Mareuil, lors de votre majorité, vous eût fait contracter une autre union à l'état civil... Celle-ci, réelle, valable, aurait eu pour prétexte de régulariser votre premier mariage devant le prêtre, mariage qui, légalement, ne signifie rien. M. le comte, vous le voyez, est très ferré sur son code conjugal.

— Et moi qui ai donné en plein dans le panneau ! — murmura la Levrasse.

— Tu sais bien, vieille canaille, — pardon, mademoiselle, entre nous ça se dit, — que j'ai dû prendre part au complot, afin d'être à même de le

faire échouer. Si j'ai laissé aller les choses jusqu'au point où elles en sont, mademoiselle, ç'a été pour vous démontrer clairement l'indignité de M. le comte... et aussi pour tâcher de vous prouver ma reconnaissance à ma manière, en vous empêchant, mademoiselle, d'épouser un homme déshonoré... qui eût fait la honte et le malheur de votre vie.

— Je vous remercie... monsieur... Votre conduite est en cette circonstance celle d'un homme d'honneur et de cœur, — dit Régina avec une sombre tranquillité, et elle continua de tenir sous son regard fixe, implacable comme celui d'un juge, Robert de Mareuil, sans lui adresser un seul mot.

Ce silence, auquel le jeu de la physionomie de Régina donnait une expression terrible, était plus effrayant que les reproches les plus amers, les plus véhéments...

Robert, anéanti, éperdu, semblait fasciné par ce regard d'un inflexible acharnement. Enfin, voulant tenter un effort désespéré, il s'écria :

— Eh bien! oui... Régina, j'ai été coupable; j'ai été criminel... mais si vous saviez à quels égarements peut vous entraîner un amour insensé!! si vous saviez combien ma passion pour vous...

— Basquine... s'écria Bamboche en interrompant Robert, — viens, ma fille... et apporte la lettre si passionnée qu'avant-hier encore t'écrivait ce cher comte...

Au nom de Basquine, Robert devint livide; son saisissement fut tel, qu'il s'appuya au long du mur de la chambre pour ne pas défaillir.

— Vous n'avez pas idée, mademoiselle, — reprit Bamboche en s'adressant à Régina, de la vivacité de la passion de ce gentilhomme pour cette pauvre fille; ç'a a commencé le jour même où ce digne comte vous avait rencontrée au Musée... Le soir il a vu jouer Basquine aux Funambules... et, ma foi! il a été fasciné... ce qui ne l'a pas empêché de songer à son mariage avec vous, mademoiselle; au contraire... car, une fois enrichi, il aurait tenu les magnifiques promesses qu'il faisait à Basquine... Allons donc, ma fille.

Une des portes latérales s'ouvrit, Basquine parut, toujours enveloppée dans son manteau, dont le capuchon à demi relevé découvrait sa figure empreinte alors d'une joie véritablement diabolique; ses yeux brillaient d'un sombre éclat; un sourire glacé contractait ses lèvres sardoniques; elle tenait à la main plusieurs lettres ouvertes.

LXII

Robert de Mareuil est démasqué. — Arrivée de la police.
L'évasion. — Balthazar devient célèbre. — Blessure de Martin. — Mort de Robert de Mareuil.
Martin recouvre la vue.

A la vue de Basquine, Robert, anéanti, s'écria avec une rage folle :

— Mais c'est donc l'enfer, ici !

Basquine s'approcha lentement de Mlle de Noirlieu, et lui tendit les lettres du comte. Régina, toujours calme, prit une des lettres, la parcourut d'un regard attentif et la rendit à Basquine en lui disant d'une voix ferme :

— Je vous remercie, mademoiselle... c'est bien...

— C'est ma reconnaissance envers vous, mademoiselle, — dit Basquine, — qui m'a aussi engagée à démasquer cet homme...

— Votre reconnaissance?

— Oui, mademoiselle, et aussi le désir d'expier un tort... un grand tort envers vous.

— Envers moi?

— Il y a bien des années, dans la forêt de Chantilly...

— C'était vous ! — dit vivement Régina, — c'était vous?

— Oui, mademoiselle, moi... lui, — et elle montra Bamboche, — et un autre enfant... Mais oubliant la générosité de votre accueil, nous avons osé...

— Vous aviez été si durement repoussés, que votre colère était concevable ; mais je me rappellerai toujours, — poursuivit Régina en détournant dès lors les yeux de dessus Robert avec dégoût et aversion, — qu'aujourd'hui vous m'avez rendu un grand service... vous m'avez sauvée de la honte...

M. de Mareuil, poussé à bout, écrasé sous les témoignages de son ignominie, jeta soudain le masque. il s'écria avec une horrible expression de rage et de méchanceté, en s'adressant à Régina :

— Eh bien ! oui... je vous ai trompée, oui, je vous ai trahie, oui, je vous aurais sacrifiée à cette créature infernale ; mais si je suis déshonoré, vous le serez aussi... on saura que je vous ai enlevée... votre père refu-

sera de vous recevoir, votre honte sera publique, on croira que vous avez été ma maîtresse, et je serai vengé... fière et orgueilleuse femme que vous êtes. Oui... on dira... telle mère... telle fille...

A cette injure, qui blessait au vif ce qu'il y avait au monde de plus sacré pour Régina, la mémoire de sa mère, la jeune fille, à la fois sublime et effrayante d'indignation, s'élança, prompte comme la foudre, et frappa Robert au visage en lui disant :

— Lâche !

— Bien... noble fille ! — s'écria Basquine avec transport.

Sans Bamboche, qui se jeta au-devant Robert, qui, livide, furieux, se précipitait sur elle, Régina eût couru le plus grand danger ; mais, rudement contenu par la main puissante de Bamboche, M. de Mareuil, malgré ses efforts, ne put exaler qu'en imprécations et en menaces sa rage impuissante.

— Oh... tu seras déshonorée... toujours !... — murmurait-il contenu par Bamboche, qui lui dit avec un sang-froid moqueur :

— Allons donc, mon cher comte, pas de ces infâmes illusions-là... mes précautions sont parfaitement prises... Mademoiselle... sous la conduite d'un guide sûr et dévoué, va rentrer chez son père... personne ne se sera aperçu de la courte absence qu'elle aura faite... moi et Basquine nous garderons le secret, c'est tout simple. Ces deux gredins, nos honorables amis, seront muets sur la chose... et pour cause. Quant à vous, mon gentilhomme, si vous avez le temps de parler avant de prendre la fuite ou d'être arrêté... vous voudrez en vain diffamer mademoiselle, on ne vous croira pas...

— Prendre la fuite, lui !— s'écria la Levrasse exaspéré,—il faudra bien que je me venge sur quelqu'un, ce sera sur lui... il ira aux galères... et...

Plusieurs coups violemment frappés du dehors aux volets de la chambre où se passait la scène que je raconte, interrompirent la Levrasse ; au même instant on entendit ces mots prononcés d'une voix forte :

— Au nom de la loi... ouvrez...

A ces mots redoutables tous les personnages dont je parle restèrent interdits, effrayés.

— Diable !... — dit Bamboche, — je ne m'attendais pas à cette politesse... de la police... elle est par trop honnête.

Puis s'élançant vers Régina :

— Ne craignez rien... mademoiselle... fiez-vous à moi.

Profitant de ce mouvement, Robert de Mareuil, sans être remarqué par Bamboche, s'empara des pistolets que celui-ci avait déposés sur un des coins de l'autel.

— Au nom de la loi... ouvrez... reprirent les mêmes voix du dehors.

Bamboche était resté auprès de Régina; soudain il renversa d'un coup de poing les chandeliers et leurs cierges. La chambre ainsi plongée dans une obscurité profonde, je ne vis plus rien...

Connaissant les êtres de la maison, je me précipitai hors de l'endroit où je m'étais tenu jusqu'alors, j'ouvris la porte fermée un quart d'heure auparavant sur l'invitation de Bamboche, et je me précipitai dans la pièce où s'était célébré le faux mariage et où se heurtaient à tâtons, éperdus d'effroi, la Levrasse, le cul-de-jatte et Robert de Mareuil.

Afin de savoir où se trouvait Bamboche et de me rapprocher de lui, je poussai un cri qui, dans notre enfance, nous avait souvent servi de signal. Remarquant alors que je passais devant une porte ouverte (je m'en aperçus au courant d'air frais qui aussitôt frappa mon visage), je restai un moment immobile, et j'entendis, dans la direction d'un corridor qui aboutissait à cette porte, la voix de Bamboche qui répondait à mon appel; guidé par sa voix, et suivant ce corridor, j'arrivai dans le jardin de la maison.

La nuit était si noire, qu'on ne voyait pas à deux pas.

— C'est toi? — me dit vivement Bamboche.

— Oui.

— Où est le fiacre?

— Dans la ruelle... il attend... près de la petite porte.

— Mademoiselle, — dit Bamboche à Régina, — rien n'est perdu, suivez le guide que je vous donne, il vous reconduira chez vous... Vite, vite, vous n'avez pas un moment à perdre. J'avais tout prévu... sauf une descente de police... Allons, Basquine, filons de notre côté, j'aperçois là-bas de la lumière.

J'entendis Bamboche et Basquine s'éloigner en courant, pendant que Régina, se cramponnant à mon bras, me disait d'une voix étouffée, palpitante de terreur :

— Oh! sauvez-moi, monsieur, sauvez-moi de la honte...

— Suivez-moi, mademoiselle, — lui dis-je.

Et je l'entraînai, mon bras forcément passé autour de sa taille, car je la sentais prête à s'évanouir; il fallut qu'elle se mît à courir avec moi; l'allée que nous suivions nous conduisit à une petite porte, un fiacre y attendait, le cocher sur le siège, le fouet en main, la portière ouverte... j'avais choisi l'excellent homme qui m'avait recueilli mourant de faim.

Je portai, pour ainsi dire, Régina dans la voiture, et m'adressant au cocher :

— Ventre à terre... rue du Faubourg-du-Roule... je vous dirai où il

faudra vous arrêter... je monte derrière la voiture pour vous laisser plus libre dans la conduite de vos chevaux.

Le cocher fouetta son attelage.

J'allais m'élancer derrière la voiture, lorsque je me sentis violemment arrêté, et à la lueur des lanternes du fiacre qui s'éloignait, je distinguai un moment les traits livides de Robert de Mareuil ; à la vue de la voiture déjà loin de nous il cria de toutes ses forces :

— Arrêtez ! arrêtez !...

J'empêchai les cris du comte en lui appuyant ma main sur la bouche, craignant qu'il ne fût entendu des gens de police dont la cohorte venait d'envahir la maison.

Grâce à ma force, de beaucoup supérieure à celle de *mon maître,* je conservai, malgré ses efforts désespérés, l'avantage dans cette courte lutte ; quoique dans sa rage il me mordit cruellement la main, je parvins à étouffer sa voix jusqu'à ce que la voiture eût disparu dans un tournant.

Je comptais sur l'agilité de ma course pour la rejoindre, pensant qu'au pis aller Régina aurait la présence d'esprit d'arrêter le cocher à quelques pas de l'hôtel de Noirlieu, et d'y rentrer par la petite porte qui, après avoir servi à son évasion, était par nos soins demeurée entr'ouverte.

Lorsque je voulus mettre fin à ma lutte avec Robert, ce fut lui qui, à son tour, m'étreignit de toutes ses forces en me disant :

— Ah !... c'était toi... fidèle serviteur... cette fois... tu ne m'échapperas pas...

— Oui... c'est moi, — lui dis-je en tâchant de me débarrasser de lui. — Vous vouliez commettre une infamie... je l'ai empêchée.

— Ainsi... tu me trahissais... tu étais le complice de Bamboche et de Basquine... Et tu m'as perdu... fidèle Martin, — murmura-t-il entre ses dents serrées de fureur.

Puis déployant dans ce moment suprême une vigueur incroyable, il parvint à passer sa main entre mon cou et ma cravate, à saisir celle-ci, et à lui imprimer un mouvement de torsion si puissant, que je suffoquai... mes forces m'abandonnaient.

— Tu comprends, fidèle serviteur, — dit le comte avec un ricanement féroce en continuant de me maintenir à demi étranglé, — tu comprends qu'un comte de Mareuil n'est pas du gibier de galère... Je me tuerai... mais avant, tu mourras...

Cette lutte acharnée, désespérée, se passait dans une profonde obscurité ; mais à un mouvement que je sentis faire au comte, de sa main droite, pour fouiller dans sa poche, tandis que, de sa main gauche, il

tordait violemment ma cravate, je me rappelai les pistolets de Bamboche que le comte avait saisis sur l'autel au moment de l'arrivée de la police; soudain je sentis le froid du canon de l'une de ces armes appuyé sur ma tempe.

Un dernier effort de ma part fit dévier le coup, mais ne l'empêcha pas de partir... une flamme éblouissante me brûla la vue; il me sembla qu'un fer rouge me traversait le cou, tandis qu'une commotion foudroyante me jeta à la renverse.

Au moment où ma tête rebondit sur le sol, j'entendis une seconde détonation... et je perdis connaissance. . . . .
. . . .
. . . .

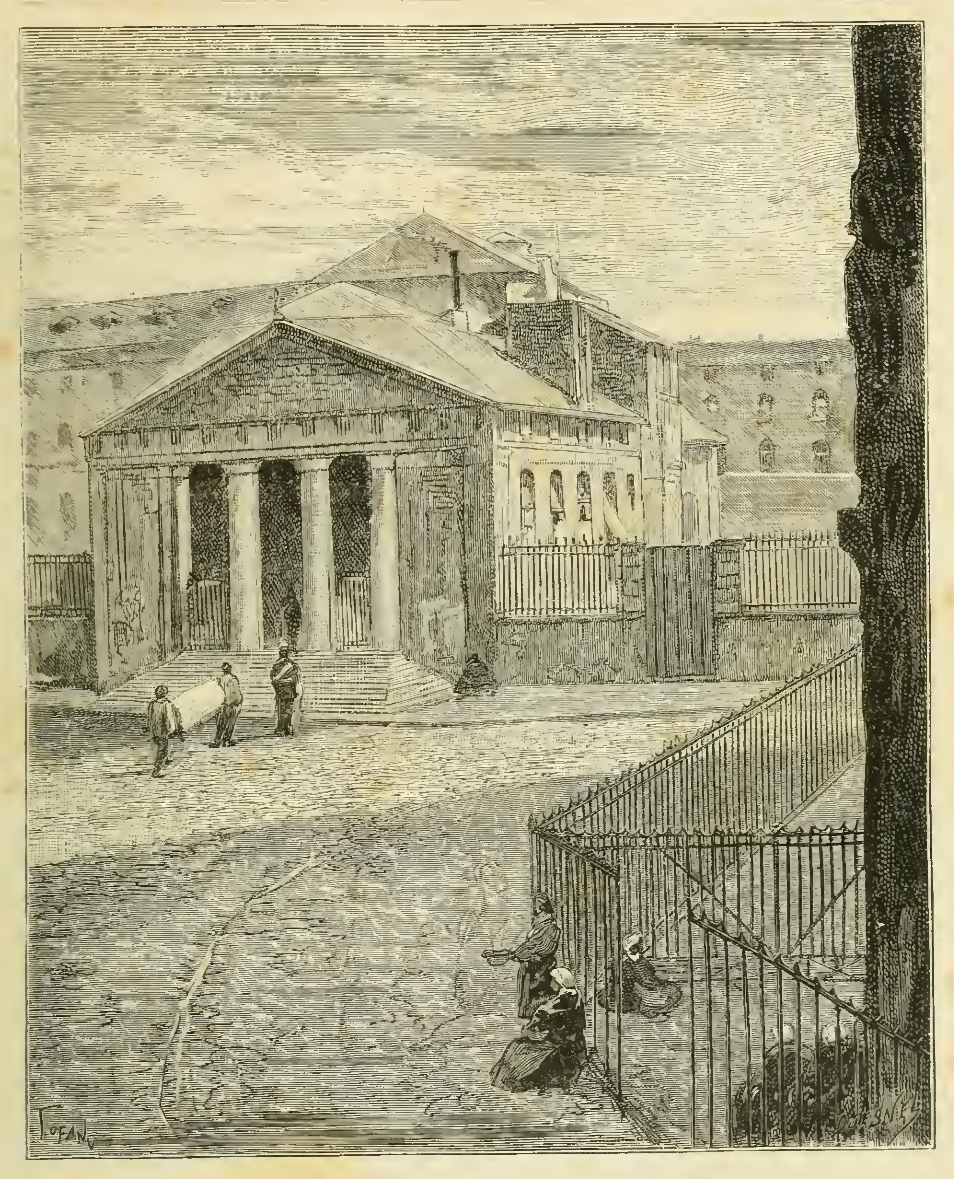
Quant aux événements qui avaient précédé le faux mariage du comte et de Mlle de Noirlieu, on les devine facilement; Robert de Mareuil était parvenu à correspondre avec Régina, et, à force d'instances menteuses, de passion feinte, il avait su l'amener à l'imprudente démarche si heureusement déjouée par Bamboche.

Quoique toujours inconnu et invisible à Régina, je fus le seul intermédiaire de cette correspondance entre elle et mon maître, pour qui mon zèle ne parut pas se démentir Il y avait, je le sais et je me le reproche quelquefois, une sorte de trahison dans ma conduite envers Robert de Mareuil. Mon but était louable, car il s'agissait de faire échouer l'odieuse machination de cet homme et de le démasquer; mais la voie était tortueuse, perfide. Pourtant, effrayé du danger que courait Mlle de Noirlieu, je n'hésitai pas à tenter de la sauver par le seul moyen qui fût à ma portée, et puis, en obligeant M. de Mareuil à choisir un autre agent que moi, la réputation, l'honneur de Mlle de Noirlieu pouvaient être compromis par des indiscrétions dont j'étais incapable; du reste, Bamboche, qui avait trouvé moyen d'entrer assez avant dans la confiance de Robert, par l'intermédiaire de la Levrasse, m'épargna la répugnante combinaison du mariage simulé; l'idée appartenait au comte, l'exécution à Bamboche.

J'ai su plus tard la cause de la rupture de Balthazar et de Robert de Mareuil.

Celui-ci, lors de la représentation des Funambules, avait éprouvé à la vue de Basquine une impression si soudaine, si profonde, que sans chercher à la dissimuler au poète, il lui dit : « — J'ai maintenant un motif de plus d'épouser Régina et ses millions, je veux être l'amant de cette Basquine... Je la rendrai une des femmes les plus à la mode de Paris, dût-il m'en coûter des monceaux d'or. »

Balthazar, jusqu'alors assez aveuglé par l'amitié pour surmonter les



« ... Et je fus transporté à l'Hôtel-Dieu. » (Page 827.)

scrupules que soulevait en lui la cupide spéculation du comte, fut révolté de ce dernier trait de cynisme, il rompit à jamais avec Robert, après de pressantes et vaines tentatives pour le ramener à des pensées plus dignes, en lui remontrant l'odieuse noirceur de sa conduite.

Néanmoins, Balthazar n'oublia pas la promesse qu'il m'avait faite au sujet de Basquine. Le lendemain du jour où la pauvre fille s'était vue si outrageusement traitée aux Funambules, par suite d'une cruelle plai-

santerie du vicomte Scipion, on lisait, dans l'un des journaux les plus influents de Paris, un long article sur Basquine, écrit et signé par un célèbre critique, ami intime de Balthazar. Cet article racontait d'abord avec une indignation sincère l'espèce de guet-apens dont Basquine avait été victime sur le théâtre des Funambules; puis, arrivant à l'appréciation du talent de cette jeune fille jusqu'alors inconnue, le critique en parlait avec une admiration si chaleureuse, si persuasive, si convaincue; il appuyait son enthousiasme sur une analyse à la fois si délicate, si savante et si profonde du jeu et de la rare puissance de Basquine, qu'il proclama dès ce jour la plus grande tragédienne lyrique de notre temps, que cet article excita une attention, une curiosité universelles; et la foule... mais une foule des plus choisies, se porta aux Funambules.

Le directeur, ébloui de ce succès inattendu, courut supplier à mains jointe la pauvre figurante, qui n'avait pas osé reparaître au théâtre, de venir y reprendre son rôle du *mauvais génie*. Lorsque Basquine reparut, ce fut un enthousiasme général, une véritable ovation. Car, — chose peu commune, — le talent incontestable de Basquine se trouvait à la hauteur des éloges presque hyperboliques qu'en avait publiés l'ami de Balthazar : une fois l'attention publique éveillée sur ce nouveau prodige dramatique, la presse se fit l'écho des louanges que l'on décernait à la jeune actrice. Enfin, Balthazar, fidèle à ses promesses, publia, dans le journal de son ami le critique, une *Épître à Basquine*...

Chose étrange, cette épître, véritable chef-d'œuvre, étincelante de verve et d'esprit, sublime d'enthousiasme, et remplie de la plus touchante mélancolie, de la plus noble émotion, alors que le poète racontait la lutte douloureuse, incessante, d'une jeune fille de seize ans, pauvre, inconnue, isolée, sans appui, ayant à surmonter les obstacles sans nombre dont sont hérissés les abords du plus obscur théâtre, cette épître, ici saisissante comme un roman, ou tendre comme une élégie, ailleurs amère et incisive comme une satire, plus loin folle, bizarre et hardie comme un rêve fantastique; cette épître, enfin, généreuse comme une bonne action, fut aussi pour Balthazar le signal d'un succès étourdissant... Son talent, jusqu'alors seulement connu de quelques amis, fut publiquement révélé par cette épître, son nom retentit dans toutes les bouches, et ses œuvres, jusqu'alors dédaignées, ou plutôt ignorées, commencèrent d'être recherchées, appréciées ainsi qu'elles devaient l'être. Peu de jours après l'apparition de cette épître, je reçus de Balthazar un joyeux billet ainsi conçu :

« Gloire à toi! mon digne Martin, ton amie d'enfance est lancée, mon nom fait un train d'enfer, et les libraires se battent à ma porte, mais je

ne les admets en ma présence que marchant à quatre pattes... tenant entre leurs dents une bourse de *sequins* d'or (je veux des sequins, c'est vénitien en diable).

« Voilà ma vengeance... elle est simple et digne... Sérieusement, mon brave Martin, tout ceci ne serait peut-être pas arrivé, si tu ne m'avais pas supplié de faire rendre justice à l'incomparable Basquine... et de lui rendre moi-même hommage; encore une fois, gloire et merci à toi, mon digne Martin; tu as fini ce qu'avait commencé mon protecteur inconnu *Just*, le bien nommé, à qui je puis maintenant remettre la pension qu'il me faisait si généreusement; un autre aussi malheureux que je l'étais en profitera à ma place.

« Je termine par ce *rébus* à la hauteur de ta naïve et respectable intelligence :

« Une bonne action a toujours sa récompense.

« Ton ex-maître et toujours affectionné,

« BALTHAZAR. »

L'éclatant triomphe de Basquine fut un nouvel aliment pour la folle passion de Robert de Mareuil; cette passion servait trop nos projets et l'inexorable haine que Basquine avait vouée *à la race des Scipions*, ainsi qu'elle disait, pour que notre compagne ne parût pas encourager l'amour qu'elle inspirait. Elle berça le comte des plus ardentes espérances, et tous deux échangèrent une correspondance passionnée, qui, révélée à M. de Noirlieu, devait être une arme terrible contre Robert.

Cet homme se vengea cruellement de moi, car non seulement je faillis succomber à la blessure que j'avais reçue, la balle m'ayant traversé les muscles du cou, mais je faillis être aveuglé par l'explosion de ce coup tiré à brûle-pourpoint; pendant près d'une année je fus complètement privé de la vue.

Ensuite de cette lutte avec Robert, les agents de police, venus pour arrêter Bamboche qui leur échappa, me ramassèrent baigné dans mon sang à quelques pas du comte de Mareuil, qui s'était fait sauter la cervelle, et je fus transporté à l'Hôtel-Dieu. . . . .

. . . .

. . . .

Lorsque je revins à moi, couché sur un lit de cet hôpital, j'avais les yeux couverts d'un bandeau. A un mouvement que je fis pour ôter ce linge, un infirmier, qui me veillait sans doute, me dit :

— Ne cherchez pas à ôter ce bandeau, mon garçon, vous n'y verriez pas plus clair.

— Il est donc nuit?... où suis-je?

— Vous êtes à l'Hôtel-Dieu, et il fait grand jour.

— Alors, pourquoi ne verrais-je pas clair?

— Parce que vous êtes aveugle.

A ces mots effrayants, j'arrachai le bandeau; j'ouvris les yeux malgré d'atroces douleurs... je ne vis rien... que de vagues ténèbres.

A ce coup affreux, ma première pensée fut pour Régina... J'étais à jamais hors d'état de la servir, de veiller sur elle, car les événements passés me prouvaient que, si infime et si obscur que fût mon dévouement, il pouvait être utile à Mlle de Noirlieu.

Je me demandai aussi avec inquiétude ce qu'étaient devenus Basquine et Bamboche; de secrets pressentiments me disaient que lui et le cul-de-jatte étaient l'objet des recherches de la police; je songeais enfin avec anxiété qu'il restait deux prétendants à la main de Mlle de Noirlieu, qui, délivrée du comte de Mareuil, pouvait fixer son choix sur le prince de Montbar... ce jeune homme en apparence si merveilleusement doué, si séduisant, et dont les brillants dehors cachaient une dégradation profonde... Et malheureusement ma cécité, mes cruelles douleurs, l'absence ou la fuite de Bamboche devaient me laisser, au sujet de Régina, dans une longue et cruelle incertitude.

Un singulier événement vint cependant fixer mes doutes.

J'étais à l'Hôtel-Dieu depuis un an : ma blessure du cou était cicatrisée, mais l'état de ma vue ne s'améliorait pas; je faisais partie de la division confiée aux soins du docteur Clément, l'un des premiers chirurgiens de l'Hôtel-Dieu; cet homme, d'une réputation européenne et d'une puissante originalité, s'était tout d'abord intéressé à moi, m'a-t-il dit plus tard, en raison de la courageuse résignation avec laquelle je supportais d'horribles douleurs, et de la manière simple, digne, réservée, avec laquelle j'avais subi plusieurs interrogatoires d'un juge d'instruction, au sujet du tragique événement dont j'étais l'une des victimes; mon langage, la manière dont je remerciai le docteur Clément de ses soins augmentèrent encore la bienveillance qu'il me portait.

Depuis quelque temps le docteur m'avait soumis à un nouveau traitement dont il espérait beaucoup de succès. Le jour vint où l'on devait lever un certain appareil qui recouvrait mes yeux; le docteur convia à cette opération, sans doute curieuse, l'un de ses confrères. Il lui fit l'histoire de ma maladie, pendant les préparatifs dont s'occupaient sans doute les aides.

— Et depuis combien de temps est-il dans cet état? — demanda le confrère du docteur Clément.

— Depuis un an, — répondit-il; puis il ajouta plus bas à son ami : — Eh ! mon Dieu... tenez, ce pauvre garçon est entré ici juste la veille du jour où je vous ai demandé de venir en consultation avec moi auprès de Mlle de Noirlieu ; car, je vous l'avoue... je ne pouvais et je ne puis me rendre compte des étranges symptômes nerveux qui s'étaient tout à coup manifestés chez elle.

— Je crois que nous ne nous trompions pas, — reprit l'ami du docteur, — en attribuant ces singuliers symptômes à quelque émotion violente et soudaine;... pourtant, notre chère malade niait opiniâtrément avoir éprouvé le moindre saisissement. A propos, comment va-t-elle?

— Moins bien qu'avant son mariage, — reprit le docteur Clément; — aussi, je la veille avec une grande sollicitude... c'est une femme si rare... quel cœur! quelle âme! comme c'est beau, comme c'est pur, comme c'est élevé!...

— Du reste, il est impossible de voir une union mieux assortie... — reprit le confrère du docteur ; — le prince de Montbar est un des hommes les plus aimables, les plus distingués que l'on puisse rencontrer.

— C'est possible, — reprit brusquement le docteur Clément.

Puis, apercevant sans doute un de ses aides qui était allé chercher quelques objets nécessaires à la levée de l'appareil, le docteur ajouta :

— Ah! voilà... ce que j'attendais... nous allons maintenant lever l'appareil...

Il est aussi inutile qu'impossible de rendre les émotions auxquelles je fus en proie pendant cette opération qui allait peut-être me rendre la vue... au moment où j'apprenais le mariage de Régina et du prince Montbar... mariage que pour tant de raisons j'avais redouté.

La vue me fut rendue.

Après de longues et minutieuses précautions destinées à empêcher la lumière de me frapper trop brusquement, il me fut enfin possible de contempler les traits de mon sauveur...

LXIII

Le docteur Clément. — Martin entre à son service. — Le prix d'une opération.

Lorsque ma guérison fut complète, j'entrai comme valet de chambre secrétaire chez le docteur Clément. Il m'avait proposé cette place ensuite d'une longue conversation dans laquelle, lui racontant fidèlement les principaux événements de ma vie (sauf ce qui touchait Régina), je lui annonçai qu'en sortant de l'Hôtel-Dieu, je me trouverais absolument sans ressources.

En acceptant l'offre généreuse du docteur, sans tenter de chercher au moins les moyens d'échapper à cette nouvelle domesticité, j'obéissais à cette même pensée qui déjà m'avait mis au service de Balthazar, ou plutôt de Robert de Mareuil : — l'espoir de ne pas rester étranger à la vie de Régina. — Car le hasard m'avait instruit de l'intérêt rempli de sollicitude que le docteur Clément lui portait ; par cela même que ce mariage, dont j'avais été si fort effrayé pour Mlle de Noirlieu, était accompli, mon œuvre de dévouement ignoré, loin d'être achevée, m'imposait de nouveaux devoirs : de cette union avec le prince de Montbar pouvaient résulter pour Régina de nouveaux malheurs.

Faut-il enfin avouer un rêve qui me semblait alors presque insensé?... je songeais souvent qu'ayant, par ma condition chez le docteur, quelque accès dans la maison de la princesse de Montbar, je pourrais peut-être un jour entrer à son service... Et alors... de quels soins, de quelle vigilance, de quelle ardente sollicitude n'aurais-je pas entouré ma MAITRESSE !

. . . .

. . . .

Le docteur Clément était un homme de soixante ans environ, de taille moyenne ; il avait la tête énorme, une forêt de cheveux crépus couvrait son vaste front souvent contracté par un froncement de muscles tout léonin ; l'ensemble de son visage sombre, tanné, était disgracieux, d'une expression dure, presque farouche ; pourtant ses yeux, d'un bleu pur et doux, quoique à demi couverts par d'épais sourcils noirs toujours hérissés, avaient parfois l'expression la plus douce et la plus touchante... De

formes rudes, acerbes, le docteur, toujours vêtu avec une négligence sordide, portait invariablement de grosses bottes à cœur par-dessus un pantalon à pied de drap gris; une longue redingote bleue râpée, un gilet noir et une cravate blanche roulée en corde autour du cou. Il se présentait ainsi chez les personnes les plus considérables et même les plus augustes, qui acceptaient discrètement les excentricités de cet homme illustre, car son savoir et ses succès pratiques comme médecin et comme chirurgien étaient immenses.

Je n'oublierai jamais la première journée que je passai auprès du docteur Clément; il m'emmena de l'Hôtel-Dieu dans un fiacre dont il se servait habituellement pour ses visites. J'avais voulu respectueusement monter à côté du cocher, il m'arrêta et me dit de sa grosse voix rude:

— Où vas-tu?

— Je vais me placer à côté du cocher, monsieur...

— Est-ce qu'il n'y a pas de place auprès de moi?

— Pardonnez-moi, monsieur... mais le respect... je...

Il haussa les épaules, monta le premier, et me fit signe de m'asseoir à ses côtés.

Lorsque le fiacre se fut mis en marche, le docteur me dit:

— Tu as souffert, tu a lutté, tu es sincère, il y a de l'*homme* en toi... J'aime ça, tu te plieras à mes habitudes... et tu ne regretteras pas ton sort pendant les trois ou quatre mois que nous passerons ensemble, et après... si... tu m'as satisfait...

— Comment, monsieur? — lui dis-je avec surprise, en l'interrompant, — dans trois ou quatre mois? vous me... renverrez?

— Dans trois ou quatre mois au plus tard, et peut-être bien auparavant, — me répondit le docteur, — je serai mort...

— Vous, monsieur?... — m'écriai-je, — et pourquoi à cette époque?

— Pourquoi mourras-tu un jour, toi?

— Dame... monsieur... parce que nous sommes tous mortels... Mais comment prévoir...

— Avec une bonne maladie incurable... de l'expérience et du coup d'œil... on connaît son affaire sur le bout du doigt, — me répondit-il d'un air étrange, — puis il ajouta: — Voici tes fonctions: Brosser mes habits... si tu veux, je n'y tiens guère... Tenir exactement la liste des visites que je fais et que je reçois... en dresser le compte et me le présenter tous les huit jours... car moi je me fais payer tous les huit jours... sans cela je serais atrocement volé... — Oui, — reprit-il avec un dédain amer, — les gens riches trouvent toujours de l'argent pour entretenir des coquines, acheter des chevaux, faire chère lie, meubler des palais, et ils n'ont

jamais le sou pour le médecin à qui ils doivent pourtant cette santé qui leur permet de caresser ces coquines, de monter ces chevaux, de faire cette chère lie et de se gonfler d'orgueil dans leurs palais. Moi je vends la santé à ce monde-là comme d'autres vendent du drap... Qui me doit me paye... sinon, en avant l'huissier.

Puis, fixant sur moi son regard pénétrant, le docteur me dit brusquement :

— Cette âpreté au gain te paraît ignoble... n'est-ce pas?

— Monsieur...

— Sois sincère, — reprit-il d'une voix presque menaçante. — Je t'ai pris avec moi surtout parce que je t'ai cru *vrai*... j'ai chassé celui que tu remplaces, parce qu'il m'avait menti... indice certain d'une mauvaise et vulgaire nature; j'ai cherché longtemps ce que je dois trouver en toi, une âme loyale, élevée, quoique dans une condition infime... Prouve-moi que je ne me suis pas trompé... et souvent je penserai tout haut devant toi... Voyons, que dis-tu de ma cupidité? hein?

— Eh bien! monsieur, — lui dis-je résolûment, — je m'étais fait une toute autre idée de l'art de guérir... Selon moi... c'était...

— Un sacerdoce... n'est-ce pas! c'est le mot consacré, — dit-il en m'interrompant avec un éclat de rire sardonique.

Puis il reprit :

— Va pour sacerdoce... Eh bien! après, est-ce que le prêtre ne vit pas de l'autel?

A ce moment notre fiacre s'arrêta devant la façade d'un magnifique hôtel... Sans doute on attendait impatiemment mon maître, car à peine eut-il paru qu'un domestique placé en vedette s'écria, en accourant ouvrir la portière :

— Ah! monsieur le docteur... on dit monsieur le marquis dans un cas désespéré... et qu'il n'y a pas un instant à perdre... Une voiture vient de partir pour aller vous chercher à l'Hôtel-Dieu... une autre pour aller chez vous... tant on craignait que vous n'ayez oublié...

— C'est bon, c'est bon, — dit rudement le docteur, — mes aides sont-ils arrivés?

— Ces messieurs sont ici depuis une demi-heure...

— Attends-moi, — me dit mon maître, — il y a un fameux coup de filet à donner; mais j'aurai du mal... ce vieux marquis est le roi des avares et des roués...

Et le docteur Clément entra dans l'hôtel.

Pendant l'absence de mon maître, je réfléchissais à la cupidité blâmable dont il se glorifiait. Son désir d'être rémunéré de ses soins par



« Le tableau d'une effrayante misère s'offrit à notre vue. » (Page 835.)

les gens riches dont il était le médecin me parut légitime, mais cette juste prétention aurait pu être posée avec moins d'âpreté; j'éprouvais un triste sentiment en me rappelant la prédiction du docteur Clément à propos de sa mort, selon lui assez prochaine, et qu'il prévoyait sans doute, grâce à l'espèce d'intuition que donne souvent la science.

Ce détachement de la vie que le docteur savait, disait-il, devoir quitter à heure fixe, me semblait extraordinaire. Alors me revinrent à la

pensée les bruits singuliers qui, dans les salles de l'Hôtel-Dieu, couraient sur ce célèbre médecin ; on disait sa vie intime des plus mystérieuses, et on la supposait des plus étranges. Riche à millions, car sa clientèle était aussi énorme que la cupidité qu'il affichait, il vivait, disait-on, avec la plus sordide avarice ; veuf depuis de longues années, son fils unique, sorti l'un des premiers de l'École polytechnique et alors ingénieur, devait seul hériter de cette fortune immense, car depuis vingt ans peut-être le docteur Clément gagnait plus de cent mille francs par an, et il ne devait pas, assurait-on, en dépenser plus de dix mille.

Enfin, les histoires les plus incroyables, pour ne pas dire les plus absurdes, circulaient à propos de la maison qu'il habitait, située dans une des rues désertes du Marais ; personne n'y pénétrait ; il donnait ses il donnait ses consultations dans une chambre voisine de la sienne.

Le cynique aveu du docteur ne pouvait laisser aucun doute sur son âpreté au gain, âpreté d'autant moins concevable, qu'on le disait puissamment riche et qu'il savait ses jours comptés. Cependant, le généreux intérêt qu'il me témoignait, et surtout la sollicitude presque paternelle que semblait lui inspirer Régina, me paraissaient difficilement se concilier avec son affectation d'insatiable avidité. Les cupides et les avares ont le cœur sec : or, un homme capable et digne d'apprécier la princesse de Montbar ne pouvait, selon moi, avoir une âme égoïste et basse.

Le retour du docteur interrompit mes réflexions ; il sauta dans le fiacre, ses yeux étincelaient de joie, et il s'écria (je rapporte ses paroles dans toute leur énergie grossière) :

— Il est sauvé... mais il a payé, le vieux b...

Puis, tirant du gousset de son pantalon un paquet de billets de banque, il me dit, en me les montrant d'un air triomphant :

— Vingt mille francs !

— Vingt mille francs, — répétai-je avec stupeur.

— Gagnés en sept minutes... L'opération n'a duré que cela.

— Vingt mille francs, — répétai-je, — c'est énorme...

— Énorme ? — reprit-il en haussant les épaules d'un air de dédain. — Énorme... un vieux fesse-mathieu qui a plus de deux millions de rentes, et qui en dépense à peine deux cents ? Sans l'opération que je viens de lui faire, il crevait comme un chien... Qu'est-ce qu'il aurait fait de ses deux millions de rentes ? Mais quelle bonne scène de comédie ! — ajouta mon maître en se frottant les mains. — J'arrive. Le marquis était sur le lit de douleur. Une hernie étranglée... cas mortel s'il en est. Mes aides étaient déjà là. En me voyant, le marquis s'écria : — « Ah ! mon

cher docteur, venez à mon secours... je n'espère qu'en vous... Je sais que ça peut être mortel; mais vous êtes un dieu sauveur, vous... oui, un dieu! » — J'examine, et je lui dis : — Si l'opération n'est pas faite et dextrement faite, avant un quart d'heure vous êtes mort.

— « Mon admirable docteur, je vous devrai la vie. »

— C'est possible; mais d'abord, qui est-ce qui paye ici?

— « Moi, docteur... et royalement, vous le savez bien; mais ne parlons plus de cela... Vite... vite. »

— Parlons de cela, au contraire. Je vous connais de reste; je serais deux ou trois ans avant de vous arracher un sou, et encore il me faudra plaider avec vous. Donc, donnez-moi vingt mille francs à l'instant, ou... bonsoir.

A ces paroles impitoyables je ne pus réprimer un mouvement d'horreur. Le docteur ne parut pas s'en apercevoir, et continua :

— « Jésus, mon Dieu, — reprit le marquis, — vingt mille francs comme ça tout de suite... tout d'un coup... tout d'une fois. Mais c'est un guet-apens affreux... et puis l'heure passe. Mon Dieu! mon Dieu! cher docteur, l'heure passe. »

— Je le crois bien, qu'elle passe... Voilà déjà deux minutes, — lui dis-je.

— « Mais puisque l'heure passe, — s'écria le marquis d'une voix déchirante, — opérez-moi, docteur. »

— Mais puisque l'heure passe... payez-moi, marquis. — La peur de mourir l'a enfin remporté sur l'avarice; il a donné la clef de son coffre à un sien parent, et l'a suivi d'un œil consterné, en le voyant me remettre les vingt mille francs. Ce n'est pas tout; le marquis s'écria au plus fort de l'opération : « *Mille francs de rentes! hélas!* »

Et après avoir de nouveau contemplé les vingt mille francs d'un œil de convoitise, le docteur Clément ajouta :

— Je n'ai qu'un remords... c'est de ne pas avoir exigé cent mille francs, comme je les ai exigés d'un certain milord, duc de Castleby, féroce débauché; le marquis les eût donnés... Mais je commence à avoir des scrupules... et à voir, comme tu dis, tout ce qu'il y a d'ignoble dans cette âpreté au gain...

A ce moment, notre voiture s'arrêta dans je ne sais plus quelle sombre et sinistre rue du faubourg Saint-Marceau; nous montâmes au dernier étage d'une maison délabrée. Mon maître ouvrit la porte d'une mansarde, le tableau d'une effrayante misère s'offrit à notre vue. Ils étaient là, le mari, la femme et trois enfants, hâves, exténués, demi-nus; la femme, d'une beauté remarquable, allaitait un nouveau-né; l'homme, à

peine couvert de haillons, coloriait de ces cornets recouverts de gravures informes dans lesquels les épiciers vendent des dragées.

L'arrivée du docteur Clément, absolument inconnu de ces malheureux, leur causa une surprise inquiète; ils nous regardaient en silence, presque avec crainte.

— Vous vous nommez Auguste Levasseur? — dit mon maître, attachant sur ce malheureux un regard scrutateur, et l'observant avec une attention pénétrante, comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de sa pensée.

— Oui... monsieur, répondit avec embarras ce jeune homme, dont la figure, amaigrie par la misère et couverte une barbe inculte, avait une remarquable expression d'intelligence, de douceur et de franchise.

— Vous avez été reçu docteur médecin à Montpellier?... poursuivit mon maître.

— Oui, monsieur... — répondit timidement le jeune homme, en échangeant avec sa femme un regard de surprise croissante.

— Vos examens ont été des plus brillants, votre conduite toujours excellente, — reprit le docteur Clément; — vous avez fait de magnifiques travaux anatomiques... vous êtes aussi habile chirurgien que bon médecin... et pourtant, étouffé par la rivalité, ne trouvant pas à gagner votre vie à Montpellier, où vous avez épousé par amour cette digne et charmante femme que voilà... vous êtes venu à Paris... espérant y trouver meilleure chance...

— Mais, monsieur... — reprit le jeune médecin avec stupeur, — qui... a pu vous instruire?...

— A Paris, — reprit mon maître, — ç'a été comme à Montpellier; dénué de toute protection, vous n'avez trouvé aucun appui, aucune bienveillance chez vos confrères, forcés pour vivre de se disputer les malades avec acharnement; car ici, comme en tout et partout, les gros mangent les petits... Mais comme il vous fallait soutenir votre famille, vous avez été obligé de vous abaisser jusqu'aux plus misérables expédients pour recruter quelques clients; vous avez été réduit à flatter les portiers, afin d'être recommandé par eux à leurs locataires, ou bien à promettre une prime à la fruitière du coin, afin d'être prôné par elle aux servantes qui venaient le matin lui acheter du lait... Je connais ça, et bien d'autres turpides encore, engendrées par une concurrence impitoyable... fatale, et vous, vous, homme de cœur, homme de savoir, homme d'intelligence, vous vous êtes soumis à ces bassesses parce qu'il vous fallait faire vivre vos enfants, votre femme... un ange... je le sais... de courage et de résignation!...

A ces mots, le jeune homme, ne pouvant vaincre son émotion, tendit la main à sa femme, qui s'était rapprochée de lui ; tous deux fondirent en larmes.

Mon maître, très ému lui-même, continua :

— Et malgré tant d'humiliations dévorées, votre clientèle ne se formait pas... vous étiez pauvre, timide, modeste, et, de plus... mal logé, dans un hôtel garni, vous n'inspiriez aucune confiance... enfin votre misère en est venue à ce point qu'il a fallu vendre vos habits pour manger... alors plus aucun moyen de vous présenter nulle part, vous vous êtes réfugié dans cette mansarde, où vous et les vôtres seriez morts de faim, si vous n'aviez pas trouvé quelques ressources dans votre talent de coloriste ; vous gagnez ainsi à peu près quinze sous par jour en travaillant dix heures ; vous et votre famille vivez de cela... pourtant !!...

— Monsieur ! — s'écria le jeune homme avec une expression de douloureuse dignité, — je ne me suis jamais plaint... et je ne sais comment vous, que je n'ai pas l'honneur de connaître... vous êtes instruit de ces tristes particularités de notre existence... j'ignore dans quel but vous venez ici... monsieur... j'ignore jusqu'à votre nom... et...

— Mon nom ? — dit le docteur Clément, en interrompant son jeune confrère, — je m'appelle... je m'appelle... *monsieur* JUST.

LXIV

Pourquoi le docteur Clément faisait payer si cher ses visites. — M. Just. — La maison du docteur. Opinion de M. Clément sur l'héritage.

Ce nom de Just me rappela le protecteur mystérieux dont Bamboche, Basquine et Balthazar m'avaient parlé... Plus de doute, le docteur Clément cachait ses bienfaits sous ce nom.

— Maintenant, — reprit-il. — causons affaires, je suis pressé... Vous ne pouvez rester à Paris... Vous n'avez ni l'intrigue, ni l'entregent nécessaires pour y réussir. Vous y seriez écrasé; Paris regorge de bons, d'excellents médecins, tandis que les trois quarts des campagnes de la France sont exploités par des ânes ou des empiriques; voulez-vous accepter ceci : dix mille francs comptant, une place à l'année de quinze cents francs, une jolie maison dans un gros bourg du Berri, le bourg de Montbar?

A cette proposition inespérée, le jeune homme et sa femme se regardèrent avec stupeur mêlée de doute, cet avenir leur paraissait trop beau, sans doute.

— Mon Dieu, monsieur, excusez-moi, — dit le jeune homme d'une voix altérée, — mais... cette offre nous paraît si extraordinaire, que nous n'osons pas y croire; pourtant tout nous dit que vous nous parlez sérieusement.

— Un instant! — s'écria mon maître... — voici les conditions : moyennant les quinze cents francs et cette jolie maison, vous serez le médecin du prince et de la princesse de Montbar (leur château touche au bourg), pendant le temps qu'ils habiteront leur terre... située dans le Berri. Vous pourrez d'ailleurs vous faire une clientèle assurée, car à cinq ou six lieues à la ronde, il n'y a dans le pays qu'un officier de santé ignare comme une brute, et qui tue plus de paysans à lui seul que le choléra. Mais, — ajouta le docteur Clément avec amertume, — un officier de santé... c'est bien assez bon pour soigner des paysans... quand ils peuvent le payer; la loi autorise... ces demi-savoirs. C'est tout simple : pain noir pour les pauvres, pain blanc pour les riches... C'est donc la santé, la vie que vous porterez dans un rayon de cinq ou six lieues, jus-

que-là abandonné aux empiriques, et comme vous êtes bon, très humain, très éclairé, vous rendrez d'immenses services à ces malheureuses populations rurales. Un mot encore... Quant à ces dix mille francs, — et le docteur Clément déposa dix billets de banque sur la table du jeune médecin, — vous en payerez l'intérêt en visites gratuites aux pauvres gens, et en achat de médicaments hors de leur portée... c'est un placement qu'on m'a chargé de faire... Voici de plus une lettre pour le régisseur du château de Montbar... La maison que vous habiterez est une des dépendances de l'habitation; tout est arrangé d'avance avec la princesse, sauf votre consentement; si vous acceptez, vous partirez quand vous voudrez...

— Si j'accepte, monsieur! — s'écria le jeune homme en joignant les mains avec ivresse. — Mais si tout ceci n'est pas un rêve... nos vœux les plus chers sont comblés. Ce n'est qu'à regret que nous nous étions décidés à venir à Paris... car...

— Car vous aimez beaucoup la campagne, — reprit le docteur; — vous et votre ange de femme vous êtes de passionnés botanistes, témoin ce bel herbier que vous aviez tous deux récolté à Montpellier et dont vous vous êtes séparés avec tant de chagrin...

— Mais, monsieur, — dit le jeune médecin en regardant sa femme avec une nouvelle surprise, — comment savez-vous de tels détails?

Soudain je vis mon maître pâlir d'une manière effrayante, quoiqu'il parût lutter énergiquement contre la douleur; ses traits s'altérèrent profondément, soudain il posa sa main sur son cœur comme s'il eût éprouvé une souffrance aiguë... Semblant faire alors un effort sur lui-même, il dit d'une voix entrecoupée :

— Vous acceptez... c'est convenu... une personne de confiance viendra demain de ma part pour les derniers arrangements...

Et le docteur Clément fit un pas vers la porte.

— Monsieur, — s'écria le jeune médecin, — je n'accepte pas ces inconcevables bienfaits sans savoir...

— Vous ne voyez donc pas que l'émotion me tue... — Laissez-moi, — s'écria mon maître avec un accent si impérieux, que le jeune médecin resta muet, immobile, pendant que le docteur Clément sortait précipitamment de la mansarde.

Mon maître fut obligé de s'appuyer sur moi pour descendre l'escalier et de s'arrêter plusieurs fois, posant avec force sa main sur son cœur, comme pour en comprimer les élancements; sa respiration était saccadée, difficile, on l'eût dit oppressé par une horrible suffocation.

Nous regagnâmes ainsi la voiture; le docteur y monta, après avoir donné au cocher l'adresse de l'hôtel de Montbar...

— Mon Dieu, monsieur, — m'écriai-je alarmé, — qu'avez-vous?

Sans me répondre, mon maître me prit le bras et me repoussa doucement; je crus comprendre la signification de ce geste, j'attendis en silence la fin de la crise à laquelle mon maître était en proie.

Dès lors, je pressentis vaguement que je venais d'être témoin de l'un des accès de cette maladie incurable, dont le docteur se disait certain de prochainement mourir.

Peu à peu, cependant, sa respiration devint moins difficile, sa pâleur diminua, il me parut moins souffrir. Alors, ne pouvant contraindre plus longtemps mon admiration, en songeant à la généreuse action dont je venais d'être témoin, et à tant d'autres que le hasard m'avait révélées :

— Ah! monsieur! — m'écriai-je, — je comprends maintenant que vous fassiez si impitoyablement payer les riches!

Le docteur Clément, sans me répondre, me fit signe de garder le silence; il appuya sa tête sur l'un des côtés de la voiture, ferma les yeux, et resta sans mouvement, comme s'il se fût senti brisé, anéanti.

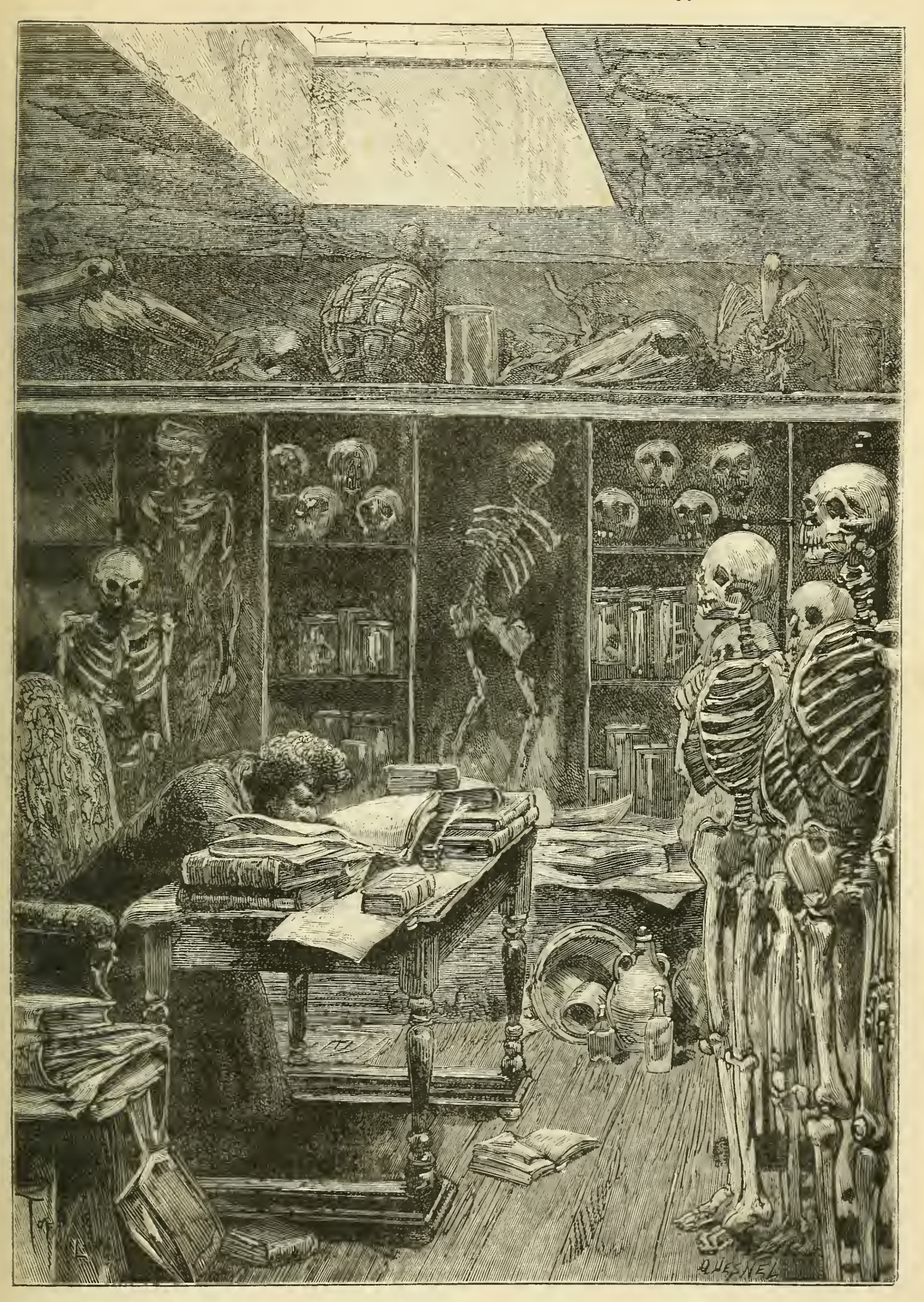
J'examinais en silence cette figure d'un caractère si puissant, si énergique, ce grand front sillonné par tant d'années d'étude et de méditation, cette bouche au contour ferme et sévère; je ne sais si ce que je venais d'apprendre de l'admirable générosité de mon maître influença mon jugement, mais alors sa physionomie me semblait austère et sereine, comme celle que l'on prête aux sages de l'antiquité.

Mon cœur battait violemment, lorsque notre voiture s'arrêta devant l'hôtel de Montbar.

— Monsieur... vous accompagnerai-je? — demandai-je au docteur.

— Non... reste là, — me répondit-il.

Et la grande porte de l'hôtel se referma sur lui; en attendant son retour, je quittai la voiture : poussé par une irrésistible curiosité, j'examinai les dehors de la demeure de Régina. C'était l'un de ces anciens hôtels si nombreux dans ce quartier aristocratique : la cour devait être immense, car des bâtiments je n'apercevais que les grands toits à pans coupés et presque droits, surmontés de lourdes cheminées de pierres sculptées représentant des trophées d'armes; à gauche régnait le long mur d'un jardin. Ce mur, formant l'angle d'une rue voisine, se prolongeait en retour; à son extrémité je remarquai une petite porte par où l'on pouvait sans doute mystérieusement sortir de l'hôtel; alors me revinrent à la mémoire les faits de dégradation bizarre dont j'avais été témoin lors de mes deux rencontres avec le prince de Montbar : la première dans l'auberge des Trois-Tonneaux, la seconde à la porte d'un bouge des boule-



« Le docteur était occupé à écrire. » (Page 845.)

vards extérieurs. — C'est peut-être par cette issue, — me disais-je, — que le prince, déguisé sous de misérables vêtements, quittait sa riche demeure héréditaire pour aller se livrer aux plus tristes excès. — Après avoir examiné curieusement cette porte, afin de deviner si elle avait été récemment ouverte, je regagnai la voiture; bientôt j'y fus rejoint par mon maître.

— *Chez moi,* — dit-il brusquement au cocher.

Puis, abîmé sans doute dans de pénibles réflexions, il ne m'adressa pas la parole jusqu'à notre arrivée chez lui. Durant ce trajet, je le vis deux ou trois fois lever les yeux au ciel en haussant convulsivement les épaules, comme s'il eût pris Dieu à témoin de quelque grande iniquité.

Cette tristesse douloureuse, que semblait éprouver mon maître en sortant de l'hôtel de Montbar, excitait mon inquiétude et ma curiosité; le docteur venait-il de faire quelque fâcheuse découverte? quelque malheur menaçait-il Régina? Le fiacre s'arrêta devant la maison du docteur, située au fond du Marais, dans une rue si déserte, que l'herbe poussait entre les pavés. Au tintement réitéré d'une sonnette, une porte bâtarde s'ouvrit; nous entrâmes, mon maître et moi, dans cette demeure solitaire.

— Suzon, — dit-il à la vieille servante qui nous reçut, — voici le brave garçon dont je t'ai parlé... mets-le au fait du service... et n'entre pas dans mon cabinet avant que je sonne.

— Et *ton* déjeuner, Clément? — dit Suzon.

— Je sonnerai... je sonnerai, — répondit le docteur en disparaissant par un corridor qui aboutissait à l'espèce d'antichambre où nous nous trouvions.

La vieille servante, qui tutoyait son maître, me fit signe de la suivre. Nous traversâmes deux pièces situées au rez-de-chaussée et donnant sur un jardin inculte, planté de quelques grands arbres à l'écorce noircie; la margelle ruinée d'un bassin sans eau et les débris d'une statue de marbre, rongée de mousse, à demi enfouis sous de hautes herbes, me rappelèrent la triste verdure des cimetières.

Suivant ma conductrice, j'entrai dans une vaste chambre dont la fenêtre donnait sur la rue.

— Voilà votre logement, — me dit Suzon. — Cette sonnette que vous voyez est celle de monsieur... cette autre est celle de M. Just, le fils de mon maître.

— M. le docteur a un fils qui se nomme Just? — demandai-je avec émotion.

— Sans doute... Et c'est moi qui l'ai élevé, — reprit Suzon, non sans un certain orgueil.

Je compris alors que, par une pensée touchante, le docteur Clément plaçait ses nombreux et intelligents bienfaits sous le nom de son fils.

Suzon reprit :

— Lorsque M. Just est à Paris, vous faites, pendant son séjour ici, son service et celui de monsieur. Ordinairement vous m'aiderez à ranger et à approprier la maison... puis vous irez au cabinet de consultation de monsieur, ici à côté, annoncer les visites et en tenir la liste. A six heures on prend le café, à midi on déjeune, à sept heures on dîne avec monsieur.

— Avec M. le docteur! — m'écriai-je, — à sa table?

— Certainement, à moins que monsieur n'ait des visites imprévues. Il est onze heures; à midi je frapperai à cette cloison, ce sera l'heure du repas, car pour ce qui est du déjeuner... monsieur déjeune seul.

Et, sans me donner le temps de répondre un mot, Suzon me quitta.

Très étonné de cette singulière et patriarcale habitude de mon nouveau maître, qui faisait manger ses domestiques à sa table, je jetai un regard curieux sur ma nouvelle demeure. Rien de plus triste et pour ainsi dire de plus claustral que l'aspect de cette silencieuse maison; mais j'avais vu de si près la terrible misère, ou bien j'avais été placé dans des conditions si cruellement antipathiques à mon caractère, que, songeant à tout ce que je découvrais à chaque instant de généreux et de vénérable dans le caractère de mon nouveau maître, ce fut avec un sentiment de bonheur et de quiétude inexprimables que je pris possession de ma chambre.

Un bon lit, quelques chaises, une grande armoire, une commode et un bureau, tel était mon ameublement, très simple, mais très propre; en tirant un des tiroirs du bureau pour y déposer mon précieux portefeuille, qui ne m'avait jamais quitté, je trouvai au fond de ce tiroir quelques papiers froissés ou à demi déchirés, laissés sans doute par mon prédécesseur. En ôtant ces débris pour les jeter dans la cheminée, ma vue s'arrêta machinalement sur un fragment de papier où était tracé un plan; mon attention et ma curiosité s'éveillèrent bientôt en lisant sur ce plan le nom de la rue et le numéro de la maison où demeurait mon maître; après quelques minutes d'examen, je reconnus facilement, en me remémorant la disposition des pièces que je venais de parcou-

rir, que ce plan était celui de notre logis ; mais ma surprise augmenta en voyant une ligne rouge qui, partant de la fenêtre de la chambre que j'occupais, traversait plusieurs pièces, et allait aboutir à une vaste salle située au premier étage et désignée sur ce plan par une tête de mort grossièrement dessinée. Que signifiait ce tracé, cette espèce d'indication de marche, d'itinéraire à travers la maison? Je ne pus parvenir à m'en rendre compte. Néanmoins, ma curiosité éveillée par cette découverte, j'examinai plus attentivement les papiers déchirés ou froissés que j'avais d'abord jetés, je n'y vis que des nomenclatures de visites faites par le docteur Clément; c'était sans doute le brouillon du registre que faisait tenir mon maître par le serviteur auquel je succédais. Je jetai au feu ces débris de papier insignifiants, réservant cependant le plan chargé du bizarre tracé qui excitait en moi une curiosité mêlée d'inquiétudes.

J'étais occupé à l'examiner encore, lorsque la vieille gouvernante rentra ; je lui montrai ce papier. Elle le regarda, et quoiqu'elle n'attachât, — me dit-elle, — aucune importance à cette découverte, elle m'assura qu'elle en ferait part au docteur ; puis elle ajouta :

— Monsieur vient de sonner pour son déjeuner. Venez le prendre à la cuisine, vous irez le lui porter dans son cabinet. Suivez-moi, je vais vous conduire.

Ce déjeuner se composait invariablement d'une tasse de lait et d'un morceau de pain. Le docteur ne buvait jamais de vin ; son dîner, d'une sobriété extrême, se bornait à un potage et à quelques légumes cuits dans le bouillon.

Il n'entendait pas d'ailleurs soumettre ceux qui l'entouraient à ce régime frugal, qu'il suivait depuis plus de vingt ans, autant par goût que par hygiène.

Suzon me mit entre les mains un plateau où était servi le frugal déjeuner, et marcha devant moi. Songeant alors involontairement à l'espèce d'itinéraire tracé sur le plan trouvé dans mon bureau, je m'aperçus que je suivais exactement cette indication, et que, si elle était exacte, je devais, après avoir monté l'escalier, bientôt arriver à la pièce signalée dans le plan par une tête de mort grossièrement dessinée. Je ne me trompais pas : Suzon s'arrêta devant une porte qu'elle me montra en me disant :

— C'est là... entrez.

Le docteur était occupé à écrire, il me fit signe de la main de déposer le plateau sur une petite table voisine de son bureau de travail ; comme il ne me dit pas de sortir, je crus devoir rester pour le servir. En

attendant ses ordres, j'examinai curieusement l'endroit où je me trouvais. C'était une vaste pièce carrée très élevée, sans fenêtre ; mais une partie du plafond, arrondi en dôme, étant vitrée, cette salle recevait seulement du jour d'en haut ; de grandes armoires vitrées garnissaient un des côtés de ce cabinet, et renfermaient une magnifique collection anatomique. En face je vis une bibliothèque, simplement construite en bois de sapin jauni par le temps, et dont les rayons regorgeaient de livres de toute grandeur ; les innombrables signets de papier blanc qui dépassaient la tranche de ces volumes maculés, brisés, usés par un fréquent usage, disaient assez les longues et continuelles études du docteur Clément. Cette bibliothèque, sans doute insuffisante, refluait en piles ; de gros in-folio étaient çà et là rangés sur le plancher. Une autre partie du cabinet était consacrée à des collections géologiques et minéralogiques, ainsi qu'à des herbiers, classés avec le plus grand soin. Dans un coin je remarquai encore un fourneau de chimiste avec ses accessoires obligés d'alambics, de cornues et de fioles rangées sur des tablettes. Enfin, faisant face à la table immense surchargée de livres, d'instruments de toutes sortes, de papiers, de cartons au milieu desquels le docteur Clément, toujours occupé d'écrire, était comme enfoui, deux portraits attirèrent mon attention. Le premier représentait le buste d'une jeune femme d'une admirable beauté ; elle était coiffée en cheveux, une gaze blanche cachait à demi ses épaules et son sein. Le second portrait était celui d'un très jeune homme d'une mâle et belle figure, au regard doux et fier ; il portait l'uniforme de l'École polytechnique, et ses traits offraient une certaine ressemblance avec le portrait de la jeune femme qui avait d'abord attiré mon attention.

Sans doute le docteur Clément m'observait en silence depuis quelques moments, car il me dit avec une expression d'orgueilleuse satisfaction :

— C'est, n'est-ce pas, une charmante figure que celle de ce jeune homme ?

— Oh ! oui, monsieur, — lui dis-je, en me retournant vers lui.

— C'est mon fils, — me dit mon maître, dont la physionomie austère rayonna soudain de ce qu'il y a de plus pur, de plus divin, dans l'amour paternel. — C'est mon bien-aimé Just, et quoiqu'il ait à cette heure quelques années de plus qu'à l'époque où fut peint ce portrait, quoique le soleil d'Afrique ait bruni son teint et qu'une glorieuse cicatrice ait sillonné son front… tu le reconnaîtras tout de suite à cet air de douceur, de franchise et d'énergie qu'il a toujours conservé.

— Il est encore militaire, monsieur ?

— Capitaine du génie, s'il vous plaît, et des plus distingués de son arme. Mais c'est là le moindre de ses titres... Il a, faute d'une voix, failli entrer à l'Académie des sciences; mais à la prochaine élection sa nomination est assurée, sans compter qu'on lui a fait de magnifiques propositions pour aller fonder à l'étranger des établissements métallurgiques; on lui offrait soixante mille francs par an, et plus tard une large part dans les bénéfices.

Voilà ce que c'est que le savoir! voilà la vraie richesse! Mais ne va pas croire, Martin, — ajouta mon maître en s'animant, — que mon fils ne soit qu'un savant pédant en A plus B : il est aimable, spirituel et gai comme pas un; il chante comme un ange, dessine à ravir, et je te réponds que jamais l'uniforme n'a fait ressortir une tournure plus naturellement élégante... avec cela courageux comme un lion et doux comme un enfant... car il a la bonté de la force, et puis, un cœur! — dit le vieillard avec émotion, — un cœur!

Et après un moment de silence, il reprit :

— Je n'en connais qu'un au monde qui puisse lui être comparé...

— Le vôtre, monsieur?

— Non... il y a dans le sien des fibres délicates que ma rudesse n'a pas... car, pour la délicatesse et la sensibilité, c'est un cœur de femme... que celui de mon Just... aussi je le compare à celui de la plus noble femme que je connaisse.

Involontairement je songeai à Régina, pour laquelle le docteur Clément paraissait ressentir la plus tendre sollicitude.

Le vieillard reprit :

— D'ailleurs, tu verras bientôt mon fils, et tu l'aimeras, puisque tu fais désormais partie de ma famille... car je suis un peu patriarche dans ma façon d'envisager les serviteurs, — ajouta-t-il en souriant doucement.

Suzon t'a dit que vous dîniez tous deux avec moi; quant à tes fonctions domestiques... la différence d'âge qui existe entre nous deux te les rendra naturelles... il n'y a rien d'humiliant dans les services qu'un jeune homme rend à un vieillard...

— Cela est vrai, monsieur, — lui dis-je pénétré de tant de bontés, — et d'ailleurs, celui qui m'a recueilli et élevé m'a enseigné par son exemple qu'il n'y a, comme il me le disait, *aucune position de la vie, si infime qu'elle soit, dans laquelle l'homme ne puisse faire acte de dignité.*

— Cela est d'un jugement sain et d'un esprit élevé, — reprit mon maître, touché de ces paroles que m'avait si souvent répétées Claude

Gérard. — Tout ce que tu m'as raconté de la vie, du caractère et des habitudes de cet homme me donne, d'ailleurs, une haute idée de lui... Et...

Puis s'interrompant soudain, comme si quelque souvenir lui revenait à la pensée, le docteur reprit :

— Mais, j'y songe, cet homme d'un si grand cœur était instituteur de village, m'as-tu dit?

— Oui, monsieur, il se nomme Claude Gérard.

— N'était-il pas instituteur d'un village près Évreux?

— Non, monsieur; la commune où il enseignait était dans le Midi...

— Alors ce n'est pas lui, — me dit mon maître.

— Comment cela, monsieur?

— Dans sa dernière lettre, mon fils, qui est chargé de travaux géologiques du côté d'Évreux, me dit que, logeant pendant quelques jours dans un village du pays, il a rencontré là, par hasard, un pauvre instituteur communal, dont il ne me dit pas le nom, mais dont le caractère et l'esprit l'ont si vivement frappé, qu'il m'a écrit : — Mon père, *cet homme est un des nôtres*... et...

— C'est Claude Gérard! — m'écriai-je; — ces paroles de M. votre fils m'en assurent. Oh! soyez béni, monsieur! c'est à vous que je devrai de le retrouver.

— Ne m'as-tu pas dit cependant que la commune à laquelle il appartenait se trouvait dans le Midi?

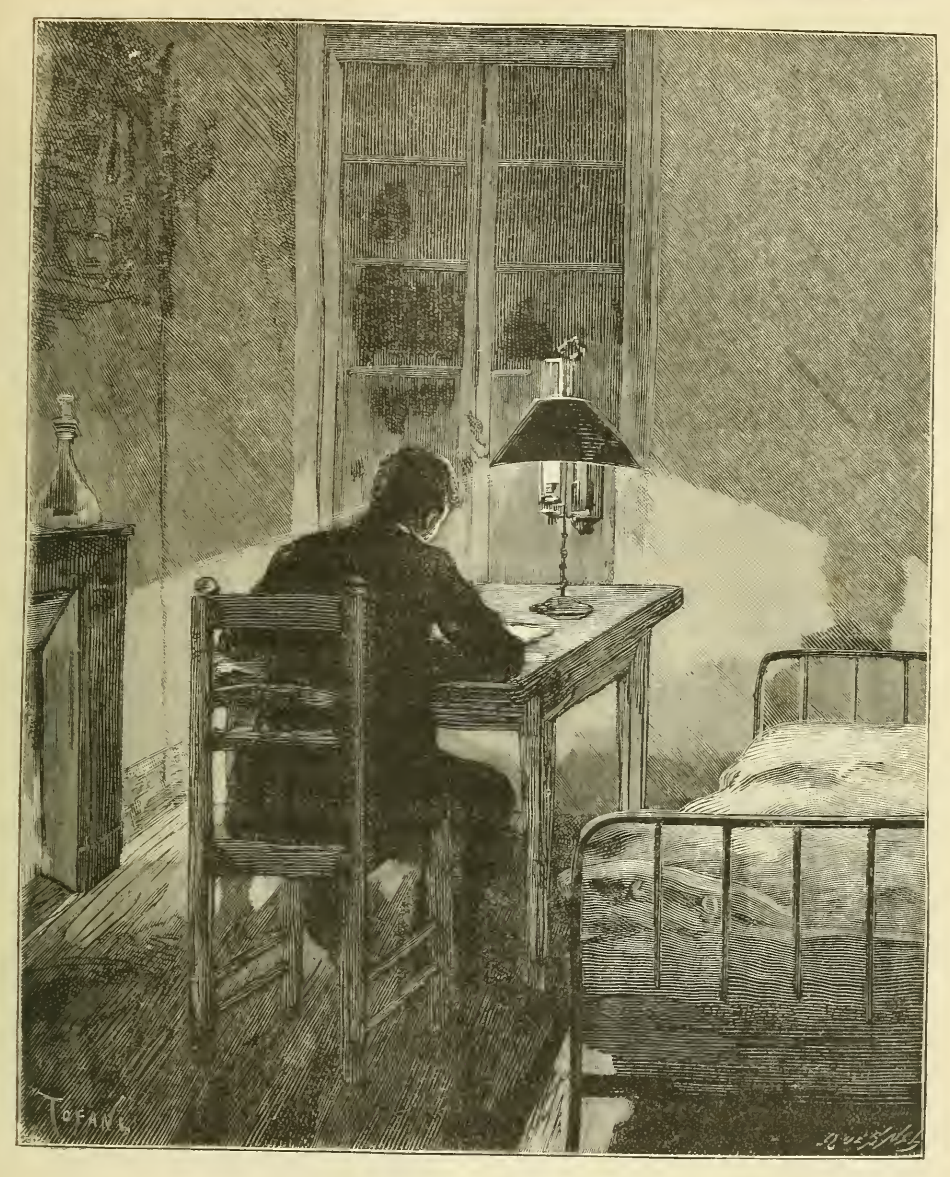
— Oui, monsieur; mais au moment où je l'ai quitté, il devait, à son grand regret, être changé de résidence, et... il ignorait encore où l'on devait l'envoyer... Toutes les lettres que je lui ai adressées l'ont été à son ancienne commune... Était-il déjà parti lorsqu'elles sont arrivées? ne lui ont-elles pas été remises? ont-elles été égarées en route? je l'ignore; mais il ne les a certainement pas reçues, car il m'eût répondu... Mais c'est de lui, oh! j'en suis sûr, monsieur... c'est de lui que M. votre fils vous parle... car Claude Gérard est, en effet, digne d'être *un des nôtres*.

— Maintenant, je le pense comme toi; aujourd'hui même j'écrirai à Just, je lui demanderai si l'instituteur dont il m'a parlé se nomme Claude Gérard, et sous peu de jours, nous saurons à quoi nous en tenir... Maintenant, donne-moi mon déjeuner.

. . . .

. . . .

Lorsque mon maître eut pris son frugal repas, il me donna une clef,



« Je me mis au travail... » (Page 856.)

et m'indiquant un vieux meuble d'acajou, composé de plusieurs tiroirs étagés au-dessus les uns des autres :

— Ouvre le premier tiroir de ce meuble... et donne-moi un grand registre qui s'y trouve.

J'obéis, et je remis à mon maître une espèce d'in-folio à dos de basane, relié en parchemin vert, in-folio qui, à sa vétusté, à ses brisures, paraissait dater de bien des années.

Le docteur ouvrit ce registre, déjà presque entièrement rempli sans doute, car il écrivit quelques lignes sur l'une des dernières feuilles; comptant alors celles qui restaient, il dit en se parlant à lui-même :

— Oh ! il en restera bien assez.

Après avoir pendant un instant regardé ce registre d'un air à la fois satisfait et mélancolique :

— Tiens... remets ce registre à sa place, — me dit mon maître, — tu ouvriras ensuite le tiroir du dessous, et tu y mettras ces billets.

Ce disant, il me remit les dix billets de mille francs restant des vingt mille francs reçus de ce marquis avare et millionnaire, si rudement rançonné le matin. Et comme j'exécutais ces ordres, il ajouta :

— Compte cent louis, et mets-en cinquante dans chacun des côtés de ma bourse, car elle est, ma foi, vide... Tiens... prends-la... — dit-il en me la remettant.

J'avais attiré difficilement à moi le second tiroir, fort lourdement chargé ; dans une case séparée, je vis un assez grand nombre de billets de banque, auxquels je joignis ceux que mon maître venait de me donner. Deux autres cases, de grandeurs différentes, étaient remplies de pièces d'or et d'argent en si grande abondance, que les cent louis que je pris dans la case contenant l'or firent un vide presque imperceptible.

Le tiroir fermé, j'en remis la clef à mon maître; il me dit alors, en me conduisant auprès d'un bureau placé dans une petite pièce contiguë à son cabinet, et qui n'avait d'autre issue que la porte par laquelle nous entrâmes :

— Tu vas, en attendant mon retour, mettre au net les premiers feuillets de ce mémoire sur une organisation du service médical, à laquelle je travaille depuis bien des années ; puissé-je vivre assez pour le terminer ! car dans ce malheureux pays, tout languit, tout se démoralise, tout se perd, par le manque d'organisation... Une concurrence impitoyable accoutume les hommes à être impitoyables... Aussi, pour parvenir, tout moyen leur est bon ; heur aux forts, malheur aux faibles... ajouta-t-il en soupirant.

Puis il reprit :

— Une fois la copie de ces pages terminée, tu pourras disposer de ton temps jusqu'à l'heure du dîner.

Et le docteur me laissa seul.

La confiance qu'il m'avait témoignée, à moi inconnu de lui, en me montrant, dès le premier jour, l'endroit où il renfermait des valeurs considérables, me toucha encore plus qu'elle ne me surprit ; sûr de ma probité, je m'étonnais peu que l'on me crût probe ; néanmoins, ce dernier

trait augmenta encore ma gratitude et ma vénération pour mon nouveau maître. . . . .

. . . .

Le surlendemain de ce jour-là même se passa une scène doublement intéressante pour moi ; elle complétait dignement l'exposition du caractère du docteur Clément, cet homme d'une si puissante originalité.

J'étais occupé à écrire, sous la dictée de mon maître, la suite de ce plan d'*organisation médicale* rempli de vues aussi neuves que pratiques, aussi élevées que généreuses, car il considérait cette immense question au point de vue de l'hygiène et de la santé des populations des villes et des campagnes, lorsque Suzon lui annonça M. Dufour d'Évreux, chargé, disait-il, d'une lettre de M. Just, le fils de mon maître.

— Un ami de mon fils ! — dit vivement le docteur à Suzon. — Introduis-le tout de suite... Ceux-là ont toujours chez moi leurs grandes entrées...

Bientôt je vis paraître un petit vieillard propret, et tiré, comme on dit, à *quatre épingles*. Quoique la mode de la poudre fût passée depuis longtemps, il portait des *faces* et une petite queue enrubanée de noir qui flottait sur le collet légèrement blanchi de son habit bleu barbeau ; une culotte de satin noir et des bas de soie complétaient le costume un peu suranné de ce personnage.

Dès que M. Dufour avait paru, je m'étais, selon mon habitude, retiré dans une pièce voisine, qui n'avait d'issue et d'entrée que par le cabinet du docteur. Celui-ci ayant par mégarde sans doute laissé la porte entrebâillée, j'entendis forcément l'entretien suivant :

— Vous êtes chargé, monsieur, d'une lettre de mon fils ? — dit mon maître à M. Dufour.

— Oui, monsieur le docteur... la voici.

Il se fit un moment de silence pendant lequel mon maître prit connaissance de la lettre ; après quoi il reprit :

— Vous désirez me consulter, monsieur ?...

— Non, monsieur le docteur.

— Comment ? — reprit mon maître avec un accent de surprise, — voilà ce que m'écrit mon fils :

« Mon bon père, M. Dufour, l'un des plus grands propriétaires de France, désire te consulter et t'être particulièrement recommandé... Je m'empresse d'accéder à son désir, et je lui remets cette lettre pour toi, te remerciant d'avance de ta bienveillance pour M. Dufour, chez qui j'ai été reçu avec la plus cordiale hospitalité lors des travaux géolo-

giques qui m'ont conduit dans l'une de ses propriétés. Je t'embrasse tendrement. »

Après cette lecture, mon maître reprit :

— Voilà ce que m'écrit mon fils, monsieur ; je vous suis très obligé de l'hospitalité que vous lui avez accordée... mais si vous ne venez pas pour me consulter, à quel motif dois-je l'honneur de votre visite ?

— Cette lettre, monsieur le docteur, n'était qu'un prétexte pour m'introduire auprès de vous.

— Un prétexte ?...

— Pas autre chose... monsieur le docteur... j'ai huit millions de fortune en biens-fonds.

— Fort bien, monsieur... Après ?

— Je suis veuf, monsieur le docteur, et je n'ai qu'une fille de dix-huit ans que j'adore...

— Permettez... monsieur, pourquoi ces confidences ?

— Monsieur le docteur... ma fille est charmante... soit dit sans aveuglement paternel, et de plus elle a été élevée comme doit l'être une excessivement riche héritière...

— Mon fils aime votre fille, monsieur ? Est-ce cela ?

— Je l'espère, monsieur le docteur, car je crois que ma fille a trouvé M. votre fils de son goût durant le séjour qu'il a fait chez moi. Elle ne m'a fait aucune confidence... mais vous savez... un père qui idolâtre sa fille est clairvoyant... Enfin, monsieur, pour parler net, je donne à ma fille, en la mariant, une terre évaluée cinq millions et qui rapporte cent vingt-cinq mille livres de rentes en bons fermages notariés... payés rubis sur l'ongle. Le reste de ma fortune appartiendra à *nos* enfants... après ma mort.

Vous le voyez, je m'exécute paternellement... je vais rondement en affaires. J'espère qu'à votre tour vous m'imiterez, monsieur le docteur, car le bruit public, et, s'il faut vous le dire, les informations que j'ai prises, vous attribuent une fortune au moins égale à la mienne...

Après un moment de silence, mon maître reprit :

— Un mot d'abord, monsieur ; je ne crois pas que mon fils soit instruit de votre démarche... car il m'en eût parlé.

— Votre fils, monsieur le docteur, ignore ma démarche et ma fille l'ignore aussi. M. le capitaine Just a été appelé à vingt lieues d'Évreux pour d'autres travaux, nous nous sommes fait des adieux pleins de cordialité... mais pas un mot de mariage n'a été échangé entre nous. C'est après le départ de M. votre fils que, voyant ma fille toute pensive,

assez triste, je me suis rappelé certaines circonstances, et j'ai supposé... ou plutôt deviné qu'il y avait de l'amour sous jeu. Or, comme ce mariage réunirait toutes les convenances de position, d'âge, de caractère et de fortune... de fortune surtout...

— De fortune... surtout? — dit mon maître en interrompant M. Dufour, — vous croyez?

— Parbleu! monsieur le docteur, vous sentez bien que si M. votre fils, malgré toutes ses qualités, ses talents charmants et sa jolie figure, n'avait que la cape et l'épée... je ne viendrais pas...

— Monsieur, — dit mon maître en interrompant encore M. Dufour, — avant de poursuivre cet entretien, je dois vous prévenir qu'après moi je laisse à mon fils, pour tout héritage, *mille écus de rentes*...

— Mille écus de rentes! — s'écria M. Dufour.

— Mais s'il se marie, — reprit le docteur, — je lui donnerai en dot ces mille écus de rentes... c'est tout ce qu'il aura à attendre de moi, soit de mon vivant, soit après ma mort.

— C'est une plaisanterie, monsieur le docteur; vous gagnez au su de tout le monde plus de cent mille francs par an depuis vingt ans, et vous vivez... on me l'avait bien dit... avec la plus... honorable... économie... il est donc impossible que...

— Je gagne, en effet, au moins cent mille francs par année, monsieur; l'année dernière a même été de cent vingt mille francs et plus.

— J'avais donc raison, monsieur le docteur, de croire que vous plaisantiez.

— Monsieur, — reprit mon maître, — si avant de venir ici, vous aviez consulté mon fils à propos de votre démarche, basée surtout sur des *convenances de fortune,* il vous eût, je n'en doute pas, rapporté ce que je lui ai dit lorsqu'il a eu l'âge de raison.

— Et que lui avez-vous dit, monsieur le docteur?

— Le voici, monsieur : « — Mon cher enfant, — ai-je dit à mon fils, — je te donne une excellente éducation pratique, elle t'ouvre plusieurs carrières honorables; en travaillant tu pourras donc gagner largement ta vie; mais comme la société est constituée de telle sorte qu'il n'existe ni solidarité ni fraternité entre entre les hommes, et que, si laborieux, si honnête que tu sois, mon pauvre enfant, tu n'aurais à attendre aucun secours de cette société marâtre, dans le cas où la maladie, où des événements imprévus, te frappant dans ton travail, t'auraient réduit à la misère, je t'assurerai *mille écus de rentes;* tu seras ainsi, quoi qu'il arrive, au-dessus du besoin. Si cette aisance ne te suffit pas, s'il te faut du superflu, du luxe... tu le gagneras par ton travail, par ton intelli-

gence... *à chacun selon ses œuvres*... Quant à moi, mon cher enfant, j'aurai payé ma dette paternelle en te donnant — l'éducation qui fait l'homme, — la profession qui le rend utile, — l'argent qui le met au-dessus du besoin et de la dépendance : un père ne doit à son fils rien de plus, rien de moins. »

— Allons donc, monsieur le docteur, — s'écria M. Dufour, — ce sont là de ces moralités, d'ailleurs excellentes en soi, que tous les pères fortunés disent et doivent dire à leurs enfants, pour les détourner de l'oisiveté ; mais au fond les parents s'enorgueillissent de laisser à leurs enfants une grande opulence... qui leur permette de vivre sans rien faire et d'avoir l'existence la plus heureuse du monde.

— Ainsi, monsieur, — dit le docteur en souriant, — il y a dans ce fait : *de rendre nos enfants maîtres d'une grande fortune qu'ils n'ont pas acquise par leur travail*, quelque chose de si révoltant que les pères les plus infatués de l'opulence sont forcés de dire, au moins par pudeur, à leurs enfants, ce que j'ai dit à mon fils, par devoir et par conviction : *Travaillez, et ne comptez pas sur mon riche héritage.*

— Mais enfin, cette fortune immense que vous possédez, — s'écria M. Dufour, — qu'en ferez-vous donc, si vous en déshéritez votre fils?

— Eh ! eh ! monsieur, écoutez donc... chacun a ses petites fantaisies... — dit mon maître avec un accent railleur...

— Ainsi, monsieur, vous l'avouez, — s'écria involontairement M. Dufour exaspéré, — vous avez des vices cachés?

Le docteur Clément riait rarement ; mais, à cette étrange accusation, il partit d'un éclat de rire si franc, que j'entendis M. Dufour bondir sur sa chaise.

— Je conçois votre hilarité, monsieur... — reprit M. Dufour, — l'inconvenance des paroles qui me sont échappées l'a provoquée ; pourtant un mot encore... Vous aimez M. votre fils, vous l'aimez tendrement... eh bien ! s'il était amoureux de ma fille, si son mariage avec elle devait assurer son bonheur... et que ce bonheur fût au prix de quelques-uns de ces millions... dont vous voulez le déshériter !

— De deux choses l'une, monsieur : ou mon fils n'est pas aimé, et alors peu importe qu'il ait ou n'ait pas de millions ; ou bien il est aimé de votre fille avec autant de sincérité que de désintéressement, alors à quoi bon des millions?

— Comment ! à quoi bon? mais sans ces millions je n'autoriserai pas ce mariage, monsieur le docteur.

— Alors, si votre fille aime mon fils, elle se mariera malgré vous, j'ai l'honneur de vous en assurer.

— Je la déshériterai, monsieur.

— Qu'importe? mon fils aura ses mille écus de rentes et sa place? lui et sa femme vivront ainsi dans l'aisance; s'ils veulent du superflu, mon fils acceptera de riches propositions qu'on lui fait à l'étranger.

— Mais cela est précaire, monsieur; et s'ils ont des enfants?

— Mon fils aura de quoi les élever; ensuite ils accompliront la tâche que Dieu a imposée à chacun; ils *travailleront* comme a fait leur père... comme a fait leur grand-père, je parle de moi qui suis venu à Paris en sabots... Sur ce, monsieur, — ajouta mon maître en se levant, — permettez que je vous quitte... j'ai quelques consultations à donner...

Ensuite de cette conversation, où se révélaient dans toute son austère élévation la sagesse de mon maître et sa tendresse éclairée pour son fils, je ne pus m'empêcher de me rappeler comme point de comparaison le déplorable sort de Robert de Mareuil, pauvre victime de la stérile oisiveté de l'héritage, — l'éducation non moins oisive, non moins fatale, du vicomte Scipion, éducation qui semblait lui présager aussi un si funeste avenir!

. . . .

LXV

Vol nocturne. — Mort du cul-de-jatte. — Une bonne place. — Recommandations du docteur à Martin.

Quelques détails de localité sont nécessaires pour l'explication d'un événement qui arriva dans la maison de mon maître, quatre jours après mon entrée chez lui. Sa chambre à coucher, située au premier étage et au-dessus de la mienne, était séparée de son cabinet par un assez long corridor, qui régnait également au rez-de-chaussée, et sur lequel s'ouvrait ma porte; un escalier, aboutissant au milieu de ce corridor, conduisait au premier étage, et le palier se trouvait absolument en face de la porte du cabinet du docteur; aussi la communication entre cette pièce et ma chambre était-elle facile et prompte.

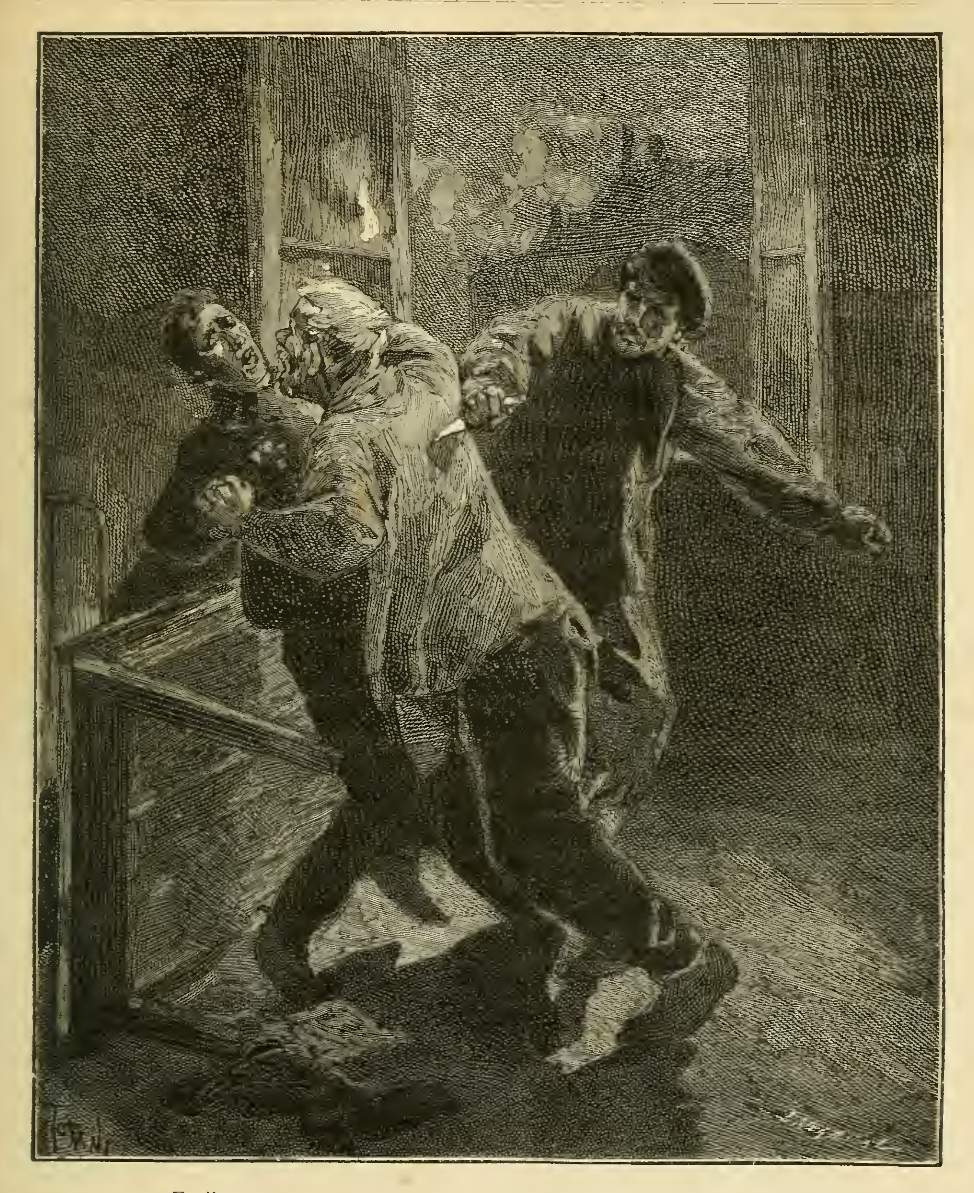
Suzon, la vieille servante, couchait à côté de la cuisine, à l'autre extrémité du corridor; ses fenêtres s'ouvraient sur le jardin.

Le soir, après avoir pris pour le lendemain les ordres de mon maître, je me retirai chez moi, résolu à passer une partie de la nuit à étudier l'allemand; le docteur avait accueilli avec une extrême bienveillance mon désir de savoir cette langue, m'assurant qu'il était lui-même intéressé à ce que je l'apprisse, car alors, disait-il, je pourrais lui être d'une grande utilité pour sa correspondance avec les savants étrangers. Un professeur était venu, il m'avait déjà donné deux leçons, et, grâce à mon ardent désir de m'instruire, je pouvais déjà continuer d'étudier seul à l'aide de la grammaire.

Je me mis au travail.

La nuit était orageuse, la pluie fouettait mes vitres; dans ce vieux quartier solitaire aucun bruit ne dominait les mugissements du vent, dont la violence agitait parfois les volets intérieurs de ma fenêtre.

Un bon feu brûlait dans ma petite cheminée, je me sentais pour longtemps dans une maison hospitalière et calme. L'étude me charmait, aussi éprouvais-je un bien-être d'autant plus profond que je me plaisais avec une sorte de satisfaction mélancolique à me rappeler mes plus mauvais jours... jours affreux où j'avais si cruellement souffert de la misère, du froid, de la faim, et où, dans mon désespoir, cédant aux obsessions du



« Et d'un saut, Bamboche disparut par une fenêtre ouverte. » (Page 861.)

cul-de-jatte, j'avais effleuré un abîme d'infamie... enfin, souvenir effrayant, cette nuit d'hiver où, trop las de souffrir, et me couchant au fond de la cave d'une maison à demi construite, j'attendis la mort que je ne voulais pas me donner.

En comparant mon sort présent à ce sinistre passé, il me montait au cœur comme des bouffées de gratitude et d'attendrissement ineffables; j'éprouvais un bonheur inouï à songer que, sans les austères enseigne-

ments de Claude Gérard, renforcés de mon culte religieux pour Régina, j'aurais failli... comme tant d'autres pauvres abandonnés.

Il devait être environ minuit lorsque, vaincu par le sommeil, je me couchai, après avoir éteint ma lumière et fermé hermétiquement mes rideaux; je m'endormis pour ainsi dire bercé par le bruit de la tourmente qui mugissait au dehors; ma dernière pensée fut une pensée de commisération profonde pour ceux-là qui, pendant cette nuit orageuse, se trouvaient sans asile, comme je m'y étais trouvé moi-même.

Je ne sais depuis combien de temps j'étais couché, lorsque je fus éveillé par une sensation de froid très vif. Je me levai sur mon séant, j'écartai mes rideaux. Le vacillant et pâle reflet d'un réverbère suspendu presque en face de la maison jetait dans ma chambre une faible clarté, car, à ma grande surprise, je vis ma fenêtre ouverte; la pluie continuait de tomber à torrents, le vent de souffler avec furie; je crus avoir mal fermé le soir les volets de ma fenêtre, et qu'ils avaient cédé à la violence du vent; j'allais me lever pour les aller fermer, lorsque, de plus en plus étonné, je m'aperçus que ma porte aussi était ouverte... Saisi d'une vague inquiétude, je passai un vêtement à la hâte, et, prêtant l'oreille, il me sembla entendre quelqu'un s'approcher en marchant avec précaution dans le corridor sur lequel s'ouvrait ma chambre, et qui, par l'escalier, conduisait au cabinet de mon maître.

Soudain une assez vive lueur éclaira l'épaisseur d'une des baies de ma porte... je m'élançai dehors, mais, sur le seuil, je me heurtai à un homme en blouse; le rat-de-cave qu'il portait s'éteignit, une main vigoureuse me saisit à la gorge, me repoussa violemment dans ma chambre, puis je sentis la pointe d'un couteau sur ma poitrine nue, et une voix me dit :

— Si tu bouges, tu es mort!

— Bamboche!... — m'écriai-je en reconnaissant la voix de mon compagnon d'enfance, et en distinguant vaguement ses traits aux pâles reflets du réverbère qui pénétraient par la fenêtre ouverte :

— Martin! s'écria Bamboche en reculant d'un pas; — il y avait... quelqu'un dans ce lit... c'était toi. !...

— D'où viens-tu? qu'as-tu fait? — lui dis-je tout bas avec épouvante.

— Toi ici!... Tu te portes bien?... c'est bon... Ah! je suis content, — dit Bamboche, et sa voix s'émut.

— Tu viens de voler mon maître!

— Eh bien! oui... — reprit-il résolûment. — Après?

— Mon maître! m'écriai-je par une réflexion pleine de terreur, en voulant franchir la porte, — tu l'as tué, peut-être!

— Non ; il n'a rien entendu, — me dit Bamboche en s'opposant à ma sortie ; — je n'ai vu personne, je te le jure... par notre amitié.

Je le crus... son accent était vrai.

— Toi... voler ! — lui dis-je avec indignation.

— Ce n'est pas toi... que j'ai volé...

— Mon bienfaiteur...

— Tant pis... il lui en reste assez... je n'ai pris qu'une poignée de billets de banque...

— Mais voler, c'est infâme !

— Allons donc !

— Voler... c'est lâche ! et tu as du cœur, toi !...

— Assez de morale.

— Bamboche, tu ne sortiras pas d'ici avec cet argent...

— Ah bah !

— Au nom de notre amitié...

— J'ai faim... et j'ai un enfant qui a faim.

— Toi?

— Oui... une petite fille... Quand j'ai été pour te chercher chez Claude Gérard... j'ai séjourné dans une auberge de la ville voisine... il y avait à côté le jardin d'une maison de fous...

— Et là, — m'écriai-je avec effroi en me rappelant la demi-confidence de Claude Gérard, — là tu as vu une femme jeune, belle?

— Elle m'a fait des signes, je ne la savais pas folle... j'étais à moitié ivre... mais comment sais-tu?...

— Ah ! c'est horrible ! !

— Enfin c'est fait... — reprit Bamboche d'une voix sourde ; — il y a quinze jours, j'ai revu la femme.... toujours folle... j'ai pu enlever l'enfant... ma petite fille... je suis sans le sou... c'est pour elle que je vole...

— Ce pain-là... à ta fille... jamais !

— Je n'ai pas le choix.

— Si...

— Comment?

— Fais-toi soldat... pars... mon maître prendra soin de ton enfant... je le jure... et de toi aussi... plus tard, il aura pitié... mais pas de vol...

— J'ai l'argent... c'est plus sûr... je le garde.

— Malgré ma prière?

— Oui.

— Malgré notre amitié?

— Oui.

— Malgré... moi... frère, — lui dis-je d'une voix étouffée en lui prenant la main, et je fondis en larmes.

Bamboche tressaillit, hésita un instant et reprit :

— Eh bien ! oui... malgré toi.

— Frappe-moi donc, alors !

— Et toi, — reprit-il d'un air de défi, — crie donc au voleur !

Soudain, par la fenêtre ouverte, j'entendis à quelque distance, dans la rue, le bruit pesant, régulier, de la marche d'une ronde de nuit qui s'approchait.

— Une patrouille... — m'écriai-je, — elle vient !

— Te voilà en force, — me dit Bamboche avec un sourire affreux en me voyant courir à la fenêtre...

Je la fermai précipitamment... Quelques secondes après, nous vîmes luire, dans l'obscurité de la rue, les fusils des soldats ; ils passèrent lentement. Bientôt le bruit de leurs pas se perdit dans le lointain au milieu des sifflements de la tourmente.

— Martin... — s'écria Bamboche, quand je revins à lui, — j'ai douté de toi... pardon... merci pour ma petite fille...

— Attends... — lui dis-je avec amertume, — attends, pour te sauver... que la patrouille soit loin... tout dort encore dans la maison... tu pourras fuir avec ce que tu as volé... il ne restera aucun indice contre toi... n'aie pas peur.

— Comme tu me dis cela... Martin...

— Quant à moi, repris-je, ce sera différent... Mon maître sait que je connais l'endroit où il renferme son argent... je suis nouveau venu ici... on n'accusera que moi... je ne te dénoncerais pas, tu le sais... car je tiens les serments faits à l'amitié... moi.

— Martin...

— Je passerai pour le voleur... Je te devais une dette de reconnaissance, je te paye... va-t-en.

— Martin... tu me méprises...

— Mon maître peut s'éveiller... va-t'en !!!

— Écoute-moi...

— Veux-tu nous perdre tous deux ?... Va-t'en, nous sommes quittes !!!

— Tu me crois donc bien lâche ! — s'écria Bamboche en jetant à mes pieds le paquet de billets de banque qu'il avait volés.

J'allais me jeter dans les bras de mon ami d'enfance, lorsque tout à coup un piétinement sourd, rapide, se fit entendre au-dessus de nous, dans la chambre de mon maître, comme si celui-ci se fût précipité à la poursuite de quelqu'un, et nous l'entendîmes crier avec force :

— Au voleur!... au voleur!

Entendant ces cris : *au voleur!*

— Bamboche! tu n'étais donc pas seul? — m'écriai-je.

— Non... le cul-de-jatte est resté en haut... à emplir ses poches...

— Le cul-de-jatte?

— On lui avait indiqué le vol.

— Qui?

— Le domestique que tu remplaces.

Je compris alors la signification du plan indicateur trouvé par moi dans le bureau de ma chambre.

Les cris redoublèrent en se rapprochant.

— C'est la voix de mon maître... il est peut-être en danger; sauve-toi, Bamboche, m'écriai-je.

Et je me précipitai vers la porte pendant que, d'un bond, Bamboche courut à la fenêtre qu'il ouvrit.

J'avais fait à peine deux pas dans le corridor, lorsque je fus violemment heurté par le choc du cul-de-jatte, qui s'enfuyait. Je le saisis à bras-le-corps; mais la peur d'être arrêté doublant ses forces, il se dégagea de mon étreinte, me repoussa violemment dans ma chambre. M'étant heurté contre un meuble, je trébuchai en criant à l'aide.

— Ah! tu cries, — dit le cul-de-jatte, — et il se précipita sur moi; je vis luire la lame de son couteau, et presque aussitôt je sentis un rude coup à l'épaule, suivi d'une fraîcheur aiguë. Néanmoins je parvins à étreindre encore mon adversaire au moment où Bamboche se précipita sur lui en s'écriant :

— Tiens... vieux gredin.

Le bandit s'affaissa si lourdement sur moi, que je roulai par terre avec lui, et j'entendis la voix de Bamboche...

— Dis que c'est toi qui l'as tué... n'oublie pas ma petite fille... Je t'enverrai l'adresse... Ramasse les billets de banque; adieu, frère...

Et d'un saut, Bamboche disparut par la fenêtre ouverte.

Il venait de s'échapper, et je me débarrassais péniblement de l'étreinte agonisante du cul-de-jatte, lorsque ma chambre fut vivement éclairée par le docteur Clément, qui entra tenant un bougeoir d'une main et de l'autre un couteau de chasse; quelques secondes après, Suzon, vêtue à la hâte, entrait aussi, portant une lumière.

— Mon pauvre Martin, tu es blessé! — s'écria mon maître, en me voyant me relever tout ensanglanté.

— Il s'est battu avec le voleur, et il l'a tué, — s'écria Suzon avec effroi, à la vue du cadavre.

Avant que j'eusse pu répondre, le docteur se précipita vers moi, déchira ma chemise à l'endroit où elle était ensanglantée, regarda la plaie et s'écria :

— Grâce à Dieu, la lame a glissé sur l'os... ta blessure n'est rien... mon courageux Martin.

Et le vieillard me serra sur son cœur.

— Quel bonheur qu'il ne lui soit pas plus arrivé de mal! — dit Suzon en joignant les mains; puis, épouvantée d'un tressaillement subit des membres du cul-de-jatte, elle se recula en s'écriant :

— Monsieur, prends garde... le voleur remue encore...

— Lui ? — dit le docteur en examinant la face moribonde du cul-de-jatte étendu sur le dos, et qui, par deux fois, ouvrit à demi la mâchoire par un dernier mouvement convulsif, — il n'a pas deux minutes à vivre...

En effet, une espèce de râlement caverneux s'exhala de la poitrine du bandit avec son dernier souffle... une écume sanglante rougit ses lèvres, et il retomba dans l'immobilité de la mort.

Étourdi, frappé de vertige, ensuite de cette scène terrible, je fus forcé de m'asseoir sur le bord de mon lit.

— Pardon, monsieur; — dis-je au docteur, — mais l'émotion... le saisissement...

— Monsieur, vois donc ce paquet de billets de banque, — dit Suzon en ramassant la somme considérable abandonnée par Bamboche... — et tout cet or qui est tombé de la poche de ce scélérat... il faudrait le fouiller... je n'ose pas...

— Suzon, dit vivement le docteur, — cours tirer la sonnette qui correspond dans la loge du portier de la maison voisine... j'ai oublié cet appel d'alarme dans le premier moment de mon réveil.

— C'est vrai, nous n'y songions pas...

Et Suzon disparut précipitamment.

— Tiens, mon brave garçon, — me dit mon maître en me soutenant et en approchant un verre d'eau de mes lèvres, — bois un peu, remets-toi... tout à l'heure... je panserai ta blessure... sois tranquille... ce ne sera rien... En attendant le retour de Suzon, je vais toujours étancher ta plaie.

— Oh!... vous êtes bon, monsieur!...

— Tu te fais assassiner pour m'empêcher d'être volé, et tu me parles de ma bonté... dit le docteur en continuant d'étancher ma blessure. — Mais comment ce malheur est-il donc arrivé?

— Monsieur... — dis-je en hésitant un peu, car j'allais mentir, mais

je ne voulais pas compromettre Bamboche, — je m'étais couché... et, après avoir fermé mes rideaux, je m'étais profondément endormi... un froid vif m'a réveillé... alors seulement j'ai vu ma fenêtre ouverte...

— Et tu n'avais rien entendu? — dit le docteur en tournant la tête du côté des volets, dont mon lit était proche, et les examinant. — C'est tout simple, ce misérable a coupé le carreau extérieurement, et à l'aide d'instruments de son métier, il a pratiqué une ouverture au volet, par laquelle il a passé le bras pour ouvrir la croisée... Dans ton premier sommeil, tu n'as dû, en effet, rien entendre.

— Rien, monsieur... et au moment où je me levais très inquiet... j'ai entendu vos cris.

— En sortant de mon cabinet, le voleur s'est heurté dans le corridor ; il a renversé un meuble. Éveillé par le bruit, je me suis levé... j'ai pris ma lumière, j'ai ouvert ma porte; voyant un homme fuir dans le corridor, j'ai saisi une arme, et je me suis élancé à sa poursuite en criant au voleur.

— C'est alors, et en vous entendant, monsieur, que je me suis précipité dans le corridor... armé d'un couteau-poignard, j'ai voulu arrêter ce bandit : dans notre lutte, il m'a frappé... j'ai riposté... et je l'ai tué...

— Ce misérable devait connaître les êtres de la maison... il aura su que... j'avais... renvoyé... mon domestique... il aura... cru que personne... ne couchait ici... et...

— Mon Dieu, monsieur, m'écriai-je en entendant mon maître parler d'une voix entrecoupée, et en voyant ses traits, couverts d'une pâleur de plus en plus livide, exprimer le sentiment d'une vive douleur, — monsieur... qu'avez-vous?

— Rien... rien, me dit le docteur en s'appuyant néamoins d'une main au dossier de mon lit... tandis qu'il portait vivement son autre main sur son cœur, comme s'il y eût éprouvé une souffrance aiguë.

— Ce n'est rien, te dis-je, — reprit-il d'une voix de plus en plus oppressée, les émotions violentes... me sont contraires... et... ce vol... tu conçois... mais, — ajouta-t-il, en paraissant faire un violent effort sur lui-même :

— J'aurai toujours le temps... de te panser... Heureusement, voilà... Suzon.

En effet, Suzon rentrait accompagnée de deux hommes, le portier de la maison voisine et son fils.

— Suzon... vite... ma boîte à pansement, — s'écria mon maître ; — je ne me sens pas bien, mais j'aurai le temps de mettre un premier appareil... sur la blessure de ce digne garçon.

Et, surmontant ses douleurs atroces avec un courage héroïque, mon maître, quoiqu'il fût obligé de s'y reprendre à trois fois, pensa ma blessure d'une main ferme; mais à peine m'eut-il donné ses soins, qu'il fut saisi d'une crise si violente que l'on fut obligé de le transporter chez lui.

Lorsqu'il fut couché, il me dit d'une voix éteinte, car j'avais voulu l'accompagner :

— Écris à mon fils de venir... au reçu de ta lettre...

Suzon te donnera son adresse, je veux le voir encore... mon bien-aimé Just...

— Comment?... monsieur, — m'écriai-je, effrayé de l'accent avec lequel mon maître avait prononcé ces derniers mots, — vous craignez...

Il m'interrompit en souriant tristement :

— Je comptais sur quelques mois, mais... les émotions vives... et depuis quelque temps... j'en ai eu beaucoup, ont, je le crois, bien avancé le terme...

Écris donc... à l'instant à mon fils.

. . . .

Je m'aperçus bientôt avec un douloureux étonnement que l'état du docteur Clément empirait; ses traits s'altérèrent de plus en plus; mais, au milieu de ses vives douleurs, sa sérénité ne l'abandonna pas; sa seule inquiétude était de savoir si son fils arriverait assez tôt pour recevoir ses derniers embrassements.

Je croyais mon maître incapable de parler de sa fin prochaine sans être convaincu qu'elle approchait; pourtant je ne pouvais me résigner à admettre la réalité de ses sinistres prévisions; la vieille servante, moins incrédule que moi, ne cachait pas sa morne tristesse. Vers le soir le docteur eut une crise très douloureuse, pendant laquelle il parut privé de sentiment.

A cette crise succéda un calme passager; il prit une potion dont il indiqua la préparation à sa servante, et s'assoupit.

Seul, à côté de son lit, je contemplais cette physionomie vénérable, toujours douce, paisible, quoique défaillante; à la vue de cet homme, si puissant par le savoir et par l'intelligence, si grand par le cœur, qui s'éteignait ainsi, j'étais navré.

La chambre où il gisait, bien plus pauvrement meublée que celle que j'occupais, semblait témoigner du désintéressement de cet homme, qui, après avoir gagné des millions, devait mourir dans une pauvreté sublime.



« Le père et le fils étaient demeurés étroitement embrassés. » (Page 872.)

Vers dix heures du soir, le docteur sortit de son assoupissement, il tourna sa tête de mon côté et me dit :

— Quelle heure est-il ?

— Bientôt dix heures, monsieur.

— Je t'ai souvent demandé l'heure, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Mauvais symptôme... on s'inquiète d'autant plus de la durée du

temps, qu'il vous en reste moins à dépenser... j'ai toujours remarqué cela chez ceux dont la vie s'éteint... Allons ! je ne reverrai pas mon bien-aimé Just ; c'est à peine s'il pourra être ici après-demain, je n'irai jamais jusque-là...

Nous nous sommes si souvent entretenus lui et moi de mon heure dernière, pour nous habituer à la pensée de cette *absence*, que nos adieux n'auraient eu rien de pénible... Enfin ! — ajouta-t-il avec un soupir de résignation.

— Monsieur, — lui dis-je, — vous reverrez M. votre fils... vous vous abusez...

Ne partageant pas mon espérance, le docteur reprit :

— Parlons d'autre chose... Tu sens bien, mon digne garçon, que je ne t'aurai pas sorti d'une position presque désespérée pour t'y laisser retomber après moi ; tu es intelligent, honnête, courageux, tu as l'expérience du malheur... le meilleur des enseignements, j'assurerai ton sort...

— Monsieur...

— Non pour que tu restes oisif, l'oisiveté déprave, mais tu auras ainsi le moyen d'arriver à quelque carrière honorable... A ton âge, avec ton amour du travail, tu parviendras... Te sens-tu quelque vocation déterminée ?

— Monsieur... — lui dis-je en hésitant.

— La domesticité ne te convient pas... Telle du moins qu'elle est malheureusement comprise et pratiquée ; car selon moi, le serviteur devrait faire partie de la famille... et, dans cette condition aussi, il est de grandes réformes à provoquer... Oh ! le temps... le temps ! — s'écria-t-il avec une expression de douloureux regret, puis il ajouta : — Revenons à toi.

— Je sais, monsieur, que jamais je ne rencontrerai un maître comme vous... cependant...

— Tu voudrais encore servir ?... — me dit le docteur en me regardant avec stupeur.

— Oui... monsieur... mais...

— Mais ?

— Il n'est qu'une personne au monde que je voudrais servir.

— Qui cela ? Mon fils, peut-être ?

— Non, monsieur... quoique je sache toute la noblesse de son cœur.

— Qui donc voudrais-tu servir alors ?

— Monsieur... accordez-moi une grâce.

— Parle.

— Soyez assez confiant en moi pour me promettre de ne pas m'interroger sur les motifs de la demande que je vais vous faire... ces motifs sont honorables, purs, je vous le jure...

— Je te crois... je les respecterai...

— Eh bien! monsieur... si... un jour... par un événement quelconque, je devais être séparé de vous, je vous supplierais de me faire entrer par votre protection, au service de...

— Achève!

— De Mme la princesse de Montbar.

A ces mots, mon maître, d'abord presque pétrifié, parut ensuite ressentir une satisfaction si inespérée, qu'à mon tour je le regardai avec surprise...

— Il est des rencontres de pensée bien étranges, — dit-il d'un air pensif et pénétré.

— Comment cela, monsieur?

— Si j'avais soupçonné qu'au lieu d'accepter l'indépendance que je t'offrais, tu pouvais penser à servir quelqu'un, je t'aurais demandé comme une grâce... comme un sacrifice, d'entrer chez Mme de Montbar...

— Il serait vrai, monsieur!

— Tu la connais?

— Monsieur...

— Cette question m'est échappée... ce sera la dernière... Eh bien donc! que tu la connaisses personnellement ou non, Mme de Montbar est la meilleure, la plus noble créature qui existe... et comme un grand danger peut la menacer un jour ou l'autre... juge de mon bonheur de savoir auprès d'elle un serviteur tel que toi...

— La princesse serait menacée?

— Mais tu veilleras sur elle... car heureusement ton service exigera que tu sois là... toujours là.

— Oh! oui, toujours là! — m'écriai-je. — Mais qui donc peut menacer la princesse?

Après un moment de silence, mon maître reprit :

— Les malheurs qui accablent et qui menacent Mme de Montbar sont de plusieurs sortes...

Fille admirable... elle a perdu l'affection de son père... épouse aimante... dévouée... elle est... je le crains, indignement trompée par son mari.

Le chagrin la menait au tombeau lorsqu'il y a deux mois elle s'est roidie contre la douleur... sa fierté s'est révoltée contre l'injustice du

sort ; depuis lors elle affecte le calme, la gaieté, l'amour des plaisirs... mais je la connais, tout cela ment... Elle tâche de s'enivrer pour échapper à de cruelles souffrances ; sa beauté paraît plus éclatante que jamais... mais à moi Régina m'a semblé belle, de cette beauté suprême de ceux que la fatalité doit frapper bientôt...

— Ciel ! monsieur... que dites-vous?

— A ces maux... tu ne peux rien, toi... mais il est un danger matériel, imminent, dont, par ta condition de domesticité même, tu pourras peut-être préserver la princesse.

— Oh ! dites, dites, monsieur !

— Il est un homme d'un caractère indomptable, d'une volonté de fer, d'une rare énergie, d'une richesse immense... cet homme est capable de tout... du sacrifice de sa vie même, pour assouvir ses passions ou sa haine... sa haine surtout.

— Et cet homme?...

— Il a été blessé dans ce qu'il y a de plus douloureux chez un homme de sa trempe... dans son orgueil... Il avait demandé la main de Mlle de Noirlieu...

Je tressaillis; le nom du comte Duriveau me vint aux lèvres; le vieillard reprit sans remarquer mon émotion :

— Deux fois cet homme a été dédaigneusement refusé par Mlle de Noirlieu, refus d'autant plus sanglant pour lui, qu'il était durement motivé par cette fière et courageuse jeune fille. De là, la haine implacable de ce misérable...

Il y a peu de jours, j'ai appris... de science certaine... trop certaine... que, lors du mariage de Mlle de Noirlieu avec le prince, l'homme dont je te parle a dit :

— *Mlle de Noirlieu m'a insolemment dédaigné... je me vengerai d'elle à tout prix...* — et il est malheureusement probable que l'heure de sa vengeance approche ; car il a dit récemment : *Ma vengeance marche !...* Cet homme se nomme le comte Duriveau...

— Je n'oublierai pas ce nom, monsieur.

— Prends garde !... Pour parvenir à ses fins, il est capable de tout... les moyens les plus bas, les plus ténébreux, les plus diaboliques, ceux-là surtout : soudoyer des domestiques, introduire peut-être dans la maison de la princesse une créature à lui... attirer cette malheureuse femme dans quelque piége horrible... que sais-je? Imagine ce que l'âme la plus noire, la plus impitoyable, et, il faut le dire aussi, la plus intrépidement mauvaise, peut tramer de plus abominable, et tu seras encore au-dessous de la réalité.

— Mais c'est un monstre! — m'écriai-je.

— C'est un monstre... et c'est parce que cet homme peut être horriblement dangereux pour la princesse que je meurs heureux de te savoir là, près d'elle... au sein de son foyer... Aussi, observe, épie, écoute, veille... interroge... défie-toi de tout ce qui te paraîtra suspect, défie-toi même de ce qui te paraîtra innocent, car la haine de cet homme saura prendre tous les masques, tous les détours pour arriver à son but...

Que ta surveillance soit de tous les instants... et je ne sais quel pressentiment me dit que tu sauveras peut-être cette femme angélique d'un grand péril.

— Mais, monsieur, avez-vous au moins prévenu la princesse du péril qu'elle court?

— Oui... mais dans sa courageuse fierté elle a ri de mes craintes, trouvant d'ailleurs, disait-elle, une sorte d'audacieux plaisir à braver la haine de cet homme... Effrayé de cette dédaigneuse insouciance, j'ai voulu prévenir le prince... mais alors Mme de Montbar m'a supplié de tout cacher à son mari.

— Cela est étrange! n'est-il pas vrai, monsieur?

— Si étrange... que dans l'intérêt même de la princesse je voulais passer outre... mais alors ses supplications sont devenues si pressantes, elle a invoqué des intérêts si sacrés...

Je regardai le docteur avec surprise, il ne s'expliqua pas davantage et continua :

— Ses instances ont été telles enfin, que je lui ai promis sur l'honneur de ne rien dire au prince.

— Monsieur... je puis bien peu dans ma condition... mais Mme de Montbar n'aura pas un serviteur plus dévoué, plus vigilant que moi... Je n'ai que ma vie... mais ma vie lui appartient.

— Aussi je me sens plus rassuré... Mais, dis-moi, — reprit mon maître, — la princesse te connaît-elle déjà? Il faut que je sache cela pour la forme de ma recommandation.

— Je suis complètement étranger, inconnu à la princesse, monsieur.

— Et tu te dévoues si vaillamment?... Va, ne crains rien, je ne chercherai pas à pénétrer ton secret.

Et le docteur continua, après un moment de réflexion :

— C'est cela... j'écrirai à la princesse... je chargerai mon fils de lui remettre ma lettre.

Régina, j'en suis certain, remplira cette dernière volonté d'un vieil ami, et te prendra à son service.

— Votre fils! monsieur!

— Oui... je laisserai ainsi à Mme de Montbar deux protecteurs dévoués qui exerceront leur sollicitude pour elle dans deux sphères différentes...

— M. votre fils connaît déjà la princesse, monsieur?

— Souvent je lui ai parlé d'elle, il a appris de moi à l'aimer, à la respecter...

Elle, de son côté, m'a bien des fois entendu parler de mon fils avec toute l'affection qu'il mérite; aussi la princesse m'a prié plusieurs fois depuis son mariage... de lui présenter Just... — Non pas, mon père, — m'a-t-il dit gaiement quand je lui ai parlé du désir de Régina. — Je deviendrais amoureux fou de la princesse; attends que j'aie le cœur pris ailleurs, alors je la verrai impunément. — J'ai raconté cette folie à Mme de Montbar; elle en a beaucoup ri; elle riait alors... mais, à cette heure qu'il s'agit de graves intérêts... mon fils comprendra ce qu'il y a de sacré dans la mission que je lui laisse... et que je lui détaillerai par écrit... si j'en ai la force.

Et le vieillard, dont la voix s'était de plus en plus affaiblie, paraissant fatigué par cet entretien, retomba dans une sorte d'accablement.

Malgré moi, mon cœur se brisait.

Autant j'eusse été fier, heureux, de braver toutes les humiliations, pour accomplir obscurément l'œuvre de mon dévouement ignoré... mais à la condition de l'accomplir seul, autant je souffrais à la pensée de partager cette noble tâche avec le fils de mon maître, qui, brillant de tous les avantages extérieurs, doué de rares qualités d'esprit et de cœur, devait être admis dans l'amicale intimité de Régina, tandis que je poursuivrais ma tâche, inconnu de tous...

Je l'avoue à ma honte, un moment dominé par ces basses et jalouses pensées... j'eus la lâcheté de reculer devant ma première résolution, lâcheté doublement indigne, car les dangers de Régina semblaient s'accroître... mais cette faiblesse odieuse faillit à étouffer en moi tout sentiment généreux; je fus sur le point d'avouer à mon maître que je renonçais à mon projet, n'ayant ni assez de courage, ni assez de vertu pour le poursuivre.

Heureusement, après de douloureux efforts, je sortis vainqueur de cette lutte, et m'adressant au docteur :

— Monsieur, encore une prière.

— Parle...

— Veuillez... je vous en conjure, ne pas dire à M. votre fils dans quelles circonstances singulières j'entre au service de Mme de Montbar.

— Comment?

— Pour des raisons dont je puis seul apprécier l'importance, et qui n'ont rien que d'honorable, veuillez cacher à M. votre fils que je suis peut-être... au moins par mon dévouement bien désintéressé, je vous le jure... au-dessus de la condition à laquelle je me résigne avec bonheur...

— Ainsi, tu désires?...

— Que M. votre fils ne voie en moi qu'un serviteur honnête auquel vous vous intéressez, et à qui vous voulez seulement assurer *une bonne place*... chez la princesse.

— Ton secret t'appartient, il sera sacré pour moi... En tous cas, je n'eusse pas, sans ton consentement, dit à mon fils un mot de ce que tu m'as confié...

Je le prierai... donc... ou plutôt, — dit le vieillard en se reprenant avec un accent mélancolique, — je lui écrirai tout à l'heure dans les termes que tu désires... quant à ce qui te concerne... et...

Le docteur Clément ne put achever : la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement, et le capitaine Just parut.

A l'aspect imprévu du capitaine, le docteur se dressa sur son séant et s'écria : — Mon fils ! — tandis que son visage décoloré accusait une indicible expression de souffrance aiguë et de joie ineffable... car si cette émotion soudaine, profonde, lui portait un dernier et terrible coup, le bonheur inespéré de revoir son fils triomphait de la douleur matérielle.

En entrant chez son père, la physionomie du capitaine Just était souriante, épanouie ; il ignorait tout ; profitant d'une interruption de quelques jours dans ses travaux, il se croisait avec la lettre qui lui apprenait la position alarmante du docteur.

Par une fatalité déplorable, Suzon, occupée dans sa chambre, avait ignoré l'arrivée du capitaine ; celui-ci avait été reçu par le fils du portier de la maison voisine : ce jeune garçon, depuis les événements de la veille, était, pour plus de sûreté, resté dans notre demeure. Abasourdi par la brusque arrivée du capitaine Just, n'osant le prévenir du triste spectacle qui l'attendait, il s'était borné à lui dire que M. le docteur était couché ; comme il était assez tard, le capitaine Just n'avait conçu aucune inquiétude.

Mais au moment où il entra et où le vieillard, saisi de joie, s'écriait : — Mon fils ! — Suzon, instruite alors du retour subit du capitaine, et craignant que sa présence ne causât une dangereuse émotion au vieillard, accourait, pâle, haletante, effrayée... afin de le preparer au moins à cette entrevue.

Il était trop tard.

L'apparition de la vieille servante, son air alarmé, la douloureuse altération des traits du docteur éclairèrent soudain le capitaine, et il se jeta dans les bras de son père avec une angoisse profonde.

Après un silence de quelques instants, durant lequel le père et le fils étaient demeurés étroitement embrassés, tandis que Suzon et moi nous contenions à peine nos larmes, le docteur dit d'une voix faible mais tranquille :

— Allons... du calme... mon Just bien-aimé, que cette heure ne nous soit pas... amère...

Pourquoi de la tristesse dans les adieux de deux amis comme nous? S'ils se quittent un moment, n'est-ce pas pour se retrouver plus tard?...

En prononçant ces simples paroles, l'auguste sérénité des traits du vieillard révélait sa foi profonde à la réunion et à l'immortalité des âmes.

Just, quoiqu'il partageât la foi de son père, ne pouvait imiter son stoïcisme; debout, au chevet du docteur, les deux mains sur son visage, il tâchait de cacher ses larmes.

— Mon enfant... — dit le vieillard d'un ton de doux reproche en se retournant à demi, et cherchant de sa main défaillante la main de son fils, — pourquoi ces pleurs?

Ne sais-tu pas... qu'il s'agit non d'une séparation éternelle, mais d'une *absence?*

— O mon père... mon père... déjà! — s'écria Just d'une voix pleine de sanglots.

Et il tomba agenouillé près du lit du vieillard.

— Mon enfant aimé... encore une fois, pourquoi cette douleur? Qu'y a-t-il donc de si attristant dans ces mots : *Au revoir?* Nos âmes ne sont-elles pas pures, tranquilles et toutes confiantes dans la justice du Dieu des honnêtes gens?

Après la première expansion de sa douleur, le capitaine Just retrouva ce calme stoïque auquel son père l'avait habitué; il essuya ses larmes, et dit d'une voix ferme :

— Rassure-toi... mon bon père... le souvenir de nos adieux ne me sera jamais cruel; chaque jour, au contraire, j'y songerai avec bonheur, car chaque jour abrégera pour moi... la durée de notre séparation.

Et dans les vies laborieuses et remplies comme les nôtres... le temps passe si vite, — dit le docteur en souriant doucement; — il me semble que je date d'hier... mais les instants me sont comptés... j'ai à te parler



... « Puis à ces larmes succéda une sorte d'abattement pensif. » (Page 877.)

de choses graves, et à te charger de quelques commissions avant mon départ.

Puis, me faisant un signe :

— Martin, — me dit mon maître, — prends cette clef qui est là sur ma commode, et va chercher dans le meuble d'acajou de mon cabinet le registre que tu sais.

J'obéis, et me rendis dans le cabinet du docteur.

LXVI

Le père et le fils. — Mort du docteur Clément. — Martin apprend par Claude Gérard des détails sur la vie de Régina.

Je restai quelques minutes absent.

Le docteur Clément avait sans doute profité de mon absence pour parler à son fils de la visite matrimoniale que lui avait rendue M. Dufour, le millionnaire d'Évreux; car lorsque je rentrai, le capitaine Just disait :

— Jamais, mon père. Mademoiselle Dufour est charmante; mais je n'y ai aucunement songé. D'ailleurs, j'ai toujours pensé, comme toi, que le mariage sans la possibilité d'un divorce libérateur ou vengeur n'était pas un lien équitable, mais une lourde chaîne dont la femme supportait presque seule tout le poids.

— Mon enfant, — dit le vieillard à son fils, après avoir d'un signe de tête approuvé ces paroles et pris de mes mains le registre, — tu trouveras dans ce livre, — et il le remit au capitaine, — le total exact de l'argent que j'ai gagné depuis quarante et tant d'années... Cela s'élève à deux millions sept cent et quelques mille francs... qui... si je les avais *placés,* comme on dit, me feraient à cette heure une fortune de cinq à six millions.

— Tu as gagné tant que cela? — s'écria le capitaine Just dans son orgueil filial, — et par ton seul travail?

— Oui... par mon seul travail... mon enfant aimé... Tu trouveras dans ce registre l'emploi que j'ai fait de ces sommes considérables...

— Me rendre compte de ton bien? à moi, ton fils? à cette heure? — répondit le capitaine, avec un accent de surprise pénible et de désintéressement sublime, — à quoi bon? Ne m'as-tu pas donné un état, et assuré plus qu'il ne me faut pour vivre?

— Ce n'est pas de mon bien... que je dois te rendre compte... mon enfant, mais de mes actes.

— De tes actes?

— Écoute-moi... je t'ai toujours tendrement aimé... je te l'ai prouvé... mais tu avais des milliers de *frères en humanité*... pauvres enfants délaissés par une société marâtre, et pourtant remplis d'intelligence, de cœur,

de courage, de bon vouloir... Il ne leur manquait que les moyens, que les instruments de travail : un peu de loisir et d'argent pour se faire un nom dans les arts... dans les lettres... dans les sciences...

Just regarda son père avec un étonnement mêlé d'admiration; il commençait à comprendre.

— Quand un de ces pauvres déshérités m'était signalé, — poursuivit le vieillard, — je m'assurais sévèrement qu'il méritait assistance... et il était assisté... non pas en mon nom... mon enfant... mais au tien... au nom de *monsieur* JUST... afin que ton nom fût béni!...

Just ne trouva pas un mot à répondre; de généreuses larmes coulèrent de ses yeux.

Le docteur continua :

— Si au lieu de te laisser après moi... oisif et riche à millions... je te laisse une modeste aisance, un avenir assuré et une noble carrière que tu honores, mon cher enfant, c'est que j'ai obéi à une pensée qui devrait être inscrite au front de l'édifice social... Cette pensée, la voici : NUL N'A DROIT AU SUPERFLU... TANT QUE CHACUN N'A PAS LE NÉCESSAIRE... C'est donc parce que j'ai donné le *nécessaire* à des milliers de tes frères en humanité, mon enfant, que je ne te laisse pas de *superflu*. Tu sais maintenant l'emploi de notre fortune.

Il m'est impossible de rendre la grandeur et la simplicité de cette scène, la majesté de la parole et de la physionomie du vieillard, l'admiration religieuse avec laquelle son fils l'écoutait encore, alors qu'il avait cessé de parler.

Quant à moi, cette scène imposante me frappait doublement... je comprenais, j'admirais d'autant plus la pensée austère du docteur Clément, qu'involontairement je pensais à la vie passée du malheureux Robert de Mareuil... à la vie à venir du vicomte Scipion... ces deux victimes de l'oisiveté... conséquence presque fatale d'un opulent héritage.

— Just... ai-je bien fait? — dit le vieillard.

— Oh! le plus glorieux des héritages! — s'écria le capitaine Just avec transport, en baisant pieusement le vieux registre que lui avait remis le docteur. — Merci, mon père, je me sens grandir avec toi!

— Viens... viens... mon noble et digne enfant! — s'écria le docteur saisi d'une émotion ineffable, en tendant ses bras à son fils qui s'y jeta...

Et tous deux restèrent un moment étroitement embrassés.

Bientôt le docteur, s'adressant à moi et à Suzon, nous dit avec bonté :

— Laissez-nous, mes amis... j'ai à parler à mon fils... Je n'oublierai pas ce qui te regarde, Martin. . . . .

. . . .

Nous avions quitté mon maître et le capitaine Just depuis une demi-heure environ, lorsque le bruit précipité d'une sonnette venant de la chambre du docteur nous appela. Suzon et moi, nous courûmes en hâte, notre maître expirait.

— Ma bonne Suzon... — dit-il d'une voix éteinte, — je n'ai pas voulu... m'en aller... sans te dire... merci... de tes soins... Mon fils se chargera de toi... allons... au revoir...

— Oui... va... et à bientôt... — dit Suzon en sanglotant; et se jetant à genoux, elle colla ses lèvres sur la main du vieillard.

— Et à toi aussi... Martin... — me dit-il, — j'ai voulu te dire adieu... Tout est convenu avec mon fils... ton indépendance est assurée... et si tu gardes... un bon souvenir de moi... fais pour... *qui tu sais bien*... ce que tu ferais pour ma fille... Allons... ta main... aussi...

Et, portant à mes lèvres avec une vénération filiale cette main déjà glacée, je m'agenouillai de l'autre côté du lit.

— Just... mon bien-aimé Just... — dit le docteur Clément d'une voix expirante et la physionomie illuminée par un dernier éclair de bonheur, — mon tendre fils... grâce à toi... je m'en vais bien heureux... au revoir... mon fils chéri...

Mon fils... ce fut le dernier mot du vieillard...

Quelques secondes après, le capitaine Just fermait pieusement les paupières de son père. . . . .

. . . .

La mort du docteur Clément me laissa des regrets douloureux. Malgré ses pressantes recommandations si bien d'accord avec mon ardent désir d'entrer au service de Régina, je ne voulus pas prendre cette détermination sans consulter Claude Gérard; je me rendis auprès de lui, dans le village qu'il habitait aux environs d'Évreux. Je lui racontai ma vie depuis notre séparation; le redoublement d'affection qu'il me témoigna ensuite de ce récit me paya de toutes mes souffrances passées; il me parut fier et heureux de voir de quel puissant secours m'avaient toujours été ses enseignements de morale pratique, au milieu de mes luttes pénibles contre le sort.

Quant à ce qu'il y avait de pur, d'élevé dans mon amour pour Régina, Claude devait y sympathiser d'autant plus, qu'il aimait passionnément et qu'il devait bientôt épouser une pauvre et charmante jeune fille, habitante du village où il était instituteur. Le père de sa fiancée, originaire de Sologne, où il avait des parents métayers, était depuis longtemps établi dans la commune : il y exerçait la profession de voiturier; je vis plusieurs fois cette jeune fille; elle me parut, par sa douceur, par sa

grâce naturelle, par sa beauté ingénue, mériter l'amour de Claude ; il me parla d'ailleurs avec admiration des qualités de cœur dont elle était douée ; de ma vie je n'avais vu Claude aussi profondément heureux ; j'étais presque ébloui des mille radieux bonheurs qu'il attendait de cette union pourtant bien pauvre : sa fiancée lui apportait en dot sa beauté, son bon cœur, son habitude d'une vie rude et laborieuse. . . . . .

. . . .

Claude ne douta pas que mes lettres n'eussent été méchamment interceptées par la misérable haine des ennemis qu'il avait laissés dans la commune où ma première jeunesse s'était écoulée auprès de lui ; car, quittant ces lieux le surlendemain de mon départ pour Paris, il avait donné sa nouvelle adresse à quelqu'un sur la fidélité de qui il croyait pouvoir compter ; cependant mes lettres, au lieu de parvenir à Claude par cette voie, furent détournées, perdues ou envoyées à une fausse adresse.

Si Claude Gérard avait des ennemis et des envieux, il comptait aussi quelques amis, grâce à l'élévation de son caractère ; parmi ceux-là s'était trouvé le médecin en chef de la maison d'aliénés où avait été d'abord renfermée la femme folle, entourée par Claude Gérard d'une si touchante sollicitude, et qui, un jour... victime du brutal égarement et de l'ivresse de Bamboche, avait mis au monde une petite fille.

Grâce à la puissante intervention du médecin ami de Claude, l'enfant et sa mère toujours insensée avaient été transférés à Évreux, ville voisine du village où l'instituteur exerçait ses fonctions.

A la folie d'abord furieuse de cette infortunée, avait succédé une démence inoffensive. Entre autres manies bizarres, elle portait toujours avec elle, attaché à sa ceinture, un de ces petits coffrets ronds, recouverts de drap, sur lesquels travaillent les ouvrières en dentelle, et elle agitait presque constamment ses doigts sur ce coffret, comme si elle eût mis des fuseaux en mouvement ; sauf cette aberration d'esprit, la voyant de plus en plus calme, espérant que la vue de sa petite fille opérerait peut-être sur elle une révolution salutaire, le médecin ménagea cette rencontre dans la maison d'une paysanne chez qui Claude Gérard avait placé l'enfant ; en effet, quoique la pauvre mère ne parût pas reconnaître sa fille, elle ressentit à son aspect un grand attendrissement, pleura beaucoup en la tenant embrassée... puis à ces larmes succéda une sorte d'abattement pensif, à travers lequel le médecin crut voir poindre quelques lueurs de raison ; satisfait de cette première expérience, il se promit de la renouveler.

Ce fut lors de cette seconde entrevue de la folle et de sa fille, entrevue qui se passa dans le petit jardin de la nourrice, que Bamboche, sans

doute aux aguets et profitant d'un moment où la malheureuse mère était restée seule avec sa petite fille, enleva celle-ci, et, chose inexplicable, déroba aussi le coffret à dentelle que la folle portait constamment avec elle.

Ensuite de quels événements Bamboche se trouvait-il dans ce pays?

Comment avait-il acquis la certitude que cette enfant était la sienne?

Dans quel but avait-il dérobé ce coffret, objet de nulle valeur?

Je ne pus rien savoir sur toutes ces questions, car les recherches de Claude à ce sujet avaient été vaines, et lors de la scène du vol chez le docteur Clément, Bamboche ne m'avait donné aucun détail; et enfin, la veille du jour où j'étais allé rejoindre Claude Gérard, Bamboche m'avait écrit qu'il n'avait besoin de rien, ni pour lui ni pour sa fille, qu'un hasard heureux était venu à son secours, qu'il s'éloignait, content de m'avoir prouvé que lui aussi savait être fidèle *aux serments de notre enfance*.

Claude Gérard et moi, cruellement affligés de savoir cette pauvre enfant aux mains de Bamboche, nous nous promîmes de tout tenter chacun de notre côté, afin d'en avoir quelques nouvelles.

J'eus, au sujet de Régina, de longs et graves entretiens avec Claude Gérard; je ne lui cachai rien : ni la part que j'avais prise à la ruine des méchants desseins de Robert de Mareuil, ni comment j'avais découvert la bizarre dépravation du prince de Montbar, ni cette menace du comte Duriveau : *Cette femme m'a dédaigné; à tout prix je me vengerai; ma vengeance marche*... menace effrayante de la part d'un homme de ce caractère... Je ne cachai pas non plus à Claude les craintes que l'avenir de Mme de Montbar avait inspirées au docteur Clément, et la reconnaissance de ce dernier, lorsque, sous le sceau du secret, je lui eus demandé comme une faveur inespérée les moyens d'entrer au service de la princesse.

A mon grand étonnement, Claude m'apprit sur Régina beaucoup de choses que j'ignorais, et qui augmentèrent encore mon intérêt pour elle; toutes ces particularités, Claude les tenait du capitaine Just.

Ces deux hommes, une fois rapprochés par le hasard, s'étaient trouvé tant de points de contact, qu'ils se lièrent bientôt d'une étroite amitié. Venant un jour à parler de l'ignoble esprit de négoce et de la cupidité sordide qui, *de par* l'autorité paternelle, préside presque toujours aux mariages des jeunes filles riches, pauvres créatures ainsi mariées sans amour, sans désirs, sans foi dans l'homme qu'elles épousent, sans respect pour un lien qu'aucune sympathie ne resserre, et forcées de choisir entre une vie morne, froide, qui glace le cœur, ou l'entraînement des passions coupables; à propos de jeunes filles, le capitaine Just cita comme type de

beauté, de charme, d'esprit et de vaillance une jeune personne que son père, le docteur Clément, connaissait depuis longues années... Mlle Régina de Noirlieu.

Claude écouta son nouvel ami avec un redoublement d'attention, mais sans laisser pénétrer l'intérêt qu'à cause de moi il portait à Régina. Le capitaine Just lui apprit que l'un des plus grands chagrins de Mlle de Noirlieu résultait de l'éloignement que lui témoignait son père, qui l'avait pourtant idolâtrée pendant son enfance et sa première jeunesse : l'injuste accusation qui pesait encore sur la mémoire de la mère de Régina était le seul motif de l'aversion du baron de Noirlieu, qui avait cru découvrir, depuis peu d'années, que Régina n'était pas sa fille. La baronne de Noirlieu avait cependant dit en mourant : « — *Un serment m'oblige à me taire... même à cette heure suprême; mais, un jour, mon* INNOCENCE SERA RECONNUE. » Les espérances de Régina, à propos de la réhabilitation de la mémoire de sa mère, étaient-elles basées sur ces seules paroles ou sur des faits plus précis? Claude ne put m'en instruire. Se souvenant de la tendresse dont son père l'avait d'abord entourée, Régina l'aimait toujours, l'aimait d'autant plus, qu'elle le voyait en proie à une douleur farouche, incurable, qui le minait sourdement; ayant la conscience de l'innocence de sa mère, Régina poursuivait sa réhabilitation de vœux ardents, parce que cette réhabilitation devait aussi lui rendre le cœur de son père. Dans l'espoir d'attendrir cet homme inexorable, qui, dans la bizarrerie de sa douleur, n'avait pas voulu voir sa fille depuis son mariage, chaque jour Régina se rendait chez son père, sollicitant, mais en vain, à sa porte, la permission de le voir; à chaque refus, elle opposait une patiente espérance, et, sans jamais se lasser d'être rebutée, elle revenait le lendemain, toujours respectueuse et résignée.

Quant au suicide de Robert de Mareuil, et au mariage de Régina avec le prince, ces faits furent ainsi expliqués à Claude par le capitaine Just, selon les bruits du monde :

Mlle de Noirlieu, ayant aimé M. de Mareuil dès son enfance, lui avait promis de n'être jamais qu'à lui; cependant l'éloignement, l'absence, le silence absolu du comte, peut-être aussi de vagues rumeurs sur la dissipation de sa vie stérile et prodigue avaient refroidi chez Régina les sentiments de ce premier amour.

Le baron de Noirlieu, ayant hâte de marier sa fille, dont la présence lui pesait douloureusement, lui proposa plusieurs partis, entre autres le prince de Montbar et le comte Duriveau. Si, malgré l'incompréhensible obsession de son père, Régina refusa obstinément M. Duriveau, sans agréer davantage les soins du prince, elle fut cependant frappée du

charme et de l'esprit de M. de Montbar. Vers cette époque, M. de Mareuil vint rappeler à Régina une promesse sacrée; la loyauté chevaleresque de cette jeune fille, la vue et probablement la correspondance de celui qu'elle avait aimé dès son enfance fixèrent sa résolution : elle déclara à son père qu'elle voulait épouser Robert. Le baron de Noirlieu fut inflexible, malgré les prières, les supplications de Régina. Soudain l'on apprit le suicide de M. de Mareuil, suicide inexplicable et inexpliqué pour tout le monde, excepté pour Régina, pour moi, et pour les complices des ténébreuses machinations de Robert.

Un moment éloignés par la force des circonstances, M. Duriveau et M. de Montbar renouvelèrent leurs instances auprès de Mlle de Noirlieu. Toujours sincère, elle ne cacha pas à M. Duriveau sa profonde antipathie, et dit à M. de Montbar :

« — Liée par une promesse sacrée, j'ai dû refuser de vous épouser: un funeste événement m'a rendue libre; j'accepte l'offre de votre main, et vous pourrez compter sur un cœur loyal et digne de vous. » Le prince, passionnément épris de Régina, parvint à surmonter la résistance du baron de Noirlieu, qui tenait toujours pour M. Duriveau, et, au dépit furieux de celui-ci, le mariage eut lieu.

Pendant six mois la princesse de Montbar parut la plus heureuse des femmes; mais au bout de ce temps, une grande froideur régna tout à coup entre le prince et sa femme; celle-ci tomba dans une mélancolie profonde dont le docteur Clément avait été douloureusement alarmé; le prince parut aussi pendant quelque temps sombre, agité, car il adorait, disait-on, sa femme... Puis à cette tristesse succéda chez lui une indifférence, réelle ou feinte? on ne savait.

La santé de la princesse s'altérait de plus en plus... lorsque, environ deux mois avant la mort du docteur Clément, un changement extraordinaire se remarqua dans les habitudes de Mme de Montbar; elle avait depuis longtemps vécu retirée, dans une solitude presque complète; soudain elle rechercha le tumulte des fêtes; jeune, spirituelle, charmante, la princesse de Montbar fut bientôt une des femmes les plus entourées de Paris; les hommes à la mode se disputèrent ses moindres préférences, mais la médisance continua de respecter la vie de Régina.

La position de la princesse de Montbar ainsi résumée dans nos entretiens avec Claude Gérard, il approuva, il encouragea ma résolution. Je devais, selon lui, poursuivre jusqu'au bout mon œuvre de dévouement ignoré de Régina, dévouement qui m'était alors doublement imposé et par mes propres sentiments et par le vœu suprême du docteur Clément, dont la bonté généreuse m'avait mis pour toujours au-dessus du besoin.



« Je restai seul avec ma future maîtresse. » (Page 884.)

« — Une fois cette œuvre accomplie, autant qu'il aura été en toi de l'accomplir, — me dit Claude Gérard en nous quittant, — tu reviendras auprès de moi ; nous ne nous quitterons plus, et puisque tel est ton désir, tu partageras ces travaux d'enseignement qui, par les résultats que j'obtiens, me deviennent de jour en jour plus chers... Si tu éprouves quelque doute sur ta ligne de conduite, si tu as besoin de quelques avis, écris-moi... Mon sentiment du juste et du bien, joint à ma paternelle affection pour toi, guidera sûrement mes conseils. »

Fort de l'appui et de l'approbation de Claude Gérard, je le quittai avec une foi nouvelle et profonde dans la mission que je devais accomplir et qui pour moi se résumait ainsi :

Déjouer la vengeance du comte Duriveau.

Rendre à Régina l'affection de son père.

Concourir à la réhabilitation de la mémoire de sa mère.

Ramener le prince à ses pieds...

Voir enfin la princesse de Montbar heureuse... complètement heureuse.

Tâche immense, impossible, si je jugeais d'après le peu de moyens d'action dont, hélas ! je pouvais disposer, moi si humble, si obscur, si infime...

Tâche réalisable peut-être, si j'en croyais cette *foi dans mon amour*, qui pouvait, comme la foi dont parle l'Évangile, transporter des montagnes. . . . .
. . . .

LXVII

Martin entre au service de la princesse de Montbar.

Je revins à Paris...

La recommandation du docteur Clément, transmise par son fils à la princesse de Montbar, avait été si puissante, qu'à mon retour de chez Claude, le capitaine Just me prévint que le maître d'hôtel du prince avait l'ordre de me recevoir parmi les gens de la maison dès mon arrivée à Paris, et de me présenter à la princesse.

Je fus tout à fait certain que le docteur Clément m'avait scrupuleusement gardé le secret, car à la manière dont le capitaine Just m'annonça ma réception dans la maison de la princesse, il ne parut pas soupçonner les graves intérêts qui me faisaient entrer chez elle; il ne vit sans doute en moi qu'un domestique enchanté de trouver *une bonne condition*.

Enfin je touchais à ce jour depuis si longtemps et si impatiemment désiré; j'allais voir réaliser cette espérance jusqu'alors regardée par moi comme un rêve... J'allais habiter sous le même toit que Régina.

Je ne puis dire avec quel battement de cœur je frappai pour la première fois à la porte de l'hôtel de Montbar. Je demandai le principal domestique, qui, après avoir lu un mot que je lui remis de la part du capitaine Just, afin de constater mon identité, me dit de le suivre chez la princesse.

Après avoir gratté à la lourde portière d'un petit salon, il m'introduisit, en disant à Régina occupée à écrire :

— Voilà le valet de chambre que madame la princesse attendait.

— C'est bien... — répondit-elle sans discontinuer d'écrire et sans me regarder.

Le maître d'hôtel sortit; je restai seul avec ma future maîtresse.

La princesse était enveloppée dans une robe de chambre de cachemire fond orange à palmettes, qui dessinait sa taille de Diane chasseresse; ses admirables cheveux noirs, naturellement ondés, se tordaient en une grosse natte derrière sa tête, et son petit pied, chaussé d'une mule de maroquin brodé d'argent, dépassait les plis traînants de sa robe, dont la

manche un peu flottante laissait voir le commencement d'un bras blanc, poli comme l'ivoire, et le poignet élégant de sa main charmante.

Un suave parfum remplissait ce salon, tendu de damas vert, rehaussé de baguettes dorées; la table à écrire de la princesse était pour ainsi dire entourée d'un buisson de fleurs massées dans une jardinière demi-circulaire, très basse et placée sur le tapis; il y avait encore une grande quantité de fleurs disposées dans des coupes et des vases de magnifique porcelaine placés çà et là sur des meubles d'une rare somptuosité.

Je n'avais de ma vie vu une pareille profusion de fleurs rares et un luxe de si bon goût. La lumière arrivait dans ce parloir à travers un store de satin où étaient peints des oiseaux de mille couleurs. Ce demi-jour mystérieux, le profond silence qui régnait dans l'appartement, situé sur le jardin, la douce odeur des fleurs et du léger parfum qui s'exhalait de la chevelure ou des vêtements de Régina, que dirai-je enfin? la vue de cette femme si belle et si longtemps adorée du fond de ma misère et de mon obscurité, me causèrent d'abord une sorte d'enivrement... de vertige.

Régina, ayant terminé d'écrire sa lettre, me dit en me montrant un bougeoir de vermeil placé sur sa table :

— Allumez cette bougie, je vous prie... il y a sur la cheminée du papier pour cela...

Obéissant à l'ordre de la princesse, je pris à l'endroit indiqué, dans un petit cornet de porcelaine, une sorte de longue allumette de papier rose, je la présentai à la flamme du foyer et j'allumai le bougeoir.

— Merci... — me dit la princesse de sa voix douce et bonne.

Puis, tout en cachetant sa lettre et en y écrivant l'adresse, elle ajouta sans lever les yeux sur moi :

— Vous vous nommez... Martin?

— Oui, madame la princesse.

— M. le docteur Clément, un des hommes que j'aimais et que je vénérais le plus au monde, — me dit la princesse d'une voix légèrement émue, — vous a si instamment recommandé à moi, que je vous prends à mon service en toute confiance.

— Je tâcherai de mériter les bontés de madame la princesse. — lui dis-je en m'inclinant.

Régina, sa lettre écrite, quitta son bureau et alla s'asseoir dans une bergère au coin de sa cheminée; s'accoudant alors sur le bras de ce meuble, et voulant sans doute juger de ma physionomie, elle attacha pendant un instant sur moi un regard pénétrant quoique un peu embarrassé; ses grands yeux noirs et humides ayant ainsi rencontré les miens, je les baissai aussitôt, et malgré moi mon visage se couvrit d'une vive

rougeur. Je frémissais à la pensée que la princesse allait peut-être remarquer cette maladroite rougeur; heureusement il n'en fut rien, je pense, car elle reprit bientôt :

— Je dois vous dire d'abord à quelles conditions vous servirez ici, vous aurez mille francs de gages, cela vous convient-il?

— Oui, madame la princesse.

— Vous serez habillé et vous mangerez à l'office, bien entendu; d'ailleurs, si, comme je l'espère, votre service me satisfait, vos gages seront augmentés l'an prochain.

— Je ferai mon possible pour contenter madame la princesse...

— Cela vous sera facile... Je ne vous demande que du zèle et de l'exactitude dans votre service, — me dit la princesse avec bonté.

— Je crains seulement de n'être pas tout de suite bien au fait du service de madame la princesse.

— Mon service est très simple, voici en quoi il consiste : vous aurez soin de ce parloir et des deux salons qui le précèdent; vous veillerez à ce que mes jardinières et mes vases soient toujours remplis de fleurs fraîches et arrangées avec goût; vous vous entendrez pour ces fournitures avec ma fleuriste; vous essuierez ensuite, avec précaution, ces porcelaines et ces objets d'art que vous voyez sur ces étagères; de temps à autre vous épongerez légèrement les tableaux qui sont dans cette pièce et dans les autres; vous me servirez ensuite mon déjeuner ici; puis, l'après-dîner, lorsque je ne sortirai pas, vous vous tiendrez dans le salon d'attente, afin de m'annoncer les personnes qui viendront me voir... Si je sors, vous irez faire les commissions dont je vous aurai chargé; sinon, vous pourrez disposer de votre temps. Vous servirez ensuite au dîner avec le maître d'hôtel et le valet de chambre de M. de Montbar; si le soir je suis chez moi, vous resterez au salon d'attente; si je sors, votre soirée vous appartiendra. Voilà à peu près en quoi consistera votre service.

— Du moins, la bonne volonté ne me manquera pas, madame la princesse...

— J'en suis persuadée; si vous êtes embarrassé pour quelque chose, adressez-vous au maître d'hôtel... ou à Mlle Juliette, ma femme de chambre; ils vous mettront au fait de ce que vous ne saurez pas... Je n'ai pas besoin de vous dire que M. de Montbar tient à ce que la meilleure intelligence règne parmi les gens de sa maison... Je ne doute pas de la facilité de votre caractère... Dites-moi, vous savez lire et écrire?

— Oui... madame la princesse.

— Et compter?

— Oui, madame la princesse.

— Vous serez chargé de régler, chaque mois, avec certains fournisseurs dont je vous donnerai la liste, et chaque mois aussi vous m'apporterez votre livre de dépenses très exactement... je n'aime pas les mémoires en retard.

— Je me conformerai aux ordres de madame la princesse.

— Allons... j'espère que vous resterez longtemps chez moi, et que je serai satisfaite de vous.

— Madame la princesse peut être certaine que je ferai pour cela tout mon possible.

— Dès demain vous commencerez votre service auprès de moi... Aujourd'hui vous vous mettrez au fait des habitudes de la maison... seulement vous porterez cette lettre à son adresse...

Et Régina me donna la lettre qu'elle venait d'écrire.

— Faudra-t-il demander une réponse, madame la princesse?...

— Oui... vous monterez vous-même la lettre à l'antichambre et vous attendrez... Mais dans le cas où Mme Wilson... c'est le nom de la personne à qui j'écris, ne serait pas chez elle... vous laisserez la lettre.

Après un moment de silence, la princesse reprit :

— Dites-moi, Martin... il est entendu que lorsque je sors en voiture vous ne me suivez jamais... Ceci est le service des valets de pied. Cependant, comme il se pourrait qu'une fois par hasard j'eusse besoin de vous pour me suivre, je préfère vous prévenir... D'ailleurs, lors de ces rares sorties, vous ne porterez pas plus la livrée que vous ne la porterez habituellement.

— Je serai toujours prêt à obéir aux ordres de madame la princesse, c'est mon devoir.

— Ah! j'oubliais... — reprit Régina, et son visage trahit une impression pénible. — Une fois pour toutes... et sans que j'aie jamais besoin de vous réitérer cet ordre, vous irez chaque matin de très bonne heure vous informer des nouvelles de M. le baron de Noirlieu... mon père...

— Oui, madame la princesse...

Puis, comme si elle eût voulu se distraire des tristes pensées que venait sans doute d'éveiller en elle l'ordre qu'elle m'avait donné, ou voulant peut-être ne pas me laisser pénétrer son émotion, Régina me montra un bouquet de *daphné* blanc, placé dans une petite coupe de verre de Venise enrichi de pierres fines, et posée sur une table de bois de rose, où je vis aussi un mouchoir brodé, un livre entr'ouvert et un ouvrage de tapisserie commencé.

— J'aime beaucoup l'odeur du *daphné*, — me dit la princesse; —

vous vous entendrez avec ma fleuriste, afin que chaque jour j'aie dans cette coupe une branche fleurie de cet arbuste...

Mme de Montbar ayant de nouveau gardé un moment le silence, reprit avec une certaine hésitation :

— Le docteur Clément m'a écrit, et son fils m'a répété que vous étiez la probité même... Je sais avec quel courageux dévouement vous avez, au péril de votre vie, lutté contre un misérable qui s'était introduit chez votre maître pour le voler...

— J'ai fait mon devoir, madame la princesse.

— Je le sais, mais ceux qui accomplissent si bravement leur devoir... sont rares... En un mot, tout le bien que l'on m'a dit de vous doit me faire penser qu'à ces deux excellentes qualités : le dévouement et la probité... vous joignez sans doute la discrétion?

Et la princesse attacha de nouveau sur moi un regard ferme et pénétrant.

J'avais un dangereux écueil à éviter dans cette première entrevue avec Régina : — paraître au-dessus de ma condition par mon langage, je dirais par mes sentiments... si je n'avais rencontré d'admirables dévouements domestiques. — Il me fallait donc m'observer sans cesse, et résister surtout impitoyablement à la funeste tentation de me *rendre intéressant* aux yeux de la princesse. Tout eût été perdu pour mes projets, du moment où elle aurait vu en moi autre chose qu'un serviteur simple, honnête et zélé.

Ainsi, la princesse, en me demandant si elle pouvait compter sur ma discrétion, songeait sans doute à me charger de quelque commission délicate. L'espoir d'obtenir déjà une preuve de sa confiance me rendit heureux; je répondis avec un accent de simplicité sincère, en affectant cependant un peu de surprise :

— Madame la princesse veut dire que je ne rendrai compte qu'à elle de ses commissions?

— Voici ce que je veux dire, — reprit la princesse avec un léger embarras : — On s'adresse souvent à moi pour des secours... et s'il est des infortunes dignes de pitié... il en est malheureusement d'autres qui sont feintes ou causées par l'inconduite... Je voudrais donc vous charger d'aller quelquefois aux informations sur les personnes qui me demandent des aumônes, afin d'obtenir des renseignements certains; vous vous mettrez pour cela en rapport avec les portiers, les voisins, que sais-je?... Enfin comprenez-vous ce que j'attends de vous dans ces circonstances, — ajouta la princesse en paraissant douter un peu de mon intelligence, — me comprenez-vous bien?



« Elle embrassa son enfant avec effusion. » (Page 896.)

— Oui, madame, la princesse... et je tâcherai que madame puisse avoir confiance dans les renseignements que je lui fournirai.

Après un moment de réflexion, la princesse me dit :

— Alors je vous donnerai aujourd'hui même une commission de ce genre.

Et tirant le tiroir de la petite table de bois de rose placée près d'elle, Régina prit un papier, le lut, et me demanda :

— Connaissez-vous la rue du Marché-Vieux?

— Non, madame la princesse.

— Cette rue doit être du côté de la rue d'Enfer.

— Je la trouverai facilement, madame la princesse.

— Eh bien! au numéro 11 de la rue du Marché-Vieux, habite une malheureuse veuve nommée Mme Lallemand... elle est paralytique et hors d'état de quitter son lit. Sa fille, âgée de onze ou douze ans au plus, est déjà venue ici deux fois m'implorer pour sa mère. Cette enfant m'a tellement intéressée, que je lui ai donné des secours... Avant-hier je l'ai revue; elle m'a suppliée de venir voir sa mère, celle-ci ayant, disait-elle, à me confier quelque chose de la plus grande importance pour elle; mais ne pouvant bouger de son lit, ne sachant pas écrire et ne voulant pas charger une enfant de l'âge de sa fille d'une commission si grave, elle était forcée de me prier de venir la voir. Je le lui ai promis, et j'irai demain; seulement, comme l'enfant m'a dit que les voitures pouvaient à peine entrer dans cette petite rue d'un quartier perdu, où l'apparition de ma voiture ferait d'ailleurs événement, ce qui me serait fort désagréable, vous irez tantôt chez cette pauvre femme, afin de savoir à quel étage elle demeure, et de m'épargner ainsi l'embarras de la demander dans la maison, où il n'y a pas de portier, m'a dit l'enfant.

— Faudrait-il annoncer à cette femme la visite de madame la princesse pour demain?

— Oui, cela la rendra heureuse un jour d'avance... Vous lui direz que je serai chez elle sur les neuf ou dix heures du matin, — ajouta la princesse après un moment de réflexion.

— Madame la princesse désire-t-elle que je tâche de prendre quelques informations sur cette femme?

— Cette fois, c'est inutile... je crois tout ce que m'a dit sa petite fille... une enfant de cet âge serait incapable de mentir ou de tromper à ce point.

A cette réflexion de Régina, j'aurais dû, instruit par l'expérience, me souvenir, hélas! que trop souvent la corruption atteint jusqu'à l'enfance; mais j'étais loin de prévoir que cet appât tendu à l'âme généreuse de Régina cachait un piège horrible... une machination diabolique...

Cette triste révélation ne viendra que trop tôt.

— Tenez, voici l'adresse de cette pauvre femme, — me dit Régina en me remettant un papier. — Allez d'abord chez Mme Wilson porter ma lettre, puis vous ferez cette autre commission.

Au moment où j'allais sortir, la princesse ajouta avec beaucoup de bienveillance et de dignité :

— C'est grâce aux excellentes recommandations du docteur Clément que je vous donne une preuve de confiance dès le premier jour de votre entrée à mon service; j'espère que vous y répondrez par votre zèle et par votre discrétion.

— Je ferai tout ce que je pourrai afin de satisfaire madame la princesse.

Et je quittai l'appartement de Mme de Montbar. . . . .
. . . .

Il m'est impossible d'exprimer les mille pensées dont je fus agité ensuite de ma première entrevue avec Régina; ce fut une sorte d'étourdissement d'esprit si violent que je montai en hâte à ma chambre, afin de me recueillir et de reprendre le sang-froid nécessaire pour supporter, sans trouble, les regards de mes nouveaux *camarades*.

L'impression terrible qui domina d'abord toutes les autres et que je ne cherchai pas à me dissimuler, tant elle m'épouvantait, fut un ressentiment d'amour passionné... brûlant... sensuel, que je n'avais jamais éprouvé pour Régina. Jusqu'alors toujours grave et austère, entourée du prestige sacré de sa tristesse filiale, Régina m'était apparue dans une sphère si élevée, elle placée si haut, moi si bas et si loin, que je n'avais pu subir l'influence de la *femme*... de la femme jeune, belle, charmante.

Anéanti sous ces impressions remplies de charme et de terreur, un moment j'eus peur... ma résolution m'abandonna... j'entrevoyais un avenir de tortures sans nom, que je n'avais pas soupçonnées. Ce beau rêve de vivre sous le même toit que la princesse, de jouir à chaque instant d'une intimité presque forcée par mes relations domestiques... ces transports, à la seule pensée de la voir, de l'entendre chaque jour... ce bonheur ineffable de pouvoir me dire, en parlant d'elle, *ma maîtresse*, de lui appartenir en effet, corps et âme... tant de ravissantes visions se dissipèrent du moment où j'envisageai cette réalité : UN VALET AMOUREUX FOU DE SA MAITRESSE... passion insensée à force de honte, de ridicule, de bassesse; passion irritée, exaspérée à chaque instant par la femme qui la cause à son insu; car, si réservée qu'on soit, l'on *se gêne encore si peu* devant son valet!

Et ce n'était pas tout : la moindre émotion trahie, un regard, une rougeur furtive, le plus léger trouble dans ma voix, un tremblement involontaire, pouvaient non seulement me faire chasser de cette maison avec ignominie, mais je perdais à jamais l'occasion de servir peut-être grandement la princesse; car j'avais déjà eu, quoiqu'elle l'ignorât, une part d'action assez large, assez salutaire sur la vie de Régina pour espérer encore quelque fruit de mon dévouement.

En présence d'un tel avenir, mon courage fut encore sur le point de faillir; puis surmontant mon lâche effroi, songeant aux dernières recommandations du docteur Clément, aux encouragements de Claude Gérard, je résolus de poursuivre ma tâche et de lutter courageusement; comparant enfin ma position présente, si pénible qu'elle fût, à mes misères passées, alors que, las de souffrir de la faim et du froid, j'avais attendu, espéré la mort au fond de la cave où je m'étais enseveli vivant, il me sembla entendre la voix amie et austère de Claude Gérard me reprocher mon indigne faiblesse, comme un outrage aux jours meilleurs qu'un sort providentiel m'avait récemment assurés.

La cloche du déjeuner sonna et me réunit à mes nouveaux *camarades :* le maître d'hôtel, le cuisinier, le valet de chambre du prince et les deux femmes de la princesse. Les gens de livrée et d'écurie prenaient leurs repas chez le portier de l'hôtel. Je fus cordialement accueilli par mes compagnons de service; Mlle Juliette, première femme de chambre de la princesse, proposa même de donner le soir chez elle un *thé* pour fêter ma bienvenue; il me fut facile de voir, à la réserve ou à l'insignifiance des propos tenus à l'office pendant ce premier repas, que l'on n'était pas encore en confiance avec moi. Je crus utile et prudent de faire acte de bon compagnonnage en offrant à mes convives de me charger des commissions qu'ils pourraient avoir en allant remplir les ordres de la princesse; Mlle Juliette, la femme de chambre, accepta et me pria, puisque j'allais porter une lettre chez Mme Wilson, d'inviter Mlle Isabeau à venir le soir même prendre le thé avec nous, si elle était libre.

Je me rendis d'abord chez Mme Wilson; elle occupait une très élégante maison de la rue de Londres, où se trouvaient les bureaux de M. Wilson, riche banquier américain. Le domestique qui me reçut à l'antichambre me dit que Mme Wilson était sortie; je lui remis la lettre de ma maîtresse, et le priai de me conduire auprès de Mlle Isabeau, la femme de chambre. Je trouvai cette jeune fille occupée à coudre. Elle était loin d'être belle; mais elle avait une taille svelte et gracieuse, de magnifiques cheveux et une certaine distinction de manières. Ayant appris que Mme Wilson était *l'amie intime* de la princesse, il ne me parut pas sans intérêt de causer avec Mlle Isabeau, qui d'ailleurs s'y prêta avec la meilleure volonté du monde, car elle me parut singulièrement *parlante.*

— Je suis chargé, mademoiselle, — lui dis-je, — de vous prier de venir prendre le thé chez Mlle Juliette.

— Avec grand plaisir, monsieur, — me répondit Mlle Isabeau d'un air surpris. — Donnez-vous la peine de vous asseoir... Mais je n'ai pas l'avantage de...

— Je suis nouvellement entré, comme valet de chambre, chez Mme la princesse de Montbar, et j'apportais une lettre de ma maîtresse pour Mme Wilson.

— Ah ! très bien, monsieur... c'est différent... Madame est sortie, elle ne doit pas rentrer avant quatre ou cinq heures... Vous remercierez bien, n'est-ce pas ? Juliette pour moi. Comme madame va au spectacle et au bal ce soir, je crois même avec la princesse... j'aurai, je l'espère, ma soirée libre... C'est bien aimable à Juliette d'avoir pensé à moi... une nouvelle amie.

— Ah ! il n'y a pas longtemps que vous connaissez Mlle Juliette?

— Mon Dieu, non; notre amitié date de l'amitié de nos deux maîtresses... Madame m'a envoyée plusieurs fois chez la princesse, c'est comme cela que j'ai fait connaissance avec Juliette.

— Je croyais Mme Wilson l'amie intime de ma maîtresse?

— Certainement, mais on peut être intime sans se connaître pour cela depuis longtemps... Aussi... tenez, entre nous, ce n'est pas pour vanter ma maîtresse... mais sans elle... la princesse...

— La princesse?...

— Ma foi, écoutez donc, du train où elle allait, elle serait peut-être à cette heure morte de chagrin.

— Vraiment ! — m'écriai-je; puis j'ajoutai : — Vous concevez, mademoiselle, mon étonnement... étant tout nouveau dans la maison... et n'ayant pas remarqué que *Madame*... fût triste...

— A cette heure, elle n'est plus triste, certainement; mais il y a deux mois c'était à fendre le cœur; heureusement la princesse a fait connaissance avec *Madame*, et alors tout a changé.

— Votre maîtresse fait des miracles, il me semble...

— Je crois bien, elle est si vive, elle aime tant le plaisir pour elle et pour les autres, elle a tant d'esprit, elle est si gaie, qu'il n'y a pas de mélancolie qui tienne avec elle... Aussi, elle vous a joliment arrangé la tristesse de la princesse. Elles sont maintenant toujours en fêtes, en plaisirs. Tenez, aujourd'hui encore, je crois qu'elles vont ensemble aux Italiens et de là au bal...

Notre entretien fut interrompu par l'arrivée d'une gouvernante anglaise, tenant par la main la plus jolie enfant que j'eusse jamais vue, un ange de beauté, de fraîcheur et de grâce.

— Si Madame rentrait avant moi, mademoiselle Isabeau, — dit la gouvernante, — vous la préviendriez que j'ai emmené Mlle Raphaële se promener, car il fait très beau.

— Très bien, madame Brown, — dit la femme de chambre.

— Adieu, ma bonne Isabeau, — dit Raphaële en embrassant affectueusement la camériste; — je te rapporterai un gâteau...

Et l'enfant, toute joyeuse, sortit en sautant.

— Quelle charmante petite fille!... — dis-je à Isabeau.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie, Mlle Raphaële? Et gentille, et bonne, jamais fière; il n'y a pas un meilleur cœur... Ah! l'on peut dire que si celle-là ne rend pas un jour un mari heureux... c'est bien qu'il ne le voudra pas... Pauvre petite... Seulement, ça sera si bon, que ça n'aura pas de défense... C'est pas comme Madame!... Ah! elle... par exemple...

Cet entretien qui, pour mille raisons, m'intéressait extrêmement, fut de nouveau interrompu; on demanda Mlle Isabeau à la lingerie; je ne jugeai pas devoir rester plus longtemps, et je pris congé de Mlle Isabeau, qui me dit :

— A ce soir, monsieur... Votre nom, s'il vous plaît?

— Martin.

— Monsieur Martin, vous direz à Juliette que j'aurai ce soir de bonnes histoires *toutes chaudes* à lui raconter... pas sur mes maîtres, bien entendu... monsieur Martin, mais sur les maîtres des autres...

— Je comprends, — lui dis-je en riant, — c'est un échange; de cette façon, le diable n'y perd rien.

— Que voulez-vous, monsieur Martin, — me dit ingénument Mlle Isabeau; — on voit, on écoute, on se souvient, on confie cela à des amis... comme un secret... et puis après on ne répond de rien.

Un pressentiment presque certain me dit que le soir, *au thé* que donnait Mlle Juliette, je devais entendre de curieuses révélations.

En sortant de chez Mme Wilson, je me hâtai de me rendre rue du Marché-Vieux, près de la rue d'Enfer, afin de visiter la pauvre femme paralytique chez qui la princesse de Montbar devait se rendre le lendemain.

LXVIII

Mme Lallemand. — Le soupçon. — Conversation entre deux époux.

J'arrivai rue du Marché-Vieux, sorte de ruelle si étroite, qu'une voiture pouvait difficilement y pénétrer. Guidé par l'adresse que m'avait remise la princesse, j'entrai dans la maison de la femme paralytique; une sombre allée, où je ne vis pas de loge de portier, conduisait à l'escalier, aussi très obscur. Afin de me renseigner sur l'étage où demeurait Mme Lallemand, je frappai à deux portes s'ouvrant sur le palier du premier.

Personne ne me répondit.

Supposant ces chambres habitées par des ouvriers alors en journée, je montai au second; je frappai encore.

Même silence.

Assez étonné de cette solitude, je montai au troisième et dernier étage, sauf les combles; je heurtai de nouveau et inutilement à plusieurs reprises. J'allais redescendre, croyant m'être trompé de numéro, lorsque j'entendis un bruit de pas se rapprocher de la porte, et une voix d'enfant demanda :

— Qui est là?

— C'est quelqu'un qui vient voir Mme Lallemand de la part de Mme la princesse de Montbar... — répondis-je.

Aussitôt la porte s'ouvrit; je vis une petite fille de onze ou douze ans, d'une figure douce et naïve.

— Mme Lallemand demeure ici? — lui dis-je en jetant un regard sur une première pièce nue, délabrée, où aboutissait l'escalier d'un grenier, sans doute.

— Oui, monsieur, — me répondit l'enfant, — elle est couchée et ne peut pas se lever.

— Puis-je la voir, et lui parler de la part de Mme la princesse?

— Je vais le lui demander, monsieur, — me dit la petite fille, qui revint au bout de quelques instants m'ouvrir une porte, et j'entrai.

Une femme jeune encore, à l'air souffrant, à la physionomie inté-

ressante, était couchée sur un grabat au milieu d'une chambre qui trahissait une profonde misère. Lorsque j'eus dit à cette femme qu'elle recevrait sûrement le lendemain matin la visite de la princesse, des larmes coulèrent de ses yeux, et par un mouvement de joie touchant, elle embrassa son enfant avec effusion, puis elle m'exprima sa reconnaissance pour la princesse en des termes si simples, si naturels, si profondément sentis, que, vivement ému de cette scène, je me promis de rendre compte à ma maîtresse de cette impression si favorable à sa protégée.

Quand je pense, à cette heure, que tout cela était de la part de cette créature une comédie qui cachait un infâme guet-apens, je suis encore à comprendre la possibilité d'une si effroyable dissimulation.

Je quittai la rue du Marché-Vieux si complètement rassuré par ce que je venais de voir et d'entendre, qu'il ne me vint pas à la pensée de prendre des renseignements sur Mme Lallemand; j'oubliais même l'étonnement que j'avais ressenti en trouvant cette maison uniquement habitée par la protégée de la princesse.

Rentré à l'hôtel, je m'habillai avec soin; je devais le soir servir à table. Le tailleur du prince était excellent. Je revêtis un habit du plus beau drap noir, élégamment coupé. Lorsque ma toilette fut terminée, je me regardai dans la petite glace de ma chambre; soigneusement cravaté de batiste blanche, chaussé de bas de soie noire et d'escarpins bien luisants à boucles d'or, je ne craignis pas d'être reconnu par le prince, qui ne m'avait adressé la parole qu'une fois, et alors qu'à moitié ivre il me plaisantait sur les haillons dont j'étais couvert.

En entrant dans l'office de la salle à manger, je trouvai le maître d'hôtel et le vieux valet de chambre du prince, qui me dit affectueusement :

— Avant d'aider au couvert, mon cher ami, avez-vous été voir si le feu du parloir de *madame* allait bien? Elle ne peut tarder à rentrer...

— Non, monsieur Louis, lui dis-je; je n'y avais pas songé et j'y vais...

— N'oubliez pas aussi, lorsque *madame* rentrera, de vous trouver à la porte du parloir d'attente pour la recevoir.

— Je vous remercie, monsieur Louis; mais comment serai-je instruit du retour de *madame?*

— C'est bien simple, par le bruit de sa voiture d'abord, et puis par deux coups du timbre qui correspond à la loge du portier... Le timbre frappe un coup lorsque *monsieur* rentre, deux coups lorsque c'est *madame*...

Je me rendis donc dans le parloir de la princesse pour veiller à son feu; je ne pus m'empêcher de tressaillir en sentant de nouveau le par-



« Elle se chargea des fleurs et des bouquets. » (Page 900.)

fum particulier à cette pièce, où Régina se tenait de prédilection, parfum doux, suave, quoique pénétrant; oubliant, je l'avoue, un instant mon service, je regardais autour de moi avec émotion, contemplant ces fleurs, ces tableaux, ces livres, ces meubles qui ornaient le sanctuaire de la princesse, lorsque j'entendis marcher dans une petite galerie de tableaux qui séparait le parloir où je me trouvais de la chambre à coucher de la princesse.

Au moment où, de crainte d'être surpris inactif, je me baissais vivement vers la cheminée, le prince entra... J'étais courbé, je ne pus voir son visage, mais un assez brusque temps d'arrêt dans sa marche me prouva qu'il était surpris de trouver là quelqu'un. Il referma la porte de la galerie des tableaux, je me redressai et m'inclinai respectueusement.

— Vous êtes le nouveau valet de chambre de Mme de Montbar? — dit le prince, presque sans me regarder, et en s'arrêtant à peine un instant.

— Oui, mon prince.

— C'est bien, — me dit-il, et il sortit.

Quoique j'eusse à peine eu le temps d'envisager M. de Montbar, il me parut assez contrarié d'être vu sortant de l'appartement de sa femme, contrariété que je ne m'expliquai pas; lorsqu'il fut parti, jetant par hasard les yeux sur la petite table placée auprès du fauteuil de Régina, il me sembla voir un certain désordre parmi les objets placés sur ce guéridon. La tapisserie commencée était tombée à terre, ainsi qu'un livre, et le tiroir à demi ouvert, je ne sais pourquoi. En me rappelant la surprise et l'espèce de contrariété manifestées par le prince à mon aspect, l'idée me vint que, profitant de l'absence de sa femme, il avait peut-être cherché quelque chose dans les meubles de l'appartement... Je frémis, pensant que cette indiscrétion ou cet abus de confiance, s'il se découvrait, pourrait m'être attribué.

Cette pensée m'accablait, lorsque j'entendis un roulement de voiture dans la cour de l'hôtel; presque aussitôt après retentirent deux coups de timbre.

Fidèle aux instructions de Louis, je courus au salon d'attente ouvrir la porte à la princesse; je crus bien faire en la saluant respectueusement; mais elle me dit avec bonté, quoique en souriant un peu :

— Une fois pour toutes, vous ne me saluerez plus chez moi... n'est-ce pas?

Confus de ma maladresse, je balbutiai quelques excuses; mais Régina me dit, tout en traversant le second salon qui conduisait à son parloir :

— Vous êtes allé chez Mme Wilson?

— Oui, madame la princesse... mais je ne l'ai pas trouvée.

— Vous direz alors à la porte que, dans le cas où il viendrait pour moi une lettre de Mme Wilson, on me la monte à l'instant.

— Oui, madame la princesse...

— Et Mme Lallemand?

— Je l'ai vue, madame la princesse; elle demeure au troisième étage de la maison dont madame m'a donné l'adresse...

— Vous l'avez prévenue que j'irais la voir demain matin?

— Oui, madame la princesse.

— Il y a là bien de la misère sans doute... — me demanda tristement Régina.

— Oui, madame... une bien cruelle misère.

— Et cette femme, j'en suis certaine, est intéressante?

— Je crois qu'elle mérite toutes les bontés de madame la princesse.

— Allons, tant mieux; car...

Puis, s'interrompant, la princesse me dit en regardant la petite table placée à côté de son fauteuil :

— Quelqu'un est donc entré ici pendant mon absence?

— Je l'ignore, madame la princesse, — répondis-je avec un embarras stupide, car je ne doutais pas de la cause de l'étonnement de la princesse, et je tremblais d'être soupçonné.

— C'est singulier, — dit Mme de Montbar, et se retournant, elle me regarda fixement.

Je m'abusais sans doute, mais il me sembla lire sur sa physionomie une expression d'étonnement et de défiance. Je me troublai tellement, que, malgré moi, je devins pourpre, et au lieu de lui dire, chose bien simple pourtant, que, devant moi, le prince était sorti du salon des tableaux, je restai muet, aussi péniblement ému que si j'avais été coupable. Sentant néanmoins le danger de ma position, j'allais faire un effort pour éloigner de moi tout soupçon, lorsque la princesse me dit sèchement :

— Vous demanderez ma voiture pour huit heures et demie...

Et la princesse, après avoir un instant chauffé ses pieds au feu de son parloir, entra dans la galerie des tableaux qui précédait sa chambre à coucher, et disparut.

Navré de ma maladresse, je descendis chez le portier afin d'exécuter les ordres de ma maîtresse; les gens d'écurie prenant leur repas chez M. Romarin, c'était le nom du maître de la loge, je pouvais remplir ma double commission.

M. Romarin, poudré à blanc et habillé en grande livrée, homme important s'il en fut, se chargea de prévenir le cocher de la princesse et me remit deux lettres, dont l'une venait d'être apportée à l'instant même de la part de Mme Wilson; avec cette lettre, le portier me donna trois magnifiques bouquets de bal soigneusement enveloppés, et me dit :

— L'un de ces bouquets a été apporté avec ce carton de fleurs, par le garçon de la fleuriste de Mme la princesse... les deux autres bouquets l'ont été par des commissionnaires qui n'ont pas dit de quelle part ils venaient.

Parmi ces deux bouquets *sans noms* que je remportai, j'en remarquai un de magnifique lilas blanc et de violettes de Parme.

En gravissant lentement l'escalier, je contemplais avec une mélancolie amère ce frais et mystérieux bouquet de fête qui exhalait un doux parfum; car, par un étrange contraste, je me rappelais ces pauvres bouquets de perce-neige blancs et violets, mystérieux aussi, que, pendant tant d'années, j'avais, à chaque funèbre anniversaire, déposés sur la tombe de la mère de Régina sans que la jeune fille eût jamais connu la source de cette pieuse offrande... A ces souvenirs, une larme me vint aux yeux. Ces humbles et tristes fleurs dont mon dévouement ignoré ornait autrefois un tombeau, n'étaient que trop l'emblème de mon humble et triste amour.

. . . .

En remontant dans l'appartement de la princesse, j'y trouvai sa femme de chambre. Elle se chargea des fleurs et des bouquets, et j'allai attendre dans la salle à manger l'heure de servir à table.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit à deux battants; le prince entra avec sa femme. Sur un signe du maître d'hôtel, j'allai me placer derrière la princesse.

Pour la première fois, je voyais M. de Montbar et sa femme réunis. Quoique leur entretien dût être nécessairement contenu par la présence de leurs gens, je redoublai d'attention afin de tâcher de pénétrer dans quels rapports ils se trouvaient; j'avais acquis, en l'exerçant, une telle faculté d'observation, qu'il me fallait peu de chose pour me mettre sur la voie de ce que je désirais connaître.

Le prince me parut froid, distrait, et affecter envers sa femme une politesse presque cérémonieuse; tel fut, à peu près, leur entretien après quelques paroles insignifiantes.

— Vous sortez ce soir? — dit le prince à sa femme.

— Oui... je vais aux Italiens.

— Mais, ce n'est pas votre jour, il me semble?

— Mme Wilson me donne une place dans sa loge; elle vient me prendre, et nous irons ensuite chez Mme de Beauménil.

— Il y a grand bal, je crois?

— Elle ouvre son nouvel hôtel... On dit que c'est merveilleux, éblouissant... n'y viendrez-vous pas un instant?

— Certes non, — dit le prince, — je déteste ces cohues où l'on est convié de venir louer en chœur un faste insolent quand il n'est pas ridicule, à moins qu'il ne soit à la fois insolent et ridicule ; d'ailleurs je soupe ce soir avec quelques amis chez Véry ; de là, nous partons pour Fontainebleau, où nous allons chasser pendant plusieurs jours.

— Vous serez absent longtemps ?

— Six ou huit jours au moins... le temps de faire trois ou quatre chasses, l'équipage ne pouvant chasser que tous les deux jours.

— Ce sera une partie charmante ; serez-vous nombreux ?

— Non, pas trop : le marquis d'Hervieux et son beau-frère, maître de l'équipage, Blinval, Saint-Maurice, Thionville, moi et Alfred de Dreux, le célèbre peintre de chevaux, qui peindra des sujets d'après nature... Mais, à propos de peinture, — ajouta le prince, — savez-vous que je suis jaloux de vos tableaux ?

— Vous leur faites vraiment trop d'honneur.

— Il y a surtout cette nouvelle marine d'Isabey... elle ne me sort pas de devant les yeux... c'est un chef-d'œuvre.

— Elle est charmante, en effet.

— Si charmante... que tantôt, pendant votre absence, je suis allé encore l'admirer...

Ce disant, et à ma grande surprise, le prince leva un instant les yeux sur moi, comme si cette explication de sa présence dans l'appartement eût été donnée à mon intention, explication dont je fus d'ailleurs ravi, car elle apprenait à Mme de Montbar ce que j'avais eu la maladresse de ne pas lui dire : — que, pendant son absence, son mari s'était introduit chez elle.

Ainsi devaient tomber les soupçons qu'elle pouvait avoir sur moi dans le cas où elle se serait aperçue de quelque acte indiscret.

— Je suis très heureuse que le tableau vous plaise, — avait répondu la princesse à son mari, — seulement je regrette que vous ne veniez l'admirer que... pendant mon absence.

Je ne sais si ces mots, prononcés par la princesse avec autant de froide politesse que si elle se fût adressée à un étranger, parurent au prince renfermer un double sens, mais il arrêta sur sa femme, pendant une seconde, un regard pénétrant ; puis il ajouta :

— Lorsque vous êtes chez vous, vous êtes toujours très entourée, et, vous le savez, il n'y a rien de plus fâcheux qu'un mari dans le salon de sa femme, le matin. A propos de vos amis, le beau d'Erfeuil est-il toujours aussi sot qu'il est beau ?

— Il est plus beau que jamais.

— Et d'Hervillier a-t-il toujours ses désolantes prétentions de chanteur? Supplie-t-il toujours tout bas qu'on lui demande de chanter, afin de minauder une feinte résistance?... Comme ça lui va, un homme de six pieds... avec une carrure de tambour-major et une voix de chantre de cathédrale?

— M. d'Hervillier a fait un progrès : il chante sans qu'on le lui demande.

— C'est le cri du désespoir, — dit le prince en continuant son persiflage; — et cet énorme Dumolard, le frère de votre *amie intime,* — et M. de Montbar accentua ces mots avec une extrême malveillance, — cet homme d'une grosseur irritante prête-t-il toujours sa voiture et ses loges aux *belles dames*, généreuses complaisances qui l'ont fait appeler l'*omnibus?*

— M. Dumolard est toujours cité pour son obligeance énorme... — répondit la princesse, qui me parut vouloir lutter d'ironie avec son mari. Mais il y avait dans cet échange de plaisanteries quelque chose d'amer, de froid, bien éloigné de cette gaieté douce, communicative, qui naît de la confiance et de l'affection.

— Mais à propos de sa sœur, — reprit le prince presque avec aigreur, — savez-vous qu'on parle beaucoup... mais beaucoup, de votre nouvelle amie?

— De ma nouvelle amie?

— Oui, de Mme Wilson...

— C'est tout simple, une femme à la mode... De qui et de quoi... parlerait-on sans cela?

— Est-ce qu'il y a... un M. Wilson? — demanda le prince d'un ton de raillerie presque insolente.

La princesse fronça légèrement les sourcils, puis répondit avec un sourire contraint :

— Quelle singulière question me faites-vous là?

— D'abord... c'est qu'on ne le voit jamais, ce M. Wilson.

— Si l'existence des maris qui ne paraissent jamais dans le monde était mise en doute... — reprit Régina, — avouez que la vôtre serait un peu compromise...

— Je ne crois pas... ou plutôt j'espère qu'il n'y a aucune comparaison à établir entre moi et M. Wilson, — dit le prince avec hauteur et un dépit mal contenu; — car il est de ces ridicules qui...

— Monsieur de Montbar, permettez-moi donc de vous offrir de cette gelée d'ananas... Elle est parfaite, — dit la princesse en interrompant son mari, qui, comprenant que Mme de Montbar ne voulait pas continuer cette espèce de discussion devant nous autres domestiques, accepta sans

doute par convenance le mets qui lui était offert, car il n'y toucha pas, et reprit après quelques moments de silence :

— En allant tantôt chez vous admirer un de vos tableaux, j'ai vu sur une table trois gros volumes in-folio... Qu'est-ce que c'est donc que cela? Est-ce que vous devenez femme savante?

— Ce sont des gravures... une collection de portraits historiques, que M. Just Clément a bien voulu me prêter... Je cherchais un costume pour un bal costumé, M. Just m'a conseillé de choisir parmi les gravures qui lui viennent de son père.

— Et... comment va le capitaine Just? — demanda le prince, non plus avec cet accent sardonique dont il avait accompagné ses questions sur quelques-uns des amis de sa femme, mais avec gravité et une sorte d'hésitation...

Du moment où il eut nommé le capitaine Just, je remarquai que le prince, assis à table en face de sa femme, ne la quittait pas des yeux et semblait l'observer.

Régina ne parut pas s'apercevoir de l'attention presque inquiète du prince et répondit avec une parfaite simplicité :

— M. Just Clément est toujours triste de la mort de son père... mais cette tristesse est douce et calme... Loin de craindre les occasions de parler de celui qu'il regrette, il les recherche, au contraire... et il me trouve toujours disposée à lui offrir cette consolation, car j'avais pour son père autant de vénération que d'attachement.

— Le docteur Clément était un homme des plus respectables, en effet, — répondit le prince, — et puisque nous parlons de lui, je vous dirai que son protégé et le vôtre, ce jeune médecin qu'il nous avait recommandé, est parti hier pour Montbar.

— Je le savais, il est venu prendre congé de moi, — répondit la princesse, — et je vous remercie d'avoir...

— Ne parlons plus de cela, — dit le prince en interrompant sa femme ; — vous savez que je suis toujours heureux de pouvoir vous être agréable ; mais, pour en revenir au capitaine Just, sa tristesse doit se trouver mal à l'aise au milieu de tous vos élégants.

— Lorsque M. Just Clément désire me voir, — répondit la princesse, — il m'écrit un mot le matin, et je le reçois d'assez bonne heure pour qu'il n'ait aucune chance de rencontrer quelqu'un.

— Je vous approuve fort; le capitaine Just a droit à être particulièrement distingué, non seulement à cause de la triste position où il se trouve, mais encore par sa valeur, par son mérite personnel; et, quoique jeune encore, c'est un homme qui, je l'avoue, commande la considération.

Ces derniers mots furent prononcés par le prince avec un accent de loyauté, de sincérité, qui me toucha. Mme de Montbar parut ressentir la même impression, car, au lieu de continuer de parler à son mari d'un ton sec et froidement poli, sa voix se détendit et s'adoucit.

— Je vous sais infiniment de gré, — reprit la princesse, — d'apprécier avec une si généreuse impartialité un homme qui n'est pas, comme on dit, de *notre monde*, et qui deviendra, je le crois, un de mes plus sûrs et de mes meilleurs amis...

Soit que le prince se reprochât le premier mouvement auquel il avait d'abord cédé en rendant justice au capitaine Just, soit que la réponse de la princesse lui eût causé quelque secret dépit, il reprit avec un sourire qui me parut ironique et forcé :

— Vous n'accorderez probablement au capitaine ces entrées privilégiées que jusqu'à la fin de son deuil?

— Pourquoi cela? — demanda gravement Régina.

— Mais, c'est que le capitaine, pour n'être pas de la même élégance que vos élégants, n'en est pas moins charmant, au contraire... — dit le prince en riant, — et s'il est aussi spirituel que savant, aussi aimable que distingué, aussi beau que brave, ce n'est pas une raison pour qu'il ne soit pas très dangereux.

— Quelle folie!... — dit la princesse.

— Vous ne savez pas ce que c'est que le capitaine Just... au point de vue de la séduction, — dit le prince en continuant de rire d'un air un peu contraint. — Il a eu des aventures fort bizarres, il a entre autres causé une passion folle... C'est un vrai roman; la pauvre femme a tout quitté pour suivre le capitaine en Algérie malgré lui, et elle a été tuée dans une rencontre avec les Arabes.

— Vous avez raison, — dit la princesse en souriant, — c'est invraisemblable et impossible comme un roman.

— Mais je vous parle très sérieusement, — dit le prince, — et je puis vous citer le nom... de l'héroïne.

— Je préfère l'ignorer... afin de croire à l'aventure, — répondit la princesse en souriant.

Puis, se levant de table, elle ajouta :

— Je vous demande pardon de vous quitter si tôt, mais je ne suis pas encore habillée; Mme Wilson doit venir me chercher, et je ne voudrais pas la faire attendre.

Le prince quitta la table à son tour, et dit à la princesse :

— Adieu... car je ne vous verrai pas avant mon départ pour Fontainebleau.



« La princesse s'était à demi enveloppée d'un ample manteau. » (Page 907.)

— Adieu! — dit la princesse, — et ne prolongez pas trop votre absence.

— J'aurai toujours hâte, vous le savez, d'être de retour auprès de vous, — dit le prince.

Et il entra dans son appartement, tandis que sa femme rentrait dans le sien.

LXIX

Départ pour le bal. — Toilette de Régina et de Mme Wilson.

Quoique fort insignifiant en apparence, l'entretien de la princesse et de son mari avait été pour moi plein de graves révélations. Il régnait évidemment une froideur contrainte entre M. de Montbar et sa femme. Il voyait avec peine l'intimité de la princesse et de Mme Wilson. Il rendait loyalement hommage à la supériorité du capitaine Just, contre lequel il ressentait cependant une jalousie d'instinct... et cet instinct ne devait pas tromper le prince... car, le dirai-je... cette jalousie, je la partageais... mon cœur s'était douloureusement serré en apprenant l'espèce d'intimité qui existait déjà entre le capitaine Just et Régina, jalousie folle, basse et stupide de ma part, car, hélas! je n'espérais rien de mon amour... Mais quoique fou, bas, stupide, ce ressentiment n'en fut pas moins navrant, et j'entrevis vaguement une torture... plus cruelle encore que celle d'aimer sans espoir.

. . . .

. . . .

Après avoir dîné avec mes camarades, je remontai dans le salon d'attente de la princesse. J'y étais depuis peu de temps, lorsque j'entendis le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour de l'hôtel; bientôt après j'introduisis Mme Wilson dans le parloir de la princesse.

Lorsque après un quart d'heure environ ces deux charmantes femmes sortirent par une des portes du salon dans lequel j'attendais, je fus ébloui... Il était impossible de rencontrer deux beautés plus complètes, et pourtant plus différentes, que celles de la princesse et de son amie.

Mme Wilson, blanche et rose, avec des yeux bleus et des cheveux noirs, portait une robe de velours vert pâle, garnie de flots de dentelle rattachés par des bouquets de roses-pompons; une élégante coiffure des mêmes fleurs complétait cette charmante parure.

La princesse, d'une taille plus élevée que Mme Wilson, mais non moins svelte, avait une robe de moire paille, recouverte d'une courte tunique de gaze blanche, garnie de feuilles de camélias naturels, attachés avec des diamants qui brillaient, au milieu de cette luisante verdure,

comme autant de gouttes de rosée cristallisées; une couronne de feuilles vertes sans fleurs, aussi constellée de diamants, ceignait le front blanc et superbe de Régina... Cette robe, très décolletée, ainsi qu'on les portait alors, laissait nus les épaules, les bras et la poitrine de la princesse, qui semblaient avoir la blancheur, le poli, la fermeté du marbre. Ses cheveux, d'un noir plus bleuâtre que ceux de Mme Wilson, au lieu d'être relevés en bandeaux comme le matin, se déroulaient en longs anneaux, qui caressaient son sein demi-nu; plantée très bas derrière sa tête, cette magnifique chevelure se tordait à sa naissance en une tresse épaisse, nette, luisante, qui faisait valoir encore l'attache élégante d'un cou svelte et rond.

Une légère rougeur colorait les joues de Régina; ses trois petits signes noirs, veloutés, coquets, contrastaient comme autant de mouches d'ébène avec l'humide carmin de ses lèvres et le feu de ses grands yeux noirs, alors brillants et animés...

Bien plus encore que dans son négligé du matin, Régina m'apparaissait ainsi dans toute la voluptueuse splendeur d'une beauté que je ne lui soupçonnais pas...

Lorsqu'elle sortit de son parloir avec Mme Wilson, elles riaient toutes deux; le rire de Régina était charmant, car il montrait des dents d'un émail éblouissant; elle riait tout en approchant son bouquet de ses lèvres par un mouvement rempli de grâce, comme pour voiler cette gaieté à demi.

— Méchante... — lui disait Mme Wilson... — parmi cet arsenal de bouquets magnifiques, choisir celui... de votre fleuriste.

— Que de noms les jaloux vont lui donner, à ce pauvre bouquet marchand! — dit Régina.

— Les noms des hommes les plus à la mode de Paris y passeront, — reprit gaiement Mme Wilson.

— Avouez, ma chère, que ceci est un peu l'image de bien des choses... Si l'on savait ce que l'on envie!... — dit la princesse avec un accent singulier, — et il me sembla voir un nuage attrister un instant son front rayonnant.

En échangeant ces paroles avec Mme Wilson, la princesse s'était à demi enveloppée d'un ample manteau de satin cerise doublé d'hermine, que sa femme de chambre, qui l'avait suivie, venait de lui poser sur les épaules, après quoi Juliette me remit une paire de petits chaussons de taffetas noir ouaté, et me dit à demi-voix :

— Vous donnerez les chaussons de *Madame* au valet de pied de Mme Wilson; recommandez-lui bien de ne pas les perdre.

Puis la femme de chambre rentra dans l'appartement, en me disant à voix basse :

— A tout à l'heure pour le *thé*.

Au moment de sortir du salon, Mme Wilson dit à la princesse :

— Croisez bien votre manteau, ma chère amie, il fait horriblement froid.

Se trouvant gênée sans doute par son bouquet et par son mouchoir pour se bien envelopper dans son manteau très ample, très long, qu'il lui fallait relever pour descendre l'escalier, la princesse me remit son bouquet et son mouchoir en me disant :

— Vous me donnerez cela dans la voiture.

En recevant de sa main dans ma main son mouchoir et son bouquet, dont le parfum monta vers moi par bouffées, je tressaillis, et je suivis lentement ma maîtresse, la voyant descendre, svelte et légère, les larges degrés de l'escalier de marbre.

Mme Wilson, qui la précédait de quelques pas, s'apercevant que le petit pied de la princesse était seulement chaussé de son soulier de satin blanc, lui dit d'un ton de reproche affectueux :

— Comment, ma chère, par le froid qu'il fait, vous n'avez pas mis de chaussons ?

— Votre valet de pied me les donnera en sortant du bal... — répondit la princesse, — il sera temps alors.

— Et pendant toute la durée de l'Opéra, vous voulez rester les pieds glacés... et à la sortie ?... attendre ainsi notre voiture pendant une heure? vous auriez un froid mortel... je ne souffrirai pas cela... vous allez mettre vos chaussons à l'instant même... et vous ne les quitterez qu'à notre arrivée au bal.

— Allons... cher tyran, — dit en souriant la princesse à Mme Wilson, — il faut bien vous obéir.

En parlant ainsi, la princesse et son amie s'étaient arrêtées aux dernières marches de l'escalier ; Régina me dit :

— Donnez-moi mon mouchoir et mon bouquet, et mettez-moi mes chaussons.

Et prenant de mes mains le bouquet et le mouchoir, Mme de Montbar s'appuya sur l'un des balustres de l'escalier et me tendit son pied.

Je me mis à genoux devant la princesse... Lorsque je pris dans ma main, où il tenait tout entier, ce pied d'enfant chaussé de satin blanc et de bas de soie si fins, qu'à travers leur tissu diaphane je voyais la transparence rosée de la peau... d'où s'exhalait une faible senteur d'iris... lorsqu'en attachant la bride du chausson de taffetas mes doigts tremblants

rencontrèrent la cheville délicate d'une jambe déliée... lorsque enfin les plis traînants de la robe de ma maîtresse effleurèrent mon visage... je crus devenir fou... les artères de mes tempes battaient à se rompre... mes mains frémissantes brûlaient d'un tel feu, que ma maîtresse aurait dû sentir leur ardeur à travers la soie et le satin qui la chaussaient.

Heureusement elle ne s'aperçut de rien... et tandis que, éperdu, j'étais agenouillé à ses pieds, elle causait à voix basse avec Mme Wilson; quelques petits rires contenus interrompaient seuls le léger bruissement de leur causerie.

Ma tâche accomplie, je me relevai presque étourdi, sentant mes genoux vaciller; la princesse, sans me regarder, me dit en se dirigeant vers le vestibule servant de première antichambre :

— Martin... vous m'attendrez...

— Oui, madame la princesse... — répondis-je en balbutiant.

Les valets de pied de la maison se levèrent respectueusement sur le passage de la princesse; deux d'entre eux allèrent ouvrir à deux battants la porte du perron.

A travers les vitres et à la clarté des grandes lanternes de cuivre de la voiture, je vis les deux jeunes femmes monter dans une élégante berline, que deux magnifiques chevaux gris, aux brillants harnais, entraînèrent rapidement.

Frémissant encore de l'âcre et terrible volupté que je venais de goûter, je regardais cette voiture s'éloigner, plongé dans une sorte d'extase, lorsque je fus rappelé à la réalité de ma condition par la grosse voix de l'un des valets de pied de l'hôtel, qui, refermant bruyamment la porte du vestibule, après le départ de notre maîtresse, s'écria brutalement :

— Emballée!!! . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

En proie à un trouble indicible, à des pensées folles, ardentes, douloureuses, j'éprouvais une grande répugnance à me rendre au *thé* que la femme de chambre de la princesse donnait pour fêter ma bienvenue; j'aurais préféré rentrer chez moi jusqu'à l'heure de descendre au salon, pour y attendre ma maîtresse; mais songeant à la recommandation du docteur Clément, au sujet des projets ténébreux du comte Duriveau, je crus que cette réunion domestique m'offrirait peut-être l'occasion de découvrir quelque chose.

D'ailleurs, ainsi que cela arrive lorsque l'on a l'esprit tendu vers

les éventualités d'un péril à la fois menaçant et inconnu, tout vous devient sujet de défiance, et l'on se livre aux suppositions les plus hasardées; ainsi, en réfléchissant à la récente et étroite intimité de la princesse et de Mme Wilson, intimité qui semblait avoir une grande influence sur Mme de Montbar, je me demandai dans quel but Mme Wilson avait entraîné si soudainement Régina au milieu d'un tourbillon de fêtes et de plaisirs, elle qui vivait naguère dans une tristesse solitaire; si ce changement si brusque dans ses habitudes ne favorisait pas les projets de vengeance du comte Duriveau?

Et puis, enfin, pourquoi reculerais-je devant l'aveu de certaines pensées enfouies au plus profond des replis du cœur? Malgré moi, je me sentais presque jaloux de Mme Wilson; ses conseils avaient, sans doute, engagé Régina à s'étourdir sur ses chagrins; et, dans l'inflexible égoïsme de mon dévouement, je n'aimais pas à la voir porter si fièrement ses souffrances. Sa fiévreuse ardeur pour le plaisir était sans doute factice; mais il me semblait, et mon cœur s'en navrait, que mon dévouement devenait moins utile à Mme de Montbar, du moment où elle trouvait quelque distraction au milieu des enivrements du monde. J'aurais préféré la trouver triste, abattue, comme par le passé, afin de pouvoir un jour peut-être la tirer de cette tristesse, de cet isolement, en lui rendant les affections qu'elle devait regretter amèrement.

Ces réticences, ces jalousies, ces calculs dans le dévouement, sont puériles, quelquefois indignes; mais, hélas! c'est l'histoire de mon cœur qu'à cette heure je me raconte avec sévérité . . . .

. . . .

. . . .

Une autre raison m'engageait aussi à me rendre au thé de Mlle Juliette, malgré ma répugnance. — Il est très possible, — m'avait dit encore le docteur Clément, — que le comte Duriveau, pour servir ses projets, ait parmi les gens de la princesse une créature à lui.

Je ne savais encore jusqu'à quel point cette crainte pouvait être fondée; n'ayant vu mes nouveaux camarades que le matin à déjeuner et le soir au dîner, repas assez court et dont ma présence, à moi nouveau venu, avait nécessairement dû bannir la confiance et la liberté habituelles, je n'avais pu rien observer.

La réunion du soir, plus animée, plus intime, allait peut-être faciliter mes remarques; d'ailleurs, à la première vue, mes compagnons de domesticité semblaient braver le soupçon : Mlle Juliette et une autre femme de la princesse, chargée de la lingerie, toutes deux assez jeunes, et dont l'une, Mlle Juliette, était fort laide, paraissaient d'honnêtes et inoffensives

créatures; le valet de chambre du prince, vieux serviteur qui l'avait vu naître, me paraissait ne devoir pas exciter la moindre défiance, et le maître d'hôtel, homme grave, minutieux, paraissait continuellement absorbé par l'importance de ses fonctions. Quant à notre chef de cuisine (je ne parle du garçon et de la fille de cuisine que pour mémoire), il eût fallu un regard bien prévenu pour chercher un ténébreux machinateur sous son masque débonnaire, pâle et bouffi.

Parmi les gens de la maison, les personnages dont je viens de parler assistaient seuls au thé, car il régnait une sorte de démarcation entre eux, domestiques tout à fait d'intérieur, et les valets de pied, gens de livrée ou d'écurie qui ne vivent pas dans l'intimité du foyer.

Lorsque j'entrai dans la chambre de Mlle Juliette, mes compagnons et la plupart des invités étaient déjà réunis.

Je me souvins à ce moment des révélations dont l'entretien de plusieurs valets de pied, rassemblés autour du perron du Musée, avait été si prodigue; je devais entendre dans cette soirée trahir des secrets domestiques d'une bien autre importance que ceux que j'avais déjà surpris ; et la vie de bien des personnages éminents, envisagés sous ce point de vue intime, allait s'offrir à moi sous l'aspect le plus singulier.

LXX

Le thé. — Présentation. — Les domestiques du grand monde. — Un dîner diplomatique.
Adresse d'un valet de chambre.

Je fus accueilli avec beaucoup de bienveillance par la *société* de Mlle Juliette; celle-ci me présenta à ses invités en leur disant :

— C'est M. Martin, notre nouveau valet de chambre. — Puis, m'indiquant à mesure les personnages qu'elle me nommait, Mlle Juliette ajouta :

— Mlle Isabeau, de chez Mme Wilson.

— J'ai déjà eu le plaisir de voir mademoiselle ce matin, — dis-je en m'inclinant.

— Mme Lambert, de chez Mme la marquise d'Hervieux, — ajouta Mlle Juliette, en me signalant une jeune femme d'une figure très agréable, coiffée en cheveux et mise avec goût.

Je me rappelai qu'à dîner, le prince avait annoncé à sa femme qu'il chassait avec le marquis d'Hervieux. M. d'Hervieux était le mari de cette jeune et charmante femme que j'avais vue sur le perron du Musée, si cruellement exposée aux lazzi effrontés des domestiques.

Mlle Juliette termina sa nomenclature féminine en me disant en souriant :

— Mlle Astarté, de chez Mme la *ministre* de la justice.

Je saluai Mlle Astarté, dont le nom était si prétentieux; la physionomie de cette fille me parut impertinente et moqueuse. Astarté avait environ trente-six ans. Elle devait avoir été remarquablement jolie; ses cheveux étaient beaux et très noirs, ses dents charmantes, sa taille d'une élégance parfaite; la plus grande dame n'eût pas été mise avec plus de goût et de simplicité que Mlle Astarté. Elle portait, sur ses cheveux lissés en bandeaux, un charmant bonnet de soirée en tulle garni de petites grappes de fleurs cerises; sa robe de velours noir était montante, et son pied, cambré et chaussé de satin noir, me rappelait celui de la princesse.

— Nous attendions Mme Gabrielle, la femme de charge du comte Duriveau, — me dit Mlle Juliette, — mais son maître est un si affreux tyran, qu'on ne sait jamais sur quoi compter avec lui.



« Je vous demande pardon de me présenter en uniforme. » (Page 918.)

A ces mots, je me félicitai doublement d'assister à cette soirée.

Le personnel masculin de la société était moins nombreux; il se réduisait à deux de mes *confrères;* Mlle Juliette me les présenta de la sorte :

— M. Benard, homme de confiance de M. Lebouffi, le fameux député; M. Charles, dit *Leporello,* valet de chambre de M. le baron de Saint-Maurice, le lion des lions, surnommé don Juan.

Il y avait entre les dehors, la mise, la figure de ces deux serviteurs, la même différence qui devait exister entre leurs maîtres. L'homme de confiance de M. Lebouffi, le célèbre député, était un grand homme, de noir vêtu, grave, composé, satisfait de soi, à cheveux gris et rares. Il me rendit mon salut avec une suffisance toute *parlementaire*.

Leporello (surnom qui me prouvait que l'antichambre n'était pas sans quelque littérature), loin de ressembler du reste au type du valet trembleur de don Juan, était un jeune et joli garçon, à la figure éveillée, hardie, à la tournure leste, aux manières cavalières; il portait assez élégamment des habits ayant sans doute appartenu à son maître; il me parut être la *coqueluche* de ces dames, et se montrer fort assidu auprès de Mlle Astarté, la reine de la soirée.

— Nous attendions bien encore le *beau* Fœdor, — me dit Mlle Juliette après cette présentation en forme, — mais il ne faut pas plus compter sur lui que sur Mme Gabrielle, la femme de charge du comte Duriveau.

— Son maître, — dis-je à Juliette, tâchant de me mettre au ton médisant de notre réunion, — son maître est-il donc aussi *tyran* que le comte Duriveau?

Ma question fut accueillie par un éclat de rire général. Me voyant un peu déconcerté, l'homme de confiance du député vint officieusement à mon secours, et dit d'un air capable :

— Notre *honorable collègue*, ignorant sans doute quelle est la personne que sert le beau Fœdor, sa question est toute naturelle.

— C'est vrai, c'est vrai, — dirent plusieurs voix.

— Mon cher, — me dit Leporello d'un air dégagé, — le beau Fœdor n'a pas de maître, mais il a une maîtresse... qui est la sienne... Comprenez-vous?

— Ah!... Leporello! Leporello! — s'écrièrent plusieurs voix d'un ton de reproche, — êtes-vous mauvaise langue!

— Dire cela... tout de suite à M. Martin...

— Voyez, vous le confusionnez.

En effet, par un rapprochement stupide, j'avais involontairement songé à Régina... le rouge m'était monté au front, et, malgré mes efforts pour répondre d'une voix assurée à Leporello, je balbutiai :

— En effet... je... ne... je ne comprends pas bien.

— Voilà la chose, mon cher, reprit Leporello avec un aplomb insolent, — le beau Fœdor est au service de Mme la marquise Corbinelli; il a cinq pieds sept pouces... vingt-cinq ans; il est frais comme une rose et a de superbes favoris aussi noirs que les cheveux d'Astarté. Maintenant,

surmontez-moi ce physique de sa vieille marquise italienne de cinquante ans, qui porte des diamants dans le jour, du rouge comme en carnaval, une perruque brune à raies de chair, et vous comprendrez, mon cher, pourquoi je dis que la maîtresse du beau Fœdor... est la sienne. Ah çà! vrai? est-ce que cela vous étonne?

— Ma foi, oui, ça m'étonne, — repris-je en surmontant mon trouble, — et il me semble que cela doit paraître fort étonnant à tout le monde! N'est-ce pas, mesdames? — ajoutai-je, espérant généraliser la conversation et échapper à l'attention dont j'étais l'objet.

— Étonnant? mais non... pas si étonnant, — dit Astarté, — ça n'est peut-être pas si commun que de voir des maîtres avoir pour maîtresses nous autres femmes de chambre de leur *légitime*... mais ça se rencontre... et sans aller plus loin, quand j'étais chez la duchesse de Rullecourt, il y a eu la fameuse histoire de la baronne de Surville avec le grand Laforêt, le piqueur de son mari; mais il faut dire aussi que la baronne aimait beaucoup la chasse.

— Du reste, — reprit le vieux Louis, valet de chambre du prince de Montbar, — je me suis laissé dire par mon père, qui avait été élevé dans la maison de Soubise, que sous l'ancien régime bien des dames de la cour avaient des valets de chambre coiffeurs, et que les gaillards... enfin... suffit.

— Sous l'ancien régime... je crois bien, — dit l'homme de confiance du député en gonflant ses joues, — il n'y avait pas de mœurs, c'était le temps du droit du seigneur, du Parc-aux-Bœufs et de l'Œil-de... Cerf, non... du Parc-aux-Cerfs, de l'Œil-de-Bœuf et des talons rouges...

— Bon, — dit Leporello en riant, — voilà le vieux Benard parti... comme son maître...

— A propos de ça, — dit Benard, — ma belle Astarté, vous pouvez prévenir la femme de votre ministre que demain son époux n'a qu'à se tenir ferme...

— Comment ça?

— *Monsieur* a péroré et gesticulé aujourd'hui pendant plus de deux heures dans le cabinet de toilette de Madame, devant sa psyché.

— Ah! la bonne farce! — dit Astarté.

— Une vraie comédie, — reprit l'homme de confiance de l'homme politique. — Pour figurer la tribune, il avait mis la baignoire de Madame en travers, et il était là à taper sur le couvercle en faisant les grands bras devant la glace comme un imbécile, se lançant à lui-même des regards foudroyants, se montrant le poing, ayant l'air de se traiter comme le dernier des derniers.

— Il répétait donc sa parade? — dit Astarté, — la scène qu'il doit faire demain à notre ministre?

— Certainement, — reprit Benard, — d'autant plus qu'il parlait avec son organe de tribune, comme il dit... Il a répété plus de vingt fois... et même c'en était embêtant à la fin, car je l'entendais de l'antichambre : *C'est sous l'empire d'une émotion soudaine que j'accours à cette tribune... La France est là... je veux qu'elle m'entende...* Il paraît que c'est surtout les mots : *Émotion soudaine* qu'il ne pouvait pas arracher au naturel... A la fin... il les a tirés...

— Parole d'honneur, — dit Leporello, — ça serait à payer sa place.

— Et quand il disait : *La France est là!...* il faisait un grand geste en montrant la porte de la garde-robe de Madame, — ajouta l'homme de confiance de l'homme politique, en partageant l'hilarité que causait ce récit.

— Et dire... — reprit Astarté en riant aux éclats, — que votre maître travaille comme ça pour rien... pour le ridicule... voilà tout... C'est pas comme tant d'autres; car j'ai entendu dire à mon ministre qu'on trouvait pour mille écus par an... de très bons petits députés, qui ne parlaient pas encore trop mal...

— Et à ta *ministresse*, lui rends-tu toujours la vie dure? — demanda Mlle Juliette à Astarté.

— Tiens, je crois bien... Ainsi, ce soir, elle ne voulait sortir qu'à dix heures pour aller au bal de l'intérieur. Ah! bien oui, moi qui voulais être ici à huit, je lui ai dit que j'avais à sortir, et je vous l'ai fait s'habiller en sortant de table, et plus vite que ça... C'était pour en crever, car elle mange comme un ogre... Et maintenant, parée comme une châsse, elle est à attendre devant sa pendule l'heure d'aller au bal... Et quelle toilette! quel paquet! comme c'est fagoté!...

— Vous avez donc un talisman, mademoiselle, — dis-je à Astarté, — pour faire ainsi ce que vous voulez de votre maîtresse?

— Son talisman, — dit Juliette en riant, — c'est qu'elle a été pendant quinze ans première femme de Mme la duchesse de Rullecourt, la beauté la plus à la mode de la Restauration, et que Mme Poliveau, c'est le nom de la *ministresse* d'Astarté, se trouve si fière, si honorée d'avoir à son service une première femme de chambre de duchesse, que Astarté fait tout ce qu'elle veut dans cette maison, où on est trop heureuse de l'avoir.

— Ah! maintenant je comprends, — dis-je à Astarté.

— Voilà tout mon secret, — me répondit-elle; — mais ces gens-là c'est si bourgeois, si bête, si encrassé!... Il n'y a rien à faire... Du reste, c'est très drôle : quand il vient une des collègues de ma *ministresse* la

voir, comme qui dirait Mme Galinard de la justice, ou Mme la ministresse de l'intérieur, dont le grand-père du côté maternel était portier, ma maîtresse me sonne sous prétexte de me donner un ordre, et puis elle dit à demi-voix à ses collègues, en se rengorgeant et en me montrant du coin de l'œil :

— *C'est ma femme de chambre; elle a été pendant quinze ans chez la fameuse duchesse de Rullecourt*, et ma ministresse fait la roue pendant que les autres enragent.

— Oh ! comme c'est ça ! — s'écria Leporello en éclatant de rire. — Je connais un imbécile de maître qui salue toujours son cocher le premier, parce que cet Anglais a servi chez le fameux lord Chesterfield.

— Autre comédie, — reprit Astarté. — Du matin au soir, ma maîtresse est à me dire : Ma chère petite (*elle est familière...* — dit Astarté en manière de parenthèse avec une incroyable insolence), ma chère petite, comment s'habillait Mme la duchesse? comment se coiffait Mme la duchesse? quel linge portait Mme la duchesse? quels bonnets de nuit portait Mme la duchesse?... Je crois, Dieu me pardonne! qu'un jour elle me demandera comment Mme la duchesse...

Un éclat de rire général interrompit à propos la verve d'Astarté, qui reprit :

— Et le ministre donc ! c'est la même chanson sur un autre air. Comme ce bourgeois est aussi vaniteux qu'ignorant du savoir-vivre, il est toujours à me dire : — *Ma bonne* (épicier, va!!!), ma bonne, est-ce que ça se faisait comme ça, chez M. le duc?... Ma bonne, comment s'habillait M. le duc, le soir? Ma bonne, comment servait-on à table chez M. le duc?

— Vous ne dites pas tout, belle Astarté, — dit galamment l'homme de confiance de l'homme politique. — Je suis sûr que votre ministre vous a dit : Ma bonne, est-ce que M. le duc ne vous faisait pas la cour?

— Il n'y a pas de doute, — reprit Astarté; — il a un jour voulu batifoler, et m'a dit : Ma bonne, je suis sûr que M. le duc vous trouvait charmante, et qu'il vous le prouvait.

— Non, monsieur, — ai-je répondu à ce gros homme, — car, pour le prouver, M. le duc aurait commencé par me meubler un appartement et me donner une centaine de mille francs pour m'établir. — Là-dessus, le ministre est resté coi, a fait *hum! hum!* et s'est esquivé; pourtant ça aurait été drôle de faire l'éducation d'un ministre de la justice et de lui apprendre les belles manières; mais il est si laid, si crasseux, si avare, que je l'ai menacé de tout dire à sa femme s'il insistait, et même s'il n'insistait pas. Aussi, grâce à ma vertu, je fais du ménage ce que je veux,

je donne des places de garçons de bureau et d'huissiers comme s'il en pleuvait. Qui est-ce qui en veut?

— Ma foi! ça n'est pas de refus dans l'occasion pour un intime, — dit Leporello.

— J'avais même une de mes amies qui servait une femme dont le mari était sous-chef dans *nos* bureaux; je l'ai fait nommer chef par une injustice atroce... Et voilà!

— Je réclame ta protection pour le frère d'une de mes camarades, — dit la femme de chambre de la marquise d'Hervieux. — Je te reparlerai de cela, Astarté.

— Tu n'as qu'à demander... je n'aurai qu'à dire à mon ministre : — M. le duc, qui était gentilhomme de la chambre de Charles X, n'aurait jamais refusé une grâce à quelqu'un de sa maison. — Je vous dis qu'il n'y a rien de plus orgueilleux que ces parvenus.

— Et quand je pense, — reprit notre maître d'hôtel, — que j'avais un cousin, brave et digne garçon, commis-marchand de son état, qui, avant la révolution de juillet, était d'une société secrète où l'on jurait sur des poignards *haine aux rois, aux nobles et aux prêtres*... et qu'il a vu cent fois votre ministre, Astarté, qui était alors M. Poliveau tout court, jurer et rejurer, comme un enragé, haine aux rois, aux nobles et aux prêtres!

— C'est donc pour ça, — reprit Astarté, — qu'il est à plat ventre devant la moindre robe noire, et qu'hier encore il me disait en roulant des yeux : — Ma bonne, M. le duc allait tous les dimanches à la messe, n'est-ce pas? — Oui, monsieur, il allait à la messe, mais il faisait tous les ans pour vingt-cinq mille francs d'aumônes dans ses terres. — A cela le crasseux bourgeois a encore fait *hum!* et a rentré sa grosse tête dans ses épaules rondes comme un colimaçon borgne dans sa coquille.

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée de notre cuisinier : ce personnage fit une entrée magistrale, suivi de son aide de cuisine, portant sur un plateau cinq ou six assiettes de petits gâteaux sortant du four. L'assemblée accueillit cette galanterie culinaire avec une faveur marquée. Les gâteaux furent placés sur une table, à côté d'un service de thé en fort jolie porcelaine anglaise; l'aide de cuisine, soumis aux lois de la hiérarchie, sortit en jetant un regard de convoitise sur les gâteaux et sur les *invitées* de Mlle Juliette.

— Je vous demande pardon, messieurs et mesdames, — dit le cuisinier, — de me présenter en uniforme, — et il montra sa veste blanche et son bonnet de coton; il était resté fidèle à ce bonnet traditionnel et classique, méprisant la *toque* de percaline blanche des novateurs, des *romantiques*, — disait-il.

— Vous excuserez donc la tenue d'un soldat qui sort du feu... — ajouta-t-il.

— Voilà votre meilleure excuse, *monsieur le chef,* — dit gracieusement Astarté, en montrant les petits gâteaux élégamment *montés* sur les assiettes.

— Je crois, en effet, que les dames la goûteront, mon excuse, — riposta le cuisinier; — je vous recommande... vanité à part... ces *bergères à la crème, piquées aux fraises;* c'est un entremets de primeur. Le grand Carême, sous les ordres duquel j'avais l'honneur de servir au congrès de Vienne, les avait inaugurées sur la table de S. E. M. l'ambassadeur de France... la veille de ce fatal dîner...

— Voyons, *chef*, en faveur de M. Martin, qui ne connaît pas l'histoire, — dit Juliette en riant, — nous l'écouterons encore une fois.

— Quelle histoire? — dit Leporello.

— Ça fait deux qui ne la connaissent pas, — reprit Astarté en riant; — allez, monsieur le chef, allez de confiance.

— J'ai le plus grand désir pour ma part d'entendre ce récit, lui dis-je.

— Si je reviens si souvent sur cette histoire, — reprit le cuisinier d'un ton pénétré, — c'est pour protester toujours, protester sans cesse, contre une lâcheté, une trahison dont je maintiens un cuisinier français absolument incapable.

— Diable! c'est grave. — dit Leporello.

— Il y allait de notre honneur, monsieur! — s'écria ce cuisinier formaliste, qui savait, d'ailleurs, parfaitement son monde; — en deux mots, voici le fait. Nous étions à Vienne, j'avais l'honneur de servir sous les ordres du grand Carême, chez M. l'ambassadeur de France; MM. les membres du corps diplomatique dînaient alternativement les uns chez les autres; ils avaient la bonté d'appeler cela dîner en *France*, en *Angleterre*, en *Russie*, etc., etc.; et vous concevez quelle rivalité existait entre MM. les chefs de cuisine... La veille de la signature des traités, on dînait chez monseigneur le prince de Metternich : c'était conséquemment la séance, c'est-à-dire le dîner le plus important du congrès... si important que monseigneur le prince de Metternich avait daigné corriger le menu de sa main, et ajouter au bas : *Traiter ce dîner comme un dîner de têtes couronnées...* J'ai vu l'autographe... j'en ai une copie dans mes papiers.

— Cela devient très intéressant, — dis-je au cuisinier; — on dirait qu'il s'agit d'une affaire d'État.

— Il s'agissait d'une affaire d'Europe, monsieur!... — s'écria le cui-

sinier diplomatique, — et vous allez voir pourquoi : il y avait eu jusqu'alors, comme je l'ai dit, une rivalité terrible entre MM. les ambassadeurs, mais une rivalité loyale... Malheureusement cette loyauté eut son terme; le jour de ce dîner solennel... un lâche, un infâme, au lieu de combattre à ciel... ou plutôt à fourneau découvert, soudoie à prix d'or un des aides du chef des cuisines de monseigneur le prince de Metternich... je ne sais quelle abominable drogue fut mélangée à la plupart des mets de ce dîner royal... traité avec tant d'amour, tant de respect par le chef des cuisines du prince... et...

— Oh! oh!... je devine la chose, — dit Leporello en riant.

— On n'était pas au dessert, — s'écria le cuisinier dans son indignation généreuse contre un si indigne procédé, — que déjà plusieurs de MM. les membres du corps diplomatique, ressentant de graves incommodités, étaient obligés de quitter la table... Quelques légères indispositions s'en suivirent, la signature des traités fut reculée de plusieurs jours... et Dieu sait les intrigues qui se croisèrent pendant ces trois jours! — ajouta le cuisinier d'un ton mystérieux et diplomatique.

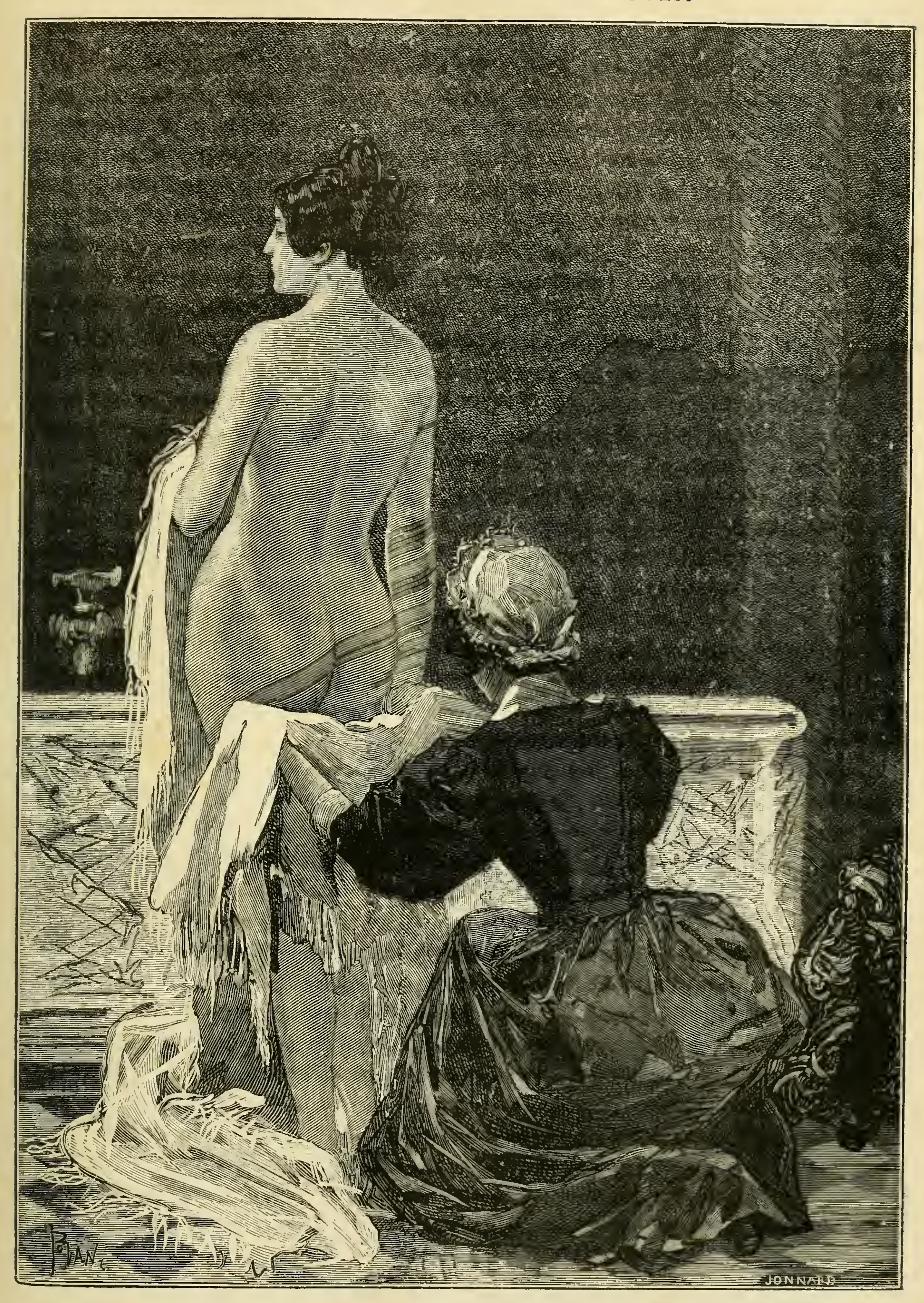
— Le fait est que c'était faire aller un peu drôlement la diplomatie, — dit Leporello.

— Le pis de l'affaire... — ajouta tristement le cuisinier, — c'est que l'auteur de cette infamie n'ayant jamais été connu, les soupçons ont tour à tour plané sur l'Angleterre, sur la Russie, sur la France!!... Sur la France!... oh! jamais, je proteste... je protesterai toujours... Si je me permettais d'accuser quelqu'un, j'accuserais la Prusse, car son chef de cuisine était un malheureux *fouille-au-pot*... digne à peine de fricoter... c'est le mot, pour un de vos ministres, mademoiselle Astarté.

— Je crois bien... dîner de ministre, c'est tout dire, — reprit Astarté.

— Sauf un... — reprit le cuisinier, — car il faut être juste... S. E. monseigneur le comte M*** a été le seul ministre, lorsqu'il avait l'honneur de diriger les affaires étrangères, chez qui on ait jamais mangé un dîner de cinquante couverts *chaud* à point et exquis; mais cela s'explique : M. le comte M*** est un grand seigneur qui a conservé les bonnes traditions.

Du reste, après les dîners de ministre, ce que j'ai vu de plus atroce..., ce sont les dîners de famille d'un Américain colossalement riche, chez qui je me suis fourvoyé pendant trois mois... Gigot aux haricots, pièce de bœuf aux choux, flan aux pommes de terre, tel était le menu de tous les jours... mais six fois par mois des dîners... oh! des dîners dignes du grand Carême... Il est vrai que le lendemain on vendait la desserte aux restaurateurs de moyen ordre... Ces *extrêmes* n'allaient



« Le matin au bain. » (Page 927.)



pas à ma manière de travailler, et j'ai déserté... Il y a, du reste, beaucoup de maisons pareilles... — ajouta philosophiquement le cuisinier; — tout pour paraître... rien pour être...

— C'est comme beaucoup de nos *élégants*, — reprit Leporello, — je dis *élégants*, — ajouta-t-il avec suffisance, — parce qu'il n'y a plus que les femmes de notaire ou de ministre qui disent *lions;* ces gaillards-là ont un compte de cent francs chez la lingère et de deux mille chez le tailleur... je ne dis pas ça pour mon maître, car après M. le maréchal S***, mon maître est le *plus grand homme de linge* qui existe. A propos de mon maître, je vous dirai que je lui ai tout bonnement sauvé la vie ce matin... car, sans moi, demain il se battait à mort avec M. de Blinval... et il était tué... aussi vrai que vous avez les plus beaux yeux du monde, Astarté...

— Ah! mon Dieu! contez-nous donc ça, Leporello, — dit Juliette.

— Ah çà!... c'est bien entre nous... comme toujours? — dit Leporello avant de commencer son récit, et se posant carrément devant la cheminée, les deux pouces passés dans les entournures d'un gilet flamboyant, — c'est tout à fait entre nous?...

— Parbleu! — lui fut-il répondu tout d'une voix.

— Mon maître, — reprit Leporello, — est, comme vous savez, l'amant de M[mes] de Beaupréau et de Blinval, mais plus communément de M[me] de Blinval...

— Tiens, de M[me] de Beaupréau aussi? — dit la femme de chambre de la marquise d'Hervieux, — c'est donc du fruit nouveau?

— Du 17 novembre, dans l'après-midi, — répondit Leporello. — J'ai été faire du feu le matin de ce jour-là dans un second petit appartement que mon maître a été obligé de louer à cause de l'augmentation de sa clientèle.

Mais, pour en revenir à M. de Blinval, il est nécessairement l'ami intime de mon maître, vu que mon maître est l'amant de sa femme.

— Ce n'est pas comme chez nous, — dit la femme de chambre de la marquise d'Hervieux, cette charmante jeune femme blonde que j'avais remarquée sur le perron du Musée. — M. le marquis ne peut pas souffrir M. de Bellerive.

— A propos de ta maîtresse, — dit Juliette à sa compagne, — quand Leporello aura fini son histoire, fais-moi penser à te dire quelque chose qui lui fera plaisir...

— Bon... continuez, Leporello.

— Ce matin donc j'avais quitté l'appartement de mon maître pour aller donner un ordre à l'écurie; le frotteur était resté en haut pendant

mon absence. M. de Blinval arrive, on lui ouvre et il entre chez mon maître; je rentre, l'imbécile de frotteur ne me dit rien, et voilà qu'au bout de dix minutes arrive un commissionnaire avec une lettre de Mme de Blinval. C'est très pressé, me dit le commissionnaire, il faut tout de suite une réponse.

Ne me doutant pas le moins du monde que M. de Blinval fût là, j'entre avec ma lettre, et je vois le mari fumant tranquillement son cigare avec mon maître, et riant comme un... bossu.

— Ah ! mon Dieu !

— Comment vous êtes-vous tiré de là, Leporello ? — s'écrièrent les femmes avec intérêt.

— Mais pas trop mal... — dit Leporello avec fatuité, — pas trop mal... Mon maître, me voyant entrer avec la lettre sur mon plateau, tend la main pour la prendre, en me disant : — De qui est cette lettre? — Le mari était si près, qu'il devait nécessairement reconnaître l'écriture... très reconnaissable... des jambages longs de ça...

— Mais achevez-donc, Leporello; comme vous nous faites languir ! Moi, je suis toute saisie, — dit Juliette.

— Donner un faux nom... ne m'avançait à rien, — reprit Leporello, — la diable d'écriture était toujours là.

— Mais achevez donc, au nom du ciel !

— Reculant alors le plateau hors de la portée de mon maître, et conséquemment hors de la vue du mari, je dis à mon maître en riant : — Je ne peux pas donner cette lettre à M. le baron... devant M. le vicomte. — Pourquoi cela ? — me dit mon maître tout bêtement. — Parce que M. le vicomte connaît l'écriture de cette lettre, — ai-je répondu en souriant. — Voyez-vous ce drôle de Leporello ? quel aplomb de Frontin ! — dit le mari en riant aux éclats, tandis que mon maître, averti par un coup d'œil de moi, se lève, prend la lettre et la met dans sa poche, après l'avoir parcourue.

— Bravo! Leporello, — fut-il crié tout d'une voix.

— Pendant le temps que mon maître lisait, — reprit-il, — le mari disait en levant le nez en l'air et en se frottant les jambes devant le feu. Voyons... je connais l'écriture?... De qui diable ça peut-il être? — Puis tout à coup il s'écrie : — Je parie que c'est une lettre de *Fifine?...* — Fifine est un *rat* de l'Opéra, drôle de petit corps, qui est un peu la maîtresse de tous ces messieurs du club. — Tu devines tout, Blinval ! on ne peut rien te cacher, — répondit mon pauvre maître, dont le front était couvert de gouttes de sueur. — Eh bien ! — ajoute Leporello, — avouez que, sans mon aplomb, et j'ose dire sans mon intelligence, il arrivait de beaux

malheurs, car M. de Blinval est brave comme un lion; il tire le pistolet comme un dieu, et demain mon maître était mort... si le mari avait vu cette lettre; ce qui n'empêche pas qu'on dit de nous : Ces canailles de domestiques!

— Ça me rappelle un admirable trait de sang-froid du dernier amant de la duchesse de Rullecourt, — dit Astarté, — et vous pourrez donner, dans l'occasion, *la recette* à votre maître, Leporello. Cet amant reçoit une lettre de la duchesse dans des circonstances absolument pareilles... sauf qu'il n'avait pas un intelligent Leporello pour le servir... L'imbécile de valet de chambre apporte donc la lettre de la duchesse. — Tiens... — dit le duc à l'amant, — une lettre de ma femme? Elle t'écrit donc? — L'amant ne répond rien, lit la lettre avec un sang-froid superbe, et répond ensuite au duc. — Que le diable l'emporte, va! ta femme! — Comment! — Tiens, tu feras la commission. — Et l'amant prend sur sa cheminée deux louis qu'il donne au mari. — Pourquoi ces deux louis? — dit celui-ci. — Et, pardieu, pour une de ces insupportables quêtes dont toutes les dames patronesses nous poursuivent, et ta femme ne m'a pas manqué. — Ce disant, l'amant jette la lettre au feu...

— Bravo...

— C'est très fort, — dirent plusieurs voix.

LXXI

Le thé (suite). — Cancans de domestiques.
Inquiétude de Martin causée par la joie de M. Duriveau. — Retour du bal.

Plus j'entrais avant dans le milieu de ma condition, plus j'appréciais la justesse de la réflexion de Leporello. Evidemment, la plupart des invités de Mlle Juliette possédaient des secrets effrayants pour le repos et l'honneur de bien des familles. Cette pensée fut justifiée presque aussitôt par Mme Lambert, femme de chambre de la marquise d'Hervieux.

— Leporello a bien raison, — dit-elle; — le plus souvent les maîtres nous traitent mal, et pourtant bien des fois il ne tiendrait qu'à nous de mettre le feu dans je ne sais combien de ménages, de causer des séparations, des procès, des duels à mort...

— C'est pourtant vrai, — dirent plusieurs voix.

— Pour ma part, — reprit Mme Lambert, — je *connais quelqu'un* qui pourrait faire aller... au criminel, et même, je crois, aux galères, c'est comme je vous le dis, un des personnages les plus huppés de ce temps-ci... et sa femme aussi, qui est toute la journée dans les églises, et qui fait sa grande dame.

— Ah bah! — dirent plusieurs voix avec surprise.

— Et de plus, — poursuivit Mme Lambert, — ruiner complètement le ménage, qui est encore plus avare qu'hypocrite, et qui a plus de trois cent mille livres de rentes.

— Dis donc comment!

— Il fallait, pour que le ménage dont je vous parle héritât d'un oncle immensément riche, que la femme eût un enfant. Voyant qu'elle ne pouvait pas parvenir à être grosse, elle est convenue, d'accord avec son mari, de simuler une grossesse. Il a bien fallu que ma maîtresse, car, après tout, c'est de moi que je parle, il a bien fallu que ma maîtresse me mît dans la confidence, moi, sa femme de chambre. Je me suis occupée de trouver une femme grosse, je l'ai logée dans une maison isolée. Ça se passait à la campagne; ma maîtresse a feint d'être en mal d'enfant dès que l'autre femme a été sur le point d'accoucher; et c'est moi qui ai reçu l'enfant... un beau garçon, ma foi... Je l'ai apporté dans un carton à

chapeau, et quand une bête de sage-femme de campagne, qu'on est allé exprès chercher trop tard, est arrivée, elle a trouvé un gros poupon criant comme un brûlé pour teter la nourrice dont on s'était précautionné.

— En voilà des roués! — dit Leporello.

— Eh bien! — reprit Mme Lambert, — vous me croirez si vous voulez, on m'a renvoyée de la maison pour cause... de *moralité*, parce qu'on avait surpris le cocher dans ma chambre; ça m'a outrée... J'ai menacé ma maîtresse; je lui ai dit que je pouvais parler sur bien des choses... Savez-vous ce qu'elle m'a répondu?

— Quoi donc?

— *Parlez si vous voulez, ma chère... les complices sont autant punis que les coupables.*

— La coquine! — dit Astarté.

— Et ça ne quitte pas les églises! — reprit Juliette.

— Elle avait raison, — reprit Mme Lambert; — je la perdrais et moi aussi. Après cela, je me fais plus méchante que je n'en ai l'air; j'aurais pu me venger sans me perdre, que je ne l'aurais pas fait... Mais à propos, — reprit la femme de chambre de la marquise d'Hervieux en s'adressant à Juliette, — tu m'avais dit que tu savais quelque chose qui ferait plaisir à ma maîtresse.

— Elle le sait peut-être déjà; mais enfin voilà ce que c'est : le prince part cette nuit pour Fontainebleau; il va chasser cinq ou six jours avec le mari de ta maîtresse.

— Cet homme-là est-il sournois! — s'écria Mme Lambert. — On n'en savait rien ce soir chez nous; mais il n'en fait jamais d'autres. Quand le marquis s'en va, il ne veut qu'on soit content qu'au dernier moment. Ah! pour ça, oui, Madame va être contente. Pendant cette absence-là, voilà sa vie de presque tous les jours : Le matin son bain, après ça son déjeuner, et puis vite un petit fiacre, et en voilà jusqu'à six heures, où elle rentrera à l'hôtel pour dîner; après dîner elle écrira une lettre de huit pages, que je porterai le lendemain matin (M. de Surville y répondra par un billet de deux lignes), et, la lettre écrite, elle s'habillera pour aller dans le monde revoir son *trésor*. Ses plus jolies, ses plus fraîches toilettes sont pour ce soir-là.

— Je *les* croyais brouillés? — dit Juliette.

— Oui, pendant six mois, cette pauvre Madame... (elle est si bonne!) a manqué d'en mourir; elle se fanait que c'était pitié... mais, maintenant, elle est redevenue charmante; son amant lui va si bien!

— C'est bien fait, — dit Astarté, — un mari si bête!

— Et si sale! — dit Mme Lambert. — Nous voyons cela, nous autres...

Tenez, si le monde savait ce que nous savons, on excuserait les trois quarts des femmes qui ont des amants.

— Je les excuse toujours, moi d'abord, — dit Astarté; — ce sont les meilleures maîtresses à servir... ça vous les rend d'une douceur... d'un onctueux!... Et chez vous, Isabeau, y a-t-il du nouveau?

— Oh! chez nous, — reprit la femme de chambre de Mme Wilson, — on est toujours gaie, toujours folle; on dit bonjour et bonsoir au père Wilson, qui ne met pas le nez hors de ses bureaux... et on adore un ange de petite fille... voilà tout.

— C'est drôle, — dit Astarté.

— Le fait est, — reprit Leporello, — que je n'ai jamais entendu rien dire sur Mme Wilson chez mon maître; et Dieu sait comment on y habille les femmes du monde.

— C'est peut-être aussi parce que ces messieurs en déshabillent beaucoup, — dit Astarté.

— Bravo, — fit Leporello.

— Et ici? — dit Astarté en interrompant du regard la femme de chambre de Régina.

J'éprouvais une angoisse singulière en attendant la réponse de Juliette, qui dit tout à coup :

— Tiens, où est donc le père Louis?

C'était le vieux valet de chambre du prince; tous les yeux se tournèrent vers la place que cet ancien serviteur avait occupée; il avait discrètement disparu, sans que l'on eût remarqué son départ.

— Il aura filé, bien sûr, — reprit Juliette, — quand il a vu la soirée tourner aux *cancans;* il les déteste... Après tout, tant mieux, il est gênant, et puis on ne peut rien tirer de lui... sur notre maître.

Je fus en effet frappé de la discrétion de ce domestique, le seul qui fût sans doute dans le secret des excursions nocturnes du prince de Montbar; je me demandai par quel prodige d'adresse il avait pu cacher jusqu'alors aux autres domestiques de la maison les absences de son maître, qui, je l'ai su depuis, se renouvelaient assez fréquemment.

— Vous avez raison, Juliette, — reprit la femme de chambre de Mme Wilson, — le vieux Louis nous aurait gênées... Eh bien! je vous disais : Et ici, depuis que la princesse court les bals et les fêtes avec ma maîtresse?...

— Voilà tout? rien de nouveau? — dit Astarté.

— Ma foi non; Madame reçoit le matin la *fleur des pois* des élégants, comme dit Leporello; elle fait toujours de superbes toilettes; on lui envoie des bouquets *sans nom*, comme ce soir; elle porte de préférence celui de



« — Melchior... quel est cet homme? » (Page 936.)

sa fleuriste. Je n'en sais ni plus ni moins. Après cela, si les femmes de chambre, pour bien des raisons... savent souvent la fin des choses, elles en ignorent les commencements... ça regarde les valets de chambre. Dame! ils annoncent les visites, ils peuvent donc remarquer celles qui sont plus ou moins longues... selon que Madame est seule ou avec du monde... Ils peuvent encore observer la figure triste ou gaie que les assidus font en sortant... s'ils sont rouges ou s'ils sont pâles, et surtout

si, ayant leurs gants en entrant, ils les ont encore en sortant... C'est très important... J'ai entendu dire au vieux Lapierre, qui a été longtemps au service de la fameuse princesse Romanof, que presque toujours on se dégantait chez elle au cinquième ou sixième tête-à-tête.

— C'est très vrai d'observation, — dit Astarté. — Allez donc prendre la main d'une femme avec des gants !

— Aussi, — ajouta Juliette, — quant au nouveau qu'il pourrait y avoir ici, je vous dirais : Adressez-vous à M. Martin que voilà; mais il n'est valet de chambre de *Madame* que d'aujourd'hui.

— Ma foi, mademoiselle, — dis-je à Juliette, — je vous assure qu'il faudrait que les choses me crèvent les yeux; je ne suis pas fort pour l'observation.

— Bah ! bah ! — me dit Juliette en riant, — on voit ça malgré soi. Honoré, qui était ici avant vous, monsieur Martin, n'était pas malin, ça n'empêche pas qu'il avait remarqué que M. le capitaine Just, ce beau grand jeune homme, était venu trois fois à l'heure où Madame ne reçoit habituellement personne.

— Ah ! ah ! voyez-vous ça ! — dit Astarté en éclatant de rire, — et vous nous disiez, Juliette, qu'il n'y avait rien de nouveau ici.

— Je suis de l'avis de M[lle] Juliette, — dis-je à Astarté, — il y a peu de temps que M. le capitaine Just a perdu son père, qui était l'ami de Madame, et elle disait au prince, aujourd'hui même à dîner, que le capitaine Just était encore si triste qu'il craignait de rencontrer du monde chez elle; voilà sans doute pourquoi Madame le reçoit à une heure différente de ses autres visites.

— C'est égal, — dit en riant Astarté, — il n'y a rien de plus traître que les beaux grands garçons mélancoliques; je vous recommande ce jeune homme-là, monsieur Martin, et lorsque vous me ferez le plaisir de venir prendre une tasse de thé au ministère de la justice, vous aurez aussi votre petit *cancan* à faire; écoutez donc, chacun son écot.

— Et ce sont nos maîtres qui payent,— dis-je en riant à Astarté, afin de cacher la pénible émotion que me causaient ces malignes remarques.

— Après ça, — reprit Astarté, — c'est, vous le voyez, en tout bien tout honneur. Entre nous, tout se dit, mais rien ne se sait au dehors. Tous, tant que nous sommes ici, nous pourrions être des *domestiques terribles,* comme dirait M. *Gavarni*... Eh bien ! je suis sûre que parmi nous personne n'a à se reprocher d'avoir abusé d'un secret contre un maître.

— C'est vrai, — dit l'homme de confiance du député. — Pourtant... si l'on voulait !

— Ah ! bah ? — dit Leporello, en éclatant de rire, — votre crâne de

député a donc des *fâmes*... vous pourriez donc le livrer à une foule de maris furieux?

— Non, farceur... mais à la rage de ses électeurs, qui sont aussi venimeux... que des maris. Tenez, ce matin, j'annonce à *Monsieur* le plus fort d'entre ses électeurs, le *bélier du troupeau*, comme dit mon maître, il l'appelle toujours comme ça avec Madame... le *bélier;* en apprenant donc que le *bélier* était là : — Que le diable vous emporte! — me dit mon maître en fureur, — je vous ai dit que je ne recevais jamais ces gens-là qu'une fois sur cinq; mon Dieu! que c'est assommant! Allons, puisque vous avez dit que j'y étais, faites entrer. — Et une fois que le *bélier* est entré, il fallait voir les poignées de main, et entendre les : *Comme vous êtes rare, mon cher monsieur! on ne vous voit jamais!* etc.; ce qui n'a pas empêché Monsieur de me dire, une fois que le *bélier* a eu les talons tournés : — Si vous avez le malheur de recevoir ce monsieur-là avant quinze jours d'ici... *je vous laisse avec lui*... Et vrai, ça m'a fait peur... seul avec le *bélier!!*

— Ah! fameux, le *bélier!* — s'écria Leporello en éclatant de rire. — Fameux! le mot restera! Ça me rappelle qu'il y a un an je cherchais un petit appartement pour les rendez-vous de mon maître; j'entre dans une maison superbe... trop superbe pour la chose; c'est égal, je parle au portier. — Avant tout, mon garçon, — me dit cet animal de *loge*, — je dois vous prévenir que le propriétaire tient à ce que sa maison soit parfaitement propre. — Après? — Votre maître a-t-il des chiens? — Non. — Des enfants? — Il en fait, mais il n'en a pas, vu qu'il y en a qui en ont et qui n'en font pas. — *Est-il député*? — Non plus : mais pourquoi, diable! cette question? — dis-je au portier. — Parce que nous avons logé un député au cinquième, — me répondit le cerbère, — et en deux mois ses gredins d'électeurs limousins ont fait une telle procession avec leurs souliers crottés, qu'ils nous ont perdu l'escalier; c'était une boue comme dans la rue.

La gaieté causée par le récit de Leporello fut interrompue par l'arrivée de Mme Gabrielle, femme de charge du comte Duriveau.

La venue de cette femme excita au plus haut degré mon inquiétude et mon attention. Ses moindres paroles, sa physionomie, furent pour moi l'objet d'un examen pénétrant.

— Ah! bonsoir, ma chère; comme vous venez tard! — lui dit Juliette. — Les gâteaux sont tout froids, et le thé aussi.

— Je suis encore bien heureuse d'avoir pu venir, allez! — répondit cette femme assez âgée, grande, forte, à la figure virile, — je n'y comptais plus... Monsieur est un si fameux tyran!!

— C'est ce que je disais à ces dames, — reprit Juliette ; — mais par quel heureux hasard avez-vous pu vous échapper?

— Hasard est le mot, un vrai hasard : Figurez-vous que, depuis quelques jours, — reprit la femme de charge du comte Duriveau, — Monsieur était d'une humeur de dogue, à peu près comme à son ordinaire ; il a par là-dessus la manie, vous le savez, de ne pas vouloir souffrir qu'on mette le pied hors de l'hôtel sans lui en demander la permission, toujours pour la chose d'exercer sa tyrannie.

— Quel homme !... quel homme ! — dit Astarté.

— Quant à ça, Juliette, — dit la femme de charge du comte Duriveau, — votre maîtresse peut brûler une fière chandelle à je ne sais quel saint, de n'avoir pas épousé mon maître...

— Je crois bien, on dit qu'elle ne pouvait pas le voir, — reprit Juliette, — et, depuis le mariage de Madame, il n'a pas mis les pieds ici.

— Et il enrage, j'en suis sûre. Enfin, pour en revenir à mon affaire, je lui demande donc ce matin à sortir ce soir : — Non ! — me repondit-il durement, et avec une figure... une figure noire comme l'enfer. Bien obligé, que je me dis, et je remonte chez moi quatre à quatre ; car, avec lui, non, c'est non. Ce soir, après dîner, comme il allait chez son fils, il me rencontre dans l'escalier... ce n'était plus le même homme, il était rayonnant ; je ne lui ai jamais vu qu'une fois l'air aussi gai, c'était le lendemain du duel où il avait cassé la cuisse à ce pauvre marquis de Saint-Hilaire, qui en est mort.

— Ah ! oui... un duel dans le parc du marquis, — dit Astarté. — J'ai entendu parler de cela dans le temps... M. Duriveau était alors l'amant de la marquise.

— Justement, — dit la femme de charge, — ça se passait à la campagne. Celui-ci les a surpris. Ils se sont battus, et Monsieur, qui met à soixante pas une balle dans une carte, lui a flanqué son affaire, à ce pauvre marquis. Finalement, ce soir, Monsieur avait la même figure de jubilation que le lendemain de ce duel-là, il avait l'air d'être d'une joie... d'une joie atroce... quoi !... — Vous m'avez demandé à sortir et je vous ai refusé, ma chère madame Gabrielle, — m'a-t-il dit. — Oui, monsieur le comte. — Eh bien ! sortez si vous voulez, je suis content, je veux qu'on soit content. — Et il a continué de monter l'escalier.

— Et qu'est-ce qui pouvait donc le rendre si content ? — demanda Juliette.

— C'est ce que je me suis dit, — reprit Mme Gabrielle. — Il y a donc du nouveau dans Landerneau ; il faut que je tâche de le savoir, ça fera *mon écot* pour le thé de chez Juliette ; je cours dare dare chez le valet de

chambre de Monsieur; nous sommes très bien ensemble parce que je lui fournis du linge de l'hôtel pour sa famille qui loge dehors. — Eh bien! Balard, — que je lui dis, — qu'est-ce qu'il y a donc? Monsieur avait tantôt l'air méchant comme un diable, et ce soir, il est gai comme un chat-huant qui va croquer une souris! — Je ne sais pas, — me répond Balard. — Il avait l'air aussi fou de joie à dîner. — Mais à propos de quoi cette joie-là? — Je n'en sais rien de rien... parole d'honneur. — Voyons, Balard, entre amis? — Je vous jure, ma chère, que tout ce que je sais, c'est qu'au moment où Monsieur allait se mettre à table, un commissionnaire a apporté une lettre, vilain papier, vilaine écriture, et je crois même cachetée avec du pain mâché. Je remets cette lettre à Monsieur; il la lit et s'écrie : *Enfin!* d'un air aussi content que si tous ceux qu'il déteste avaient la corde au cou, et qu'il n'ait plus qu'à la tirer; enfin après avoir jeté la lettre au feu et l'avoir vue brûler, il s'est mis à marcher ou plutôt à sauter dans sa chambre, en se frottant les mains et le menton, en riant... en riant, mais tout de même d'un drôle de rire... — Et voilà tout ce que vous savez? — dis-je à Balard. — Voilà tout, ma chère madame Gabrielle, je vous jure... par la dernière douzaine de taies d'oreiller en batiste de rebut que vous m'avez délicatement donnée pour mon épouse, — m'a répondu Balard. — Il fallait bien le croire... Et voilà, pour ce qui est de chez nous, tout ce que j'ai de plus frais à vous servir... Là-dessus, donnez-moi une tasse de thé avec un peu de rhum, ma petite Juliette, car j'étrangle de soif.

Étrange pressentiment... je fus effrayé de ce que je venais d'apprendre par la femme de charge du comte Duriveau. Je ne sais quel instinct me disait que la joie *atroce* de cet homme, ainsi qu'avait dit Mme Gabrielle, avait pour cause la réussite de quelque détestable projet; que peut-être il se voyait sûr de sa vengeance contre Régina. Cette lettre, qui avait causé une joie folle au comte Duriveau; cette lettre écrite et cachetée d'une manière si vulgaire, et ensuite soigneusement brûlée par lui... me semblait significative; ne trahissait-elle pas des relations complètement en dehors des relations habituelles de M. Duriveau? Et s'il machinait une basse vengeance contre Régina, n'était-ce pas dans quelque milieu ténébreux qu'il devait chercher ses complices, ainsi que l'avait redouté le docteur Clément?... Enfin, l'espérance ou même la certitude d'une vengeance *éloignée* n'eût pas causé une joie si vive à M. Duriveau. Sans doute, il croyait toucher au but qu'il poursuivait depuis longtemps; mais si mon pressentiment ne me trompait pas, ce but, quel était-il? cette vengeance, où et comment devait-elle s'accomplir?

— Prévenir directement la princesse de se tenir sur ses gardes

m'était impossible; ma position envers Régina m'imposait la réserve la plus absolue; je compromettais tout en laissant voir à la princesse l'intérêt extraordinaire, inexplicable pour elle, que je portais à tout ce qui la touchait... Sa défiance s'éveillait alors, et la moindre imprudence me faisait à l'instant chasser de la maison. J'aurais pu lui écrire d'être en défiance, mais contre quoi? et puis quelle créance accorderait-elle à un écrit anonyme, alors qu'elle n'avait tenu compte des vives appréhensions du docteur Clément, se plaisant, au contraire, — disait-elle, — à braver les ressentiments de M. Duriveau. Si j'avais eu quelque renseignement positif, précis, j'aurais pu à la rigueur, et dans une si grave conjoncture, écrire anonymement au prince, le défenseur naturel de sa femme; mais il était malheureusement parti dans la soirée pour Fontainebleau.

Ces pensées m'effrayèrent tellement, qu'un moment je voulus croire à la vanité de mes craintes, et je continuai d'écouter attentivement, sans avoir le courage d'y prendre part, l'entretien des invités de Mlle Juliette, tâchant de pénétrer si la femme de chambre du comte Duriveau n'était pas envoyée par lui, enfin si les récriminations de cette femme au sujet de la dureté de son maître n'étaient pas une feinte adroite; malgré mon attention, il me fut impossible de rien découvrir à ce sujet. Les invités de Mlle Juliette quittèrent l'hôtel vers une heure du matin sans que le beau Fœdor, l'amant de la marquise italienne, eût paru.

La princesse m'avait ordonné d'attendre son retour. Je venais de descendre à son appartement, d'aviver le feu de son parloir, et d'allumer ses bougies, lorsque le bruit d'une voiture entrant dans la cour m'annonça le retour de Régina.

Lorsque je lui ouvris la porte de l'antichambre, je fus saisi de l'expression de sa physionomie.

J'avais vu la princesse partir avec Mme Wilson, riante, la joue animée, l'œil brillant, le front superbe; je la voyais rentrer morne, pâle, la fatigue et l'ennui peints sur tous les traits...

Le docteur Clément ne se trompait donc pas? Cette ardeur de plaisir, qui entraînait la princesse au milieu des fêtes, était donc véritablement factice? En présence de Mme Wilson, comme en présence du monde, Régina avait donc, ainsi qu'on le dit vulgairement, *fait la brave*. Et à cette heure que, rentrant chez elle, il lui était inutile de feindre, elle retombait dans son douloureux abattement... Ou bien avait-elle déjà été atteinte par la vengeance du comte Duriveau?

Ces pensées me vinrent si rapides, qu'elle s'étaient présentées à mon esprit pendant le temps que mit Régina à gagner son parloir. Après avoir jeté son manteau sur un fauteuil, elle me dit :

— Vous n'oublierez pas, ainsi que je vous l'ai recommandé, d'aller demain matin, à huit heures, vous informer des nouvelles de mon père...

— Je ne l'oublierai pas, madame la princesse.

Régina ne me donnant pas d'autre ordre, je m'éloignai; elle me rappela et me dit :

— Comme vous ne serez peut-être pas revenu à l'heure où je voudrai sortir, vous recommanderez à la porte que l'on me fasse avancer un fiacre pour huit heures et demie...

— Alors, madame la princesse ira chez la femme Lallemand? — dis-je à Régina.

Elle était debout devant la cheminée, lorsque je lui fis cette question; elle se retourna vers moi d'un air à la fois si étonné, si altier, que je compris l'indiscrète familiarité de ma demande; je baissai les yeux tout interdit. Probablement la princesse s'aperçut de ma confusion, car elle me dit avec bonté :

— N'oubliez pas d'aller chez mon père; à votre retour, vous vous occuperez de soigner cet appartement et mes fleurs, ainsi que je vous l'ai dit ce matin.

Je sortis après avoir laissé retomber la portière du parloir.

Je restai involontairement une seconde à peine; ce temps me suffit pour entendre Régina, tombant dans un fauteuil, s'écrier avec un accent de lassitude, d'ennui, de douleur inexprimable :

— Seule... mon Dieu!... toujours seule... oh! quelle vie!... quelle vie!...

Effrayé de l'espèce de secret que je venais de surprendre, je me hâtai de quitter l'appartement de la princesse, je fermai soigneusement la porte extérieure, et je remontai dans ma chambre, oserai-je me l'avouer à moi-même? avec des pensées moins amères que lorsque j'avais vu Régina partir pour le bal dans tout l'éblouissant éclat de sa parure et de sa beauté.

. . . .

. . . .

LXXII

La découverte. — Jérôme le cocher. — La journée aux fiacres.

Après une nuit presque entièrement passée dans l'insomnie, occupé de chercher vainement le moyen de deviner et de conjurer le péril qui, je le pressentais, menaçait Régina, je me levai, ne comptant plus que sur le hasard d'une heureuse inspiration; je me rendis chez le baron de Noirlieu, où je n'étais pas retourné depuis la commission que j'avais faite auprès de Melchior, le mulâtre, pour Robert de Mareuil; j'étais préparé à l'inconvénient de me voir reconnu par Melchior, il n'en fut rien.

— Je viens, monsieur, — lui dis-je, — de la part de Mme la princesse de Montbar, au service de qui je suis entré depuis hier, savoir des nouvelles de M. le baron de Noirlieu.

— M. le baron est toujours dans le même état, — me répondit brusquement le mulâtre; — vous ferez part de cela à Mme la princesse.

Melchior avait l'air si rogue, si peu communicatif, qu'il me paraissait difficile d'engager quelque conversation avec lui; néanmoins je repris :

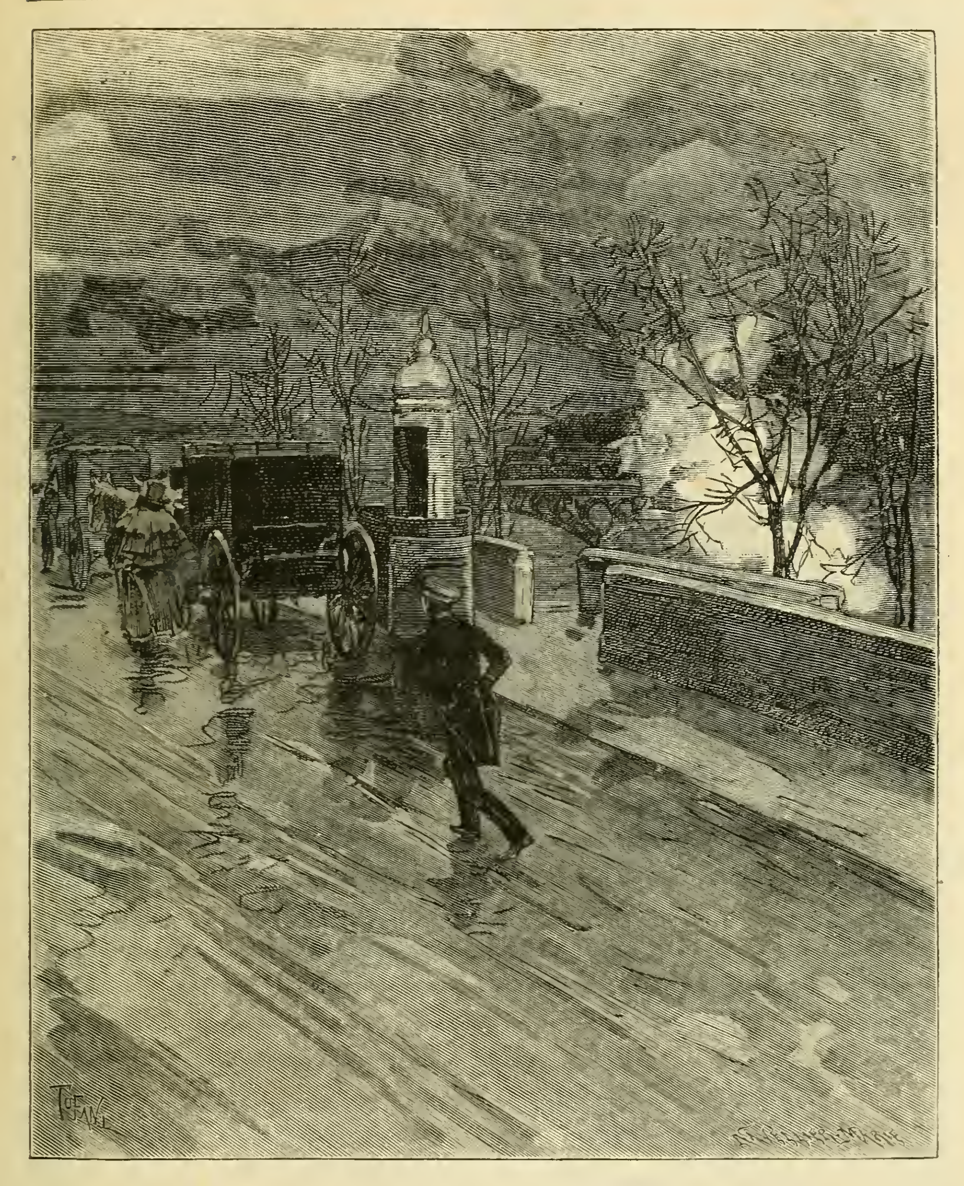
— Je porterai cette réponse à Mme la princesse, qui en sera sans doute affligée.

— C'est probable, — me dit brusquement le mulâtre en me tournant le dos, après m'avoir du geste montré la porte cochère, car ceci se passait sur le perron du vestibule.

J'allais me retirer lorsque je vis venir le baron du fond de l'antichambre; il portait une robe de chambre de flanelle grise et s'appuyait sur une canne; il me parut encore plus abattu, plus cassé, que lorsque je l'avais vu une année auparavant à la porte du Musée. La même farouche expression de tristesse contractait les traits du vieillard.

En entendant les pas traînants de son maître, Melchior parut vivement contrarié. Aussi, quoiqu'il m'eût impérieusement répété à voix basse : — Allez-vous-en... allez-vous-en! — je restai, et j'entendis le baron dire à Melchior en m'apercevant :

— Melchior... quel est cet homme?



« J'y vis deux voitures... » (Page 941.)

— Allez-vous-en donc, — me répéta encore tout bas le mulâtre.

Puis se retournant vers son maître, il lui dit d'un ton de reproche affectueux :

— Rentrez donc, monsieur le baron... il fait très froid ce matin... Venez, venez.

Et il fit un pas pour emmener le baron, qui lui obéissait machinalement, lorsque, m'approchant, je dis à haute voix à M. de Noirlieu :

— Je viens de la part de Mme la princesse de Montbar m'informer des nouvelles de monsieur le baron.

Le père de Régina tressaillit. Son visage me parut trahir le pénible effort d'une lutte intérieure; puis, revenant sur ses pas, tandis que le mulâtre me lançait des regards courroucés :

— Comment se porte ma fille? — me dit le vieillard avec une émotion qu'il voulait en vain dissimuler.

— Mme la princesse est toujours souffrante, monsieur le baron.

— Souffrante! Régina? — s'écria le vieillard.

Et regardant Melchior d'un air surpris et défiant, il ajouta :

— On ne m'avait pas dit cela!

Puis s'adressant à moi de nouveau, il me demanda avec empressement :

— Depuis quand ma fille est-elle malade? Qu'a-t-elle? Est-elle alitée? Répondez... répondez donc.

Melchior me coupa la parole, et dit à son maître avec un sourire sardonique :

— Je peux rassurer monsieur le baron : hier encore Mme la princesse est allée au bal; son indisposition n'est donc, heureusement, que fort légère.

— Mme de Montbar est allée hier au bal? — me demanda le vieillard.

— Oui, monsieur le baron, — lui dis-je; — mais, au retour, Mme la princesse semblait bien abattue... bien fatiguée.

— Fatiguée?... d'avoir dansé?... — reprit le baron; et une ironie amère remplaça sur ses traits l'expression d'intérêt dont ils avaient été empreints en parlant de sa fille. Le mulâtre offrit son bras à son maître d'un air triomphant, et tous deux rentrèrent dans l'intérieur de la maison.

Malgré la mauvaise issue de mon entrevue avec le père de la princesse, je m'applaudis d'avoir découvert que le baron, quoique malheureusement persuadé que Régina n'était pas sa fille, avait conservé pour elle un attachement qui devait souvent lutter dans son cœur contre l'aversion qu'il s'efforçait de lui témoigner; de plus, je remarquai que Melchior paraissait haïr Régina et user de l'influence qu'il devait avoir sur le baron pour l'irriter contre sa fille.

Je quittai la maison de M. de Noirlieu, heureux de penser que peut-être le récit du petit incident dont j'avais été témoin ferait plaisir à Régina, en lui prouvant que le baron conservait toujours un fonds d'affection pour elle.

A cette bonne espérance, j'avais presque oublié mes préoccupations

au sujet du comte Duriveau, lorsqu'un incident imprévu, insignifiant en apparence, vint changer mes soupçons en une certitude effrayante.

Le baron de Noirlieu demeurait faubourg du Roule ; j'étais revenu au faubourg Saint-Germain par le pont Louis XV et le quai d'Orsay; j'atteignais le milieu de la rue de Beaune, lorsque je vis venir à moi, marchant très vite, Mme Gabrielle, la femme de charge du comte Duriveau; celui-ci demeurait rue de l'Université, l'hôtel de Montbar était situé rue Saint-Dominique. Je n'attachai d'abord aucune importance à ma rencontre avec Mme Gabrielle ; seulement, me trouvant bientôt en face de cette femme que j'avais vue la veille, je pus d'autant moins me dispenser de l'aborder, qu'elle me reconnut et me dit :

— Ah ! monsieur Martin, bien le bonjour ; je ne m'attendais pas à vous rencontrer si tôt, et surtout de si matin...

— En effet, madame, il est à peine neuf heures.

— C'est ce qui me désole, car il faudra que j'aille au diable vert pour trouver un fiacre ; dans cette saison, ils n'arrivent sur place que fort tard, et Monsieur en attend un avec une impatience de damné.

— Comment ! lui qui a tant de chevaux, il sort en fiacre? et c'est vous qu'il envoie chercher une voiture, tandis qu'il a tant de domestiques !

— Je ne suis pas non plus la seule à le chercher, ce maudit fiacre ! le maître d'hôtel et le valet de chambre sont à la recherche de leur côté. Dame... c'est qu'un fiacre, dans notre quartier, à cette heure, et le lendemain d'un dimanche encore, c'est aussi rare qu'un merle blanc.

— Si votre maître est si pressé, que ne fait-il atteler une de ses voitures ?

— Il a ses raisons, sans doute, pour préférer un fiacre... il y a quelque chose là-dessous... Balard m'a dit qu'une lettre sur gros papier, pareille à la lettre d'hier soir, vous savez...

— Parfaitement ; c'était très drôle... cette grosse lettre cachetée avec du pain mâché, et qui a rendu votre maître si content.

—Eh bien ! il en est arrivé une autre toute pareille, ce matin, à huit heures, avec recommandation au commissionnaire d'éveiller tout de suite Monsieur ; alors, carillon d'enfer, et ordre de lui trouver un fiacre à tout prix... sans compter que Balard m'a dit que la joie d'hier continuait ce matin... en augmentant, si c'est possible.

Une idée qui me donna presque le vertige me traversa l'esprit.

Mon émotion fut si visible, que la femme de charge me dit :

— Qu'avez-vous donc, monsieur Martin?

Ces mots me rappelèrent à moi ; je répondis à cette femme, qui répétait avec une surprise croissante :

— Mais, qu'avez-vous donc ?

— Mon Dieu ! madame Gabrielle, je réfléchis qu'au lieu de vous faire perdre là votre temps, je peux vous épargner une corvée. J'ai passé tout à l'heure sur le quai Voltaire, j'ai vu deux ou trois fiacres sur la place... je vais y courir et en amener un pour vous à la porte de l'hôtel Duriveau.

— Ah ! par exemple, monsieur Martin, vous êtes trop aimable... vous déranger ainsi...

— Cela ne me dérange pas, — lui dis-je en m'éloignant ; — nous sommes voisins... dans dix minutes, le fiacre sera à votre porte.

Et je m'élançai dans la direction du quai Voltaire pendant que Mme Gabrielle me criait de loin :

— Merci, monsieur Martin.

Cette idée qui m'avait presque donné le vertige était celle-ci :

— Un piège horrible est tendu à Régina, rue du Marché-Vieux ; on s'est adressé à la bienfaisance de la princesse pour l'attirer dans un guet-apens ; dans cette maison, située au fond d'un quartier perdu, il n'y a pas de portier, il n'y a d'autres locataires que cette femme prétendue paralytique. Une des deux lettres reçues par le comte Duriveau a dû lui annoncer que Régina allait se rendre le matin même dans cette maison, où il comptait surprendre la princesse. Que se passerait-il ensuite entre elle et cet homme d'un caractère impitoyable, d'une volonté de fer, et... capable de tout sacrifier à sa haine et à ses passions ?... Je frémissais d'y songer.

Comment d'inductions en inductions, basées sur les plus vagues probabilités, en étais-je arrivé à une certitude absolue ? je ne puis encore m'en rendre compte, mais je savais... mais je *sentais* que je ne me trompais pas.

En proposant mes services à la femme de charge du comte Duriveau, j'avais eu deux motifs : ôter au comte une des chances de trouver une voiture, et profiter moi-même de cette voiture, car en effet j'avais par hasard, en revenant, remarqué un fiacre sur le quai Voltaire.

Avertir Régina qu'elle allait tomber dans un piège, je n'y pouvais songer. D'ailleurs, elle était sans doute déjà partie pour la rue du Marché-Vieux, puis c'était me trahir ; à l'appui de mes craintes, je n'avais d'autres preuves à lui donner que mes pressentiments. Aller moi-même rue du Marché-Vieux, c'était risquer de m'y rencontrer avec la princesse, et cette démarche, dont il m'aurait fallu expliquer l'origine, le but, compromettait pour jamais ma position envers Régina : je ne devais lui rendre en apparence aucun de ces services éclatants qui attirent l'attention, et souvent une reconnaissance trop grande ; car alors, par gêne ou

par respect humain, on n'ose garder comme domestique un homme à qui l'on doit tant.

Ceci explique mon embarras à l'endroit de trouver un moyen de secourir la princesse ; malheureusement encore le prince était absent... lui, le défenseur naturel de sa femme. A qui donc m'adresser ?

Une étreinte de jalousie involontaire me brisa le cœur... je venais de songer au capitaine Just.

Donner à un autre... à un autre... jeune, beau... brave et généreux, le moyen de sauver la femme que l'on aime avec la plus folle passion... il faut pour cela plus que du courage... J'eus ce courage.

En réfléchissant ainsi, j'étais arrivé à la place de fiacres du quai Voltaire ; je ne m'étais pas trompé, j'y vis deux voitures... et le cocher de l'une d'elles était... Providence inespérée !... l'excellent homme qui m'avait autrefois empêché de mourir de faim, et qui avait reconduit Régina chez elle, après la scène du faux mariage.

— Bonne journée pour moi... puisque je vous rencontre ce matin, mon brave, — me dit joyeusement Jérôme en me tendant la main, — voilà du temps que...

— Il y va de la vie de quelqu'un que j'aime comme ma mère, — dis-je à Jérôme en l'interrompant et m'élançant dans sa voiture ; — je n'ai pas le temps à présent de vous dire un seul mot... Avez-vous sur vous un crayon, du papier ?

— Voilà le portefeuille où j'inscris mes courses, — me dit Jérôme en me remettant cet objet.

— Maintenant, — reprit-il, — où allons-nous ?

— Rue Saint-Louis-en-l'île... au coin du quai. Ventre à terre !

— Vitesse de chemin de fer ! — reprit Jérôme en sautant sur son siège ; et ses chevaux, heureusement frais, partirent comme la foudre.

Pendant le trajet, enlevant un feuillet du portefeuille de Jérôme, j'écrivis au crayon ce qui suit :

Un grand danger menace la princesse de Montbar ; le comte Duriveau l'a fait tomber dans un piège infâme. Allez, sans perdre une seconde, rue du Marché-Vieux, 11. Montez au troisième, demandez Mme Lallemand ; si l'on ne vous répond pas, brisez la porte, armez-vous au besoin. La princesse doit être retenue dans cette demeure ; il y a sans doute quelque porte masquée communiquant à d'autres chambres que celles occupées par la femme Lallemand. Un fiacre vous attend, le cocher est un homme sûr.

Un ami inconnu.

Le fiacre s'arrêta au coin du quai; je descendis de voiture, je remis à Jérôme le billet que je venais d'écrire et lui dis :

— Allez au numéro 17 de cette rue.

— Bon.

— Demandez le capitaine Just.

— Bon.

— Dites qu'on lui porte à l'instant ce billet.

— Bon.

— Car c'est une question de vie ou de mort.

— Diable !

— Si le capitaine vous demande qui vous a envoyé avec ce billet, vous direz... vous direz... un homme âgé, à cheveux blancs.

— Très bien !

— Vous conduirez le capitaine rue du Marché-Vieux, près la rue d'Enfer, numéro 11.

— Je vois ça d'ici.

— Repasserez-vous par le quai?

— Oui, c'est mon chemin.

— Si vous ramenez le capitaine, ne vous arrêtez pas; mais ne vous étonnez pas si je monte derrière votre voiture.

— C'est entendu...

— Et ensuite, rue du Marché-Vieux... bride abattue.

— Vitesse de chemin de fer; j'ai Lolo et Lolotte, soyez calme.

Et Jérôme allait fouetter ses chevaux; mais se ravisant :

— Et si le capitaine n'y est pas?

— Revenez toujours par ici... alors je remonterai dans votre voiture.

— En route ! — dit Jérôme.

Et il détourna la rue au grand trot de ses chevaux.

J'attendis avec angoisse le retour de Jérôme. En cas d'absence du capitaine Just, je me serais décidé à aller rue du Marché-Vieux et à agir malgré les funestes conséquences que mon intervention pouvait avoir pour mes projets.

Caché dans l'ombre d'une porte cochère ouverte, de crainte d'être reconnu par le capitaine, j'écoutais si je n'entendais pas revenir la voiture...

Neuf heures sonnèrent lentement à Notre-Dame... Régina, partie de chez elle à huit heures et demie sans doute, devait alors être bien près de la rue du Marché-Vieux; si l'un des domestiques du comte Duriveau avait trouvé un fiacre plus tôt que sa femme de charge, le comte était

aussi sur le point d'arriver dans cette maison où devait se dénouer cette scène redoutable.

Enfin le roulement rapide d'une voiture se rapprocha de ma cachette, j'avançai la tête avec précaution... Bonheur du ciel! le capitaine était dans le fiacre, ses habits de deuil rendaient plus frappante encore la pâleur de ses beaux traits altérés par une violente émotion.

Lorsque la voiture qui emmenait le capitaine eut dépassé la porte où je me tenais, je m'élançai afin de rejoindre le fiacre et de monter derrière... Alors, il m'arriva une chose à la fois cruelle et ridicule... la palette où je comptais me tenir debout était défendue, ainsi que cela se voit souvent, par un demi-cercle de fer hérissé de pointes aiguës. Le fiacre, lancé sur une descente, marchait si rapidement, que je ne pouvais espérer de le suivre longtemps en courant, ainsi que je faisais en m'attachant des deux mains aux ressorts de derrière... Je pris une résolution désespérée : appelant à mon aide mon ancienne agilité de saltimbanque et à mon souvenir le *saut des baïonnettes*, souvent exécuté dans mon enfance, au risque de retomber sur les pointes aiguës du demi-cercle de fer... je tentai de le franchir... Par un bonheur inespéré, je réussis... à peu près, car un cahot de la voiture me faisant trébucher au moment où je retombais sur la palette, après avoir sauté par-dessus les pointes de fer, une d'elles me laboura profondément la jambe; ne trouvant pas de courroie pour me soutenir, je me cramponnai, comme je le pus, à l'impériale, les genoux collés à la caisse, et comprenant parfaitement que le manque d'équilibre pouvait me faire tomber à la renverse sur les piquants de fer.

Soudain le fiacre s'arrêta. Jérôme se rappelant sans doute alors le danger ou l'impossibilité qu'il y avait pour moi à monter derrière sa voiture, se dressa sur son siège, et sa loyale et bonne figure se tourna vers moi avec inquiétude.

Je lui fis de la main signe de continuer sa route; au même instant, j'entendis la voix du capitaine Just lui crier... — Cocher, qu'y a-t-il?... Marchez donc, sacredieu... Quarante francs pour votre course... ventre à terre.

— En route! — cria Jérôme.

Mais tout en activant ses chevaux de la voix, le brave homme trouva moyen de se retourner, d'attacher au dossier de son siège une des longes de rechange de ses chevaux et de me jeter l'autre bout en me disant :

— Tenez-vous à cela... il y aura moins de danger.

Le bruit des roues couvrant la voix de Jérôme, le capitaine ne l'en-

tendit pas, sans doute, et je me maintins sans tomber, grâce à l'ingénieux secours du cocher, secours d'autant plus urgent pour moi que ma blessure me faisait cruellement souffrir, je ne pouvais m'appuyer sur ma jambe; je sentais mon sang couler sous mes vêtements.

Lorsque je vis la voiture à peu de distance de la rue du Marché-Vieux, de crainte d'être aperçu par le capitaine Just, je voulus descendre : calculant alors ma distance et mon élan, je me retournai; d'un bond je franchis de nouveau le cercle hérissé de pointes de fer, je tombai d'aplomb. La voiture continua sa route pendant quelques secondes, puis détourna à l'angle de la rue du Marché-Vieux. Je pris mon mouchoir, je le nouai très serré autour de ma jambe, ce qui me causa, momentanément du moins, un très grand soulagement.

J'allais entrer dans la petite rue, lorsque, arrêté à quelques pas de son tournant, je remarquai un fiacre dont les chevaux ruisselaient d'écume.

— Cocher, — dis-je à cet homme, — n'avez-vous pas amené ici un monsieur... grand et brun, que vous avez pris rue de l'Université?

— Oui, mon garçon, une fameuse course, mes chevaux n'en peuvent plus... Mais dix francs de pourboire... ça en valait la peine. Je laisse souffler mes bêtes avant de m'en retourner... et...

— Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

— Un quart d'heure au plus.

— N'avez-vous pas vu entrer dans cette rue un autre fiacre?

— Oui... il y a cinq minutes... Il paraît que c'est le jour, et...

— Mais avant, n'en avez-vous pas vu entrer un autre dans cette petite rue?

— Ah! oui, il y a peut-être dix minutes; une citadine bleue avec un cheval blanc... Mais il n'avait pas le mors aux dents, celui-là... Il y avait une femme dedans.

Plus de doute, le comte Duriveau avait précédé Régina dans cette maison déserte...

Heureusement le capitaine Just arrivait presque sur les pas de la princesse.

J'entrai précipitamment dans la rue du Marché-Vieux; je vis Jérôme arrêté à la porte du numéro 11.

Vous êtes blessé, mille dieux! — me dit-il en voyant ma jambe bandée.

— Et le capitaine? — lui dis-je.

— Il a sauté de ma voiture sans attendre que je lui baisse le marchepied.



« Elle criait : Au secours! .. au secours!... » (Page 946.)

— Il ne vous a pas dit de l'accompagner?

— Non... mais il paraît que ça va chauffer, j'ai vu la crosse d'un pistolet sortir de la poche de sa redingote.

— Attendez là, mon bon Jérôme, — lui dis-je en m'élançant dans l'allée, — et pas un mot de moi au capitaine.

— Soyez calme, — dit Jérôme en flattant ses chevaux de la main, — je serai muet comme *Lolo et Lolotte.*

LXXIII

La rue du Marché-Vieux. — Guet-apens.
M. Duriveau et le capitaine Just en présence. — Provocations. — Préliminaires d'une rencontre.

Montant rapidement l'escalier, j'arrivai sur le palier du troisième étage, où demeurait la femme Lallemand; je trouvai la porte de la première pièce ouverte, et j'entendis la voix éclatante du capitaine Just s'adressant à la fausse malade :

— Je vous dis que la princesse de Montbar est ici...

— Hélas! mon bon monsieur, — disait cette femme d'une voix lamentable, — je vous assure que non...

— Elle est ici... vous l'avez attirée dans un piège... misérable que vous êtes!

— Que le ciel écrase mon enfant que voilà, si je sais ce que vous voulez dire, mon bon monsieur.

— Ne faites pas de mal à ma pauvre maman, mon bon monsieur, — s'écria l'enfant en joignant ses gémissements à ceux de sa mère.

— Où est la princesse? — s'écria le capitaine Just d'une voix terrible, en portant sans doute la main sur cette créature, car elle reprit avec effroi :

— Grâce, monsieur... vous me brisez le bras!

— Maman... oh! maman! — cria l'enfant.

— Hélas! monsieur, vous voyez bien que nous n'avons que ces deux chambres... — dit la femme, — où voulez-vous que soit la princesse?...

Soudain des cris éloignés arrivèrent jusqu'à moi, sourds, étouffés, comme s'ils fussent sortis d'une pièce contiguë à celle où était couchée la fausse malade, chambre masquée sans doute, ainsi que je l'avais soupçonné.

Cette voix était celle de Régina; elle criait :

— Au secours!... au secours!...

J'entendis un grand bruit, comme celui d'un placard enfoncé par un choc violent... aussitôt les cris de Régina arrivèrent jusqu'à moi, aussi éclatants qu'ils avaient été jusque-là voilés...

A ces cris succéda un moment de silence, puis le piétinement sourd qui accompagne une lutte violente.

Ce bruit se rapprocha tout à coup, comme si cette lutte se fût poursuivie dans la pièce à la porte de laquelle j'écoutais.

Malgré mon ardente curiosité, craignant d'être surpris, j'allais m'éloigner précipitamment, lorsque j'avisai dans la pièce où je me trouvais un petit escalier qui me parut conduire à une sorte de soupente pratiquée au-dessus de la pièce voisine; je m'y élançai, j'arrivai à un grenier éclairé par une lucarne, et seulement planchéié; en collant mon oreille sur le plancher formant le plafond de la pièce où se tenait la fausse paralytique, j'entendis très distinctement continuer le bruit de la lutte, et les exclamations suivantes :

— Monsieur, — disait le comte Duriveau d'une voix sourde, haletante, — un galant homme n'en frappe pas un autre!...

— Vous, un galant homme? — répondit le capitaine Just, qui semblait ne plus se posséder.

— Monsieur! — disait le comte en balbutiant de rage, — monsieur... c'est une... lutte de crocheteurs...

Le bruit dura encore une seconde à peine; puis j'entendis la voix du capitaine Just s'adresser à Régina.

— Pardon, madame, d'avoir châtié cet homme devant vous... je n'ai pas été maître de mon indignation... Maintenant, madame...

— Oh! — murmura M. Duriveau, alors dégagé des mains du capitaine, — ce sera un duel à mort... entendez-vous?... à mort!...

— Mon Dieu! elle se trouve mal! — s'écria le capitaine. — Madame! revenez à vous... Madame...

Puis, sans doute aussi indigné que stupéfait de l'audace de M. Duriveau, qui ne s'éloignait pas, le capitaine s'écriait :

— Mais vous voyez bien que votre vue la tue!... misérable! Faut-il que je vous jette du haut en bas de l'escalier?

— Occupez-vous donc de cette chère princesse, — répondit le comte Duriveau avec une rage sardonique, — délacez-la donc!... c'est une belle occasion...

— Et rien... rien... pas de secours... Elle s'évanouit!... cette femme et sa fille se sont enfuies... — disait le capitaine, soutenant sans doute Régina entre ses bras, — mon Dieu! que faire?

— Cinq minutes plus tard... j'étais vengé! — dit le comte Duriveau avec une indomptable audace. — Allons... c'est à refaire... Je serais jaloux de vous... si je ne devais pas vous tuer tantôt, beau capitaine paladin : car c'est tantôt que je me bats, entendez-vous?... au pistolet...

Je tirerai le premier... c'est mon droit... et je vous toucherai au cœur... allez, j'ai la main sûre... le marquis de Saint-Hilaire vous dira ça ce soir... chez les morts...

— Dieu soit loué!... elle revient à elle... s'écria Just. Madame, ne craignez plus rien, je suis là... courage... venez!

— Ah çà! — reprit insolemment le comte Duriveau, — n'allez pas, chère princesse, vous amuser à dire que vous avez été attirée dans un guet-apens... on ne vous croirait pas... Mes précautions sont prises... Le monde croira... et dira que vous êtes venue ici volontairement... que ce n'était pas la première fois... et que le capitaine que voilà a été amené ici par sa fureur jalouse... Il ne me démentira pas, je le tuerai tantôt... J'aurai ainsi le beau rôle et vous le mauvais, chère princesse. Ça sera toujours ça en attendant mieux.

— Appuyez-vous sur moi, madame... — dit le capitaine Just à Régina, sans doute alors remise de sa faiblesse...

Un bruit de pas assez lents m'annonça que Régina quittait la chambre, appuyée sur le bras du capitaine Just.

— Au revoir, chère princesse, — dit la voix insolente du comte Duriveau.

Puis il ajouta avec un accent de haine concentrée :

— Dans trois heures je serai à votre porte avec mes témoins, monsieur Just Clément... Attendez-moi.

Le capitaine, sans répondre à cette dernière provocation, emmena Régina.

Les pas s'éloignèrent tout à fait; je n'entendis bientôt plus dans la chambre que la marche saccadée du comte Duriveau.

Alors il s'écria, donnant un libre cours à sa rage jusque-là contenue :

— Frappé à la figure... crossé à coups de pied devant cette femme orgueilleuse... Oh! cet homme... je le tuerai... J'ai l'enfer dans l'âme... Sans lui, j'étais vengé. Par fierté, la princesse serait morte plutôt que de rien révéler, et par intimidation, peut-être, elle fût revenue ici une autre fois... Oh! cet homme... cet homme! et attendre encore trois heures!!

Le comte Duriveau sortit en disant : — La Lallemand s'est sauvée... elle a bien fait... Mais je suis sûr d'elle... Tâchons de refermer à peu près cette porte... dont ce capitaine *à demi défunt* a fait sauter la serrure.

Lorsque je supposai le comte éloigné, je descendis de ma cachette, je ne voulus pas quitter cette maison sans examiner le lieu de la lutte.

Le placard défoncé ne masquait plus l'entrée de deux chambres voisines de celle de la fausse malade. Ces chambres, garnies de tapis, étaient

ornées avec un certain luxe; au désordre des meubles, je reconnus les traces d'une lutte violente.

En songeant qu'une seconde fois, du fond de mon obscurité, je venais de rendre un service signalé à Régina, j'eus un moment de joie profonde... puis à la pensée du danger auquel allait être exposé le capitaine Just, je croyais un duel inévitable, et le courage, l'adresse de M. Duriveau étaient connus, j'eus un cruel remords de ma conduite... elle me sembla lâche...

Et pourtant à qui m'adresser, en l'absence du prince? S'il ne se fût agi que de m'exposer au péril qu'allait courir le capitaine Just, je l'aurais bravé avec joie; mais, hélas! l'espèce même de ma condition et de mon dévouement m'interdisait toute action éclatante, chevaleresque... La crainte des suites de ce malheureux duel, où pouvait succomber le fils de mon bienfaiteur, empoisonna donc la seule joie qu'il m'était permis de goûter.

. . . .

En sortant de la maison, je ne vis plus le fiacre de Jérôme; il avait sans doute reconduit la princesse. Ma blessure, oubliée pendant cette scène émouvante, me faisait beaucoup souffrir, j'avais hâte d'être de retour à l'hôtel de Montbar, pour accomplir mon service, complètement négligé: je ne voulais pas encourir les reproches de la princesse, et il m'eût été difficile de lui expliquer la cause de mon absence pendant toute la matinée.

Au bout d'un quart d'heure de marche, je rencontrai un fiacre, j'y montai; m'étant prudemment fait descendre à l'extrémité de notre rue, j'arrivai à l'hôtel de Montbar vers midi.

Mon premier soin fut de monter à ma chambre, afin de quitter mes vêtements tachés de sang; je rencontrai Mlle Juliette dans l'escalier; dès qu'elle m'aperçut elle s'écria :

— Ah! mon Dieu, monsieur Martin, d'où venez-vous donc si tard!... depuis que Madame est rentrée, elle vous a fait demander plus de dix fois... Il fallait me prévenir, je me serais chargée de votre service pour ce matin... En arrivant, Madame n'a trouvé de feu nulle part... Avec cela, elle a éprouvé en voiture une espèce de faiblesse... car, en revenant, elle était comme une morte et tremblait comme la feuille... Je l'ai engagée à se coucher... elle n'a pas voulu; depuis lors elle n'a fait que sonner afin de savoir si vous étiez rentré...

— Je suis désolé de ce retard, mademoiselle Juliette, — lui dis-je; — mais, tenez... voilà mon excuse...

— Ah! mon Dieu, du sang... à votre pantalon... et ce mouchoir à votre jambe...

— Il fait si glissant! je courais, j'ai trébuché sur un de ces tas de débris que l'on dépose le matin au long des trottoirs, et je suis tombé sur des tessons de bouteille...

— Pauvre garçon... vous souffrez?

— Moins maintenant; mais d'abord j'ai tant souffert qu'il m'a été impossible de marcher; ce ne sera rien, je l'espère, je monte vite chez moi pour changer et je redescends chez Mme la princesse.

Dix minutes après, j'entrais dans le salon d'attente où je me tenais habituellement, lorsque j'entendis un violent coup de sonnette.

Je courus au parloir de la princesse, j'en soulevai timidement la portière. Je vis Régina affreusement pâle, les traits bouleversés, mais le maintien ferme, contenu.

— Voilà dix fois que je vous sonne! — me dit-elle durement. — Vous devriez être ici depuis huit heures... et il est midi et demi... En vérité, c'est incroyable... vous inaugurez singulièrement votre service chez moi...

— Que madame la princesse veuille bien m'excuser pour aujourd'hui... Mais...

— L'on n'a pas d'idée d'une pareille négligence!... J'attendais autre chose et mieux de votre zèle... et justement... lorsque j'aurais eu tant besoin de...

Puis, s'interrompant, elle me dit brusquement :

— Il suffit... je sais que vous êtes là... Je vous sonnerai si j'ai besoin de vous...

Je sortis le cœur navré de la dureté de la princesse; mais je l'excusai bientôt... Après tout, elle ignorait la cause de mon inexplicable absence.

Dix minutes s'étaient écoulées, que la sonnette de la princese retentit de nouveau. Régina était toujours pâle, ses traits révélaient encore une cruelle anxiété douloureusement contenue; mais, en me parlant, son accent, au lieu d'être brusque et dur, fut doux et bienveillant.

— Mlle Juliette vient de m'apprendre que vous êtes grièvement blessé, — me dit-elle, — et que telle est la cause de votre manque de service... Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tout de suite?

— Madame...

— Au fait, — reprit Régina avec bonté, — je ne vous en ai pas laissé le temps... Souffrez-vous beaucoup?

— Un peu... madame la princesse.

— Pourriez-vous faire quelques courses en voiture... sans trop de douleur?

— Certainement, madame la princesse...

Et comme Régina, dont l'angoisse était visible, hésitait à continuer, je lui dis :

— Je n'ai pu apprendre à madame la princesse que j'avais vu ce matin M. le baron de Noirlieu.

— Vous avez *vu* mon père ? — s'écria-t-elle, surprise. — Vous l'avez vu...

— Oui, madame la princesse.

Et je lui racontai mon entrevue avec le baron et Melchior.

Quoique Régina cachât l'émotion qu'elle ressentait, en apprenant avec quel intérêt son père s'était d'abord informé d'elle, je vis une larme, de bonheur sans doute, briller dans ses yeux ; son visage, contracté, se détendit pendant un instant ; puis, la pendule ayant sonné une heure, la princesse tressaillit, redevint sombre, inquiète, et dit vivement :

— Une heure... mon Dieu !... déjà...

Elle pensait au duel du capitaine Just.

Alors, d'une voix brève, elle me dit, non sans embarras, et en accentuant chacune de ses paroles rapides et saccadées :

— Le docteur Clément vous a placé chez moi... je le vénérais comme un père...

Et la malheureuse femme faisait tous ses efforts pour paraître calme et dissimuler l'altération de sa voix.

— Madame la princesse sait toute ma reconnaissance pour M. le docteur Clément, — lui dis-je.

— Et c'est parce que je le sais, — reprit-elle en accueillant mes paroles avec empressement, — que je suis sûre d'avance du zèle... de la discrétion que vous mettrez dans une commission qui regarde M. le capitaine Just.

Et malgré ses efforts, Régina ne put cacher sa terrible anxiété et l'espèce de honte causée sans doute par le mensonge qu'elle se voyait obligée de me faire.

— Ce matin... — reprit-elle, — j'ai appris... par hasard... chez une personne... de nos amies... qu'ensuite de je ne sais quelle querelle... M. Just Clément... devait se battre en duel.

— Lui, madame... oh ! mon Dieu ! — m'écriai-je en feignant la surprise et la crainte.

— Ce duel, — reprit la princesse, — doit avoir lieu... m'a-t-on dit, aujourd'hui... M. Just Clément est le fils... d'un homme qui m'a toujours témoigné une affection paternelle ; je suis tellement inquiète, que je voudrais savoir... s'il y a quelque chose de fondé dans ce bruit de duel...

J'eus pitié de Régina ; ses forces étaient à bout ; elle s'appuya sur le marbre de sa cheminée.

— Rien de plus facile, madame la princesse, — lui dis-je. — Je vais aller chez M. le capitaine Just : il occupe la maison de M. le docteur... je verrai Suzon, qui a élevé M. Just... par elle, bien certainement... je saurai quelque chose.

— C'est cela... — dit vivement la princesse, — et si, par hasard... ce que je ne veux pas croire, ce malheureux duel... avait lieu... aujourd'hui... tantôt...

Et les lèvres de Régina tremblaient convulsivement.

— Vous ne reviendriez ici...

— Que pour annoncer à madame la princesse que M. Just n'est pas blessé, car, Dieu merci, souvent j'ai entendu dire à feu M. le docteur que son fils était un des meilleurs tireurs de son régiment.

— Vrai ? — s'écria Régina avec un ineffable ravissement d'espérance.

Puis elle ajouta précipitamment :

— Mais vite... l'heure se passe... prenez une voiture... partez... partez...

. . . .

Une demi-heure après avoir quitté la princesse, j'étais chez le capitaine.

J'appris plus tard les préliminaires du duel qui devait avoir lieu, préliminaires étranges, qui prouvaient d'ailleurs l'énergie, le sang-froid du capitaine, sa prévoyante sollicitude pour le repos de Régina, et la connaissance qu'il avait de l'infernal caractère du comte Duriveau.

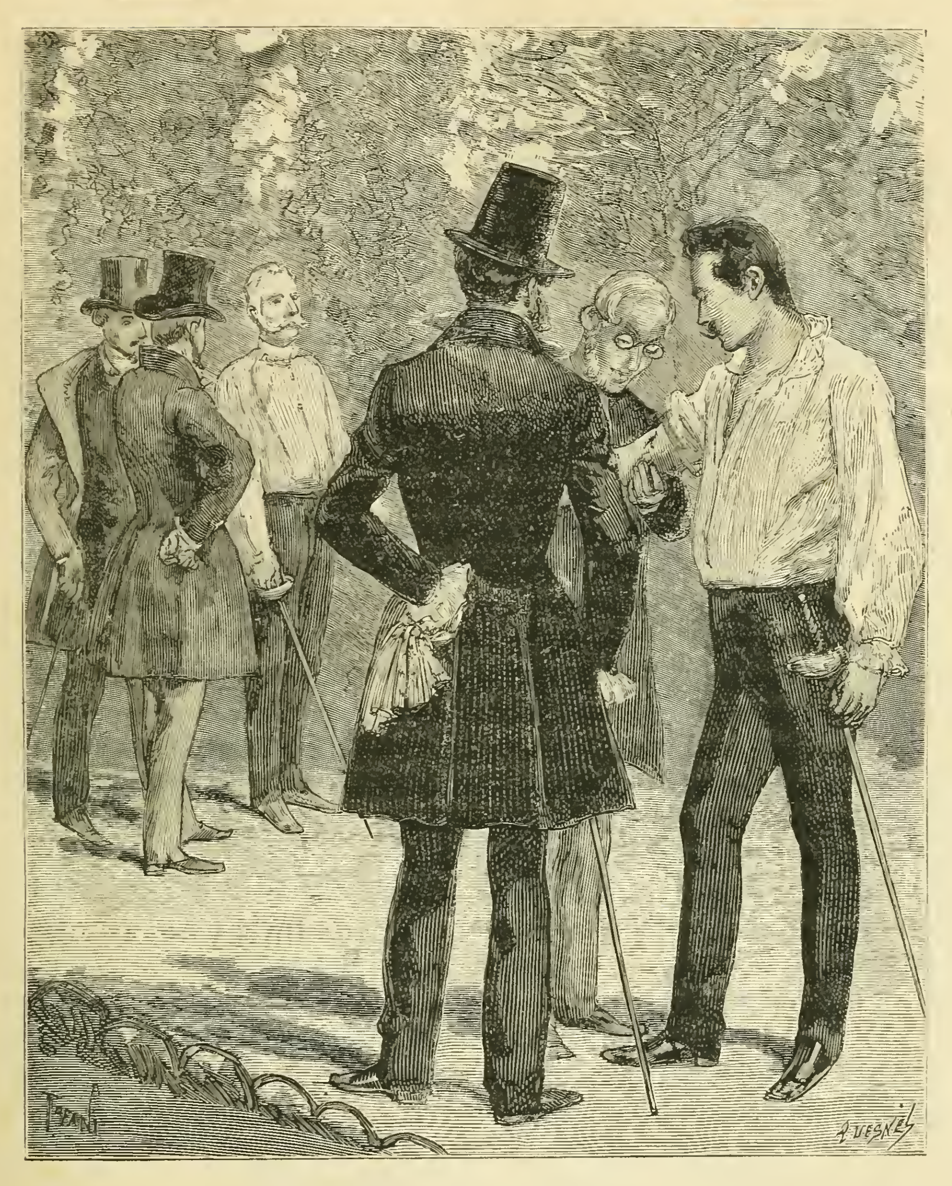
Voici ce qui se passa.

Avant de rentrer chez lui, Just était allé chez deux de ses anciens camarades de l'École polytechnique : il eut l'heureuse chance de les rencontrer ; l'un était officier d'artillerie, l'autre officier du génie. Assuré de ces deux témoins, car il s'attendait à la visite du comte Duriveau, il alla chez un autre de ses amis, un avocat, légiste fort distingué ; il le trouva aussi, et ramena ces trois personnes chez lui, les ayant prévenues de ce dont il s'agissait.

A deux heures, une voiture s'arrêta à la porte de la maison du docteur. Deux hommes de fort bonnes façons descendirent et demandèrent M. le capitaine Clément.

Suzon les introduisit.

Ces deux personnages, témoins du comte Duriveau, trouvèrent le capitaine Just avec les deux officiers et l'avocat ; on se salua avec la plus parfaite politesse, et l'un des témoins de M. Duriveau dit au capitaine :



« Le combat fut acharné. » (Page 959.)

— M. le comte Duriveau, mon ami, a été offensé par vous, monsieur, de la manière la plus grave : il vous en demande réparation ; en sa qualité d'offensé, il choisit le pistolet. Nous allons régler avec ces messieurs... vos témoins, sans doute, les autres conditions du combat.

— Monsieur, — répondit le capitaine, — ayez la bonté de répondre à une seule question... Savez-vous la cause de la provocation que me fait l'honneur de m'adresser M. le comte Duriveau?

— Parfaitement, monsieur, M. le comte Duriveau nous a dit qu'il s'agissait d'une malheureuse collision amenée par suite d'une rivalité dans les soins que vous rendiez à la même personne. M. le comte Duriveau a eu même la délicatesse de nous cacher le nom de la femme, cause première de cette déplorable querelle... remettant à nous la faire connaître après l'issue du duel.

— C'est cela, je m'y attendais, — dit le capitaine en échangeant un regard avec ses amis.

Puis il ajouta !

— Messieurs, M. le comte Duriveau est à ma porte, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Auriez-vous l'obligeance de le prier de se donner la peine de monter ici?

— Mais, monsieur... une telle entrevue...

— Ce n'est pas moi qui aurai l'honneur de m'entretenir avec M. le comte Duriveau, — répondit le capitaine.

— Et qui donc, monsieur?

— Monsieur... — dit le capitaine en montrant le légiste.

— Monsieur est un de vos témoins?

— Monsieur est mon ami...

— Alors je ne vois pas, monsieur, — dit le témoin du comte Duriveau, très surpris, — à quoi bon...

— Monsieur, — reprit le capitaine Just, — je déclare que je me retire à l'instant, et que je refuse toute satisfaction à M. le comte Duriveau, s'il ne consent pas à l'entrevue que je désire qu'il ait avec Monsieur.

— Mais, monsieur...

— Mais, monsieur, — reprit le capitaine Just avec fermeté... — veuillez du moins vous consulter avec M. Duriveau sur la condition que je pose.

— C'est juste, monsieur, — dirent les témoins.

Et ils sortirent.

Cinq minutes après ils rentraient avec le comte Duriveau.

— Monsieur consent? — demanda le capitaine.

— Monsieur consent, — répondit affirmativement un des témoins.

— Messieurs, donnez-vous la peine de passer par ici, — dit le capitaine aux témoins du comte, ainsi qu'aux siens.

M. Duriveau resta seul avec l'avocat.

L'avocat était un petit homme, à l'air calme et sardonique; il portiat des lunettes bleues et tenait sous le bras un gros volume aux tranches

bariolées de diverses couleurs; il fit très poliment signe à M. Duriveau de s'asseoir.

— A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur? — demanda celui-ci.

— A M. Dupont... avocat.

— A M. Dupont... avocat? — dit M. Duriveau avec surprise et hauteur, — qu'est-ce que ça veut dire? pourquoi faire, un avocat?

— Pour qu'il fasse son petit métier, monsieur.

— Votre métier? Ah çà! c'est une plaisanterie.

— Monsieur connaît-il l'article 322 du Code criminel? — demanda le légiste.

— Comment! monsieur? — s'écria le comte Duriveau en regardant l'avocat avec un étonnement croissant.

— Voici cet article, — reprit l'avocat.

Et il lut :

— *Quiconque aura commis un attentat à la pudeur* CONSOMMÉ *ou* TENTÉ *avec violences sera puni de la réclusion.*

— Monsieur? — s'écria M. Duriveau.

— Monsieur sait-il ce que c'est que la réclusion? — poursuivit le légiste.

— Mais enfin...

— Voici, — dit l'avocat, en interrompant M. Duriveau.

Et il lut ce qui suit :

— *Tout individu condamné à la réclusion sera enfermé dans une maison de* FORCE, *et employé à des travaux dont le produit pourra être en partie employé à son profit.*

Puis, regardant d'un air sardonique le comte qui pâlit, l'avocat ajouta :

— Vous me paraissez réunir toutes les vertus requises pour vous livrer à la confection des chaussons de lisière, monsieur le comte, et à augmenter ainsi vos trois ou quatre cent mille livres de rentes de trois ou quatre sous que vous gagnerez par jour en charmant ainsi vos loisirs, soit à *Melun*, *Poissy* ou autres lieux de force.

Le comte Duriveau, stupéfait, abasourdi, ne trouvait pas une parole.

L'avocat continua avec un sang-froid imperturbable :

— Vous avez tendu un horrible guet-apens à la plus honorable des femmes, vous avez voulu vous porter sur elle à d'infâmes violences...

— Monsieur! — s'écria le comte blême de fureur, — prenez garde...

— Chut... pas si haut... du calme... ou c'est moi qui vais élever la voix, — dit l'avocat toujours de sang-froid, — et dire à vos témoins... ce

que vous leur avez prudemment caché... A savoir : l'infamie de votre conduite, qui seule a motivé les voies de fait du capitaine Just.

A cette menace que fit l'avocat, M. Duriveau resta de nouveau muet, interdit.

L'avocat continua :

— Le crime dont vous vous êtes rendu coupable vous rend passible des peines ci-dessus; dès tout à l'heure je vais m'occuper de rassembler tout ce qui sera nécessaire à l'instruction de cette indigne affaire... Ce sera au besoin de la besogne toute taillée pour le juge instructeur.

— Un crime? le juge d'instruction?... Allons donc, monsieur, vous me prenez pour un enfant, — dit M. Duriveau en retrouvant son insolente audace. — Vous ignorez donc qu'à ce compte il n'y a pas un homme du monde qui n'ait plusieurs fois dans sa vie voulu attenter, et avec violence encore, à la pudeur des femmes auxquelles il faisait la cour. Eh! pardieu... monsieur l'avocat, on ne fait la cour aux femmes que dans cette intention-là. Vous ignorez donc ces choses au Palais?

— Ah! mais c'est que... c'est très joli au moins, mais très joli, ce que vous dites là... au point de vue Régence; seulement au point de vue du Code criminel, c'est stupide... Le procureur du roi *n'a pas à connaître* (nous disons comme cela au Palais), le procureur du roi n'a pas à connaître des attentats à la pudeur... dont les femmes ne se plaignent pas... au contraire... mais il décerne immédiatement un *mandat d'amener* (nous appelons cela... un mandat d'amener, au Palais) contre un misérable qui a attiré une honnête femme dans un guet-apens, afin de se porter sur elle à d'infâmes violences, malgré ses larmes et ses cris... Le crime démontré, et le vôtre ne l'est que trop, le criminel est condamné à une peine infamante... Ceci vous démonte un peu? vous n'aviez pas envisagé votre indignité sous ce point de vue-là... ça m'étonne... vous aviez pourtant si bien la conscience d'avoir commis une révoltante lâcheté, que vous n'avez pas osé dire à vos témoins la cause de ce duel... C'était sagement fait... car je vous défie de trouver un homme d'honneur qui consente à vous assister... s'il sait toute la vérité.

— Le capitaine Just... ne veut pas se battre, et il cherche des prétextes pour sa lâcheté, n'est-ce pas? — dit M. Duriveau avec amertume.

— M. le capitaine Just devrait, à mon sens, refuser de croiser sa loyale épée de soldat avec un homme qu'il peut envoyer demain en cour d'assises. Mais M. le capitaine Just, pour des raisons particulières, daigne se battre, mais à certaines conditions...

— Voyons-les... monsieur, et finissons, — dit le comte Duriveau les dents serrées de rage, — que propose-t-il?

— M. le capitaine Just ne propose pas de conditions... il impose...

— Vraiment?

— Positivement; et les voici : D'abord il trouverait très ridicule, lorsqu'il condescend à un combat qu'il peut refuser, de s'exposer à être tué sûrement par votre balle... vu votre prétention de tirer le premier, probablement?

— C'est mon droit, j'en use.

— Laissez-moi donc tranquille avec votre droit d'assassiner les gens, sans courir aucun risque... vous vous moquez du monde... Ce n'est pas ça du tout; voici ce qui aura lieu : vous êtes de première force sur l'épée... c'est connu; le capitaine tire aussi parfaitement bien... ses amis s'en gaudissent fort; la chance sera donc égale : vous vous battrez à l'épée.

— Non... car je maintiens mon droit.

— Vous refusez l'épée?

— Oui.

— Soit, — dit l'avocat en se levant; — je vais de ce pas déclarer à vos témoins la vraie cause du duel... et ce soir même une plainte au criminel est déposée entre les mains du procureur du roi...

— Va donc pour l'épée! — s'écria M. Duriveau, exaspéré, en se levant.

— Un instant, ce n'est pas tout.

— Comment?... encore?

— Je crois bien, — dit l'avocat; — vous êtes prévenu que si vous avez l'audace de prononcer un mot, un seul mot, qui puisse porter la moindre atteinte à la considération d'une femme dont il vous est défendu de prononcer désormais le nom... la plainte au criminel sera déposée à l'instant au parquet.

— Monsieur...

— On prend cette précaution pour vous empêcher de répandre les calomnies dont vous avez menacé; ainsi songez-y bien, cette horrible affaire sera ensevelie dans le plus profond secret... ou elle aura le plus immense retentissement... Le capitaine n'agit pas ainsi par ménagement pour vous, bien entendu, mais pour épargner à la plus noble femme du monde un éclat toujours pénible... qu'elle bravera d'ailleurs, d'autant plus fièrement, si vous l'y forcez par vos calomnies, que la conséquence de cet éclat serait pour vous la prison, l'infamie... pour elle... un redoublement d'intérêt et d'estime.

— C'est tout... je suppose, — dit le comte Duriveau, se voyant avec une rage impuissante réduit à l'impossibilité de faire le mal qu'il s'était promis. — J'ai accepté l'épée... Il se fait tard...

— Deux mots encore; aux derniers... les bons... — reprit le légiste. — Vous allez dire à vos témoins, en présence de ceux de M. le capitaine Just, à peu près ceci : — « J'ai prétendu, messieurs, que ce duel avait pour cause une rivalité jalouse, cela n'est pas exact. »

— Me rétracter?... jamais.

— Voyez donc... ce scrupuleux! — dit l'avocat en haussant les épaules. — Vous ajouterez : « Je jure sur l'honneur que la cause de ce duel est la suite... d'une discussion... politique (ou autre à votre choix, si vous trouvez mieux). »

— Un faux serment! me déshonorer! — s'écria M. Duriveau, — m'exposer à être traité d'infâme! Ah çà! mais vous êtes fou!

— Ne faites donc pas comme cela le délicat.

— Monsieur l'avocat!!! — s'écria M. Duriveau furieux.

— Chut... du calme... ou je conte à vos témoins... vous savez... Je reprends : Vous jurerez donc sur l'*honneur* que toute espèce de rivalité est étrangère à ce duel. Voici tout bonnement pourquoi nous exigeons cela : de la sorte, le capitaine Just aura pour garantie de votre silence : 1° votre peur d'un procès criminel; 2° votre peur de vous déshonorer... publiquement, ce qui arriverait si, après avoir juré sur l'honneur, en face d'hommes d'honneur, que ce duel avait une cause étrangère à une rivalité jalouse... vous tentiez quelque insinuation calomnieuse contre la personne que vous savez.

— Jamais... je ne me rétracterai.

— Alors, monsieur, — dit l'avocat en se levant, — vos témoins vont tout savoir...

— Eh! qu'est-ce que ça me fait! j'en trouverai d'autres... — s'écria le comte Duriveau dans un paroxysme de fureur; — je vais souffleter le capitaine Just, il faudra bien alors qu'il m'aide à en trouver... des témoins...

— Ne jouez pas ce jeu-là, — dit l'avocat en ricanant, — vous avez pu vous apercevoir ce matin que le capitaine Just a la poigne solide... Or, si vous aviez le malheur de lever la main sur lui, il aurait l'honneur de vous rouer de coups une seconde fois, et en avant le procès criminel.

— Je consens à tout... — s'écria le comte poussé à bout. — Mais que je me batte au moins.

— Vous allez être immédiatement satisfait. M. le capitaine Just a pensé que, vu la difficulté de trouver un coin convenable pour se couper tranquillement la gorge, le jardin de sa maison... vous pouvez l'apercevoir d'ici... serait heureusement choisi... Tenez, voyez par cette fenêtre. Quant aux armes, nos témoins ont apporté deux paires d'épées de combat...

— Il suffit, monsieur, — dit le comte Duriveau, reprenant son sang-froid, j'accepte tout, je consens à tout, pourvu que j'aie enfin une épée à la main... et cet homme devant moi.

. . . .

Le comte Duriveau fit la rétractation convenue, jura sur l'honneur que toute rivalité jalouse était étrangère à la cause de ce duel, amené par suite d'une discussion politique.

La rencontre eut lieu dans le jardin de la maison du docteur.

Le combat fut acharné.

Le comte Duriveau montra une grande bravoure; quoique blessé d'un coup d'épée à la cuisse, il voulut continuer, et après avoir traversé le bras du capitaine Just, il reçut un second coup d'épée dans le flanc droit, qui le mit hors de combat.

. . . .

Une demi-heure après l'issue de ce duel, je revenais apprendre à Régina que la blessure du capitaine Just était légère.

Le courage de la malheureuse femme l'avait soutenue jusque-là...

Mais bientôt ses genoux se dérobèrent sous elle... je n'eus que le temps d'appeler Mlle Juliette, que je laissai avec la princesse.

LXXIV

Un esclave n'est pas un homme.
Suite du duel du capitaine Just avec le comte Duriveau. — Régina au bain
Guérison du capitaine. — Sa première visite à la princesse de Montbar.
Il quitte Paris.

Je retrouve, parmi mes papiers, les fragments d'un journal écrit çà et là, au bout de quelque temps de séjour dans l'hôtel de Montbar.

Ces lignes, tracées sans suite, au jour le jour, rendent cependant un compte sincère de ce que j'ai ressenti de plus poignant, dans la position étrange que j'avais acceptée.

Ce journal, embrassant en peu de pages les particularités saillantes de ma première année de service auprès de Régina, conduit ainsi jusqu'à l'accomplissement de grands événements domestiques dans la famille de Montbar, événements qui signalèrent l'époque la plus décisive de ma vie, et se passèrent quatorze mois environ après mon entrée chez la princesse.

Aujourd'hui, j'ai relu ces pages avec le calme d'une froide raison; plusieurs d'entre elles sont empreintes de cette espèce de volupté âcre, brûlante, ténébreuse comme toutes les voluptés coupables et cachées... Il ressort pour moi de cette lecture même un grave enseignement : c'est qu'il n'y a rien de plus imprudent, de plus téméraire, pour une femme chaste, *que d'accepter les services d'un homme* dans son intimité domestique.

Ce fait annonce, de la part des femmes, une confiance aveugle dans leur honnêteté, ou un mépris tout aussi aveugle pour ces hommes (ayant après tout, comme *hommes*, des passions, des instincts, des désirs), qu'elles exposent à toutes les familiarités d'une servitude bien dangereuse pour eux.

Il y a là un vague ressouvenir de cet axiome des dames romaines :

Un esclave n'est pas un homme.

Cela est faux.

Un homme est toujours un homme, et plus vous le supposerez dénué d'éducation, plus, en de tels rapports, sa sensation sera grossière, plus elle sera insolemment libertine, audacieusement lascive.

Dans sa pudeur si exquise, si délicatement ombrageuse, la femme



« J'ai porté follement mes lèvres ardentes... sur ce satin où avaient reposé ses cheveux. » (P. 968.)

doit à ce sujet s'inquiéter bien plus des *pensées* que des *actes :* sa dignité la défend contre toutes tentatives, mais sa dignité est impuissante à arrêter l'essor des pensées sensuelles, qu'à son insu elle provoque *elle-même,* qu'elle irrite *elle-même,* et cela *matériellement,* par mille incidents, involontaires, imprévus, de la familiarité domestique.

Et plus une femme sera pure, plus elle sera digne, plus elle aura conscience de l'abîme infini, de l'*impossible* qui la sépare de son valet, moins elle se tiendra en garde contre une liberté *d'être* qui pourtant lui semblerait révoltante, s'il s'agissait *d'être ainsi* avec un *homme* de sa *société.*

Voici ces fragments de journal :

. . . .

7 février 18...

Il y a aujourd'hui un mois que le capitaine Just a été grièvement blessé, il n'a pas encore pu sortir. Je suis allé, comme toujours, m'informer de ses nouvelles.

Quel regard de reconnaissance involontaire Régina m'a jeté lorsque, le lendemain du duel, je lui ai dit :

— Madame veut-elle me permettre de lui demander une grâce?

— Parlez... Martin.

— Madame sait tout ce que je dois à M. le docteur Clément; j'ai pour M. le capitaine Just un respectueux attachement, et quoique sa blessure soit loin, dit-on, de mettre sa vie en danger, je serais toujours bien inquiet... si je n'avais presque chaque jour de ses nouvelles. Je voudrais donc demander à Madame la permission d'aller tous les matins m'en informer. Cela ne nuira en rien à mon service... je partirai avant le jour...

— Ce sentiment de reconnaissance est trop louable pour que je ne l'encourage pas, — m'a répondu la princesse en me cachant sa joie. — Je trouve très bien que vous alliez savoir chaque jour des nouvelles du fils de votre protecteur...

Pauvre femme!... Combien ma prière a dû la rendre heureuse... si elle l'aime déjà!...

Jamais elle n'aurait osé me donner l'ordre d'aller chez lui tous les matins.

Ce n'est pas tout, j'ai voulu épargner à Régina jusqu'à l'embarras de me dire :

— Eh bien! comment va-t-il?

Je lui donne de ses nouvelles tous les matins, sans qu'elle m'en demande.

. . . .

. . . .

Dès son retour de la chasse, le prince, quoiqu'il ignorât, bien entendu, la cause du duel, est allé *en personne* s'informer de l'état du capitaine Just, et il n'est guère resté que quatre ou cinq jours sans aller se faire inscrire chez le fils du docteur.

8 février 18...

Oh ! comme Régina a été sensiblement touchée de toutes mes délicates prévenances !... Comme elle a senti tout ce que je mets de cœur, de dévouement et d'intelligence à épargner le moindre embarras à sa réserve, à sa fierté, lorsqu'il s'agit du capitaine Just ! comme ELLE m'en a noblement récompensé !

Ce matin, je lui ai apporté mon *livre de dépenses* pour les fleurs ; le compte s'élevait à 125 fr. Ma maîtresse m'a donné quatre doubles louis en me disant :

— *Le surplus sera pour vous... Martin...*

Avec de *l'argent...* la voilà quitte.

. . . .

. . . .

9 février 18...

Ma douloureuse amertume d'hier était stupide, et encore plus injuste que stupide...

Que suis-je donc aux yeux de Régina ? un serviteur fidèle, zélé... soit ; mais, après tout, je suis pour elle un *homme à gages*, un homme qui se loue pour de l'argent !

Mon seul but n'a-t-il pas été de ne paraître, de n'être jamais autre chose à ses yeux ? De quel droit me suis-je donc offensé de ce que ma maîtresse me témoignait sa gratitude d'une façon parfaitement convenable et généreuse au point de vue de nos positions réciproques ? Sait-elle, peut-elle savoir, supposer même... ce qu'il y a de dévouement de toute sorte dans ma conduite envers elle ? Ne me suis-je pas toujours dit : — Dès que Régina soupçonnera le sentiment qui m'attache ici... ce jour-là, je serai chassé de sa maison avec ignominie ?

. . . .

. . . .

Ce matin, en revenant de chez le capitaine Just, j'ai rencontré Leporello ; je l'ai fait causer pour savoir ce que l'on disait dans le monde du duel dans lequel M. Duriveau a été si grièvement blessé, qu'à cette heure encore l'on ne sait s'il survivra ; on s'accorde à donner à cette rencontre, selon Leporello, une cause politique, le capitaine professant, dit-on, des idées républicaines.

J'avais déjà, au sujet de ce duel, interrogé Astarté, ainsi que la femme de chambre de la marquise d'Hervieux, toutes deux, par leurs maîtresses, appartenant à des *mondes* différents... Leurs réponses m'ont prouvé que l'on avait la même créance sur ce duel, et que le nom de la princesse n'avait jamais été prononcé à cette occasion.

Les précautions du capitaine Just envers M. Duriveau étaient donc excellentes ; elles annonçaient un homme de beaucoup de cœur, de beaucoup de tact et de beaucoup d'esprit.

. . . .

. . . .

Ce soir, à dîner, le prince a été d'une humeur aigre et agressive à l'égard de sa femme ; chose singulière, à son retour de la chasse, il avait paru et il avait été, j'en suis certain, sincèrement affecté en apprenant la blessure du capitaine Just. Son premier mouvement avait été loyal, généreux ; mais à mesure que l'état du capitaine s'est amélioré, le prince s'est mis à persifler les gens atteints de la manie des duels politiques, disant, avec assez de raison d'ailleurs, que couper la gorge à un homme n'était pas précisément la meilleure preuve que l'on pût donner de la supériorité de son opinion, etc.

Ces railleries, visiblement à l'adresse du capitaine Just, devaient être doublement cruelles pour Mme de Montbar, elle... la seule cause de cette rencontre, dans laquelle le capitaine Just avait si vaillamment exposé sa vie...

Il est des fatalités qui poussent les maris à dire, à faire justement ce qui peut les rendre désagréables et souvent odieux à leurs femmes ; ainsi, ce soir, le texte des railleries du prince a été la première visite que ferait sans doute à sa femme le capitaine Just.

— Relever d'un coup d'épée, ça a toujours fort bon air, — a dit le prince en ricanant ; — on ne perd pas une si belle occasion de se montrer intéressant. On a le bras en écharpe, le visage encore un peu pâle, et après s'être fait modestement presser... on raconte les furieux coups d'estramaçon qu'on a donnés et reçus... alors, les pauvres femmes de trembler à ces récits dignes de l'Arioste..., etc.

Régina souffrait évidemment de ces méchantes plaisanteries ; elle

en souffrait d'autant plus, qu'elle était obligée de se contenir et d'éteindre la verve sardonique de son mari à force de froideur et d'indifférence affectées.

Enfin, poussée à bout, elle a quitté la salle à manger, prétextant une migraine; le prince est resté à table; j'avais été pour tant de raisons si préoccupé de la pénible position de Régina, que M. de Montbar m'ayant demandé une cuiller, j'ai oublié de la lui présenter, ainsi qu'il convenait, sur une assiette; j'ai commis l'énormité de lui offrir cette cuiller de la *main à la main.*

Au lieu de la prendre, le prince, me toisant d'un air sardonique, m'a dit :

— C'est chez M. le docteur Clément que vous avez appris à servir?

Et comme je le regardais tout abasourdi, il a ajouté :

— Une cuiller s'offre ainsi sans façons chez les médecins... probablement?

Le valet de chambre du prince, le pauvre vieux Louis, est venu à mon secours; il s'est approché de moi et m'a dit bien bas, d'un ton lamentable :

— Sur une assiette donc... sur une assiette!

— Pardon, prince... — ai-je dit à mon maître en voulant réparer mon oubli; — mais il s'est tourné vers son valet de chambre et lui a dit :

— Louis, donne-moi une cuiller.

Ce qu'a fait le bon vieux serviteur, en me regardant avec contrition.

Je ne puis d'ailleurs en douter plus longtemps, je suis désagréable à M. de Montbar; le fait de ce soir, très insignifiant en apparence, rapproché d'autres puérilités non moins significatives, me donne cette conviction.

Cela m'effraye... non à cause des hauteurs, des duretés dont le prince peut m'accabler; M. de Montbar, que j'ai vu sortir ivre d'un bouge ignoble, où il avait passé la nuit, ne peut pas *m'humilier*. J'ai toujours été par le cœur au-dessus de ma condition, si malheureuse qu'elle fût... et j'ai vu ce grand seigneur, mon maître... crapuleusement tomber au-dessous de la sienne...

Mais il ne s'agit pas ici de supériorité morale... je suis le valet de cet homme... il peut me renvoyer de chez lui.

Il me faudra donc, à force de prévenance, de zèle, de soumission, tâcher de vaincre l'espèce d'antipathie que j'inspire à M. de Montbar, afin qu'il me garde à son service.

. . . .

Le calice est souvent bien amer.

10 février 18...

Quelle matinée!... j'ai cru devenir fou.

Il est onze heures du soir... je viens de rentrer; je ne saurais dire quels quartiers j'ai parcourus... Cette course folle m'a harassé; je suis brisé de fatigue, mais plus calme.

Souvenons-nous... si je l'ose.

. . . .

Je me suis levé de bonne heure, je suis allé chez le baron de Noirlieu. — Mon maître est toujours dans le même état, — m'a répondu Melchior. — Je suis rentré, et, ainsi que nous disons, nous autres domestiques, je me suis occupé de *faire l'appartement* de ma maîtresse.

Je commence toujours par le salon d'attente, puis par l'autre salon, me réservant pour la fin le parloir où ma maîtresse se tient toujours, et la petite galerie de tableaux, dont une des portes donne dans la chambre à coucher de la princesse...

Je me suis d'abord occupé du parloir : ces soins domestiques, ordinairement accomplis par mes *confrères* avec ennui ou insouciance, ont pour moi un indicible attrait, ils sont la source d'une foule de jouissances. Mettre en ordre et à l'abri du plus léger grain de poussière ces objets élégants, ces meubles somptueux dont s'entoure ou se sert ma belle maîtresse; entretenir le transparent éclat de cette glace qui réfléchit si souvent ses traits, ne pas laisser ternir par incurie le coloris de ces tableaux où s'arrêtent parfois si longtemps ses yeux, rendre d'un lustre toujours égal l'émail diapré de ces porcelaines où l'or se mêle aux plus vives couleurs, vases splendides que de sa main elle aime tant à remplir de fleurs; et ces mille objets d'art, petits chefs-d'œuvre de ciselure et de sculpture, statuettes, reliquaires, figurines, bas-reliefs en argent, en ivoire, en vermeil; avec quel plaisir, avec quel amour je les touche!... Ma maîtresse les a touchés!... les touchera encore pour admirer leur délicatesse et leur fini précieux...

Et les choses dont elle se sert journellement : sa plume d'or terminée par un cachet en cornaline que je lui ai vu porter si souvent à ses lèvres, alors que, pensive... elle s'arrêtait au moment d'écrire!... et son flacon de cristal, qu'elle garde parfois si longtemps dans sa petite main, et son guéridon de bois de rose où elle s'accoude si fréquemment, son beau front mélancoliquement penché sur sa main... oh! avec quel bonheur, avec quelle idolâtrie, et souvent, hélas! avec quelle ivresse je porte mes mains sur ces reliques sacrées de mon culte amoureux!

Que de fois je me dis :

— L'amant le plus épris n'envierait-il pas mon sort? Vivre dans le sanctuaire de la femme adorée; être où elle est, respirer l'air qu'elle respire, voir ce qu'elle voit, toucher ce qu'elle touche, ramasser son mouchoir, son gant, son bouquet; lui donner le livre qu'elle désire, lui verser l'eau pure où elle trempe ses lèvres, lui offrir la coupe de cristal où elle plonge ses doigts roses, la protéger contre un rayon de soleil, en baissant un store; raviver le feu où elle se chauffe, mettre un coussin sous ses petits pieds, un manteau de satin sur ses blanches épaules; enfin, le regard attentif, prévenir ses moindres désirs, s'ingénier à lui épargner même la peine de demander; obéir à ses ordres, la *servir*, en un mot. N'est-ce pas un bonheur idéal?

L'amant le plus fier, le plus orgueilleux, fût-il prince, fût-il roi... ne rend-il pas avec amour, avec délices, à sa maîtresse, tous ces services que je rends à la mienne? Ne disons-nous pas tous deux : *ma maîtresse*? Je suis valet, homme à gages... qu'importe!... Je sers ma maîtresse en amoureux; aucune puissance humaine ne peut m'enlever ce bonheur de tous les instants. . . . .

Oui, le bonheur est grand; mais il est aussi de terribles conséquences de cette intimité domestique...

J'en ai fait aujourd'hui la fatale épreuve.

C'était le jour de changer les fleurs, un de mes bons jours... *Elle* aime tant les fleurs fraîches! puis très souvent elle ne se fie qu'à elle-même du soin de les arranger, de nuancer les couleurs et les feuillages; alors, je l'aide dans cette tâche... que tous deux nous accomplissons seuls.

J'ai donc disposé sur le tapis, et toute prête à être placée dans la jardinière et dans les vases, une grande quantité de fleurs.

Il ne me restait plus dans le parloir qu'à *épousseter* le fauteuil où ma maîtresse se tient habituellement... à demi étendue.

La molle épaisseur de ce meuble a presque gardé l'empreinte du corps charmant de Régina, le satin est un peu lustré à l'endroit où elle appuie sa tête;... partout il exhale cette suave senteur d'iris mélangé de fraîche verveine, particulière aux vêtements de ma maîtresse.

J'étais seul... j'ai porté follement mes lèvres ardentes... sur ce satin où avaient reposé ses cheveux, sa joue, sa main, son corps... J'ai aspiré avec passion le voluptueux parfum qu'elle laisse après elle... J'ai baisé le carreau de velours où elle croise ses petits pieds... ses petits pieds que j'ai tenus dans ma main...

C'est un délire... mais pour moi ces traces de sa présence vivent,



« ... Tirait sur sa jambe fine et ronde un bas de soie. » (Page 971.)

respirent, palpitent ; c'est sa chevelure, c'est sa joue, c'est sa main, c'est son corps, c'est elle.

. . . .

. . . .

Je suis allé ensuite dans le salon de tableaux qui communique d'un côté à son parloir, de l'autre à sa chambre à coucher.

En outre des tableaux, il y a quelques meubles anciens dans cette

pièce : à l'une de ses extrémités, au-dessus d'un très beau bahut d'ébène de la Renaissance, se trouve un miroir de Venise entouré d'un cadre admirablement sculpté; ce miroir fait face à la porte de la chambre à coucher de Régina.

J'étais, tout près de cette porte, occupé à frotter un autre meuble d'ébène avec un morceau de serge, lorsque j'entendis la voix de Régina disant à sa femme de chambre :

— Mademoiselle, puis-je me lever? mon bain est-il prêt?

— Dans l'instant, madame la princesse, — répondit Juliette du fond du cabinet de toilette où elle était sans doute occupée, — je n'ai plus qu'à verser dans l'eau l'essence de verveine.

Son bain!...

— C'est prêt... Madame peut se lever maintenant... — dit bientôt la voix de Juliette.

Et j'ai entendu le léger frôlement des couvertures de soie rejetées sans doute sur le pied du lit.

Elle se levait!...

Elle se mettait au bain!...

Au bout d'un instant, elle a dit à sa femme de chambre :

— Réchauffez un peu ce bain... je le trouve froid... veillez à ce que mon peignoir soit bien chaud.

— Oui, madame.

Je suis resté immobile, en proie à un trouble indicible... écoutant... si cela se peut dire, ce que je n'avais pu voir, ou plutôt suivant des yeux de la pensée tous les mouvements de ma belle maîtresse...

A ces pensées dévorantes... les artères de mes tempes ont battu si violemment, que je distinguais leur bruit sourd au milieu du profond silence qui régnait dans cet appartement reculé.

Ma tête se perdait... j'ai voulu fuir... je ne l'ai pas pu, mes genoux ont tremblé, je me suis appuyé au meuble que j'essuyais, un douloureux éblouissement, troublait ma vue... Je suis resté quelques instants incapable de voir, de sentir.

La voix de la princesse m'a rappelé à moi-même; elle disait à Juliette :

— Je ne resterai pas plus longtemps dans le bain; donnez-moi mon peignoir.

Au bout d'une seconde, Juliette dit :

— Le voici, madame.

— Donnez... — a répondu ma maîtresse.

Puis, presque au même instant, elle s'est écriée d'un air contrarié :

— Allons, voilà mes cheveux dénoués... laissez là ce peignoir... et relevez-les... vous voyez bien qu'ils trempent dans l'eau...

Et sans doute alors, à demi voilée par sa magnifique chevelure noire, Régina était, comme la nymphe antique, debout dans sa conque de marbre blanc.

. . . .

Un quart d'heure après environ, j'étais à l'extrémité de la galerie, nettoyant avec un pinceau sec les sculptures profondément fouillées de la bordure du grand miroir de Venise, dont le couronnement, au lieu d'être appuyé au long de la muraille, s'inclinait en avant.

Soudain cette glace, sombre jusqu'alors, car elle ne réfléchissait qu'une porte de bois sculptée, placée à l'extrémité de la galerie, porte de la chambre à coucher de la princesse, soudain cette glace s'est éclairée... Voici le tableau qui s'y est reflété devant moi, pendant une seconde à peine...

Ma maîtresse... ses magnifiques cheveux encore un peu en désordre, les épaules et les bras nus... son sein de neige à peine caché par la batiste garni de dentelle, que deux petits boutons d'émeraude ne fermaient plus... ma maîtresse, assise au coin de sa cheminée sur une petite chaise de tapisserie bleue, se courbant à demi, tirait sur sa jambe fine et ronde un bas de soie d'un gris perle, et l'attachait au-dessus de son genou avec une jarretière de satin cramoisi à fermoir d'or, tandis que sa jambe droite, encore nue, polie comme de l'ivoire, luttait de blancheur avec le tapis d'hermine où s'appuyait son petit pied aux veines bleuâtres et aux doigts roses.

J'entendis le bruit d'une porte qui se fermait; aussitôt, la glace devint sombre, l'étincelante et voluptueuse vision avait disparu.

. . . .

Je me croyais sous l'obsession d'un rêve, un léger coup frappé familièrement sur mon épaule me fit tressaillir. Je me retournai; c'était Mlle Juliette.

— J'espère, mon cher Martin, — m'a-t-elle dit en riant, — que vous êtes joliment attentionné à ce que vous faites... je sors de la chambre de Madame, et vous ne m'entendez pas seulement venir...

— Je... je... nettoyais cette glace, — ai-je répondu en balbutiant.

— Je le sais bien, rien ne vous dérange de ce que vous faites, vous êtes bien heureux... vous. Mais, dites-moi, les fleurs de Madame sont-elles arrivées?

— Elles sont dans le parloir, mademoiselle, — dis-je en reprenant mon sang-froid.

— Bon, — me dit Mlle Juliette, — je vais en prévenir Madame; elle vous fait dire de l'attendre pour arranger les fleurs dans les jardinières... vous savez que souvent c'est sa manie...

— Très bien, mademoiselle... j'attendrai Madame.

— Ça ne sera pas long; le temps de la peigner et de la coiffer, et elle sera ici, car je ne *la lacerai* qu'après déjeuner.

Et Juliette m'a quitté.

Lorsqu'elle a ouvert la porte de la chambre de la princesse, la glace de Venise, où j'ai jeté les yeux... malgré moi, s'était éclairée de nouveau... je n'ai vu que la petite chaise bleue au coin de la cheminée de marbre blanc.

. . . .

Bientôt Régina est entrée dans son parloir, où je l'attendais avec les fleurs toutes préparées.

Jamais la princesse ne m'a paru d'une beauté plus radieuse, d'une fraîcheur plus juvénile. Je ne sais pourquoi il m'a semblé qu'elle devait être dans l'un de ces moments où les femmes les plus modestes se savent... se sentent par instinct sensuellement belles. On eût dit qu'elle se grandissait en marchant, ses petites narines roses se dilataient, son sein palpitait légèrement, tandis que, encore moites de la tiédeur du bain parfumé, ses beaux bras sortaient à demi des manches flottantes de sa robe de chambre de cachemire blanc, dont les plis moelleux semblaient caresser ce corps divin avec amour.

Ainsi que me l'avait dit étourdiment sa femme de chambre, ma maîtresse *n'était pas encore lacée*. Telle était la naturelle élégance de son corsage arrondi, qu'on l'eût dit sculpté dans le marbre; telle était la svelte souplesse de sa taille, qu'elle paraissait d'une finesse presque exagérée, étroitement ceinte qu'elle était d'une cordelière de soie pourpre.

. . . .

Ma maîtresse se trouvait sans doute sous l'impression d'une pensée riante et heureuse... peut-être amoureuse... car ses traits charmants étaient doucement épanouis; puis, contemplant la masse de fleurs au milieu desquelles elle s'avança avec un lent ravissement, elle s'écria :

— Mon Dieu! les beaux camélias, les belles primevères, les belles roses... Que tout cela est frais et brillant!...

Je l'ai aidée à arranger les fleurs; je les lui apportais, et elle les plaçait ensuite elle-même dans les vases, mélangeant, nuançant avec un goût exquis les feuillages et les couleurs.

La jardinière qui entourait sa table à écrire était presque au niveau du tapis; pour la garnir, il a fallu que ma maîtresse se mît à genoux,

tandis que, debout, me courbant vers elle, je lui apportais les fleurs à mesure qu'elle les demandait; j'étais alors si près d'elle que le suave mélange de fraîche verveine et d'iris qui s'exhalait d'elle me montait au cerveau comme un philtre enivrant... enfin, lorsque, toujours agenouillée sous mes yeux, elle s'avançait ou se penchait de çà, de là, pour redresser la branche d'un arbuste... mettre en lumière quelques fleurs cachées sous des feuilles... je suivais malgré moi, d'un regard troublé, les ondulations de cette taille fine et cambrée, dont les trésors se trahissaient à chaque mouvement nouveau. . . . .

J'ai failli me trahir ; le ridicule m'a sauvé.

Il ne restait plus à garnir qu'un grand et magnifique vase de porcelaine de Saxe, émaillé de grosses fleurs en relief, et dont les anses, aussi de porcelaine, figuraient des ceps de vigne d'une délicatesse incroyable; cette ornementation rendait le vase si fragile, et ma maîtresse y tenait tant d'ailleurs (il avait appartenu à sa mère) qu'elle voulut y placer elle-même un très beau *crinum* en pot, fleur à corymbe pourpre de la plus agréable odeur, et dont les longues feuilles retombent gracieusement en gerbe.

Tenant le pot de fleurs entre mes deux mains, je le présentai à ma maîtresse. Le hasard voulut qu'en cherchant à le prendre, une des petites mains de Régina, si fraîches, si douces, effleura la mienne... Cette sensation fut foudroyante, mon sang reflua vers mon cœur, et, par un mouvement machinal de respect ou d'effroi, je retirai si brusquement mes deux mains, que je laissai tomber le *crinum* au moment où la princesse s'apprêtait à le recevoir, et le pot se brisa sur le tapis.

— Mon Dieu ! que vous êtes maladroit ! — s'écria ma maîtresse avec dépit, en voyant cette magnifique fleur cassée sur sa tige.

— Je demande bien pardon à *madame la princesse*... je croyais que *Madame* tenait tout... alors j'ai...

— Alors vous avez fait une sottise... — reprit impatiemment la princesse ; — une si belle fleur... et si rare...

Et comme je restais là confus... ou plutôt mille fois satisfait de ma maladresse, qui donnait ainsi le change à Régina sur la cause de mon trouble, elle ajouta avec humeur :

— Ramassez donc ces débris, cette terre, que voilà sur le tapis.

— Si madame la princesse veut le permettre, — ai-je dit, — je replacerai la plante dans un autre pot... en voici un assez grand.

— Il le faut bien... Quoique la fleur soit brisée, le feuillage est si beau, que cela garnira toujours ce vase.

Et pendant que je replaçais la bulbe de cette belle plante dans un autre pot :

— Cette fois placez-le sur la table, — me dit la princesse, — et je le prendrai moi-même pour le mettre dans mon vase de porcelaine... il n'y aura pas ainsi de maladresse à craindre. . . . .
. . . .

Heureusement pour moi la princesse, après être allée, selon sa coutume, vers les trois heures, savoir si son père pouvait la recevoir, a fini la journée chez Mme Wilson, où elle a dîné.

Le prince, de son côté, dînait au club.

Je suis sorti de l'hôtel, marchant comme un fou devant moi, sans savoir où j'allais, poursuivi par les voluptueuses et ardentes visions de cette matinée maudite...

Régina, les cheveux dénoués et debout dans sa baignoire de marbre... Régina assise au coin de sa cheminée...

Je ne peux pas achever... ces souvenirs me brûlent, me tuent...

Oh! mourir... mourir, ou plutôt fuir ces tortures sans nom que je ne soupçonnais pas.

Non, je ne resterai pas dans cette maison fatale... la trame du comte Duriveau est déjouée... Régina n'a plus besoin de moi... je veux fuir... je deviendrais fou. . . . .

11 février 18...

Non, il ne faut pas fuir... ce serait lâche, ce serait indigne.

Régina a besoin de moi... plus encore peut-être que par le passé... mes pressentiments ne me trompent pas... ils sont trop douloureux pour cela... *Régina aime... ou aimera le capitaine Just...*

En présence de l'influence effrayante qu'un tel amour peut avoir sur le repos... sur la destinée de Régina... il ne m'est pas permis de fuir; mon dévouement peut lui être utile encore. . . . .

Mais que faire, mon Dieu! que faire? Je suis homme... je suis jeune, j'aime éperdument, et *elle* est toujours là!

— Que faire? Dompte-toi, brise-toi!... ferme les yeux à ce qu'il y a de rayonnant dans la beauté de ta maîtresse, ferme tes oreilles à ce qu'il y a de trop séduisant dans sa voix, étouffe les palpitations de ton cœur, éteins l'ardeur de ces désirs qu'enflamment un mot, un regard, un mouvement de cette femme que tu dois vénérer... et que tu outrages... par de coupables imaginations; noie ce honteux amour dans le ridicule amer, sanglant, atroce, qui doit jaillir pour toi de cette pensée :

— *Un valet amoureux de sa maîtresse... et surtout lorsque cette maîtresse est la fière princesse de Montbar.*

Fais mieux... souviens-toi des austères enseignements de Claude Gérard, médite sur ces deux mobiles de toute âme virile et généreuse :

— *Le devoir, le sacrifice.* . . . .

Je me dévouerai... je me sacrifierai... JE RESTE.

13 février 18...

Hier, je suis allé savoir des nouvelles du capitaine Just; il est complètement guéri, la veille il était sorti en voiture; à mon retour j'ai dit à Régina, et, comme toujours, sans attendre sa demande :

— Madame la princesse, M. le capitaine Just est tellement bien, qu'il est sorti hier en voiture.

— Ah! tant mieux, — m'a-t-elle répondu; — alors j'espère avoir le plaisir de le voir sous peu de jours.

Régina a dit cela, non pas précisément en affectant de l'indifférence, mais d'un ton assez réservé pour cacher l'émotion que lui causait la pensée de revoir de plus en plus prochainement le capitaine Just. Ainsi hier, je l'ai remarqué, elle a été distraite, préoccupée, inquiète; une fois elle m'a sonné, je suis venu, puis ayant sans doute oublié l'ordre qu'elle devait me donner, elle s'est dit à elle-même :

— Que voulais-je donc?... — elle a ajouté : — Ah! vous direz à la porte que je reçois ce matin...

Cet ordre m'a surpris. Régina devait être certaine que, par convenance, le capitaine Just ne viendrait la voir ni lors de sa première ni même lors de sa seconde sortie. Aux yeux du monde qui ignorait la vraie cause du duel, cet empressement eût marqué une intimité trop grande, tandis que, dans l'empressement de cette visite, Régina pouvait aussi voir une sorte de hâte peu délicate de la part de Just à venir recevoir l'expression de la gratitude qu'il méritait.

Néanmoins, j'ai été surpris de ce que, n'attendant pas Just ce jour-là, Régina ouvrit sa porte à des indifférents dont la présence devait lui être insupportable au milieu de ses préoccupations.

J'ai, d'ailleurs, exécuté ses ordres, et successivement annoncé chez la princesse : M. le baron d'Erfeuil, que le prince trouvait aussi beau que bête; le comte d'Hervillier, espèce de colosse à voix d'airain, qui se fait prier de chanter des bergerades, et enfin M. Dumolard, l'énorme frère de Mme Wilson.

La princesse m'a sonné pour m'ordonner d'apporter du bois, peu de temps après l'arrivée du dernier visiteur; j'ai été étonné de trouver la conversation fort animée, et de voir Régina, la joue légèrement colorée,

parler avec animation d'une chose parfaitement futile, autant que j'en ai pu juger.

Redoutant sans doute la solitude, elle voulait s'étourdir ou *tuer le temps* jusqu'au lendemain, jour où elle croyait avoir une entrevue, si grave pour elle, avec le capitaine Just. Je ne me trompais pas : au bout de six minutes, je fus appelé de nouveau par la sonnette de la princesse; j'allais entr'ouvrir les portières, lorsque j'ai entendu le beau d'Erfeuil dire, du bout des lèvres :

— En vérité, princesse, vous êtes charmante d'accepter si gracieusement cet impromptu de petit spectacle et de souper.

— J'accepte, — dit la princesse, — mais à condition que Mme Wilson pourra venir avec moi, car M. de Montbar ne dîne pas ici ce soir.

Au moment où j'entrai, M. Dumolard s'écriait :

— Je réponds de ma sœur, elle n'a rien à faire ce soir... je vais la prévenir, elle vous attendra, madame la princesse, et moi aussi, je serai votre chaperon... à toutes deux. Ah çà! vous ne voulez donc pas de ma voiture? J'adore prêter ma voiture, c'est ma spécialité... eh!... eh!...

— Vous êtes trop obligeant, — répondit la princesse en souriant, — et elle me dit :

— Vous demanderez ma voiture pour six heures et demie.

Au moment où je sortais, le beau d'Erfeuil disait à la princesse :

— C'est bête comme je ne sais quoi, les mélodrames; mais c'est égal, j'aime à tout voir... moi.

Et le beau jeune homme sourit d'un air malicieux.

— Moi, j'aime, au contraire, à arriver à la moitié, c'est bien plus drôle, — dit le gros M. Dumolard; — ça fait l'effet d'une charade, on cherche le mot jusqu'à la fin, et...

Malheureusement, m'éloignant de plus en plus, je perdis la fin de cette belle réflexion.

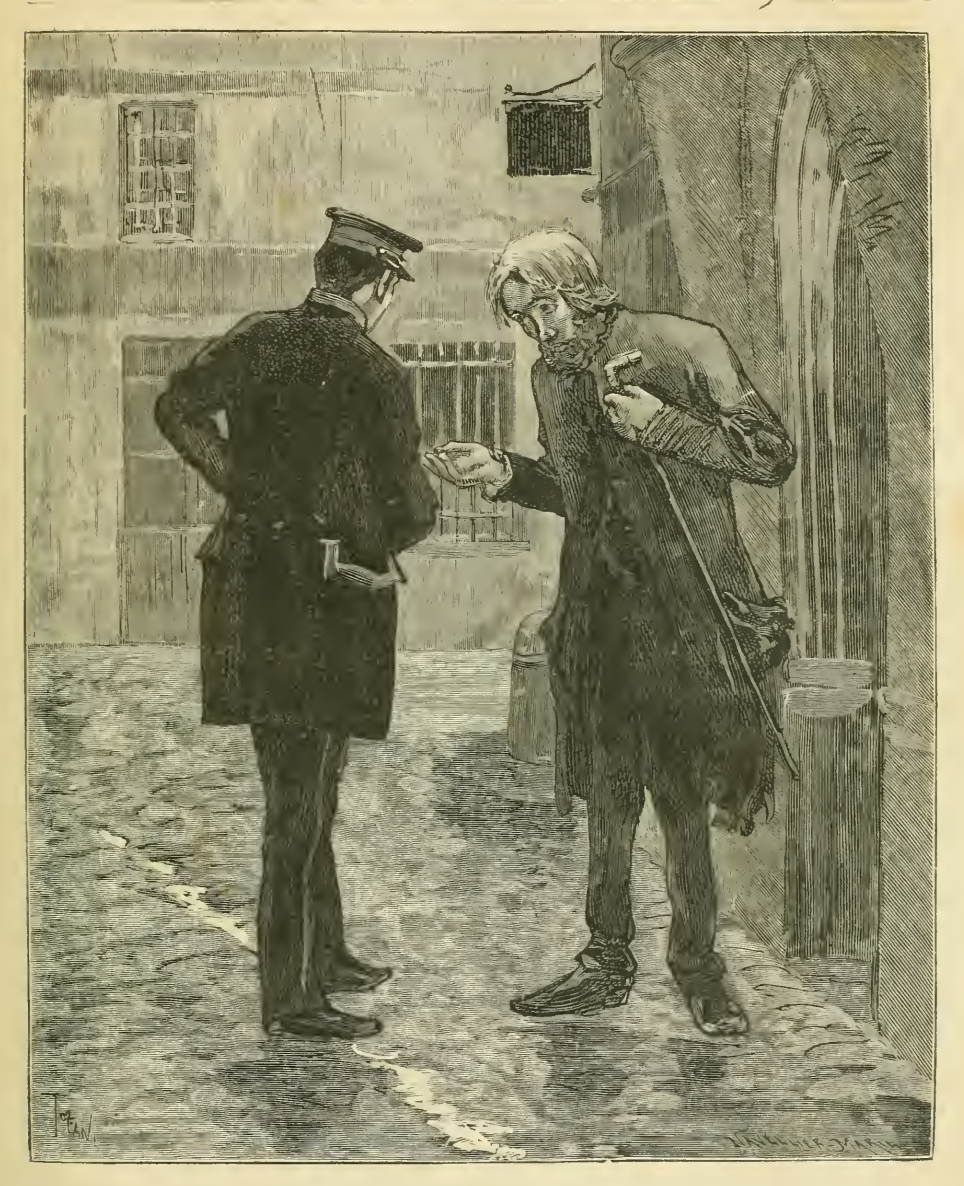
— C'est singulier, ai-je pensé en me retirant, — il me semble que je trouverais autre chose à dire, si j'avais l'honneur d'être admis dans le salon de Mme de Montbar.

. . . .

La princesse est rentrée vers une heure du matin; sa physionomie n'était pas triste, abattue, ainsi que je l'avais vue plusieurs fois au retour du bal; elle était pensive, réfléchie, presque austère.

Plus de doute : en acceptant cette partie de spectacle, ce souper improvisé, Régina avait cherché une distraction forcée à des pensées graves, alarmantes peut-être pour elle.

. . . .



« J'ai cherché dans ma poche une pièce de monnaie. » (Page 984.)

Un pressentiment m'avait dit hier que le capitaine Just viendrait aujourd'hui, je ne me suis pas trompé. Ce matin, après que je lui ai eu servi le thé, Régina m'a dit, de l'air le plus naturel du monde :

— Vous avertirez à la porte que je ne suis chez moi que pour M. d'Erfeuil... M. Dumolard... ou M. d'Hervillier, s'ils se présentaient.

J'étais stupéfait de cet ordre ; au moment où je me retirais, la princesse ajouta :

— J'y serai aussi pour M. Just Clément... si... par hasard il venait.

Alors je compris tout.

Régina a eu la même pensée que moi, elle est *sûre* que Just viendra; et afin de le voir seule à seul, elle a fait fermer sa porte à tout le monde, sauf à trois personnes qui, étant venues hier, ne doivent certainement pas revenir aujourd'hui.

Je devinai enfin que Just, par un scrupule d'une délicatesse exquise, n'avait pas voulu demander à Régina de le recevoir, comme par le passé, à une heure particulière... Par cela même que Régina lui devait beaucoup, depuis le duel, il craignait sans doute de solliciter d'elle la moindre préférence...

Vers les deux heures, j'ai entendu s'arrêter extérieurement à la porte de l'hôtel un modeste fiacre, probablement, car les carrosses *bourgeois* entraient seuls dans la cour, M. Romarin, le portier, se montrant inflexible sur cette consigne.

Je me suis rapproché de l'une des fenêtres du salon d'attente, et, soulevant un peu les rideaux, j'ai vu le capitaine traverser la cour, après s'être informé sans doute à la loge si la princesse était chez elle.

— Bonjour, Martin, — m'a-t-il dit cordialement en entrant. — Bonjour, mon ami... Mme la princesse peut-elle me recevoir?

— Oui, monsieur...

Et je l'ai précédé dans le salon qui sépare la pièce où je me tiens d'habitude du parloir de Régina. J'ai ouvert l'un des rideaux de la portière, et j'ai annoncé à ma maîtresse :

— M. le capitaine Just!

Régina était assise... Elle a rougi un peu, s'est tournée vers Just à qui elle a tendu vivement la main en lui disant d'une voix pénétrée : — Je suis heureuse de vous revoir, M. Just.

Laissant retomber le pan de la portière... je me suis éloigné, le cœur brisé, traversant lentement le salon d'où j'aurais pu écouter... mais je n'en ai pas eu la pensée... j'aurais trop souffert...

Je suis allé tristement m'asseoir devant la table où je reste ordinairement et j'ai caché ma figure dans mes mains.

— Que se disent-ils? pensai-je avec amertume.

. . . .

Just, avec un tact parfait, avait évité l'écueil du *bras en écharpe*, ridicule présumé sur lequel le prince s'était si fort égayé d'avance; un peu de gêne dans l'articulation, qui se trahit à la manière dont le capitaine tenait son chapeau à la main, telle était la seule trace apparente de sa blessure; il ne m'a jamais paru plus beau qu'aujourd'hui, de cette

beauté à la fois mâle et douce qui le distingue; ses cheveux courts et châtains comme ses sourcils, ses yeux bleus, grands et bien fendus, son front large, intelligent, glorieusement cicatrisé, son teint hâlé, sa moustache presque blonde, son sourire gracieux et fin, son menton prononcé, donnent à ses traits un rare caractère de franchise et d'énergie; beaucoup plus grand que le prince, sa démarche, sans avoir la roideur militaire, a ce je ne sais quoi de ferme, de contenu, que donne l'habitude de porter l'uniforme, contraste frappant avec l'espèce de laisser-aller, non sans élégance d'ailleurs, particulier à la tournure de M. de Montbar et des hommes à la mode que reçoit Régina; le même contraste existait entre la mise luxueuse, recherchée du prince, et la sévérité de l'habillement de Just. Cette sévérité néanmoins n'excluait pas l'élégance; sa redingote noire, croisée et boutonnée jusqu'au ruban rouge qu'il porte, était courte et avantageait parfaitement sa taille, que la robuste ampleur des épaules faisait paraître plus mince et plus élégante encore; son pantalon, d'un gris de deuil, s'arrondissait sur un pied aussi remarquablement petit pour la haute stature du capitaine, que l'était sa main soigneusement gantée de noir.

En un mot, le prince et lui, jeunes tous deux, beaux tous deux, différaient aussi bien moralement que physiquement. Aussi, à la physionomie de M. de Montbar, calme, reposée, presque indolente, quoique un peu hautaine, à son attitude aisée, insoucieuse, l'on devinait l'élégant oisif, dont la vie se passe facile, heureuse, indépendante, sans lutte, sans soucis, sans devoirs austères, tandis que l'attitude presque rigide du capitaine Just, ses traits virils, déjà fortement accentués par les fatigues et les dangers de la guerre, par de profondes méditations, annonçaient au contraire des habitudes de travail et de subordination, et par cela même de sévère autorité. . . . .

. . . .

Chose étrange... une comparaison étudiée entre l'extérieur et le mérite de Just et du prince... telles ont été pourtant les idées qui d'abord m'ont absorbé durant l'entrevue de Régina et de Just; puis elles ont amené la comparaison la plus humiliante, la plus jalouse, la plus douloureuse entre moi et ces deux hommes qui, à tant de titres, allaient peut-être se disputer le cœur de Régina, tandis que moi. . . . . . .

. . . .

— Que j'ai souffert, mon Dieu! pendant cette entrevue!

A trois heures et demie ils se sont séparés.

Je m'étais préparé à de grands efforts d'observation, de perspicacité, afin de tâcher de deviner sous quelle impression Just se trouverait en

quittant Régina... J'aurais dû m'épargner ces préparatifs de pénétration : les hommes de la trempe du capitaine cherchent ou parviennent rarement à cacher leur émotion... Lorsqu'il sortit de chez Régina, ses traits étaient altérés ; il semblait encore sous l'empire d'une commisération profonde, douloureuse, et il ne put retenir un soupir en me disant :

— Adieu... Martin.

Il accentua si particulièrement ce mot *adieu*, que je ne pus m'empêcher de lui répondre avec l'espèce de familiarité qu'autorisait mon séjour d'autrefois dans la maison de son père :

— Mais, au moins, à bientôt, je l'espère, monsieur Just.

Il secoua tristement la tête et me répondit :

— Non, pas à bientôt...

— Comment donc, monsieur Just?

— Je pars demain pour rejoindre mon régiment à Metz.

— Quoi !... sitôt, monsieur Just ?

— Oui... Mais, dites-moi, Martin ; vous savez que vous pouvez compter sur moi comme vous pouviez compter sur mon pauvre père dans quelque position où vous vous trouviez ; n'oubliez pas cela.

— Je me rappellerai toujours les bontés de monsieur votre père et les vôtres, monsieur Just.

— D'ailleurs, vous vous trouvez à merveille ici, n'est-ce pas, — me demanda-t-il.

— Oui, monsieur Just... je me trouve très bien.

— Je le crois, vous avez d'excellents maîtres. — A propos, — reprit-il, — savez-vous si M. de Montbar est chez lui?

— Non, monsieur Just, je l'ai vu sortir en voiture.

— Eh bien, — me dit-il en tirant péniblement un petit portefeuille de sa poche, sa blessure lui étant sans doute encore douloureuse, — vous remettrez, je vous prie, chez M. de Montbar, cette carte, — et il *corna* un de ses angles, — en lui faisant dire que j'ai beaucoup regretté de n'avoir pas pu avoir l'honneur de prendre congé de lui.

— Je n'y manquerai pas, monsieur Just, — lui dis-je en prenant la carte.

— Allons, Martin, — me dit affectueusement le capitaine, — adieu, mon ami...

Je me suis approché de la fenêtre, je l'ai vu traverser lentement la cour, et, pendant un moment où il attendit qu'on lui tirât le cordon, il s'est retourné, cherchant sans doute du regard la fenêtre de Régina, puis... la porte s'est ouverte et refermée sur lui. Je suis certain que le retentissement sonore de cette porte a eu un douloureux écho dans le cœur de Régina.

Ma première impression, en apprenant le départ de Just, a été une joie égoïste, cruelle... Le jour était très sombre : quatre heures allaient sonner, l'heure à laquelle je portais ordinairement de la lumière chez la princesse... D'abord j'ai hésité, sentant que Régina devait avoir besoin d'être seule, que cette demi-obscurité devait être d'accord avec la mélancolie de ses pensées... j'étais certain, qu'en ce moment, ma présence lui serait aussi importune qu'une soudaine clarté... mais, cédant à ma curiosité méchante, que je voulus me déguiser à moi-même en l'attribuant à l'intérêt que m'inspirait Régina, j'allai prendre la lampe de porcelaine que je lui portais habituellement, j'ouvris avec précaution la porte du premier salon, dont le bruit eût attiré son attention, et mes pas s'amortissant sur le tapis, j'avais soulevé la portière avant que Régina se fût doutée de mon approche.

A l'éblouissante clarté qui pénétra subitement dans son parloir... je vis Régina étendue dans son fauteuil, la figure inondée de larmes. Mais aussitôt elle se retourna brusquement du côté de la cheminée, afin sans doute de me cacher ses pleurs, et elle me dit d'une voix irritée :

— Cette lumière est insupportable... Qui vous a sonné ?...

— Il est l'heure où j'apporte toujours la lampe de madame la princesse, et...

— Il suffit... Remportez-la... Vous l'apporterez quand je la demanderai.

. . . .

LXXV

Régina va visiter la tombe de sa mère.
Martin retrouve Léonidas Requin. — Notice sur le capitaine Just. — Succès de Basquine
Changement d'habitudes du prince de Montbar. — Retour du capitaine Just. — La chambre
à coucher de Régina. — Mauvaises pensées.

3 mars 18…

. . . . . Me voici de retour de ce court voyage entrepris par Régina pour se rendre, selon sa coutume, au tombeau de sa mère, le jour anniversaire de sa mort.

Juliette et moi nous avons accompagné la princesse. La voiture a passé devant la croix de pierre où autrefois je retrouvai le petit châle ensanglanté de Basquine après notre séparation.

Quelle émotion, en rentrant dans ce village où s'était passée ma première jeunesse, auprès de Claude Gérard!… Que de souvenirs à la vue de cet humble cimetière où, pour la première fois, j'ai vu Régina tout enfant!

Quelle destinée est la mienne! Revenir là… avec elle… après tant d'années!!

Les herbes parasites avaient envahi la pierre tumulaire; le vent avait renversé le petit abri jadis élevé par moi, afin de préserver Régina des injures du temps, lorsqu'elle venait prier… Elle s'est montrée douloureusement affligée de tant d'incurie, et aussi surprise qu'irritée de voir ses intentions si mal exécutées depuis trois ans, tandis qu'*auparavant*, a-t-elle dit, la tombe de sa mère avait été toujours entourée de soins pieux, garnie de fleurs et d'arbustes.

Hélas! Régina devait toujours ignorer qu'*auparavant*… c'était moi qui me chargeais avec amour de ce religieux devoir…

Elle m'a envoyé chez le curé porter ses plaintes, car elle avait accepté toutes les conditions relatives à l'entretien du tombeau de sa mère. L'ancien ennemi acharné de Claude Gérard ne m'a pas reconnu; il s'est mal excusé, me donnant cette singulière raison : « — qu'il n'avait plus, comme par le passé, d'*instituteur à ses ordres* pour soigner le cimetière,

une école de *frères* ayant remplacé l'école communale depuis dix-huit mois. »

Le prêtre en était arrivé à ses fins... l'instituteur du pays, l'homme de la France, avait été chassé... les mystérieux instruments de Rome s'étaient aussi emparés de l'éducation de cette pauvre commune.

Régina m'avait ordonné d'offrir de doubler, de quadrupler la somme qu'elle payait annuellement, à condition que cette tombe serait désormais entretenue avec le plus grand soin; le curé y a mis de la conscience : il s'est fait payer le double de la somme ordinaire... et d'avance; les plus belles promesses ne lui ont pas coûté... Elles seront vaines... une main mercenaire ne fera jamais ce que j'ai fait pendant tant d'années.

Nous voici de retour. Deux lettres du capitaine Just attendaient la princesse, car ils entretiennent une correspondance suivie...

20 avril 18..

Joies du ciel!... je suis, je l'espère, sur la voie de la réhabilitation de la mère de Régina...

Ces lettres soustraites à la tombe, j'ai pu enfin les lire en partie, grâce à mes études solitaires de la langue allemande, que j'ai reprises avec ardeur depuis mon entrée à l'hôtel de Montbar... Je devine, je pressens une partie de la vérité, encore à demi enveloppée de mystère...

Si je ne me trompe pas, de quel héroïque, de quel sublime dévouement à l'amitié a été capable la courageuse mère de Régina!...

12 mai 18...

Les absences nocturnes du prince deviennent de plus en plus fréquentes; après bien des nuits entièrement et vainement passées à la fenêtre d'une pièce inhabitée d'où l'on découvre l'allée qui conduit à la petite porte du jardin, deux fois j'ai vu rentrer le prince, enveloppé d'un manteau; le bon vieux Louis, qui va sans doute l'attendre à un endroit convenu, le soutenait. M. de Montbar gagne ensuite son appartement par une orangerie et un couloir où aboutit un escalier dérobé qui monte à la chambre de Louis, chambre contiguë au cabinet de son maître.

Depuis deux mois, la santé de M. de Montbar semble s'altérer, peut-être par suite de ses dégradants excès; il dîne maintenant rarement avec la princesse, prétextant d'indispositions assez fréquentes pour se faire

servir chez lui ; il est sombre, taciturne, il se néglige... lui naguère si recherché dans sa toilette.

. . . .

La correspondance de la princesse et du capitaine Just continue toujours. Ce matin encore, j'ai porté une lettre de Régina, qu'elle lui adressait à son régiment.

Longtemps j'ai tenu cette lettre entre mes mains, la contemplant avec un douloureux serrement de cœur et une amère curiosité. Un moment j'ai été sur le point de commettre un infâme abus de confiance... Heureusement j'ai résisté.

. . . .

Il n'importe... je sais qu'ils s'aiment... ils s'aiment... Oh! que j'ai souffert... oh! que je souffre à cette pensée!...

... Allons! courage, courage, pauvre cœur endolori! le dénouement de la passion de Régina approche; quel qu'il soit, cet événement sera décisif pour l'avenir de la princesse. Lors de cette crise... la plus grave de sa vie peut-être... je pourrai peut-être lui être utile encore; une fois sa destinée fixée, j'aurai accompli mon devoir.

10 juin 18...

J'ai fait ce matin une rencontre qui m'a bien ému, car elle m'a rejeté loin dans le passé...

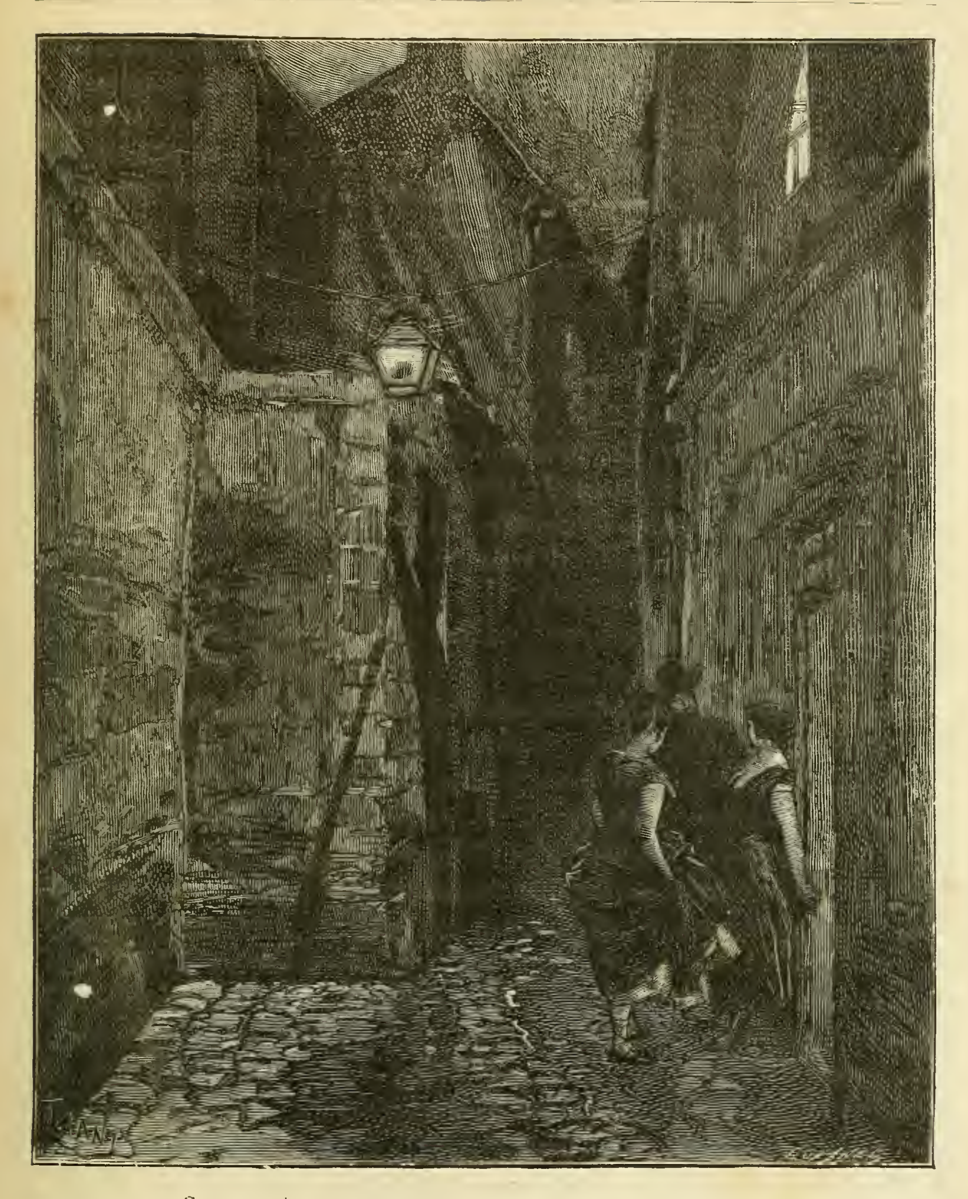
Je longeais le quai d'Orsay, assez désert à ce moment; un homme pâle, maigre, à barbe inculte et d'une laideur singulière, vêtu de guenilles, mais ayant l'air doux et craintif, m'a tendu la main en tremblant; il avait de grosses larmes dans les yeux, et il m'a dit tout bas d'une voix étouffée :

— Monsieur... monsieur... pitié, s'il vous plaît...

Depuis que j'ai éprouvé les angoisses de l'homme timide et honnête réduit à tendre la main, je ne suis jamais indifférent à ces tristes requêtes : j'ai cherché dans ma poche une pièce de monnaie, et comme je la mettais dans la main de ce pauvre homme, en le regardant de plus près, sa laideur remarquable, et surtout ridicule, m'a fait tressaillir... Mille souvenirs se sont éveillés dans mon esprit... et je me suis écrié :

— *Léonidas Requin...*

C'était lui... Pauvre Léonidas! quelle joie! Il a vu en moi un sauveur; je lui ai donné bien peu, mais du moins de quoi payer une huitaine d'un petit cabinet garni et être à l'abri de la faim durant ce temps; j'ai quelques hardes qui le vêtiront convenablement, et je tâcherai d'intéresser à



« Ses excursions nocturnes redeviennent plus fréquentes. » (Page 990.)

son sort Mlle Astarté, la toute-puissante femme de chambre de la *ministresse.*

— Après avoir été *homme-poisson*, et vécu aussi misérablement que je viens de te le raconter brièvement, mon bon Martin, — m'a dit Léonidas, après un assez long entretien, — tu sens que j'accepterai quelque position que ce soit, pourvu qu'elle me donne un toit, un habit et du pain.

Et quand je lui ai parlé d'une place de *garçon de bureau*, peut-être même d'*huissier*, le digne lauréat universitaire a souri mélancoliquement d'un air de doute et m'a dit :

— Pourquoi pas *grand maître de l'université*, tout de suite...

Je suis allé au ministère de la justice, Astarté n'y était pas ; j'y retournerai ; il faut absolument qu'elle place Léonidas.

17 juin 18...

Parmi les journaux que l'on reçoit à l'hôtel, la princesse lit communément le *Journal des Débats*. Tantôt, après le départ de Régina, j'ai trouvé cette feuille chez elle ; une demi-colonne environ, enlevée au moyen de ciseaux, manquait au journal. Assez surpris de cette circonstance, je suis entré dans un cabinet de lecture, j'ai demandé les *Débats* du jour, et voici ce que j'ai lu et copié à l'endroit que Régina avait enlevé de l'exemplaire de l'hôtel :

« On lit dans un journal cette notice, que nous nous empressons de reproduire :

« On n'a pas oublié cet héroïque fait d'armes, qui, en 1831, a eu tant de retentissement dans notre armée d'Afrique : un lieutenant du 1er régiment du génie, détaché avec vingt-cinq soldats dans un marabout, a résisté avec une incroyable intrépidité pendant deux jours et une nuit à l'attaque de deux ou trois cents Kabyles : deux fois l'assaut a été tenté, deux fois il a été repoussé par l'héroïque lieutenant, à la tête de sa petite troupe, électrisée par son audace et par son exemple ; quoique blessé d'un coup de sabre au front et d'une balle à l'épaule, l'intrépide officier s'est retiré le dernier de la muraille, comme il s'y était élancé le premier. Lors de cet engagement, six soldats furent tués, trois autres assez grièvement blessés ; le soir du second jour, munitions et vivres manquaient aux assiégés ; la nuit venue, les Arabes allumèrent leurs feux, et campèrent ainsi que la veille autour du marabout, comptant réduire cette poignée de soldats par la famine. Le lieutenant, décidé à faire une sortie et à tenter une trouée à travers les Arabes, réunit ses soldats, leur fait jurer de ne pas abandonner les trois blessés qui eussent été impitoyablement massacrés ; il électrise enfin tellement sa petite troupe, que, vers minuit, la sortie eut lieu : ce fut un terrible engagement à l'arme blanche ; mais grâce à l'épaisseur des ténèbres, au courage prodigieux des soldats du génie dont cinq tombèrent encore, les onze soldats restants et leur officier traversèrent le camp, et sauvèrent deux blessés sur trois qu'ils avaient emportés ; pendant la nuit qui protégea leur fuite, le lieutenant se relaya

avec les soldats pour porter un sergent auquel il était fort attaché... Au point du jour, la petite troupe se rallia, s'attendant à être poursuivie et entourée; heureusement elle rencontra deux bataillons d'infanterie, se rendant à Oran. Cet intrépide officier se nommait Just Clément; déjà décoré sur le champ de bataille, pour une action d'éclat, il a été nommé capitaine pour ce nouveau fait d'armes.

« Mais M. le capitaine Just Clément, fils de l'illustre docteur Clément, n'est pas seulement un soldat intrépide, c'est encore un savant de premier ordre. Il a été nommé l'an passé membre de l'Académie des sciences à la majorité, dans la section de mathématiques; il vient, nous assure-t-on, de faire une magnifique découverte, qui mettrait désormais les ouvriers des mines à l'abri de l'un des plus grands dangers qu'ils puissent courir dans leurs périlleux travaux; il est, on le voit, bien peu de carrières aussi noblement remplies que celle de M. le capitaine Clément. Non content d'avoir plusieurs fois versé son sang sur le champ de bataille, d'être, quoique bien jeune encore, un des plus illustres représentants de la science, il vient de gagner un nouveau titre à l'intérêt public par une découverte qui doit préserver d'un danger redoutable des milliers d'ouvriers déjà voués à l'existence la plus dure et la plus laborieuse. »

Je compris avec quelle joie, avec quel orgueil, Régina avait dû lire ces lignes si flatteuses pour Just. . . . .

En parcourant machinalement un autre journal, mes yeux tombèrent sur ces lignes, que j'ai aussi transcrites :

« On nous écrit de *** (*capitale d'un des États du Nord*) :

« Le 8 de ce mois a eu lieu, sur le théâtre de la cour, une représentation dont le souvenir ne s'effacera pas de longtemps de la mémoire de ceux qui ont eu le bonheur d'assister à cette solennité dramatique.

« La célèbre *Basquine,* cette admirable tragédienne lyrique que nous avons eu le bonheur de pouvoir engager à notre Opéra royal, lorsqu'elle est arrivée d'Italie, la célèbre Basquine vient d'obtenir dans l'*Armide,* de Gluk, qu'elle a joué en présence de Leurs Majestés, de la famille royale et de toute la cour, un de ces triomphes étourdissants qui font époque. Jamais dans ce pays aucun artiste national ou étranger n'a excité une admiration aussi universelle.

« Le roi, pendant la durée de la représentation, a daigné quitter plusieurs fois sa loge pour aller témoigner à la grande artiste l'admiration qu'elle lui inspirait, et, après le dernier morceau du deuxième acte, notre gracieuse souveraine, cédant à un irrésistible enthousiasme, a jeté son bouquet sur la scène : l'exemple de Sa Majesté a été suivi par toutes les dames de la cour, et un monceau de bouquets s'est élevé autour de la

célèbre Basquine. Non contente de lui avoir donné cette marque si flatteuse de son auguste admiration, notre glorieuse souveraine a voulu complimenter elle-même la divine cantatrice. et, par un honneur insigne, inouï dans les fastes du théâtre, le roi a daigné aller chercher M[lle] Basquine sur la scène, et l'amener dans la loge du trône. LL. MM., ainsi que LL. AA. les princes et princesses de la famille royale se sont alors empressés de joindre les témoignages de leur enthousiasme à ceux de leurs augustes parents; enfin S. M. la reine a bien voulu détacher de son cou un magnifique collier de pierreries. et l'attacher elle-même au cou de la grande artiste. Celle-ci, par un sentiment de respect et de convenance exquise, a gracieusement fléchi le genou devant notre gracieuse souveraine en recevant une si haute faveur de sa main royale.

« Cette scène touchante, qui se passait pour ainsi dire à la vue de la salle entière, a été saluée par des acclamations unanimes que l'auguste présence de LL. MM. n'a pu contenir, et qui s'adressaient d'ailleurs non moins à l'inimitable artiste qu'à LL. MM., qui daignaient donner au talent, au génie, une marque insigne de leur royale admiration.

« Il est inutile de dire que le plus grand monde de notre capitale se dispute les rares et précieux moments dont peut disposer en sa faveur l'illustre cantatrice : les plus *grandes dames*. les plus *grands seigneurs* s'empressent d'ouvrir leurs salons à la *grande artiste*, qui d'ailleurs sait joindre au génie, à la grâce et à une éblouissante beauté, la meilleure éducation, les manières les plus distinguées, surtout empreintes d'un mélange de réserve et de dignité qui prouve à la fois que l'illustre artiste a la conscience de ce qui est dû à son génie. et le sentiment de ce qu'elle doit aux personnes éminentes qui lui prodiguent tant de marques de leur sympathie et de leur admiration. »

. . . .

Ainsi, Basquine, à force de travail, d'opiniâtreté, de foi dans le génie qu'elle sentait en elle, était parvenue en peu d'années à ce but poursuivi avec une indomptable énergie, à travers des misères. des dégoûts, des obstacles de toute sorte.

Mon cœur a bondi de joie, mes yeux se sont mouillés de larmes en lisant ces lignes... qui disaient la gloire retentissante, la renommée européenne de ma petite compagne d'enfance... de Basquine, la pauvre fille du charron, de Basquine la saltimbanque, la vagabonde, la chanteuse des rues...

Partir de si bas. mon Dieu ! et arriver si haut !... Et cela seule, toute seule, la pauvre abandonnée... seule... et le cœur flétri... corrompu... le cœur mort... qu'elle n'avait pas encore seize ans.

A cette réflexion ma joie s'est glacée malgré moi, mon cœur s'est serré. Hélas! au milieu des enivrements de la gloire, au milieu de ces caresses royales, Basquine peut-être n'est pas heureuse... Cette grâce, cet esprit, cette beauté, ce génie, cette renommée qui à cette heure retentit en Europe, ne devaient être pour Basquine, disait-elle, que des armes terribles pour accomplir sa vengeance, à elle qui avait d'effrayantes représailles à exercer.

Si telle était toujours la secrète pensée de Basquine, la malheureuse enfant devait traîner une vie misérable, malgré l'éclat de ses triomphes. Hélas! les pensées de vengeance... la vengeance, même satisfaite, ne laissent au cœur que tristesse et amertume...

Serait-il donc possible, mon Dieu, que la dégradation précoce où l'abandon et la misère ont jeté Basquine ait fatalement flétri dans son germe une des existences les plus belles, les plus glorieuses qu'une femme puisse rêver?

. . . .

Du moins je sais où est Basquine; je pourrai lui écrire.

A la suite de cette notice sur Basquine, on lisait dans le même journal :

« A propos de ce juste hommage rendu, à l'étranger, à l'une de nos plus célèbres artistes, nous sommes heureux de pouvoir annoncer au public un nouveau volume de poésies de M. Balthazar Roger, qui le premier a chanté Mlle Basquine. Nous ne doutons pas du succès et du retentissement de ce nouvel ouvrage de M. Balthazar Roger, dont la place est désormais marquée parmi nos poètes les plus illustres. »

. . . .

18 juin 18...

Quel est ce mystère? depuis deux mois le prince reste presque continuellement enfermé chez lui; un homme de quarante ans environ, à l'air grave, vient chaque matin, reste seul avec M. de Montbar pendant deux heures, et revient encore dans l'après-midi.

Plusieurs caisses de livres sont arrivées à l'hôtel. Le vieux Louis, naguère soucieux, accablé, paraît de plus en plus gai, le prince lui-même semble calme, réfléchi, il sort rarement; sa vie semble occupée, studieuse; il vient quelquefois chez la princesse dans la matinée, mais la même froideur semble exister dans leurs rapports.

On a retiré du grand salon de réception, où il était exposé avec d'autres tableaux de famille, et l'on a transporté dans le cabinet du

prince le portrait du maréchal prince de Montbar, à la fois homme de guerre et homme d'État, l'un des personnages les plus éminents, les plus justement célèbres de son siècle, et dont l'influence a été heureuse et grande sur les affaires publiques de ce temps-là.

Pourquoi le prince a-t-il fait transporter dans son cabinet le portrait de son illustre aïeul? Est-ce pour s'inspirer de son exemple? Comprendrait-il enfin le néant de la vie qu'il traîne? Quels changements cette nouvelle phase dans l'existence du prince apporterait-elle dans ses relations avec Régina? Est-ce par un ressentiment de jalousie contre le capitaine Just, dont les travaux ont été dernièrement signalés à l'attention publique, que le prince a enfin conscience de sa nullité et de la position qu'il pourrait, qu'il devrait occuper dans le monde?

. . . .

Ceci doit être pour moi l'objet de graves réflexions.

. . . .

— Que fait donc le prince, ainsi enfermé chez lui presque tout le jour? — ai-je dit à Louis.

Le vieillard a secoué la tête d'un air satisfait et mystérieux, et m'a répondu :

— Il travaille...

19 juin 18...

Grâce à Dieu, le pauvre Léonidas Requin est désormais à l'abri du besoin; une place d'huissier était vacante, et sollicitée par des personnages très influents, Astarté l'a emporté; cette excellente fille vient de me prévenir de la nomination de Léonidas.

20 août 18...

Plus d'un mois s'est passé depuis que le vieux Louis m'avait paru si mystérieusement satisfait des nouvelles occupations de son maître. Le digne serviteur redevient triste, abattu. J'ai aussi remarqué que, depuis peu de temps, cet homme, qui venait chaque jour s'enfermer avec le prince, est venu d'abord moins assidûment, puis enfin ses visites ont complètement cessé depuis huit jours environ.

Le prince a repris son train de vie d'autrefois; il reçoit très souvent plusieurs de ses amis à déjeuner chez lui, le matin; cela dure jusqu'à deux ou trois heures. Ces jours-là, M. de Montbar ne dîne pas à l'hôtel, et il ne rentre que fort tard dans la nuit. Il reste maintenant plusieurs jours sans entrer chez Régina; ses excursions nocturnes redeviennent plus fréquentes que par le passé...

Je m'étais trompé.

22 août 18...

Tantôt je suis allé voir la vieille Suzon, la nourrice du capitaine Just. Il doit arriver bientôt... elle me l'a dit; il va passer un semestre à Paris.

Du courage, mon Dieu! du courage...

. . . .

23 août 18...

Ce matin j'ai apporté à la princesse une lettre timbrée de Metz.

A midi, lorsque je lui ai servi le thé, elle m'a dit :

— Après-demain, vous veillerez à ce que toutes les fleurs de mon salon soient renouvelées dans la matinée.

J'ai compris, elle l'attend après-demain.

24 août 18...

Le prince est parti pour sa terre de Montbar à quatre heures du matin; hier il n'a pas dîné à l'hôtel, il s'en va donc sans avoir fait ses adieux à Régina.

Ce brusque départ, la veille de l'arrivée du capitaine Just?...

Cela est étrange.

. . . .

25 août 18...

Je dis comme autrefois disait Basquine : Il est des *fatalités étranges*.

Aujourd'hui a eu lieu l'entrevue de Régina et du capitaine Just, après plusieurs mois d'absence.

Voici ce qui m'est arrivé ce matin :

Il faisait un temps magnifique, un temps d'été capable de mettre la joie aux cœurs les plus tristes;... pourtant ce soleil m'a paru terne, ce ciel, d'un bleu si riant, m'a semblé gris... j'ai pressenti une journée cruelle à passer.

Je suis entré à sept heures du matin dans l'appartement de la princesse; à ma grande surprise je l'ai trouvée dans son parloir, habillée, prête à sortir.

Jamais peut-être Régina ne m'a paru plus jolie; sa fraîcheur rosée défiait l'éclatante lumière du soleil qui éclairait en plein ce visage radieux d'amour et d'espérance!... ce teint pur, transparent, uni comme une

glace, où l'on ne voit pas le moindre pli, n'offrait pas la moindre tache, la gerçure la plus légère, les rayons vermeils le pénétraient, le doraient et rendaient son éclat plus éblouissant encore.

Ma maîtresse était vêtue, avec une simplicité toute matinale, d'une robe d'étoffe d'été fond blanc à mille raies bleues; un petit chapeau de paille doublé de taffetas rose laissait voir les épais et noirs bandeaux de ses cheveux; au moment où je suis entré, elle s'enveloppait d'un léger châle de crêpe de Chine blanc. En se cambrant en arrière, et en se tournant à demi pour ramener cette écharpe sur ses épaules, ce mouvement donna à sa taille un charme si voluptueux... que je ne pus en détourner les yeux, malgré ma résolution de fuir désormais ces dangereux enivrements.

— Je vais moi-même choisir les fleurs chez la fleuriste, — m'a dit Régina; — elle ne m'enverrait pas ce que je désire... Si on les apporte avant mon retour... vous m'attendrez pour les arranger...

— Oui, madame la princesse.

Et je la précédai pour lui ouvrir la porte de l'appartement qui donnait sur le grand escalier. Je l'ai vue descendre vive... légère... ailée... si je puis dire... car ses petits pieds, chaussés de brodequins noirs, posaient à peine sur les larges degrés de marbre.

— Peut-être, — me suis-je dit en tressaillant, — elle court à un rendez-vous que lui a donné le capitaine pour le jour de son arrivée.

A cette pensée, il m'a semblé qu'une main de fer me broyait le cœur... et, pour accroître cette torture, mon imagination m'a retracé toutes les folles ardeurs de ce rendez-vous...

Il est des *fatalités étranges*, comme disait Basquine...

J'étais sous le terrible charme de cette vision; elle exaspérait tout ce que j'avais d'amour, de haine, de jalousie dans le cœur, lorsque j'entendis Mlle Juliette m'appeler et me dire :

— Martin... voulez-vous être bien aimable? c'est de venir m'aider à *faire la chambre à coucher* de Madame.

— Certainement, — lui dis-je.

Et je suivis Mlle Juliette, avec cette résolution que l'on met souvent à pousser à bout son mauvais sort.

Je n'étais jamais jusqu'alors entré dans la chambre à coucher de ma maîtresse... et c'est aujourd'hui... *aujourd'hui* que j'y suis entré pour la première fois.

. . . .

Je n'étais jamais entré dans la chambre de la princesse, parce que, grâce à un sentiment de réserve très rare, même parmi les personnes les



« ... Tout ce qui m'entourait enfin me ramenait aux pensées que je voulais fuir... » (Page 1000.)

mieux élevées et du plus grand monde, Régina tenait expressément à ce que ses femmes seules fissent le service de sa chambre à coucher et y apportassent même le bois de sa cheminée. Elle veillait elle-même à ce que ses ordres fussent rigoureusement suivis, car, sauf sa visite matinale à la prétendue femme paralytique et sa sortie d'aujourd'hui, je n'ai jamais vu ma maîtresse quitter l'hôtel avant deux heures.

Je suis donc entré avec Mlle Juliette dans cette chambre dont j'avais

vu quelquefois l'intérieur se réfléchir dans le miroir du salon de tableaux... Rien de plus simple et conséquemment de meilleur goût; elle est tendue de cachemire orange clair, rehaussé de câbles de soie bleue; le bord du lit disparaît sous une ouate épaisse, recouverte d'étoffe pareille à la tenture; les rideaux seuls sont de mousseline blanche brodée, ainsi que les doubles rideaux des fenêtres; les meubles, de bois des îles, sont incrustés de marqueterie de couleurs variées; le cabinet de toilette et de bain est tendu en ancienne étoffe perse, fond gris à gros bouquets de roses; la baignoire est de marbre blanc, assez éloignée du mur; un épais tapis, à palmettes variées, couvre le plancher de ces pièces.

D'abord je me suis félicité de n'être pas entré seul dans cette chambre : j'aurais craint pour moi ces entraînements insensés, dont le parloir de ma maîtresse est si souvent le théâtre; bientôt je m'aperçus qu'il eût mieux valu pour moi être seul... qu'en compagnie de M[lle] Juliette, car son langage indiscrètement ingénu, suite de ses habitudes et de ses fonctions de femme de chambre, me fit connaître un nouveau tourment : celui-là je devais le subir, le visage insouciant.

— Vous êtes vraiment bien aimable de m'aider, Martin, — m'a dit M[lle] Juliette; — le coup de main que vous allez me donner va joliment m'avancer, car c'est aujourd'hui le jour de la blanchisseuse, je comptais écrire mon linge ce matin de bonne heure, mais Madame a sonné si tôt... à cinq heures; vous jugez... je dormais encore.

— C'est bien tôt, en effet.

— Voyons, commençons d'abord par changer les taies d'oreiller et les draps, car vous ne savez peut-être pas que Madame a la manie d'avoir son lit blanc et frais tous les jours, — me dit M[lle] Juliette en me donnant un des oreillers à dégager de son enveloppe de batiste garnie de dentelles, tandis qu'elle dégageait l'autre tout en parlant.

— Vraiment? — lui dis-je en touchant d'une main tremblante ce fin tissu où avait reposé la tête de ma belle maîtresse.

— Mon Dieu! oui, — reprit M[lle] Juliette, — Madame veut qu'on lui mette des draps blancs tous les jours; au fait ça n'a rien d'étonnant : on change bien de chemise tous les jours, n'est-ce pas, Martin?

— Sans doute.

— Et puis, de cette manière, Madame est sûre que son lit n'est pas fait à *l'anglaise*.

— Comment?... à l'anglaise!

— Vous ne savez pas ça? nous appelons faire un lit à *l'anglaise*, quand on ne se donne pas la peine d'ôter les draps de dessus le matelas.

— Ah! je comprends.

— Mais alors, ça fait des bourrelets terribles dans le lit, et Madame a la peau si sensible, si fine, qu'elle se marque même au plus petit pli de sa chemise de batiste sous son corset. A propos... de chemise, donnez-moi *la sienne* de cette nuit... là... sur le pied du lit. Je vais la mettre avec les taies d'oreiller.

Je fis ce que me demandait Mlle Juliette.

Mais lorsque j'eus pris cette toile légère et douce, toute parfumée de la senteur d'iris et de verveine, particulière à Régina, mes deux mains se crispèrent soudain par un mouvement involontaire et si passionné, que la femme de chambre me dit en riant :

— Mais donnez donc, Martin; comme vous la tenez, cette chemise!

— C'est que... je craignais de... la laisser tomber, — dis-je en balbutiant.

Heureusement Mlle Juliette partit d'un grand éclat de rire et me dit sans remarquer mon trouble :

— Ah çà! est-ce que vous croyez que ça se casse comme du verre?

— Vous avez raison... mais... c'était à cause des dentelles.

— Les dentelles ne sont pas plus fragiles; vous autres hommes vous ne connaissez rien à cela. Maintenant, ôtez les draps du lit pendant que je vais déplier les blancs.

Et d'une main agitée je touchai la couverture de soie et les draps de ma maîtresse... Pourtant... malgré l'âcre volupté que j'éprouvais... découvrir ce chaste lit me parut une action indigne, sacrilège... ma main hésita... mais Juliette me dit :

— Vite, vite, Martin... dépêchons-nous.

Alors j'ai enlevé la couverture... Sur l'épaisseur un peu ferme du matelas recouvert de taffetas orange, de légères dépressions indiquaient la place naguère occupée par ma maîtresse... Je tournais le dos à Mlle Juliette... en retirant le drap, j'y ai attaché mes lèvres... mes genoux ont failli se dérober sous moi.

— Allons, voilà les draps dépliés, — me dit ma compagne, — retournez bien à fond les matelas, s'il vous plaît, Martin, et puis nous étendrons les draps. Puis, Mlle Juliette ajouta avec un soupir de commisération :

— Ah! pauvre femme!

— A qui en avez-vous, mademoiselle Juliette?

— Tiens... je parle de Madame... vous croyez que, belle, jeune... et... et... enfin pleine de santé comme elle est, ça doit lui être agréable de dormir comme ça seule depuis si longtemps...

— Ah!... je ne savais pas...

— C'est pourtant assez facile à voir que le prince est de plus en plus

mal avec Madame.. Voilà plus d'un an que la porte de communication avec l'appartement de Monsieur est verrouillée... et rouillée, allez...

— J'ignorais cela... vous concevez...

— Oh ! mais, nous autres, nous savons bien des choses... Aussi, Martin, je vous jure que je peux bien dire, en parlant de Madame... : pauvre femme !

Cette conversation... dans cette chambre, auprès de ce lit, me faisait un mal affreux.

Espérant y couper court, je dis à Mlle Juliette :

— Voici le lit terminé... avez-vous encore besoin de moi?

— Je crois bien... et vider la baignoire, donc ! La soupape est dérangée ; il faut tenir le cordon à la main pour que l'eau s'écoule tout à fait, c'est ce qui me ferait perdre le plus de temps.

— Madame est sortie de si bonne heure, que je ne croyais pas...

— Qu'elle eût pris son bain? Ah bien! oui, comptez qu'elle y manque jamais... D'ailleurs, dans ce temps-ci, il est bientôt prêt, son bain ; Madame le prend froid... Aussi, allez, quand je la sors de cette eau parfumée de verveine pour lui jeter sur les épaules de la poudre d'iris... Madame a la peau si fraîche, malgré la chaleur... mais si fraîche et si ferme, qu'on dirait que l'on touche du marbre. . . . .

Oh ! femmes !... femmes jeunes et belles ! que vous soyez chastes ou amoureuses de votre mari ou de votre amant... plus vous serez chastes, plus vous serez amoureuses, plus votre chambre à coucher doit être impénétrable à tout serviteur, sinon... le plus modeste comme le plus grossier souillera malgré lui de ses regards, de ses pensées, de ses désirs, ce sanctuaire pudique et sacré. A ce seul soupçon, ne deviendriez-vous pas pourpres de confusion devant cet homme?... Oh ! vous ne savez pas quels égarements terribles peut causer votre insouciance de cette réserve.

. . . .

Le souvenir de ce qui s'était passé dans la chambre à coucher de Régina avait laissé en moi tant de jalousie douloureuse, d'envie, de haine contre le bonheur du capitaine Just, que, pour la première fois, une tentation infernale m'a traversé l'esprit. . . . .

Cette pensée infâme ne me serait jamais venue, je crois, sans le rapprochement fatal de l'arrivée du capitaine Just, le jour même où l'ardeur sensuelle de mon fol amour venait d'être exaltée jusqu'au vertige par une de ces conséquences de ma domesticité, auxquelles pourtant je tâchais toujours d'échapper... sachant combien alors ma raison se bouleversait.

Le capitaine Just est arrivé à deux heures, l'air si profondément heureux, que mes soupçons au sujet du rendez-vous du matin devinrent

pour moi une cruelle certitude... et pourtant, je dois le dire, je me trompais, je l'ai su plus tard : Régina était pure.

— Bonjour, Martin, — m'a dit affectueusement le capitaine, — je suis aise de vous revoir...

— Le bonheur rend si familier, si cordial! pensai-je.

Et je repris tout haut :

— Vous êtes bien bon, monsieur Just.

— Mais je vous trouve pâle, changé, Martin ; est-ce que vous avez été malade depuis mon départ ?

— Non, monsieur Just... je me porte bien ; mais, vous savez : il y a des jours comme cela... où l'on a moins bon visage.

— Et vous vous plaisez toujours ici, j'espère?

— Oui, monsieur Just.

— Tant mieux... La princesse est chez elle?

— Oui, monsieur Just.

Non, m'était venu aux lèvres ; c'était stupide... mais le bonheur de cet homme me révoltait.

J'ai précédé le capitaine; je l'ai annoncé à Régina.

Il a marché vivement vers elle. Elle lui a tendu la main; puis, me voyant rester immobile auprès de la portière que je venais de soulever, elle m'a regardé d'un air surpris et m'a dit :

— C'est bien...

Just s'est aussi retourné vers moi...

J'ai senti combien ma persistance à demeurer là était absurde; je me suis retiré, l'envie et la rage au cœur.

Soudain la voix de la princesse m'a rappelé.

— Martin, relevez cette portière; il fait si chaud que l'air du salon entrera ici.

J'ai obéi avec un dépit concentré, car je me proposais, quoi qu'il pût en arriver, de rester dans le salon et d'écouter à travers la portière afin de ne plus avoir aucun doute... — Les premiers mots d'un tête-à-tête qui suit un rendez-vous sont tellement significatifs! — avais-je pensé; mais l'ordre de la princesse rendait mon espionnage impossible, la pièce où je me tenais d'habitude étant séparée du parloir par un très grand salon.

Je trouvai sur ma table deux lettres pour la princesse, apportées sans doute par le concierge pendant mon absence du salon d'attente; je pris ces lettres avec une joie méchante. — Je pourrai du moins deux fois, — me dis-je, — interrompre leur doux entretien...

Je me réjouis d'abord en songeant que les portières étaient relevées, et que Just et Régina, sachant que je pouvais entrer d'un moment à

l'autre, devaient souffrir de la gêne ainsi imposée à leurs épanchements; mais je réfléchis que, pour deux amants, cette gêne même avait un charme irritant; alors ma funeste tentation m'est revenue à l'esprit... En vain j'ai voulu la fuir... elle m'a dominé... Alors je l'ai analysée, pesée, envisagée sous tous ses aspects avec le sang-froid de l'homme qui médite le suicide... Puis, me révoltant de nouveau contre cette idée affreuse, je me suis levé; j'ai marché, tâchant de calmer mon agitation... J'ai regardé la pendule. Ils étaient ensemble depuis une heure! — Allons, — dis-je en prenant une des lettres récemment apportées, — je vais les contrarier...

Et sans réfléchir que ma pâleur, que mon émotion pouvaient me trahir, j'entrai brusquement dans le salon, tenant la lettre à la main.

Il m'a semblé entendre un brusque et léger mouvement, car la porte du parloir se trouvant en face de la fenêtre, je ne pouvais, en traversant le salon, apercevoir Just et Régina dans le renfoncement où ils se tenaient. Lorsque j'entrai, Régina était dans un fauteuil, et *lui* assis près d'elle sur une petite chaise basse. Les joues de ma maîtresse étaient légèrement colorées... *Lui*, je ne le voyais que de dos.

— Que voulez-vous? — m'a dit la princesse avec une impatience contenue.

— C'est une lettre qu'on vient d'apporter pour Madame...

Et je la lui ai présentée de la *main* à la *main*, ayant dans mon trouble oublié de mettre, selon l'usage, cette lettre sur un plateau. Régina ne m'a fait aucune observation sur mon oubli; mais j'ai remarqué sa répugnance presque imperceptible lorsqu'elle a pris cette lettre de ma main; puis elle m'a dit avec un accent significatif : — C'est bon...

— Il n'y a pas de réponse, madame la princesse?

— Non, — m'a-t-elle répondu avec une impatience croissante; — cela suffit...

— Maladroit valet, vous ne deviez pas venir, mais ne revenez plus, — pensait-elle sans doute.

— Toucher ma main... la main d'un laquais, lui répugne, — me dis-je en ressentant avec amertume cette humiliation qui, un autre jour, m'eût été sans doute indifférente...

Alors la tentation infâme m'est revenue à la pensée plus pressante que jamais.

— Comme je serais vengé de tout ce que j'ai souffert?... — me suis-je dit.

. . . .

Je me suis souvenu de cette conversation lors du *thé* chez Mlle Juliette, dans laquelle Astarté, parlant des remarques faciles aux valets de

chambre, disait qu'ils pouvaient parfois tirer de significatives inductions des mains *gantées* en entrant et *dégantées* en sortant ; j'avais remarqué que le capitaine, portant encore son demi-deuil, était ganté de gris ; en apportant la première lettre afin de méchamment interrompre l'amoureux entretien de Just et de Régina, toute mon attention s'étant concentrée sur ma maîtresse, je n'avais pas observé si *lui* s'était déganté.

Un quart d'heure s'était à peine passé depuis ma fâcheuse interruption, je mis la seconde lettre sur un plateau cette fois ; j'entrai de nouveau.

— Qu'est-ce donc encore? — m'a dit sévèrement Régina.

— Une lettre pour Madame...

— Vous m'apporterez mes lettres quand je vous sonnerai, — a-t-elle ajouté d'un ton sec et dur, sans prendre la lettre que j'apportais.

Je sortis en balbutiant une excuse; les mains du capitaine Just, aussi blanches que celles de Régina, n'étaient plus gantées.

— Elle ne répugne pas à presser les mains de Just dans les siennes, — ai-je pensé.

En vérité, qu'à cette heure j'écris de sang-froid ces choses puérilement odieuses, je suis à concevoir encore de quel vertige je devais être frappé dans cette funeste journée... je me le demande... et pourtant je le sais, mais je n'ose me l'avouer, hélas ! les ferments d'une ardeur coupable, honteuse, longtemps combattue, mais exaltée par la fatale scène du matin, bouillonnaient en moi et obscurcissaient ma raison.

Et ma maîtresse ignorait cela; ne pouvait pas se douter de cela. — Un laquais aimer une femme jeune et charmante et auprès de laquelle il vit sans cesse dans une intimité forcée! Est-ce que ces gens-là ont un cœur, des sens... Quand ça aime, ça n'aime que ses pareils.

Le capitaine Just est parti à cinq heures moins un quart, ils sont restés près de trois heures ensemble. Il n'importe à Régina, le prince est absent.

Elle a demandé sa voiture pour huit heures, afin d'aller se promener le soir aux Champs-Élysées, selon son habitude. Elle y verra sans doute son amant; elle m'a dit après dîner :

— Soyez ici à onze heures ; jusque-là disposez de votre soirée si vous le voulez... et une autre fois, ne m'apportez donc jamais mes lettres qu'après le départ des personnes qui sont chez moi.

— Oui, madame la princesse.

. . . .

Poursuivi par la terrible tentation, j'ai voulu sortir, espérant que la marche, que le grand air, que la lassitude calmeraient mes esprits.

LXXVI

Un moment de folie.
Retour à la raison. — Lettre de Régina à Mme Wilson. — Le cabinet du prince de Montbar.
Projets du prince. — Déguisement de Martin.

La soirée était magnifique ; je suis allé aux Tuileries, sous les grands marronniers qui entourent un parterre oblong tout planté de roses et de réséda.

La solitude, l'ombre épaisse de ces beaux arbres, la senteur des fleurs, la tiédeur de l'air, la vue de quelques couples amoureux se promenant lentement dans cette partie déserte et sombre du jardin, tout ce qui m'entourait enfin me ramenait aux pensées que je voulais fuir...

J'ai quitté les Tuileries et suivi les quais et le bord de la Seine au long du *Cours-la-Reine*...

La fatalité me poursuivait...

La nuit était venue... douce, splendide, étoilée... A chaque pas, je ne vis encore de ce côté que des scènes d'amour...

Sur la berge de la rivière, des ouvriers et des grisettes allaient et venaient les bras entrelacés, tandis que d'autres causaient sur le gazon de la rive.

Je gagnai les obscures allées du Cours-la-Reine.

Là, presque chaque banc recevait un couple que je distinguais à peine par la blancheur de la robe des femmes... de vagues bruits de baisers, de soupirs, des mots dits tout bas, venaient encore me poursuivre. Tout dans cette fatale soirée ne respirait que tendresse, plaisir et volupté...

Je m'éloignai de ces lieux trop dangereux pour moi ; et voulant encore échapper à ces tableaux qui embrasaient mon sang, j'ai traversé la place de la Concorde et suivi la rue Saint-Honoré...

La lune alors brillait au ciel ; les fenêtres de beaucoup de maisons étaient ouvertes, et à plus d'un balcon obscur, tandis que l'intérieur de l'appartement était lumineux, je vis, à la clarté de la lune, qui les éclairait doucement, des hommes et des femmes, accoudés sur les rampes de fer, causer de si près... de si près... que leurs chevelures se confondaient...



« Régina dormait. » (Page 1005.)

Que dirai-je, mon Dieu !... ces pauvres créatures que le vice jette à la nuit sur les trottoirs, et dont la vue est ordinairement si révoltante pour moi, venaient encore, par leur figure provoquante, par leur démarche lascive... attiser le feu dont j'étais consumé.

Ma tête s'égara de plus en plus... De ce moment la tentation maudite s'empara complètement de moi...

Je suis entré dans une boutique, j'ai acheté une bouteille d'eau-de-vie, et je suis rentré à l'hôtel.

Il était dix heures et demie ; j'ai caché la bouteille d'eau-de-vie dans un coin de la pièce où je me tiens d'habitude, et j'ai attendu le retour de la princesse.

A onze heures un quart, elle est rentrée.

Lorsque je lui ai eu ouvert la porte, elle m'a dit :

— Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus besoin de vous.

. . . .

Je me suis retiré, en effet.

J'ai, selon la coutume, éteint les lumières du parloir, du salon et de la pièce d'attente, dont j'ai ouvert et refermé la porte avec bruit, comme si je sortais ; mais, au lieu de sortir, je suis resté dans l'appartement, dont j'ai intérieurement fermé la porte à double tour, puis, blotti dans l'ombre... j'ai attendu que minuit eût sonné.

. . . .

Énumérer les pensées qui m'ont agité pendant cette heure d'attente et d'orage, m'est impossible... Autant nombrer les flots d'un torrent.

La seule idée fixe, ardente, qui, brûlant en moi d'un feu sombre, domina toutes les autres, fut celle-ci :

— Régina va être à moi... par surprise et par force !

C'était un crime infâme ! je le sais, un crime plus infâme encore que celui que le comte Duriveau avait voulu commettre, je l'avoue, car ma maîtresse dormait, paisible, confiante, sous ma garde... sous ma garde à moi, que mon bienfaiteur avait placé près d'elle comme un serviteur dévoué, comme un gardien tutélaire...

Oui, ce crime était infâme ; mais j'étais ivre, mais j'étais fou, mais j'étais poussé par les sauvages appétits de la bête fauve.

Et pour que cette infamie fût complète dans son horreur... je trouvais moyen de la justifier à l'aide de je ne sais quelle féroce hypocrisie.

— Aucun de ceux que Régina aime ou qu'elle a aimés, — me disais-je, — n'a fait pour elle ce que j'ai fait, moi ! et lorsque, dans la stupeur

et l'épouvante où va la jeter mon attentat, elle sera là, brisée, suppliante. je lui dirai :

— « Voilà dix ans que je vous aime, entendez-vous! et je l'ai prouvé quoique vous l'ignoriez... Sachez-le donc, à la fin !

« Vous aviez un culte pour le tombeau de votre mère... pendant dix ans, j'ai soigné religieusement ce tombeau.

« Vous alliez devenir la femme... la victime d'un homme indigne, j'ai démasqué cet homme.

« Vous alliez tomber dans un horrible guet-apens, je vous ai envoyé un libérateur.

« La réhabilitation de la mémoire de votre mère vous rendrait le cœur de votre père, vous remplirait l'âme de bonheur et d'orgueil ; cette réhabilitation est entre mes mains.

« Avez-vous quelques scrupules de tromper votre mari? je mettrai votre conscience en repos, en vous prouvant que votre prince vous a quittée pour se plonger dans une fange immonde.

« Vous aimez votre amant. Qu'a-t-il fait? il s'est battu pour vous? Eh! voilà dix ans, moi, que je lutte pour vous, que je lutte seul et du fond de mon obscurité; si l'homme que j'ai démasqué pour vous sauver de lui ne m'avait pas traversé le cou d'une balle et rendu aveugle pendant un an, vous n'auriez pas non plus épousé votre prince.

« Voilà ce que j'ai souffert et fait pour vous, moi! mais l'heure est venue où la conscience de mon dévouement ignoré ne me suffit plus.

« Orgueilleuse princesse... vous n'aimerez jamais un laquais, vous ne le pouvez pas, je le sais, quoiqu'il l'ait mérité à force de sacrifices et d'amour. Eh bien! le laquais pourtant vous possédera, et après il se tuera... »

. . . .

Oui, pendant cette heure maudite, j'ai pensé tout cela sincèrement.

. . . .

Minuit a sonné.

Voulant étourdir un dernier remords, j'ai vidé d'un trait le quart de la bouteille d'eau-de-vie, et je me suis dirigé vers la chambre à coucher de Régina, la tête perdue, mais le pas assuré, la main ferme, l'oreille au guet, l'œil alerte.

La lune jetait de grands rayons lumineux dans le salon, dans le parloir et dans la galerie de tableaux.

Cela m'a éclairé jusqu'à la chambre à coucher.

J'ai écouté, je n'ai rien entendu... rien...

Si Régina était éveillée, j'étais perdu... Elle pouvait saisir le cordon de la sonnette... J'ai regretté de ne pas l'avoir coupé le soir...

Si, en ouvrant la porte, je réveillais Régina... j'étais encore perdu...

Un moment j'ai hésité de nouveau... puis, entraîné par d'enivrants souvenirs, résolu de mourir... j'ai donné à la serrure un seul tour de clef rapide et net.

Les battements de mon cœur se sont arrêtés; j'ai écouté... rien... pas le moindre bruit...

Alors j'ai doucement ouvert la porte...

La chambre était éclairée par une lampe d'albâtre placée sur la cheminée.

Régina dormait.

Elle dormait si profondément, que, grâce à l'épaisseur des tapis, j'ai pu m'approcher assez près de son lit pour entendre son souffle doux et paisible...

La nuit était étouffante... Régina, ses grands cheveux noirs dénoués, dormait dans un désordre qui m'ôta le peu de raison qui me restait... Au moment de me jeter sur ma proie, j'ai machinalement regardé de côté et d'autre d'un œil oblique, comme si j'avais craint *qu'il n'y eût quelqu'un là*, quoique je fusse sûr d'être seul...

Dans ce mouvement de tête, mes yeux se sont arrêtés soudain sur le miroir de la cheminée, assez vivement éclairé par la lampe d'albâtre...

Dans cette glace, j'ai vu une figure livide, dont l'expression était si hideuse, si féroce, que, dans mon épouvante, augmentée du délire de mon imagination, je suis resté pétrifié... fasciné devant cette effroyable vision... puis ma raison s'est réveillée...

Cette figure livide, qui m'épouvantait... c'était la mienne.

Expliquer maintenant comment un éclair de raison a suffi pour illuminer l'abîme où j'allais tomber et m'en montrer l'horreur... expliquer par quel phénomène j'ai brusquement reculé devant l'assouvissement des plus exécrables passions, en les voyant éclater sur mon visage en traits hideux; en voyant pour ainsi dire écrite sur ma face l'infamie de l'acte que j'allais commettre... expliquer enfin comment ce dicton vulgaire : — *Si vous vous voyiez... vous vous feriez peur,* — a décidé de mon sort et de celui de Régina dans ce moment suprême... expliquer tout cela m'est impossible... car à cette heure encore, cette révolution subite dans mes esprits est inexplicable pour moi.

Ce dont je me souviens seulement, c'est qu'à ma sauvage audace succéda une si grande terreur d'être surpris là par Régina, que, presque

défaillant, j'eus à peine la force de quitter la chambre, de refermer doucement la porte et de gagner le parloir, où je tombai sans connaissance.

. . . .

Quand je revins à moi... les premières lueurs du soleil, si matinal en cette saison, empourpraient la cime des grands arbres du jardin; il devait être trois heures du matin...

Le plus profond silence régnait toujours dans l'appartement.

Je me suis hâté d'en sortir, j'ai ouvert et refermé doucement la porte extérieure; tout dormait encore dans la maison. J'ai regagné ma chambre sans bruit et sans rencontre; une fois chez moi, je me suis jeté sur mon lit en fondant en larmes.

. . . .

L'épreuve a été terrible, mais décisive...

Tout ce qu'il y avait d'impur, de coupable dans mon amour pour Régina, a disparu pendant cette nuit fatale.

L'ardeur de ces bouillonnements impétueux a dégagé l'or de ses scories...

A jamais enfoui dans mon cœur, ce divin amour y restera désormais inaltérable et pur.

. . . .

Lorsque j'ai servi, le matin, le thé de Régina, elle m'a dit :

— Martin, vous n'avez pas entendu du bruit cette nuit dans l'hôtel?

— Non, madame la princesse.

— C'est singulier, — a-t-elle ajouté, — il m'avait semblé entendre, vers les trois heures du matin, fermer la porte de l'appartement qui donne sur le grand escalier.

— Je ne me suis aperçu de rien, madame la princesse; j'ai trouvé ce matin la porte de l'antichambre fermée comme je l'avais fermée hier soir.

— Alors je me serai trompée; du reste, vous emportez toujours la clef avec vous, n'est-ce pas?

— Oui, madame la princesse.

— C'est plus prudent, ne l'oubliez jamais.

— Non, madame la princesse.

. . . .

30 août 18...

Régina aime passionnément Just, mais elle n'est pas coupable... j'en ai acquis aujourd'hui la certitude... Ce rendez-vous du matin, auquel je croyais, n'existait que dans mon imagination; elle a emmené sa fleuriste avec elle en fiacre pour parcourir diverses serres renommées, pour y

moissonner les plus belles fleurs; elle est arrivée chez sa fleuriste à huit heures et demie du matin, et l'a ramenée à sa boutique à onze heures. Une demi-heure après, la princesse était à l'hôtel.

J'ai été profondément heureux de reconnaître mon erreur; dans ce bonheur il n'est pas entré la moindre satisfaction jalouse...

La journée et la nuit d'avant-hier me rendent trop honteux envers moi-même... J'ai trop à expier pour ne pas désormais employer toutes les forces de ma volonté à dompter ce qui s'éveillerait encore en moi de coupable ou de mauvais.

A cette heure, j'en suis convaincu, un retour de Mme de Montbar vers le prince est aussi impossible qu'un retour de lui vers sa femme. Régina est entraînée sur la pente de la passion... sa destinée s'accomplira. Elle a trop de fierté pour accepter une vie de fourberie et de déloyauté; à un jour donné... elle fuira avec Just... j'en suis certain. Je suis certain aussi... qu'elle trouvera le bonheur dans cet amour. Just est capable d'inspirer et de se montrer digne d'un sacrifice tel que celui que Régina lui fera nécessairement.

J'attendrai... quoique Régina soit envers moi de la plus extrême réserve sur tout ce qui touche le capitaine Just; une fois arrivée à l'extrémité que je prévois, la princesse aura besoin de moi... Jusqu'alors je veillerai... sur elle... et sur lui.

Si quelque danger les menace, je saurai le prévenir...

Régina pourra d'ailleurs peut-être se passer de mon dévouement; dès que je la saurai tout à fait sous la protection du loyal et généreux amour de Just, tranquille alors sur l'avenir de ma maîtresse, ma mission sera accomplie.... je retournerai auprès de Claude Gérard.

29 septembre 18...

J'ai interrompu depuis longtemps ce journal... A quoi bon?... Ils s'aiment, la passion les enivre, les emporte. Ils vivent pour eux seuls...

Régina porte le front trop haut et trop superbe pour être coupable.

. . . .

Le prince est toujours absent; il a quitté sa terre pour faire un voyage aux Pyrénées; on ne l'attend pas avant le mois de novembre.

Heureusement, toutes les personnes de la société de la princesse sont à la campagne; ma discrétion est à l'épreuve; nul, je crois, n'a pénétré l'amour de Régina; Just ne vient à l'hôtel que deux ou trois fois par semaine, ainsi que l'autorisent des relations amicales. Les autres jours, profitant de cette magnifique saison, Régina et lui se retrouvent

dans des jardins peu fréquentés, au Luxembourg, au Jardin des Plantes, au parc de Monceaux, d'autres fois au bois de Boulogne, souvent aussi au Musée...

Je le sais, j'ai plusieurs fois suivi Régina; pour justifier ses fréquentes et longues absences, elle a prétexté d'un portrait pour lequel elle donne séance.

. . . .

5 décembre 18...

Depuis quelques jours Régina perd de sa sérénité passée; je l'ai souvent surprise triste, préoccupée, profondément abattue; mais à la vue de Just, ses traits s'épanouissent et redeviennent souriants, radieux.

Le prince, au retour de son voyage des Pyrénées, est allé passer un mois à la terre du marquis d'Hervieux... Nul doute que l'arrivée de M. de Montbar, que l'on attend vers la fin du mois, ne cause les anxiétés de la princesse. Elle prévoit que le moment de prendre un parti décisif approche. J'ai d'ailleurs entendu quelques paroles bien significatives qu'elle disait à Just; ces paroles, les voici :

— *Tout... ou rien... toujours... ou jamais!*

Je connais la décision du caractère de Régina, l'avenir et le passé de son amour sont dans ces mots-là.

19 décembre 18...

Mme Wilson, qui était, je crois, à demi confidente de l'amour de la princesse, est retenue à la campagne par une grave maladie de sa fille Raphaële; la correspondance de ma maîtresse avec Mme Wilson devient de plus en plus fréquente.

20 janvier 18...

Le prince est arrivé depuis plusieurs jours; chose incompréhensible pour moi, il est absolument le même pour Régina qu'avant son départ, poli, mais railleur et froid; il évite seulement avec une affectation marquée toutes les occasions de parler du capitaine Just.

Le retour du prince a eu au contraire une visible influence sur Régina; sa préoccupation, sa tristesse, son agitation sont devenues extrêmes. Une crise est imminente, elle le sent, de grands événements domestiques se préparent ici.

Je redouble de surveillance... Régina ne se confie pas à moi... c'est à moi d'agir au besoin sans elle et pour elle.



« J'endossai d'abord les habits de pierrot. » (Page 1016.)

2 février 18...

Je suis effrayé de la puissance que j'ai à cette heure entre les mains.

Hier soir, après des efforts de pénétration incroyables, des démarches inouïes, j'ai enfin obtenu la dernière preuve dont j'avais besoin pour rendre la réhabilitation de la mémoire de la mère de Régina évidente, palpable, flagrante.

Cette femme est morte martyre du plus admirable dévouement dont l'amitié ait jamais été capable... Jamais la religion du serment de la promesse jurée ne s'est montrée plus héroïque.

Les preuves de ce que je dis, je les ai là, devant moi, sur cette table...

J'ai touché ce but poursuivi par moi depuis si longtemps, et au lieu d'une joie céleste, c'est de la frayeur que je ressens.

Inspirez-moi, mon Dieu! car du secret que je tiens peut dépendre la destinée de trois personnes, de *Régina*, — de *Just*, — de *M. de Montbar*.

Et voici comment :

Avant-hier et hier Régina a été plus inquiète, plus absorbée que jamais.

Après une assez courte entrevue avec son mari, elle a écrit une partie de la journée; cependant, elle ne m'a donné aucune lettre à porter.

Étant entré dans son parloir, pour apporter du bois, je l'ai vue jeter dans la cheminée plusieurs papiers déchirés et froissés; en avivant le feu, j'ai trouvé moyen de pousser de côté sous les cendres plusieurs fragments de papier écrits de sa main, et froissés en boule; elle ne s'est aperçue de rien. Lorsqu'elle est sortie, je suis venu en hâte et j'ai pu retirer les papiers, à demi brûlés; j'y ai trouvé les passages d'un brouillon de lettre adressée à Mme Wilson, alors absente de Paris.

Ces fragments d'une lettre de la princesse à Mme Wilson, les voici :

— « . . . Je viens d'avoir une explication avec mon mari : il sait tout... du reste, je l'ai trouvé. . . . .
. . . Avant trois jours tout doit être décidé. . . . .
Jugez si j'aurais eu besoin de vous voir, de me consulter avec vous! J'ai la tête perdue;... mais, je le sais, vous ne pouvez quitter votre pauvre enfant et venir à Paris... Aussi je. . . . .
. . . .

« Ma perplexité est affreuse; fuir avec Just, lui consacrer ma vie, accepter le sacrifice de la sienne; nous retirer dans quelque retraite obscure pour y vivre et y mourir heureux, ignorés, oubliés, ce serait le ciel... Just est le seul au monde à qui je confierais ma destinée...

« Pourquoi hésiter alors? me direz-vous.

« Voici pourquoi j'hésite :

« La mémoire de ma mère est encore à cette heure outrageusement calomniée... A son lit de mort elle m'a dit : *Je meurs innocente*. Elle est donc innocente... je le crois, je le sais, je le sens; mais ces preuves de réhabilitation, que deux fois j'ai espéré de découvrir, m'ont échappé jus-

qu'ici... Aux yeux du monde, aux yeux de mon père, dont la vie s'éteint au milieu d'une lutte cruelle entre le souvenir de sa tendresse pour moi et l'aversion que je lui inspire, depuis qu'il croit que je ne suis pas sa fille, aux yeux du monde, aux yeux de mon père, vous dis-je, ma mère a été coupable... l'éclat de ma fuite avec Just fera prononcer une parole terrible : *Telle mère, telle fille!* Ma faute serait un nouvel outrage dont on accablerait la mémoire de ma mère... Me comprenez-vous?...

« Et ce n'est pas tout encore; oh! mon amie! quel abîme que le cœur!...

« J'aime Just... oui, je l'aime tendrement, noblement, je vous le dis, le front haut, car cet amour est pur encore; le jour où il aurait cessé de l'être, j'aurais pour jamais quitté M. de Montbar.

« Écoutez ma confession, mon amie; je vous dirai tout, sincèrement, sans honte, sans orgueil, comme je l'aurais dit à ma mère. — J'ai aimé *trois fois,* — c'est beaucoup; — *ce n'est pas ma faute!* — Si le premier homme que j'ai aimé l'avait voulu, l'avait mérité... je n'aurais jamais eu qu'un amour au monde.

« Ce premier attachement a daté de l'enfance. . . . .

« ... Aussi tout ce qui se rapportait à cet indigne amour, ce n'était pas même une chose passée... oubliée... c'était le néant... cela n'avait jamais existé.

« Libre... alors, j'ai aimé mon mari, comme il ne m'est plus permis d'aimer, parce que, même dans mon amour pour Just, il y a un côté de déloyauté forcée par ma position, qui m'humilie, et puis enfin parce qu'il y a pour moi quelque chose de triste, de honteux à répéter à Just, sincèrement il est vrai, presque les *mêmes mots,* les mêmes assurances d'affection que j'ai dites à un autre... sincèrement aussi. Car, hélas! l'amour n'a qu'un langage... Et puis mon amour pour Just est né au milieu des larmes, au milieu de chagrins affreux; la racine en est amère, les fruits sont amers aussi... mais il n'importe, je n'ai plus le choix; mieux vaut pour moi cet amour mêlé de regrets, de remords et d'amertume, que cette vie morne, solitaire, désolée, qui a été si longtemps la mienne... et qui, sans vous, sans votre tendre amitié, ne se fût pas prolongée longtemps...

« ... Nous étions mariés depuis six mois, mon bonheur n'avait jamais été plus grand. Mon premier soupçon a été éveillé par une lettre anonyme...

« ... Et voici ce que je dis à M. de Montbar : — Georges, depuis un mois vous avez passé trois nuits hors de l'hôtel; ne cherchez pas à le nier... chacun de ces trois soirs vous m'avez quittée pour vous retirer chez vous, prétextant une légère indisposition... Une heure après vous

sortiez par la petite porte du jardin, et vous rentriez un peu avant le jour, en passant par l'orangerie et la chambre de Louis. Vous le voyez, je suis bien instruite; je ne vous demande qu'une chose, Georges, — ajoutai-je en fondant en larmes, — c'est de vous entendre vous justifier... Je sais que les apparences les plus fâcheuses trompent souvent... Et quoiqu'il me paraisse presque impossible de ne pas expliquer votre conduite d'une manière accablante pour moi... tout ce que vous me direz, Georges, je le croirai... j'ai tant besoin d'être rassurée. . . . .

. . . .

« A ces paroles si indulgentes, mais qui lui prouvaient que je savais tout, mon mari, un moment atterré, anéanti... a répondu bientôt par des paroles de hauteur amère et de dédaigneuse supériorité; bien plus. . .

« ... De ce jour, à jamais blessée dans mon amour, dans ma dignité, dans ma foi profonde en mon mari, un mur de glace s'est élevé entre nous, et je suis tombée dans le désespoir dont vous m'avez sauvée. . . .

« ... J'avais vers mon mari des retours d'affection involontaires que je lui cachais, et dont ma fierté se révoltait. . . . .

. . . .

« Un jour... lui aussi de son côté... Mais alors il était trop tard... Cette considération relative à la mémoire de ma mère me fait donc seule hésiter... J'ai tout pesé... j'ai bien réfléchi... A cette heure, une autre affection remplit mon cœur... à cette affection, je suis sur le point de tout sacrifier... et pourtant. . . . .

. . . .

Ces fragments sont pour moi significatifs.

Cette hésitation qui, chez Régina, tient à la crainte de voir sa faute rejaillir encore sur la mémoire de sa mère déjà si outragée... cette hésitation, je peux d'un mot la faire cesser, en envoyant à Just, sans qu'il sache d'où elles viennent, toutes les pièces qui prouvent l'innocence de la mère de Régina.

Quant aux vagues regrets ou remords que pouvait causer à la princesse sa séparation de M. de Montbar, je peux encore la rassurer, et donner demain à Just... les moyens de s'assurer par lui-même, et pour le repos de Régina et pour la tranquillité de sa conscience, à lui, que le prince ne mérite ni pitié, ni respect, ni regrets; car ses goûts de crapule, loin de s'affaiblir, semblent s'accroître.

Voici ce que ce matin, par un hasard étrange, j'ai entendu dire au prince; il s'adressait à Louis, son vieux serviteur :

— Tu entends bien... un costume de pierrot en toile à matelas... tout ce qu'il y a de plus laid... tu l'achèteras...

— Mais, prince, vous ne mettrez pas...

— Est-ce que je ne serai pas habillé là-dessous?

— A la bonne heure, — dit Louis en soupirant; — et il faudra porter cela?

— Là-bas... rue du Dauphin, au n° 3.

— Et quand? et à quelle heure, prince?

— Demain... que ce soit là-bas avant huit heures du soir. C'est tout ce qu'il faut... Tu diras au portier d'allumer du feu.

— Ainsi... prince... — dit le vieux Louis d'un ton de reproche, — encore?...

Je n'ai pu malheureusement entendre la fin de l'entretien.

. . . .

Je peux donc demain, dans la nuit, rendre Just témoin de quelque ignoble et nouvelle orgie, en lui donnant les renseignements que je possède.

Régina hésiterait-elle alors à fuir?

Devoir à Just la réhabilitation de la mémoire de sa mère! A quelle exaltation la reconnaissance de Régina n'atteindra-t-elle pas alors? Et une fois certaine de l'indignité de son mari, qui pourrait retenir la princesse?

. . . .

Oh! je le sens... la responsabilité que je vais prendre est effrayante...

Tout pour moi doit se résumer par ces mots :

En mon âme et conscience suis-je certain, autant que la certitude est donnée à l'homme, suis-je certain que Régina sera heureuse avec Just?

3 février 18...

Ce que je viens de voir et d'apprendre bouleverse mes résolutions et me jette dans une incroyable perplexité.

Tantôt, sur le midi, ma maîtresse m'a remis une grande enveloppe cachetée et m'a dit :

— Portez cela à M. de Montbar... et vous attendrez.

Je me suis rendu à l'appartement du prince, assez éloigné de celui de sa femme; n'ayant pas trouvé le vieux Louis dans une première pièce où il se tient d'ordinaire, et qui précède la bibliothèque, j'ai traversé cette grande salle; il n'y avait personne encore, et j'ai frappé doucement à la porte du cabinet du prince, alors entre-bâillée.

— *Entre*... — m'a répondu la voix de M. de Montbar; et sans réflé-

chir alors qu'il ne me tutoyait pas, j'ai poussé légèrement un des ventaux de la porte.

Par la disposition des lieux, je voyais le prince de profil, assis devant un bureau, le menton appuyé dans ses mains; il semblait contempler avec une attention profonde et douloureuse un magnifique portrait de Régina, peint peu de temps après son mariage. L'expression de la figure du prince, sur laquelle je vis la trace de larmes récentes, était si désolée, si navrée, si touchante, que tout d'abord, j'ai ressenti, malgré moi, autant d'intérêt que de pitié pour cet homme, dont je n'avais jamais soupçonné le malheur; une pensée rapide comme l'éclair m'a traversé l'esprit... Sans doute le prince adorait toujours sa femme, et peut-être cachait-il cet amour par orgueil.

Effrayé de l'espèce de secret que je venais de surprendre, j'ai seulement alors songé que le prince m'ayant dit : — *Entre,* — avait cru s'adresser à Louis, à qui il ne cachait sans doute aucune de ses impressions.

Heureusement j'étais resté sur le seuil de la porte entr'ouverte, et le prince était tellement absorbé, qu'il ne paraissait pas même s'apercevoir de ma présence.

Me reculant alors d'un pas en arrière, dans l'espoir de n'avoir pas été vu, je me suis retiré à l'abri de la porte entre-bâillée et j'ai frappé de nouveau et plus fort.

—Mais entre donc... Louis, — m'a dit M. de Montbar.

— Prince... ce n'est pas Louis, — ai-je répondu sans paraître.

— Qui donc est là? — dit brusquement M. de Montbar que j'entendis se lever et s'approcher de la porte, qu'il ouvrit entièrement.

— Que voulez-vous? — me dit-il d'un air dur et contrarié.

— Prince, voici un papier de la part de Mme la princesse. Elle m'a ordonné d'attendre...

Et j'ai remis l'enveloppe à mon maître.

— C'est bon... — m'a-t-il dit. — Attendez dans la bibliothèque.

Quelques minutes après, il m'a remis la grosse enveloppe en me disant :

— Reportez cela à Mme de Montbar.

Tout pensif, je suis retourné vers la princesse.

. . . .

Oui, la profonde et douloureuse émotion du prince, en contemplant le portrait de sa femme, renverse toutes mes idées!... il l'aime encore... il l'a toujours passionnément aimée. Mais alors comment expliquer ces retours à des habitudes dépravées, ignobles? Non, non, cette adoration

tardive n'est qu'un caprice, qu'une fantaisie de souvenirs... Un tel homme est à jamais incapable d'assurer le bonheur de Régina... le passé ne le prouve que trop.

. . . .

Ce que je viens d'apprendre dans un moment d'expansion du vieux Louis me rejette dans le doute.

Je n'ai qu'un moyen de m'assurer par moi-même de la vérité : demain je verrai le prince, je lui parlerai, et il faudra bien que je sache le fond de sa pensée.

Ensuite je déciderai entre *lui* et *Just*. . . . .

4 février, cinq heures du matin.

C'en est fait.

Après sévère et impartial examen de mes impressions pendant cette nuit étrange, je me suis inspiré de la connaissance que j'ai du caractère de *Régina,* — de *Just* — et du *prince.*

J'ai tout loyalement pesé au tribunal de ma conscience... et j'ai pris une résolution dernière.

Que la destinée de *Régina*, de *Just* et du *prince* s'accomplisse donc aujourd'hui...

Avant ce soir, tout sera décidé entre eux.

Dieu connaît mes intentions... il sait si elles ont été pures, loyales, désintéressées; il m'absoudra, si je me suis trompé dans le bien que j'ai voulu faire . . . .

Voilà ce qui s'est passé :

Hier j'ai dit à Régina :

— J'aurais une demande à faire à madame la princesse.

— Qu'est-ce, Martin?

— Si madame n'avait pas besoin de moi, elle serait bien bonne de m'accorder ma soirée... qui se prolongera peut-être assez tard...

La princesse m'a regardé, assez surprise, puis elle a paru se souvenir de quelque chose, et m'a répondu en souriant :

— Ah ! je comprends, nous sommes dans le carnaval... Allez... allez... amusez-vous bien, et surtout pas d'excès, — a-t-elle ajouté. — Je vous dis cela, Martin, parce que vous êtes un bon serviteur, fort rangé, fort tranquille... et que souvent il ne faut malheureusement qu'une occasion pour changer les meilleures habitudes.

— Madame la princesse peut être rassurée à ce sujet...

— Bien... allez...

Et je sortis.

Chose bizarre... c'était du sort de ma maîtresse que j'allais décider pendant cette soirée de liberté qu'elle m'accordait.

J'avais su par le vieux Louis que le prince ne dînait pas à l'hôtel; il ne me restait plus qu'à aller l'attendre le soir rue du Dauphin, puis de le suivre où il irait.

La nuit venue, je me suis rendu chez un costumier de la rue Saint-Honoré, où j'ai acheté un costume de pierrot à carreaux bleus et blancs, comme celui du prince, puis... (ces détails à cette heure me semblent puérils et ridicules, mais tout était perdu si le prince, *mon maître*, me reconnaissait) puis chez un marchand de couleurs fines, je me suis muni d'une petite vessie de blanc de céruse, d'une de vermillon, d'une de noir d'ivoire, et enfin d'un pinceau et d'une bouteille d'huile siccative, grâce à laquelle la peinture sèche à l'instant qu'elle est employée.

Je me suis alors rendu chez mon brave ami Jérôme, le cocher de fiacre, que je n'ai jamais négligé, et à qui j'avais écrit la veille que je le priais de se mettre lui et sa voiture à ma disposition, depuis six heures du soir jusqu'à six heures du matin. Un masque de *diable vert* et un autre orné d'un nez en trompe d'éléphant, achetés chez le costumier, devaient faire la joie des deux enfants de Jérôme. Je ne trouvai chez lui que sa bonne et honnête ménagère.

— Ah! bonjour, monsieur Martin, — me dit-elle; — il faudra que vous attendiez mon homme; il vous avait promis d'être ici à six heures; mais pendant les jours gras, vous savez, un fiacre ne s'appartient pas.

— Je n'aurai besoin de lui à la rigueur que sur les huit heures, ainsi nous avons le temps.

— Oh! il ne manquera pas; pour vous, il mettrait plutôt ses pratiques au milieu de la rue...

— En attendant, ma bonne madame Jérôme, permettez-moi d'aller me déguiser dans ce cabinet, et surtout, quand Jérôme reviendra, ne lui dites pas que c'est moi qui suis là; je veux voir s'il me reconnaîtra.

— Soyez tranquille, monsieur Martin, ça va être très amusant... Quel bonheur!

Au moyen d'un miroir, éclairé par une chandelle, retiré dans un cabinet dépendant du petit logis de Jérôme, j'endossai d'abord les habits de pierrot par-dessus les miens, déjà fort amples, ce qui me fit paraître beaucoup plus gros, et par conséquent beaucoup plus petit que je ne le suis; puis, à l'aide des couleurs rouge, blanche et noire et de l'huile siccative, je me *tatouai* le visage d'une telle manière qu'il devait être absolument impossible de me reconnaître et de démêler mes traits sous ces dessins bizarres de couleurs éclatantes; de plus, j'avais relevé mes che-



« La voiture s'arrêta. » (Page 1021.)

(Page 1021.)

veux sous un serre-tête, et solidement assujetti sur ma tête une énorme perruque grise, longue, touffue, sur laquelle je plantai mon chapeau de pierrot.

Je n'oublierai jamais l'émotion singulière que j'ai ressentie durant ces préparatifs si burlesques en eux-mêmes et cependant faits par moi d'une façon sérieuse, réfléchie, en songeant que ce déguisement allait me mettre à même d'accomplir un projet d'une extrême gravité. . . . .

LXXVII

Le déguisement. — Le rendez-vous des titis.
Galop infernal. — Un Turc et une bergère. — Un ancien des *Trois-Tonneaux.* — Entretien des deux pierrots.

Mon déguisement complet, je sortis du cabinet.

A ma vue les enfants poussèrent des cris d'épouvante d'un excellent augure.

Quant à la ménagère de Jérôme, elle resta si stupéfaite qu'elle ne put que me dire en balbutiant :

— Ah ! mon Dieu ! monsieur Martin... ah ! monsieur Martin... c'est comme si on voyait un monstre ; je n'en dormirai pas de la nuit, j'aurai le cauchemar.

Il ne manquait plus, comme épreuve décisive, que l'impression de Jérôme ; il rentra dans le même moment, et dit à sa femme dès la porte :

— Martin est-il venu ?

— Pas... encore... — dit-elle.

Puis elle ajouta :

— Tiens, Jérôme... regarde donc.

Et elle le tourna de mon côté.

— Ah ! sacredieu ! ah ! qu'est-ce que c'est que ça ! — s'écria Jérôme en reculant d'un pas.

— Bonjour, Jérôme, — dis-je, sans vouloir même déguiser ma voix. — bonjour, mon brave ; comment vous portez-vous ?

— Attendez donc... attendez donc, — dit Jérôme en s'approchant de moi, et m'examinant de si près, que je sentis son souffle. — Voyons, qui diable ça peut-il être ?

— Comment, Jérôme, vous ne me reconnaissez pas, moi ?... un ami ? regardez-moi donc bien.

— Pardieu, je vous regarde d'assez près ; mais que le diable m'emporte si je peux m'y retrouver au milieu de ces ronds noirs, de ces lignes blanches et de ces croisillons rouges ; ça papillote tant qu'on n'y voit que du feu.

— Tenez... et de profil !

— De profil ou de face, je donne ma langue aux chiens, — dit Jérôme, — je renonce...

— Vrai?

— Oh! vrai.

— Mais ma voix? vous ne reconnaissez pas non plus ma voix? cherchez bien.

— Que diable voulez-vous que fasse la voix avec une face pareille... ma femme serait fabriquée comme ça, qu'elle me dirait : — C'est moi... ta femme, — que je dirais : Ça se peut, mais je ne sais pas.

— Eh bien! c'est moi... Martin, mon brave Jérôme.

— Martin... vous... Allons donc! vous en feriez deux comme lui pour la corpulence, mon gaillard; et puis, vous êtes plus petit que lui.

— Je me suis bourré sous mon costume; voilà pourquoi je vous parais plus gros, et partant plus petit, mon brave Jérôme.

— Voyons donc, voyons donc; — et Jérôme, m'examinant encore attentivement, ajouta : — Supposons que ce soit vous, il faut que je voie un peu si je m'y reconnaîtrai...

Puis, après un nouvel examen :

— Pas davantage, — s'écria-t-il, — vous n'êtes pas Martin; si vous êtes quelqu'un... vous ne pouvez être qu'un camarade nommé *Tourniquet*... Allons, c'est toi, Tourniquet, hein? avoue-le.

J'étais complètement rassuré; je devais être méconnaissable aux yeux du prince; quant à ma voix, comme il ne m'avait pas cent fois adressé la parole depuis que j'étais au service de sa femme, et que je lui avais toujours répondu, comme il convient, presque par monosyllabes, et d'une voix basse et respectueuse, il était impossible aussi qu'il la reconnût.

Je craignis même un instant d'être trop bien déguisé, car Jérôme, s'imaginant que c'était *une farce* qu'on lui jouait, s'obstinait dans son errreur.

— On me couperait en quatre, — disait-il, avec l'accent d'une profonde conviction, — que je crierais encore : C'est Tourniquet!

Heureusement il me restait un moyen de prouver mon identité : je citai à Jérôme les termes dont je m'étais servi la veille au soir pour le prier de me réserver sa voiture pour le lendemain. Cette preuve fut triomphante, et le brave homme m'adressa les plus sincères compliments sur mon déguisement.

— A la bonne heure! — s'écria-t-il, — donnez-vous-en donc une bonne fois du *cancan*... du *chicard,* faites votre mardi gras! une vie à mort! hein! vous allez remplir ma gondole de pierrettes et de débardeuses!

— Ah! Jérôme, — fit la ménagère.

— Tiens, il a raison, — dit Jérôme; — faut que jeunesse s'amuse... surtout quand elle s'embête!

— Allons, Jérôme, — lui dis-je, — l'heure presse...

— En route; adieu, femme; adieu, les gamins, — dit le cocher en embrassant sa ménagère et ses enfants. — A demain matin, Louison, et tiens-moi chaude une crâne soupe à l'oignon... ça restaure après une nuit de février.

Une fois hors de chez lui, je dis à Jérôme :

— Mon brave ami, au risque de perdre dans votre esprit, je dois vous prévenir que je ne me déguise pas pour faire mon mardi gras, mais pour mener à bonne fin une affaire très importante et très sérieuse.

— Ah bah! ah bah! avec vos enluminures et votre costume de pierrot, quelque chose de sérieux.

— De très sérieux; je vous dis cela, Jérôme, parce que je puis avoir besoin de vous...

— Vous savez que les amis sont toujours là... Ah çà! c'est donc quelque chose dans le genre de l'an passé, vous savez... quand j'ai amené le beau grand jeune homme rue du Marché-Vieux avec vous derrière, et qui a ensuite ramené dans ma voiture une pauvre dame qui ne pouvait pas se soutenir tant elle était faible...

— Oui, mon brave, c'est quelque chose dans ce genre-là... et plus grave encore, si c'est possible... Voilà pourquoi je compte sur vous...

— C'est dit...

Nous étions, en causant ainsi, arrivés au bas de l'escalier de Jérôme.

— Ah çà! où allons-nous? — me dit-il.

— Rue du Dauphin... Vous vous arrêterez à quelques pas du n° 3, et j'attendrai dans la voiture...

— Bon.

— S'il y a un fiacre à la porte du n° 3 ou s'il en vient un plus tard, vous descendrez de votre siège, et, en vous promenant de long en large, vous remarquerez s'il ne sort pas de la maison, pour monter dans ce fiacre, un homme habillé en pierrot à carreaux bleus...

— Habillé comme vous?

— Comme moi.

— Et après.

— Votre voiture suivra celle où il montera, s'arrêtera où elle s'arrêtera; si vous voyez ce pierrot en descendre... quelque part, vous me préviendrez.

— C'est entendu! Seulement, avouez que c'est joliment drôle qu'une affaire sérieuse, comme vous dites, Martin, se traite entre pierrots?

— C'est très singulier, en effet, mon brave Jérôme; autre chose de très important : dans le cas où, plus tard, dans la nuit, vous me verriez revenir et monter dans votre voiture... avec ce pierrot...

— A carreaux bleus?

— A carreaux bleus... ayez surtout soin, je vous en conjure, de ne pas m'appeler Martin... Si mon nom vous échappait, tout serait perdu!!!

— Diable!

— Ce n'est pas tout : afin de mieux dérouter encore... l'autre pierrot... si, revenant avec lui, nous montions tous deux dans votre voiture, et que je vous dise d'aller à tel endroit, vous me répondrez... vous me répondrez... *Oui, monsieur le marquis,* je suppose.

— Pour que l'autre pierrot... vous prenne pour un marquis?

— Justement. Il faut qu'il me prenne pour ce que je ne suis pas.

Jérôme, avant de monter sur son siège, me dit d'un air sérieux, presque ému cette fois :

— Dites donc, mon bon Martin... qui est-ce qui aurait jamais dit tout ça... quand, le premier jour de votre arrivée à Paris, je vous ai trimbalé depuis la rue du Mont-Blanc jusqu'à l'impasse du Renard?... Je vous parle de ça, parce que c'est comme une idée qui me passe par la tête.

Et Jérôme sauta sur son siège et cria à ses chevaux :

— En route, *Lolotte* et *Lolo.*

Jérôme avait raison.

Qui est-ce qui aurait jamais dit cela, le jour où je me trouvai seul à Paris, sans ressources, sans appui, sans connaissances?

Une remarque plus étrange encore me fut suggérée par la réflexion de Jérôme. Je m'étais servi de sa voiture pour faire mes premières courses dans Paris, et je m'en serai servi sans doute pour les dernières, car si je ne me suis pas trompé... si l'inspiration à laquelle j'ai obéi dans cette circonstance solennelle a été bonne et juste (je le saurai tantôt), j'irai rejoindre Claude Gérard... j'aurai accompli mon devoir, ma tâche aura fini avec mes forces... car elles sont à bout... Malgré mes austères résolutions, l'atmosphère où vit Régina est trop brûlante pour moi.

La voiture s'arrêta au commencement de la rue du Dauphin.

Bien enveloppé dans mon manteau, je me penchai en dehors par la glace de la portière; je vis, ainsi que je m'y étais attendu, un fiacre à la porte de la maison.

Jérôme descendit de son fiacre. Après s'être promené quelque temps

sur le trottoir en sifflant entre ses dents, il s'approcha de son *confrère* avec qui il lia conversation.

Au bout de dix minutes environ, j'entendis une porte cochère se refermer et la voix du prince s'écrier :

— Holà !... hé, cocher !

Bientôt Jérôme accourut à la portière, et me dit :

— Le pierrot est encaissé... mais vous vous êtes trompé.

— Comment?

— Ce pierrot n'est pas bleu comme vous !

— Il n'est pas bleu?

— Non... il est *gris*... eh... eh !

— Vraiment? — dis-je à Jérôme très inquiet, car cette ébriété eût cruellement contrarié mes projets. — Il est gris? vous en êtes sûr?

— Ça me fait cet effet-là... mais en route ! voilà le camarade qui démarre... Il faut le suivre de près, n'est-ce pas?

— Ne le quittez pas de vue une seconde, — m'écriai-je; — si vous le perdiez, tout serait manqué !

— Soyez calme; la palette de sa voiture va servir de mangeoire à mes chevaux.

Jérôme fouetta son attelage et nous partîmes rapidement.

J'étais absorbé dans mes pensées de plus en plus graves à mesure qu'approchait le moment d'agir, lorsque la voiture s'arrêta subitement.

Il y avait un quart d'heure à peine que nous étions partis de la rue du Dauphin.

— Eh bien ! — dis-je à Jérôme en ouvrant une des glaces de devant, — qu'y a-t-il?

— La voiture de l'autre s'est arrêtée devant la boutique d'un liquoriste, — me répondit Jérôme à demi-voix. — Bon... voilà le pierrot qui descend... bon... il entre dans le *débit de consolation*... bon.

— Je comprends, — lui dis-je avec anxiété, redoutant la suite de ces libations.

— En route ! — me dit Jérôme; — il n'a pas été long à siffler ça... le gaillard a l'habitude.

Et nous continuâmes notre route.

Au bout d'un quart d'heure, nouveau temps d'arrêt.

— Eh bien ! qu'y a-t-il encore? — demandai-je à Jérôme.

— La voiture de l'autre arrête à une boutique d'épicier...

— Malédiction ! — m'écriai-je.

— Il paraît que ce diable de pierrot a la *pépie*, — me dit Jérôme ; — après tout, il a le droit, c'est la maladie des oiseaux.

Puis, une seconde ensuite, Jérôme reprit :

— Le voilà sorti... Il faut qu'il soit *breveté* pour avaler si vite... En route !

Nous nous étions remis en marche depuis vingt minutes. Je commençais à me rassurer, car j'avais craint de nouvelles stations. Nous étions alors dans la rue du Faubourg-Saint-Martin. Nouvel arrêt.

— Encore ?... — dis-je à Jérôme.

— Cette fois-ci, c'est différent, c'est chez un marchand de vin... le pierrot a soif, il va se rafraîchir ; après l'eau-de-vie et la liqueur... une bouteille, ça repose.

— A-t-il l'air bien ivre ? — demandai-je à Jérôme avec une anxiété croissante.

— Mais, non, pas trop... tenez, le voilà qui sort... il salue un passant avec beaucoup de respect... il va encore, ma foi, très droit, c'est à peine s'il *festonne*... Bon ! le voilà remballé... En route !

Enfin, nous traversâmes la barrière Saint-Martin ; dix minutes après, la voiture s'arrêta devant une porte éclairée de lampions, placés au-dessus d'un transparent, où je lus écrit en grosses lettres rouges :

AU RENDEZ-VOUS DES TITIS

GRAND BAL PARÉ ET TRAVESTI

OHÉ ! LES AUTRES, OHÉ !

J'ouvris la portière, je sautai à bas du fiacre, et je dis à Jérôme, en lui montrant de l'autre côté de la rue l'angle d'une ruelle obscure :

— Attendez-moi dans cette ruelle, mon cher Jérôme, ne quittez pas votre siège, je vous en supplie... et rappelez-vous ma recommandation.

— Soyez tranquille, *monsieur le marquis,* — me répondit Jérôme à demi-voix, pour me prouver qu'il n'avait rien oublié. — Mais filez vite... voilà l'autre pierrot qui prend son billet au bureau.

En effet, à son rang, derrière cinq ou six autres personnes déguisées, l'autre pierrot, le prince de Montbar... attendait son tour de payer son entrée à un guichet gardé par deux gardes municipaux.

Je me mis immédiatement derrière le prince, afin de ne pas le perdre de vue.

Je pris mon billet après M. de Montbar, et je le suivis pas à pas.

Après avoir traversé une sorte d'allée assez longue, de chaque côté de laquelle s'ouvraient des cabinets destinés aux buveurs, nous entrâmes

dans une salle immense, éclairée par des lustres garnis de quinquets rares, fumeux, qui ne jetaient qu'une lumière diffuse, et laissaient presque dans l'obscurité une galerie ou tribune exhaussée de six ou sept pieds, qui occupait les deux côtés de ce long parallélogramme. Dans cet espace étaient disposés une grande quantité de tables et de tabourets destinés aux buveurs, qui, de cet endroit élevé, pouvaient jouir du coup d'œil du bal costumé.

Je fus un moment abasourdi par le tapage infernal de l'orchestre, uniquement composé d'instruments de cuivre assez retentissants pour dominer le tumulte de cette immense cohue où plus de cinq cents personnes parlaient, chantaient, riaient, criaient, hurlaient, tandis que le plancher, d'où s'élevait une brume poudreuse, tremblait sous les piétinements frénétiques des danseurs.

Je reconnus bientôt à la physionomie sinistre et aux paroles crapuleuses de la plupart des coryphées de ce bal, qu'il devait être surtout fréquenté par cette lie grossière, oisive, dépravée, qui fourmille dans ces grands repaires.

Les costumes étaient presque tous sales, ignobles, hideux, ou d'un cynisme que la licence des jours de carnaval pouvait seule imaginer. J'eus de la peine à surmonter l'espèce de vertige que devaient causer aux nouveaux initiés de cette chaleur, ce tumulte, cette odeur nauséabonde et suffocante; ma figure, si étrangement enluminée, m'attira d'abord force interpellations en langage intraduisible, puis je fus *oublié*.

M'éloignant quelque peu du prince, je le dépassai, puis je revins sur mes pas afin de le *croiser* et de l'examiner attentivement.

Malgré ses fréquentes libations, et quoi qu'en eût dit Jérôme, M. de Montbar ne me parut pas *gris;* sa démarche était ferme, ses traits pâles, ses yeux rougis et ardents, son sourire amer.

Évidemment, pour moi, une pensée triste, profondément triste, dominait le prince malgré lui, au milieu de l'étourdissement, de l'hébétement, passager où il cherchait à se plonger.

Je remarquai sur sa physionomie une expression de dégoût, de colère concentrée, lorque, ballotté çà et là par le courant de cette tourbe ignoble, il était brutalement repoussé ou apostrophé en langage des halles.

Un quart d'heure après notre arrivée, voulant sans doute triompher de ces délicatesses inopportunes et s'étourdir jusqu'au vertige, M. de Montbar choisit l'occasion d'un galop furieux qui tourbillonnait dans la salle, prit sans façon par la taille une horrible *bergère* isolée qui se prêta de la meilleure grâce à cet enlèvement, et se précipita avec sa danseuse



« ...Poussant, comme les autres danseurs, des cris forcenés. » (Page 1025.)

au milieu de la ronde effrayante, en poussant, comme les autres danseurs, des cris forcenés.

D'un saut je fus sur les marches de l'escalier qui conduisait aux galeries latérales.

De là je pus presque toujours suivre le prince du regard; malgré ses emportements désordonnés, il n'y avait chez lui ni joie, ni enivrement; il me parut possédé d'une sombre frénésie. Au lieu de se colorer

par l'animation de cette course furibonde, son visage devenait de plus en plus livide... son sourire de plus en plus contracté...

Ce prince, si incroyablement doué par la nature et par la fortune... cet homme, le mari de la femme la plus adorable qui fût au monde... cet homme, portant un des plus beaux noms de France... cet homme m'apparaissant ainsi emporté dans le torrent d'êtres crapuleux m'inspira de nouveau une commisération profonde...

Se jeter à corps perdu dans une telle fange pour oublier de grands chagrins, cela me paraissait pire que le suicide.

Le galop était terminé.

Son évolution avait ramené le prince presque au pied de l'escalier où je me tenais. La politesse de *céans* exigeait sans doute que le danseur fît *rafraîchir* sa danseuse; car la repoussante bergère, rouge, suante, haletante, aux bas et à la jupe crottés, s'empara résolûment du bras dont le prince venait de l'entourer, et lui dit d'une voix rauque :

— Maintenant que nous avons galopé à mort, mon ami Pierrot, paye-moi un coup de *piqueton*, *fiston!*

Le prince, dont la figure parut de plus en plus sombre, se dégagea brusquement de la confiante étreinte de la bergère, et lui dit :

— Va-t'en au diable!...

— Je ne te lâche pas comme ça, — dit la hideuse créature en se cramponnant encore au bras du prince. — Quand nous aurons *piqueté*... à la bonne heure.

— T'en iras-tu, — s'écria le prince furieux.

Et il repoussa violemment la bergère, qui trébucha et se mit à accabler d'ignobles injures son ex-danseur.

Puis, avisant dans la foule un *Turc* à figure sinistre et à carrure d'Hercule, la *bergère* lui parla avec véhémence, et, du geste, lui indiqua le prince. Celui-ci, sans plus s'occuper de cet incident, gravit lentement l'escalier où je me trouvais, et alla s'asseoir dans un coin obscur de la galerie, devant une table isolée, comme toutes celles placées au second rang et n'ayant pas vue sur le bal.

La bergère et le Turc, que je ne quittais pas des yeux, continuaient de parler à voix basse, et recrutant bientôt d'autres personnages non moins ignobles qu'eux, ils se perdirent dans la foule en se retournant plusieurs fois pour jeter sur le prince des regards courroucés et menaçants.

J'entendis alors M. de Montbar, assis à quelques pas derrière moi, s'adresser au garçon et lui demander :

— Une bouteille d'eau-de-vie.

Puis le prince s'accouda sur la table, laissa retomber son front dans ses deux mains, et resta morne, silencieux.

Pour moi, le moment était venu d'agir; je ne voulais pas laisser le prince s'enivrer, il me paraissait se posséder plus encore que lors de son arrivée au bal, car l'ignoble entraînement auquel il venait de céder semblait avoir plutôt glacé qu'enflammé ses esprits.

M'approchant alors de la table devant laquelle le prince s'accoudait, j'ai simulé une pointe d'ivresse, et affecté de prendre le grossier langage des habitués du lieu.

— Ah çà! mille dieux! est-ce qu'on boit les uns sans les autres? — ai-je dit à mon maître en lui frappant familièrement sur l'épaule.

M. de Montbar, relevant brusquement la tête, me regarda avec hauteur, d'un air surpris et irrité.

— Eh bien! après? — repris-je en le fixant; — je te dis, mon vieux, qu'un homme qui boit seul me fait de la peine... c'est un célibataire... de bouteille...

— Au fait... tu as raison, — répondit le prince, dont le courroux fit place à une sorte de gaieté factice et amère, — c'est ennuyeux de boire seul... Et d'ailleurs, rien que pour l'affreux tatouage dont tu t'es barbouillé la face... tu mérites qu'on te paye bouteille : demande un verre... et trinquons.

— A la bonne heure... Garçon, un verre!

— Voilà...

— Eh bien, t'amuses-tu beaucoup ici, toi? — me dit le prince après une pause, — voyons, es-tu bien gai?

— Et toi, mon vieux, t'amuses-tu?

— Pardieu, — reprit le prince, — il faut bien que je m'amuse... puisque je suis ici.

— C'est pas une raison...

— Bah!

— Tous les jours on va quelque part, et on s'y embête.

— Alors, pourquoi y aller?

— Pourquoi est-ce qu'on se soûle? Hein, mon vieux? C'est pas pour le vin ou l'eau-de-vie, liquides à faire tousser le diable.

— Pourquoi boire, alors?

— Eh, mille dieux! pour s'étourdir, pour oublier... ce qui vous scie...

— Ah! — me dit le prince avec un air de réflexion et de tristesse dont je fus frappé, — ah! toi, c'est pour t'étourdir... pour oublier... que tu bois?

— Pardieu! je traîne le boulet toute la semaine... et le dimanche...

quand je bois, je suis roi, comme dit la chanson, et puis... on peut te dire ça, à toi... mon vieux... un ami...

— Un ami?

— Une connaissance... si tu veux.

— Ah! tu me connais?

— Comme si je t'avais élevé au biberon.

Le prince haussa les épaules et reprit :

— Eh bien! voyons... qu'est-ce que tu peux dire à... un ami... puisque je suis ton ami?

— Mon vieux, j'ai des peines de cœur.

Le prince partit d'un éclat de rire sardonique et reprit :

— Des peines de cœur? toi, ça doit être curieux; raconte-moi ça.

— Figure-toi... mon vieux... que j'ai une femme...

— Ah! diable...

— Eh bien!... mon pauvre vieux... ma femme...

— Ta femme?

— Elle me fait l'effet de m'enfoncer... de m'abîmer avec un autre.

— Vraiment! — dit le prince; et son visage s'assombrit; soudain, son sourire devint presque douloureux; — vraiment, mon pauvre garçon... ta femme te cause des peines de cœur?

— Une bien belle femme, pourtant!...

— Ce sont toujours celles-là... Et tu es sûr?

— Trop sûr, mon pauvre vieux... et avec ça... un militaire...

— Un militaire?

— Un soldat du génie...

Le prince tressaillit, devint pourpre, mais il se contint.

— Un homme superbe... cinq pieds six pouces, et si tu le voyais en uniforme, mon pauvre vieux... en uniforme surtout... il est...

— C'est bon... — me dit brusquement M. de Montbar en frappant sur la table; — assez...

— N'est-ce pas, mon vieux... que c'est tout de même fichant de se dire : ma femme... une si belle femme... me...

— Eh! qu'est-ce que cela me fait à moi... ta femme? — s'écria le prince avec impatience.

— Après ça, — continuai-je sans avoir égard à l'interruption de mon maître, — faut être juste... ma femme était dans son droit...

— De quoi te plains-tu alors?

— De quoi je me plains, mon vieux? Mais figure-toi donc... que, malgré son soldat du génie... avec qui elle m'abîme... je l'adore tout de même...

— En ce cas, tu n'es qu'un lâche ! — s'écria mon maître, de plus en plus irrité des singuliers rapprochements qu'il voyait sans doute entre ma position supposée et la sienne, — tu es un misérable... si tu l'aimes encore...

— Ça t'est bien facile à dire... à toi, mon pauvre vieux...

— C'est bien... assez...

— Tiens... ce matin encore... je regardais sa silhouette ; tu sais, ces profils en papier noir qui coûtent cinq sous... Je l'avais fait faire dans le temps... et je me disais en la regardant et en pensant à son soldat du génie... quel dommage...

— Mais, malheureux, lâche ! — s'écria le prince, les dents serrées de rage, — pourquoi ne l'as-tu pas tué, cet homme, puisqu'il te déshonorait?

— Tu l'aurais donc tué... toi, vieux?

— Il ne s'agit pas de moi, — reprit le prince avec hauteur, et en s'emportant malgré lui ; — tu pouvais montrer ta jalousie sans crainte d'être écrasé de ridicule... toi.

Puis, comme s'il eût regretté de trahir ainsi les poignantes émotions dont il était torturé, et qui me prouvaient ce que j'avais tant d'intérêt à savoir : — qu'il aimait encore passionnément Régina, — le prince ajouta avec impatience :

— Et d'ailleurs, tout cela m'est égal... Buvons un verre... et... bonsoir... je suis las d'écouter tes balivernes.

— Ah ! mon vieux, — dis-je au prince d'un ton de reproche, — c'est pas bien... envoyer paître... un ami qui est dans la peine, un ancien ami...

— Il est stupide... — dit le prince en haussant les épaules.

— Traiter ainsi un ami... — repris-je en accentuant lentement mes paroles, — un ancien du cabaret des Trois-Tonneaux...

Au souvenir de ce cabaret où il s'était plusieurs fois enivré, le prince ne put cacher un mouvement de surprise inquiète, et me dit :

— Au cabaret des Trois-Tonneaux?... Tu te trompes... je ne connais pas ce cabaret.

— Allons donc... nous y avons bu vingt fois ensemble... et il y a de ça déjà bien longtemps.

— Ce n'est pas vrai...

— Écoute... mon vieux... je vais bien te prouver la chose... Un soir... dans le mois de décembre... il faisait un temps de chien... tu étais aux Trois-Tonneaux... tu buvais une bouteille d'eau-de-vie.

— Ce n'est pas moi... te dis-je, misérable brute, — s'écria le prince, — tu es ivre.

— C'est un peu fort! comme si je ne te connaissais pas; comme si je ne savais pas ton nom?

— Ah! tu sais mon nom?

— Pardieu... tu t'appelles...

— Je m'appelle?...

— Georges...

— Pourquoi pas Jean-Louis ou Jean-Pierre?

— Pourquoi?... mon vieux... parce que tu t'appelles Georges, Georges, *prince de Montbar*.

J'avais prononcé ces derniers mots assez bas, afin d'être entendu de mon maître, mais non des autres buveurs; aussi, dans sa première stupeur, ne pouvant, ne voulant pas croire à mes paroles, néanmoins me regardant d'un œil hagard et les traits bouleversés, le prince s'écria :

— Qu'as-tu dit?

— Eh! pardieu, mon vieux, — repris-je le plus simplement du monde, — je dis que tu t'appelles Georges, prince de Montbar... qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ça?

— Malheureux! — s'écria mon maître, et les yeux étincelants de colère, les joues pourpres de honte, il se leva d'un air menaçant.

— Eh bien! quoi? mon vieux, te voilà tout sens dessus dessous, parce que je dis que tu es le...

— Te tairas-tu! — s'écria le prince en regardant autour de lui avec anxiété, dans la crainte que je n'eusse été entendu des autres buveurs; puis, ayant hâte de quitter cet ignoble lieu, où il se voyait reconnu, mon maître frappa sur la table et cria :

— Garçon...

— Comment! mon vieux... tu quittes les amis!

— Garçon!... — s'écria le prince en se levant sans me répondre.

— Mon vieux, tu resteras... — dis-je au prince en me levant à mon tour, — car si tu abandonnes comme ça un ami dans la peine... je me jette à ton cou, je m'accroche à toi et je t'appelle par ton nom de prince... aussi haut que tu as appelé le garçon...

Cette menace arrêta et effraya mon maître; il se rapprocha de la table, me regarda pendant quelques secondes avec une attention courroucée, tâchant sans doute de reconnaître ou de deviner mes traits sous la couche de peinture dont ils étaient couverts; mais n'y pouvant parvenir, il me dit en regardant de nouveau autour de lui avec anxiété :

— Voyons, que veux-tu pour te taire? misérable!... de l'argent, n'est-ce pas?

— Je veux m'épancher dans ton cœur, mon pauvre vieux, parler de

l'ancien temps... oui; et si tu me refuses cette douceur, je te nomme... j'ameute les titis, les débardeurs, et je leur crie : Ohé... ohé... les autres!... venez donc voir la curiosité du bal... Ce pierrot que vous voyez, ce n'est pas un pierrot... c'est le...

— Je t'en supplie! tais-toi, — s'écria mon maître d'une voix presque implorante, car j'avais assez élevé la voix pour que les buveurs voisins se retournassent vers nous. — Il y a vingt louis dans ma bourse, — ajouta le prince à voix basse, — viens dehors... avec moi... ces vingt louis sont à toi.

— Connu... mon vieux... tu ne me les donnerais pas.

— Je te jure!!

— Et puis, vois-tu, — repris-je en affectant une ténacité d'ivrogne, — ton argent ne me donnerait pas un ami... je ne pourrais pas m'épancher... dans ton argent... tandis que... m'épancher... dans un prince... comme toi, dans un vrai prince qui trinque et ribote... avec le dernier des *voyous*, avec les premières canailles venues... pas plus fier que ça, je ne peux pas renoncer à ce délice... de m'épancher.

Rasseois-toi donc et causons de nos bamboches... mon pauvre vieux, ça me fera oublier ma femme... et si tu me refuses de jaser un brin... ohé... les autres...

— Tais-toi... je reste, — s'écria le prince, — puisque je te dis que je resterai...

Et il ajouta avec une rage concentrée :

— Voyons, que veux-tu? dis vite... et finissons.

— Comment, mille dieux! finissons? nous n'avons pas seulement commencé.

— Oh!... — dit le prince en levant les yeux et frappant de ses deux poings sur la table, — quel supplice!...

— Ah çà! vraiment, vieux, tu ne me reconnais pas? un ancien... il faut que ça soit ma peinture qui te brouille...

Le prince mordit son mouchoir avec fureur.

— Au fait... tiens... je vas te rappeler quelque chose, mon vieux, qui va tout de suite te remettre sur la voie... C'était un soir, tu buvais bouteille au cabaret des Trois-Tonneaux... tu as renversé de l'eau-de-vie, tu as trempé ton doigt dedans, et sur la toile cirée de la table, tu as écrit un nom...

— Un nom, moi?

— Eh oui!... le nom de *Régina*... quoi!

Le prince bondit sur sa chaise; puis il resta un moment silencieux, l'œil fixe, dans un accablement pensif; sans doute il avait gardé un vague

souvenir de cette soirée d'ivresse, car, sans oser me démentir, il s'écria, comme écrasé de honte :

— Tais-toi... je te défends de prononcer ce nom...

— Tiens? et pourquoi donc ça, mon vieux? Un nom que tu t'amuses à écrire sur la table d'un cabaret... et que même ce soir-là un ivrogne l'a épelé ce nom... avec des hoquets à faire trembler... R et E... ça fait RE... qu'il disait en faisant le balancier, G et I... ça fait GI...

— Malheureux! — s'écria le prince hors de lui, — mais tu veux donc que...

— Ah! si tu cries, mon vieux, — lui dis-je en l'interrompant, — je crie aussi fort que toi, moi! mais ton nom... ohé! les titis! les...

— Mais c'est l'enfer que cet homme!... quel est-il donc? — murmura le prince, en tâchant encore de reconnaître mes traits. Voyant la vanité de sa tentative, il dit avec un soupir :

— Impossible... impossible... cette voix? cet accent?... je m'y perds.

— C'est drôle, tout de même, que tu ne me reconnaisses pas, mon vieux...

Voyons donc si une autre chose me rappellera mieux à toi... Te souviens-tu d'une fameuse nuit passée ensemble... dans un... (et je lui dis le mot à voix basse) de la barrière des *Paillassons?* Il y avait avec nous un chiffonnier qui nous faisait crever de rire avec ses histoires... et des femmes, mais des femmes ficelées... Il y en avait une surtout... une grosse blonde... en bonnet de police (un legs d'un invalide), qui avait l'air de te flamber les yeux; tu te rappelles, on l'appelait *la Loque*, à cause de sa tenue. Tu en raffolais si fort que, dans ton raffolement, tu lui donnais ce nom que tu avais écrit un jour sur la table du cabaret... et il lui est, pardieu! resté!... à cette fille; mon Dieu, oui... dans l'établissement on ne l'appelle plus *la Loque,* on l'appelle *Régina.*

J'avais frappé un coup terrible, mais juste et nécessaire.

Pour la première fois, j'en suis certain, le prince avait enfin conscience de l'ignominie de ses fréquentations et des indignes conséquences qu'elles devaient avoir; car, ce dernier trait sous lequel je le laissai un instant anéanti, éperdu, était, sinon vrai, du moins tellement vraisemblable, qu'à l'expression d'angoisse et d'horrible honte que trahit la figure du prince, il me sembla qu'il se disait :

— « Ai-je donc pu, dans mon ivresse, prostituer ainsi dans un lieu infâme le nom de la femme qui porte aujourd'hui mon nom? Pourquoi pas? j'ai bien écrit *Régina* sur la table d'un cabaret! »



« — Tu en veux donc aussi?... — dis-je au Turc. » (Page 1038.)

A l'accablement où était un moment resté plongé le prince, succéda un tel accès de rage, que, me saisissant par le bras d'un côté de la table à l'autre, il me le serra violemment, en s'écriant :

— Tu mens... tu payeras cher cette insolence infâme!

J'étais d'une force de beaucoup supérieure à celle de M. de Montbar; je le maîtrisai facilement à mon tour et presque sans bruit, lui serrant le poignet si rudement, que sa main abandonna mon bras.

LXXVIII

Mort aux gants-jaunes et aux bien-mis.
Bataille. — Conversation entre le prince et M. le marquis. — Conséquences d'une mauvaise éducation.

Soudain un incident imprévu vint donner un nouveau cours, un nouveau caractère à mon entretien avec le prince.

Une rumeur d'abord sourde, puis de plus en plus bruyante, éclata dans le bal; je tournai les yeux du côté d'où partaient ces murmures croissants, je vis à vingt pas de nous l'horrible *bergère* que le prince avait rudement repoussée après avoir dansé avec elle. Cette créature, renforcée d'un assez grand nombre de personnages de sa trempe, vociférait et gesticulait en se dirigeant du côté où nous nous trouvions... Je compris aussitôt le danger dont le prince était menacé; aussi, réellement effrayé, je m'écriai :

— La femme à qui vous avez refusé à boire, après avoir dansé avec elle, vient de recruter bon nombre de souteneurs... Regardez... ils s'avancent; soyons sur nos gardes.

— Il ne s'agit pas de cela, — s'écria le prince, furieux, sans vouloir jeter les yeux vers l'endroit que je lui indiquais; — il faut qu'à l'instant je sache qui tu es, misérable.

Me plaçant alors devant le prince, relevant la tête, changeant subitement de langage, de manières, affectant même les termes et les façons d'un *homme du monde*, imitation d'autant plus facile pour moi que, doué d'une grande faculté d'observation, j'entendais, je voyais, j'étudiais, chaque jour à l'hôtel de Montbar, depuis plus d'une année, les manières *d'être* et de *dire* des gens les plus distingués de Paris, je m'adressai au prince d'une voix ferme, calme et de la plus parfaite mesure.

— J'ai l'honneur de vous répéter, monsieur, — lui dis-je, — que l'approche de ces gens-là est menaçante... Nous ne sommes ici que deux hommes de bonne compagnie... nous risquons d'être écharpés.

La stupeur du prince, en m'entendant m'exprimer de la sorte, fut plus saisissante encore qu'elle ne l'avait été jusqu'alors; sa colère, sa honte s'élevèrent, pour ainsi dire, en raison même de la position sociale

qu'il me supposa; mais aussi ses violents ressentiments se manifestèrent autrement. Il se sentit sans doute *plus à l'aise* en croyant avoir affaire à un *homme du monde :* aussi, lorsque son émotion lui permit de parler, il me dit d'une voix qu'il tâchait de rendre calme :

— Je ne vous quitterai pas, monsieur, que je ne sache qui vous êtes... Je comprends tout, maintenant; il n'y a pas eu un mot de votre conversation qui n'ait été une insolente épigramme, une allusion outrageante! Cela demande une réparation terrible, monsieur... et je l'aurai... Je ne peux pas arracher ce masque peint sur votre figure, mais de ce moment je m'attache à vous, et...

Puis, s'interrompant, le prince ajouta avec une dignité parfaite :

— Mais non... non, je n'aurai besoin de descendre à aucune extrémité pénible pour vous et pour moi, monsieur. Vous êtes un homme de bonne compagnie... m'avez-vous dit... *Si cela est*... vous n'hésiterez pas à vous nommer, après ce qui vient de se passer entre nous...

— Soyez tranquille, monsieur, je me conduirai en galant homme... vous saurez tout... ce que vous devez savoir... mais vous êtes ici en danger, monsieur... toute retraite vous est coupée... Regardez derrière vous... (le prince, en me parlant, tournait le dos à la salle) nous ne pouvons sortir de ce coupe-gorge qu'avec beaucoup d'énergie... Je dis *nous*, monsieur, d'abord parce que deux hommes bien élevés, deux hommes de cœur se doivent soutenir en pareille circonstance... puis la menace même que vous m'avez adressée tout à l'heure, monsieur, me donne maintenant presque le droit de partager votre péril.

— Je vous remercie, monsieur... j'accepte... Votre langage, vos sentiments même dans cette occasion, me prouvent du moins que ce qui se passera entre nous, plus tard... se passera entre gens comme il faut.

— En attendant, monsieur... — dis-je au prince, et brisant d'un vigoureux coup de pied un tabouret, je donnai ensuite à M. de Montbar un de ces montants de siège cassé, transformés ainsi en bâtons courts et solides, — armez-vous de ceci; surtout n'attaquez pas... mais si l'on vous touche... frappez à tour de bras et visez aux figures.

Pendant que je tenais à M. de Montbar ce langage digne et poli dont il était si surpris, j'avais vu l'orage s'amonceler... L'horrible bergère et une foule de hideux personnages, dignes de soutenir cette créature, s'étaient groupés au pied du seul escalier par lequel il nous fût possible de descendre de la galerie... Trois ou quatre municipaux chargés de maintenir l'ordre se trouvaient alors éloignés; d'ailleurs, ainsi que cela arrive toujours dans des lieux pareils, la majorité de ceux qui les hantent, fort curieuse de rixes et de scandales, oppose aux gens de police une

puissante force d'inertie, en se formant en masse compacte longtemps impénétrable; aussi les représentants de la force publique arrivent-ils presque toujours trop tard pour empêcher des collisions souvent sanglantes.

Un nouvel incident, sur lequel je n'avais pas compté, vint augmenter le désordre et porter à son comble l'humiliation du prince...

Nous venions de nous mettre prudemment en défense en haut de l'escalier, pouvant à peu près compter sur la neutralité des buveurs de la galerie, gens moins tapageurs que les autres; ils m'avaient vu briser un tabouret et partager ses débris entre moi et mon compagnon, ils commençaient donc à monter sur les tables pour juger impartialement des coups.

La tempête éclata par une bordée d'injures, qui, à ma grande surprise, s'adressaient à mon maître, reconnu non pour être le prince de Montbar, mais pour être un *gant-jaune*, un *bien-mis*, pour parler le langage du lieu. Un *titi*, garçon de vingt ans, d'une figure ignoble, placé au premier rang de la foule, criait d'une voix enrouée en désignant le prince :

— Ohé! les autres, voyez donc ce pierrot manqué, qui vient agoniser et battre nos femmes; c'est un malin, un *gant-jaune!* je le reconnais...

— Lui? ce crapaud-là!

— Faut le crever...

— T'en es sûr, Titi?... c'est un *gant-jaune?*

— Eh! oui, je l'ai vu vingt fois à cheval ou en voiture aux Champs-Élysées, où je ramasse des bouts de cigare.

— Quoi qu'y vient faire ici, ce *bien-mis*-là?

— Est-ce que nous allons dans leurs bastringues à eux?

— Ohé! ce *bien-mis!* il vient faire sa tête!

— Parce qu'il a du linge en dessous.

— Ce Monsieur! il vient s'amuser à voir chahuter la canaille...

— Est-ce que nous sommes *tes amusements*, eh! dis donc, filou?

— Eh! dis donc, mauvais muffle?

A ces sales injures, le visage du prince devint pourpre; ses yeux étincelèrent de rage; il allait se précipiter tête baissée sur cette foule; je devinai son mouvement, et le saisissant par le bras :

— Vous êtes perdu si vous quittez le haut de l'escalier... Ne bougez pas, regardes-les bien en face... et pas un mot... le sang-froid et le silence imposent toujours...

Le prince suivit mon avis, et, en effet, pendant un instant, les vociférations diminuèrent de violence, les assaillants demeurèrent indécis,

car notre position, *militairement* parlant, était excellente; nous tenions le haut d'un escalier où deux hommes pouvaient à peine monter de front; nous étions armés de bons bâtons, et nous paraissions à la foule calmes, résolus, prêts à tout.

Cette suspension d'hostilités dura une minute à peine. L'horrible *bergère,* s'adressant à ses acolytes, se mit à crier d'une voix aigre et enrouée qui domina le tumulte :

— Faut-il que vous soyez lâches, de laisser des *bien-mis* battre et agoniser *vos femmes*... Oui, y m'a battue... y m'a appelée crapule..

— C'est lui qui est une crapule.

— Attends donc un peu, — dit un *sauvâge,* qui, excité par les cris de cette mégère, monta deux marches de l'escalier, et là s'arrêta un instant, encore indécis, — je vas lui voir sa peau, moi, à ce *bien-mis*-là.

— C'est un mouchard, — dit un autre.

— Oui c'est un mouchard, oui... — crièrent plusieurs voix.

— Y ne viendrait pas ici... sans ça.

— A vous le mouchard!

— A bas le mouchard!

— Faut l'*effiler!* le mettre en charpie!

— Mais y sont deux... deux *bien-mis,* — cria une voix; — l'autre pierrot a pris aussi un bâton de chaise...

— Faut leur enfoncer dans la gueule leurs bâtons de chaise...

— A vous... à vous! les gendarmes!...

— Qu'est-ce que ça nous f... les gendarmes! serrez les rangs... — dit l'homme habillé en sauvage, — le temps de casser une pipe, et *il n'en restera rien*... de ces deux *bien-mis*...

— Soyez prêt, — dis-je tout bas au prince, — le moment est venu; à la première voie de fait, imitez-moi.

— Ah! monsieur... dévorer tant d'insultes, — murmura M. de Montbar, livide de fureur, mais plein d'énergie et de courage.

A peine lui avais-je recommandé de se tenir prêt à tout, que le Sauvage, gravissant les dernières marches de l'escalier, arriva jusqu'à nous. Je me plaçai devant le prince, et dis au *sauvage,* en le regardant sans reculer d'une semelle :

— Voyons... touche-moi!

— Tu vas me manger?

— Touche donc!

— Tiens!!! — me dit cet homme en levant la main sur moi; mais avant qu'il m'eût atteint, un rude coup de bâton de chaise que je lui assénai entre les deux yeux le fit rouler au bas de l'esealier.

Cet acte de vigueur intimida un instant les assaillants.

— Tenons bon ici seulement deux ou trois minutes, — dis-je au prince, — et nous sommes sauvés. Je vois là-bas les gendarmes ; ils s'efforcent de percer la foule pour venir à notre aide.

Je n'avais pas achevé qu'un *Turc* et un athlétique *débardeur* s'élançaient sur l'escalier.

— Tu en veux donc aussi?... — dis-je au Turc.

— Oui... je veux t'en donner, — et il me frappa...

Je levais mon bâton pour riposter, lorsque le compagnon du Turc se jeta brusquement à genoux, me prit par les jambes, et me fit tomber. Le prince, à son tour, frappa le coup que j'aurais dû porter ; mais ma chute fut le signal d'un assaut général. Au moment où, avec des efforts inouïs, je parvenais à me relever, je vis M. de Montbar renversé, foulé aux pieds, frappé au visage... et le Turc, à genoux sur sa poitrine, lui serrant le cou. Un instant dégagé de mes adversaires, je me jetai sur le Turc ; je le saisis aux cheveux, et, le renversant en arrière, je débarrassai ainsi le prince. Il put se mettre alors sur ses genoux et parer au moins de ses deux bras la grêle de coups qu'on lui portait...

Heureusement alors les trois ou quatre gendarmes, témoins éloignés de cette scène, étaient parvenus à grand'peine à faire une trouée à travers la foule. A leur aspect, ainsi que cela arrive toujours, les plus forcenés de nos agresseurs disparurent ; la foule reflua sur elle-même, et il se fit un grand vide autour de l'escalier, théâtre du combat.

Nous avions été si évidemment provoqués, le sang qui coulait du visage du prince témoignait tellement de la brutalité de l'attaque dont nous étions victimes, que les gendarmes, généralement disposés à arrêter battus et battants, lors des rixes fréquentes dans ces lieux perdus, nous engagèrent à quitter le bal par prudence, et protégèrent notre retraite lorsque nous eûmes payé notre écot et le tabouret cassé.

Ce dénoûment me satisfit pleinement. J'avais craint un instant de me voir arrêté avec le prince ; il eût été obligé de donner son nom, et s'il avait fallu à mon tour me nommer... dans quel mortel embarras me serais-je trouvé !

Du reste, je savais ce que j'avais voulu surtout savoir : — le prince aimait encore passionnément sa femme ; — l'orgueil et la crainte du ridicule l'avaient sans doute empêché d'avouer cette jalousie à Régina et de tenter d'obtenir son pardon. — M. de Montbar cherchait enfin un étourdissement à ses chagrins dans une dégradation honteuse.

Une seule chose pouvait m'intéresser à lui : — la constance de son amour pour Régina. — La persistance de ce sentiment me prouvait que

son cœur n'était pas complètement perdu; j'avais d'ailleurs tant souffert, je souffrais encore presque des mêmes peines, que, plus que personne, je devais compatir à de pareils chagrins; mais l'orgueil de M. de Montbar, sa mauvaise honte, l'ignoble diversion qu'il cherchait à ses tourments, ne m'inspiraient qu'une dédaigneuse pitié... Cet homme, même amoureux, ne m'offrait aucune garantie, aucune sécurité pour le bonheur à venir de Régina; j'avais au contraire une foi extrême dans le caractère, dans l'esprit, dans la valeur personnelle de Just; aussi, ayant en mon pouvoir le moyen presque certain de lever le dernier scrupule qui empêchait Régina de quitter son mari, et de la décider à confier sa destinée à l'amour de Just... à lui à qui elle devrait la réhabilitation de la mémoire de sa mère... j'étais à peu près résolu de faire pencher la balance en faveur du capitaine... Pourtant, songeant à l'extrême responsabilité que je prenais sur moi, je voulus, dans un dernier entretien avec le prince, m'assurer si véritablement il n'y avait plus rien à espérer de lui... pour le bonheur de Régina.

. . . .

M. de Montbar, sorti de la salle sous la protection des gendarmes, demanda un peu d'eau fraîche pour étancher et laver le sang dont sa figure était couverte; sa physionomie me parut morne, sombre; sans doute, la scène dans laquelle il venait de jouer un si pénible rôle lui était doublement odieuse, parce que, moi aussi, j'avais été acteur et témoin, moi qu'il prenait pour un de ses égaux, moi qui déjà possédais quelques secrets dont la divulgation pouvait lui être si pénible.

— Maintenant, monsieur, — me dit-il dès que nous fûmes hors du bal, — vous allez, je l'espère, me dire votre nom... Que je sache, au moins, — ajouta-t-il avec amertume, — qui je dois remercier du secours inespéré sans lequel j'étais écharpé par ces misérables. Une fois ma dette de reconnaissance acquittée, monsieur... — reprit le prince d'une voix altérée, avec une animation croissante, — j'aurai à vous demander compte... des outrages...

— Monsieur, — dis-je au prince, — permettez-moi de vous interrompre... Il n'est pas prudent de rester à la porte du cabaret que nous venons de quitter... il pleut. Je m'étais précautionné d'un fiacre pour toute la nuit... Faites-moi la grâce d'accepter une place dans le cas où vous n'auriez pas vos gens ici... Je serais trop heureux de vous descendre à votre porte.

Monsieur, — s'écria le prince, — ne croyez pas m'échapper... il faut que je sache qui vous êtes, et je le saurai.

— Je vous ferai observer, monsieur, — lui dis-je, — que je cherche

d'autant moins à vous échapper, que je vous prie de me faire l'honneur de monter en voiture avec moi...

— Soit, monsieur... j'accepte... — dit M. de Montbar.

En quelques minutes nous avions atteint la petite rue obscure dans laquelle m'attendait Jérôme, endormi sur son siège. Je tremblais que, ainsi éveillé en sursaut, il eût oublié mes recommandations, et qu'il ne me nommât de mon nom de *Martin*. J'allais prier le prince de monter d'abord dans la voiture, comptant éveiller ensuite Jérôme; mais M. de Montbar, dans son impatience, le secoua rudement, en le tirant par le collet de son carrik.

Mon angoisse fut extrême en entendant le digne cocher bâiller, se détirer, et dire enfin encore tout endormi :

— Hein?... qu'est-ce que c'est?... voilà! voilà!

— Allons, Jérôme, mon garçon, dépêchez-vous donc, — lui dis-je à voix haute, — venez donc *nous* ouvrir la portière, — et j'appuyai sur ce mot *nous*.

Jérôme se souvint parfaitement de ma recommandation; car, sautant à bas de son siège, il me dit respectueusement :

— Ah! mon Dieu! je vous demande bien pardon... je m'étais endormi. *monsieur le marquis*...

— Monsieur le marquis!... Bon, — se dit le prince à demi-voix, en m'entendant donner ce titre par le cocher.

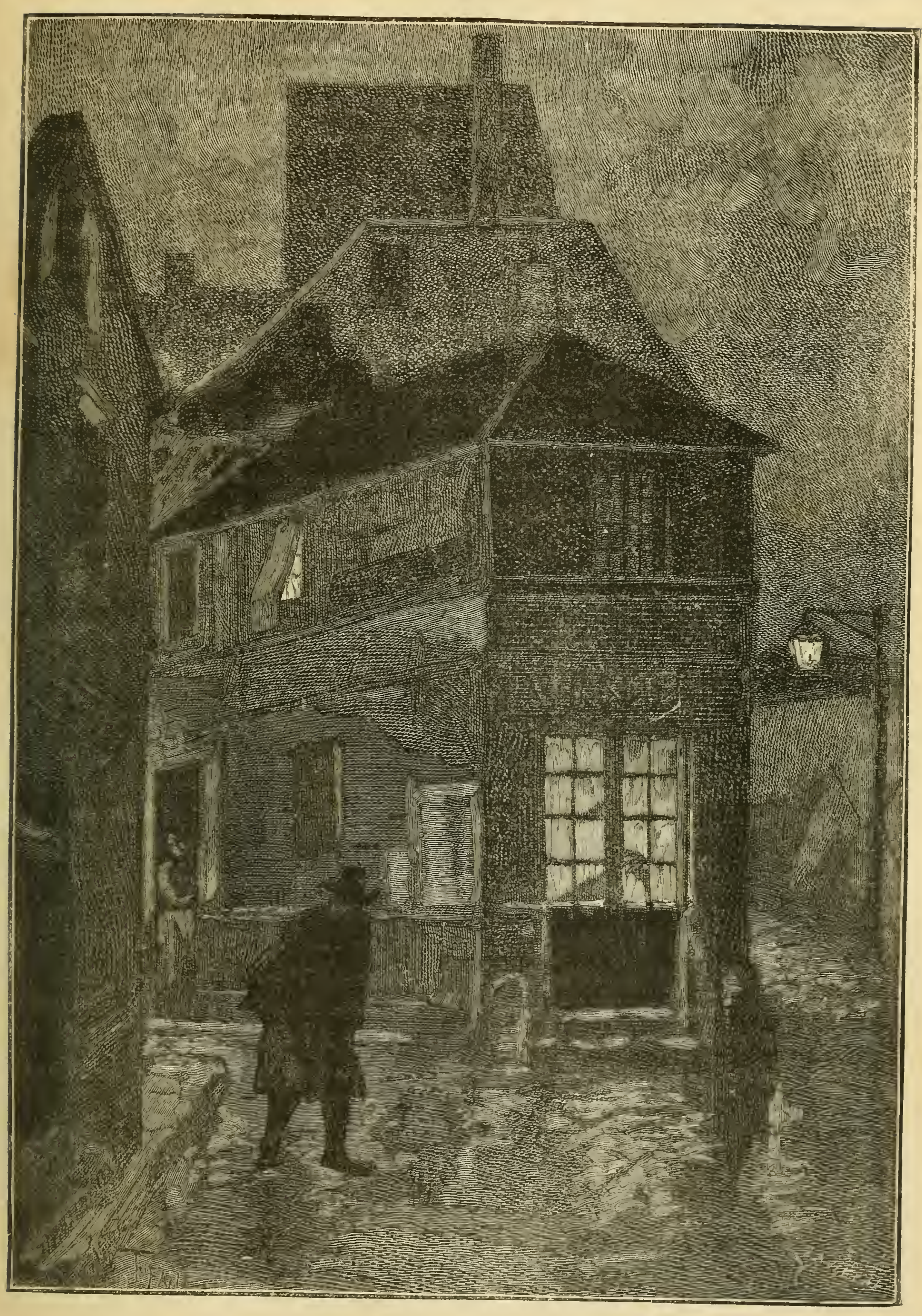
— Voulez-vous avoir la bonté de monter, monsieur, — dis-je au prince au moment où, avec inquiétude, je le vis regarder attentivement le numéro du fiacre : il voulait sans doute retenir ce numéro, à l'aide de ce renseignement retrouver Jérôme, et, de lui, savoir mon nom, si je continuais de le lui cacher. Ceci, pour moi, était fort grave. Je connaissais la probité, l'attachement de Jérôme; mais il ignorait combien il m'importait que mon véritable nom restât ignoré du prince; aussi, cédant à des offres considérables, Jérôme pouvait dire simplement que je m'appelais *Martin*. Malheureusement, il m'était impossible de prévenir alors ce brave homme, et je craignais de ne pouvoir l'avertir avant la fin de la nuit, ignorant quels incidents imprévus allait amener mon entrevue avec le prince.

— Voulez-vous avoir la bonté de monter en voiture, monsieur, — répétai-je à M. de Montbar.

— Pardon, monsieur, — me dit-il en passant devant moi.

Je montai après lui.

— Où faut-il conduire monsieur le marquis? — me demanda Jérôme au moment de fermer la portière.



« Je sortais d'un bouge infect... » (Page 1046.)

— Chez vous, je pense... monsieur, — dis-je au prince.

— Soit, chez moi, monsieur, — me répondit-il après un moment de silence ; — une fois là... je verrai ce que j'aurai à faire.

— Rue de l'Université, — dis-je à Jérôme ; — je vous arrêterai où il faudra.

La voiture se mit en marche.

— Maintenant, monsieur le marquis, — me dit vivement le prince, — maintenant que, par l'indiscrétion de ce cocher, je sais du moins votre titre, vous ne me cacherez pas votre nom plus longtemps, je l'espère.

— Monsieur, — lui dis-je, — l'entretien que nous allons avoir est fort grave... fort sérieux...

— Oh ! oui... grave et sérieux, — s'écria-t-il.

— Alors, monsieur, faites-moi la grâce de m'entendre quelques instants sans m'interrompre ; nous perdrions ainsi un temps précieux.

— Parlez, monsieur.

— Monsieur... vous êtes le plus malheureux des hommes...

— C'est inouï ! — s'écria le prince en bondissant sur sa banquette ; — de la pitié ! maintenant ; allons... soit... monsieur... j'ai promis de me taire... je boirai le calice jusqu'à la lie.

Puis il reprit avec amertume :

— Inspirer de la pitié ! !

— Non, monsieur, mais un intérêt sincère...

— Et qui me vaut, monsieur, l'honneur de votre sincère intérêt ? — me dit le prince d'un ton sardonique et irrité.

— Vos malheurs ! monsieur.

— Mes malheurs ?... encore ?

— Oui, vos malheurs, monsieur, et ils sont cruels ; vous aimez toujours passionnément Mme de Montbar, vous luttez en vain depuis dix-huit mois contre cet amour ; pour le vaincre vous avez tout tenté... le bien comme le mal, vous ressentez enfin les affreux tourments de la jalousie. Et pourtant, hier encore, vous étiez pleurant d'amour et de désespoir devant le portrait de votre femme !

Il y eut sans doute tant d'autorité dans la sincérité de mon accent et dans la vérité des faits que je rappelais au prince, il fut si confondu de me voir instruit de particularités qu'il croyait ignorées de tous, que d'abord sa stupeur ne lui permit pas de me répondre.

— Et c'est parce qu'il vous reste au cœur un ardent et profond amour, — ai-je poursuivi avec une chaleureuse conviction, — que votre position m'intéresse vivement... et croyez-moi, monsieur, votre position n'est pas désespérée... l'amour vrai... peut enfanter des prodiges... Et

déjà, il y a six mois, rougissant enfin de l'oisiveté où votre vie s'était jusqu'alors passée, n'avez-vous pas eu un courageux retour vers une vie digne de vous, digne de ce glorieux nom dont vous êtes fier... dont vous devez être fier, monsieur... car votre aïeul... dont vous avez fait porter le portrait chez vous pour vous inspirer de ses grands exemples...

— C'est à devenir fou, — s'écria le prince, presque avec un accent de frayeur; — je ne sais si je veille ou si je rêve... Quel est cet homme? comment sait-il...

— Ce soldat illustre, dont vous descendez, monsieur, — ai-je dit sans m'arrêter à l'interruption du prince, — le maréchal prince de Montbar, a laissé un nom glorieux, vénéré; pendant la guerre, il a héroïquement combattu pour la France... pendant la paix, prenant en main la cause des déshérités, il a réclamé, obtenu pour eux des droits qu'on leur déniait. Cette magnifique carrière de votre aïeul devait être d'un grand enseignement pour vous, monsieur... Un jour, vous l'avez compris... un jour, votre noblesse... votre vraie noblesse... celle de l'âme, s'est enfin révoltée contre votre vie stérile, contre ces égarements, au souvenir desquels, ce soir... je vous ai vu écrasé de honte. de douleur, en songeant à ces profanations infâmes que j'ai voulu vous rendre plus frappantes encore, en prenant l'ignoble langage des misérables que vous fréquentiez.

— Mais, monsieur... que je sache enfin si vous êtes un ami ou un ennemi, — s'écria le prince, ému malgré lui; — si vous êtes un ami, pourquoi ce mystère?... Et d'ailleurs, monsieur, — ajouta le prince, honteux de laisser pénétrer ses impressions, — de quel droit me parlez-vous ainsi? je ne veux pas que...

— Oh! vous m'entendrez jusqu'au bout, — m'écriai-je. — En vain vous voulez me le cacher; vous êtes ému, non de mes reproches, je n'ai pas le droit de vous en faire; mais de la sympathie que je vous témoigne, en homme de cœur, fait pour comprendre, pour honorer la résolution généreuse que vous aviez prise... car cela était beau et bien, et noble à vous, monsieur, de vouloir reconquérir l'affection de Mme de Montbar, en vous montrant aussi épris d'elle que par le passé, mais ayant de plus que par le passé une valeur morale qui vous replaçait à votre rang. Hélas! pourquoi n'avez-vous pas persisté dans cette voie généreuse?... Pourquoi ce découragement funeste?

— Pourquoi? — s'écria le prince, entraîné malgré lui, soit par la force même de cette étrange situation, soit par l'émotion que lui causaient mes paroles. — Pourquoi je n'ai pas persisté?

Puis s'interrompant brusquement :

— Mais je suis fou de vous répondre... Quel droit avez-vous à mes

confidences? qui êtes-vous enfin, monsieur, vous qui savez mon passé, les particularités intimes de ma vie, les secrets de mon cœur? Oui, qui êtes-vous, vous qui voulez m'arracher des confidences que je n'ai faites à personne? vous qui m'amenez à tâcher de me justifier à vos yeux? vous que je ne connais pas, qui êtes-là... dans l'ombre, à côté de moi; vous enfin que je n'ai jamais vu que vêtu d'un costume ridicule, et la figure cachée sous un masque grotesque? Encore une fois, suis-je bien éveillé? Tout ce qui se passe dans cette nuit funeste n'est-il pas un rêve? Que voulez-vous de moi? quel est votre dessein? êtes-vous un ennemi, êtes-vous un ami? répondez, monsieur! répondez!

Puis sans me donner le temps de dire une parole, le prince continua avec une sorte d'égarement :

— Après tout, ami, ennemi, que m'importe... vous savez sur moi de tels secrets, monsieur, qu'il faut que j'aie votre vie ou que vous ayez la mienne... Et maintenant, puisque vous voulez des confidences... une de plus... que m'importe... demain vous les payerez cher!! Merci d'ailleurs, monsieur : depuis longtemps cachés, ces affreux chagrins m'étouffaient... l'enfer m'envoie un confident!! eh bien! oui, j'adore toujours ma femme... et elle me méprise... et elle aime un autre homme... Oui... pour la ramener à moi, j'ai voulu être meilleur... avoir une vie plus digne... Si je n'ai pas persisté dans ces tendances, c'est que je n'ai été ni soutenu, ni encouragé par la seule personne qui aurait pu m'y faire persévérer... et opérer en moi, si elle l'eût voulu, un changement complet! Mais il est trop tard... La froideur, le sarcasme ont accueilli mes premières tentatives. Alors la résolution m'a manqué, je suis retombé dans cette vie, dont je sens le néant, et que je tâche de rendre supportable, grâce au contraste des sensations brutales que je cherche dans d'ignobles lieux, vivant aujourd'hui à l'hôtel de Montbar, demain allant m'étourdir dans quelque horrible bouge... Eh bien! oui, ces alternatives ont eu pour moi une sorte de charme puissant... Et vous qui osez me blâmer, est-ce que vous savez seulement comment, et par qui, et pourquoi j'ai été conduit à ces habitudes de dégradation bizarre?

L'exaltation du prince était extrême; elle allait toujours croissant; je le voyais sur la pente d'une confidence qui pouvait avoir beaucoup d'influence sur ma décision ultérieure; je craignis par un mot imprudent de le rappeler à lui-même; je gardai donc le silence; il poursuivit avec un redoublement d'amertume :

— Il est si facile d'accuser les gens quand on ne tient compte ni de l'éducation ni des circonstances!

Est-ce que c'est de ma faute à moi, si, orphelin à douze ans, j'ai été

élevé par des parents qui étaient restés des gens de 1760? A quinze ans, je me suis senti une vocation pour l'art militaire.

— « Fi donc! — m'a-t-on répondu, — est-ce qu'un prince de Montbar peut aller s'asseoir sur les bancs d'une école, pêle-mêle avec des bourgeois, et sortir de là pour être commandé par quelque *je ne sais qui*?

« C'est impossible. »

Je renonçai donc à l'art militaire.

Plus tard, à dix-huit ans, j'eus envie d'entrer dans la diplomatie. Même réponse.

« Les bourgeois ont tout envahi. Est-ce qu'un prince de Montbar peut être l'attaché ou le secrétaire de M. l'ambassadeur *je ne sais qui?* Allons donc! dans ces malheureux temps-ci, un prince de Montbar qui se respecte vit dans ses terres six mois de l'année, voyage pendant deux mois et habite le reste du temps l'hôtel de Montbar. »

Me voilà donc oisif, sans carrière, sans avenir maintenant! Savez-vous qui m'a achevé? C'est mon vieil oncle, qui ne tarissait pas sur les bonnes parties que faisaient les grands seigneurs d'autrefois en allant à la Galiote ou aux Porcherons, déguisés en *manants*.

« C'était charmant, — me disait-il; — nous quittions notre poudre et notre épée pour endosser le bouracan du dernier gredin, nous trouvions aux Porcherons de fraîches petites commères que nous soufflions à leurs rustauds; même quelquefois il fallait faire le coup de poing; on *tapageait*, on se grisait, on s'encanaillait; c'était charmant. Après avoir été Jean-Pierre ou Jean-Louis, nous redevenions M. le duc, M. le marquis, et, après avoir chiffonné le jupon d'une grisette, nous chiffonnions la jupe d'une duchesse. Ces contrastes étaient délicieux... »

— Eh bien! — reprit le prince de plus en plus animé, — que voulez-vous que devienne un enfant de dix-huit ans, élevé ainsi et maître d'une grande fortune, seul, sans guide, oisif, et ne comprenant malheureusement que trop l'espèce de charme bizarre, ignoble, stupide, soit, mais réel, du contraste de ces deux existences si extrêmes, l'une tout en haut de l'échelle sociale... l'autre tout en bas?

Eh! mon Dieu! il finit par se livrer à cette espèce de passion comme d'autres se livrent à la passion du jeu, et c'est ce que j'ai fait, car dans ces contrastes j'ai retrouvé les équivalents de ces alternatives de perte ou de gain qui sont la vie du joueur. Hier, de l'or; aujourd'hui, la misère...

Ainsi de ma passion à moi! je sortais d'un bouge infect, peuplé de gens patibulaires, avec lesquels je m'étais enivré, et je rentrais chez moi, dans mon hôtel, où m'attendaient de vieux serviteurs respectueux.

La nuit... de malheureuses filles en haillons m'avaient tutoyé... je leur *avais plu*, et le soir dans le monde, ma maîtresse, noble, jeune, charmante, parée de diamants et de fleurs, me disait aussi *toi* bien bas, à l'abri de son bouquet.

Enfin, que vous dirai-je? au milieu de cette fête splendide, où j'étais venu en brillant équipage, au milieu de ce bal où se pressait la plus élégante aristocratie de l'Europe, je pensais : Moi qui suis ici, parmi mes pairs, j'étais hier, à cette heure, mes vêtements boueux, attablé dans un affreux repaire avec des chiffonniers et le rebut des filles des rues.

Eh bien! monsieur, dites que cette passion est absurde, ignoble, dépravée, dégradante, soit... mais au moins avouez que, sans l'excuser, on peut la comprendre, l'admettre, comme la passion du jeu...

Eh! monsieur, si j'avais le goût de la crapule... pour la crapule... j'y passerais ma vie.

Et le prince s'interrompit un moment, tant son émotion était grande.

LXXIX

Conseils de M. le marquis au prince de Montbar. — Il lui remet les preuves de l'innocence de la mère de Régina.

Je le confesse, au mépris que m'avait d'abord inspiré la bassesse des goûts de M. de Montbar, succéda un redoublement de commisération; je n'excusai pas cette bizarre dépravation; mais, ainsi qu'il le disait, je la compris, je compris même, si hideuse qu'elle fût, l'espèce de poésie particulière à de pareils contrastes; je sentis l'attrait que ces alternatives devaient offrir à un homme dès longtemps blasé, quoique jeune, sur les distractions creuses, monotones, d'une opulente oisiveté.

Je me félicitai doublement alors d'avoir pu me ménager cet entretien avec le prince; j'augurai mieux de son avenir, car cette dépravation passée, dont il semblait rougir, n'annonçait pas, ainsi qu'il le disait énergiquement lui-même, *le goût de la crapule pour la crapule*... Au moins dans ces accès de dégradation, il y avait *un profond sentiment de comparaison*, sentiment jusqu'alors faussé, vicié, mais qui, cependant, contenait le germe d'une pensée qui, dans son application, pouvait être généreuse et féconde.

— Et n'allez pas me dire, monsieur, — reprit le prince, après un moment de silence causé par sa profonde émotion, — n'allez pas me dire que cette passion de contrastes dont je vous parle exclut l'amour... non.., pas plus que la passion du jeu n'exclut l'amour... Les joueurs forcenés ne sont-ils pas souvent aussi passionnément amoureux?... Vous m'accabiez parce que vous m'avez vu écrire un nom doublement sacré pour moi, je le sais, sur la table d'un cabaret... Savez-vous seulement quelle était alors ma pensée?

— Oui, je le sais maintenant, — m'écriai-je, de plus en plus touché de la franchise des aveux du prince. — Dès que vous aviez pris les vêtements, l'apparence, le langage et jusqu'aux vices de ces malheureux que l'ignorance et la pauvreté dépravent, vous vous plaisiez, par une bizarre fantaisie, à vous croire l'un d'eux. Et pendant cette aberration, complétée souvent par l'ivresse, vous éprouviez le même vertige d'étourdissant bonheur qu'aurait éprouvé l'un des misérables au milieu desquels vous



« — Voici, monsieur... les preuves irrécusables de l'innocence de Mme de Montbar... » (P. 1056.)

étiez attablé, s'il s'était dit : J'aime et je suis aimé de la plus belle, la plus noble jeune fille qui soit au monde.

— C'est vrai, souvent j'ai éprouvé cela, — me dit le prince, de plus en plus surpris.

— Et plus tard, — repris-je, — lorsque cette noble et charmante jeune fille, qui vous aimait avec idolâtrie, est devenue votre femme... toujours poussé par cet étrange besoin de contrastes, vous avez été

porter, au milieu des misères et des dégradations de toute sorte, votre bonheur caché, de même que l'homme du conte oriental cachait sous ses haillons un diamant qui eût payé la rançon d'un roi!

— C'est encore vrai, — s'écria le prince, dont l'étonnement allait croissant, mais dont l'irritation amère semblait diminuer à chaque instant. — Comment avez-vous ainsi presque deviné mes impressions? Encore une fois, monsieur, je vous le demande, non plus avec menaces... mais presque comme une prière, quel intérêt singulier vous amène auprès de moi? Enfin, qui êtes-vous?

— Mon nom... vous ne le saurez jamais... monsieur.

— Jamais?

— Quoi que vous fassiez...

— C'est ce que nous verrons, — s'écria le prince.

— Vous le verrez... monsieur... Quant au motif qui m'amène auprès de vous, j'oserais presque dire que tout à l'heure... j'étais un juge...

— Un juge!

— Mais maintenant, croyez-moi, monsieur, — ajoutai-je d'une voix pénétrée, — c'est un ami... permettez-moi ce mot... un ami sincère qui vous parle... et bientôt des *faits* vous prouveront que je dis vrai.

— Un juge?... un ami? — reprit le prince; — mais continuez, monsieur, continuez. Ce qui m'arrive est si étrange... je sens que malgré moi votre parole me domine, m'impose tellement, que je ne peux plus m'étonner de rien... même d'avoir dans ce bal immonde trouvé en vous d'abord un grossier ivrogne, puis un homme du monde, aux manières parfaites, qui m'a défendu avec autant de courage que de générosité... puis un juge... puis enfin un ami... dites-vous... Continuez, monsieur; ce qui s'est passé, ce qui se passe entre nous est si en dehors du cours ordinaire de la vie, que je me résigne à tout entendre... à tout supporter... Juge, ami, ennemi... qui que vous soyez, monsieur, je vous écouterai jusqu'au bout; peut-être le jour rompra-t-il l'espèce de charme sous lequel je me débats en vain pendant cette nuit maudite. Alors, monsieur... nous retomberons dans la vie réelle... Et vous aurez de grands comptes à me rendre!! mais jusque-là, je m'abandonne aveuglément à tous les hasards de cette rencontre inouïe... Ah! c'est une étrange aventure de bal masqué que la nôtre, monsieur!!

— Dites une rencontre heureuse, monsieur; oui, elle le sera pour vous, si vous ne résistez pas à l'instinct qui vous porte à m'écouter, à me croire; car, de ce moment, votre destinée peut changer : devenir aussi belle, aussi élevée, qu'elle a été jusqu'ici stérile, ennuyée, malheu-

reuse... Ce passé même... si dégradant, dont vous rougissez à cette heure, aura son influence utile...

— Que voulez-vous dire?

— Écoutez, monsieur, je comprends cette passion des contrastes, éclose sous l'influence de dangereux enseignements, développée au sein d'une vie oisive... Vous dites vrai : cette passion, on doit l'admettre comme on admet celle du jeu; mais aussi, on doit la blâmer encore plus sévèrement... que la passion du jeu.

— Plus sévèrement? pourquoi?

— Un joueur ne saurait être qu'un joueur. Que peut-il demander au jeu? Les détestables émotions du gain ou de la perte. Rien de plus... Tandis que votre passion, monsieur, pouvait avoir... aura peut-être pour vous les conséquences les plus dignes, les plus utiles...

— Les plus dignes, les plus utiles? Expliquez-vous, de grâce...

— Voyons, monsieur; au lieu d'aller, par un raffinement d'homme blasé, porter dans un bouge vos souvenirs de grand seigneur, et dans votre hôtel vos souvenirs de taverne... cela pour le stérile plaisir du contraste... pourquoi n'avez-vous pas affronté ces lieux infâmes dans un but honorable?

— Et dans lequel, monsieur?

— Dans celui d'étudier par vous-même ces plaies hideuses nées forcément de l'ignorance et de la misère, ces plaies, qu'il vous appartenait, à vous, riche et heureux du monde, de connaître, afin d'employer à les guérir les forces immenses dont vous disposez!

— C'est vrai, — murmura le prince. — Cette idée est grande...

— Oh! alors, chacune de vos excursions dans ces repaires devenait un acte de mâle vertu, de haute moralité; arracher à la pauvreté, au vice, à la débauche, au crime, quelques-unes des malheureuses créatures déshéritées que vous rencontriez dans ces repaires, c'était faire un bel usage de votre intelligence et de votre fortune... Vous aimez les contrastes, monsieur, votre passion eût été satisfaite. Seulement, au lieu de la cacher avec honte, vous l'auriez cachée avec orgueil comme vous cachez vos actions généreuses.

— Monsieur, — reprit le prince d'une voix adoucie et pénétrée, — vous m'aviez dit que vous étiez mon ami. Maintenant je vous crois... et, quoi qu'il advienne de notre rencontre, j'honorerai toujours dans ma pensée l'homme loyal qui a bien voulu me faire entendre ce langage sévère.

— Je vous parle ainsi, monsieur, certain d'être compris et de vous être utile. Ce n'est pas, croyez-le, pour le vain plaisir de moraliser... Je

vous ai soumis cette idée, parce que cette idée réalisée peut vous être d'un secours pratique pour sortir de votre cruelle position...

— Je vous en prie, expliquez-vous, monsieur.

— Votre intérêt exige que je vous expose votre situation sans ménagements. Vous avez perdu, par votre faute, l'affection si vive, si dévouée, de Mme de Montbar.

— Il n'est que trop vrai, — me dit le prince avec un profond soupir.

— Vous aimez cependant encore votre femme avec idolâtrie.

— Oui... avec idolâtrie... monsieur... avec idolâtrie...

Et il me sembla que des larmes altéraient la voix du prince.

— Mme de Montbar, vous devez le savoir, monsieur, est incapable d'une trahison; jamais elle ne descendra à vous tromper. Mais un jour viendra, et il est proche, où elle vous dira : « Vous avez tué l'amour que j'avais pour vous... depuis longtemps je ne vous aime plus, je n'ai, jusqu'ici, aucun reproche à me faire; mais la vie m'est désormais impossible avec vous. Séparons-nous donc sans éclat, sans scandale, et reprenons chacun notre liberté. »

— Ce langage, elle me l'a tenu à peu près hier, — dit le prince avec une rage concentrée, — mais demain aussi... je tuerai celui qui m'a ravi le cœur de ma femme. Je serai ridicule aux yeux des gens de *bonne compagnie*... je le sais... mais il y a trop longtemps que cette lâche appréhension me fait dévorer ma jalousie... La vengeance me sauvera du ridicule.

— Stérile vengeance, monsieur! Si elle s'accomplit, elle changera en haine incurable l'estime que Mme de Montbar peut avoir conservée pour vous.

— Eh bien! elle et moi nous serons malheureux; j'aime mieux cela que la vue de son bonheur insolent.

— Ne vaudrait-il pas mieux être heureux... elle et vous?

— Que voulez-vous dire?

— Afin de vous montrer, monsieur, de quelle importance est notre entretien, afin de vous donner, en un mot, une confiance absolue dans mes paroles... une dernière question : Savez-vous de quel prix serait pour Mme de Montbar la preuve matérielle, irrécusable, de l'innocence de sa mère?

— Pour une telle preuve, — s'écria le prince, — Mme de Montbar donnerait la moitié de sa vie.

— Eh bien! monsieur, ces preuves... je les possède...

— Vous?

— Je les ai là!... sur moi!

— Vous? — répéta le prince avec une stupeur croissante.

— Ces preuves, je les ai là, dans ce portefeuille... Maintenant, monsieur, supposez que ces preuves... je les mette entre vos mains.

— Ces preuves? entre mes mains... — dit le prince, et il semblait ne pas croire à ce qu'il entendait.

— Oui, — lui dis-je, — entre vos mains; supposez ensuite qu'armé de cette réhabilitation d'un si grand prix pour Mme de Montbar, vous rentriez tout à l'heure à votre hôtel; demain matin vous faites demander à Mme de Montbar à quelle heure elle peut vous recevoir.

— C'est un rêve, — murmurait le prince étourdi, — c'est un rêve!

— Vous pouvez le réaliser, monsieur. Je poursuis ma supposition : vous vous présentez chez Mme de Montbar, et vous lui dites à peu près ceci... ou beaucoup mieux, j'en suis certain : « Madame, je sais le prix que vous attachez à la réhabilitation de la mémoire de votre mère; cette réhabilitation, la voici (et vous remettez à Mme de Montbar le portefeuille que je vous ai confié). En vous donnant, madame, les moyens de prouver l'innocence de votre mère, je n'atténue en rien mes torts passés envers vous; ils sont grands, je le reconnais; impardonnables... je le crains, car vous n'en connaissez pas la nature; vous avez surpris mes absences nocturnes, vous avez cru qu'il s'agissait de quelque infidélité; non, madame, c'était pis encore, puisque je n'ai pas même osé tenter de me justifier... loin de là, j'ai accueilli vos reproches touchants avec hauteur et dédain... Ce que je n'ai pas osé vous avouer alors, de crainte de m'aliéner votre affection... je puis vous le dire aujourd'hui... Malheureusement je n'ai plus rien à perdre... » — Et alors, monsieur, vous racontez franchement à Mme de Montbar, comme vous me l'avez raconté à moi-même, par quelle fatalité vous avez été poussé à cette étrange passion des contrastes. Mme de Montbar vous plaindra, vous estimera, monsieur, parce que, dans cet aveu, vous aurez été sincère et digne.

— Cet aveu... à elle... et maintenant, — répondit le prince en réfléchissant.

— C'est, je crois, monsieur, votre seule chance de salut... Après cet aveu... vous lui dites...

Puis m'interrompant, de peur de blesser l'amour-propre de M. de Montbar, je repris cordialement :

— Excusez-moi, de grâce, monsieur, si je parais ainsi vous dicter votre conduite et jusqu'à vos paroles... mais...

— Continuez... continuez, je vous en conjure, — me dit le prince avec une résignation qui me navra; — ma cause serait gagnée... si je sentais, si je parlais comme vous!

— Cette modestie même prouve que sentiment et langage, tout cela est en vous, monsieur; je continue donc, puisque vous le permettez...

— Je vous en supplie.

— Vous dites donc à Mme de Montbar : — « Après une telle confidence, madame, je n'ai plus aucune espérance à attendre; j'ai perdu votre affection, j'ai dû la perdre; une fausse honte, un mauvais orgueil m'a d'abord fait vous cacher les souffrances que vos froideurs m'ont causées; car je vous ai toujours aimée... je vous aime toujours profondément, madame; c'est une des fatalités de ma position, il m'est peut-être permis de vous faire cet aveu... à cette heure que nous sommes sur le point de nous séparer; aussi, à quoi bon vous rappeler mes vaines et tardives tentatives pour reconquérir votre amour? Celui que vous aimez est digne de cet amour, madame... »

— Il n'est que trop vrai, — murmura le prince avec un accablement douloureux. — Ah! elle ne l'eût pas aimé... sans cela!

— Ne vous désespérez pas d'un pareil choix, monsieur, — dis-je au prince, — un sentiment élevé sauvegarde une âme généreuse... et d'elle on peut tout attendre... même un sacrifice héroïque.

— Quoi! — s'écria le prince... — vous espérez...

— On doit tout espérer, monsieur, d'un aussi noble cœur que celui de Mme de Montbar; vous lui disiez donc : — « En vain j'ai voulu, madame, sortir de mon oisiveté passée... quelques mots bienveillants de vous m'eussent fait persévérer dans cette voie... mais je ne méritais plus même votre intérêt... vous voyant insensible à ces résolutions meilleures, je suis retombé dans mes tristes habitudes, j'ai cherché dans de nouveaux égarements l'oubli de bien cruels chagrins. Ce ne sont pas, madame, des reproches que je vous adresse... ce sont d'amers regrets que je vous exprime... Un mot encore... Je n'ai, je le sais, aucun droit à la faveur que j'ose implorer de vous... Ne voyez dans cette demande qu'une de ces folles espérances comme en ont ceux qui, roulant à l'abîme, font des efforts insensés pour ne pas mourir. Enfin... si vous vouliez, madame, vous si bonne, si généreuse... si vous vouliez me laisser tenter une dernière fois... de regagner ce cœur que j'ai perdu! »

— Oh! je vous comprends... je vous comprends, — s'écria le prince attendri et semblant saisi d'un espoir ineffable. — Oui... je connais Régina, cette résignation la touchera. — « Pour regagner votre cœur, Régina, lui dirai-je, — poursuivit le prince comme s'il se fût adressé à sa femme, — pour regagner votre cœur, que ferai-je? je l'ignore encore... mais je vous aime tant, Régina, qu'il me semble que je trouverai le moyen de vous persuader; tout ce que je vous demande... c'est de me laisser vous

aimer... c'est de vous laisser convaincre. Ne vous occupez pas de moi davantage pour cela... Vivez votre vie accoutumée. Oh! je ne serai pas importun, allez... Seulement, par pitié, ne vous séparez pas encore de moi... assignez-moi un terme... jusque-là, laissez-moi tenter... laissez-moi espérer. »

— Bien! bien! — dis-je au prince. — Il est impossible que Mme de Montbar résiste à ce langage si touchant, si résigné.

« — Ne vous engagez à rien envers moi, Régina, — lui dirai-je, poursuivit le prince, — dites-moi seulement ? *Georges, faites que je vous aime comme autrefois... A force de soins, de dévouement, d'amour... que sais-je?... faites-moi oublier une affection qui m'a consolée des chagrins que vous m'avez causés, et je l'oublierai... et je vous aimerai comme par le passé.* Voilà la grâce suprême que j'implore, Régina. Avec cette promesse de vous... de vous si loyale, si vraie, tout me sera possible... votre cœur me reviendra... Si pourtant mes tentatives sont vaines... si, après cette dernière épreuve, votre amour reste à jamais perdu pour moi... Eh bien! Régina, mon sort s'accomplira... mais au moins vous aurez été bonne, généreuse... et cette dernière pensée me consolera dans mon affreux malheur... »

— Ah! monsieur, — dis-je au prince, — croyez-moi, un pareil langage, et tout ce que le génie de l'amour vous inspirera, réveilleront dans le cœur de Mme de Montbar les souvenirs toujours si puissants d'un premier attachement...

— Je le désire si ardemment... que je finis par l'espérer... — reprit le prince; — mais comme cette dernière illusion peut m'être ravie... — « Encore un mot, dirai-je à Régina, le dernier... Quoi que vous décidiez, madame, dès ce moment vous êtes libre... ce soir ou demain vous me ferez connaître votre résolution. Si vous me refusez, je confierai à votre délicatesse le soin d'éviter tout ce qui, dans notre séparation, ferait éclat ou scandale... Demain je pars pour l'Italie... vous ne me reverrez jamais. »

— Allons, courage, monsieur, — dis-je au prince, — espérez tout d'une conduite si noble, si généreuse...

— Oh! vous serez mon sauveur, je le sens, — me dit le prince avec un accent de gratitude profonde; — mais comment ai-je mérité, mon Dieu! que vous daigniez venir à moi?

— Vous étiez malheureux, monsieur, et j'ai beaucoup souffert.

A ce moment la voiture s'arrêta.

Jérôme se tourna sur son siége, se pencha vers la glace de devant et me dit :

— Monsieur le marquis, nous voici arrivés, où faut-il vous descendre?

— Tout à l'heure je vous le dirai, — lui ai-je répondu. — Restez là un moment.

— C'est bien, monsieur le marquis.

Je pris dans ma poche le portefeuille dans lequel se trouvaient les lettres en allemand soustraites au tombeau de la mère de Régina, leur traduction, la médaille, le parchemin où se trouvait tracée une couronne royale, et quelques autres pièces, ainsi qu'un résumé clair, succinct, de cette mystérieuse affaire. Et je dis alors au prince :

— Voici, monsieur... les preuves irrécusables de l'innocence de la mère de Mme de Montbar... Un rapide coup d'œil sur la note qui accompagne ces papiers vous démontrera l'évidence, l'authenticité de ces pièces... Un dernier mot, monsieur... En retour du service que je m'estime heureux de vous rendre, je vous demande trois promesses d'honneur.

— Lesquelles, monsieur?

— La première, de remettre demain ces papiers à Mme de Montbar.

— Je vous le promets sur l'honneur, monsieur.

— La seconde, de toujours cacher à Mme de Montbar par suite de quels événements vous êtes possesseur de ces papiers de famille...

— Je vous le promets sur l'honneur, monsieur.

— Enfin, de ne jamais faire la moindre démarche pour savoir qui je suis, et quel intérêt m'a porté à intervenir ainsi dans vos affaires domestiques.

— Je vous le promets sur l'honneur, — reprit le prince après une légère hésitation.

— Voici ces papiers, monsieur, — dis-je au prince.

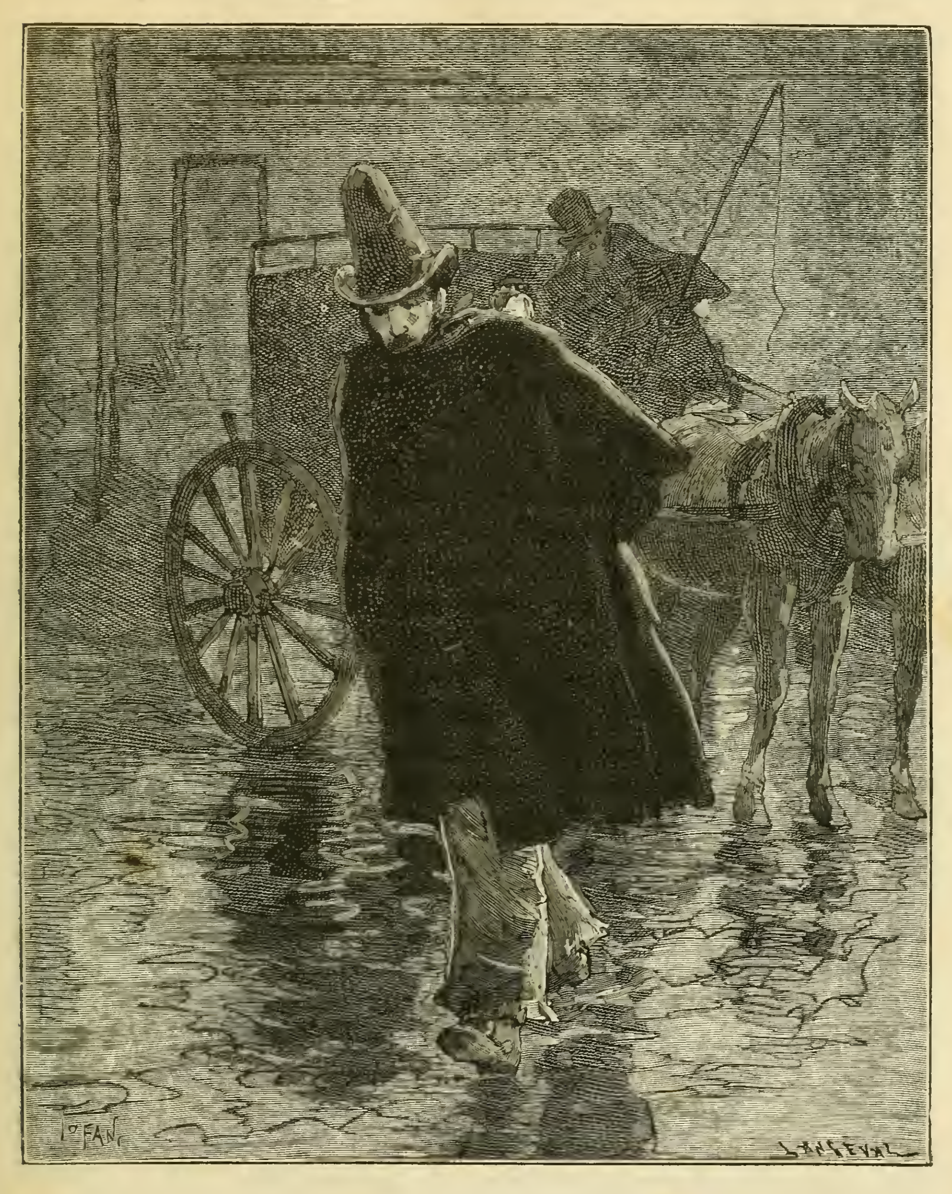
Et je lui remis le portefeuille.

Il le prit d'une main tremblante et ajouta d'un ton pénétré :

— Merci, monsieur... c'est le bonheur de ma vie... peut-être que je vous devrai, car je sais quelle influence la remise de ces papiers peut avoir sur les résolutions de Mme de Montbar envers moi; mais votre voix amie et sévère, la seule qui m'ait jamais parlé un langage si élevé... dois-je l'entendre à cette heure pour la dernière fois?

— Oui, monsieur...

— De grâce, écoutez-moi, — reprit le prince avec une émotion qui me gagna. — Je vais avoir à accomplir une bien grande tâche... et je serai seul... Vous qui avez déjà tant fait pour moi... vous que je ne connais pas... mais qui êtes pour moi... un génie tutélaire, vous enfin dont les conseils auront, quoi qu'il arrive, une action décisive sur ma destinée... m'abandonnerez vous ainsi à tous les hasards, à tous les dangers d'une position aussi difficile que la mienne?



« Le prince descendit de voiture. » (Page 1059.)

— Monsieur...

— Oh! je vous le dis à mon tour, vous êtes ému, je le vois, — s'écria le prince, — aussi vous ne laisserez pas votre ouvrage imparfait... Dans cette voie honorable, glorieuse, mais nouvelle pour moi, que vous venez de me tracer, je ne pourrais sans votre appui marcher que d'un pas mal affermi... et si, malgré ma résolution, je me décourageais, si de nouvelles difficultés s'élevaient, de qui prendre conseil? Il n'est pas un de mes

amis à qui je puisse confier ce qui m'est arrivé pendant cette nuit étrange; à un frère... même... je ne l'avouerais pas. Et vous m'abandonneriez?... Non, non, les hommes comme vous sont généreux et compatissants jusqu'au bout. Oh! n'est-ce pas, n'est-ce pas que je vous verrai encore?...

Et d'avance... je vous le jure sur l'honneur... jamais je ne me permettrai la moindre question sur les causes extraordinaires qui vous ont amené près de moi... mais qu'au moins j'emporte l'assurance de vous revoir...

— Cela est malheureusement pour moi impossible, monsieur.

— Ah! — dit le prince avec un accent de douloureux reproche, — rien ne peut vous toucher.

— Mon émotion vous dit assez, monsieur, quelle peine me cause le refus que je suis forcé de vous faire... Mais si vous le désirez, si vous croyez que, dans un cas grave, mes avis peuvent vous être bons à quelque chose, veuillez m'écrire...

— Vous écrire! — s'écria le prince, — et à quelle adresse?

— *A Paris, poste restante*..., mettez vos lettres au nom de... de... *M. Pierre*, je suppose, et je vous répondrai...

— Vous habitez donc Paris? — dit le prince de Montbar au marquis inconnu.

— Quelque lieu que j'habite, monsieur... vos lettres ainsi adressées... me parviendront. J'enverrai au bureau de poste tous les cinq ou six jours; voilà tout ce que je peux vous promettre, monsieur.

— Ah! vous êtes impitoyable!... — s'écria le prince; puis il reprit : — Pardon, monsieur, pardon... de ce mot qui vous dit mon chagrin... Pardon aussi de tout ce qui a pu vous choquer dans notre entretien; mais vous ferez la part de la singularité de notre rencontre... Je n'insisterai pas, monsieur; je n'ai pas l'honneur de vous connaître; je n'ai aucun droit à l'inexplicable intérêt que vous m'avez témoigné... Ce que vous avez bien voulu faire pour moi m'impose une éternelle reconnaissance. Tout ce que je regrette, et amèrement, je vous le jure, c'est que vous ne puissiez pas accepter l'offre de mon inaltérable amitié... j'en serais digne pourtant... croyez-moi.

Et comme je ne répondais rien au prince, qui s'était interrompu une seconde, dans l'espoir peut-être que j'accepterais *son amitié*, il reprit tristement :

— Pardon encore... pour ce dernier regret... mais du moins... votre main, monsieur... votre loyale main... qu'il me soit permis de la serrer pour la première... et pour la dernière fois.

Et ma main répondit à la cordiale étreinte du prince...

. . . .

Exprimer ce qu'à ce moment je ressentis de bonheur glorieux, ineffable, est impossible... moi, pauvre valet de ce prince... l'avoir amené là... par le seul ascendant d'une âme honnête, droite et aimant le bien.

Je l'avoue : pour la première fois de ma vie, je ressentis de l'orgueil, et je me dis : — Oh! merci à vous, Claude Gérard, mon ami, mon maître... Merci à vous, dont les enseignements, les exemples, ont épuré mon cœur et m'ont donné quelque force d'âme.

. . . .

— Maintenant, monsieur, — dis-je au prince, — adieu... courage... et persévérance.

— Adieu, monsieur... — me dit-il, — et dans le cas où j'aurais à vous écrire?

— Veuillez adresser votre lettre à M. Pierre, à Paris, poste restante.

— Et vous me répondrez, n'est-ce pas? au moins cela, je vous en conjure.

— Je vous répondrai avec empressement... avec bonheur, monsieur, soyez-en certain.

— Adieu donc, monsieur, puisqu'il le faut... et pour toujours, adieu.

Puis, baissant la glace, il dit à Jérôme :

— Cocher... ouvrez-moi.

— Vous voulez descendre ici? — lui dis-je.

— Oui, il me semble que l'air... et un peu de marche me feront du bien... Adieu donc, monsieur; encore votre main.

Et après une dernière et affectueuse étreinte, le prince descendit de voiture, enveloppé de son manteau, et s'éloigna.

Je supposai avec raison qu'il se rendait *rue du Dauphin*, pour quitter son déguisement.

— Eh bien! — me dit Jérôme, — êtes-vous content de votre nuit? dites-moi un peu ça, *monsieur le marquis?*

— Je suis content... non comme un *marquis*, mais comme un *roi*, mon brave Jérôme, — lui dis-je. — Maintenant, allons chez vous le plus vite possible; il faut que j'aie le temps d'ôter mon déguisement, il se fait tard.

— Bientôt trois heures du matin, — me dit Jérôme, après avoir consulté sa montre, et, remontant sur son siège, il me conduisit rapidement chez lui.

Ce matin, à cinq heures... (il y a trois heures de cela, au moment où j'écris ces lignes), je suis rentré à l'hôtel de Montbar, après avoir, pour

plus de prudence, recommandé à Jérôme de me garder un secret absolu. Si jamais qui que ce fût s'informait auprès de lui du *pierrot* qui avait conduit, il devait répondre que c'était un *marquis* dont il voulait cacher le nom.

J'ai regagné ma chambre sans rencontrer personne, et je termine le récit de cette nuit singulière.

Je crois, en mon âme et conscience, avoir justement agi.

Ou le prince parviendra à regagner le cœur de sa femme, et alors Régina sera heureuse selon les lois du monde... et sa position ne sera pas faussée...

Ou Régina ne consentira pas à l'épreuve que lui proposera le prince... et l'amour qu'elle a pour Just l'emportera...

Alors encore, Régina sera heureuse, car si j'ai maintenant foi dans la noble résolution de M. de Montbar, j'ai une foi non moins égale dans l'amour et dans le caractère de Just...

Ou bien enfin, Régina ayant consenti à l'épreuve, les tentatives du prince pour regagner l'affection de sa femme seront impuissantes, et l'amour de Just continuera de remplir le cœur de Régina... Alors encore le bonheur de Régina est assuré.

Maintenant, le prince suivra-t-il mes conseils? Une fois hors de ma présence, le charme sous lequel je l'ai tenu sera-t-il rompu? Je l'ignore... Ce soir je le saurai; mais, quoi qu'il arrive... j'ai la parole de M. de Montbar, et j'y puis compter; Régina aura du moins aujourd'hui la preuve de l'innocence de sa mère, et ce jour sera un bien beau jour pour elle.

Oh! qu'il me tarde d'être à ce soir... pour connaître les événements de cette journée si décisive dans la vie de Régina.

LXXX

Entrevue du prince et de la princesse de Montbar.
Lettre au baron de Noirlieu. — Un cocher formaliste. — L'innocence de la mère de Régina est reconnue. — Réconciliation.

17 février 18...

Il est minuit... me voici seul... cette journée est achevée.

Rassemblons bien mes souvenirs.

Je suis descendu à huit heures pour *faire l'appartement* de ma maîtresse ; vers les neuf heures, Mlle Juliette est venue me trouver dans le parloir et m'a dit :

— Bonjour, monsieur Martin ; vous prendrez garde de faire du bruit dans la galerie des tableaux.

— Est-ce que madame la princesse est indisposée ?

— Un peu... elle a été toute la nuit d'une agitation extraordinaire... elle avait les nerfs si agacés... qu'elle m'a sonnée deux fois pour lui préparer de l'eau de fleur d'oranger...

— Hier, pourtant, madame ne paraissait pas souffrante.

— Elle n'était pas très bien... elle a passé une partie de la soirée à écrire... et quand elle s'est couchée, elle avait l'air bien abattu. Tenez, Martin, — ajouta tout bas Juliette d'un air mystérieux, — voulez-vous que je vous dise ?

— Eh bien ?

— Il se passe dans la maison quelque chose...

— Quoi donc ?

— Je n'en sais rien... — mais je suis sûre que je ne me trompe pas, et qu'il y a quelque anguille sous roche.

— Mais qui peut vous faire supposer cela ?

— Quand ce ne serait que ce que vient de me dire le vieux Louis ! Le prince a fait demander à madame si elle pouvait le recevoir ce matin ; voilà, depuis bien longtemps, la première fois que monsieur viendra chez madame le matin... et puis... la tristesse de madame... ses nerfs agacés... Je vous dis, Martin, qu'il y a quelque chose.

Le prince suit mes conseils, ai-je pensé, curieux de voir ainsi se dérouler peu à peu devant moi les événements que j'avais, pour ainsi dire, préparés pendant la nuit.

— Enfin, — dis-je à Juliette, — s'il y a du nouveau, nous verrons bien...

— Nous serons pour cela aux premières loges... Tout ce que je désire, c'est qu'il n'y ait rien de fâcheux pour madame; elle est si bonne !... Enfin, — me dit Mlle Juliette en se retirant, — faites toujours le moins de bruit possible dans la galerie de tableaux.

— Soyez tranquille, mademoiselle.

. . . .

A onze heures et demie, la princesse m'a sonné.

Elle n'était pas en robe de chambre, comme à l'ordinaire, mais habillée. Elle portait une robe noire montante, qui faisait ressortir encore l'excessive pâleur de son visage abattu. Elle paraissait très préoccupée, très inquiète ; elle m'a dit :

— M. de Montbar viendra tout à l'heure chez moi... Excepté pour lui, je n'y suis pour personne, absolument pour personne. Vous entendez?

— Oui, madame la princesse.

Et comme je me retirais, elle a ajouté :

— Restez dans le salon d'attente pour veiller à cet ordre, et être là si j'ai besoin de vous

— Oui, madame la princesse.

Et je me suis éloigné.

J'avais à peine laissé retomber les portières, que j'entendis Régina s'écrier en se parlant à elle-même :

— Au moins tout va se décider... aujourd'hui.

. . . .

D'après l'ordre de ma maîtresse, je suis resté dans le salon, au lieu de monter m'habiller de noir comme d'habitude, et quitter la veste de coutil rayé et le grand tablier blanc à bavolet triangulaire, que je porte pour mon service du matin.

Je me rappelle cette particularité puérile, parce qu'elle a été cause d'une observation que m'a adressée le prince, observation singulière dans la disposition d'esprit où il devait se trouver, mais qui ne m'étonna cependant que médiocrement, sachant sa sévérité pour la *tenue* des gens de sa maison.

A midi moins un quart on a sonné, j'ai ouvert.

C'était le prince...

Il tenait à la main le portefeuille que je lui avais remis pendant la

nuit... Le prince était, comme Régina, d'une pâleur extrême; il me fut facile de lire sur son visage la violence des émotions dont il devait être agité.

— Mme de Montbar est chez elle? — me dit-il avec un accent plus affirmatif qu'interrogatif; puis jetant les yeux sur mon malheureux tablier, il me dit sévèrement : — Il est incroyable qu'à cette heure vous soyez encore en tablier dans le salon de Mme de Montbar...

— Prince... c'est que... madame...

— Il suffit... pas de raisons, allez vous habiller convenablement, — me dit le prince avec hauteur en m'interrompant. Puis il ajouta : — Mme de Montbar est chez elle?

— Oui, prince...

Et il entra précipitamment dans le premier salon, dont il ferma la porte.

J'ai eu tort de m'étonner de ce que le prince, au moment d'avoir avec sa femme un entretien de la dernière importance, eût pensé à remarquer l'*inconvenance* de mon costume, car, je puis le dire, presque aussi intéressé que lui dans l'entretien qu'il allait avoir avec la princesse, je n'ai pu résister au singulier plaisir de m'appesantir sur cette idée :

— Quel étonnement pour le prince, — ai-je pensé, — s'il savait que ce pauvre valet, auquel il vient de parler avec une si dédaigneuse dureté, est ce même homme à qui ce matin, à trois heures, il demandait presque comme une grâce de lui serrer la main, et auquel il exprimait si amèrement sont regret de ne pouvoir nouer avec lui une inaltérable amitié!...

Je l'avoue, la joie puérile que m'a causée cette singularité m'a distrait un moment des graves intérêts auxquels j'avais tant de part; mais bientôt, ramené à des pensées plus sérieuses, j'ai écouté *moralement*, si cela peut se dire, ce qui se passait dans le parloir entre le prince et sa femme, car matériellement je ne pouvais rien entendre; toute tentative à ce sujet eût été imprudente... Et d'ailleurs... à quoi bon... ne savais-je pas le sujet... presque les termes de cet entretien?

J'étais là, me disant : A ce moment sans doute Régina doit parcourir ces lettres que j'ai traduites avec tant de peine; peut-être elle porte ses lèvres à cette petite médaille qui a appartenu à sa mère... peut-être enfin elle lit d'un regard avide le résumé clair et rapide de cette mystérieuse aventure, écrite par moi d'une écriture soigneusement contrefaite. . . .

Je touchais enfin à ce but poursuivi depuis si longtemps. Malgré moi une sorte de rapide hallucination me présentait toutes les phases de mon amour, depuis ma première entrevue avec Régina dans la forêt de Chantilly... jusqu'à aujourd'hui; en résumant ainsi l'active influence qu'il

m'avait été donné d'exercer sur la vie de cette belle jeune femme, si hautement placée, j'ai songé avec une sorte de frayeur que ces joies si pures que je goûte à cette heure, j'avais été sur le point, dans ma sauvage ardeur sensuelle, de les sacrifier à une violence infâme qui m'eût conduit à l'ignominie ou au suicide.

Mais combien j'ai eu à lutter, à souffrir... combien, hélas! j'aurai à souffrir encore!... car j'aime toujours Régina... je l'aime plus passionnément que jamais. Oh! cet amour ne finira qu'avec ma vie...

Soudain la sonnette de la princesse a violemment retenti; j'ai couru au parloir. Au moment où j'allais y entrer, j'ai entendu ces mots dits par Régina à son mari avec entraînement :

— Ah! Georges, le dévouement de ma vie tout entière ne m'acquittera jamais envers vous!

J'ai craint, en entrant aussitôt, de laisser deviner mon émotion, car ces paroles de Régina, ou plutôt le sentiment d'ineffable reconnaissance qu'elles exprimaient, n'était-ce pas au vengeur de la mémoire de sa mère, et par conséquent à moi... qu'elles s'adressaient? Je suis donc resté une seconde derrière les rideaux des portières; puis, les soulevant à demi :

— Madame la princesse a sonné?

— Oui... attendez... — m'a-t-elle dit vivement, en ployant en hâte une lettre qu'elle venait d'écrire. Les joues de Régina étaient colorées, ses yeux, humides de larmes, brillaient d'une joie radieuse.

Le prince, debout devant la cheminée, et extrêmement pâle, se trouvait sous l'empire d'une émotion telle, que je remarquai le tremblement involontaire dont toute sa personne était agitée; pourtant, malgré ces tressaillements, malgré cette pâleur, un bonheur contenu se lisait sur ses traits... Il espérait... sans doute.

Régina, finissant de cacheter une lettre qu'elle venait d'écrire, m'a dit d'une voix pour ainsi dire palpitante de joie :

— Cette lettre... chez mon père... à l'instant et *à lui-même*, entendez-vous? *à lui-même*. Ma voiture est attelée... prenez-la... pour être plus tôt arrivé... Ne perdez pas une minute... pas une seconde...

— Je ferai observer à madame la princesse...

— Quoi? — me dit-elle impatiemment.

— Que peut-être M. Melchior ne voudra pas me laisser arriver jusqu'à M. le baron...

— C'est vrai, — dit Régina, en se retournant vers son mari; — vous le voyez bien, il vaut mieux que j'y aille moi-même. Faites vite avancer ma voiture, — me dit-elle.

— Je vous assure, — dit le prince, — que, dans l'état de faiblesse



« — Partez vite, Martin, et faites tout votre possible. » (Page 1066.)

où est votre père, votre présence inattendue, et surtout... *dans cette circonstance,* — ajouta-t-il en appuyant sur ce mot, — peut lui causer la plus dangereuse révolution. Votre lettre, au contraire, le préparera à votre visite... et cela vaudra infiniment mieux pour lui... croyez-moi.

— Vous avez peut-être raison... Mais pourtant si Melchior, et vous connaissez cet homme, ne veut pas laisser arriver Martin auprès de mon père ?

— J'irais bien moi-même, dit le prince en réfléchissant, — mais l'inconvénient serait le même... Je m'y résoudrai pourtant si votre lettre ne peut être remise entre les mains de votre père. Mais il me paraît impossible qu'elle ne le soit pas. — Puis, s'adressant à moi, M. de Montbar me dit impérativement : — *Il faut* que vous remettiez cette lettre entre les mains de M. de Noirlieu, entendez-vous ? — *il le faut*...

— Prince... je tâcherai, — dis-je humblement.

— Il ne s'agit pas de tâcher, — reprit le prince avec hauteur. — il faut que cela soit. Vous insisterez auprès de Melchior ; vous exigerez, en lui disant que vous avez l'ordre de Mme de Montbar... et à moins que vous ne soyez d'une maladresse sans pareille...

— Prince... ce ne sera pas ma faute si je ne...

— Assez... — me dit durement M. de Montbar.

— Partez vite, Martin, et faites tout votre possible, — m'a dit la princesse avec bonté, trouvant sans doute le prince bien sévère pour moi ; — d'une façon ou d'une autre, revenez ici en toute hâte. Et je vous l'ai dit, prenez ma voiture

— Oui, madame la princesse.

— Et montez-y *convenablement*, — ajouta le prince.

Et comme je le regardais, ébahi de cette recommandation, il haussa les épaules et me tourna le dos.

A peine étais-je sorti du parloir, que j'entendis M. de Montbar dire à Régina, en parlant évidemment de moi :

— Mais il est stupide !

— Ce n'est pas un aigle... mais il est probe et zélé, — a répondu ma maîtresse.

La dureté du prince à mon égard n'avait pas été au delà des bornes d'une de ces réprimandes, un peu trop sévères peut-être, que l'on adresse journellement à mes pareils ; mais le cœur de l'homme est ainsi fait, ou plutôt l'habitude de la réflexion et de l'observation était portée chez moi à un tel point, que j'eus d'abord un vif ressentiment des hautaines paroles de M. de Montbar ; bien plus, d'un point de départ aussi puérile en apparence, j'arrivai d'induction en induction à me demander si le prince était vraiment digne de la généreuse commisération et de l'affectueux intérêt dont je lui avais donné tant de preuves pendant la nuit ; s'il méritait enfin le service immense que je lui avais rendu en lui confiant les papiers de famille qui avaient déjà eu tant d'influence sur ses relations avec la princesse.

Je me demandai cela, non pas parce que M. de Montbar m'avait traité durement et trouvé *stupide*, non pas parce qu'au moment de son

entrevue avec Régina, entrevue capitale pour lui (ceci m'est alors aussi revenu à l'esprit), il avait pu songer à me reprocher rudement *l'inconvenance de mon tablier du matin*, mais parce qu'un homme aussi heureux que me semblait l'être M. de Montbar, après avoir entendu la princesse lui dire que *le dévouement de sa vie entière ne suffirait pas à l'acquitter envers lui*, devait, selon moi, dans un pareil moment, ne trouver, même pour ses serviteurs en faute, que des paroles d'indulgence, de bonté... car ceux-là chez qui le bonheur n'éveille pas de sentiments remplis de mansuétude, ceux-là ne sont pas complètement dignes d'être heureux.

En réfléchissant à ce jugement que je portais sur M. de Montbar, je me demandai encore si, malgré moi, et à mon insu, je n'obéissais pas à un ressentiment d'amour-propre blessé, si ma susceptibilité n'aurait pas été irritée par la dure réprimande du prince.

En vain je me suis interrogé sévèrement à ce sujet : la dureté de M. de Montbar, en tant que symptôme et en m'isolant complètement, m'a laissé une impression mauvaise sur la bonté de son cœur.

. . . .

Toutes ces pensées me sont venues en moins de temps qu'il ne m'en faut pour les écrire. Je descendais de ma chambre où j'étais allé me *vêtir convenablement* (ainsi que disait le prince) pour me rendre chez M. de Noirlieu, lorsque je rencontrai le bon vieux Louis, tout joyeux de la joie que son maître n'avait pas sans doute cachée devant lui; la rencontre venait à propos, car je me trouvais très embarrassé au sujet de la recommandation du prince, qui m'avait dit de *monter convenablement* dans la voiture de sa femme.

— Monsieur Louis, — lui dis-je, — j'ai à vous demander vite un conseil.

— De quoi s'agit-il, mon cher ami?

— Mme la princesse m'envoie chez son père avec une lettre si pressée, si importante, à ce qu'il paraît, que j'ai ordre de prendre la berline de madame. Dois-je monter derrière, à côté du cocher, ou dans la voiture?

— Dedans, mon cher ami, dedans, — me répondit le vieux Louis d'un air capable, — car vous n'êtes pas de livrée, vous êtes chargé d'une commission très importante... C'est comme lorsque le prince m'a envoyé porter la corbeille de mariage chez Mlle de Noirlieu... je suis monté avec le coffret de diamants dans la berline attelée en *gala*. Mais, bien entendu, selon le respect que l'on doit à ses maîtres, je ne me suis assis que sur le *devant* de la berline, tandis que les autres présents suivaient dans le coupé aussi attelé en *gala*... C'est donc dedans, mon cher ami... qu'il faut monter.

— Merci, monsieur Louis.

J'allais courir aux écuries, lorsque le formaliste vieillard me retint par le bras et me dit, en paraissant attacher la plus grande importance à cette recommandation :

— Et surtout, je vous le répète, ne vous asseyez que sur le *devant* de la voiture; sans cela vous prendriez une liberté impardonnable...

— Soyez tranquille, monsieur Louis; maintenant que vous m'avez averti, je suis incapable d'un pareil manque de respect.

J'avais déjà descendu quatre marches, lorsque le vieux Louis me rappela d'un air effaré en s'écriant :

— Martin... écoutez donc?... Ah! mon Dieu, j'avais encore oublié cela...

— Quoi donc, monsieur Louis?

— Et surtout... surtout... recommandez bien à maître Johnson (c'était le premier cocher du prince), recommandez-lui bien, s'il l'oubliait, ce que je ne crois pas, il a servi dans de trop bonnes maisons pour cela, de lever, lorsque vous serez monté, les *persiennes* de la voiture par-dessus les glaces des portières, absolument comme lorsqu'il revient à vide.

— Et pourquoi donc cela, monsieur Louis? — ajoutai-je, curieux de savoir la cause de cette autre coutume d'étiquette, sans doute.

— Parce que, lorsque l'on voit levées les persiennes d'une voiture et qu'il n'y a pas de valet de pied derrière, cela signifie que les maîtres ne sont pas dans le carrosse. Comprenez-vous... l'importance de la chose?

— Certainement, monsieur Louis, et je ne l'oublierai pas, — dis-je en descendant rapidement l'escalier, pendant que, penché sur la rampe et faisant de ses deux mains un porte-voix, Louis me répétait à demi-voix ?

— Et surtout... asseyez-vous sur le *devant*.

— Oui, monsieur Louis, — lui dis-je aussi à demi-voix, et je me dirigeai vers les écuries.

La berline était attelée, les palefreniers veillaient à la tête des chevaux, car M. le premier cocher n'attelait jamais lui-même, et ne montait sur son siège qu'au dernier moment. Du reste, M. Johnson, en véritable cocher anglais, était, ainsi que l'avait prévu le vieux Louis, scrupuleux observateur de l'étiquette; je n'eus besoin de lui faire aucune recommandation, car, apprenant que je montais dans la berline, il ordonna aussitôt à l'un de ses gens d'écurie de lever les persiennes. Ceci fait, l'un des palefreniers lui remit son fouet, l'autre les guides, jusqu'alors repliées

sur l'une des sellettes des harnais, et l'important personnage, presque aussi gros que M. Dumolard, et dont la large face rubiconde était encadrée d'une perruque blanche à *boudins*, monta pesamment sur son siège, et nous partîmes pour le faubourg du Roule, où demeurait M. de Noirlieu.

Du reste, fidèle à mon *devoir*, je m'assis consciencieusement sur le *devant* de cette voiture vide; malgré mes préoccupations, je n'ai pu m'empêcher de sourire en songeant au déploiement de toutes les formalités domestiques à propos de *ma montée* dans la voiture de la princesse, et, comme point de comparaison extrême, je me suis rappelé le docteur Clément, cet homme si grand par le cœur et par la pensée, ce millionnaire sublime, me faisant, au sortir de l'Hôtel-Dieu, asseoir à ses côtés dans son fiacre, et avec quelle respectueuse émotion je pris place près de lui.

Et c'est pourtant dans la minutieuse observance d'une foule de coutumes oiseuses, de distinctions puériles, dont j'avais fait l'apprentissage pendant mon séjour à l'hôtel de Montbar, que beaucoup de gens, et même de très bons esprits, voient ce qu'ils appellent *les bases de la hiérarchie sociale*... les conditions indispensables du respect des petits envers les grands... C'est une grave erreur. J'ai mille fois entendu avec quelle suprême insolence, avec quelle satirique audace, il était parlé des *maîtres* les plus inexorables sur l'observance du *code domestique*, tandis que d'autres maîtres d'une affabilité familière savaient pourtant, par le seul ascendant d'un noble et grand caractère, ou d'une haute valeur personnelle, imposer à leurs serviteurs des habitudes de déférence, de respect, absolument égales en la présence ou en l'absence du maître; d'où j'ai conclu encore, d'après mon expérience personnelle, que rien n'est plus faux que le fameux axiome : *Il n'est pas de héros ou de grand homme pour son valet de chambre.*

De *faux* grand homme, de *faux* héros, soit; mais la véritable grandeur d'âme ou d'esprit s'impose, au contraire, peut-être davantage encore dans l'intimité domestique. Je n'oublierai jamais avec quelle vénération touchante un simple et honnête garçon, qui était au service de M. le vicomte de Chateaubriand, me parlait de cet homme illustre, aussi admirable par le cœur, par le caractère, que par le génie.

— *Mon Dieu! quand nous parlons de M. le vicomte,* — me disait ce digne garçon avec une naïveté charmante, — *nous en parlons toujours comme s'il nous écoutait!* (Historique.) Hélas! Mlle Astarté traitait bien autrement *son ministre* et *sa ministresse*, qu'ils fussent là ou qu'ils n'y fussent pas.

C'est à dessein, et non sans lutte, que je m'appesantissais sur ces réflexions, sur ces souvenirs, pendant mon trajet de l'hôtel de Montbar chez M. de Noirlieu... Je voulais échapper à des pensées que je ne sentais que trop sourdre en moi, car la voiture où je me trouvais était celle de Régina, et, là encore, j'aspirais ce parfum particulier aux vêtements de ma maîtresse, philtre toujours enivrant... toujours dangereux pour moi.

. . . .

Nous arrivâmes chez M. de Noirlieu; je laissai la voiture à la porte, j'entrai, et, comme toujours, Melchior s'apprêtait à me donner sa courte audience sur le perron du vestibule.

— Monsieur Melchior, — lui ai-je dit, — j'ai une lettre de Mme la princesse à M. le baron... *à lui-même!*... ce sont les ordres de ma maîtresse.

Le mulâtre sourit dédaigneusement et haussa les épaules.

— Il ne s'agit pas, monsieur Melchior, de hausser les épaules, — dis-je en élevant la voix, — la commission dont madame m'a chargé est si importante et si pressée, qu'elle m'a dit de prendre sa voiture.

— Sa voiture! — dit Melchior très surpris.

— Oui, j'en descends à l'instant même : elle est à la porte... ainsi conduisez-moi à l'instant auprès de M. le baron, à l'instant.

— Impossible! — me répondit rudement Melchior.

— Impossible?...

— M. le baron est souffrant et ne reçoit personne.

— Écoutez-moi bien, monsieur Melchior, — m'écriai-je, impatienté de ce mauvais vouloir, — si, à l'instant, vous n'obéissez pas... aux ordres de ma maîtresse...

— Eh bien?

— Je vous prends par les deux épaules, comme cela, — et je fis ce que je disais, — je vous fais tourner comme ceci, — et j'agis en même temps que je parlais; — puis j'entre dans la maison en appelant de toutes mes forces M. le baron... il me répondra... et je lui remettrai ma lettre.

Ce disant, je fis en effet pirouetter Melchior, qui, par son âge et sa stature, ne pouvait lutter avec moi, et je m'élançai dans la maison en criant de toutes mes forces :

— Monsieur le baron! Monsieur le baron!

— Malheureux! — dit le mulâtre en courant après moi, — vous tairez-vous?

Mais, déjà engagé dans un long corridor, je redoublais mes appels,

en prêtant l'oreille de temps à autre. Enfin, j'entendis une voix faible s'écrier :

— Quel est ce bruit? qui m'appelle? qu'est-ce que cela? Melchior... Melchior... où es-tu?

Je traversai un salon, j'ouvris une porte, je me trouvai en présence de M. de Noirlieu, qui venait de se lever du fauteuil où il était assis.

Le mulâtre, pâle de rage, arrivait derrière moi; je me hâtai de donner la lettre de la princesse au baron, en lui disant :

— Monsieur le baron... c'est une bonne nouvelle, sans doute, car madame avait si grande hâte de vous la donner, qu'elle m'a envoyé dans sa voiture...

Et pendant que M. de Noirlieu décachetait la lettre d'une main tremblante, j'ajoutai :

— Je demande pardon à monsieur le baron du bruit que j'ai fait pour parvenir jusqu'à lui; mais M. Melchior n'a pas voulu me laisser arriver auprès de monsieur le baron... et...

M. de Noirlieu ne me laissa pas achever. A peine eut-il lu la lettre de Régina, lettre très courte sans doute, qu'il pâlit, rougit, trembla, donna enfin les signes de la plus profonde émotion et s'écria d'une voix entrecoupée :

— Mon Dieu... elle dit en être sûre!... une révélation... aujourd'hui!... je pourrais l'aimer encore... l'aimer toujours. Ah! c'est trop à la fois... si cela était vrai... Mais non... non... c'est impossible... pourtant elle ne demande qu'à venir... pour me convaincre... pour me prouver...

Et le vieillard, dont les larmes coulèrent, mettant ses deux mains sur son visage, se laissa retomber dans son fauteuil.

— Monsieur le baron... qu'avez-vous? — s'écria Melchior, en courant à son maître.

Et il ajouta, en me jetant un regard furieux :

— Voyez-vous, misérable, ce que vous avez fait?...

— Je crois qu'il n'y a pas de mal, monsieur Melchior, — lui dis-je, — au contraire...

En effet, cette première émotion passée, le vieillard, se levant droit, la démarche ferme, au lieu d'être affaissé par le chagrin ainsi que je l'avais vu jusqu'alors, dit à Melchior :

— Vite... mon chapeau... un manteau.

— Comment! — dit Melchior stupéfait, — monsieur le baron... veut...

Et, sans lui répondre, M. de Noirlieu me dit :

— La voiture de *ma fille*... — et il s'arrêta un moment sur le mot comme s'il éprouvait un bonheur extrême à le prononcer.

— La voiture de ma fille est là? — reprit-il.

— Oui, monsieur le baron.

— Elle n'y serait pas, d'ailleurs, que je l'attendrais, — se dit-il à lui-même. — Allons...

Puis, se retournant vers Melchior :

— Eh bien! ce chapeau? ce manteau?

— Comment! — dit le mulâtre, — monsieur le baron est en robe de chambre, et il veut...

— J'ai bien le temps de m'habiller! — répondit le vieillard. — Voyons, vite, un chapeau... un manteau.

— Mais, monsieur le baron, — dit le mulâtre, — ce n'est pas sérieusement que...

— M'avez-vous entendu? — dit le baron en se redressant et d'une voix si résolue, si impérieuse, que le mulâtre sentit qu'il eût été pour lui dangereux d'insister plus longtemps.

— Vous m'apporterez ce que je vous demande dans la voiture, — dit le vieillard à Melchior. — Je ne veux pas perdre une seconde.

Et il marcha devant moi d'un pas si alerte, si assuré, que j'avais peine à le suivre. Il descendit le perron avec une légèreté juvénile. Melchior arriva tout essoufflé, le manteau sur le bras et le chapeau à la main, au moment où le baron, peu soucieux d'être vu nu-tête et vêtu d'une redingote de flanelle grise, allait sortir dans la rue. A peine il donna à Melchior le emps de lui jeter le manteau sur les épaules. J'ouvris la portière, il s'élança dans la voiture, et me dit :

— Vite.. vite... à l'hôtel!

M. de Noirlieu avait compté sans l'étiquette.

M. le premier cocher était resté sur son siège dans une immobilité automatique, ses guides dans sa main gauche, le manche de son fouet appuyé sur son genou droit.

— Vite à l'hôtel! — lui dis-je.

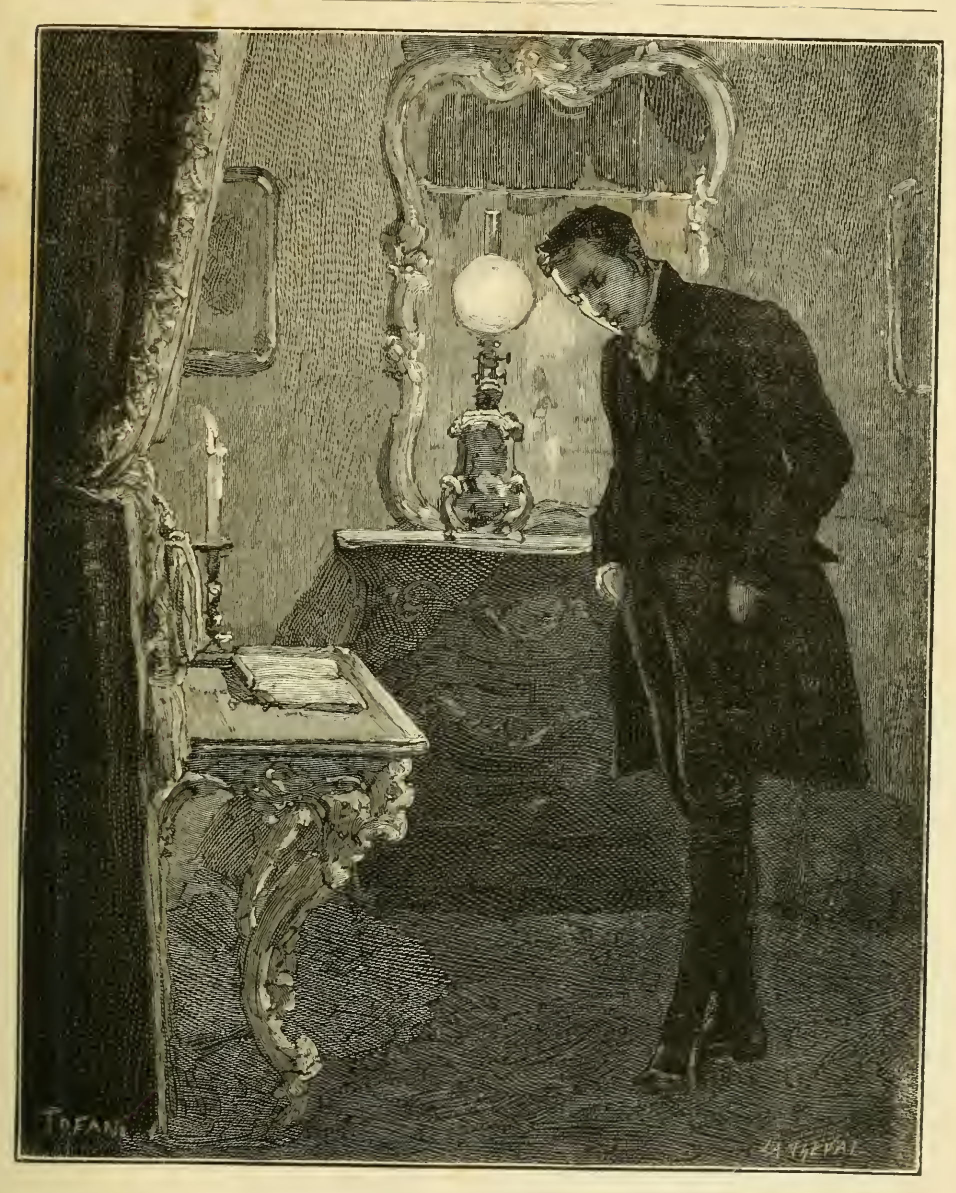
Mais M. Johnson, maintenant toujours ses chevaux en place, et regardant toujours devant lui, me répondit, impassible, avec son flegme britannique, sans même tourner la tête de mon côté :

— Bas les persiennes...

— Mais, monsieur Johnson...

— Bas les persiennes... pour le gentleman, — me répondit-il, sans plus bouger qu'un homme de cire.

Je compris alors que M. de Noirlieu me remplaçant dans la berline,



« ... Je pus facilement tout entendre... » (Page 1076.)

l'étiquette voulait que les persiennes, levées pour moi, fussent baissées pour un *gentleman*, comme disait M. Johnson; aussi, à la cruelle impatience du baron, je rouvris la portière pour accomplir la formalité voulue; ensuite de quoi la voiture partit subitement comme par la détente d'un ressort; je montai cette fois modestement derrière... après avoir recommandé au cocher d'aller très vite, recommandation accueillie d'ailleurs par M. Johnson avec une souveraine indifférence; il craignait avant

tout de désunir, en la pressant, l'allure lente, régulière, admirablement cadencée de ses grands et magnifiques carrossiers; d'ailleurs, ce précieux cocher savait sans doute ce que j'avais entendu souvent dire à l'hôtel : — « Que rien ne sentait plus son *bourgeois*, son homme de Bourse ou de négoce, qu'une voiture qui, brûlant le pavé, avait ainsi *l'air de courir les affaires,* le bon goût voulant au contraire que l'homme de loisir n'eût jamais l'air d'être pressé... »

M. de Noirlieu, dans sa dévorante impatience d'arriver auprès de sa fille, dut maudire l'inexorable *savoir-vivre* de M. Johnson, car nous mîmes plus d'une demi-heure à nous rendre du faubourg du Roule à l'hôtel de Montbar.

Enfin la voiture entra dans la cour, j'ouvris la portière à M. de Noirlieu; il monta si rapidement l'escalier, que j'eus à peine le temps de le rejoindre et de le précéder chez la princesse. J'arrivai cependant encore à temps pour pouvoir annoncer avec un sentiment de glorieux bonheur :

— Monsieur le baron de Noirlieu.

— Mon père... — s'écria Régina en voyant entrer M. de Noirlieu, et elle se jeta dans ses bras au moment où j'ai laissé retomber les rideaux des portières.

. . . .

LXXXI

Visite du capitaine Just. — L'amour et le devoir.

Une demi-heure environ après l'arrivée de M. de Noirlieu, le prince est sorti de chez Régina, l'air pensif, presque satisfait; il m'a dit, et il a eu de la peine à me dissimuler l'espèce de joie triomphante qu'il ressentait sans doute en me donnant cet ordre :

— Mme de Montbar n'y est pour personne, excepté pour le capitaine Clément.

Et le prince a quitté l'appartement.

Sachant sans doute par Régina que Just allait venir, peut-être M. de Montbar attendait-il d'elle un sacrifice héroïque. Peut-être, dans l'entraînement de sa reconnaissance, lui avait-elle déjà promis de rompre avec Just. Enfin avait-il dû venir aujourd'hui et à cette heure? ou bien la princesse lui avait-elle écrit pendant mon absence? Je l'ignore encore. Peut-être allait-elle demander à Just de s'éloigner pendant quelque temps...

A cette pensée, je me suis senti saisi d'une grande compassion pour Just... qu'un coup imprévu allait si cruellement frapper. Je me suis presque reproché d'avoir agi ainsi que j'avais fait... mais la conscience d'avoir accompli *un devoir* m'a rassuré... car si le prince parvient à regagner le cœur de sa femme, *à bonheur égal*... Régina, du caractère dont je la sais, vivra plus heureuse avec son mari qu'avec son amant, parce qu'elle pourra porter le front haut ce bonheur légitime.

Vers les cinq heures, M. de Noirlieu est sorti, accompagné de la princesse, qui ne l'a quitté qu'au bas du perron. La sérénité qui brillait dans les traits du vieillard me disait assez qu'il avait trouvé irrécusables, ainsi qu'elles l'étaient, les preuves de l'innocence de Mme de Noirlieu.

En remontant chez elle, Régina m'a dit :

— Je n'y suis absolument que pour M. Just Clément; mettez de la lumière chez moi. Il est inutile que vous me préveniez pour le dîner. Mlle Juliette me servira, si plus tard j'ai besoin de quelque chose; dès que M. Just Clément sera arrivé, vous me l'annoncerez.

— Oui, madame la princesse.

A six heures moins un quart, le capitaine est arrivé; il pressentait quelque grave événement, car il m'a dit en entrant, d'un air alarmé :

— Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à la princesse?

— Non, monsieur Just... rien que je sache...

— Je respire... — a-t-il dit à demi-voix, et son visage s'est éclairci.

— Pauvre Just! — ai-je pensé.

— Voulez-vous m'annoncer chez la princesse? — m'a-t-il dit.

— Oui, monsieur Just.

Et je l'ai introduit dans le parloir.

J'étais décidé, quoi qu'il pût m'en arriver, à écouter cette fois l'entretien de Just et de Régina, non par une basse curiosité, mais parce que, dans leur intérêt même, il m'était nécessaire de savoir leur résolution.

J'avais heureusement une excuse et un prétexte dans le cas où mon indiscrétion eût été surprise; c'était de paraître apporter seulement alors de la lumière dans le premier salon.

Dès que Just fut entré, j'allai donc vite chercher une lampe que je plaçai à ma portée, sur une console, prêt à la prendre en main au besoin, comme si j'arrivais seulement à l'instant. En me tenant d'ailleurs au milieu de cette pièce, je pus facilement tout entendre... L'épaisseur des portières voilait à peine la voix de Just et de Régina.

Régina était restée quelques moments silencieuse; lorsque je rentrai dans le premier salon, j'entendis Just dire à la princesse avec anxiété :

— Régina, mon Dieu, qu'avez-vous donc? Après votre billet... si laconique... cette pâleur... ce silence...

— Just... écoutez-moi... Ce matin... on m'a remis entre les mains la preuve de l'innocence de ma mère...

— Vrai?... — s'écria Just dans une sorte de transport.

Puis il ajouta, d'une voix émue :

— Tenez, je crois que je ressens cela... aussi profondément que vous... Vous devez être si heureuse... Mais ce bonheur a quelque chose de si saint, de si austère... que maintenant je comprends votre émotion...

— Les preuves de l'innocence de ma mère étaient si évidentes, — reprit Régina d'une voix de plus en plus altérée, — qu'il y a quelques instants encore mon père était ici plus tendre qu'il ne l'a jamais été... il me parlait de ma mère avec des larmes d'admiration.

— Enfin, voilà donc vos derniers chagrins oubliés...

— Just... de grâce... écoutez encore... Celui-là... qui a ainsi vengé la mémoire de ma mère... celui-là qui... mérite de ma part... une reconnaissance...

— Éternelle... inaltérable!... — s'écria Just, — car je sais aussi, moi,

ce que vous avez souffert. Combien de fois la perte de l'affection de votre père, le souvenir de l'outrage qui pesait sur la mémoire de votre mère n'ont-ils pas attristé les joies les plus pures de notre amour! Aussi, votre reconnaissance, Régina, je veux la partager... Ce n'est pas à vous seule d'acquitter cette dette sacrée...

— Arrêtez! — s'écria Régina. — O mon Dieu!... on dirait d'un piège que j'ai tendu à sa générosité... — ajouta-t-elle en tremblant.

— Un piège?... à ma générosité!!!

— Savez-vous quel est celui à qui je dois cette reconnaissance inaltérable que vous voulez partager?

— Achevez...

— Du courage... mon Dieu!... c'est...

— C'est?...

— Mon mari.

Il y eut un moment de nouveau et profond silence, pendant lequel il me sembla entendre les pleurs étouffés de Régina.

— C'est votre mari... eh bien! — reprit Just d'une voix étonnée, — pourquoi ces larmes? pourquoi ces craintes, Régina?... Pourquoi m'avoir interrompu?... Je vous le dis encore : ce n'est pas à vous seule d'acquitter cette dette sacrée envers celui à qui vous devez... le plus heureux, le plus beau jour peut-être de votre vie... Pourquoi donc, moi qui ai partagé vos joies, vos peines, ne partagerais-je pas aussi votre reconnaissance pour M. de Montbar?

— Pourquoi? — s'écria Régina, voyant avec frayeur combien Just se doutait peu de ce qu'elle avait à lui apprendre, — pourquoi? parce qu'il est, hélas! des choses que vous ne soupçonnez pas...

— De grâce... parlez... Régina.

— Depuis le retour de mon mari, vous le savez, ma position était devenue intolérable... Dissimuler mon amour pour vous... quand cet amour remplissait mon cœur... ma vie... je ne le pouvais plus... Il m'est aussi impossible de cacher ce qui est vrai, que de dire ce qui est faux... Aussi j'ai franchement avoué à mon mari, qu'au point où en étaient venus mes rapports avec lui, depuis un an, une séparation sans bruit, sans scandale, ainsi qu'il convient à des gens comme nous, était nécessaire... inévitable.

— Ce projet, nous en avions souvent causé... mais pourquoi ne m'avoir pas averti?...

— Eh! mon Dieu! à quoi bon vous tourmenter de ces pénibles discussions? Je ne voulais vous en parler que pour vous dire : Tout est arrangé... nous sommes libres...

— Cette séparation? — dit Just sans cacher son anxiété, — il s'y refuse?

— Il a été admirable de générosité, — reprit Régina avec accablement; — il ne veut pas que la reconnaissance qu'il a droit d'attendre de moi influe en rien sur ma résolution de me séparer de lui... Si j'y persiste... demain il part pour l'Italie... et me rend ma liberté... se confiant, pour le ménagement des convenances, à ma délicatesse... à la vôtre, Just... il l'a dit...

— Cette conduite est digne et noble... je l'avoue, — dit Just avec émotion, — mais alors...

— Mais alors, n'est-ce pas, — s'écria Régina, — il est inexplicable que je ne vous dise pas : Nous sommes libres, réalisons ce rêve... si beau... si éblouissant que nous osions à peine y arrêter les yeux? qui nous retient? Mon mari me rend ma liberté... j'ai retrouvé la tendresse de mon père... la mémoire de ma mère est vengée... Just... mon bien-aimé... je suis enfin à vous... à toujours... à tout jamais!!...

— Régina... vous m'effrayez... est-ce du délire?... mon Dieu!...

— Non, ce n'est pas du délire... mon mari m'*aime*... comprenez-vous, maintenant?

— Il vous aime! — dit Just comme s'il n'avait pu croire à ce qu'il entendait.

— Oui... il m'a toujours aimée, toujours passionnément aimée...

— Lui! — s'écria Just avec une expression de doute amer.

— Ah! j'ai fait tout au monde pour ne pas le croire... allez!... — s'écria Régina; — mais comment résister à ses larmes, à ses aveux si... écrasants pour lui... et pourtant... touchants à force de franchise et de repentir... comment ne pas croire à son accablement, à son désespoir si vrai... à sa résignation si navrante; comment ne pas croire?... Eh! mon Dieu, Just! à quoi bon vous dire tout cela?... il fallait bien qu'il fût sincère... Je tremblais d'être convaincue, et je le suis...

Il y eut un nouveau silence.

Just reprit le premier la parole.

— Et qu'exige M. de Montbar?

— Il n'exige rien... il ne demande rien... il supplie... voilà tout... Oui... après le service immense qu'il m'a rendu... oui, après m'avoir convaincue, prouvé qu'il m'a tendrement aimée... il implore... Hélas! c'est là sa force...

— Et que demande-t-il? — reprit Just d'une voix altérée.

— Il me supplie... de me laisser aimer, de lui laisser l'espoir... de regagner mon amour... « Si cette tentative est vaine, — m'a-t-il dit, —

eh bien! mon sort s'accomplira... vous n'entendrez jamais parler de moi... et vous userez alors de cette liberté que je vous rends aujourd'hui; car, entendez-moi bien, Régina, — a-t-il ajouté, quoi qu'il arrive, quoi que vous décidiez... vous êtes libre... absolument libre... je ne vous demande rien au nom de mes droits... Je les ai perdus... Si j'ose, une dernière fois, vous implorer, c'est au nom de mon amour... c'est au nom de ce que j'ai souffert, de ce que je souffre... » — Voilà ce qu'il m'a dit, et tout cela... je le crois... Je n'ai rien promis... mais j'ai juré à mon mari que je n'oublierais jamais les devoirs que ma reconnaissance m'imposait. Maintenant, Just, c'est à vous que je m'adresse : que faut-il faire? que voulez-vous que nous fassions?

— Régina... — lui dit Just avec un accent passionné, — Régina... m'aimes-tu?

— Vous me le demandez? — répondit Mme de Montbar avec une naïveté de sentiment inexprimable.

— Alors, — reprit Just presque tout bas et d'une voix palpitante de passion, — alors, pas de folle générosité... accepte la liberté que l'on t'offre... le bonheur... L'avenir est à nous... tout un long avenir d'amour... entends-tu, Régina?... d'un amour non plus contenu par le devoir, comme le nôtre a dû l'être jusqu'ici... mais d'un amour libre, ardent... fou?

— Oh! ne me parlez pas ainsi... ne me regardez pas ainsi... vous me brisez, vous me rendez lâche... Hélas! j'ai besoin de tout mon courage... quand je songe...

— Et moi, je ne veux pas que tu songes à autre chose qu'à notre amour... ma Régina... — dit Just avec un redoublement d'ardeur. — Je veux qu'en attendant ce moment si prochain et si doux, tu trouves comme moi ton délice et ton tourment dans cette pensée enivrante... *Bientôt nous serons libres...*

— Assez!... oh! assez... Ayez donc pitié de moi, — murmura la princesse.

Just, impitoyable, continua d'une voix à la fois si tendre, si pénétrante, que, malgré moi, je tressaillis encore de jalousie et de douleur :

— N'est-ce pas, ma Régina... tu comprends... tu sens tout ce qu'il y a dans ces mots : *Nous sommes libres?... Libres...* c'est être près de toi... là. . toujours là... mon ange adoré... *libres!* c'est cette vie d'amour... d'art, de poésie, de noble travail, d'actions généreuses, de douce obscurité, que nous avons tant rêvée... car tu sais... nous le disions : dans l'amour tout se trouve... depuis l'embrasement des sens, jusqu'aux plus suaves, aux plus nobles jouissances de l'âme... de l'esprit et du cœur... *libres*... mon ange, c'est la vie avec toi, à toi, pour toi... *libres*... c'est

pouvoir à chaque instant du jour baiser tes mains, ton cou, tes yeux, tes cheveux...

— Oh! tais-toi... tais-toi... tu me brûles... — balbutia Régina d'une voix expirante. — Tais-toi...

Et il me sembla que mettant sa main suppliante sur les lèvres de Just, elle tâchait d'étouffer ainsi les paroles de son amant.

— Eh bien! non, non... je ne te parlerai plus de cela... — reprit Just d'une voix aussi tremblante, aussi basse que celle de Régina, — non... je ne parlerai plus de cela... car moi aussi... cela me dévore... cela me tue... Eh bien!... quand nous serons libres... après ces voluptueux enivrements dont la pensée seule nous bouleverse... nous nous reposerons dans les doux épanchements de deux âmes pleines de fraîcheur et de sérénité... Oh! viens... viens, Régina, viens... Nous ne serons pas entourés de ces splendeurs qui souvent te pèsent... mais nous serons riches de bonheur! Oh! mais riches... à rendre heureux tout un monde... Et si un jour tu as quelques ressouvenirs de ton opulence passée... tu diras un mot... mon travail, mon intelligence te créeront des trésors... mais purs, ceux-là, comme la source où je les aurai puisés... mais glorieux, ceux-là, et pour moi et pour toi... Oh! viens, mon ange... viens, te dis-je... nous ne nous appartenons plus... tu es à moi... comme je suis à toi!

— Grâce... Just... grâce... mais pensez donc... mon Dieu!

— A quoi?... voyons? pauvre généreuse... Ton mari a vengé la mémoire de ta mère; c'est bien... c'est beau... il a fait son devoir d'homme d'honneur. J'ai été le premier à te le dire : tu ne serais pas seule à être reconnaissante envers lui; mais qu'est-ce que cela fait à notre amour?

— Mais *il* m'aime... mais *il* souffre! mais *il* est malheureux... *lui!*

— Il t'aime! — s'écria Just, — il t'aime! Comment! pendant une année il t'a délaissée, il t'a accablée de ses froids dédains, il t'a incurablement blessée au cœur... toi qu'il aurait dû bénir... adorer à genoux... et un jour, voyant que, par sa faute, il a perdu cette noble et vaillante affection, dont tu lui as donné tant de preuves, il lui prend la fantaisie de venir te dire qu'il t'aime encore, et tu le croirais?

— Il dit vrai, Just... je vous le jure... Par ma mère, il dit vrai... S'il m'était permis de vous confier... son secret... vous verriez que, inexplicable en apparence, ce malheureux amour... n'est que trop réel...

— Et mon amour à moi, n'est-il pas réel aussi? n'ai-je pas aussi bien souffert? l'as-tu oublié? Ce départ si déchirant que tu m'as imposé, je m'y suis résigné... Tu m'as dit : Reviens... je suis revenu... Plus tard, lorsque tous deux nous avons si souvent eu à lutter contre les entraîne-



« — Monsieur le baron de Noirlieu... — me suis-je hâté de répondre
en interrompant Régina. » (Page 1087.)

ments de notre passion, combien de fois ne m'as-tu pas dit d'une voix mourante, lorsque, éperdu, brisé, pleurant, je tombais à tes pieds :

— Oh! mon Just, c'est généreux à toi d'écouter ma prière, de me respecter! — disais-tu. — Car, hélas! je t'adore, je suis sans force. Je ne peux que te dire : Grâce...

— Oui!... oh oui! vous avez été bon, vous avez été noble, courageux comme toujours.

— J'ai été bon, noble, courageux, parce que je savais qu'une faute te causerait des remords... si affreux, que mon amour même serait peut-être impuissant à les calmer... voilà ce qui m'a donné force et courage... Mais, à cette heure, nous pouvons être libres, heureux... sans remords pour toi! Mordieu! je ne jette pas ainsi mon bonheur au vent! Tant pis... L'amour pour tous! chacun pour son cœur!... Tu m'as rendu d'un égoïsme féroce en amour, et puisque ton mari te rend ta liberté...

— Mais c'est sa générosité qui m'accable.

— Sa générosité?... ah! pardieu! elle est grande! Que pourrait-il donc faire?... Voyons! tu *ne l'aimes plus*... Heureusement, devant cela, tombent ces contrats, ces chaînes prétendues indissolubles. Est-ce au nom de la *loi* qu'il viendra t'imposer son amour?... se battra-t-il avec moi?... Eh bien! après?... qu'il me tue ou que je le tue!

— Oh! Just! pas de ces idées... c'est horrible!

— Enfin, un duel heureux ou malheureux pour lui changera-t-il sa position? Il te demande de lui laisser essayer de regagner ton cœur... Quant à cela, je ne peux que te dire encore : *M'aimes-tu?*

— Si je t'aime!...

— Alors... à quoi bon cette tentative?... Est-ce qu'il ne sait pas que tu n'auras jamais l'indignité de lui dire : — Essayez de vous faire aimer, — bien certaine d'avance qu'il n'y parviendra pas.

— Eh! mon Dieu... — s'écria Régina avec un accent d'angoisse inexprimable, — est-ce que j'éprouverais ces déchirements affreux, si je savais que faire, si, comme vous, je pouvais prendre résolument un parti?... Ça vous est bien facile, à vous... mais moi je ne le peux pas... comme cela... tout de suite... Surtout quand je songe à...

— Régina, dit Just d'un ton de surprise amère, — vous hésitez...

— Mon Dieu, — s'écria la pauvre créature que j'entendis fondre en larmes, — ne me parlez pas ainsi, ne me regardez pas ainsi... Vous savez bien que je vous aime... Oui, Just, je vous aime éperdument; mon seul rêve serait de passer mes jours près de vous, toute à vous. Mais je ne peux pas non plus m'empêcher de penser qu'il m'aime aussi, *lui*... qu'il a bien souffert... qu'il souffre toujours... Il ne peut pas invoquer ses

droits pour se faire aimer... je le sais bien... mais enfin ces droits, il pourrait en abuser, me rendre la vie insupportable... en me séparant à jamais de vous, ou me forcer à un scandale... qui maintenant m'épouvante... malgré mon amour pour vous... Enfin... Just... est-ce vrai, cela? ne pourrait-il pas nous faire bien du mal?

— Beaucoup de mal... — répondit Just d'une voix sourde; — mais le mal... appelle le mal.

— Mon Dieu, que je suis malheureuse! — s'écria Régina d'un ton déchirant; — vous ne voulez rien entendre non plus; vous ne voulez pas voir la position où je suis envers *lui*, qui vient de venger la mémoire de ma mère, et qui se montre envers nous d'une admirable générosité... il ne faut pourtant pas non plus être injuste et impitoyable pour ceux qui souffrent et qui se repentent!

Et j'entendis Régina éclater en sanglots.

Après quelques instants de silence, pendant lesquels dut s'opérer un changement presque complet dans les sentiments de Just, il reprit d'une voix douce et triste :

— Vous avez raison, Régina... il ne faut pas être injuste... impitoyable pour ceux qui aiment... qui se repentent et qui souffrent cruellement de n'être plus aimés...

— Que dites-vous?

— La vérité... Régina... Un moment le fatal égoïsme de la passion m'a aveuglé... je vous ai dit : Ne pensons qu'à nous... servons-nous de la générosité de votre mari, puis, désormais heureux, oublions-le dans son désespoir. Je vous ai dit cela... Régina... c'était mal... c'était lâche...

— Oh! vous êtes ce qu'il y a de meilleur, ce qu'il y a de plus noble au monde...

— Je vous aime, Régina, voilà tout; je veux que toujours nous soyons dignes l'un de l'autre... Tout à l'heure... brisée, déchirée par une de ces luttes affreuses auxquelles les grands cœurs sont seuls exposés... vous êtes venue à moi dans vos irrésolutions, dans vos angoisses, dans vos terreurs. Pauvre femme... et à moi, que vous croyez généreux et fort... vous, vous m'avez demandé : Que faut-il faire?

— Oui... Just... parlez... et quoi que vous ordonniez, j'obéirai; dites : que faut-il faire?

— Ce n'est pas moi qui vais vous le dire, Régina... c'est mon père, — reprit Just d'une voix profondément émue; — il m'a souvent répété dans son langage simple et austère : — « Mon enfant... je n'admets pas l'indécision dans les graves questions de la vie; un seul parti est à prendre, celui du devoir... Quant aux conséquences, tôt ou tard, *le bien engen-*

dre le bien... Souvent on est dupe de son bon cœur, disent les sots et les méchants, c'est faux. — Quand une loyale et bonne action a-t-elle été funeste à son auteur? Jamais. — Peu importe l'ingratitude : le bien se fait pour le bien. — Celui à qui vous donnez votre manteau aura-t-il moins chaud, parce qu'il sera ingrat? Non. — Le bien est fait, songez à un autre. — Si l'on ne baise pas la main qui donne... jamais du moins on ne la déchire, sinon les fous, les enragés. Faut-il juger l'humanité au point de vue des fous et les enragés ! Un proverbe dit : *Fais ce que dois...* C'est juste ; le proverbe ajoute : *advienne que pourra...* Cette invocation au hasard est indigne. — *Fais ce que dois, le bien adviendra.* Voilà le vrai. »

— Oui... il me semble entendre votre bon et noble père, — dit la princesse ; — voilà ses sentiments, voilà ses paroles...

— Eh bien ! Régina, à ces enseignements nous ne faillirons pas ; nous dirons, comme mon père : Un parti seul est à prendre, celui du devoir : *Faisons ce que devons... le bien adviendra.* Vous devez à votre mari une reconnaissance éternelle ; il vous a persuadée de son amour... il souffre, il se résigne, il se repent, il vous demande comme grâce suprême de permettre qu'à force de dévouement il tente de regagner votre cœur... Régina... vous n'hésiterez pas.

— Just... oh ! mon Dieu !... — dit la princesse d'une voix tremblante, — je ne sais... mais maintenant... j'ai peur... cette épreuve m'épouvante...

— Elle doit vous effrayer, Régina, car elle m'effraye aussi pour mon amour... Sans cela... cette épreuve, je ne vous la conseillerais pas.

— Que dites-vous ?

— Si cette épreuve était par vous résolue d'avance, je vous l'ai dit, Régina, souffrir qu'elle fût tentée, serait une indigne hypocrisie.

— Mon Dieu... mais vous croyez donc que je puis l'aimer encore d'amour, *lui* ?

— En disant oui... je me tromperais peut-être, Régina... en disant non, je pourrais me tromper encore... Qu'adviendra-t-il de cette épreuve, de ce devoir accompli ?...

— Hélas !... vous l'ignorez comme moi... et, je vous le dis... à cette heure, ce doute m'épouvante.

— Quoi qu'il arrive de cette épreuve... *il en adviendra le bien* comme disait mon père.

— Le bien ?

— Ou vous m'aimerez toujours, Régina, et cette épreuve aura, par sa générosité même, affermi, consacré notre amour, ou... votre mari aura regagné votre cœur... et votre bonheur... le sien... seront assurés...

— Mais vous... mon Dieu ! mais vous ?

— Ma part sera belle encore, Régina... oui... belle, grande... et consolante. Ce bonheur dont vous jouirez, *lui* et vous... n'y aurai-je pas contribué par mon sacrifice ? N'est-ce donc rien que cela ?

— Et moi ! — s'écria Régina, cédant à une nouvelle angoisse à la pensée de perdre l'amour de Just, — et moi, je ne veux plus de cette épreuve, je vous dis qu'elle m'épouvante : je me suis crue forte, généreuse, eh bien ! je ne le suis pas... voilà tout. Mon mari m'offre ma liberté... j'accepte ! Et, d'ailleurs, n'avez-vous pas fait pour moi autant que lui ? n'avez-vous pas été blessé pour moi, dans un duel terrible ou vous m'avez sauvé l'honneur... la vie... car je me serais tuée si j'avais été victime de l'infâme dont vous m'avez vengée...

— Régina... écoutez-moi...

— Non, non, — s'écria la princesse avec un redoublement d'exaltation. — Après tout, je t'aime... toi... je n'aime que toi ; tu es la seule espérance qui me reste au monde... Tu es venu à moi quand j'étais si malheureuse... Tu m'as consolée ; sans toi, je serais morte... Je ne veux pas risquer de te perdre à présent ! Il ne faut pas être égoïste, dis-tu... je le veux bien... Mais il ne faut pourtant pas non plus se suicider, quand votre mort ne sert à personne.

— Régina... je vous en conjure...

— Je me connais bien... peut-être... Je te dis qu'il me sera impossible d'aimer mon mari maintenant... Je prendrai tout sur moi... C'est à moi qu'il offre la liberté... ce sera moi seule qui accepterai.

— Je vous en conjure...

— N'attends jamais cela de moi ; tu diras, si tu veux, que je suis lâche, égoïste, impitoyable... Eh bien ! il faudra que tu m'aimes ainsi... Tant pis... chacun pour son cœur... tu l'as dit... et...

Un violent coup de sonnette ayant retenti à la porte extérieure de l'appartement de la princesse, je ne pus entendre ses dernières paroles. Je courus ouvrir. C'était M. de Noirlieu, père de Régina.

Régina ne devait pas s'attendre à cette nouvelle visite de son père, en ce moment surtout bien inopportune.

Mais que faire ?

Dire ma maîtresse absente ?...

Mensonge inutile... M. de Noirlieu l'eût attendue... car, je n'en pouvais douter, à l'expression de bonheur impatient, je dirais presque de bonheur avide, que je lus sur les traits du vieillard, je devinai que sa tendresse paternelle n'avait pas été *assouvie* par la visite du matin.

— Ma fille... est chez elle ? — me demanda M. de Noirlieu.

— Oui, monsieur le baron, — ai-je répondu, réfléchissant que la moindre hésitation de ma part, jointe à la présence assez étrange de Just chez la princesse à une pareille heure (il était près de huit heures du soir), pouvait donner à M. de Noirlieu de fâcheux soupçons.

Ouvrant donc aussi bruyamment que possible la porte du premier salon, afin d'éveiller l'attention de Régina, j'ai précédé le baron, et avant d'arriver au parloir, j'ai toussé plusieurs fois.

Grâce à ces précautions, lorsque j'ai soulevé les portières, j'ai trouvé Régina et Just en apparence calmes, contenus.

La princesse m'a dit vivement, d'une voix sévère :

— Je vous avais défendu de...

— Monsieur le baron de Noirlieu... — me suis-je hâté de répondre en interrompant Régina.

— Mon père !... — s'est-elle écriée.

Puis elle a dit bas à Just :

— Nous l'avions oublié... Ah! c'est notre punition...

Au moment où la princesse disait ces derniers mots, M. de Noirlieu entra.

Il s'avança d'abord vers sa fille, l'embrassa tendrement à plusieurs reprises, et lui dit :

— Mon enfant... c'est encore moi. Que veux-tu! je ne t'ai vue que deux heures ce matin.

M. de Noirlieu s'interrompit, et remarquant seulement alors la présence de Just, il fit un mouvement de surprise.

Régina lui dit d'une voix assez tranquille :

— Mon père... M. Just Clément...

Just s'inclina devant M. de Noirlieu.

Celui-ci reprit avec beaucoup d'affabilité :

— Je suis doublement heureux, monsieur, d'avoir l'honneur de vous rencontrer chez ma fille, car j'ai bien souvent entendu prononcer votre nom avec toute la considération qu'il mérite. M. votre père était un des hommes que nous aimions... que nous estimions le plus au monde.

— C'est au bon souvenir que vous avez bien voulu, monsieur, conserver de mon père, que j'attribue un accueil si obligeant, et dont je voudrais seulement être plus digne, — répondit Just avec déférence à M. de Noirlieu.

Puis le capitaine fit sans doute un pas pour se retirer discrètement, car j'entendis Régina lui dire d'une voix légèrement altérée, malgré la contrainte que s'imposait la malheureuse femme :

— *A bientôt*... j'espère, monsieur Clément !

Il y avait dans l'accent de Régina, en prononçant ce seul mot : *A bientôt*... le seul qu'elle pût dire en présence de son père... quelque chose de si suppliant, de si navrant... que les larmes me sont venues aux yeux.

Sans doute Just répondit à la princesse en s'inclinant respectueusement, car aucune parole n'était venue jusqu'à moi lorsque le capitaine sortit du parloir.

Presque au même instant j'entendis M. de Noirlieu dire à sa fille en parlant du capitaine Clément :

— Il est charmant.

Just passa rapidement devant moi, sans doute si absorbé qu'il ne m'aperçut pas.

Je le suivis.

Une fois dans le salon d'attente, il s'arrêta, ayant l'air de chercher quelqu'un du regard.

Au bruit que je fis en fermant la porte, il se retourna vers moi, et me dit :

— Ah! vous voilà, Martin... je vous cherchais.

Puis, après un instant de silence :

— Dites-moi, avez-vous là de quoi écrire un mot?... J'ai oublié... de donner à Mme de Montbar... une adresse qu'elle m'avait demandée... et, de crainte d'être indiscret, je ne voudrais pas retourner chez elle... M. de Noirlieu étant là...

— Voilà ce qu'il vous faut pour écrire, monsieur Just, — lui dis-je. Et je lui montrai sur ma table du papier, de l'encre et des plumes destinées aux personnes qui venaient quelquefois *s'écrire* chez la princesse sur un registre destiné à cet usage.

Just, sans s'asseoir... écrivit quelques mots à la hâte...

Je m'étais éloigné par convenance, mais je l'observais attentivement... j'ai vu *une larme* tomber sur le papier...

Just a fermé le billet avec un pain à cacheter... et sans doute, de crainte que je ne visse ses yeux pleins de pleurs, il m'a dit sans se retourner vers moi et en marchant vite vers la porte :

— Vous remettrez, je vous prie, ce billet à la princesse... lorsque M. de Noirlieu sera parti.

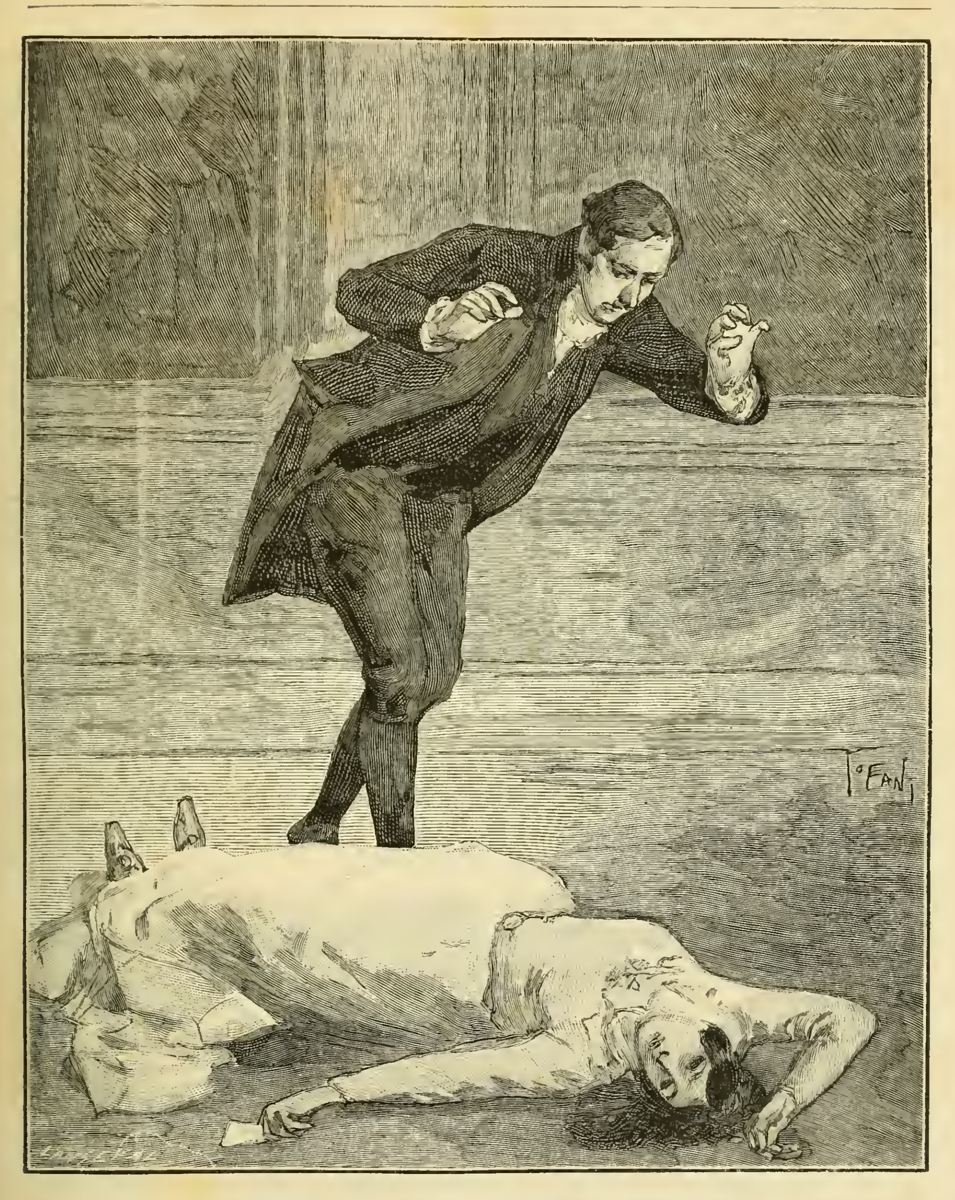
Et Just a disparu.

Ce billet... je l'avoue... je l'ai lu...

Le pain à cacheter était encore humide, je n'avais à redouter aucune suite de mon indiscrétion.

Voici ce que Just écrivait :

« Je pars... il le faut... du courage... *j'attendrai*... Si vous avez à



« Régina était tombée sans connaissance. » (Page 1090.)

(Page 1090.)

m'écrire, adressez vos lettres chez moi, à Paris; elles me parviendront... »

. . . .

Une grosse larme effaçait à demi, sans le rendre illisible, le mot *j'attendrai*...

Je refermai et recachetai la lettre.

. . . .

Vers les dix heures, M. de Noirlieu est parti.

La princesse a accompagné son père jusqu'à l'escalier; lorsqu'elle est revenue, je lui ai dit :

— Voilà un mot que M. Just a laissé pour madame la princesse...

Je lui ai présenté la lettre.

En la prenant, la pauvre femme tremblait si fort, que deux fois sa main a heurté le petit plateau d'argent.

Elle m'a dit alors d'une voix si basse, que je l'ai à peine entendue :

— C'est bien... vous pouvez... vous retirer et fermer... la porte...

Il m'a semblé voir Régina trébucher deux fois, et s'appuyer sur un meuble en traversant le premier salon...

Je ne m'étais pas trompé...

Les portières du parloir s'étaient refermées sur elle depuis une minute au plus, le temps de lire le billet de Just, lorsque j'entendis le bruit d'une chute... je courus...

Régina était tombée sans connaissance à deux pas de sa cheminée, tenant à la main le billet de Just.

Au risque de ce qui pouvait arriver, je jetai vite le billet au feu, craignant l'indiscrétion de Mlle Juliette; puis je tirai violemment, et à plusieurs reprises, le cordon de la sonnette.

La femme de chambre de la princesse arriva presque aussitôt.

— Madame se trouve mal, — m'écriai-je. — Vite... mademoiselle... du secours ; je vais vous envoyer Mme Félix...

(C'était l'autre femme de la princesse.)

Et, sortant précipitamment, je courus à l'office, où était cette femme, qui s'est hâtée d'aller rejoindre Mlle Juliette.

. . . .

Tel a été le dénoûment de ce drame domestique, dont j'ai fait, pour ainsi dire, agir les personnages à mon gré, ou plutôt selon l'inspiration de ma conscience, selon les exigences sacrées du *droit* et du *devoir*.

. . . .

Je suis remonté chez moi dans un trouble, dans une anxiété inexprimable, surtout ému de la plus douloureuse compassion envers Just... dont la conduite avait été d'autant plus généreuse, que d'abord il avait cédé à ce sentiment d'égoïsme inséparable de l'amour, puis qu'à cet accès de personnalité avait succédé l'austère sentiment du *devoir*, du *sacrifice*...

Régina aussi m'a profondément touché, parce qu'elle a été *vraie*, parce qu'elle a été *femme*.

D'abord, sous l'impression de la reconnaissance qu'elle devait à son

mari, dont la conduite venait d'être digne et généreuse, Régina, la première, a parlé à Just de la nécessité d'une séparation; puis, ressentant les angoisses, les craintes que lui inspirait la pensée d'oublier Just ou de perdre son amour, elle a voulu s'opposer de toutes les forces de sa passion à la résolution qu'elle avait d'abord sollicitée.

Just... Régina!...

Pauvres chères âmes, victimes de la fatalité de leurs sentiments élevés...

Oh! qu'il m'a fallu de courage pour résister à la double tentation de calmer leurs scrupules et de satisfaire mon orgueil en paraissant tout à coup et leur disant :

« Cette reconnaissance qui, surtout, vous enchaîne tous deux à M. de Montbar... elle est vaine... il n'y a aucun droit... Moi seul ai réuni les preuves nécessaires à la réhabilitation de la mémoire de Mme de Noirlieu.

« Vous êtes tous deux profondément touchés de la résignation de M. de Montbar, qui ne demande qu'à tenter de reconquérir le cœur de sa femme à force de soins et d'amour, puis de s'éloigner à jamais si cette tentative est vaine.

« C'est moi qui, le suivant au milieu d'une orgie où il allait lâchement étourdir son chagrin dans l'ivresse, lui ai soufflé au cœur ces inspirations à la fois dignes et résignées qui font *sa force*, comme vous dites tous deux. »

Oh! mon Dieu!... en parlant ainsi, avec quelles bénédictions j'aurais été accueilli de Just, de Régina! avec quelle cordiale affection ils m'auraient appelé leur *ami* peut-être!... Leur *ami!*... moi, pauvre enfant trouvé... pauvre laquais que je suis. . . . .

Oui, cela eût été doux à mon cœur et à mon orgueil!... Mais de ce que Just et Régina ignorent ce que j'ai fait pour eux, *en suis-je pour cela moins leur ami?*... les ai-je moins conduits autant qu'il a été en moi dans la voie du devoir et de l'honneur?

Voie souvent bien rude, bien douloureuse. Hélas! qui le sait mieux que moi? Oh! oui, rude, douloureuse comme celle de tout calvaire... Mais une fois arrivé au sommet avec la lourde croix qu'on a longtemps portée... quel regard de mélancolique satisfaction que l'on jette au loin... sur ce chemin si péniblement parcouru... et qui garde parfois les traces sanglantes de notre passage!

O Claude Gérard, mon maître, mon ami... merci de tes enseignements, de tes exemples. Ils m'ont donné la force et le courage de gravir... ce cruel calvaire. . . . .

Non, non, cette tentation de tout révéler à Just et à Régina était une pensée mauvaise...

Mon orgueil me rendait injuste... M. de Montbar a souffert aussi lui, cruellement souffert... Si sa douleur a manqué de dignité, n'est-ce pas là une des conséquences de la funeste éducation qu'il a reçue... éducation que trois mots résument:

Orgueil. — Richesse. — Oisiveté.

Si le prince a longtemps cherché des consolations indignes de lui, n'a-t-il pas accueilli avec un empressement, avec une modestie qui l'honorent, les inspirations meilleures que j'ai tâché de lui donner selon mon cœur? Sa conduite envers sa femme, dont celle-ci a été justement touchée, prouve assez qu'il a noblement compris mes conseils.

Enfin, avant ma rencontre avec lui, n'a-t-il pas obéi à un sentiment de généreuse jalousie en essayant de sortir de cette nullité dont il rougissait, surtout en entendant sans cesse autour de lui le nom glorieux du capitaine Just?

Malheureusement, cette résolution trop tardive n'a pas été encouragée par Régina, pour qui seule sans doute il l'avait tentée; alors il est retombé dans ses grossiers enivrements.

Il n'importe; cette tentative l'honore, le relève; et plus j'y réfléchis, plus il me semble que j'ai agi avec impartialité envers Just et le prince, avec désintéressement en ce qui me touche; car, hélas!... c'est en vain que j'ai tâché d'éteindre dans mes larmes solitaires le feu dont malgré moi je suis toujours consumé!

. . . .

Les faits sont accomplis.

Maintenant... à qui appartiendra l'avenir? à Just ou au prince?... Dieu seul le sait. Mais, quoi qu'il arrive, le bonheur de Régina me semble assuré, — soit avec son mari, — soit avec son amant.

Quant aux entraînements inconsidérés où l'excès ou l'exagération de sa reconnaissance envers M. de Montbar pourrait jeter la princesse... je suis tranquille...

Si M. de Montbar, contre mon attente, contre ses promesses, faiblit devant ses bonnes résolutions, s'il ne se maintient pas à la hauteur de la situation difficile, mais belle et élevée, que je lui ai ménagée, d'un mot je peux briser le piédestal où je l'ai exhaussé aux yeux de Régina; d'un mot... je peux rejeter le prince bien plus bas qu'il n'est jamais tombé dans l'esprit et dans l'estime de Régina.

En tous cas, je suis là, je veillerai... j'aviserai.

. . . .

23 juin 18..

Plus de quatre mois se sont écoulés depuis que Just, en s'éloignant, a abandonné Régina à ses seules inspirations.

Il m'a été impossible de savoir où s'est retiré Just : la discrétion de la vieille Suzon a été impénétrable.

Tout ce que j'ai pu apprendre d'elle, c'est que Just avait été pendant deux mois entre la vie et la mort, par suite d'une maladie de langueur... Depuis peu de temps, il est convalescent.

Je n'avais pas oublié que le prince, lors de notre entretien pendant la nuit qui suivit *le bal costumé* de la barrière, m'avait demandé comme une *grâce* de pouvoir m'écrire s'il avait besoin de mes conseils; je l'avais prié de m'adresser ses lettres poste restante à Paris, au nom de *M. Pierre.*

La femme du brave Jérôme était allée elle-même, une fois par semaine, au bureau restant, demander s'il n'y avait rien pour *M. Pierre.*

J'aurais craint, en m'acquittant moi-même de ce soin, d'être épié ou découvert par le prince, qui pouvait, malgré sa promesse, faire surveiller et suivre les personnes qui viendraient chercher les lettres de *M. Pierre.* Dans ce dernier cas, si mes craintes s'étaient réalisées, la femme de Jérôme avait sa leçon faite, elle devait répondre qu'un *marquis* inconnu, ou plutôt dont elle devait cacher le nom, l'avait chargée de retirer les lettres adressées à *M. Pierre.*

Le prince m'écrivit souvent et longuement

Une des dernières lettres que j'ai reçues de lui, et que la femme de Jérôme m'a envoyée hier soir sous enveloppe et par la poste, est pour ainsi dire le résumé de ma correspondance avec le prince; elle donne une idée sommaire, mais très sincère, de ses relations avec Régina pendant cette période de quatre mois.

Ces quelques pages remplaceront mon journal habituel.

LXXXII

Lettre du prince de Montbar à M. Pierre. — Départ du prince.

« 19 juin 18...

« Il m'a fallu jeter un regard ferme sur le passé avant de vous écrire cette lettre, ami cher et *inconnu*, en qui j'ai toujours trouvé les conseils d'une âme forte, généreuse et élevée.

« J'ai besoin de vous rappeler en peu de mots les principaux événements de ces quatre mois écoulés... comme un jour.

« Quand on espère, la vie va si vite !

« Lors de ma première entrevue avec ma femme (entrevue qui a suivi notre rencontre pendant cette nuit étrange), je l'ai trouvée, je vous l'ai dit, aussi sincère que remplie de tact, de dignité.

« Si grande que fût sa reconnaissance envers moi... (*envers moi*... tandis que c'est vous... *vous seul*, qui avez droit à ce sentiment !... Je vous assure, du moins, mon ami, et cela presque avec orgueil, que j'ai toujours ressenti une secrète honte lorsque j'entendais Régina me parler de *ce qu'elle me devait*)... si grande que fût donc sa reconnaissance envers moi, lors de cette première entrevue, Mme de Montbar ne s'est engagée à rien... elle ne m'a rien promis... me disant que dans deux jours elle me rendrait une réponse définitive ; c'était tout simple, elle voulait voir Just et se consulter avec lui.

« Je ne vous ai pas caché, mon ami, combien j'ai été touché de la loyale détermination de M. Just Clément... Son départ a-t-il été arrêté de concert avec Régina ? s'est-il, au contraire, résigné à partir sans l'avertir ? Je ne l'ai jamais su, je ne m'en suis jamais informé. A quoi bon ?

« Seulement je suis certain... parce que Mme de Montbar me l'a dit, que, depuis quatre mois, une seule fois ils se sont écrit...

« Lorsque j'ai revu ma femme pour lui demander ce qu'elle avait décidé, elle m'a répondu simplement ces mots, que je crois entendre encore :

« — L'essai que voulez tenter, Georges, réussira-t-il ? je l'ignore... Si je devais juger d'après ce que je ressens à cette heure... je vous dirais

franchement que votre tentative sera inutile... Mais qui peut répondre de l'avenir?... Je suis maintenant sous l'empire d'un amour profond... exalté... dont je n'ai pas à rougir devant vous, parce qu'il a toujours été pur; autrement l'essai que vous voulez tenter eût été pour vous et pour moi révoltant d'indignité... Je n'ai donc aucun *parti pris*, Georges. Je vous le répète, si je m'en crois à ce moment, l'amour que j'éprouve doit être éternel... Mais en admettant que, par je ne sais quel prodige, vous parveniez à rallumer dans mon cœur cette tendre affection dont je vous ai donné tant de preuves... je conserverai toujours un doux souvenir d'une liaison aussi élevée qu'elle m'a été chère... et je reviendrai vers vous pour toujours, cette fois... Car vous savez si, avec mon caractère... les *bonheurs légitimes* me sont précieux... Faites donc que je vous aime encore, Georges, et si vous accomplissez ce miracle... je vous chérirai doublement de m'avoir, par l'amour, ramenée à des devoirs que j'ai méconnus par votre faute... »

« Telles ont été les premières paroles de Régina.

« Le véritable amour a en lui une foi si profonde, qu'entendant ma femme me tenir ce langage... je n'ai pas douté de l'avenir...

« Cependant, mon ami, je vous ai dit avec quelle réflexion, avec quelle prudence je me suis tracé la marche que j'avais à suivre.

« Un empressement trop tendre aurait choqué, blessé peut-être le cœur de Régina, son amour pour Just devant être d'autant plus ombrageux, d'autant plus en éveil, qu'elle redoutait peut-être de le voir s'affaiblir; aussi, afin d'endormir ses défiances, je m'étais d'abord montré avec elle plutôt en ami, en frère... qu'en amant.

« J'avais aussi parfaitement compris que, pour ramener son cœur, il fallait autre chose que des protestations d'amour... Convaincre d'un sentiment sincère... rien de plus facile; mais pour le faire partager!!! que de soins... que d'efforts!

« Ainsi, avant tout, j'ai voulu que ma vie fût aussi dignement occupée qu'elle avait été jusqu'alors oisive et inutile... Cette idée féconde que vous m'avez donnée, mon ami, d'utiliser *ma passion de contrastes* en m'aventurant encore dans d'horribles lieux, non plus par un sentiment de curiosité stérile, dépravée... mais dans un but profitable... cette idée, je l'ai mise en pratique. Je vous ai souvent écrit l'intérêt saisissant, et souvent bien doux pour mon cœur, que j'avais trouvé dans ces excursions ainsi dirigées.

« Je n'oublierai jamais la surprise, l'attendrissement de Mme de Montbar, lorsque je lui ai raconté mon premier *succès* en ce genre. Avec quelle chaleureuse conviction elle m'a loué :

« — C'est beau... c'est bien, — m'a-t-elle dit d'une voix pénétrée. — « Vous voilà digne de votre nom, de votre rang. »

« Les yeux de Régina brillaient; son visage, toujours si pâle depuis un mois, s'était légèrement coloré; il m'a semblé qu'en s'arrêtant sur moi, son regard perdait un peu de son amicale et froide placidité.

« Alors, je lui ai dit d'une voix presque timide :

« — Vous êtes contente, Régina ?

« — Oh ! oui... contente et bien heureuse... pour vous...

« — Alors, — ai-je ajouté en hésitant, de crainte *d'aller trop vite*, — alors, votre main.

« — Oh ! de grand cœur ! — m'a-t-elle répondu avec un mouvement rempli de cordialité. »

« Cela m'a semblé une faveur inespérée.

« J'ai pris cette main presque en tremblant... cette main charmante que je couvrais autrefois d'ardents baisers... et je me suis hasardé à la serrer...

« Régina a répondu franchement à mon étreinte... Mais dès que j'ai voulu conserver sa main un instant dans la mienne, je l'ai sentie, pour ainsi dire, se refroidir... se glacer...

« J'ai regardé ma femme... elle a baissé les yeux ; son visage d'abord doucement épanoui est redevenu triste.

« J'ai compris...

« C'était de l'estime, une vive sympathie qu'elle m'avait voulu témoigner... voilà tout.

« Alors je lui ai dit, avec une résignation dont elle m'a paru touchée :

« — Rien... encore, Régina ? n'est-ce pas ?

« — Rien... — m'a-t-elle répondu.

« Et deux larmes ont coulé sur ses joues.

« Ce coup a été affreux pour moi... je m'étais *trop hâté;* j'avais réveillé ses défiances, qui peut-être commençaient de s'assoupir... L'œuvre de tout un mois était perdue... œuvre de patience, de résignation, de contrainte si difficile, si douloureuse !

« Alors, vous le savez, mon ami, j'ai failli désespérer, j'ai failli renoncer à cette tâche, dont seulement alors j'entrevoyais les difficultés terribles, insurmontables... Heureusement, votre austère amitié est venue à mon secours ; cette fois encore j'ai suivi vos conseils.

« Courage et persévérance, — m'avez-vous écrit. — Non, ce n'est « pas là du temps perdu ; vous ne pouviez, au contraire, l'employer plus « dignement... Il a été perdu peut-être pour l'amour, mais non pour



« Je me suis donc agenouillé aux pieds de ma femme... » (Page 1101.)

« l'estime et pour la considération où Mme de Montbar doit vous tenir à « cette heure, et c'est un grand pas... Non, ce temps n'a pas été non plus « perdu pour vous... Les actes utiles, féconds, dont vous pouvez déjà « vous glorifier, comparez-les à la stérilité de votre vie passée... Non, ce « n'est pas là du temps perdu... et pour finir par une expressive vulga- « rité : — Si cette première espérance a été déçue, brisée, *les morceaux* « *en sont bons*. Courage donc, et persévérez. »

« Je me suis rendu à vos avis, j'ai persévéré, parce que ma foi en vous était aveugle... En savez-vous la cause? je vais vous l'avouer.

« Je ne sais quoi me dit qu'il y a... ou qu'il y a eu entre nous *une extrême parité de position*... je ne vous parle pas de position sociale... *cela est tout simple*... mais de position de cœur.

« Oui, il plane, pour ainsi dire, au-dessus de tout ce que vous m'écrivez un sentiment à la fois si noble et si triste, si délicat et si résigné, que je suis certain que *vous avez beaucoup aimé, aussi beaucoup souffert*. De là, je vous le répète, ma foi absolue dans vos avis... j'ai eu raison de l'avoir, car, peu à peu, j'ai espéré de nouveau...

« Je ne sais comment le peu de bien que j'avais commencé de faire s'est ébruité; puis est venu l'incident de cette espèce de *factum*, écrit par moi dans un moment de chaleureuse indignation contre une inculpation odieuse dont on accablait une pauvre famille vendéenne, dont le chef s'était jadis dévoué pour mon père. J'ignore quelles sont vos opinions politiques, mon ami; mais vous avez approuvé, loué même, les sentiments et les termes de ce factum, parce que, m'avez-vous écrit, la conviction et la loyauté sont partout respectables.

« La pauvre famille vendéenne a été sauvée, et l'on m'a accordé en partie l'honneur de cet acquittement. Ceci avait eu dans *notre monde* un retentissement exagéré; cela devait être, je me trouvais classé un peu au-dessus des inutiles et des oisifs, on m'accueillait avec une distinction autre que celle que l'on accorde seulement à la naissance; les hommes éminents de notre parti m'avaient fait, dès cette époque, plusieurs ouvertures des plus flatteuses, et pour mon âge et pour mon peu d'importance réelle. Enfin, nos journaux me signalaient comme un *homme d'avenir* pour notre opinion.

« Ces louanges, d'une bienveillance si peu méritée, ne m'aveuglaient pas; mais elles *m'obligeaient* à persévérer dans mes bonnes tendances, et elle me prouvaient, du moins, que mes efforts m'étaient généreusement comptés.

« Mme de Montbar s'était aperçue et m'avait aussi loué de ce changement remarquable dans ma position; les hommes les plus justement considérés l'avaient félicitée sur la voie où j'entrais si glorieusement, disaient-ils. Son père, qui s'était opposé à notre mariage, et m'avait été longtemps hostile, me comblait de preuves d'affection; que vous dirai-je?... aimé... comme autrefois je l'avais été de ma femme ou comme j'espérais l'être encore, j'aurais été le plus heureux des hommes...

« Cependant j'osais à peine m'interroger sur les progrès que je pouvais avoir faits dans son cœur...

« Plus de deux mois s'étaient passés depuis cette tentative trop hâtée, que je me suis si longtemps reprochée. Mme de Montbar se montrait pour moi affectueuse, égale ; elle s'intéressait à mes travaux, me conseillait avec sagesse et discernement, tempérait parfois la fougue de mes opinions. Elle me parlait avec intérêt de l'avenir qui m'était réservé, des espérances que je pouvais concevoir comme représentant de mon opinion, etc.

« Mais malgré le calme, la tranquillité que Régina affectait, je la surprenais souvent triste, rêveuse ; sa santé s'altérait visiblement, et le sourire avec lequel elle accueillait tout ce que je tentais pour lui plaire avait quelque chose de doucement résigné qui souvent me navrait...

« Son père me disait parfois :

« — Vous êtes excellent pour ma fille ; elle est remplie d'affection « pour vous ; votre position se dessine, grandit de jour en jour, et pour- « tant ces pressentiments de père, qui trompent rarement, me disent *qu'il* « *y a quelque chose* entre vous. »

« J'ai dû rassurer M. de Noirlieu, et j'ai, je crois, en partie réussi.

« Tel était l'état des choses, mon ami, lors de ma dernière lettre.

« Si je vous rappelle ces faits, c'est qu'en vous écrivant aujourd'hui, j'ai eu besoin de me les rappeler à moi-même, afin d'embrasser d'un seul coup d'œil ma position présente et passée.

« Par une de ces idées qui ne peuvent venir qu'aux sots aveuglés par une fatuité stupide ou aux gens désespérés qui comme moi, se rattachent à la plus folle espérance, ou plutôt se créent à eux-mêmes de folles espérances, je m'imaginai un jour que la préoccupation, que la tristesse de Régina, que l'altération croissante de sa santé étaient causées par l'embarras, par l'espèce de honte qu'elle éprouvait à m'avouer *que mon amour, si dédaigné d'abord, regagnait chaque jour dans son cœur la place que j'y avais perdue.*

« Selon moi, se joignait à cette transformation des sentiments de Régina une généreuse compassion pour Just, qu'elle me sacrifiait ainsi ; compassion suivie de regrets, de remords même... mais qui cédait au réveil passionné du premier amour de Régina.

« Et puis enfin comme, depuis ma première et malheureuse tentative, je m'étais toujours tenu dans les bornes d'une affection tout amicale envers ma femme, l'occasion de me témoigner du changement de ses sentiments pour moi lui avait manqué, — me disais-je... — De tels aveux en pareille circonstance, et pour elle surtout, étaient toujours d'une délicatesse extrême.

« Ces interprétations de la conduite de Mme de Montbar une fois

admises par moi, je ne trouvai que trop de raisons de les justifier et de persévérer dans ma croyance; car, vous me l'avez souvent écrit, mon ami, avec votre inflexible droiture, — le mal et le faux, comme le bien et le vrai, ont leur logique irrésistible, fatale.

« Ainsi, les manières affectueuses, mais toujours réservées de Régina, la prudence, la discrétion qu'elle montrait dans le choix même de ses expressions lorsqu'elle me parlait de son *estime*, de son *amitié*, de sa *reconnaissance;* tout cela, selon moi, n'était de sa part que contrainte, apparence, et, à la première circonstance favorable, la réalité devait m'apparaître.

« Après de longues hésitations... d'instinct sans doute et qui auraient dû m'avertir, je me décidai à savoir mon sort... quel qu'il fût, car, je vous avoue cette lâcheté, je ne me sentais plus la force de surmonter davantage mon incertaine et pénible position.

« Depuis peu ma femme m'avait paru plus agitée, plus accablée que de coutume, ce que j'attribuais au temps orageux et pesant de tous ces jours-ci, car elle est devenue d'une extrême susceptibilité nerveuse.

« Hier, j'étais entré dans son salon assez brusquement pour qu'elle m'entendît; elle ne s'est pourtant pas aperçue de mon arrivée; m'approchant alors tout près d'elle... j'ai vu son visage baigné de larmes.

« Je lui ai demandé ce qu'elle avait... elle ne m'a pas répondu... je l'ai appelée... même silence, même distraction... enfin, je lui ai pris la main... au bout d'une seconde elle l'a retirée vivement, m'a regardé avec surprise comme si elle se fût éveillée en sursaut et m'a demandé si j'étais là depuis longtemps.

« Ces distractions profondes, ces moments de pénible extase ou d'insensibilité complète où elle est maintenant quelquefois plongée... je me les suis expliqués ou plutôt j'ai cru me les expliquer... comme le reste.

« Elle lutte en vain, — me suis-je dit, — contre le sentiment irrésistible qui la ramène à moi et qu'elle craint de s'avouer à elle-même... de m'avouer à moi...

« Le soir donc, par une assez belle soirée, quoique l'atmosphère fût orageuse et étouffante, nous sommes descendus au jardin.

« J'avais demandé que l'on servît le café dans un petit pavillon rustique situé au fond d'un épais quinconce.

« Lors des premiers... des heureux temps de mon mariage, Régina et moi nous éprouvions un plaisir d'enfants ou d'amoureux à fermer en dedans la porte du jardin, et à rester ainsi seuls des journées entières dans ce pavillon.

« Les souvenirs qui se rattachent à ces jours, les plus beaux de ma

vie... sont encore pour moi si présents, si vivants... que, dans le courant d'idées auxquelles je me laissais entraîner, il m'a semblé qu'ils devaient avoir sur ma femme la même influence... et qu'ainsi entourée de tout ce qui devait lui rappeler nos enivrements passés... cet aveu que j'espérais si ardemment lui viendrait presque malgré elle... du cœur aux lèvres...

« Nous sommes entrés dans ce pavillon... Régina s'est assise sur un divan; elle était vêtue de blanc... et ne paraissait plus que l'ombre d'elle-même. Elle était si pâle... si pâle... que, dans la demi-obscurité qui commençait d'envahir le pavillon, son doux et beau visage ne se distinguait pas de la blancheur de ses vêtements.

« Notre conversation ayant langui peu à peu, nous étions, presque sans y songer, tombés tous deux dans une rêverie silencieuse depuis plus d'un quart d'heure.

« Régina ne semblait plus s'apercevoir de ma présence... son regard fixe s'attachait sur la cime des grands arbres du jardin, au-dessus desquels brillaient déjà quelques étoiles; son sourire me sembla d'une tristesse, d'une amertume profondes... elle se tenait immobile, à demi pliée sur elle-même, et tenait croisées, sur ses genoux, ses mains toujours charmantes, mais cruellement amaigries...

« A cette heure, mon ami, que mon esprit n'est plus troublé par de mensongères visions, et que je me rappelle réellement la physionomie et l'attitude de Mme de Montbar... je puis à peine comprendre la funeste aberration où je suis tombé, car je me disais :

« Pauvre femme... j'ai tant fait pour elle, qu'elle s'est enfin rendue... Elle n'attend qu'un mot de moi pour me faire un aveu qui à la fois la charme et la tourmente, car cette pâleur, cet abattement, des émotions trop contenues les causent; elle détourne ses yeux de moi... de crainte peut-être de céder à l'attraction magnétique de mon regard; son trouble, sa distraction me disent assez qu'elle lutte une dernière fois, mais en vain, contre les pensées d'amour qui l'assiègent de toutes parts; mais la nuit vient... le silence est profond; nous sommes seuls... seuls... dans le lieu qui lui rappelle tant de souvenirs... Jamais occasion plus opportune ne se présentera pour amener sur ses lèvres l'aveu qu'elle retient encore...

« Je me suis donc agenouillé aux pieds de ma femme, j'ai pris une de ses mains, qu'elle m'a abandonnée sans résistance.

« Cette main, brûlante, amaigrie, je l'ai couverte de baisers passionnés... et elle a répondu par une pression convulsive à mon étreinte...

« — Régina ! — me suis-je écrié avec ivresse, — enfin... tu es revenue à moi... tu es ma Régina d'autrefois... tu m'aimes?...

« — Oh! oui... Quoi qu'on fasse... je t'aime toujours, je t'aime plus

ardemment que jamais... J'en meurs... de cet amour... mais je ne le dis pas... je ne puis pas le dire... *je lui dois tant*... A LUI! C'est égal... va... cette mort est douce... mon Just bien-aimé... Je meurs avec ta pensée.

. . . .

« Un cri déchirant que je poussai involontairement a arraché Mme de Montbar à l'espèce de délire où son esprit s'égarait.

« Elle a paru sortir d'un rêve, a tressailli, s'est redressée brusquement et m'a dit d'un air hagard, en passant ses deux mains sur son front :

« — Est-ce qu'il y a longtemps que nous sommes là... Georges?

« Les larmes me suffoquaient; heureusement la nuit était presque venue. Ma femme ne s'est pas aperçue que je pleurais; je lui ai répondu :

« — Oui... il y a assez longtemps... Mais il se fait tard... Voulez-vous rentrer?

« — Comme vous voudrez, mon ami, » — m'a-t-elle répondu doucement sans remarquer l'altération de ma voix.

. . . .

« J'ai interrompu cette lettre, mon ami; je souffrais trop pour la continuer.

« Vous savez tout, maintenant... je n'ai qu'un seul parti à prendre... et vous me le conseillerez, j'en suis certain; c'est de partir demain... de rendre la liberté à Mme de Montbar...

« La malheureuse femme se meurt... et c'est mon aveuglement, c'est ma lâcheté qui la font mourir.

« Demain donc je m'éloignerai.

« Dans l'état où se trouve Mme de Montbar, l'annonce de ce brusque départ lui porterait un coup funeste par l'excès même du bonheur qu'elle ressentirait... je lui écrirai que je fais seulement un voyage de quelques jours; puis, je lui apprendrai de loin, peu à peu et avec ménagements... *la bonne nouvelle*.

« Heureusement... Régina sera heureuse; malgré mes invincibles ressentiments contre... *cet homme*, j'ai confiance dans les rares qualités de son cœur... je ne doute pas... je n'ai pas le droit de douter qu'il ne soit pour *elle* ce qu'il doit être.

« Une dernière fois... adieu et merci... mon ami... Oh! oui, *merci*, car vos sages et affectueux enseignements ont germé dans mon âme, et si, dans la vie douloureuse à laquelle je suis désormais condamné, quelques consolations me sont réservées... je les devrai à l'apprentissage du bien, à l'habitude des idées généreuses, élevées, utiles, à l'aide desquelles j'avais espéré reconquérir le cœur de cette vaillante et généreuse femme, à jamais perdue pour moi... par ma faute... oui... par ma faute!!

« La leçon est profitable... mais elle est terrible... Si j'avais commencé comme je finis; si, au lieu de perdre ma vie dans une oisiveté dégradante qui m'a toujours aliéné le cœur de ma femme, j'avais agi comme j'ai agi depuis, grâce à vos conseils... Régina eût été... serait fière de moi, à cette heure!

« Adieu, mon ami; réponse à l'instant, quoique je la sache d'avance... Vous ne pouvez me conseiller un autre parti que celui que je prends.

« G. DE M. »

La lecture de la lettre du prince de Montbar m'a fait éprouver un sentiment de profonde commisération pour lui; mais, en même temps, j'ai songé que sa détermination, dans laquelle je devais l'encourager, sauvait peut-être la vie de Régina et assurait à jamais son bonheur et celui de Just.

Ce que le prince venait de me raconter de la touchante et courageuse résignation de Mme de Montbar, sa délicatesse poussée jusqu'à l'héroïsme, en cela que liée à son mari par la reconnaissance, elle n'osait ni réclamer cette liberté qu'il lui avait promise s'il ne parvenait pas à se faire aimer comme par le passé... ni lui dire, la pauvre femme, qu'elle aimait toujours Just Clément, qu'elle l'aimait peut-être plus que jamais, en raison même des tourments que lui causait cet amour; tout cela... je l'avais pressenti, deviné ou vu.

J'avais rempli, comme de coutume, mon service auprès de ma maîtresse pendant ces quatre mois, et mon habitude d'observation, jointe à l'espèce de prescience que me donnait mon amour, m'avait initié à presque tous les secrets de ce malheureux cœur si cruellement éprouvé...

Je m'étais, d'ailleurs, résolu, dans le cas où cette situation se fût assez prolongée pour me donner des craintes sérieuses pour la vie de Mme de Montbar, je m'étais résolu d'écrire au prince, sous le nom de M. *Pierre*, que cette vaine épreuve avait assez duré; si enfin M. de Montbar ne se fût pas rendu à ces conseils, je me serais décidé à lever les scrupules de Régina en la déliant de la reconnaissance qu'elle croyait devoir à son mari.

Dieu soit loué! je n'ai pas eu besoin de recourir à ces pénibles extrémités. Régina, Just, M. de Montbar, se sont montrés dignes les uns des autres.

. . . .

Voici le billet que, ce matin, j'ai reçu du prince en réponse à ma lettre d'hier, dans laquelle je l'engageais à persister dans sa détermination :

« Je n'attendais que votre approbation pour partir, mon ami; seulement, sans vous consulter, je me suis décidé à un aveu que vous auriez peut-être combattu.

« Je n'ai pas voulu, en m'éloignant, laisser le moindre regret à Mme de Montbar au sujet de la reconnaissance qu'elle a cru si longtemps me devoir.

« Dans ma lettre d'adieu, je lui dis que ce n'est pas à moi... mais à un ami inconnu, qu'elle doit la réhabilitation de la mémoire de sa mère. La dernière grâce qui me reste à implorer, — lui ai-je écrit, — c'est de me pardonner d'avoir ainsi abusé d'un sentiment de gratitude auquel je n'avais aucun droit.

« Je n'ai pas en cela cru faillir à la promesse d'honneur que je vous ai faite, mon ami...

« Et d'ailleurs, si j'ai porté une légère atteinte à cette promesse, vous me serez indulgent; je crois me montrer plus homme d'honneur en agissant ainsi, qu'en observant rigoureusement la lettre de mon engagement envers vous.

« Adieu!... et, malheureusement pour moi, à jamais!... adieu, mon ami; je ne sais quel avenir m'est réservé... j'ignore ce que je puis espérer *du temps*, ce morne consolateur... Mais à ce moment où je vous écris, je crois... je sens qu'il n'existe pas au monde un homme plus malheureux que moi...

« La seule pensée dont la douceur amère contraste avec le chaos de ressentiments sombres, déchirants, au milieu desquels je me débats, c'est que Régina a été *admirable... sublime jusqu'à la fin.*

« Croyez-moi, mon ami, si je me sens impitoyable envers quelqu'un, ce n'est ni envers elle, ni envers Just, aussi digne, aussi généreux qu'elle... c'est *envers moi*, moi la seule cause de leurs tourments passés... de mes tourments à venir.

« Une dernière fois, adieu, et merci à vous... mon ami... Sans vos conseils, mon sort eût été mille fois plus misérable, car j'aurais haï, méprisé, poussé peut-être au désespoir deux personnes que j'estime, que j'honore, au contraire, au moment de m'éloigner d'elles, certain de les laisser heureuses et sans remords...

« Vous aviez raison... Il est une sorte de consolation dans un tel sentiment...

« Du courage... l'heure sonne... C'en est donc fait pour jamais... ô mes espérances!

. . . .

« Mon Dieu!... que je souffre!... pitié pour ma faiblesse... Adieu...



« ... Dans la maison déserte de la rue du Marché-Vieux. » (Page 1111.)

Plaignez-moi... aimez-moi... Oh ! si dans ce moment terrible... vous vouliez venir à moi... partir avec moi... c'est à genoux que je vous bénirais !... Votre amitié me serait d'un tel secours !...

« Mais non, c'est impossible, vous ne voudrez pas... je suis fou... pardon de cette demande ; n'avez-vous pas déjà trop fait pour moi !

« Adieu... pour la dernière fois, adieu...

« G. DE M. »

3 juillet 18...

Tout est accompli.

Depuis le commencement de la semaine passée, M. de Montbar est parti.

Aujourd'hui, Just et Régina se sont revus pour la première fois.

Ma maîtresse était encore bien pâle, bien amaigrie... mais qu'elle était belle, mon Dieu! qu'elle était belle de bonheur et d'amour!!

. . . .

Ma tâche est finie... loyalement, courageusement finie, je peux le dire avec orgueil.

Maintenant, que ferai-je?

Désormais, à quoi serai-je bon à la princesse?

Mais moi?... cette habitude d'intimité domestique... si douce, si chère à mon cœur, malgré les tourments dont elle est parfois traversée, pourrai-je la rompre? Vivre loin de Régina?... ne plus la voir, presque à chaque instant du jour?... m'éloigner... maintenant surtout que la voilà si heureuse?...

Aurai-je ce courage? résisterai-je à cette mélancolique satisfaction de me dire, en voyant le bonheur rayonner sur ses traits et sur ceux de Just :

« A cette félicité... j'ai contribué... Ces épreuves douloureuses, mais nécessaires à la consécration de leur amour, qu'elles devaient rendre pur de tout remords, ces épreuves dont tous deux sont si glorieusement sortis, je les ai suggérées dans l'intérêt même de leur tendresse, de sa grandeur et de sa dignité. »

Et c'est à ce moment que je quitterais Régina, après avoir eu si longtemps sous les yeux le spectacle désolant de sa tristesse, de ses malheurs!

Non... non... s'il m'est dû quelque récompense... telle sera la mienne, — la vue de cette félicité — à laquelle j'ai contribué de toutes les forces de mon dévouement ignoré... et qui doit l'être toujours...

Non... d'ici à quelque temps... si elle y consent du moins, je ne quitterai pas Régina.

Et si plus tard... cette douce et dangereuse habitude de vivre près de Mme de Montbar s'est tellement incarnée en moi que je ne puisse m'y soustraire; si, s'accoutumant à me regarder comme un de ces bons et fidèles serviteurs dont on ne se sépare plus... la princesse me dit quelque jour...

— Martin... vous ne me quitterez jamais, n'est-ce pas?

Comment la refuser? Le vœu de mon cœur ne sera que trop d'accord avec sa demande...

Et alors ma vie se passera dans une domesticité stérile, égoïste, sans rien qui la relève... car du moins jusqu'ici cette domesticité m'a permis de rendre à Régina des services que je n'aurais pu lui rendre dans une autre condition sociale. Mais ma tâche est accomplie... Mis au-dessus du besoin par la générosité du docteur Clément, ma vie ne peut-elle... ne doit-elle pas avoir un but plus élevé, plus utile... plus profitable à *mes frères en humanité,* comme disait mon bienfaiteur?

Pas de faiblesse; je consulterai Claude Gérard... Sa mâle et tendre parole me guidera encore une fois.

Qu'il soit béni du moins; car c'est à lui que j'ai dû d'appliquer à mon humble condition cette maxime si souvent pratiquée et répétée par lui :

Il n'est pas de position, si infime qu'elle soit, où l'homme de cœur ne puisse faire acte de dignité...

. . . .

LXXXIII

Indécisions de M. Duriveau. — Entrevue du comte et de Claude Gérard. — La prophétie.

Ici nous interrompons les *Mémoires de Martin*, pour rappeler au lecteur de ce livre les faits qui se sont passés ensuite de l'arrestation de Bête-Puante (ou plutôt de Claude Gérard, à qui nous restituerons son véritable nom).

Surpris sur le bord de l'étang de la métairie du Grand-Genévrier par le brigadier Beaucadet, embusqué avec quelques-uns de ses hommes près des ruines du fournil, Claude Gérard et Martin venaient de tomber entre les mains des gendarmes, lorsque le comte et son fils, avertis par Beaucadet, étaient arrivés sur le lieu de l'arrestation, afin de s'assurer qu'un de leurs domestiques devait se trouver à un mystérieux rendez-vous avec Bête-Puante, accusé d'avoir tiré un coup de feu sur M. Duriveau.

Nous rappellerons enfin au lecteur qu'ayant reconnu dans Claude Gérard, le braconnier, un homme que deux fois il avait mortellement outragé, le père de Scipion, par une odieuse bravade, s'était plu à donner en présence de Claude Gérard l'ordre de chasser maître Chervin et sa femme de la métairie du Grand-Genévrier.

Cette méchante action accomplie, Scipion et son père, remontant en voiture, étaient revenus au château du Tremblay pendant que les gendarmes emmenaient Claude et Martin.

De retour chez lui, le comte, suivant l'avis de Beaucadet, crut prudent de faire quelques recherches dans la chambre de Martin, sur qui de graves soupçons planaient alors.

Ces recherches furent d'abord vaines; mais M. Duriveau, trouvant une malle fermée, s'était cru autorisé à la forcer, et y avait pris un coffret de bois renfermant le cahier manuscrit des *Mémoires de Martin*, accompagné d'une lettre au *roi*.

Cette correspondance de son valet de chambre avec un roi excitant vivement la curiosité de M. Duriveau, il avait emporté le manuscrit des Mémoires dans sa chambre, et s'était mis à les lire alors qu'une heure du matin sonnait à l'horloge du château du Tremblay.

Telles étaient, on le sait, les premières lignes des *Mémoires de Martin* :

« Je n'ai conservé qu'une idée confuse et incomplète des événements qui ont précédé ma huitième ou ma neuvième année. Cependant, de cet obscur passé déjà si lointain, j'ai gardé la mémoire d'une jeune belle femme dont les doigts agiles faisaient presque continuellement bruire les fuseaux d'un métier à dentelle tout couvert de brillantes épingles de cuivre ; le cliquetis sonore des fuseaux faisait ma joie; il me semble l'entendre encore; mais, le soir, cette joie se changeait en admiration; couché dans mon petit lit, je voyais cette même jeune femme, ouvrière infatigable (ma mère peut-être), travailler à la lueur d'une chandelle dont la vive clarté redoublait d'éclat en traversant une eau limpide renfermée dans un globe de verre ; la vue de ce foyer lumineux me causait une sorte d'éblouissement et d'extase auxquels le sommeil seul mettait un terme. »

Lors même que la curiosité de M. Duriveau n'eût pas été excitée par d'autres motifs, les lignes seules que nous venons de rappeler auraient suffi pour attirer vivement son attention, sinon son intérêt, sur ces *Mémoires*.

La jeune fille qu'il avait autrefois séduite était une ouvrière en dentelle, comme la jeune femme que Martin croyait être sa mère...

Elle se nommait *Perrine Martin*... et le valet de chambre dont il lisait les Mémoires se nommait Martin...

Enfin l'âge que celui-ci paraissait avoir, certaines particularités de ressemblance physique, d'abord à peine remarquées par le comte, mais que ces premiers soupçons rappelèrent aussitôt à sa mémoire; toutes ces circonstances réunies, sans convaincre M. Duriveau que Martin était *son fils*... lui présentaient cette hypothèse comme possible.

On conçoit dès lors combien de causes excitantes, irritantes, avaient attaché le comte à la lecture des *Mémoires de Martin*.

Puis, au bout de quelques pages, M. Duriveau rencontra les noms de *Bamboche* et de *Basquine*, ces deux compagnons d'enfance de Martin.

Bamboche devenu ce meurtrier redoutable que l'on avait traqué la veille dans les bois du comte.

Basquine devenue l'une des plus célèbres artistes de l'époque... femme infernale selon ceux-ci, angélique selon ceux-là, mais doublement infernale selon le comte, car peu de jours s'étaient passés depuis que Scipion avait audacieusement annoncé à son père qu'il eût à regarder Basquine comme le suprême arbitre de son mariage à lui Duriveau avec Mme Wilson; insolente prétention qui avait amené cette scène déplorable,

effrayante, entre le père et le fils, scène à laquelle avait succédé de part et d'autre une suspension d'hostilités, le comte ayant le lendemain dit à son fils que, quelque bizarres que fussent ses prétentions à poser Basquine comme arbitre de ce double mariage, du père et du fils... il *aviserait*...

Puis venait dans les *Mémoires* la rencontre de Martin au fond de la forêt de Chantilly avec *Régina, Scipion* et *Robert de Mareuil*...

Quels souvenirs ces noms ne devaient-ils pas éveiller dans la mémoire de M. Duriveau!

— *Scipion*... son fils...

— *Robert de Mareuil* dont il avait été le rival... lors de ses prétentions à la main de *Régina*, qu'il devait un jour attirer dans un piège horrible... pour se venger de ses dédains...

Venait ensuite l'enfance et la première jeunesse de Martin chez Claude Gérard...

Claude Gérard... encore un nom écrit en lettres sinistres, ineffaçables, dans la vie du comte...

Là encore reparaissait Régina; Régina enfant, puis adolescente, puis jeune fille, et grandissant pour ainsi dire aux yeux de Martin à chaque anniversaire de la mort de la baronne de Noirlieu...

C'était ensuite cette pauvre folle que Claude Gérard entourait de ses soins pieux et touchants.

Un pressentiment invincible disait au comte que cette femme folle était Perrine Martin... dont il avait enlevé le cœur à Claude Gérard, pour la séduire, la délaisser ensuite, et lui faire plus tard enlever son enfant, afin de se débarrasser des exigeantes réclamations de cette mère qu'il abandonnait lâchement, la sachant réduite aux faibles ressources d'un travail opiniâtre.

Martin arrivait à Paris...

Encore des noms qui résonnaient dans la mémoire du comte Duriveau :

— *Régina*,

— *Robert de Mareuil*,

— *Le prince de Montbar*...

Et plus tard cette scène des Funambules, où le comte assistait avec son fils, scène d'où datait, pour ainsi dire, la haine incurable de Basquine contre Scipion et — *ceux de sa race oisive et méchante,* — avait dit la jeune fille.

Plus tard, c'était le séjour de Martin chez le docteur Clément... puis les recommandations du docteur qui, près de mourir, chargeait Martin

de veiller sur Régina, qu'il savait menacée de l'implacable vengeance de M. Duriveau...

Les pressentiments du docteur ne l'avaient pas trompé... Martin ne faillissait pas à la mission que son maître mourant lui avait confiée; il envoyait un sauveur à Régina prise au piège tendu par le comte, dans la maison déserte de la rue du Marché-Vieux.

Ce sauveur... c'était Just Clément... qui devait si cruellement châtier l'infâme conduite de M. Duriveau et lui imposer un duel dont les conditions mettaient désormais Régina à l'abri de calomnies infâmes...

Enfin, c'était M[me] Wilson, que le comte aimait d'une si ardente, d'une si folle passion, dont il retrouvait encore le nom dans le récit de Martin.

On le voit, ces *Mémoires* touchaient par tant de points à la vie de M. Duriveau, que cela seul eût suffi à expliquer l'opiniâtre curiosité avec laquelle il poursuivit cette lecture...

Mais lorsqu'il vint à songer que ce malheureux enfant abandonné, voué à tant de misères, à tant de chagrins, à tant de rudes épreuves subies avec résignation, avec courage, et dont il devait sortir pur... lorsque le comte vint enfin à songer, disons-nous, que Martin était sans doute son fils, il se sentit en proie à une frayeur mêlée de honte insupportable à la seule pensée de se trouver face à face avec Martin, dont l'esprit était si droit, le cœur si pur, le caractère si élevé.

Cette honte aurait déjà paru insupportable au comte, lors même que Martin eût encore ignoré le secret de sa naissance... Mais se remémorant quelques particularités de sa première entrevue avec lui, songeant à l'affection qui l'unissait à Claude Gérard, se disant enfin qu'il était peu probable que le hasard seul eût conduit Martin à entrer comme domestique chez lui, le comte éprouvait une nouvelle et plus terrible angoisse... il ne doutait plus que Martin ne fût instruit des liens qui les unissaient...

Ainsi, riche d'une fortune immense, cet homme d'un caractère impitoyable, d'une volonté de fer, d'une dureté, d'une audace sans pareilles, cet homme enfin, professant pour tant de nobles sentiments un cynique et indomptable dédain, rougissait, tremblait... à la seule pensée d'affronter le regard d'un pauvre valet... d'un malheureux enfant abandonné.

Mais aussi... ce valet possesseur de secrets si déshonorants... *ce valet avait une belle âme... et ce valet était son* FILS !

Si insignifiante qu'elle paraisse au premier abord, cette profonde perturbation dans les idées habituelles de M. Duriveau prouvait que la lecture des *Mémoires de Martin*, sur lesquels le comte réfléchissait ainsi, agissait déjà puissamment sur son esprit, à son insu peut-être...

Puis, comme cet homme était surtout dominé par un immense orgueil, il finit par subir l'influence de cette autre pensée :

— Ce malheureux enfant trouvé, dont l'âme s'est montrée si haute en tant de circonstances difficiles, effrayantes... ce valet qui correspond familièrement avec un ROI... *c'est mon fils*...

Enfin une comparaison forcée, fatale... rappelait à la mémoire du comte cette scène récente dans laquelle Scipion avait poussé l'audace de la révolte contre le caractère paternel jusqu'à l'excès le plus épouvantable. M. Duriveau ne pouvait non plus s'empêcher d'établir un parallèle entre Scipion et Martin.

Néanmoins, ces idées encore vagues, plutôt instinctives que mûrement raisonnées, ne pouvaient avoir immédiatement toute leur puissance d'action : un homme de l'âge et de la trempe de M. Duriveau ne se transforme pas en un jour. La lecture des *Mémoires de Martin* jetant dans cette âme incroyablement endurcie quelques généreuses semences, les événements à venir pouvaient seuls les développer ou les étouffer...

Ainsi, après avoir un moment songé avec un orgueil involontaire *que Martin était son fils*... pensée d'une légitime, d'une généreuse fierté... pensée d'un *bon orgueil*, si cela se peut dire, le comte retomba bientôt dans les ressentiments de l'orgueil le plus détestable : il se révolta contre la haute valeur morale de ce fils dont il s'était un instant félicité; l'envie, la haine, la colère, la honte lui soufflèrent au cœur les plus mauvaises passions. Dans sa joie cruelle, il se disait qu'au moins Martin était en prison, qu'il y resterait longtemps, car lui, Duriveau, le chargerait de toutes ses forces, userait de toute son influence, et elle était grande, afin de lui faire infliger une condamnation sévère, pour se débarrasser ainsi de la présence d'un misérable qui lui inspirait autant d'aversion que de crainte.

Puis, comme l'homme le plus méchamment perverti (surtout lorsque dans sa jeunesse il a connu des sentiments humains, généreux, et M. Duriveau avait ainsi commencé), comme l'homme le plus méchamment perverti, disons-nous, ne peut, quoi qu'il fasse, fermer tout à fait les yeux à l'auguste splendeur des grandes vertus, le comte, après avoir écouté son funeste orgueil qui lui disait de haïr Martin... écoutait sa conscience, son cœur paternel qui lui disait d'estimer, d'aimer ce digne et valeureux enfant.

Alors cette première tempête de détestables passions s'apaisait devant la puissante autorité du juste et du bien... comme les nuages des tourmentes se dissipent à l'éclat du soleil; le comte subissait de nouveau la douce, la pénétrante influence des rares qualités de Martin... Il admirait



« — Arrête!... — s'écria M. Duriveau... » (Page 1117.)

cette résignation souvent douloureuse, mais jamais souillée par un seul instant de révolte ou de haine contre sa terrible destinée, contre le père sans entrailles qui la lui avait faite, cette destinée!!!... Jamais, dans ces pénibles confessions, le comte n'avait trouvé une parole de malédiction contre la société marâtre qui l'avait insoucieusement abandonné, lui Martin, dès son enfance, à tous les hasards de l'ignorance, de la misère et du vice...

Non, non, *résignation*, — *sacrifice*, — *devoir*, — ces trois mots disaient la vie de cet infortuné.

Il y eut surtout un moment où M. Duriveau ne put contenir son émotion en lisant ces deux lignes qui semblaient résumer la conduite de Martin envers Régina, Just et le prince de Montbar :

Il n'est pas de position, si infime qu'elle soit, où l'homme de cœur ne puisse faire acte de dignité.

Maxime touchante dont Claude Gérard avait donné à Martin l'enseignement et l'exemple. . . . .

. . . .

Au moment où M. Duriveau relisait les lignes précédentes qui terminaient l'épisode de la princesse de Montbar et les *Mémoires de Martin*. quatre heures sonnaient au château du Tremblay.

La nuit, calme dans la soirée, était devenue orageuse; la tourmente mugissait au dehors, les grands arbres du parc, violemment agités par le vent, rendaient un bruissement sourd, prolongé, comme celui de la mer; on l'entendait de la chambre à coucher de M. Duriveau, située au rez-de-chaussée.

Profondément absorbé, le comte, le coude sur son bureau, la tête dans ses deux mains, poursuivait sa lecture et ses méditations; telle était sa contention d'esprit, qu'il ne s'aperçut pas d'un léger bruit causé par le grincement de la serrure d'une porte qui donnait dans son cabinet de toilette où aboutissait, on l'a dit, l'escalier de la chambre de Martin.

Au moment où une nouvelle et violente raffale de vent ébranlait les volets extérieurs, la porte, dont le pène avait légèrement glissé, s'ouvrit...

Mais elle resta entre-bâillée.

C'est à peine si M. Duriveau fit attention au bruit de cette porte, qu'il crut entr'ouverte par la violence du vent, car, après avoir un instant tourné la tête de ce côté, le comte retomba dans ses réflexions; son visage énergique trahissait la lutte des sentiments divers dont son âme était agitée; mais, à ce moment, l'expression de ses traits semblait annoncer la prédominance des sentiments généreux... deux fois il secoua tristement la tête, tandis qu'un sourire de commisération effleurait ses lèvres, ordinairement altières et dédaigneuses...

Alors la porte jusque-là seulement entre-bâillée s'ouvrit toute grande, mais lentement, et sur cette baie noyée d'ombre se dessina la figure de Claude Gérard...

La tête nue du braconnier ruisselait d'eau ainsi que sa casaque de peau de bêtes; à la fange noire dont son pantalon était couvert, on voyait qu'il venait de traverser des marais et des terrains tourbeux.

Voyant le comte occupé à lire, Claude Gérard, par son geste et par sa physionomie, sembla dire :

— *Je m'y attendais... j'arrive à temps...*

Alors, il s'approcha de M. Duriveau sans être entendu de lui, grâce à l'épaisseur des tapis, et lui posa sa large main sur l'épaule.

Le comte fit un bond sur sa chaise et se retourna brusquement; mais, à l'aspect du braconnier, il resta muet, pétrifié.

Avant qu'il eût pu faire un mouvement... Claude Gérard s'était rapidement emparé du manuscrit des *Mémoires de Martin,* et avait enfoui ce cahier dans l'une des vastes poches de sa casaque, puis s'adressant au comte, il lui dit d'une voix sévère :

— Martin avait redouté cet abus de confiance, monsieur... Je suis arrivé à temps...

— Vous ici ! ! — s'écria le comte en sortant enfin de sa stupeur.

Et, se levant brusquement, il courut à sa cheminée et tira violemment le cordon d'une sonnette.

— Cette sonnette ne donne que dans la chambre de Martin... *et il n'y est pas...* vous le savez bien... — dit froidement Claude. — Nous sommes seuls ici... volets et portes fermés...

— Tu veux donc m'assassiner! misérable! s'écria le comte en cherchant du regard quelque chose dont il pût se faire une arme. — Que viens-tu faire ici?

— Je viens vous dire, monsieur, — reprit Claude Gérard d'une voix triste et solennelle, — je viens vous dire que Perrine Martin, la mère de votre fils... est morte cette nuit...

— Morte? elle, la mère de Martin!... — s'écria le comte.

— Morte! il y a trois heures... — dit Claude Gérard, — ici, dans l'une de vos métairies, où on l'avait transportée...

— Elle était ici, — murmura le comte atterré. — Elle est morte... Martin est mon fils!... il est donc vrai...

— Oui... Martin est son fils et le vôtre... oui, elle est morte! — répéta lentement Claude Gérard, comme s'il eût voulu faire entrer ces paroles au fond du cœur de M. Duriveau.

— Non, non, — s'écria celui-ci presque avec égarement, — c'est un rêve affreux...

— Si c'est un rêve, monsieur, — répondit Claude, — la cloche des morts, qui va sonner à l'aube, vous réveillera...

— Oh! cette mort... en ce moment... — murmura le comte anéanti, — quand tout le passé vient de m'apparaître...

L'accent, la physionomie de M. Duriveau révélaient alors une dou-

leur et des remords si sincères, que Claude Gérard en eut pitié, et il lui dit d'une voix moins menaçante :

— Au nom de ce passé... au nom de ce que votre fils a souffert... au nom du courage et de la résignation qu'il a montrés... repentez-vous... Il est temps, croyez-moi!

Le comte, à la fois honteux et irrité d'avoir laissé pénétrer son émotion à Claude Gérard, se roidit contre les sentiments généreux auxquels il venait de céder et s'écria :

— Sors d'ici... à l'instant, pas un mot de plus.

— Dieu se lasse à la fin... — reprit Claude Gérard d'une voix plus élevée... — Prenez garde.

— T'en iras-tu! — s'écria le comte exaspéré.

— Écoutez-moi, je vous en conjure, — reprit Claude Gérard d'une voix altérée, — je vous parle sans haine, sans emportement. Il y a dans tout ceci une volonté providentielle... C'est cette nuit... presque à la même heure où expirait votre victime... la mère de Martin... de votre fils... qu'en lisant la vie de ce malheureux enfant... vous appreniez à le connaître, et, j'en suis sûr... à le plaindre, à l'aimer... Je vous dis qu'il y a dans tout ceci autre chose que du hasard... — répéta Claude d'une voix de plus en plus imposante, — oui... et si vous étiez assez aveugle, assez malheureux, assez désespéré, pour ne pas vous abaisser devant ce qu'il y a de mystérieux, de providentiel dans ces événements... prenez garde... un secret pressentiment me dit que vous serez frappé fatalement de quelque coup terrible.

Malgré son orgueil, malgré son endurcissement, le comte tressaillit à ces paroles de Claude Gérard, tant son accent solennel avait d'autorité... et d'ailleurs cet accent n'annonçait ni haine, ni menace, mais plutôt une sorte de commisération pour le comte, tant le braconnier semblait convaincu de sa prophétie.

— Un coup terrible... me frapper?... — murmura M. Duriveau en jetant un regard défiant et sombre sur le braconnier; — ce coup?... ta haine... le portera sans doute... tu voudras accomplir ta prophétie.

— Est-ce que vous n'êtes pas en mon pouvoir... à cette heure... et sans secours?... — dit Claude Gérard. — Non, — reprit-il tristement, — non, il ne s'agit pas de ma vengeance... Si vous vous repentez, elle serait inique et inutile... si vous persévérez dans le mal, alors... je vous le jure par l'éternelle justice de Dieu à laquelle je crois... une voix secrète, irrésistible, me dit que c'est une main... plus puissante qu'une main humaine, qui se chargera de votre punition.

A ces mots, le nom de BASQUINE sembla luire en traits de feu dans

l'esprit troublé du comte... tandis que, cédant à un sentiment, on pourrait dire à une *sensation* de pitié inexprimable, Claude Gérard tombait aux genoux du comte, et lui disait :

— Tenez... me voilà à genoux... à genoux devant vous... moi... moi... Claude Gérard, pour vous dire à mains jointes, au nom de Martin... au nom de votre autre fils, au nom de vous-même : Soyez bon, soyez père... accomplissez les promesses que vous m'avez autrefois faites lorsque je vous ai laissé une vie que j'avais le droit de vous ôter. Oh ! repentez-vous... amendez-vous... sinon... je vous dis que je vois la main de Dieu prête à s'appesantir sur vous !

— Et je me laisserais imposer... intimider par tes jongleries, vieux misérable... — s'écria le comte, d'autant plus furieux, qu'un moment, malgré lui, il avait été épouvanté des menaces prophétiques de Claude en songeant à Basquine et à l'influence qu'elle avait sur Scipion, influence que la lecture des Mémoires de Martin faisait paraître au comte plus effrayante, plus redoutable encore; mais son indomptable orgueil se révoltant bientôt, il reprit, s'adressant à Claude Gérard :

— Ah ! tu crois avoir affaire à un homme lâche et crédule? Ah! tu viens me parler de morte, d'enfant trouvé... de justice du ciel? Pardieu! tu t'adresses bien. Eh bien ! je te dis, moi, monsieur le prophète, que la justice est pour moi, car la morte est dans sa bière et le bâtard est en prison.

A ces exécrables paroles, Claude Gérard se releva lentement, ne répondit pas un mot, jeta un dernier regard de pitié mêlé d'effroi sur le comte et fit un pas pour sortir.

— Arrête !... — s'écria M. Duriveau en se précipitant sur le braconnier, — si tu as échappé aux gendarmes ainsi que ton complice, tu ne m'échapperas pas, à moi... et le bâtard sera rattrapé... quand je devrais donner mille louis pour sa prise !

Claude Gérard repoussa si rudement M. Duriveau, que celui-ci, perdant l'équilibre, tomba à demi renversé sur son fauteuil pendant que le braconnier fut d'un bond dans le cabinet de toilette, enferma le comte dans sa chambre à coucher en donnant un tour de clef à la porte, puis sautant par la fenêtre qu'il avait prudemment ouverte pour assurer sa retraite, il disparut rapidement à travers les bois du parc.

Quant à l'apparition inattendue de Claude Gérard dans la chambre de M. Duriveau, elle s'explique ainsi :

Le trajet de la métairie du Grand-Genévrier au bourg le plus voisin, était long et dangereux, il fallait traverser près de deux lieues de tourbières et de marais presque impraticables pour ceux qui ignoraient

les quelques veines de terrain solide qui sillonnaient ce sol marécageux et mouvant.

Beaucadet et ses gendarmes étaient à cheval; une fois la lune couchée, ils se trouvèrent dans l'obscurité; la tempête soufflait avec violence, les cavaliers ne pouvaient s'avancer qu'avec une lenteur et une prudence extrême à travers ces marécages, où leurs chevaux enfonçaient parfois jusqu'au ventre.

Les deux prisonniers se trouvaient donc à peine surveillés; ayant entendu Beaucadet conseiller à M. Duriveau une *visite domiciliaire* dans le réduit occupé par son valet de chambre, Martin frémit... ses *Mémoires* pouvaient ainsi tomber entre les mains du comte; tout bas il fit part de son anxiété à Claude Gérard; celui-ci avait les mains liées; mais profitant de l'embarras où se trouvaient les gendarmes, et de l'hésitation de leur marche, embarras nul pour le braconnier, depuis longtemps habitué à parcourir toutes les passes de ces marais, et qui, accoutumé d'errer la nuit, était devenu presque nyctalope, Claude Gérard répondit tout bas à Martin :

— Prends mon couteau dans ma poche, coupe mes liens, à la première occasion; je réponds du reste.

Cette occasion ne se fit pas attendre; Beaucadet venait de crier à l'aide en sentant son cheval pour ainsi dire disparaître sous lui au milieu d'une fondrière; profitant de cet incident qui absorba l'attention des gendarmes, Martin coupa les liens de Claude; en deux bonds celui-ci atteignit un étroit sentier qu'il connaissait, et il avait disparu au milieu des ténèbres de plus en plus profondes avant que les gendarmes eussent pu seulement se douter de sa fuite.

Claude Gérard s'était dirigé en hâte vers le château du Tremblay. Il devait passer près d'une métairie isolée, où la mère de Martin avait été transportée. Claude, sûr de la discrétion du métayer, car il était bien souvent serviable à ces malheureux, y entra... afin de se rassurer sur l'état de Perrine Martin... Le métayer et sa femme, fondant en larmes, ne voulurent pas laisser Claude Gérard pénétrer dans la pauvre chambre où Perrine avait été transportée... Il comprit.

A ce coup terrible il chancela. Mais se rappelant le devoir impérieux qui l'appelait au château, il poursuivit sa route, franchit aisément la haie du parc, et arriva jusqu'aux bâtiments.

La porte du couloir de service où aboutissait l'escalier de la chambre de Martin était rarement fermée intérieurement, les domestiques qui s'attardaient dans le village se ménageant toujours ce moyen de rentrer sans bruit au milieu de la nuit. Martin avait, par précaution, remis une

double clef de sa chambre à Claude Gérard; celui-ci put arriver ainsi chez le valet de chambre du comte; puis, à l'aide d'une allumette prise sur la cheminée, le braconnier se procura de la lumière, vit la malle forcée; la porte de l'escalier conduisant au cabinet de toilette de M. Duriveau était restée ouverte, Claude Gérard devina tout, descendit, colla son œil à la serrure de la porte de la chambre à coucher, et vit le comte occupé à lire.

Après avoir ouvert, ainsi qu'on l'a dit, la fenêtre du cabinet de toilette qui donnait sur le jardin, afin d'assurer sa retraite, Claude Gérard, profitant du bruit de la tempête, fit doucement jouer le pène de la porte de la chambre du comte, et put s'approcher de celui-ci sans en avoir été entendu.

Hâtons-nous de dire que l'alarme des métayers chez qui Claude s'était arrêté en se rendant au château du Tremblay avait été causée par une syncope léthargique dans laquelle Perrine Martin était restée si longtemps plongée, que ces pauvres gens, croyant à sa mort, avaient fait partager à Claude Gérard cette triste conviction.

Huit jours après cette entrevue entre Claude et M. Duriveau, d'autres événements se passaient à Paris, dans l'hôtel de Basquine, où nous conduirons le lecteur.

LXXXIV

L'hôtel de Basquine. — Leporello et Astarté. — La Mère-Radis. — Un suicide par amour. Un ami d'enfance.

La scène suivante se passe dans un charmant petit hôtel, situé entre cour et jardin, rue Saint-Lazare, habité par Basquine. Une partie du jardin donne sur un terrain vague, occupé par des matériaux de construction.

Il est dix heures du matin : deux personnages qui ont figuré dans les *Mémoires de Martin,* Leporello et Mlle Astarté, s'occupent de réparer le désordre qu'une réception prolongée assez avant dans la nuit laisse toujours dans un appartenant.

Astarté, quoique âgée de quelques années de plus que lorsqu'elle était au service de sa *ministresse,* à qui elle rendait, disait-elle, *la vie si dure*, a conservé sa taille élégante, ses magnifiques cheveux noirs, et son air impertinent et moqueur.

Leporello, l'ancien valet de chambre du baron de Saint-Maurice, a gagné en importance ce qu'il a perdu en jeunesse cavalière ; il a pris de l'embonpoint, sa figure est pleine, vermeille ; il paraît être dans une complète familiarité avec Astarté.

— Ah çà ! ma chère, — lui dit Leporello en interrompant ses soins domestiques pour s'étendre nonchalamment dans un excellent fauteuil, et tenant toujours son plumeau à la main, — causons un peu, que je *prenne langue*... Arrivé avant-hier de Normandie à ton appel, entré ici hier à ta recommandation, occupé une partie de la nuit à annoncer dans ce salon plus de ducs, de princes, d'ambassadeurs, de marquis, de comtes... et autres gens du plus grand monde, que je n'en ai annoncé dans les meilleures maisons où j'ai servi, je n'ai pas encore eu le temps de causer un peu à fond avec toi.

— C'est vrai, mon pauvre Leporello, — dit Mlle Astarté, en s'étendant à son tour paresseusement sur une causeuse, — les dernières voitures sont parties à quatre heures du matin, madame m'a gardée jusqu'à cinq heures, et je me lève.

— Je suis parbleu bien sûr, — reprit Leporello, — que tu ne m'au-



« ... Et quand elle a fumé sa résine... » (Page 1128.)

rais pas écrit de quitter la maison de la marquise de Mainval pour me faire perdre au change. D'abord ici mes gages sont presque doublés, et tu m'as présenté la *bourgeoise* comme généreuse et peu *regardante*...

— C'est-à-dire que ça en devient gênant... car, avec des personnes si confiantes... malgré soi, on a scrupule... tandis qu'avec les autres, ma foi!... c'est de bonne guerre!...

— Une actrice généreuse... — dit Leporello, — ce n'est pas étonnant; elle dépense l'argent comme elle le gagne... et il paraît que madame... en gagne gros...

— Plus de cent mille francs par an?...

— C'est gentil... Sans compter les accessoires?

— Comment?

— Est-ce que parmi ces ducs, ces princes, ces ambassadeurs... il n'y a pas... quelqu'un? qui? hein? — dit Leporello en regardant sa compagne d'un air significatif.

— *Nix*... — fit gravement Astarté.

— Ah bah!... — et après un moment de réflexion, Leporello ajouta: — Je comprends... elle s'encanaille... c'est souvent comme ça... quelque *croc?*... qui la gruge...

Nix... — fit Astarté avec un redoublement de gravité.

— Un acteur, alors?...

— *Nix*.

— *Nix*... *nix*... *nix*... Enfin la fameuse Mlle Basquine a au moins un amant, quand le diable y serait?

— Le diable y est... car elle n'a pas un amant.

— Alors elle en a deux?... trois?... onze?

— Pas un.

— Astarté, ma fille, vous devenez paradoxale dans vos propos.

— Tu sais pourtant bien qu'entre nous nous ne nous mentons pas.

— Quand c'est inutile.

— Bien entendu... et je n'ai aucun intérêt à te cacher si madame a des amants ou non.

— Allons, — dit Leporello en soupirant, — il faut te croire.

— Je vais d'ailleurs te mettre au courant de tout. Tu sais que j'ai quitté ma bêtasse de *ministresse* après l'histoire des *radis*?

— Des radis?...

— Comment! tu ne sais pas?

— Que je n'en mette jamais un sous ma dent... de radis (et je les adore!) si je comprends ce que tu veux dire.

— J'étais donc excédée, fatiguée de ma *ministresse;* car non contente

d'être sotte et crassement bourgeoise, elle était méchante comme un âne rouge, non pas pour moi, un instant! j'ai bec et ongles; mais elle était impitoyable pour une jeune nièce qu'elle avait, laide comme un monstre, il est vrai, la pauvre créature! mais si bonne, si douce, que les larmes me venaient aux yeux en voyant les humiliations que, sans jamais se plaindre, elle endurait tous les jours de sa méchante bête de tante; ça m'a tellement exaspérée, que je me suis dit : Je ne resterai pas ici, mais je vengerai cette pauvre fille avant de partir, et je me ferai renvoyer pour quelque chose de très drôle. Un jour donc j'avais à coiffer ma ministresse pour un bal des Tuileries; je prends à l'office une demi-douzaine de jolis petits radis roses avec leurs feuilles, je les traverse de grandes épingles noires, et tout en coiffant ma ministresse, je vous lui plante, sans qu'elle s'en doute, les petits radis derrière la natte du chignon.

— Astarté, tu es brave comme Cambronne!

— La ministresse avait avec ça deux touffes de marabouts blancs par devant. — Ah! ma chère petite, — me dit-elle en faisant son gros dos et se mirant dans sa glace, — je suis joliment bien coiffée ce soir, vous vous êtes surpassée.

— Le fait est que madame, avec cette coiffure, ma rappelle tout à fait madame la duchesse... — Parole d'honneur, ma petite? — Foi d'Astarté, madame, lui dis-je; — mais ce n'est qu'au bal que vous jugerez de l'effet de votre coiffure. — Là-dessus, elle part dare-dare, et toute seule; le ministre était malade, j'avais compté là-dessus. Elle arrive au bal des Tuileries : au bout d'un quart d'heure on faisait queue pour venir la voir, empressement qu'elle attribuait à l'effet de ses marabouts; aussi, elle se rengorgeait... et d'une force! j'ai tout su par une de mes amies à qui sa maîtresse a raconté la scène. — Mon Dieu! madame, — disait l'un à la ministresse, — que vous avez là une coiffure printannière! jardinière!... je me permettrai même de dire *maraîchère!* — Ah! monsieur! — Madame, disait un autre, — votre coiffure ne sera jamais *hors-d'œuvre.* — Ah! monsieur! — Mais c'est-à-dire qu'elle est à *croquer,* votre coiffure, — rispostait un troisième. — Ah! monsieur, ah! monsieur! — disait la ministresse en se pâmant de l'effet de ses marabouts. A la fin, l'amie en question, après l'avoir laissée pendant une demi-heure *poser* ainsi en *ravière*, l'a avertie qu'on commençait à l'appeler un peu trop la *Mère-Radis,* et, par ma foi! le nom lui est resté.

— Astarté, je t'adorais, — dit Leporello avec enthousiasme, — aujourd'hui je te vénère... Mais, malheureuse c'était un jeu à ne jamais trouver à te replacer.

— Au contraire! ça m'a remis en vogue dans le faubourg Saint-

Germain, où l'on me reprochait de m'être *ralliée* en servant chez un ministre de Juillet ; aussi je n'ai eu qu'à choisir; je suis entrée chez la comtesse de Cerisy, excellente maison, mais la comtesse est morte... Il y a de cela dix-huit mois ; alors, le marquis d'Henneville, qui coquetait déjà autour de Mlle Basquine, et qui était tout fier de se faire comme qui dirait son intendant, afin de se rendre nécessaire, a appris, par une de mes amies, femme de chambre de sa femme, que j'étais sans place ; il m'avait vue chez Mme de Cerisy, il m'a présentée ici... Depuis ce temps-là j'y suis restée.

— Je vois son affaire, à ce fin marquis, — reprit Leporello, — il se sera dit : Astarté sera dans mes intérêts, et c'est beaucoup d'avoir la femme de chambre... quand on fait la cour à la maîtresse.

— Ordinairement, oui ; mais ça ne lui a servi de rien... et pourtant Dieu sait que de mal il s'est donné autour de madame, les folies d'argent qu'il a faites pour des choses dont elle n'avait pas l'air de s'apercevoir ; enfin, il a quitté sa femme, croyant que madame lui en saurait gré ; non content de ça, il a acheté, et Dieu sait quel prix, car il a voulu habiter tout de suite, une maison mitoyenne de celle-ci.

— Et pour quoi faire ?

— *Pour être là*... tout près de madame.

— Et il n'y avait rien entre eux ?

— Rien.

— Mais c'était un fou !

— Parbleu ! ! et voilà comme madame les arrange, mon pauvre Leporello ; note bien encore que le marquis était un homme à la mode, comme ton ancien maître, et, comme lui, jeune, d'une très jolie figure, brave, aimable... mais son amour pour madame l'abrutissait. « Enfin, Astarté, — me disait ce pauvre marquis, car j'étais sa confidente, — j'ai fait et je fais pour votre maîtresse ce que, sur cent hommes, dix ne feraient pas pour une maîtresse qui les adorerait : j'ai quitté ma femme, je me suis mis sa famille et la mienne contre moi, tout cela pour prouver à Mlle Basquine que, malgré son indifférence, j'ai rompu avec le monde afin de ne vivre que pour elle,.. Et cela ne la touche pas. Si elle aimait quelqu'un, je renoncerais à tout espoir ; mais elle n'aime personne, j'en suis sûr. J'ai dépensé beaucoup d'argent pour la faire suivre, ou espionner, à l'Opéra, ici, enfin partout où elle va... et rien... pas l'ombre d'une intrigue... » — C'est ce que je vous ai toujours répété, monsieur le marquis, — lui disais-je, — et vous ne vouliez pas me croire. — « Mais maintenant je vous crois, — reprenait-il ; — je suis sûr qu'elle n'aime personne. Cela m'empêche de me désespérer, car il faudra bien qu'elle finisse par m'ai-

mer... Il est impossible qu'elle résiste aux sacrifices de toute sorte que j'ai faits et que je ferai, sans qu'elle ait même besoin de me les imposer, et cela seulement dans l'espoir d'être aimé. » Enfin, je te jure, Leporello, que ce pauvre marquis me déchira l'âme; tantôt c'étaient des colères à faire frémir, tantôt des pleurs comme un enfant.

— Et ta maîtresse?

— Un marbre... pis qu'un marbre... car un marbre ne rit pas...

— Elle riait!...

— Comme elle rit... quelquefois... et alors c'est à vous donner le frisson.

— Ah çà! mais c'est donc le diable incarné que notre chère maîtresse?

— J'en ai peur...

— Et ce pauvre marquis?

— Mort...

— Mort... d'amour?... allons donc!

— D'amour... et d'un coup de pistolet qu'il s'est tiré dans le cœur.

— Astarté, pas de plaisanteries.

— La chose a été étouffée; on a parlé d'une attaque d'apoplexie foudroyante; mais le marquis s'est bel et bien tué, à telle enseigne que c'est le comte Duriveau... tu sais?

— Oui, oui, le maître de Balard et de Mme Gabrielle.

— Justement... Eh bien! c'est le comte Duriveau, un de ses amis intimes, qui l'a trouvé étendu par terre en allant le voir un matin. Aussi, on dit que le comte Duriveau exècre madame depuis ce temps-là, et qu'il n'y a pas d'horreurs qu'il n'en dise... ce qui n'empêche pas son fils...

— Le fils du comte Duriveau?...

— Oui, le vicomte Scipion... Le malheureux est aussi amoureux de madame que l'a été ce pauvre marquis... et tant d'autres.

— Mais j'ai entendu dire hier ici que le vicomte Scipion devait épouser la fille de Mme Wilson... et que le père et le fils devaient se marier le même jour?

— C'est vrai; le vicomte Scipion épouse Mlle Raphaële.

— Et il est amoureux fou?

— De notre maîtresse...

— Et l'exemple de ce pauvre marquis ne l'arrête point?

— Au contraire... tous ces malheureux hommes sont à se dire : — Quel triomphe... de triompher... là où ce pauvre marquis s'est tué de désespoir, et où tant d'autres ont été dédaignés!

— Et le vicomte Scipion n'a pas plus de chance que les autres?

— Hum ! — fit Astarté d'un air de doute.

— Enfin !... je respire !

— Ne respire pas trop vite, mon pauvre Leporello. Sans doute, madame *soigne* le vicomte, elle a même pour lui des attentions que je ne lui ai vues pour personne... Ainsi, depuis qu'il est parti en Sologne pour la terre de son père, madame lui a écrit trois ou quatre fois par semaine... D'ailleurs, je crois qu'elle l'attend d'un moment à l'autre, puisqu'on dit que le double mariage du père et du fils doit avoir lieu à Paris.

— Et qu'est-ce qu'elle en dit, du vicomte ?

— Rien... et c'est encore à remarquer... car, lorsqu'il s'agit des autres... tiens, mon pauvre Leporello... je te défierais d'entendre madame parler pendant dix minutes d'un de ses *patients*, comme elle les appelle... sans...

— Se moquer... d'eux ?

— Non, sans les mépriser... Elle vous a des railleries si dures, si sanglantes, qu'elle vous les marque comme d'un fer rouge...

— Et ces imbéciles d'hommes en raffolent malgré ça ?

— Dis donc à cause de ça... et jusqu'aux rois qui s'en mêlent ou s'en sont mêlés.

— Des rois ?

— Oui... dans le Nord. Madame est restée là pendant près de deux ans, comme première chanteuse de l'Opéra de la cour... et ma foi, le roi...

— En est devenu amoureux ?

— Amoureux fou... comme les autres ; mais un beau jour, je ne sais ce qui est arrivé, on a dit que lors d'un rendez-vous avec madame, le roi a couru un grand danger... dont un inconnu l'a sauvé comme par miracle.

— Un danger, dans un rendez-vous ? Ce roi avait donc un rival, alors ?

— Je n'ai jamais bien su la chose, ce n'était pas de mon temps ; le peu que j'ai appris, je le tiens de Juliette... Tu te rappelles bien Juliette, de chez la princesse de Montbar.

— Pardieu... où était Martin... bon garçon, mais taciturne en diable.

— Justement ; Martin avait accompagné la princesse... qui de princesse était devenue simple bourgeoise, vu que, depuis la mort du prince son mari, elle avait tout bourgeoisement épousé M. Just Clément, son amant... Eh bien ! Juliette, qui, ainsi que Martin, était restée au service de la princesse ou de Mme Clément, si tu l'aimes mieux, l'avait accompagnée dans cette ville du Nord ; c'est pendant leur séjour que s'est passée cette aventure du roi et de Mlle Basquine. Du reste, M. et Mme Clément

allaient très souvent à la cour; le roi les aimait, dit-on, beaucoup; toujours est-il qu'après l'aventure dont je te parle, Mlle Basquine, au lieu de finir son engagement, qui était encore de six à huit mois, est revenue en France, et c'est peu de temps après son retour que je suis entrée chez elle... Je te parle de cette histoire de roi pour te faire comprendre que notre maîtresse doit trouver tout simple qu'un marquis se tue pour elle... quand un roi a manqué d'y passer...

— C'est juste... et Martin?

— Je n'en ai pas entendu parler. Je crois qu'il est resté dans ce pays-là... je n'ai pas su pourquoi il avait quitté ses maîtres.

(Il est inutile de faire remarquer au lecteur qu'Astarté ignorait que Martin, de retour de voyage depuis peu de temps, était entré au service du comte Duriveau.)

— Mais, pour en revenir à notre maîtresse, sais-tu que ça m'a l'air d'une drôle de femme! Et pourtant, à la voir hier faire les honneurs de sa soirée... on aurait dit d'une duchesse pour les excellentes manières... et puis belle... oh! belle à éblouir... Pourtant...

— Voyons, quoi?

— Est-ce que madame est toujours pâle comme ça?

— Toujours.

— Elle n'a pas l'air de s'en plus mal porter... elle n'en est pas moins belle; mais c'est singulier... cette pâleur.

— Entre nous, Leporello, — dit Astarté d'un air mystérieux, — moi je crois que c'est ce qu'elle fume qui lui donne cette pâleur-là.

— Comment! elle fume?... elle aussi?... Ah çà! il paraît que c'est décidément la mode... quoique l'odeur du cigare pour une femme... me semble horrible. Enfin, puisque c'est la mode...

— Tu te trompes, madame ne fume pas de tabac...

— Mais quoi donc?

— Je n'en sais rien... elle met cela sur une espèce de petite coquille de porcelaine... c'est comme une résine... elle y met le feu et elle aspire la vapeur au moyen d'un long tuyau entouré de fil de soie et d'or.

— Ah çà! et quel diable de plaisir trouve-t-elle à cela?

— Ça l'endort...

— Ça l'endort! et pourquoi cherche-t-elle à s'endormir?

— Pour se désennuyer...

— Elle s'ennuie?

— Comme une morte, mon pauvre Leporello, comme une morte!

— Elle... riche, belle, fêtée... entourée... elle s'ennuie!

— A mourir, te dis-je, et quand elle a fumé sa résine, elle reste six



« — La dernière fois, l'on a dételé ses chevaux. » (Page 1130.)

ou sept heures étendue sur son canapé, les yeux à demi ouverts, ne bougeant pas plus qu'une statue.

— Qu'est-ce que tu me dis là? c'est à n'y pas croire!

— Depuis six mois surtout son ennui empire; autrefois elle chantait quelquefois des heures entières, et toute seule; ça paraissait l'amuser, quoique souvent elle s'interrompît pour fondre en larmes... un air surtout... Une fois qu'elle se mettait à chanter cet air-là, c'était fini, elle pleurait

comme une vraie Madeleine... Mais voilà plus de trois mois qu'elle n'a ouvert son piano, et au lieu de profiter d'un congé de quatre mois qu'elle a afin d'aller gagner cinquante ou soixante mille francs qu'on lui offre en Angleterre... elle aime mieux rester ici... fumer et dormir.

— Mais enfin, quand elle chante au théâtre... qu'on lui jette des fleurs, des couronnes et qu'on l'appelle à grands cris!

— Écoute, Leporello, tout le monde dit que les cinq dernières fois qu'elle a joué, jamais elle n'avait été ni plus applaudie ni plus belle... Eh bien! au moment de jouer, elle avait l'air encore un peu animée... mais, après son triomphe, en revenant ici, elle serait revenue d'un enterrement qu'elle n'aurait pas été plus sombre et plus morne.

— En vérité, c'est effrayant.

— La dernière fois, l'on a dételé ses chevaux. Tout l'orchestre et je ne sais combien de voitures remplies d'hommes et de femmes du plus grand monde l'ont accompagnée jusqu'ici...

— Et elle n'a pas dû être triste au moins, cette fois-là?

— Il est vrai, c'est la seule fois où je l'ai vue rentrer l'air joyeux.

— A la bonne heure, au moins!

— *Enfin*, m'a-t-elle dit, *c'est pour la dernière fois.*

— Comment, la dernière fois? elle ne veut plus jouer?

— Il paraît que non...

— Cette année?

— Non... plus jamais...

— Mais les applaudissements, la gloire?

— Il faut qu'elle en ait par-dessus les yeux; ou plutôt, je crois qu'elle a un ver rongeur dans le cœur.

— Mon Dieu! mon Dieu! que tout ce que tu me dis là m'étonne!

— Elle avait même depuis assez longtemps renoncé à voir du monde; mais voilà un mois qu'elle s'est mise à recevoir.

— Et si elle est amoureuse du vicomte Scipion, comment arranges-tu cela?

— Je ne l'arrange pas du tout, je m'y perds, je n'y comprends rien. Depuis qu'elle lui écrit si souvent, depuis qu'elle le *soigne*, enfin, elle s'endort et paraît plus triste que jamais. Avant-hier, elle m'a effrayée... depuis onze heures du matin jusqu'à près de minuit, elle est restée dans son sommeil les yeux demi-ouverts; seulement, chose que je n'avais vue encore, pendant presque tout le temps de cette espèce d'assoupissement, de grosses larmes lui ont coulé des yeux.

— Pauvre femme!

— Il y a bien eu quelque chose qui m'a intriguée... Madame a fait

louer depuis peu de temps une vilaine maison où personne ne demeure, et située rue du Marché-Vieux... du côté de la barrière d'Enfer. Connais-tu cela ?

— Non ; mais qu'est-ce que madame fait de cette maison où personne ne demeure ?

— Tu m'en demandes plus que je n'en sais...

Un violent coup de sonnette, retentissant dans l'antichambre, interrompit l'entretien de Leporello et d'Astarté.

Leporello alla ouvrir ; le portier de la maison, la figure bouleversée, dit au valet de chambre :

— Mlle Astarté est-elle là ?

— Pourquoi ?

— Il faut que je lui parle absolument, et tout de suite... dit le portier. Puis il ajouta, pendant que Leporello allait chercher Astarté :

— Ah ! mon Dieu... j'en suis encore tout saisi.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur Durand ? — dit Astarté, en arrivant précipitamment.

— Ah ! mademoiselle... figurez-vous que tout à l'heure on frappe, je tire le cordon, et je vois entrer dans la loge un grand gaillard à barbe brune et à cheveux presque gris, quoiqu'il eût l'air jeune : du reste, pas mal vêtu, si vous voulez, mais une drôle de mine, et avec ça un large bandeau noir sur l'œil gauche. Enfin... une figure... une figure...

— Après, — dit impatiemment Astarté, — après ?

— *Basquine* demeure ici ? — me dit-il d'un ton brusque.

— Oui, *mademoiselle* Basquine demeure ici, monsieur, ai-je dit à ce malotru, pour lui faire comprendre sa malhonnêteté. — Bon, qu'il me fait, et le voilà à arpenter la cour. Je m'élance après lui. — Monsieur... un moment, on n'entre pas ainsi; madame n'est pas visible. — La preuve qu'elle est visible, c'est que je vais la voir, — me répondit-il. Et il va toujours. Alors, ma foi, je l'arrête par le bras, et je m'écrie : — Si vous voulez entrer de force dans la maison... d'abord, je crie à la garde... Voilà mon caractère ! — A cette menace, ce diable d'homme a pâli, je l'ai bien remarqué, il s'est arrêté court, et m'a dit : — Allons, ne criez pas si haut, rentrons dans votre loge, vous me donnerez de quoi écrire un mot, vous le porterez tout de suite à votre maîtresse, et vous verrez de quelle manière on vous traitera... pour m'avoir refusé sa porte... — Ma foi ! cet homme m'a dit cela d'un tel air que, malgré sa mauvaise mine, j'ai craint d'avoir eu tort de ne pas le recevoir. Je lui ai donné de quoi écrire ; il attend dans ma loge... et voilà le billet qu'il demande que l'on remette à madame.

Ce disant, le portier donna à Astarté une lettre fraîchement cachetée.

— C'est impossible, — dit la femme de chambre, — je ne peux pas éveiller madame, elle s'est couchée à cinq heures du matin... elle ne m'a pas encore sonnée...

— Parbleu... envoyez-le promener, votre homme à barbe, — dit Leporello ; voulez-vous que j'aille lui parler, moi ?

— Non... reprit Astarté après quelques instants de réflexion, M. Durand a peut-être bien fait, et au risque d'éveiller madame, je vais lui porter cette lettre.

. . . .

Dix minutes après, Astarté revenait en courant.

— Ah ! mon Dieu... quelle bonne idée j'ai eue, — dit-elle à Leporello, — de porter la lettre à madame !

Puis, s'adressant au portier :

— Vite, vite, monsieur Durand, priez ce monsieur d'entrer, et amenez-le ici.

Le portier s'empressa d'obéir, et revint bientôt précédant Bamboche.

On se souvient peut-être que le bandit, accusé de deux meurtres, et traqué de forêt en forêt après son évasion des prisons de Bourges, avait failli être arrêté par Beaucadet et ses gendarmes, dans un bois appartenant au comte Duriveau ; mais rencontrant d'abord Bête-Puante, qui lui avait donné asile dans son repaire, puis, plus tard, M. Dumolard, qu'il avait dépouillé de ses habits, de son cheval et de cette bourse de cinquante-cinq louis que le gros homme regrettait si amèrement. Bamboche, à l'aide de cette somme, était parvenu, après des peines infinies, à dépister les gens de police mis à sa recherche, et enfin à gagner Paris, où il espérait, non sans quelque raison, être mieux caché. Songeant enfin à Basquine, dont il connaissait la brillante position, il avait espéré que la compagne de son enfance lui serait secourable.

Bamboche, dont l'épaisse barbe brune couvrait à moitié le visage, et qu'un large bandeau noir placé sur l'œil gauche déguisait encore, était proprement vêtu ; mais ses traits rudes, sa pâleur, sa physionomie farouche expliquaient et de reste l'hésitation que le portier avait eue à introduire sans observations un pareil personnage chez sa maîtresse.

— Voulez-vous, monsieur, vous donner la peine de venir par ici ? — dit Astarté à Bamboche en le regardant en dessous avec un mélange de curiosité, de crainte et de surprise, ne concevant pas l'empressement de sa maîtresse à recevoir un pareil visiteur.

. . . .

Une heure après l'entrée de Bamboche chez Basquine, Astarté venait trouver Leporello, et lui disait avec stupeur :

— Ah ! mon Dieu !... en voilà bien d'une autre !

— Quoi donc, ma chère?

— Cet homme, à bandeau noir, déjeunera ici.

— Ah bah !

— Dînera ici.

— Ah bah !

— Couchera ici.

— Diable !...

— Logera ici...

— C'est donc un frère... au moins?

— Chut ! — fit Astarté d'un air mystérieux et en parlant à voix basse.

— Quoi donc?

— C'est un condamné politique... qui s'est échappé de prison où il avait été mis lors des émeutes.

— Ah ! alors, je comprends... pauvre garçon... Condamné politique... ça me rappelle M. Lebouffi... le majestueux député de l'opposition dont nous avons tant ri... celui qui se savonnait le crâne à fond quand il devait parler à la tribune... afin de faire des effets de *crâne* comme mon ancien maître faisait des effets de linge.

— Ce malheureux monsieur, — reprit Astarté, — est, à ce qu'il paraît, las de faire *des effets* de prison, lui ! ! ! Aussi madame nous recommande le plus grand secret... Nous deux, seuls dans la maison, saurons que le prisonnier est ici... Il couchera dans la pièce qui est de l'autre côté de la lingerie, et qui donne sur le jardin ; seule, j'en ai la clef ; pour sa nourriture... tu prendras ce qu'il faut, en desservant, avant de reporter les plats à l'office...

— Très bien. Mais le portier qui l'a vu entrer, ce monsieur?

— Madame y a songé. Tu vas dire au portier de porter cette lettre tout de suite chez le vicomte Scipion... Pendant que M. Durand fera cette commission, tu garderas la loge, et, à son retour, tu seras censé avoir ouvert la porte à l'homme au bandeau noir et l'avoir vu sortir.

— Ça va tout seul... Mais le vicomte Scipion est donc de retour à Paris?

— Sans doute, j'ai reconnu son écriture parmi les lettres de ce matin que j'ai portées à madame tout à l'heure, quand elle m'a sonnée pour me dire que l'homme à bandeau noir logerait ici. Enfin le vicomte est si bien à Paris, que madame te fait dire qu'elle n'y est absolument que pour lui... et qu'il doit venir sur les trois heures.

— Bon, je donnerai la consigne au portier en lui remettant sa loge, et je ne recevrai ici que le vicomte Scipion... Mais j'y songe, je ne l'ai jamais vu.

— Peu importe, le portier le connaît. Il ne laissera monter que lui, tu pourras donc ouvrir au vicomte en toute confiance.

— C'est égal, pour plus de sûreté, avant de l'introduire, je lui demanderai son nom.

— Du reste, — dit Astarté, — voilà son signalement : la plus jolie figure qu'on puisse voir, cheveux châtains, petites moustaches blondes frisées, yeux bruns, grands comme ça, et des dents de perles.

— Diable, mademoiselle, il me paraît que vous l'avez joliment dévisagé, ce joli vicomte.

— Et pour achever, — dit Astarté en haussant les épaules à l'observation de Leporello, — ni trop grand ni trop petit, une taille charmante et une tournure aussi élégante que celle de ton ancien maître, don Juan.

— Avec tant de perfections, — dit Leporello, — je comprends que madame le *soigne*, comme tu dis ; aussi, à la place de notre maîtresse, j'aimerais mieux un joli garçon comme ça pour m'endormir, que... sa pipe de porcelaine.

— Veux-tu te taire, homme peu vertueux. Allons, va vite... chez le portier, moi je cours m'occuper de la cachette de l'homme à bandeau noir.

LXXXV

Scipion chez Basquine. — Arrivée de M. Duriveau — Projets et menaces.

Vers les trois heures, Leporello introduisit le vicomte Scipion Duriveau dans le salon de Basquine.

— Si monsieur le vicomte veut se donner la peine d'attendre un instant, — dit Leporello, — madame va venir.

Scipion fit un signe de tête, Leporello sortit.

Pendant que le vicomte attendait Basquine, celle-ci terminait sa toilette avec l'aide d'Astarté. Quelques robes de couleurs ou de façons diverses, éparses çà et là sur des fauteuils, annonçaient que Basquine avait essayé plusieurs *toilettes* avant de s'arrêter à une mise qu'elle voulait sans doute rendre *irrésistible;* elle semblait avoir parfaitement réussi.

Basquine, alors dans tout l'éclat de son éblouissante beauté, s'était fait coiffer à la Sévigné; les mille boucles de ses cheveux, du plus beau blond cendré, s'étageaient, soyeuses, fines, légères, autour de son front charmant et caressaient le contour de ses joues pâles; mais, malgré cette pâleur, la carnation de Basquine était à la fois si veloutée, si transparente, si pure, que cette absence de coloris avait un charme d'autant plus singulier, qu'il contrastait avec la pourpre des lèvres et le feu de ses grands yeux aux sourcils châtains, presque noirs, comparés aux boucles vaporeuses de la chevelure où se jouaient l'air et la lumière; deux gros nœuds de rubans d'un rose vif glacé de blanc complétaient cette coiffure.

Par-dessus sa jupe de soie rose, Basquine portait une sorte de tunique de satin noir, très décolletée, échancrée au corsage, descendant à peine aux genoux, et garnie en cet endroit d'une haute broderie de jais noir, d'où s'échappait un grand volant de dentelle noire tombant jusqu'aux pieds, transparent réseau à travers lequel on voyait les reflets glacés de la jupe rose; deux petites manches bouffantes interrompaient seules le délicieux contour qui joignait à des bras ronds, fins, potelés, des épaules à fossettes et une poitrine éblouissante. L'ouverture du corsage noir, échancré en V, aurait découvert presque la moitié de deux seins d'ivoire, ainsi que le large et blanc méplat qui les séparait, sans un gros nœud de ruban

rose, qui, placé à la pointe du corsage, jetait discrètement son ombre rosée sur la neige de cette ferme poitrine.

Basquine, alors debout devant sa glace, donnait aux légers anneaux de sa coiffure ce dernier tour... ce je ne sais quoi de négligé, de *vrai*, bien supérieur à l'apprêt et à la symétrie... Puis, à l'aide d'une boucle de jais noir, elle serra plus étroitement encore le large ruban qui servait de ceinture à sa taille incroyablement mince et qui, pour ainsi dire, brisée dès l'enfance de Basquine, avait conservé une souplesse, une grâce dont l'incroyable flexibilité des danseuses espagnoles donnerait seule une idée; Basquine pouvait comme elles faire onduler sa fine taille de couleuvre à droite, à gauche, en avant, en arrière, se tordre enfin comme un serpent, pendant que ses larges hanches oscillaient à peine sous un voluptueux balancement.

Il était impossible de rencontrer un ensemble plus séduisant que celui de Basquine ainsi vêtue. Jamais Astarté ne l'avait vue attacher un soin si minutieux à sa toilette, et jamais aussi elle n'avait vu sa maîtresse si jolie.

La camériste ayant entendu frapper discrètement à la porte de la chambre à coucher, demanda :

— Qui est là ?

La voix de Leporello répondit en dehors :

— M. le vicomte Duriveau attend madame dans le salon, et voici une lettre que l'on vient d'apporter pour madame; il n'y a pas de réponse.

Astarté entr'ouvrit la porte, prit la lettre que Leporello lui tendit, et la remit à sa maîtresse.

A peine celle-ci l'eut-elle ouverte, qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier : — Lui aussi... à Paris ! ! !

Après avoir attentivement lu cette lettre, qui lui était écrite par Martin, Basquine la jeta au feu, et, pensive, la regarda brûler en souriant d'une manière étrange ; puis, après quelques instants de rêverie, elle tressaillit et dit à Astarté :

— N'oubliez pas, je vous en prie, mes recommandations au sujet de la personne qui restera cachée ici... pendant quelques jours... Je reconnaîtrai votre zèle et votre discrétion.

— Madame peut être sûre que le secret sera gardé... et bien gardé.

— Je compte sur vous, Astarté. Songez que la moindre imprudence pourrait causer de grands malheurs...

— Que madame n'ait aucune crainte, je réponds de Leporello comme de moi-même.

— Je vous crois... prévenez-le aussi que je n'y suis absolument pour personne.



« — Oh! tu es belle!... » (Page 1138.)

(Page 1138.)

Ce disant, Basquine traversa une pièce qui suivait sa chambre à coucher, et se trouva bientôt en présence du vicomte.

A la vue de Scipion, Basquine fut agitée d'un frémissement imperceptible. Un éclair de joie infernale illumina son regard... Elle croyait toucher.... elle touchait à cette vengeance depuis si longtemps méditée... attendue... Et cette vengeance pouvait être épouvantable...

L'expression qui, pendant un instant, donna une effrayante expression

de méchanceté à la physionomie de Basquine, fut si rapide, que Scipion ne s'en aperçut pas... Loin de là, car bien qu'il fût habitué à l'éclat de la beauté de Basquine, jamais peut-être cette beauté ne lui avait paru plus merveilleuse et surtout plus voluptueusement agaçante; aussi, à l'aspect de Basquine, frémissant d'amour, de désirs, il s'écria d'une voix triomphante :

— J'ai gagné!... Mon père viendra demain... Vous dicterez les conditions de mon mariage avec Raphaële.

— Ah! démon... — dit Basquine, en se jetant au cou de Scipion, et l'enlaçant de ses bras charmants.

— Êtes-vous content, diable rose? — répondit le vicomte en serrant pour ainsi dire entre ses dix doigts cette taille fine et ronde, tandis que, emporté par son impatiente ardeur, il cherchait de ses lèvres la bouche de Basquine; mais celle-ci sut échapper à ce baiser, et, quoique toujours retenue par Scipion, elle se rejeta si vivement en arrière et un peu de côté, que, grâce à sa souple cambrure, elle se plia pour ainsi dire en deux sur l'un des bras du jeune homme; puis, restant renversée à demi dans cette pose, digne du provoquant abandon de l'Erigone antique, elle attacha sur les yeux de Scipion ses grands yeux humides, voilés, mourants... pendant que ses lèvres vermeilles, exhalant un soupir embrasé, laissaient voir, en s'entr'ouvrant, le blanc de ses dents.

Un nuage passa devant la vue de Scipion; ses joues s'enflammèrent; enivré, éperdu, se penchant vers Basquine, il lui dit d'une voix palpitante... avide :

— Oh! tu es belle!... Je t'aime!... Enfin... tu es à moi!

Il avait à peine prononcé ces mots, que, agile et vive comme une couleuvre, Basquine échappait à l'étreinte passionnée du jeune homme, en disant, comme si elle se fût reproché d'avoir failli céder à un entraînement involontaire :

— Non... non... je suis folle!...

Puis, se jetant sur un fauteuil, au coin de sa cheminée, elle cacha sa figure entre ses mains.

Scipion courut à elle en s'écriant :

— Oh! tu veux en vain t'en défendre... tu m'aimes... tu es à moi... et...

Scipion n'acheva pas. Basquine, relevant la tête, partit d'un éclat de rire sardonique; ses traits avaient subitement repris leur expression ironique et dédaigneuse.

— Ah... c'est affreux! toujours la même!... — s'écria le vicomte avec dépit et amertume, quoiqu'il crût à la sincérité de l'amoureuse émotion

que Basquine avait paru ressentir; — tout à l'heure elle écoutait la voix de son cœur... et la voilà qui, pour se jouer de moi, reprend son masque insolent et moqueur... il faut que jusque dans son amour, elle soit comédienne!

— Et vous, n'êtes-vous pas le plus grand roué, c'est-à-dire le plus admirable comédien que je connaisse? Et qui me dit que *votre père viendra?* Qui me dit que vous ne voulez pas, à l'aide d'un mensonge, abuser, comme vous l'avez fait tant d'autres fois, de la candeur d'une pauvre fille? — et Basquine baissa les yeux d'un air hypocrite.

— Mon père viendra demain! s'écria Scipion, je vous le jure!

— Un serment? — dit Basquine en riant; vous allez me dire quelque insigne fausseté.

— Mais, — reprit Scipion avec une impatience fiévreuse, — ne vous ai-je pas écrit que, le lendemain de cette scène avec mon père, dans laquelle j'avais, je crois, montré quelque vigueur...

— Si votre récit était fidèle, et je le crois, vous avez été charmant, rempli d'insolence et d'audace... Battre le comte avec ses propres armes... à chacun de ses reproches lui répondre: — *Ce que j'ai fait... tu l'as fait!...* c'était du dernier piquant...

— Eh bien! ne vous ai-je pas écrit que, le lendemain de cette scène, il m'a dit : — « Bah! j'étais un niais de me révolter hier contre les conditions que tu as posées à ton mariage et conséquemment au mien, mauvais garnement; je verrai Basquine, c'est la femme la plus à la mode de Paris; elle est, dit-on, spirituelle comme un démon : nous sommes faits pour nous entendre. »

— Décidément, vous voulez que je raffole de votre père.

— De grâce, écoutez-moi, je parle sérieusement, — dit Scipion, — puis il a ajouté : — « Seulement, pas un mot de cette démarche un peu Régence à ta pauvre Raphaële; tout ce que je te demande, ce sont des égards pour elle jusqu'à ce que nous soyons mariés, toi et moi; après cela, ma foi! tu t'arrangeras... » Voilà ce que m'avait dit mon père au Tremblay, il y a huit ou dix jours.

— Il y a huit ou dix jours, bon, mais depuis?

— Deux ou trois fois... il a voulu revenir sur cette promesse...

— Ah! vous le voyez, vous me trompiez...

— Mais écoutez-moi donc, et, au lieu de me railler, vous m'admirerez, peut-être.

— J'aime beaucoup vous admirer, mon cher Scipion...

— Vous le savez... mon cher père est le plus grand roué qu'il y ait au monde... Il s'en vante, il a raison; aussi ayant vu qu'il ne pouvait rien

obtenir de moi par la menace, au sujet de la condition que je mettais à son mariage... il y avait donc consenti; pourtant, malgré cette promesse, comme il est très fin, il a essayé deux ou trois fois, depuis huit jours, de me reprendre en sous-œuvre... jouant alors, à ma grande surprise, un rôle tout nouveau pour lui, où, du reste, je l'ai trouvé médiocre, je le lui ai... confié.

— Et ce rôle?

— Il s'était déjà amusé à jouer le *père féroce*; il a voulu essayer du *père sensible*... Et dans une scène à grand effet, il a pleuré... mais... ma foi... très bien !... très bien !...

— Le roué !... dit Basquine avec un sourire sardonique, — c'était très fort !

— Pardieu ! vous comprenez bien que je n'ai pas été sa dupe... une seconde. Mais il a eu un beau moment, et moi aussi...

— Voyons cela, démon?

— Il a pris une voix lamentable, et m'a dit : — Je pleure... pourtant... devant toi... et cela ne te fait rien. — Allons donc, lui ai-je dit, si je croyais à tes larmes... tu rirais trop...

— Scipion, je baiserai tout à l'heure vos beaux grands yeux... pour ce mot-là... Continuez, et tâchez de me gagner un autre baiser... Mais je brûle de savoir comment, avec tout cela, votre père consent à venir ici... subir mes conditions?

— Le baiser d'abord... oh ! le baiser.

— Non, non, voyons... dites... vite.

— Eh bien ! voyant que je le trouvais médiocre, en *père sensible*, l'auteur de mes jours a voulu se poser de nouveau en *père féroce*. A ses anathèmes, j'ai répondu avec le sang-froid que vous me connaissez : — « Rappelle-toi donc cette excellente histoire de cet imbécile de mari que tu as fait pleurer à chaudes larmes en pleurant toi-même, afin de lui persuader que ton amour pour sa femme avait été platonique, tandis que le soir même tu avais un rendez-vous avec elle... Rappelle-toi donc encore qu'à ce propos tu m'as dit : — *Il faut t'exercer, ô mon fils ! à avoir* LA LARME FACILE; *ça sert beaucoup avec les femmes, et quelquefois même, tu vois, avec les maris.* »

— Scipion... je t'adore ! — s'écria Basquine; puis elle reprit avec un sérieux affecté : — Continuez, monsieur...

— Tu aurais dû ajouter dans ce temps-là, — ai-je dit à mon père : — La *larme facile* sert aussi pour attendrir les fils qu'on peut avoir; mais sur moi, ta rouerie lacrymatoire ne prend pas, je suis un fils... imperméable... — Voyant son jeu deviné, il est redevenu lui-même... c'est-à-dire

le *père roué*, et il m'a dit en riant : — « Allons, mauvais sujet... il faut toujours en passer par ce que tu veux ; soit, après-demain... je verrai ta diable de Basquine. » C'est avant-hier qu'il me disait cela, et...

Scipion ne put continuer.

A ce moment, et malgré la défense expresse de sa maîtresse de ne laisser entrer personne, Leporello parut après avoir frappé ; il tenait à la main un plateau sur lequel était une lettre.

Cette lettre était du comte Duriveau, qui attendait dans la pièce voisine.

Basquine, très surprise à la vue de Leporello, lui dit :

— J'avais défendu absolument ma porte... que voulez-vous?

— Je demande bien pardon à madame, — répondit Leporello, — mais c'est une lettre très pressée, très importante, a-t-on dit, et j'ai cru pouvoir... malgré les ordres de madame...

— Donnez cette lettre, — dit Basquine, et elle la prit.

Une légère rougeur couvrit aussitôt le pâle visage de la jeune fille, qui parut d'abord en proie à une vive inquiétude ; puis, après un moment de réflexion, elle sembla non seulement rassurée, mais triomphante, et s'adressant à Leporello :

— Vous pouvez laisser entrer la personne qui vous a remis ce billet.

Leporello sortit.

— C'est insupportable, — dit Scipion en frappant du pied, — on ne peut pas être seul avec vous...

— Vite, vite, — dit Basquine en se levant et allant ouvrir la porte d'un petit boudoir qui communiquait au salon, — entrez là...

— Moi? — dit Scipion stupéfait, — et pourquoi?

— Voulez-vous être présent à mon entretien avec votre père?

— Mon père?...

— Cette lettre est de lui ; elle est on ne peut plus pressante, il demande à me voir à l'instant.

— Ah!... tu me crois, à présent, — s'écria Scipion avec une expression d'orgueil et de joie! et il voulut enlacer Basquine entre ses bras.

— Vous êtes ce qu'il y a de plus diabolique au monde, — dit Basquine, en poussant doucement Scipion dans le boudoir. — Avoir réellement amené votre père à cette démarche... c'est inouï, étourdissant!

— J'ai tenu ma parole, — s'écria Scipion, l'œil et la joue en feu, saisissant les deux mains de Basquine, — maintenant à ton tour.

— Est-ce que je n'ai pas encore plus envie que toi de la tenir, cette parole... mauvais démon? — murmura Basquine à l'oreille de Scipion, et

si près que ses lèvres effleurèrent la joue et les cheveux du jeune homme; puis elle ajouta :

— Vite, cache-toi... c'est ton père.

Et elle referma brusquement la porte du boudoir sur le vicomte.

La brusque arrivée du comte Duriveau, quoiqu'elle l'attendît prochainement d'après la promesse de Scipion, avait d'abord alarmé Basquine... en cela que cette rencontre du vicomte et de son père pouvait amener de fâcheux résultats pour les projets qu'elle méditait; aussi fut-elle un moment sur le point de refuser de recevoir M. Duriveau, chose fort simple et parfaitement possible; mais, réfléchissant bientôt que quelque issue, ou quelque caractère qu'il dût avoir, cet entretien, auquel Scipion assisterait invisible, pouvait peut-être admirablement servir ses idées de vengeance et de haine, elle s'empressa de recevoir le comte.

Au moment donc où elle venait de renfermer Scipion dans le boudoir, M. Duriveau fut annoncé par Leporello.

A un coup d'œil furtif, investigateur, que le comte jeta autour de lui en entrant, Basquine se dit :

— Il croit que son fils est ici...

Puis, voyant le regard de M. Duriveau s'arrêter une seconde sur la porte du boudoir, elle se dit encore :

— Il se doute que Scipion est là... Tant mieux.

Elle ne se trompait pas... Le père de Scipion était venu ce jour-là et à cette heure-là parce qu'il savait son fils chez Basquine, car, le suivant de loin, il l'avait vu entrer chez elle.

La physionomie du comte avait une expression si sévère, si hautaine, si dure, que Basquine comprit soudain qu'il cachait quelque arrière-pensée sous l'apparente condescendance dont il faisait preuve en subissant pour ainsi dire l'audacieuse volonté de son fils.

Le comte, loin de paraître sensible à l'éblouissante beauté de Basquine, ne put retenir, en la voyant, un tressaillement d'aversion... presque de terreur... car, malgré lui, il se rappela la prophétique menace de Claude Gérard, et la haine infernale dont Basquine était possédée contre Scipion et *ceux de sa race*, révélations que le comte devait aux *Mémoires de Martin ;* mais bientôt il se rassura, en songeant qu'il venait dans cette maison avec la certitude de sauver son fils de l'influence de cette femme dangereuse.

Basquine jeta un imperceptible regard sur la porte du boudoir où elle venait d'enfermer Scipion, montra du geste un siège au comte et lui dit avec une tranquillité parfaite :

— Veuillez vous donner la peine de vous asseoir, monsieur.

Le comte ne prit pas de siège, s'approcha de la cheminée, où il se tint debout, et, de là, dominant Basquine de toute sa hauteur, il lui dit d'une voix qu'il tâchait de rendre égale et calme :

— Vous vous attendiez sans doute à ma visite, madame, car j'ai pu arriver jusqu'à vous?

— En effet, monsieur... j'espérais avoir le plaisir de vous voir ?

— Expliquons-nous clairement, madame, — dit rudement le comte. — J'ai voulu que mon fils épousât M[lle] Wilson... mon fils m'a déclaré hier encore qu'il se refusait positivement à ce mariage, si je ne venais pas... moi... *son père*... (et le comte appuya sur ces mots avec un courroux amer) m'entendre *avec vous*...

— Mais oui, monsieur, — dit Basquine, d'un ton sardonique et altier, — j'ai cette prétention-là...

— Ah ! vous avez cette prétention-là... reprit M. Duriveau, en se contenant à peine; ainsi ce sont des conditions... que vous comptez m'imposer?

— Nécessairement, monsieur, et vous venez vous en informer de si bonne grâce... que j'éprouve un véritable plaisir à vous les faire connaître... les voici... D'abord je...

— Assez, madame ! — s'écria impétueusement le comte, — as ez ! Puisque vous me supposez assez lâche, assez vil pour accepter une telle ignominie... j'ai hâte de vous détromper.

— Alors... monsieur... — reprit Basquine avec un sang-froid parfait, — tout en appréciant comme je le dois l'honneur de votre visite... puis-je savoir ce qui me vaut cette faveur? car je ne m'explique plus votre présence chez moi.

Le comte, dominé par l'ironique impassibilité de Basquine, tâcha de conserver du calme et reprit :

— Pour vous expliquer le but véritable de ma visite, madame, il faut reprendre les choses... d'un peu loin.

— Je vous écoute, monsieur.

— Madame, j'étais l'ami intime d'un homme que vous avez poussé au désespoir, à la mort... terrible extrémité... où vous voudriez sans doute jeter mon fils...

— Je ne me répète jamais... monsieur, — répondit Basquine avec un accent d'effrayante raillerie.

— Je crois, en effet, madame, à l'abondance de votre imagination... Je reprends... j'étais donc l'ami intime d'une de vos victimes; c'est vous nommer le malheureux marquis d'Henneville...

— Et c'est dire, reprit Basquine en interrompant le comte, — que vous êtes mon ennemi...

— Implacable... madame.

— Cette franchise... me plaît...

— Ce qui vous plaira peut-être moins, madame, c'est d'apprendre que je sais de quelle haine acharnée vous poursuivez mon fils... Cette haine, — ajouta le comte en haussant la voix, afin d'être entendu de Scipion, — cette haine date de bien des années déjà...

— Elle date de l'enfance, n'est-ce pas? — dit Basquine le plus indifféremment du monde. — L'enfant mendiant de la forêt de Chantilly... la petite chanteuse de Sceaux... la pauvre figurante des Funambules... c'était moi. Est-ce là ce terrible secret?

Le comte resta déconcerté. Il s'attendait à écraser Basquine sous cette révélation... elle la prévenait, pressentant ce qui allait suivre ces paroles de M. Duriveau, et regardant comme plus adroit d'aller au-devant de ce reproche, quoiqu'elle ignorât de quelle manière le comte était instruit de ces particularités. Basquine poursuivit donc, profitant du désappointement de M. Duriveau :

— Votre fils ne m'a pas reconnue dans nos diverses rencontres, n'est-ce pas? Mais moi, qui ai probablement la mémoire... de la haine... je n'ai pas oublié ce méchant petit vicomte... et dès que l'occasion s'est présentée... j'ai traîtreusement enlacé dans mes filets ce pauvre cher enfant, qui est l'innocence et la candeur même, comme chacun sait... afin d'en tirer quelque vengeance... féroce... inouïe... Est-ce bien cela, monsieur? Ne sont-ce pas là mes détestables projets?

— C'est parfaitement cela, madame, — dit M. Duriveau en reprenant son sang-froid.

— Eh bien... monsieur?

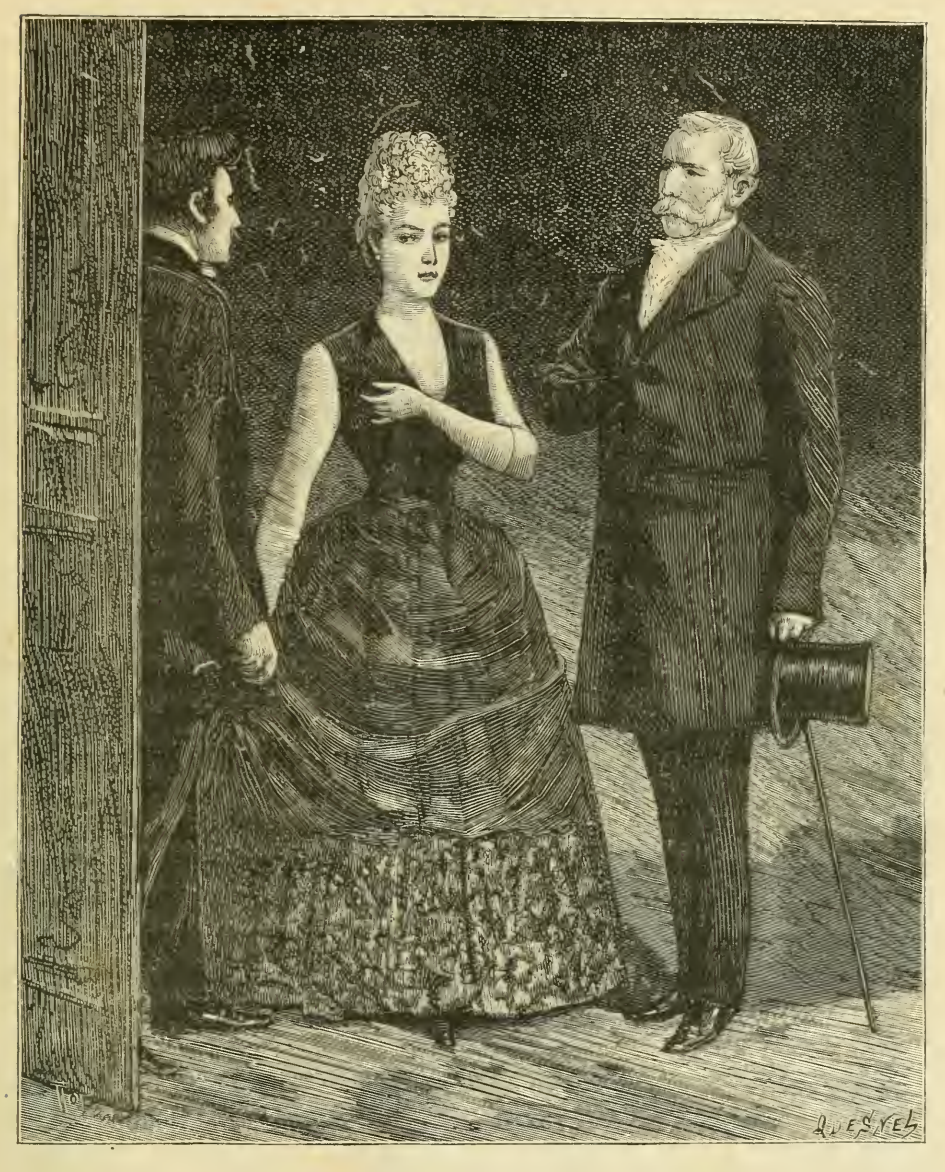
— Eh bien! madame, je ne veux pas que vous exaltiez l'espèce de monomanie de dépravation dont mon fils est possédé, et dont je le guérirai, moi, radicalement et rudement...

Ce disant, le comte haussa la voix afin d'être entendu de Scipion, et poursuivit d'un accent aussi élevé :

— En un mot, madame, je ne veux pas que mon fils soit votre victime, pas même votre dupe... malgré ses précieuses dispositions pour ce rôle ridicule...

A ces mots de M. Duriveau, un éclair de joie diabolique illumina les yeux de Basquine, qu'elle tourna malgré elle vers le boudoir où était enfermé Scipion.

Puis elle reprit :



« — Ainsi, vous saviez que j'étais là? » (Page 1150.)

— Je crains, monsieur... que votre fils ne soit pas parfaitement d'accord avec vous sur le rôle... peu flatteur... que, selon vous, il joue auprès de moi...

— C'est probable, madame; mon fils est très dépravé, sans doute; mais il est malheureusement aussi très crédule, très aveugle... et très niais à votre endroit. Mais je me charge de lui ouvrir les yeux et de le déniaiser... toujours à votre endroit...

— Scipion crédule? aveuglé? niais? — reprit Basquine en souriant, — mais savez-vous, monsieur, que vous me rendriez très fière? *Circé* l'enchanteresse ne transformait pas plus complètement ses amoureux... Cependant, malgré les sollicitations de mon amour-propre, je ne puis accepter votre bienveillante accusation et la toute-puissance que vous m'accordez; je demeurerai persuadée, si vous le permettez... que Scipion est resté malgré moi... ce que je l'ai toujours vu, le plus charmant, le plus hardi, le plus spirituel jeune homme que je connaisse. Peut-être allez-vous prétendre à votre tour, monsieur, que je m'aveugle sur lui... c'est possible... selon vous... il s'aveugle bien sur moi!

— Vous, aveuglée?... non, non, madame, — reprit le comte avec une ironie amère, — vos yeux sont aussi perçants qu'ils sont beaux.. Vous saviez parfaitement où vous conduisiez mon fils, en exigeant de ce malheureux fou qu'il eût l'audace de me déclarer que je devais vous considérer comme l'unique arbitre de mon mariage et du sien... Eh bien! madame, mon mariage et celui de mon fils auront lieu... ils auront lieu... malgré vous... malgré lui... s'il le faut... En un mot, Scipion vous échappera malgré vous... et malgré lui, s'il osait me désobéir.

— Voyons, monsieur le comte, dit Basquine avec un accent finement railleur, digne de notre immortelle *Célimène*, — vous qui êtes un homme de bonne compagnie, un homme d'infiniment de tact et d'esprit...

— Madame...

— Rassurez, de grâce, votre modestie effarouchée, je vais terminer par quelque chose de moins flatteur... peut-être... Comment, vous dirai-je, un homme de bon goût et qui sait son monde comme vous le savez, peut-il venir parler de *mariage forcé?* Pourquoi, je vous prie, ces airs de Géronte éperdu venant réclamer son fils chez quelque *Cydalise*, ou plutôt, pour monter à votre lugubre diapason... dirait-on pas que je veux sacrifier ce candide Scipion sur l'autel de quelque divinité infernale? Voyez un peu combien je suis vaniteuse, — ajouta Basquine en riant à demi, — il me semble à moi... qu'en *me sacrifiant* Scipion... je ferais beaucoup de jaloux. Croyez-moi... vous aurez peine à me faire passer pour quelque terrible *Barbe-Bleue*. Vrai, je n'épouvante pas trop... le monde... Allons, monsieur le comte, allons, ne dérogez donc pas en faisant ainsi le bourgeois... redevenez ce sceptique et spirituel jeune-père, qui, vraiment grand seigneur, a galamment élevé son fils comme M. le duc de Richelieu avait élevé M. de Fronsac.

— Il ne s'agit ici, madame, ni de M. de Richelieu, ni de M. de Fronsac... je ne suis pas un grand seigneur... mon père était un aubergiste enrichi, mon fils est le petit-fils d'un aubergiste enrichi.

— Eh bien! monsieur, qu'à cela ne tienne; c'est vous qui, par vos grandes manières, faites de monsieur votre père un grand seigneur. Dans votre famille, au lieu de descendre... la noblesse remonte... comme dans je ne sais quel pays... voilà tout... Mais, de grâce, ne compromettez plus cet esprit moqueur, sceptique et brillant dont vous avez si généreusement donné le secret à votre fils... et surtout plus de ces imaginations bourgeoises. n'est-ce pas?

— Il me sera difficile, madame, d'accéder à votre désir, — reprit le comte, presque mis hors de lui par la doucereuse insolence de Basquine. — Mon fils a pu rêver qu'il était le fils d'un grand seigneur... Moi, aussi... j'ai pu faire ce sot rêve... Mais, depuis quelques jours, — ajouta gravement le comte, — je me suis éveillé... et je me charge de réveiller aussi mon fils un peu en sursaut... sans doute; mais, du moins, je charmerai son réveil par un bon et honnête mariage...

— Et Scipion consentira?

— Oui, madame...

— J'en doute.

— Moi, j'en suis certain.

— Vous possédez, monsieur, quelque miraculeux talisman, quelque philtre prodigieux?

— En effet... et ce talisman, ce philtre... le voici, — dit le comte en tirant un papier de sa poche, qu'il montra à Basquine avec un sourire de dédain et de triomphe.

— Et cet inestimable talisman, quel bon génie, quelle fée tutélaire est descendue de son empyrée pour vous faire ce don, monsieur?

— Ce génie tutélaire, madame, est tout simplement un magistrat.

— Un magistrat!

— Mon Dieu! oui... vous voyez que je deviens bourgeois effréné. J'ai donc... bourgeoisement avoué à ce magistrat les craintes sérieuses que m'inspirait l'amour de mon fils, et les actions indignes qu'il avait déjà commises, à l'instigation d'une femme exécrable... Usant alors de mon droit de père, j'ai obtenu de ce magistrat, qui a conféré de ma demande avec le procureur du roi, j'ai obtenu l'autorisation nécessaire pour faire enfermer mon fils... Cette autorisation est ce talisman que je viens de vous montrer.

Si mon fils ose se refuser d'obéir aveuglément à tout ce que j'exigerai de lui... aujourd'hui... tout à l'heure... demain... quand je voudrai... il sera conduit dans une maison de correction.

A ce coup imprévu, Basquine tressaillit; puis, reprenant bientôt son sang-froid sardonique, elle dit :

— C'est fort bien joué... j'en conviens, monsieur; Scipion n'est pas de force à lutter contre vous... le trait est piquant.

— Vous le voyez, madame, — reprit le comte triomphant, — j'avais raison de vous dire que je vous arracherais mon fils malgré vous... et, s'il le fallait, malgré lui.

— Vous m'aviez dit aussi que son mariage et le vôtre...

— Seraient assurés en même temps. Certainement... et toujours par la grâce de mon talisman... car je dirai à mon fils : Ou vous épouserez Mlle Wilson sans condition... ou demain vous irez en prison... et vous concevez, madame, que de sa part l'hésitation ne sera guère possible. En tout cas, d'ailleurs, mes précautions sont prises... parfaitement prises... Qu'il se marie ou non... moi, madame, je me marie, et puisque vous avez cité M. de Richelieu, je ferai une dernière fois le grand seigneur, pour dire à mon fils ce que le père de M. de Fronsac disait à ce mauvais sujet.

— Et que disait M. de Richelieu à son fils, monsieur?

« — Monsieur de Fronsac, — lui disait-il, — je me marie dans l'espérance d'avoir un fils qui ne vous ressemblera pas du tout. »

— De mieux en mieux... Encore une fois, monsieur, ce pauvre Scipion trouve en vous un rude jouteur... vous l'écrasez... Mais maintenant pourrai-je savoir... quel est le but de votre visite? Vous avez des sentiments trop élevés, vous êtes trop généreux... pour venir seulement ici afin de triompher à mes yeux, et de vous manifester à une humble fille comme moi dans l'éclat olympien de votre toute-puissance paternelle... dont un des plus beaux privilèges me paraît être celui de faire emprisonner les gens... ou de les marier de force. Cela sent bien un peu son cadi... Mais enfin le tour est cruel et bien joué... Cependant, monsieur, si bien joué qu'il soit, ce n'est pas, je pense, pour me le voir applaudir que vous me faites l'honneur de venir chez moi.

— En effet, madame, il m'a fallu un motif grave pour m'amener chez vous... pour m'abaisser jusqu'à vous donner, même pendant un instant, la pensée que j'étais assez misérable pour venir écouter vos insolentes prétentions...

— Ce motif, monsieur?

— Madame... — reprit le comte sans répondre à cette question, — mon fils est ici.

— Monsieur... — répondit Basquine en feignant la surprise et l'embarras.

— Je vous dis que mon fils est ici...

— Mais, monsieur...

— Il est là, — dit M. Duriveau en faisant un pas vers la porte du boudoir, il est là... j'en suis certain.

— Oui... il est là, — dit Basquine à voix basse et simulant une grande frayeur; — mais silence... je vous en conjure... je tremble qu'il ne vous ait entendu...

— J'ai parlé haut... afin qu'il m'entendît, ajouta le comte en faisant un nouveau pas vers la porte, — je le savais là depuis le commencement de cet entretien.

— Monsieur ! — s'écria Basquine en paraissant de plus en plus épouvantée, et se jetant au-devant du comte, Scipion... doit être... dans une irritation profonde...

— Vraiment ?

— Oh !... prenez garde... monsieur...

— Que je prenne garde à l'irritation de M. Scipion ? — dit M. Duriveau en souriant avec dédain.

— Je vous dis, monsieur... qu'à votre vue, il ne se possédera plus...

— Madame, laissez-moi ouvrir cette porte...

— Ah ! monsieur... arrêtez ! — dit Basquine en joignant ses mains tremblantes et paraissant éperdue. — Scipion serait déjà là s'il ne redoutait pas la violence de son premier mouvement.

— J'aurai, si vous le permettez, madame, le courage de braver ce terrible premier mouvement.

— Monsieur, de grâce !

— Madame... une dernière fois...

A ce moment, la porte du boudoir s'ouvrit brusquement.

Scipion parut.

Il resta un instant sur le seuil, comme s'il eût voulu vaincre et refouler les terribles pressentiments qu'il éprouvait à la vue de son père.

— Les voilà en présence, — se dit Basquine en jetant un regard de joie féroce sur le comte et sur son fils : — Scipion, la révolte et la haine au cœur... son père, la menace à la bouche... Ils sont à moi !

LXXXVI

Le père et le fils en présence. — La promesse.

Scipion, après être resté un instant muet, immobile, à la porte du boudoir, s'avança lentement dans le salon, les traits livides, contractés par un sentiment de colère, de haine, de révolte contre son père, sur lequel il attachait un regard de sombre défi.

— Ainsi, vous saviez que j'étais là? — dit-il au comte. — C'est pour cela que vous avez parlé si haut?

— Précisément... — dit le comte d'une voix inflexible. Puis se retournant vers Basquine :

— Voici pourquoi, madame, j'ai supporté l'horrible répugnance que m'inspirait une entrevue avec vous... Je savais mon fils chez vous... là, dans ce cabinet, et c'est devant vous... entendez-moi bien, devant vous... que je voulais lui donner cette rude leçon, qui, ma fermeté aidant, lui profitera doublement.

— Je n'ai perdu aucune de vos paroles... *Monsieur*, — répondit Scipion d'une voix sourde, — je me souviendrai.

— Je me chargerai, s'il est besoin, de vous rafraîchir la mémoire, — dit M. Duriveau, — de vous rappeler, s'il le faut, que c'est devant cette femme, dont la détestable influence vous a poussé au mépris de mon autorité... que je vous ai remis sous le joug de la puissance paternelle... que c'est, enfin, devant cette femme qui vous méprise, qui vous raille peut-être plus encore qu'elle ne vous hait... que je vous ai infligé cette humiliation salutaire.

— Et le but de cette belle exécution... dont vous vous faites si paternellement le bourreau, monsieur, — dit Scipion, — quel est-il?

— Comme les paroles les plus généreuses, — reprit le comte, — les supplications les plus tendres, n'ont pu vaincre votre indomptable insolence...

— Ah !... la scène du *père sensible,* — dit Scipion en ricanant ; — — je vous ai conté cela, ma chère... c'était d'un effet médiocre... Monsieur m'ayant averti dès longtemps qu'il s'était étudié à avoir la *larme facile.*

Le comte poursuivit impassible :

— Il ne me restait plus qu'un moyen, celui de vous frapper dans ce qu'il y a de vif en vous... votre orgueil... J'ai donc voulu... je veux abaisser cet orgueil, monsieur, l'abaisser si bas... si bas... que vous rougissiez même devant cette femme... et que cette femme même rougisse de vous ! Maintenant, je défie votre fatuité de vice de se relever de cette chute... Vous, le roué, le contempteur de tout et de tous, vous voici réduit, de par l'autorité paternelle, à votre véritable proportion, celle d'un enfant moitié rebelle, moitié fou, que l'on châtie d'abord et que l'on guérit ensuite, puisqu'il persévère dans le mal... et dans sa ridicule monomanie de corruption.

— Monsieur, — s'écria Basquine, en affectant de craindre que le comte n'exaspérât Scipion, — prenez garde... ces paroles sont cruelles...

— Laissez donc, ma chère, — reprit Scipion avec un insolent dédain, — je trouve la scène drôle... j'ai ma pensée... et mon projet ; seulement, cette drôlerie a un côté de lâche hypocrisie qui pose l'autorité paternelle de monsieur sous une face nouvelle... Nous avons eu le *père roué*... le *père féroce*... le *père sensible*... nous voici au *père tartufe*... Car, ce matin encore, monsieur faisait avec moi le bon et gai compagnon, pendant qu'il avait en poche l'ordre de me faire enfermer... Hier encore, il me disait : *Allons, mauvais sujet, puisque tu le veux absolument, je verrai Basquine; mais pas un mot de tout ceci à Mme Wilson...* D'ailleurs, — reprit Scipion, avec un redoublement de sarcasme, — cela ne m'étonne guère, le proverbe est vrai : *Bon sang ne peut mentir*. Le fils du père *Du-Riz-de-Veau*, l'usurier enrichi, révèle toute la pureté de sa race ; il agit comme devait agir son estimable père, lorsqu'il lui fallait attirer dans quelque piège le créancier récalcitrant dont il avait l'arrestation en poche. Allons, avouez, monsieur, que c'est rapetisser Judas.

— Mauvaise comparaison, — dit le comte avec un calme glacial : — quand on veut enfermer un fou... on se garde bien de l'avertir.

— Ah ! pardieu, l'excuse est bonne, — s'écria Scipion avec un éclat de rire sardonique ; — voici cette auguste paternité qui s'affuble en argousin de Bicêtre !

Le compte haussa les épaules de pitié et dit à Scipion :

— J'excuse vos insolences, je dois les excuser... la présence de cette femme exaspère votre audace... Je me suis attendu à cela... c'était un des résultats prévus de la leçon que je voulais vous donner... Un dernier mot : si je n'avais pas le moyen de vous arracher aujourd'hui, tout à l'heure, à l'influence de cette créature, je vous répéterais qu'elle a fait serment de se venger sur vous comme elle s'est déjà vengée sur d'autres de toutes

les hontes, de tous les outrages mérités dont elle a été abreuvée depuis son ignoble enfance... car à l'âge de dix ou douze ans la prostitution, le vagabondage, le vol lui étaient déjà familiers... à cette illustre... dont on dételle aujourd'hui les chevaux pour la porter en triomphe !

— Ah ! monsieur... grâce pour l'enfance... du moins ! — fit Basquine en cachant son visage dans ses mains, comme si elle eût été écrasée par ce reproche.

— Assez ! monsieur... assez !... — s'écria Scipion.

— Allons donc... pauvre niais, lui dit son père, — vous croyez peut-être que je l'ai blessée. Calmez-vous ; l'habitude précoce de la dépravation et de la honte a bronzé son cœur ; je lui dis cela devant vous pour bien lui prouver que je brave sa haine... comme on brave la vipère que l'on tient sous son talon... Oui, maintenant que, de gré ou de force, je vous tiens, je lui défends... je la défie de me nuire et de vous nuire. En voulez-vous une dernière preuve? je vous laisse avec elle... car je suppose que vous ne voudrez pas sortir d'ici avec moi...

— Il est vrai... malgré le redoublement d'affection, de respect que votre paternité m'inspire... — dit Scipion avec un persiflage amer, je vous demanderai humblement... s'il vous plaît... la permission... de rester avec madame... Vous concevez... une fois seuls, nous aurons à causer un peu de vous...

— C'est juste... — dit M. Duriveau en prenant son chapeau.

— Vraiment... — dit Scipion, — vous ne me sommez pas *de par votre talisman* et *de par le Roi* de vous suivre?...

— C'est inutile, — dit le comte en se dirigeant vers la porte, — je vous donne jusqu'à ce soir six heures... pour vous décider...

— Mais jusque-là, — dit Scipion, — ne craignez-vous pas que je ne vous échappe?

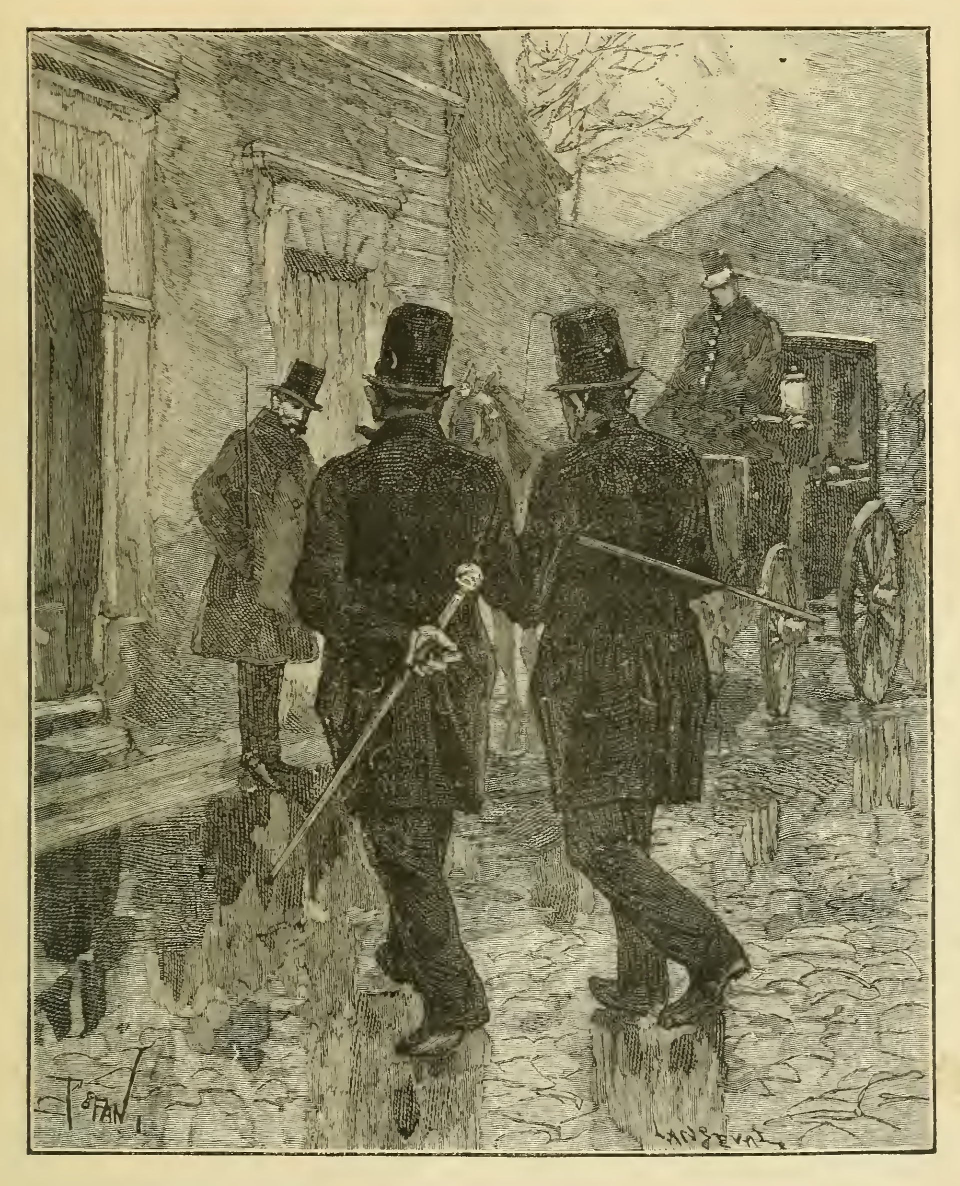
— Pas le moins du monde, — dit le comte.

— Comment ! vous ne ne me demandez pas même ma parole comme *prisonnier... de père?* — dit Scipion en continuant de ricaner à froid.

— Je n'ai pas besoin de votre parole, — répondit le comte en mettant la main sur le bouton de la serrure. — Il y a en bas... à la porte de l'hôtel de madame... deux agents de police... qui vous attendent.

Scipion ne put retenir un mouvement de surprise et de rage. Puis se baissant pour allumer un cigare au feu de la cheminée, afin de cacher sa rougeur et son émotion, il se redressa en disant :

— Vraiment vous êtes un homme de précaution, monsieur... mais de peu d'invention... Cette belle idée d'agents de police vous aura été suggérée par le souvenir des gardes du commerce du grand-papa



« Ces deux agents s'empressèrent de se rendre auprès du comte. » (Page 1155.)

Du-Riz-de-Veau l'usurier, qui s'entourait de ces braves gens comme les anciens barons de leurs hommes d'armes.

— Les leçons d'histoire de votre précepteur vous ont été du moins profitables, — dit le comte, avec un imperturbable sang-froid. — Du reste, la comparaison est juste, car ces deux agents de police ont l'ordre de vous suivre partout où vous irez, et, dans certaines circonstances, de vous arrêter immédiatement... Croyez-moi donc, faites vos adieux à

madame, le plus tôt possible, et revenez ensuite chez moi... nous aurons aussi à causer; si, comme j'en suis certain, votre pauvre petite tête se calme, vous conviendrez, en retrouvant votre bon sens, que j'ai agi comme je devais agir, et vous deviendrez, ma fermeté aidant, un honnête garçon... — Puis se retournant vers Basquine : — Je vous laisse, madame... et sors de chez vous dans la plus parfaite quiétude d'esprit sur ce que vous pouvez tenter contre moi ou contre mon fils... C'est, je l'espère, ce que je puis avoir l'honneur de vous dire de plus cruel... de plus désespérant.

— C'est vrai, monsieur, répondit Basquine avec une humilité sardonique, — je reconnais l'impuissance de ma haine contre vous... J'ai péché... je me repens... c'est ma faute... ma très grande faute; croyez, d'ailleurs, monsieur, que je sais apprécier votre manière d'entendre et d'exercer l'autorité paternelle... Il y a quelque chose de si pénétrant, de si persuasif dans votre éloquence doublée d'agents de police, et qui montre la prison en perspective, que je ne doute pas que monsieur votre fils ne s'incline comme moi devant votre toute-puissance.

— Parlez pour vous, ma chère, — s'écria Scipion en donnant un libre cours à sa fureur, dont il n'était plus maître. — Quant à moi, je ne m'incline devant personne... et si l'on m'outrage... je me venge...

Le comte allait sortir; il s'arrêta, se retourna, toisa dédaigneusement son fils, et dit :

— Vous parlez, je crois, de vengeance?...

— Oui... j'en parle, et je ferai mieux qu'en parler, — s'écria Scipion, hors de lui. — Ah ! vous croyez, monsieur, que vous m'aurez impunément élevé... comme vous m'avez élevé? Ah ! vous croyez qu'à l'heure dite, un caprice de votre volonté fera tout à coup de moi un fils respectueux, et de vous un père respectable?

Le comte fit un mouvement, mais il se contint. Scipion poursuivit avec une animation croissante :

— Ainsi, vous m'aurez pris pour témoin de vos amours, pour confident de vos roueries... Vous m'aurez appris à tout railler, à tout insulter sur la terre... à commencer par votre autorité, dont vous faisiez litière à nos sarcasmes et à nos orgies. Et voici que, depuis huit ou dix jours, parce que l'intérêt de votre rage conjugale l'exige, il vous plaît de prendre au sérieux votre rôle de père. Cela fait pitié... Vous parlez du respect que je vous dois ! Vous n'avez plus le droit d'y prétendre, monsieur... du jour où nous avons bu dans le même verre le vin de l'orgie, et où nous avons échangé nos maîtresses.

A ces effrayantes paroles, le comte, atterré, ne put s'empêcher de courber le front.

— Vous souvenez-vous de ce souper, de cette nuit? — reprit Scipion, triomphant de l'accablement de son père; vous avez troqué, vous, votre brune Sidonie contre ma blonde Zéphirine... vous vous êtes même plaint de perdre à ce troc... Mais tenez, monsieur... brisons là... Seulement, prenez garde... vous jouez avec moi un jeu terrible... voyez-vous! Il ne s'agit plus ici de père et de fils; mais de deux anciens compagnons d'orgie devenus ennemis mortels, parce que l'un a joué à l'autre un tour infâme... et, de ce tour-là... je vous le répète, monsieur... je me vengerai, malgré vos agents de police, malgré votre prison et même malgré votre malédiction... si vous osez me la donner sans rire aux éclats comme cette fois où vous m'avez dit : — *Je te maudis, fils indigne... qui tombes sous la table à la cinquième bouteille...* Sur ce, monsieur... moi et madame nous ne vous retenons pas.

Le comte, qui avait rougi et pâli tour à tour pendant que Scipion parlait avec cette sacrilège audace... le comte ne répondit pas un mot, tira sa montre de son gousset, y jeta les yeux et dit froidement à son fils : — Il est trois heures... je vous *ordonne* d'être chez moi à six heures... Et je vous déclare que vous y serez... de gré ou de force... Vous sentez bien qu'on vient toujours à bout d'un écolier rétif. Ainsi donc... à six heures... et n'y manquez pas.

Ce disant, le comte sortit, laissant, par comble de dédain, Scipion avec Basquine.

En quittant la maison, M. Duriveau, avant de remonter dans sa voiture, qui s'était rangée derrière le cabriolet de Scipion, fit un signe d'appel à deux hommes trapus, vigoureux, portant de vieux paletots d'une couleur douteuse et d'énormes cannes plombées; ces deux agents de police, qui s'étaient jusqu'alors promenés dans la rue sans quitter des yeux la porte de la maison de Basquine, s'empressèrent de se rendre auprès du comte.

— Redoublez de surveillance, leur dit-il; — que personne ne sorte sans être examiné attentivement; mon fils peut tenter de s'échapper sous un déguisement.

— Soyez tranquille, monsieur le comte, — dit l'un des deux agents, — nous avons bon pied, bon œil.

— Si à six heures mon fils n'a pas quitté cette maison, — reprit le comte, — l'un de vous ira requérir l'assistance d'un magistrat pour entrer dans cette demeure, où vous arrêterez mon fils, que vous conduirez chez moi avant de le mener en prison.

— C'est entendu, monsieur le comte.

— S'il sort avant six heures, vous lui déclarerez qu'il vous accom-

pagne chez moi, ou que sinon vous le conduirez immédiatement à la Conciergerie.

— Oui, monsieur le comte.

— Vous vous êtes précautionnés d'un fiacre?

— Oui, monsieur le comte, le voilà là-bas...

— Et... — ajouta M. Duriveau, sans pouvoir cacher une impression pénible, — si vous êtes obligés... d'employer la force pour vous emparer de mon fils, je vous recommande les plus grands ménagements.

— N'ayez pas peur, monsieur le comte, nous nous y prendrons comme lorsque nous avons *à charger* pour Saint-Lazare une de ces demoiselles qui, n'aimant pas ce voyage-là, mordent et égratignent comme de petites chattes en colère.

— Ainsi, c'est entendu, — reprit le comte. — Si vous êtes obligés d'en venir là... je vous le répète, je vous recommande les plus grands ménagements; vous serez bien récompensés...

— Soyez sans inquiétude, monsieur le comte, nous servons nos pratiques selon leur acabit; nous répondons que monsieur votre fils n'aura pas à se plaindre de nos bonnes petites manières.

— C'est bien! — dit M. Duriveau en remontant en voiture.

. . . .

Il avait fallu au comte un incroyable empire sur lui-même pour avoir supporté avec un calme apparent les derniers outrages de son fils; mais, il faut le dire, pendant un instant, le comte était resté atterré, épouvanté sous le poids des sarcasmes de Scipion, auxquels il lui eût été impossible de répondre... car cette leçon terrible qu'à son tour le fils infligeait à son père devant Basquine, ce père indigne la méritait... il se l'avouait avec terreur en pleurant des larmes de sang sur l'exécrable éducation qu'il avait donnée à son fils. Aussi, un moment, le comte fut-il au désespoir d'avoir cédé à la violence naturelle de son caractère, qui le poussait toujours aux extrêmes : tantôt, comme par le passé, à une familiarité révoltante, impie; tantôt, comme dans la scène précédente, à une rudesse de langage, à une âpreté de formes, malheureusement faites pour exaspérer jusqu'à la rage l'indomptable orgueil de son fils.

Mais venant à se rappeler ensuite que trois fois depuis huit jours (et, il faut le dire, depuis la lecture des *Mémoires de Martin*, dont la salutaire influence, quoique encore latente, se développait de plus en plus en lui presque à son insu); mais le comte se rappelant, disons-nous, que, depuis huit jours, changeant tout à coup de langage, de conduite, rougissant du passé, il s'était en vain montré envers son fils aussi sérieusement affectueux, aussi paternellement tendre qu'il s'était montré vicieux,

familier ou violent ; songeant enfin que ses reproches, remplis d'élévation, de sagesse, de bonté, songeant que les larmes sincères, douloureuses, que lui avait arrachées l'endurcissement de son fils, avaient été raillés par cet impitoyable enfant, comme une hypocrite jonglerie, M. Duriveau, poussé à bout, crut agir selon son droit, selon son devoir, selon l'intérêt de Scipion, en redoublant de dureté, dans l'espoir de réduire ce caractère intraitable.

Malheureusement M. Duriveau se trompait, le vicomte lui avait dit cette terrible vérité :

— *Après l'éducation que vous m'avez donnée, ce n'est pas en un jour que vous ferez de moi un fils respectueux, et de vous un père respectable.*

La régénération de Scipion, de cette âme gangrenée par une perversité si précoce, eût demandé des soins d'une délicatesse toute maternelle, des ménagements infinis, en un mot, cette rare et intelligente connaissance du cœur, et surtout cette patience remplie de pénétration, de mansuétude et d'amour que le cœur d'une mère renferme seul peut-être...

Ces qualités essentielles manquaient à M. Duriveau, homme impétueux, énergique, absolu... Puis l'intérêt de sa folle passion pour Mme Wilson le dominait et le forçait d'agir avec autant de précipitation que de rigueur; la conversion de Scipion eût demandé des mois, des années, peut-être, et il était indispensable aux projets de M. Duriveau que son fils fût régénéré en huit jours... Aussi l'imminence de ces intérêts irrésistibles pour lui, l'impuissance de ses tentatives d'autre sorte pour réduire son fils, forcèrent le comte de persister dans les voies d'extrême rigueur.

Et puis enfin, que pouvait faire Scipion pour se venger, suivi pas à pas par les agents de police dès qu'il sortirait de chez Basquine ou arrêté chez elle s'il y séjournait au delà de six heures ?

. . . .

LXXXVII

Projets de vengeance. — Conseils de Basquine à Scipion. — L'évasion.

Nous l'avons dit, Basquine et Scipion étaient restés seuls.

Après le départ du comte, Basquine et Scipion avaient un moment gardé le silence.

Basquine couvait pour ainsi dire d'un regard avide l'expression de révolte, de haine profonde, qu'elle voyait éclater sur les traits du vicomte...

— Oh ! je me vengerai ! — s'écria-t-il en tendant son poing crispé vers la porte par laquelle avait disparu son père. — Oh ! oui... je me vengerai... Je me suis déjà vengé... il contenait à peine sa rage. Chacun de mes mots a porté coup !...

— Oui... des mots... et puis des mots... Voilà votre vengeance à vous !.. de vaines paroles !... — lui dit Basquine d'une voix sourde, avec un accent sardonique; — belle vengeance !... comme si les mots les plus durs, les plus insolents pouvaient jamais payer l'ignominie dont cet homme vous a couvert ! Sortez donc d'ici pour tomber sous la main brutale d'ignobles agents de police !

— S'ils me touchent, je les tue ! — s'écria Scipion.

— Vous ne les tuerez pas, — dit Basquine en haussant les épaules, — ils vous arrêteront et vous reconduiront chez votre père... comme un écolier qu'on mène en pénitence...

— Basquine... vous voulez donc me rendre fou de rage ! — s'écria Scipion en frappant du pied avec fureur.

— Oui, je le voudrais, — reprit durement Basquine... — Vous n'auriez pas du moins la conscience de votre ridicule et misérable position... Cet homme vous a-t-il assez raillé, assez outragé, assez bafoué devant moi ! Tenez, il a imaginé je ne sais quelle histoire à propos d'une haine qui daterait de mon enfance et de la vôtre... Eh bien ! si cela était, votre père se serait chargé de ma prétendue vengeance, car je ne souhaiterais pas à mon ennemi mortel... une position plus honteuse, plus écrasée, plus atroce que celle que cet homme vous a faite !...

— Ne dirait-on pas que j'ai courbé le front devant lui ! — s'écria Scipion ; — ne l'avez-vous pas vu rougir, pâlir sous mes sarcasmes ?

— Encore une fois, des mots... des mots... voilà tout, — dit Basquine. — Qu'est-ce que ça lui fait vos sarcasmes ? Il a le beau rôle, lui... il vous domine, il vous mate... vous avez beau vous débattre... il vous tient dans sa main, il faudra vous soumettre, obéir lâchement comme un enfant qui demande pardon... sinon la prison, autre humiliation plus horrible encore. Voyez-vous l'effet dans Paris, à votre club... parmi vos amis et vos ennemis, quelle joie folle et moqueuse ! Le brillant Scipion, le blasé, le roué, le plus redoutable de la bande, enfermé comme un sot ! Tenez... croyez-moi... ne cherchez pas à lutter contre votre père... vous serez brisé ; vous n'êtes qu'un enfant... auprès d'un homme de cette trempe...

— Vous aussi ? — s'écria Scipion avec autant de surprise que d'amertume, — vous aussi, vous m'accablez ?

— En vérité ! — s'écria Basquine en paraissant céder à une indignation factice, — ne dirait-on pas que vous avez subi seul les outrages de cet homme ? Ne m'a-t-il pas aussi traitée avec le plus insultant mépris ? Ne m'a-t-il pas forcée... oh !... il l'a bien dit... et c'est ce qui fait ma rage, ne m'a-t-il pas forcée à rougir de vous ?

— Rougir de moi... — s'écria Scipion, — vous...

— Et qu'avez-vous donc fait pour me rendre fière ? Est-ce du fond de votre ridicule prison que vous nous vengerez tous deux ? ou bien si, vous mettant à genoux devant votre père pour lui demander grâce, vous consentez à épouser votre Raphaële ? Sera-ce... de...

— Me railler dans un pareil moment ! s'écria Scipion en interrompant Basquine ; — mais vous êtes donc sans pitié ?

— Oui, je serai sans pitié... parce que vous vous êtes laissé jouer, duper par cet homme, et que je suis assez folle pour ressentir aussi amèrement, plus amèrement que vous, la honteuse position où vous êtes. Après tout, cela me serait bien égal à moi, si je ne vous aimais pas.

— Mais, encore une fois, c'est à devenir fou, — s'écria Scipion exaspéré ; — que vouliez-vous que je fisse contre la force ?

— Est-ce que je le sais, moi ?... Il fallait être plus adroit, plus roué que cet homme qui s'est indignement joué de vous... qui vous a rendu ridicule...

Scipion leva ses deux poings vers le ciel avec une expression de fureur muette, impossible à rendre.

Basquine poursuivit :

— Oui, je serai sans pitié, parce qu'au lieu de trouver en vous,

comme je l'avais cru, cet amant que je rêvais depuis si longtemps, ce démon charmant, moqueur et hardi, avec qui je voulais rire, entre deux baisers, rire de tous ces niais qui, dupes de mon masque, me vénèrent, s'attellent à ma voiture ou se tuent pour moi, rire de ces pieuses grandes dames qui garantissent ma vertu... rire de tout... et de tous enfin... et c'est de vous maintenant que je serais, pardieu! tentée de rire, grâce au ridicule dont cet homme vous couvre... Oui, je serai d'autant plus impitoyable, que j'ai davantage espéré... Il ne fallait pas me monter la tête... malgré moi, ou plutôt malgré vous, car, Dieu me damne! je commence à croire, pauvre innocent, que vous ne *l'avez pas fait exprès*... Il ne fallait pas me faire entrevoir la délicieuse et hautaine figure du pâle don Juan, de ce roué intrépide et charmant, pour laisser à sa place je ne sais quel petit jeune homme piteux, honteux, que monsieur son père vient relancer chez moi, en compagnie de gens de police...

— Que la foudre m'écrase, si je ne suis pas résolu à tout pour me venger! — s'écria Scipion dans une effrayante exaltation. — Mais, pour se battre, il faut une arme, et je n'en ai pas là sous la main.

Les yeux de Basquine semblèrent étinceler d'un feu souterrain; elle reprit avec son ironie habituelle :

— Vous avez raison, on ne trouve pas tout de suite une vengeance... là, sous la main... Aussi, comme le temps presse... épousez Raphaële, vous serez un excellent mari... D'ailleurs, tenez, mon pauvre garçon, la résignation vous conviendra mieux... J'avais rêvé pour nous deux de si folles, de si étranges amours, que je ne sais pas où je vous aurais conduit... Séparons-nous... Vous êtes impuissant à venger nos communes injures, pardonnez-les... Cela est d'abord d'un meilleur cœur... plus facile... plus prudent, vrai, mon cher Scipion, — ajouta Basquine avec un accent de dédain compatissant qui exaspéra le vicomte cent fois plus encore que les excitations les plus violentes à sa haine contre M. Duriveau. — Vrai, je vous parle sérieusement, vous n'êtes pas de force à lutter contre votre père.

— Encore!

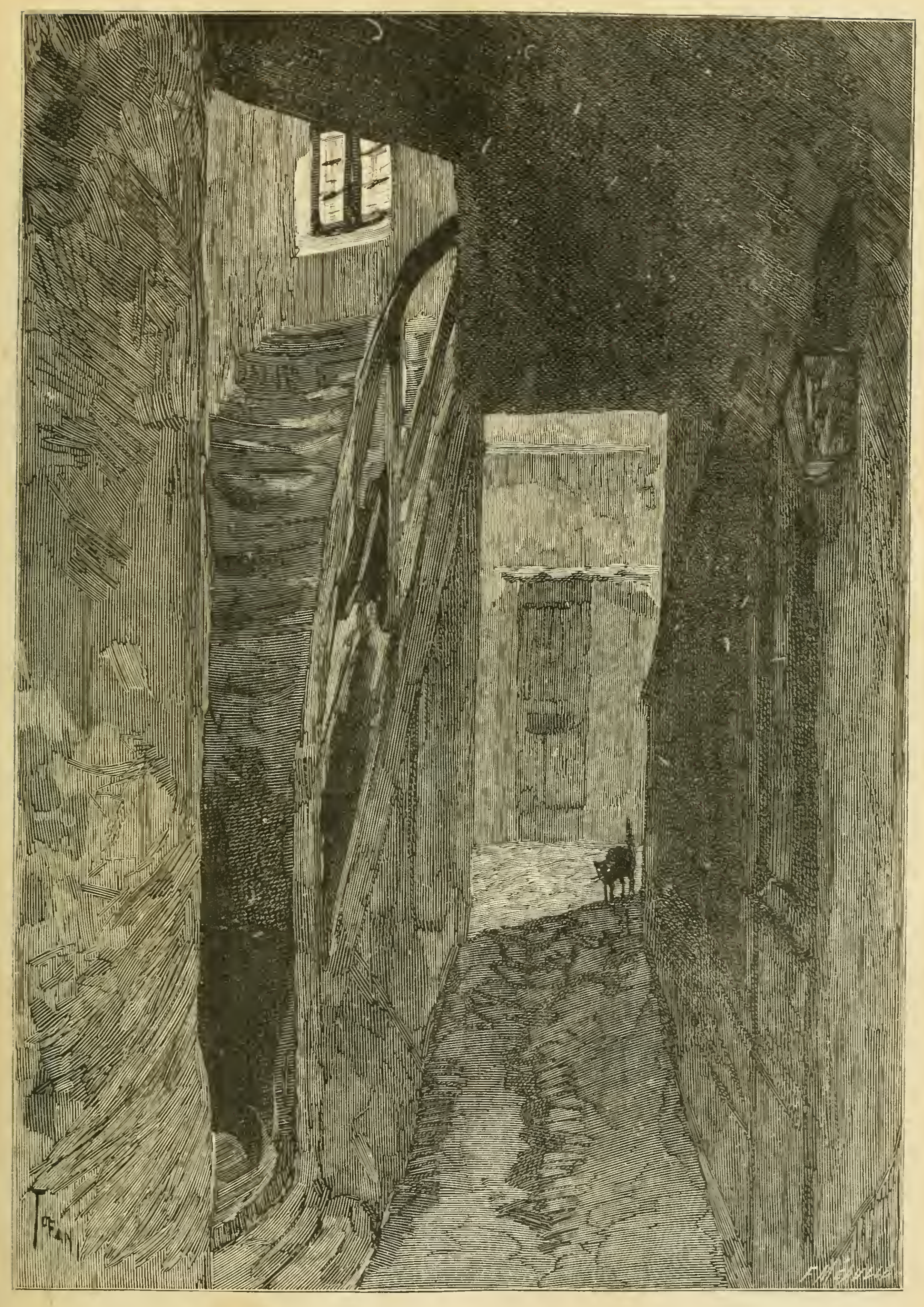
— Oui... je dois maintenant, en *amie*, vous éclairer sur des dangers auxquels, dans l'audacieux orgueil de mon amour, je vous aurais peut-être exposé, si vous aviez été mon amant...

— Que dites-vous?

— Vous sentez bien que...

Puis, s'interrompant, Basquine reprit :

— Tenez, mon pauvre garçon, pour vous donner une idée de ma fierté... stupide, monstrueuse, infernale... soit... je vous avoue que si



« ... Cette maison, je l'ai louée, personne n'y loge... et, après l'avoir visitée... » (Page 1167.)

j'avais un amant joueur, je le mépriserais... s'il perdait au jeu... Jugez-moi, d'après cela.

— Mais, enfin...

Je vous répète que vous n'êtes pas de force à lutter contre votre père... Je veux vous citer un exemple entre mille... de son esprit diabolique et de son admirable audace.

— Vous le louez maintenant? — dit Scipion avec un éclat de rire désespéré.

— J'admire l'énergie, l'esprit et l'audace, même dans un ennemi; jugez combien je les aurais idolâtrés dans mon amant.

— Basquine, — mon père a dit vrai, — dit Scipion d'une voix sourde, — vous me haïssez bien.

— Croyez cela, naïf garçon que vous êtes, et le triomphe de cet homme sera complet; mais, à cette heure... haine, défiance ou amour de votre part, peu m'importe; laissez-moi vous conter ce trait dont je vous parlais... Qui sait? vous y trouverez... peut-être un enseignement utile... — dit Basquine en appuyant sur ces mots.

Puis elle reprit :

— Avez-vous entendu parler de la belle princesse de Montbar?

— Oui, — reprit Scipion après avoir regardé Basquine avec surprise; — mon père voulait, je crois, l'épouser; mais quel rapport?

— Votre père en était passionnément amoureux, — dit Basquine sans répondre à la question du vicomte, — oui, passionnément amoureux, et cet amour, la princesse l'avait accueilli avec le mépris le plus hautain, le plus outrageant; votre père jura de s'en venger... or, le comte, mon pauvre Scipion, lorsqu'il s'agissait de vengeance... trouvait vite et bien...

— Courage... louez-le encore...

— Il le faut bien, car il n'y a pas un homme qui eût été, je crois, assez hardi pour faire ce qu'il a fait.

— Voyons, — dit Scipion en se contenant à peine, — voyons ce trait inimitable!

— Pendant un an, le comte joue le *mort* au sujet de la princesse, qui se défiait de lui, — reprit Basquine; — puis il loue une maison déserte, y installe une fausse paralytique, dans un appartement misérable et isolé. La princesse était fort charitable... elle est adroitement attirée seule dans la maison, sous prétexte d'une aumône à faire à la prétendue malade... et Mme de Montbar tombe ainsi au pouvoir de votre père, qui se venge d'elle, ma foi... comme on se venge d'une jolie femme qui vous a insolemment dédaigné. Tout ceci est demeuré secret... ainsi que cela devait

arriver, chacun ayant le plus grand intérêt à cacher cette aventure... Qu'en dites-vous?

Scipion parut réfléchir, et ne répondit pas.

Basquine continua :

— Voilà de quoi votre père est capable, et quand on déploie une telle vigueur, une telle opiniâtreté dans sa vengeance... vous sentez bien que l'on regarde à bon droit comme un jeu de réduire un *écolier rétif,* comme il dit.

— Oui, cela doit être arrivé ainsi, — s'écria Scipion en rassemblant ses souvenirs, — car c'est vers cette époque qu'*il* s'est battu en duel avec le capitaine Clément, qui depuis a épousé la princesse... Le motif de ce duel avait toujours paru invraisemblable. Il doit se rattacher à cette aventure... et...

Soudain Basquine partit d'un éclat de rire railleur et s'écria :

— Ah ! pardieu... la bonne idée...

— Qu'avez-vous? — dit Scipion.

— Ah ! mon pauvre garçon... j'ai plus d'invention que vous...

— Comment ?

— Vous cherchez une arme... une vengeance?... j'en trouve une admirable... d'une rouerie diabolique.

— Que dites-vous?

— Mais, bah ! vous n'oserez pas... Il faudrait que vous eussiez *absolument,* — et Basquine appuya sur ce mot, — que vous eussiez *absolument* la même audace, la même énergie que votre père... et vous n'êtes pas de cette trempe de fer.

— Taisez-vous... — s'écria Scipion, effrayant de frayeur. — Je ne sais pas à quelles horribles pensées... vous me pousseriez en me parlant ainsi...

— Pas d'enfantillage, Scipion... ou je garde mon idée pour moi... Mais avant de vous la dire... je veux voir si elle est réellement praticable... pour cela résumons en deux mots votre situation : Si vous refusez d'épouser Raphaële... c'est pour vous la prison.

— Et le désespoir pour mon père... car il n'épouse pas Mme Wilson, sa seule véritable passion... Eh bien ! je subirai l'atroce humiliation de la prison... mais je *le* frapperai au cœur, j'y comptais bien. Ce sera toujours cela... en attendant mieux, et ce mieux... par l'enfer !... je le trouverai, que vous veniez ou non... à mon aide.

— Vous vous trompez complètement, mon pauvre Scipion, — dit Basquine en haussant les épaules ; vous subirez l'atroce honte de la prison ; votre père se moquera de vous et épousera délicieusement la jolie veuve.

— Vous êtes folle... ne sais-je pas bien qu'elle ne se mariera qu'à condition que je rende l'honneur à sa fille?...

— Vous raisonnez comme un enfant : Mme Wilson, avant tout, idolâtre sa fille... et lorsque cette *tendre mère* verra que vous aimez mieux aller en prison... que d'épouser cet ange... elle comprendra quel abominable mari vous auriez fait, se consolera fort de ne pas vous avoir pour gendre; et comme de plus Mme Wilson est très pauvre et que votre père est colossalement riche, elle ne sera pas assez sotte pour manquer un pareil mariage... qui lui permettra par la suite d'assurer même l'avenir de sa fille, doublement compromis par vous... Il vous restera donc pour seule vengeance le plaisir d'écrire du fond de votre ridicule prison à Mme Wilson, *votre seconde mère*, pour la prier d'intercéder pour vous... et comme le bonheur rend indulgent, il se pourra que votre père, au comble de la félicité... vous pardonne le tour sanglant qu'il vous a joué.

A ces paroles de Basquine, Scipion tressaillit et resta un moment pensif.

Le vicomte, ainsi que son père et le monde, ignoraient que Mme Wilson, cette vaillante femme, avait sacrifié un amour vif et partagé pour s'unir au comte Duriveau, dans le seul but d'assurer ainsi l'union de Raphaële et de Scipion; mais pour ceux qui n'avaient pas le secret de cet admirable dévouement, et qui supposaient Mme Wilson éprise du comte Duriveau, il n'était pas présumable que cette femme, déjà obligée de renoncer au mariage de sa fille par le refus de Scipion, renoncerait à son propre mariage à elle, qui, lui apportant une fortune énorme, pouvait servir plus tard les intérêts de Raphaële.

Basquine, en présentant les choses sous ce point de vue, en apparence si raisonnable, voulait démontrer à Scipion l'incertitude de la seule vengeance qu'il comptait exercer contre son père; aussi, cédant malgré lui à l'évidence de ce raisonnement, le vicomte répondit à Basquine avec une rage concentrée :

— Soit, ma vengeance n'est pas certaine, mais elle est possible...

— Et la mienne serait inévitable, terrible... — dit Basquine avec un accent de conviction et d'autorité qui frappa Scipion... — Oui, terrible... car ce ne serait plus seulement Mme Wilson qui refuserait d'épouser votre père, mais votre père lui-même, entendez-moi bien, qui, malgré son ardente et folle passion, serait forcé de refuser d'épouser Mme Wilson...

— Que dites-vous?

— Oui, je sais un moyen immanquable d'empêcher le mariage de

votre père, et... affreux désespoir, torture horrible pour cet homme, c'est lui qui sera forcé de dire : — Le mariage est impossible ! ! !

— Oh ! si cela se pouvait ! — s'écria Scipion, palpitant de haine; puis il reprit : — Mais non, vous vous raillez de moi, Basquine !

— J'en étais sûre, — dit-elle avec un éclat de rire sardonique, — il ne veut pas me croire... parce qu'il a peur !

— J'ai peur !... — dit Scipion d'une voix convulsive, — parlez... et si vous avez dit vrai...

— Mon Dieu ! — reprit Basquine en souriant, — ne prenez donc pas cet air sinistre... Ne dirait-on pas qu'il s'agit de quelque crime ténébreux... Non, il s'agit tout simplement d'une rouerie diabolique... et qui vous serait d'ailleurs d'autant plus permise que, cette fois encore, vous pourriez dire à votre père : J'imite votre exemple; *ce que je fais... vous l'avez fait!*

Scipion regarda Basquine avec surprise.

— Oui, reprit-elle, — plus j'y songe, plus le tour me paraît piquant... adorable... Que dis-je ! un tour... c'est une leçon... et des meilleures, et, comme disent les bonnes gens, des plus *providentielles!* Oh ! si nous pouvions lui rendre au centuple, à cet homme, la sanglante leçon qu'il vous a donnée aujourd'hui, ne serait-ce pas charmant? Alors, je l'avoue... vous seriez un géant d'audace auprès de lui... Nous serions tous deux vengés, je raffolerais de vous, et...

— Basquine... vous me tuez avec vos réticences...

— Voyons... écoutez-moi, impatient démon... il faut d'abord que vous sachiez qu'il y a peu de jours, en vous attendant, j'étais allée dans un quartier perdu... dans les environs de la barrière d'Enfer... Je cherchais une demeure obscure... déserte... isolée... j'avais alors mes projets sur vous...

— Une demeure obscure ! déserte ! — dit Scipion intéressé malgré lui, — et pour quoi faire ?

— Oh ! il s'agissait d'idées très bizarres, très hardies... que vous auriez partagées, je crois, car vous ne sauriez imaginer ce que devait être la vie que je rêvais pour nous deux. Et comme rien n'est plus mortel dans l'amour que la monotonie même de la possession... je voulais... mais à quoi bon... parler de cela maintenant? J'étais donc dans ce quartier assez désert... lorsque je traversai une rue... appelée la rue... la rue du *Marché-Vieux*. Connaissez-vous cela?

— Non... Mais qu'a de commun cette rue avec...

— Ayez donc un peu de patience, — dit Basquine, en interrompant Scipion. — Dans cette rue, — reprit-elle, — je trouvai justement la mai-

son qu'il me fallait... pauvre apparence... solitude... isolement presque complet des demeures voisines... Cette maison, je l'ai louée, personne n'y loge... et, après l'avoir visitée... il m'a semblé... qu'elle devait être à peu près dans les mêmes conditions d'isolement... que l'appartement... où votre diable de père avait attiré la princesse de Montbar... sous un prétexte de charité...

Basquine avait prononcé très lentement ces paroles en attachant sur Scipion un regard fixe et profond.

Le vicomte n'était pas encore sur la voie de l'infernale pensée de Basquine; pourtant il ressentait une sorte de vague angoisse mêlée d'une âpre curiosité.

A ce moment, Basquine, se levant de son fauteuil, alla s'asseoir à côté de Scipion, sur un divan, et lui dit à demi-voix :

— Je ne peux raconter tout haut ce qu'il me reste à vous confier de mon projet... On pourrait... nous entendre. Ecoutez-moi bien... cher démon... manqué... Approchez votre oreille.

Et sous prétexte de parler bas à Scipion, Basquine passa familièrement son bras autour du cou du jeune homme, et appuya son menton sur son épaule.

En sentant la douce pression du bras de Basquine, en sentant le souffle de ses lèvres caresser sa joue, Scipion ne put s'empêcher de tressaillir d'amour et de désir, malgré les tumultueux et implacables ressentiments de sa haine contre M. Duriveau.

— Nous voici donc en possession d'une maison isolée, solitaire, — poursuivit Basquine, à demi-voix; — maintenant voici ce que je suppose... il est maintenant quatre heures et demie... vous vous rendez chez Mme Wilson...

— Chez Mme Wilson? — s'écria Scipion stupéfait.

— Plus bas donc, indiscret... — lui dit Basquine, en rapprochant la tête de Scipion de la sienne, par un mouvement brusque et coquet, rempli de grâce, puis elle ajouta :

— Oui... tu vas chez Mme Wilson...

— Et les gens de police? — murmura Scipion.

— Innocent!!! Et le mur de mon jardin qui donne sur cette maison en construction, — répondit Basquine en souriant. — Leporello te tiendra une échelle... et, leste et joli comme Chérubin, tu seras déjà loin... que ces misérables seront encore à t'attendre à ma porte...

— C'est vrai... — s'écria Scipion, — j'avais oublié cette ressource... Ainsi à cette odieuse prison j'échapperai du moins...

— Je l'espère bien... Tu te rends donc chez Mme Wilson, ton père

s'est bien gardé de l'instruire de rien... comptant toujours t'amener au mariage.

— Sans doute... mais qu'irai-je faire chez Mme Wilson? — demanda Scipion dans sa stupeur croissante.

— Tu iras faire, si tu le veux, cher démon, les yeux doux à Raphaële (je ne suis pas jalouse) en attendant sa mère, si celle-ci n'est pas rentrée ; si, au contraire, tu la trouves chez elle... tu prends un air hypocrite et pénétré... Vous savez malheureusement prendre tous les airs que vous voulez, monsieur... et vous dites à Mme Wilson : — Ma chère et charmante belle-mère (il faut éloigner tout soupçon), je viens vous enlever... oui, vous enlever tout de suite sans même vous laisser le temps de dîner... J'ai un fiacre en bas... — Et où voulez-vous me conduire, mon cher Scipion? te dira Mme Wilson. — Faire une bonne œuvre... ma charmante belle-mère, — répondras-tu, — faire une action délicate... généreuse... mais qui ne peut avoir toute sa délicatesse... toute sa générosité... qu'accomplie par vous... car il s'agit d'une femme, d'une pauvre paralytique... dont vous pouvez être l'ange sauveur... Cette infortunée vous en dira davantage, car c'est son secret... Venez donc vite... chère belle-mère, les minutes sont des siècles pour ceux qui souffrent... Et elle souffre, cette malheureuse femme... pour laquelle je vous implore... Mme Wilson a un cœur excellent... elle te croit... tu l'emmènes...

Scipion commençait à comprendre. Une expression de joie farouche éclaira sa physionomie... cependant un frisson glacial courut dans ses cheveux.

Basquine poursuivit d'une voix plus basse, en se rapprochant plus étroitement du vicomte :

— Mme Wilson... aussi aveuglément confiante dans tes paroles que Mme de Montbar l'avait été dans les prières de la fausse malade que faisait parler ton père (tu conçois tout ce qu'il y a de piquant dans ce rapprochement)... Mme Wilson monte donc en voiture avec toi... tu la conduis... rue du *Marché Vieux*... au troisième... dans l'appartement isolé... désert... dont je te donne la clef... et là (ne trouves-tu pas, en effet, la leçon *providentielle?...*) et là, non moins audacieux que ton père lorsqu'il eut attiré Mme de Montbar dans un piège diabolique...

— Basquine!... — s'écria Scipion saisi de vertige, hésitant encore entre le désir et l'horreur de cette épouvantable vengeance, — c'est l'enfer... que cette pensée!!

— Crois-tu qu'après cela, ton père, malgré son amour, épouserait Mme Wilson? Quant à nous, nous sommes ce soir en route pour la frontière, demain hors de France... Amoureux toujours... et riches partout,



« Scipion passait par-dessus le mur. » (Page 1170.)

grâce à mon talent... Que dis-tu de cette vie... mon pâle et beau don Juan? reprit Basquine, en jetant ses bras autour du cou de Scipion, et s'asseyant, pour ainsi dire, sur les genoux du jeune homme; — crois-tu que cet homme qui voulait t'écraser de honte ne serait pas à son tour écrasé? Et quelle parole foudroyante à lui jeter de loin à la face : *J'ai fait ce que vous avez fait... mon père...*

. . . .

Dix minutes après cet entretien, la nuit, hâtive à cette époque de l'année, était venue.

Leporello appuyait une échelle le long du mur du jardin de Basquine (nous avons dit que sa maison était située entre cour et jardin), et pendant que les agents de police redoublaient de surveillance à la porte de la rue, Scipion, grâce à l'obscurité de la nuit et au secours de Leporello, passait par-dessus le mur, descendait dans un terrain où s'élevait une maison en construction, et se glissant à travers deux planches de la clôture provisoire, sortait à deux cents pas au-dessus de l'endroit où croisaient les agents.

Une demi-heure environ après l'évasion de Scipion, Leporello et Astarté avaient ensemble l'entretien suivant.

— J'espère, mon pauvre Leporello, que, pour ta seconde journée de service ici, en voilà des aventures?

— Ne m'en parle pas, ma chère... j'en suis tout étourdi. Une fois M. le vicomte dehors... grâce à l'échelle et au terrain en construction, ne voilà-t-il pas ce condamné politique que madame cachait ici depuis ce matin qui prend le même chemin que M. Scipion, à l'aide de l'échelle que je lui ai aussi tenue.

— Et aussitôt après, c'est madame qui s'enveloppe d'un manteau, et sort à pied par la grande porte, afin d'aller rejoindre le fiacre que tu avais été lui chercher, et qui l'attendait au bout de la rue...

— Qu'est-ce que tout cela signifie, Astarté?

— Je n'en sais rien... et malgré moi je suis inquiète... il me semble qu'il va se passer quelque malheur. Je n'ai jamais vu à madame l'air qu'elle avait tout à l'heure, en écrivant une lettre qu'elle a emportée avec elle.

— A dire vrai, lorsque je suis rentrée lui annoncer que le fiacre l'attendait au bout de la rue, madame, ordinairement si pâle, avait les joues pourpres; son regard brillait si fort, que je n'ai pas osé, en lui répondant, la regarder en face.

Et puis, pendant qu'elle écrivait, elle avait l'air de rire toute seule...

Mais, quel rire!... ses lèvres se relevaient, et on voyait en dessous ses petites dents blanches serrées comme si elle eût été en convulsion.

— Tiens, Astarté, je suis comme toi... j'ai peur... Il doit se passer quelque part... quelque chose de diabolique... Et tout n'est pas encore fini pour aujourd'hui.

— Comment?

— Ce monsieur qui doit venir entre cinq et six heures... à qui tu dois remettre la lettre que madame t'a donnée...

— C'est vrai, la voilà, cette lettre, — dit Astarté en la prenant sur la cheminée.

Tout cela m'a tellement bouleversée que je n'ai pas seulement regardé l'adresse... pour savoir le nom...

— Voyons, ce nom?

— Ah! mon Dieu!... — s'écria Astarté, après avoir lu l'adresse... — En voilà bien d'une autre!

— Eh bien! ce nom?

— Lis.

— *A Monsieur Martin,* — dit Leporello.

Comment, Martin? — reprit-il, — notre ancien camarade Martin? c'est impossible, ce n'est pas le même; madame n'écrirait pas à un domestique.

— C'est juste... du reste nous le saurons bien; voilà bientôt six heures.

LXXXVIII

La rue du Marché-Vieux. — Mort de Scipion. — Arrestation de Bamboche.

Le hasard sembla vouloir satisfaire à la curiosité de Leporello et d'Astarté : un coup de sonnette se fit entendre... et Leporello, ayant été ouvrir, s'écria :

— C'est lui... Astarté...

C'était en effet Martin, sorti des prisons d'Orléans depuis deux jours, son innocence ayant été démontrée par l'instruction; arrivé le matin à Paris, Martin avait aussitôt demandé à Basquine de le recevoir le jour même.

La surprise de Martin égala celle de ses deux anciens camarades de servitude, qu'il ne s'attendait pas à retrouver chez Basquine ; mais la vive préoccupation où il semblait plongé laissait peu de place à l'expression de son étonnement. Aussi, lorsqu'il eut répondu aux exclamations de Leporello et d'Astarté :

— Oui, c'est moi, mes amis, je suis bien content de vous voir, — il ajouta précipitamment :

— Votre maîtresse est chez elle ! il faut que je lui parle absolument.

— Madame n'y est pas, — dit Astarté, assez piquée de la froideur de Martin, — mais elle a laissé cette lettre pour vous.

Autre sujet de stupeur et de commentaires pour Leporello et Astarté : à peine eut-il lu cette lettre, qu'il devint pâle comme un mort, et s'écria d'une voix déchirante :

— Ah ! ce serait affreux ! !

Puis il disparut.

En un instant il fut hors de la maison.

Voici ce que Basquine écrivait à Martin :

« Viens à l'instant rue du *Marché-Vieux*... Bamboche et moi nous t'y attendons...

« Nous allons être tous trois vengés...

« Bamboche, de Scipion... le bourreau de sa fille Bruyère.

« Toi... du comte Duriveau, le bourreau de ta mère...

« Moi, de Scipion et de son père, race infâme, que moi... fille du peuple, j'ai juré de poursuivre jusqu'à la mort. »

Martin, remontant éperdu dans le cabriolet de place qui l'avait amené, se fit conduire à toute bride rue du *Marché-Vieux*.

Avant de suivre Martin dans sa course éperdue, disons que Basquine, en sortant de chez elle pour monter dans le fiacre qui l'attendait, s'était d'abord rendue chez la mère de Raphaële; là, elle avait fait demander par le cocher si Mme Wilson ne venait pas de sortir avec M. le vicomte Scipion. Une réponse affirmative ayant été donnée, Basquine s'était fait conduire chez le comte Duriveau; et, bien certaine qu'il serait chez lui, attendant son fils, elle avait fait remettre par le cocher une lettre écrite d'avance, et qui devait être à l'instant même portée au comte.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Allez chez Mme Wilson, vous apprendrez que Scipion vient de sortir avec elle... Abusant de sa confiance, il la conduit rue du *Marché-Vieux, pour se venger de vous...*

« Souvenez-vous de la princesse de Montbar, et devinez le reste...

« Tel père, tel fils. »

Puis, cette lettre confiée au concierge de l'hôtel du comte, Basquine avait ordonné à son cocher de la mener rapidement rue du *Marché-Vieux*, pendant que Martin s'y rendait de son côté en toute hâte.

En parcourant ce même chemin que, plusieurs années auparavant, il avait suivi, amenant un vengeur à Mme de Montbar, attirée dans un piège odieux tendu par M. Duriveau, Martin se voyait sous l'obsession d'un rêve pénible. Par quelle fatalité, se demandait-il, cette même maison, et sans doute le même appartement qui avait été le théâtre d'une action infâme du comte Duriveau, devait-il être aussi le théâtre de la vengeance de Basquine?

Bientôt, Martin se souvint avec effroi que lors de sa dernière entrevue avec Basquine il lui avait raconté (selon son habitude de ne rien cacher à ses deux amis d'enfance, sur la discrétion absolue desquels il avait cru jusqu'alors pouvoir justement compter), il avait, disons-nous, raconté à Basquine comment il était parvenu à sauver Régina de l'horrible guet-apens où elle avait failli être victime du comte Duriveau.

Martin alors supposa (il ne se trompait pas) que cette confidence avait plus tard donné à Basquine la pensée de la terrible vengeance qui devait s'accomplir à ce moment.

Quelques secondes avant que le cabriolet qui le conduisait à toute bride se fût arrêté devant l'allée de la maison de la rue du *Marché-Vieux*, Martin, à la faveur de la faible clarté d'un réverbère lointain, vit une

femme sortir en courant de cette maison fatale... et bientôt disparaître dans la brume obscure où était plongée l'autre extrémité de la rue.

Cette vision soudaine disparut si rapidement, qu'il fut impossible à Martin de distinguer la figure ou la taille de cette femme, et de reconnaître si c'était ou non Basquine...

Le cabriolet ayant atteint la maison, Martin sauta à terre, trouva la porte entr'ouverte; il la poussa si brusquement qu'en retombant elle se referma d'elle-même, le pène de la serrure ayant joué par ce choc.

Sans s'inquiéter de cet incident, Martin traversa l'allée noire, et gravit précipitamment l'escalier au milieu des ténèbres; ses pressentiments lui disaient que la scène de vengeance à laquelle Basquine le conviait se passait au troisième étage... dans ce même lieu où le capitaine Just avait arraché Régina des mains de M. Duriveau.

A son grand étonnement, Martin n'entendit pas le moindre bruit en approchant de cet appartement; enfin il toucha le palier... une pâle lumière, s'échappant de la porte ouverte, le guida... il traversa la première pièce...

Mais frappé d'horreur et d'épouvante, il fut forcé de s'arrêter au seuil de la seconde chambre... et de rester un instant dans l'ombre, appuyé au chambranle de la porte; il se sentait défaillir, incapable de faire un pas.

Voici... le tableau qui s'offrit aux yeux de Martin :

Scipion, livide, moribond, sans mouvement, les cheveux souillés du sang qui, d'une large blessure béante à la tempe droite coulait lentement sur sa joue, était couché sur un lit.

Agenouillé au chevet du lit, les mains jointes, se tenait le comte Duriveau; son gilet blanc était ensanglanté, et son visage, baigné d'une sueur froide, était plus livide encore que celui de son fils agonisant.

Vers le milieu de la chambre, on voyait une lourde chaise de bois à demi brisée, au milieu d'une mare de sang, à côté d'un châle appartenant à Mme Wilson.

En face de la porte où se tenait Martin presque défaillant, les figures de Basquine et de Bamboche se dressaient immobiles, pâles, implacables, et se détachant à demi sur les ténèbres de la pièce voisine où ils se tenaient silencieux, à deux pas du seuil de la porte.

Le comte ne les avait pas aperçus... Ses yeux fixes, ardents, malgré les larmes dont ils étaient voilés, s'attachaient sur les yeux mourants de son fils; la bouche de M. Duriveau, entr'ouverte par une contraction spasmodique de la mâchoire, semblait ne plus pouvoir se refermer; il laissait échapper des sanglots convulsifs, strangulés, seul bruit qui rompit çà et là l'effrayant silence de cette scène...

La figure de Scipion, quoique déjà marquée de l'empreinte de la mort, était encore charmante... Ses lèvres, froides et bleuâtres, s'agitant faiblement sous sa petite moustache blonde, semblaient chercher un dernier sourire sardonique, et découvraient ses dents du plus pur émail. Il appuyait sa tête sur son bras replié... et sa main, délicate et blanche comme la main d'une femme, disparaissait à demi parmi ses cheveux châtains, dont parfois elle étreignait quelques boucles soyeuses, cédant ainsi aux crispations machinales de l'agonie.

Enfin... le comte Duriveau fit un violent effort pour prononcer quelques paroles, et ses mots entrecoupés sortirent de ses lèvres tremblantes.

— J'ai tué... mon fils... j'ai tué mon fils...

Cela était affreux... On eût dit que ce misérable, dans l'espèce de délire où il demeurait plongé, prononçait forcément, fatalement, ces paroles... et qu'il n'en trouvait pas d'autres... car il répéta une troisième fois en secouant convulsivement la tête :

— J'ai tué mon fils... j'ai tué mon fils...

A ce moment, les yeux de Scipion, jusqu'alors mourants, demi-clos, s'ouvrirent tout grands... et pendant quelques secondes une dernière étincelle de vie et de jeunesse rendit ce regard plus limpide, plus brillant, plus beau qu'il n'avait jamais été...

A mesure que les yeux de Scipion s'ouvraient davantage, ceux de son père, qu'ils semblaient attirer par une sorte de fascination, s'agrandirent aussi, et s'arrondirent d'une manière si effrayante, que la pupille s'entoura d'un cercle de blanc.

Les lèvres de Scipion s'agitèrent alors faiblement comme s'il eût voulu parler.

Le comte s'en aperçut et murmura ces paroles, les seules... toujours les seules, qui venaient à son esprit troublé :

— Il va me dire : Tu as tué ton fils ! tu as tué ton fils !

Scipion se prit bientôt à sourire d'une façon étrange, et dit d'une voix de plus en plus affaiblie, qui expira avec son dernier soupir :

— Tu m'as... tué... mais... c'est égal... j'ai gagné... Tu n'épouseras pas... Mme... Wilson... c'est ta faute... Je suis... ton exemple... *j'ai fait ce que tu as fait*... tu sais... la princesse... de Montbar... Dis donc, qui aurait cru pourtant que le *jeune père*... deviendrait le *père... assassin?* c'est drôle... Je vais... conter ça... à grand-papa *Du-Riz-de-Veau*...

Au seuil de l'éternité, cet indomptable et malheureux enfant terminait sa courte vie par un dernier sarcasme.

— Scipion... mon fils... ne meurs pas ! — s'écria le comte d'une voix terrible, car la réalité le rappelait à lui.

Et se jetant à corps perdu sur le cadavre de son fils, il couvrit son visage, ses cheveux, ses mains de baisers insensés.

Un souvenir, fugitif comme l'éclair, vint rappeler à la pensée de Martin, comme contraste d'un redoutable enseignement, la mort sublime du docteur Clément... les paroles remplies de grandeur et de sérénité que lui et son noble fils avaient échangées à cette heure solennelle!!

. . . .

Martin restait pétrifié d'épouvante; Basquine et Bamboche, qui, du fond des ténèbres où ils se tenaient, venaient d'apercevoir leur compagnon d'enfance... muets... effrayants... l'œil sec et ardent, lui montraient d'un geste impitoyable ce malheureux père se roulant sur le corps inanimé de son fils...

Cette froide férocité exaspéra Martin et l'arracha de sa stupeur.

Traversant rapidement la chambre sans être aperçu du comte qui, éclatant en sanglots déchirants, en cris inarticulés, se tordait sur le lit, ses lèvres collées au visage glacé de son fils, Martin, saisissant Basquine par le bras, s'écria d'une voix basse, mais pleine de colère, d'indignation et de menace :

— Non, vous n'insulterez pas par votre présence à la douleur... aux remords de ce père qui a tué son fils... Basquine... vous vous êtes fait une arme homicide d'un secret que je vous ai confié... comme à une sœur... C'est infâme...

— Frère... je te vengeais... aussi... — répondit sourdement Basquine.

— Non, vous n'aurez pas la force de rester là... pour que ce malheureux vous voie... vous, la cause de ce crime affreux! — s'écria Martin d'une voix à la fois si déchirante... si suppliante, quoique contenue, que Basquine, déjà atterrée du reproche de Martin, se recula plus profondément encore dans l'ombre de la seconde pièce... de façon à ne pouvoir être aperçue par le comte... tandis que Bamboche, les bras croisés sur sa large poitrine, continuait de contempler cette horrible scène avec une joie sauvage.

Soudain, un bruit sourd et encore confus qui, semblait gronder au dehors de la maison, arriva jusque dans l'appartement; bientôt après, des coups violents ébranlèrent la porte de l'allée, porte qui s'était refermée sur Martin.

Ce bruit n'attira pas l'attention du comte Duriveau, presque fou de douleur, de désespoir; serrant toujours entre ses bras le corps inanimé de son fils, il poussait des gémissements convulsifs, des cris déchirants, inarticulés: mais Bamboche, sans cesse en éveil, au premier retentissement des coups de plus en plus violents qui ébranlaient la porte, rejoignit



« — Ils sont maintenant au second étage... » (Page 1179.)

Basquine au fond de la pièce où elle s'était retirée, obéissant aux ordres de Martin ; puis, entr'ouvrant une des fenêtres qui donnaient sur la rue, le bandit s'écria :

— La garde ! ! je suis pris... La police était à ma piste... on m'aura reconnu... et suivi pendant mon trajet de chez Basquine ici... S'ils m'arrêtent... — dit-il avec un ricanement féroce et ouvrant un large couteau-poignard, — ça leur coûtera bon !

— Un meurtre ! — s'écria Martin en courant au bandit, — un meurtre... toi... jamais !

— Je suis à mon second ! — dit Bamboche avec une effrayante ironie en se dégageant de l'étreinte de Martin.

— Il est donc vrai !... tu étais justement poursuivi... — murmura Martin, anéanti. Tu as tué !

— Mais, ce meurtre, dit Basquine à Bamboche, en frémissant, — car il lui avait caché ce crime, afin d'obtenir un refuge chez elle, — ce meurtre... c'était pour te défendre? dans une rixe?

— J'ai tué deux fois... et pour voler, — répondit Bamboche d'une voix brève. — Maintenant, un de plus... deux de plus... pour me sauver... tant pis ! on ne me coupera le cou qu'une fois... Adieu, mes amis, je vous ai revus... Votre main... et en avant !

Basquine et Martin, frémissant d'épouvante, repoussèrent la main que Bamboche leur tendait.

— Ah ! — dit le bandit avec une émotion farouche, — l'assassin... vous fait horreur... vous ne voulez pas seulement toucher sa main... Tant mieux... ça va me rendre féroce comme un tigre... je tuerai pour tuer...

Tout à coup, au milieu du tumulte qui redoublait au dehors, l'on entendit les voix des gens de justice crier :

— Au nom de la loi !... ouvrez... ouvrez...

— Oh ! mon Dieu ! — s'écria Martin frappé d'une idée subite, — c'est horrible... ce malheureux... qui vient de tuer son fils... on va l'arrêter tout couvert... de son sang...

— Arrêté avec un comte... assassin !... Quel honneur pour moi ! — s'écria Bamboche avec un éclat de rire diabolique.

Malgré l'espèce de délire où il était plongé, M. Duriveau, rappelé à lui par le bruit toujours croissant qui se faisait au dehors, se redressa brusquement du lit de mort de son fils, écouta; puis apercevant Martin, qui, éperdu, sortait de la chambre sans issue où se tenaient encore Basquine et Bamboche :

— Martin ! — s'écria le comte en se reculant avec stupeur, — vous ici !...

— La garde est en bas... — s'écria Martin ; — elle va monter...

— Ah !... j'ai tué mon fils... — murmura M. Duriveau en frissonnant, — l'échafaud m'attend !...

— Et la fuite... impossible... — reprit Martin, désespéré.

— Oh ! sauvez-moi !... — murmura le comte dans le premier égarement de son épouvante, — sauvez-moi !... vous êtes aussi mon fils, vous ! Ce n'est pas pour insulter à mon désespoir... à mon crime... que vous

êtes venu là. J'ai appris à vous connaître; vous êtes généreux. Vous êtes ici, c'est pour me sauver... n'est-ce pas? Vous avez été secourable à tant d'autres... ayez pitié de moi. Oh ! l'échafaud ! Eh bien ! oui, je suis lâche... j'ai peur... je vous implore...

— La porte est enfoncée, — s'écria soudain Martin ; — le malheureux... est perdu !

En effet, la porte venait de céder; le bruit du tumulte extérieur, jusqu'alors amorti par cet obstacle, fit, pour ainsi dire, explosion dans l'escalier, dont les marches inférieures résonnèrent bientôt sous des pas précipités.

— Ils montent ! — s'écria Martin en prêtant l'oreille. — Ah !... ils s'arrêtent au premier... Mais ils vont venir ici... Oh ! ne pouvoir sauver ce malheureux... sauver *mon père* de l'échafaud ! ! !

Il y eut dans l'accent de Martin, lorsqu'il prononça ces mots, quelque chose de si déchirant, que le comte, se jetant pour la première fois dans les bras de *son fils*, reprit, non plus avec abattement et terreur, mais avec fermeté :

— Oui, je suis... *votre père*... je vous le dis... devant le cadavre de ce malheureux enfant... doublement ma victime... oui, je suis votre père... et du moins, cette dernière fois, vous ne rougirez pas de moi.

— Que faites-vous ! — s'écria Martin en voyant le comte se diriger vers la porte. — Ils sont maintenant au second étage... qu'ils visitent. — — Les entendez-vous ?... Où allez-vous?

— Me livrer... avouer mon crime... Le sang que j'ai versé doit retomber sur ma tête, — dit le comte avec une résignation pleine de courage et de majesté. — Allons, mon fils... — reprit-il, — allons... votre bras... Ce n'est pas le cœur... ce sont les forces... qui me manquent...

A peine le comte venait-il de prononcer ces mots en se dirigeant vers la porte, que Bamboche, jusqu'alors resté inaperçu dans l'ombre de la pièce voisine, en sortit rapidement, et dit à M. Duriveau, d'un ton rempli de dignité qui contrastait étrangement avec la brutalité ordinaire de son langage :

— Monsieur, ce n'est pas le comte Duriveau que je vais sauver de l'échafaud... c'est le père de Martin...

— Que veux-tu faire ? — s'écria celui-ci, — où vas-tu?

— Dire que j'ai tué le vicomte... On me croira... j'entre ici pour voler, vais-je dire... il était avec une femme, ils crient... je l'assomme d'un coup de chaise; cinq minutes après, son père qui le cherchait pour le faire emprisonner, arrive ici... il voit son fils sanglant, se jette sur lui, et... voilà pourquoi ton père a du sang à son gilet.

— Accepter de vous un tel sacrifice, s'écria le comte, — jamais...

— Explique-lui donc vite que j'en ai déjà tué deux, — dit Bamboche à Martin, — un de plus ne fait rien, je n'ai qu'une tête à couper... Adieu, frère... une dernière prière (et deux larmes mouillèrent les yeux féroces du bandit)... Viens avec Basquine *la veille du jour... où...* (et il porta la main à son cou)... tu comprends... Encore adieu, frère...

Et, avant que le comte et Martin eussent pu faire un mouvement, Bamboche s'élança dans l'escalier comme s'il avait eu l'espoir de s'échapper en se frayant un passage à travers les gens de police et les soldats dont il trouva une partie sur le palier du second étage, éclairé par plusieurs lumières. — Le voilà... je le reconnais... arrêtez-le, — s'écria un agent à la vue de Bamboche, qui, pâle, la tête nue, les vêtements en désordre et brandissant son couteau, se précipita d'un bond sur le groupe, blessant légèrement un agent, non par férocité, — car je pouvais le tuer, dit-il plus tard à Martin, mais je voulais rendre la scène plus *vraisemblable.* Bamboche, malgré son énergique résistance, qu'il savait d'ailleurs devoir être vaine, fut facilement terrassé et garrotté; puis, pendant quelques moments de calme qui suivirent son arrestation, il dit avec son affreux cynisme :

— Maintenant, causons. J'avoue les deux meurtres dont je suis accusé, et, de plus, un troisième...

— Un troisième meurtre ! — s'écria le magistrat qui accompagnait la force armée, — un troisième meurtre !

— Oui, un petit jeune homme. Il était ici en rendez-vous avec une femme. Je suis entré dans cette maison pour voler, j'ai surpris les amoureux, ils ont eu peur, ils ont crié au voleur. Pour faire taire le jeune homme, je l'ai assommé à coups de chaise. Et voilà.

— Mais où cela s'est-il passé, misérable? — s'écria le magistrat.

— D'ailleurs je suis fâché d'avoir été si brutal, — dit Bamboche sans répondre à la question qu'on lui faisait, — car le père est arrivé... et voir ce père se jetant sur le corps de son fils, malgré moi, ça m'a fait mal.

— Mais où cela s'est-il passé? — reprit le magistrat.

— En haut... au troisième, — dit Bamboche, — vous y trouverez le père. Il paraît qu'il épiait son fils et qu'il aura voulu le surprendre avec cette femme, car il est arrivé lui et un autre homme, au moment où je venais de faire le coup; ils n'ont pensé qu'à tâcher de secourir le petit jeune homme, le père s'est jeté sur lui... même qu'il s'est tout abîmé de sang... Moi, j'ai filé... vous m'avez pincé... mon affaire est claire... mais je ne bouderai pas devant la guillotine...

. . . .

Il est inutile de dire que, grâce au sang-froid et à la croyable présence et ressource d'esprit de Bamboche, servies d'ailleurs par la vraisemblance de ses aveux et par une partie réelle de ses assertions, le crime du comte Duriveau ne fut pas un instant soupçonné; son trouble, sa pâleur, l'embarras même de ses réponses aux premières questions du magistrat, que celui-ci d'ailleurs ne poursuivit pas, par un sentiment de convenance et de pitié pour une si grande infortune, furent attribués à la terrible émotion où ce malheureux père devait se trouver ensuite du meurtre de son fils.

En demandant et en obtenant un ordre d'emprisonnement contre Scipion, le comte n'avait pas caché qu'il voulait soustraire son fils à l'influence d'une passion dangereuse; il parut donc très naturel que le vicomte, se voyant sur le point d'être arrêté dans la maison de Basquine, se fût échappé de chez elle, et fût venu l'attendre dans cette demeure obscure et isolée. Ainsi s'expliquait encore la présence de Basquine sur le théâtre du crime, puis plus tard aussi la venue du comte, qui avait pu être instruit de l'endroit où s'était caché son fils pour fuir la prison.

Enfin, comment penser qu'au lieu de croire aux aveux si probables d'un brigand déjà coupable de deux meurtres, on pouvait songer à accuser du meurtre de son fils un homme considérable, posé dans le monde, comme l'était le comte Duriveau, et par ses relations et par sa fortune immense?

. . . .

Le procès de Bamboche s'instruisit rapidement; déclaré coupable de trois meurtres, le bandit fut condamné à la peine de mort.

Ni Martin ni Basquine n'avaient oublié la promesse faite à leur compagnon d'enfance.

La veille du jour de l'exécution, les trois amis, grâce à une permission spéciale, devaient une dernière fois se réunir dans la cellule où Bamboche attendait la mort.

LXXXIX

Les trois amis d'enfance. — Dernière entrevue. — Mort de Basquine et de Bamboche.

La cellule où se trouvait Bamboche était meublée d'un lit de fer, d'une table et d'un banc scellés aux dalles du sol. Derrière la porte épaisse, on entendait les pas mesurés d'une sentinelle. Basquine et Bamboche étaient réunis depuis un quart d'heure environ, lorsque la porte du cabanon s'ouvrit, et le geôlier introduisit Martin auprès du condamné.

Depuis l'arrestation de Bamboche, rue du Marché-Vieux, Martin n'avait pas revu les deux compagnons de son enfance; il ne put s'empêcher de fondre en larmes, lorsqu'il répondit à leur cordiale étreinte. Après cette première émotion, sincèrement partagée par les trois acteurs de cette scène, Martin dit à Basquine :

— D'après ta lettre, j'étais allé pour te prendre chez toi...

— J'avais mes raisons, mon bon Martin, pour te devancer ici, — dit Basquine en échangeant un regard mystérieux, étrange... avec Bamboche; — c'est un secret dont tu auras plus tard l'explication.

— Avant toute chose, — dit vivement Bamboche à Martin, — Bruyère?... ma fille?

— Elle va bien, — répondit Martin; — j'ai été la chercher dans le refuge où Claude Gérard l'avait fait se cacher pendant qu'on la croyait noyée. Une brave fille de ferme lui portait chaque jour quelque nourriture dans cette retraite. L'innocence de Bruyère a été si évidente, que l'accusation d'infanticide est tombée d'elle-même.

— Et maintenant où est-elle, la pauvre enfant? — demanda Bamboche.

— Auprès de ma mère et de M. Duriveau, — répondit Martin.

— Allons, son sort ne m'inquiète plus, — dit le condamné d'une voix légèrement émue, — et elle ne sait... rien... de moi, n'est-ce pas?

— Rien... Ma mère... la comble de soins... de tendresse pendant ses moments lucides...

— Comment! — dit Basquine, — la folie... de ta pauvre mère...

— Après une crise léthargique, tellement prolongée qu'on l'a crue

morte... — reprit Martin, — ma mère est revenue à la vie... mais sa raison, à peine raffermie, s'est altérée de nouveau... moins gravement, il est vrai, que par le passé... Maintenant... son aberration consiste à rester quelquefois un jour entier dans un état de morne stupeur, pendant laquelle, insensible à tout ce qu'on lui dit, elle ne prononce pas une parole. Ces accès passés. — reprit Martin, — elle revient à son bon sens.

— Et ton père?... demanda Basquine.

— En huit jours, ses cheveux sont devenus blancs, — dit Martin; — il a pour jamais quitté Paris, il a fait transporter en Sologne le corps de Scipion... et depuis... M. Duriveau n'a pas quitté le pays... où il se fixe pour toujours...

— Et maintenant, comment est-il pour toi? — dit Bamboche, — pour ta mère?

— Il a fait publier les bans de son mariage avec elle, — dit Martin.

— Quoique l'esprit de ta pauvre mère ne soit pas encore remis? — dit Basquine étonnée.

— Oui... — répondit Martin. — « Ma cruauté lui a fait perdre la raison, — a dit M. Duriveau, — je dois tâcher de la lui rendre à force de soins affectueux... Je l'ai déshonorée... je dois lui rendre l'honneur en lui donnant mon nom. »

— Quel changement! — dit Basquine avec un sourire amer, et elle ajouta : — Et Mme Wilson?

— Elle est partie en Angleterre avec sa fille... — répondit lentement Martin, — mais il lui reste peu d'espoir de conserver cette infortunée... Raphaële se meurt...

— Et Claude Gérard?... — demanda Bamboche.

— Il ne quitte pas ma mère et M. Duriveau. Celui-ci lui a fait humblement la réparation la plus éclatante... Claude... revenu de la misanthropie farouche où l'avaient jeté d'indignes persécutions, n'a pu être insensible à l'horrible douleur, aux remords incessants de M. Duriveau, qui cherche sa seule consolation dans une expiation qu'il veut grande et féconde... Il a les projets les plus vastes, les plus généreux pour le bonheur de cette contrée qui lui appartient presque tout entière, et que la maladie et la misère décimaient depuis si longtemps.

— Je dis comme Basquine, — quel changement! — reprit Bamboche.

Puis il ajouta avec un affreux ricanement :

— Ce que c'est que de tuer son fils, pourtant! il n'y a rien de tel pour moraliser un homme.

— Tu es toujours le même... — dit tristement Martin à Bamboche. — A cette heure encore!...

— Pardieu! à cette heure, surtout, — dit le brigand en éclatant de rire. — Parce qu'on me coupe le cou demain, tu veux que ça me rende aujourd'hui *bonhomme*... et vertueux.

— Tu te calomnies encore. — dit Martin; — ton dévouement pour mon père a été admirable.

— Le beau mérite! j'étais pris tout de même.

— Et lorsque chez le docteur Clément, afin de ne pas me faire accuser, tu as renoncé au fruit du vol que tu venais de commettre... cela encore était beau et bien... Qu'à ce moment suprême, ces bons souvenirs te consolent au moins!

— Bah!... ces beaux sentiments-là ne m'ont pas empêché de tuer à coups de hache un vieillard et sa femme pour leur voler vingt-trois francs...

— Mais de ce crime affreux... tu te repens? — s'écria Martin.

— Pas du tout... j'avais faim... j'avais froid; avec ces vingt-trois francs, j'ai acheté une roulière et j'ai vécu huit jours...

— Écoute... mon pauvre Martin. — dit Basquine à son compagnon, qui frémissait d'un tel endurcissement, — si je voulais excuser Bamboche, je te dirais : Toi-même... malgré les enseignements de Claude Gérard... malgré la bonté, l'élévation naturelle de ton cœur, après quatre jours d'une lutte affreuse contre la faim, le froid... le manque de travail, n'as-tu pas... dans ton désespoir, failli devenir complice du cul-de-jatte?...

— C'est vrai, — dit Martin avec accablement.

— Et plus tard, reconnaissant l'impossibilité matérielle de vivre, — reprit Bamboche, — mais reculant devant le suicide, n'as-tu pas attendu la mort dans une cave?... Eh bien! moi qui ai vu mon père mourir sans secours, au fond des bois, et déchiqueté par les corbeaux; moi qui, au lieu d'avoir eu Claude Gérard pour mentor, ai joui des conseils paternels du cul-de-jatte et de la Levrasse, moi qui ai été achevé par une éducation de prison, moi qui enfin ai été élevé en loup... en loup j'ai vécu... en loup je meurs, en mordant les barreaux de ma cage... Je ne mérite ni ne demande intérêt ou pitié : comme j'ai commencé... je finis... On me coupe le cou... on fait bien, on le peut... Dans mon enfance, la société m'a traité en chien perdu... quand j'ai eu des crocs, je l'ai traitée en chien enragé... c'était fatal... voilà tout.

En prononçant ces dernières paroles, le rire de Bamboche était contracté, presque douloureux.

Était-ce douleur morale, douleur physique? Martin ne put le deviner; il remarqua seulement que la pâleur de Bamboche semblait augmenter encore.



« Martin appela du secours. » (Page 1191.)

— Il ne faut pas oublier, vois-tu, mon pauvre Martin, — reprit Basquine, toujours impassible. — que Bamboche et moi nous avons été viciés, corrompus dès l'enfance, et plus tard... abandonnés à tous les hasards du vice et de la misère !

— Et pourtant, — reprit Martin avec amertume, — vous deux aussi... vous auriez pu être sauvés... j'en atteste... les jours que nous avons passés... *dans notre île*... vous en souvenez-vous encore ?... Qui aurait

dit, mon Dieu!... lorsque, par ces belles nuits d'été, nous écoutions tous deux la voix inspirée de Basquine, en appelant de tous nos vœux une vie honnête, laborieuse... qu'un jour... tous trois... nous nous retrouverions... hélas! au sinistre rendez-vous d'aujourd'hui!

Et Martin ne put retenir ses larmes.

A ce moment, Bamboche, dont la pâleur avait paru redoubler depuis quelques instants, s'interrompit. Sa figure farouche se contracta de nouveau; il éprouvait une pénible oppression.

— Qu'as-tu?... — lui dit vivement Martin.

— Rien... — reprit le brigand en échangeant de nouveau un singulier regard avec Basquine... — Je suis de fer... tu sais, — ajouta-t-il en s'adressant à Martin et lui tendant la main; — mais toi seul... et Basquine, vous mordez sur ce fer... et vous voir là... tous deux aujourd'hui... quand demain... enfin ça remue le bronze... mais ça passe... c'est passé.

— Ta main est glacée... — s'écria Martin en retenant entre les siennes la main que le bandit lui avait donnée.

— A mains fraîches, chaudes amours... tu sais le proverbe, — dit Bamboche en riant.

Et il retira brusquement sa main de celles de Martin.

— Cela n'a rien d'étonnant... moi aussi j'ai les mains froides, — dit Basquine, — tiens...

— Glacées... aussi, — reprit Martin de plus en plus étonné...

— C'est tout simple, — dit tranquillement Basquine; — l'émotion...

— Pardieu, oui... l'émotion... — reprit Bamboche.

Et ses traits redevinrent calmes.

Malgré ces rassurantes paroles, Martin ressentit une angoisse vague, inexprimable; il crut voir sur le front de la jeune fille des plissements brusques, convulsifs, comme si elle avait parfois lutté contre une vive douleur... et pourtant Basquine parlait avec une ironie froide et placide...

— Veux-tu, mon bon Martin, — reprit-elle après un moment de silence, — une dernière preuve de cette vérité : que notre enfance et notre première jeunesse à moi et à Bamboche ayant été viciées, gangrenées par d'horribles dépravations, nous sommes fatalement devenus incurables?... c'est que j'ai au cœur autant de haine, autant de désespoir que lui.

— Toi... — s'écria Martin, — toi, comblée de tous les dons de la jeunesse, de la beauté, de la fortune, du génie! toi, dont la gloire retentit d'un monde à l'autre... Ah!... c'est blasphémer que parler ainsi! Bamboche a du moins pour excuse l'atmosphère corrompue où il a été forcé de vivre! Il a pour excuse la misère, l'avilissement, la honte de soi, le mépris dont on est abreuvé, implacables ressentiments qui, noyant le

cœur de fiel et de haine, vous exaspèrent. Qu'il exècre ce monde qui l'a abandonné dès son enfance à toutes les fatalités du mal... il paye de sa tête le droit de le maudire, ce monde!! Mais toi... toi... qui, après une première jeunesse cruellement souillée, torturée, je le sais... es arrivée, en deux ans à peine, au comble de la fortune et de la renommée... toi... à qui ce monde prodigue l'or, les triomphes, les ovations, qu'il n'accorde pas même aux souverains... comment oses-tu parler de haine, de désespérance, lorsque tu ne devrais respirer qu'amour, mansuétude et reconnaissance?

Basquine avait écouté Martin avec un calme sardonique, échangeant parfois un regard avec Bamboche, qui, pour cacher peut-être ses douleurs, s'était accoudé sur la table, appuyant sur ses deux mains son large front, que parfois perlaient çà et là les gouttes d'une sueur froide...

Basquine dit en souriant à Martin :

— Ainsi... je te parais un monstre d'ingratitude envers ma brillante destinée?

— Non... — reprit Martin avec une douloureuse amertume, — tu dois être si horriblement malheureuse... que je n'ai plus le courage de te blâmer...

— Malheureuse... oui... — dit Basquine de sa voix nette et tranchante, — oui, je suis malheureuse, autant et plus que je ne l'ai jamais été autrefois...

Martin n'ayant pu retenir un geste d'indignation pénible, la jeune fille reprit :

— Ainsi... tu crois, toi, qu'il suffit de quelques bouquets, d'un peu d'or, d'un peu de génie, d'un peu de renommée, qu'il suffit... de beaucoup de tout cela, même, si tu veux... pour purifier tout à coup une âme et un corps qui, pendant seize ans, ont traîné... dans toutes les fanges de la misère et du vice?

Martin regarda Basquine avec effroi... il ne trouva pas un mot à répondre... elle continua.

— Ainsi... parce que la foule m'aura crié *bravo*... parce que quelques grandes dames, quelques reines... m'auront dit : *Ma chère amie, vous êtes sublime!* parce que tous les hommes que j'ai connus, des plus obscurs jusqu'aux rois... m'auront dit ou écrit en résumé ceci : Vous êtes *belle, adorable... inimitable... voulez-vous que je sois votre amant?* tu crois que cela m'a empêchée d'avoir été prostituée à huit ans... et, deux ans plus tard, d'avoir été le jouet... la victime, et pis que cela (puisque je ne me suis pas enfuie ni tuée), la complice des monstrueuses dépravations du duc de Castleby?...

Martin, de plus en plus épouvanté, commençait d'entrevoir une partie de l'affreuse vérité... qu'il avait plus d'une fois pressentie; mais cette vérité lui semblait si désespérante, qu'il s'était toujours efforcé d'en détourner sa pensée.

— Voyons?... crois-tu qu'il a suffi d'un bain d'or ou de la fumée de l'encens qu'on brûlait à mes pieds pour me purifier de telles souillures? — reprit Basquine avec ce calme glacial qui rendait sa parole si poignante, — crois-tu qu'elle n'est pas corrosive, incurable, cette lèpre de l'âme que l'on gagne forcément en étant saltimbanque, vagabonde, voleuse, chanteuse des rues ou figurante à six sous?... Crois-tu que cela n'engage pas l'avenir que de livrer son corps sans amour, même sans désirs... car une dépravation précoce avait tué mes sens avant même qu'ils fussent éveillés... et je n'ai jamais été qu'un marbre vivant.

— Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... ces révélations, c'est affreux.

— Tu m'as crue redevenue vierge peut-être, — continua la malheureuse fille avec son implacable ironie, — comme si tu ne savais pas que, belle, jeune, sans ressources, je devais être forcée d'abandonner mon corps aujourd'hui pour du pain, demain pour obtenir de coucher une nuit dans un garni, pêle-mêle avec des voleurs et des filles? une autre fois pour obtenir du maître d'une taverne la permission de chanter dans son bouge, ou d'un directeur de théâtre la faveur de monter sur ses planches!... Et cela n'avilit pas... et à tout jamais? Et l'atmosphère de *la gloire*, comme tu dis, suffirait à dissiper ces souvenirs qui vous rongent? à vous faire faire peau neuve? à vous faire suer cette lèpre? Non! non!

— Maintenant, — reprit Martin avec accablement, — je comprends...

— Et d'un pareil avilissement à la méchanceté, à la haine, au désespoir, y a-t-il donc si loin? — s'écria Basquine en s'exaltant davantage. — Tu viens me parler de mansuétude, d'amour, de reconnaissance pour ce monde qui me couvre d'or, de bouquets et de bravos, parce que mon chant et ma figure charment ses yeux et ses oreilles. Que demain je sois laide et sans voix, qu'aurait-il pour moi, ce monde aujourd'hui à mes pieds? dédain et oubli. Il m'a pris comme on ramasse une fleur sur son chemin, sans s'inquiéter si elle a poussé sur un sol vierge ou sur un fumier. La fleur fanée, on la jette avec indifférence.

— Mais enfin... la gloire? — s'écria Martin, qui ne pouvait se résigner à admettre un incurable désenchantement au milieu d'une existence en apparence si heureuse, si brillante, — ces applaudissements de tout un peuple enivré?

Basquine haussa les épaules.

— Chez la Levrasse... dans mes ignobles scènes avec le *pitre*, à

l'âge de huit ans, n'ai-je pas été applaudie avec frénésie, n'ai-je pas aussi *fait fureur?* ne s'est-on pas aussi battu pour moi à la porte de nos tréteaux? Et encore... va, crois-moi, les bravos des mains gantées de blanc m'ont semblé plus tard moins retentissants que les bravos des mains calleuses qui applaudissaient mon enfance.

— Mais la conscience d'être une artiste sublime! — s'écria Martin. — Sur ce légitime orgueil, tu n'étais pas du moins blasée.

Basquine éclata de rire.

— Oui... je me suis dit cela plusieurs fois; il l'a bien fallu... *En vérité je suis une artiste sublime... évidemment j'ai un talent immense...* Eh bien! après?...

Martin resta sans réponse devant ces mots : — *Eh bien! après?*

Mots d'autant plus effrayants, que l'expression de dédain, de lassitude, avec laquelle Basquine les avait prononcés, prouvait qu'elle parlait sincèrement.

— Soit! — continua-t-elle, — j'ai ressenti une fois, dix fois, si tu veux, ce que tu appelles un *juste et noble orgueil* à propos de mon *génie*... et puis, après? n'est-ce pas toujours la même chose... la même glorification de soi par soi, devant soi?... Au bout de six mois, cela donne des nausées... à force de ridicule.

— Mais,— reprit Martin, disputant le terrain pied à pied,— si ton âme est aussi morte aux joies de l'orgueil, la gloire ne donne-t-elle pas de l'or?

— De l'or?... je n'ai pas besoin d'être parée pour être belle... et je n'ai personne à qui je veuille plaire... J'ai si longtemps souffert de la misère... que le nécessaire est une sorte de luxe pour moi. Pourtant j'ai voulu essayer de la magnificence; au bout d'un mois j'en étais excédée... Qu'est-ce que la stupide jouissance du luxe auprès de l'enivrement de la gloire?... et la gloire même ne m'enivrait plus.

— Mais avec l'or... on fait le bien...

— Eh! mon Dieu, j'en ai fait du bien, et beaucoup! Dès que j'ai été riche, je me suis mise en quête de ma famille... mon père et ma mère étaient morts... je n'ai retrouvé que deux frères et une sœur... les autres... morts aussi, ou disparus... on ne savait pas... Est-ce qu'on sait jamais ce que ça devient, des malheureux comme nous? ça naît, ça meurt; qui s'en inquiète?... Mes deux frères et ma sœur ont eu par moi leur sort assuré; à d'autres aussi j'ai donné, beaucoup donné... et puis un jour. . de la charité, comme de la gloire... comme de l'or... j'ai dit : — *Après?...*

— Ainsi, — reprit Martin avec une stupeur douloureuse; — ainsi, ton cœur, vicié dès l'enfance, et désormais fermé... à toutes les émotions

pures, généreuses, fécondes... ne vit plus à cette heure que pour ce sentiment stérile, affreux comme la mort : — *La haine!*

— Oui! oh! oui, longtemps je l'ai du moins goûtée, savourée, cette sauvage et âpre jouissance, — s'écria Basquine de plus en plus pâle, et dont le front commençait à se perler de sueur comme celui de Bamboche. Lui, le regard fixe, la tête appuyée dans ses deux mains, souriait parfois aux désespérantes paroles de Basquine avec un rire sinistre, souvent convulsif, douloureux, pendant que ses traits livides, contractés, s'altéraient de plus en plus; mais Martin, pour ainsi dire palpitant sous l'obsession des terribles aveux de Basquine, ne s'apercevait pas de l'espèce de lente décomposition qui se manifestait sur la figure de Bamboche.

— Oui, longtemps je l'ai savourée, l'âpre et sauvage jouissance de la haine, — reprit Basquine. — Oh! avec quelle joie j'ai charmé, séduit, enivré, pour la désespérer ensuite jusqu'à la mort... cette race maudite des *Scipion* et des *Castleby!*... Que de larmes, que d'affreux sacrifices, que de sang je lui ai coûtés à cette race infâme!... Mais... — ajouta Basquine d'un air sombre, — bientôt... ces ressentiments même, qui étaient toute ma vie, se sont affaiblis...

— Que dis-tu? — s'écria Martin.

— Alors, pour les raviver, — reprit Basquine, — je m'en allais seule... à pied, dans ces quartiers où nos pareils pullulent et disputent chaque jour leur vie à la misère et à tous les vices qu'elle engendre... Dans cet affreux spectacle, je retrempais vigoureusement ma haine ; je donnais là ce que j'avais d'or, et puis, le cœur gonflé de haine, je revenais attendre chez moi, dans *mon salon*, ces riches, ces heureux du jour... qui n'avaient que mépris ou dureté pour ces maux de nos frères, de nos sœurs... abandonnés ou misérables, comme nous l'avons été... Oh! alors je tirais de la race que je poursuivais des vengeances féroces... l'avilissement, la ruine... le suicide... le meurtre du fils par le père... mais bientôt la lassitude... le dégoût... m'accablaient de nouveau. Alors, pour ne plus penser, je me livrais à l'engourdissement de l'opium.

— Oh! infortunée! infortunée! murmura Martin.

— Une dernière espérance m'avait soutenue, la vengeance que je devais tirer de Scipion et de son père, vengeance terrible... car c'était du même coup venger Bamboche... toi et moi... Cette œuvre sanglante, je l'ai accomplie... sans pitié... sans remords, et puis je suis retombée dans mon accablement, et plus que jamais... j'ai dit... je dis... *gloire*, *amour*, *richesse*, *charité*, *vengeance*... et pardonne ce blasphème, ô mon frère... *amitié*... VANITÉ... TOUT EST VANITÉ... je suis devenue dévote, tu le vois... sauf la religion, et... je...

Basquine ne put continuer : son énergie fébrile, soutenue par un incroyable courage... faiblit tout à coup; ses yeux se troublèrent; ses lèvres, déjà froides, devinrent violettes; elle trembla convulsivement, ses dents s'entrechoquèrent.

— Mon Dieu, Basquine... qu'est-ce que tu as? — s'écria Martin... en courant à elle, et l'aidant à s'asseoir sur le lit de la cellule; puis, de plus en plus effrayé, il ajouta : — Bamboche, mais vois donc... Basquine...

— Je la vois bien, — dit le bandit en abaissant ses mains qui jusqu'alors avaient à demi caché son visage, et il montra ainsi à Martin des traits déjà défigurés... par les approches de la mort.

— Ciel !... qu'avez-vous tous deux? s'écria Martin, — du secours... du secours !...

— Silence, lui dit Basquine en faisant un dernier effort pour mettre sa main glacée sur les lèvres de Martin. — Laisse-nous... Bamboche échappe à l'échafaud... moi... j'échappe à la vie ! ! !

— Ah ! c'est horrible... tous deux ! ! ! — s'écria Martin bouleversé. — Le poison ! ! ! peut-être ! ! !

— Oui, — dit Basquine, — dans une bague... que j'avais au doigt... Le geôlier n'a rien vu...

— Oh ! — s'écria Martin, — si jeune... si belle... mourir ainsi désespérée ! ! !

— Et à ce moment encore... et... plus amèrement que... jamais... je dis : *Après?*... — murmura Basquine d'une voix expirante.

— Adieu, Basquine, adieu, Martin, — ajouta Bamboche à l'agonie, — je meurs comme un chien; je ne crois... je n'ai cru à rien... mais j'ai été fidèle... aux... serments... de... notre... enfance.

Et écartant d'une main défaillante les revers de sa casaque de prison, il mit à nu sa large poitrine, sur laquelle on lisait ces mots tatoués en caractères indélébiles :

Basquine pour la vie. Son amour ou la mort. 15 *février* 1826. *Amitié fraternelle et pour la vie à Martin.* 10 *décembre* 1827.

— Ah !... — s'écria Martin avec désespoir, — j'en atteste ce généreux sentiment d'amitié qui a toujours survécu en vous .. vous étiez nés pour le bien... mais impitoyablement abandonnés, dès l'enfance, par une société marâtre... vous mourez ses martyrs !

— Frère... encore ta main, — dit Basquine en se renversant mourante sur le lit; — appelle maintenant au secours... tu le peux ! !..

Martin appela du secours en effet... ce secours fut vain.

Seul, le lendemain, à la nuit, Martin accompagnait au champ du repos éternel le double cercueil de Basquine et de Bamboche.

XC

L'expiation. — Nouvel aspect de la Sologne.
Le château du Tremblay. — Anciennes connaissances. — Claude Gérard, Martin,
M. Duriveau, dame Perrine, la Robin, Bruyère, Petit-Pierre, dame Chervin.
L'association. — Lettre du roi.

Plus d'une année s'était écoulée depuis la mort de Basquine et de Bamboche.

Le mois d'octobre touchait à sa fin.

Un voyageur qui eût, environ quinze mois auparavant, parcouru cette partie de la Sologne où s'est passé l'exposition de ce récit, et qui, à l'époque où nous sommes arrivés, aurait traversé cette même contrée, se serait demandé par quel prodige il la voyait, pour ainsi dire, complètement métamorphosée.

En effet, en quinze mois au plus, ces cinq ou six lieues de territoire, qui appartenaient à M. Duriveau, ce pays jadis si misérable, si désert, si inculte, si fiévreux, et tellement envahi par les eaux stagnantes, que leurs exhalaisons étaient devenues presque mortelles pour les rares habitants des métairies, ce pays, disons-nous, avait absolument changé non seulement d'aspect, mais, si cela peut se dire, de nature...

Plus de ces brumes humides, pestilentielles, qui couvraient, dans une immense étendue, ces landes à demi submergées sous les eaux croupissantes; plus de sol noirâtre, spongieux, couvert çà et là de chétives bruyères, dans lequel bêtes et gens enfonçaient jusqu'aux genoux; plus de ces plaines sans fin, nues, arides, désolées, à travers lesquelles erraient çà et là quelques maigres bestiaux cherchant une pâture insuffisante au milieu des genêts et des ajoncs, pendant que de pauvres petits bergers, en haillons et tremblant la fièvre, traînaient leurs pas languissants à la suite de leurs chétifs troupeaux; plus de ces marais à l'onde épaisse, immobile et couleur de plomb, où se reflétaient parfois les murailles crevassées de quelque misérable métairie, bâtie de boue, et couverte d'une toiture de chaume à demi effondrée...

Tout enfin, dans ce pays, en peu de temps, avait changé, tout...



« ... Et un homme à cheval les surveille tous. » (Page 1200.)

jusqu'à l'air que l'on y respirait... air alors aussi salubre, aussi pur, aussi léger qu'il était autrefois pesant et méphitique.

Bientôt le voyageur aurait eu le secret de cette incroyable métamorphose, en remarquant de larges canaux maçonnés en briques, coupés çà et là par des ponts à la fois élégants et solides, sous lesquels coulaient incessamment des eaux abondantes, alimentées par des conduits souterrains, dont la pente, habilement calculée, amenait constamment dans ces

canaux, artères principales, les eaux stagnantes qui, faute d'écoulement, submergeant, détrempant, pourrissant le sol, depuis des siècles, le frappaient d'infection et de stérilité.

Enfin, ô prodige du travail et de l'intelligence de l'homme ! secondées par *le capital,* ces eaux, naguère le fléau de ce pays, comptaient alors parmi sa richesse... Sortant des canaux, elles affluaient dans d'immenses bassins naturels formés par plusieurs étangs, conservés en raison de l'élévation relative de leur niveau ; puis, de là, remontant dans de vastes réservoirs, à l'aide de moulins à vent d'un mécanisme aussi simple qu'ingénieux (1), elles pouvaient se distribuer selon les besoins de l'agriculture, par mille conduits d'irrigation.

Ainsi ces terrains immenses que nous avons vus, au commencement de ce récit, boueux, méphitiques, incultes, étaient déjà complètement assainis, défrichés, et, dans beaucoup d'endroits, façonnés pour les ensemencements d'automne...

Et non seulement sur ces cinq ou six lieues carrées du territoire que possédait M. Duriveau le sol avait ainsi été métamorphosé, mais encore... les habitants... jadis si hâves et si maladifs, étaient devenus florissants de santé.

Sur toute l'étendue des immenses propriétés du père de Martin, on ne voyait plus une seule de ces métairies... ou plutôt de ces tanières horribles où s'étiolait une race abâtardie par les fièvres et par les plus dures privations.

Le petit village du Tremblay lui-même, composé d'environ deux cents masures non moins délabrées que les métairies, avait aussi disparu et ne contrastait plus par sa misérable apparence avec le magnifique château du comte Duriveau.

Ce château lui-même avait subi une complète transformation.

Le corps de logis principal avec ses deux ailes en retour était resté debout, et l'on avait prolongé ces deux ailes de façon à composer un immense parallélogramme, en les réunissant par de nouveaux bâtiments qui, faisant face au principal corps de logis, reliaient ainsi ces deux ailes à leur extrémité.

Une large galerie de briques suivant intérieurement les lignes de ce

(1) Nous saisissons avec empressement cette occasion de rendre publiquement hommage et justice à l'admirable invention de *M. Durand*, qui, après des travaux et des combinaisons d'une difficulté extrême, est parvenu à établir des *moulins à irrigations*, qui, mus par la force du vent, *s'orientent d'eux-mêmes* et *s'effacent d'eux-mêmes* lors des bourrasques. Cette grande et utile invention, que nous voyons fonctionner depuis bientôt deux ans, a déjà rendu et doit rendre les plus immenses services à l'agriculture, en donnant des moyens d'irrigation aussi faciles que peu coûteux.

parallélogramme formait une terrasse au premier étage, et, au rez-de-chaussée, un abri qui permettait de circuler autour de ces vastes constructions, sans craindre le soleil ou la pluie.

Tout le terrain renfermé dans l'intérieur des bâtiments était distribué en un jardin d'agrément ; ses massifs, ses quinconces, divisés par des allées, aboutissaient tous à un rond-point où s'élevait une fontaine jaillissante ; cette espèce de monument de pierre et de fonte d'un style simple et sévère se terminait par un ornement sphéroïde sur lequel on lisait en grandes lettres cette inscription, maxime favorite du docteur Clément, citée dans les *Mémoires de Martin* :

NUL N'A DROIT AU SUPERFLU
TANT QUE CHACUN N'A PAS LE NÉCESSAIRE.

La nuit, ce jardin, ces arcades, ainsi que les bâtiments, étaient éclairés par le gaz, dont la vive lumière rayonnait aussi çà et là, dans une partie du parc planté d'une futaie séculaire que l'on avait conservée et qui s'étendait derrière le château.

Enfin, à droite de ce parallélogramme, parmi de nombreux bâtiments ajoutés extérieurement, se dressaient les immenses cheminées de plusieurs machines à vapeur, destinées soit à abréger ou faciliter certains travaux, soit à élever dans de vastes réservoirs les eaux qui circulaient dans toutes les parties de cet immense établissement.

Nous l'avons dit, le mois d'octobre touchait à sa fin. Il faisait une de ces tièdes et charmantes journées assez fréquentes en automne.

Une voiture legère, espèce de phaéton, attelée de deux chevaux de modeste apparence, mais agiles et vigoureux, s'arrêta sur le point culminant d'une route nouvellement ouverte et d'où l'on découvrait les constructions dont nous venons de parler.

Un homme et une femme, jeunes encore, étaient dans l'intérieur de la voiture dont l'homme conduisait lui-même l'attelage ; tandis que, sur le siège de derrière, se tenaient assis un petit domestique d'une quinzaine d'années et une femme de chambre ; deux malles de cuir placées sur la caisse de devant du phaéton annonçaient que M. et Mme Just Clément (tel était le nom de ces personnages) voyageaient à petites journées.

— Mon ami, quelle peut donc être la destination de ces immenses bâtiments ? — demanda Régina à son mari. — Vois donc... c'est un coup d'œil magnifique.

— En effet, — répondit Just en paraissant partager la surprise et l'admiration de sa femme, — est-ce un château, est-ce une exploitation

rurale, est-ce une manufacture? je ne sais... Et puis, l'on dirait que tout le pays que nous parcourons a subi depuis quelque temps une transformation complète... Ces canaux de construction récente... ces ponts nombreux, ces barrières fraîchement peintes, ces routes parfaitement établies, et dont plusieurs sont à peine terminées, ces chemins nouvellement plantés d'arbres, ces immenses défrichements, tout annonce une incroyable activité de travail.

— Et cependant, nous n'avons rencontré personne sur notre route... Cela est étrange... n'est-ce pas, Just?

— C'est très singulier, en effet, Régina... mais, si tu veux, nous allons suivre cette route qui paraît aboutir aux bâtiments de l'aile gauche, et là, en notre qualité de voyageurs touristes et curieux, nous demanderons et nous saurons, sans doute, la destination de ce magnifique établissement.

— Et peut-être, — dit Régina, — nous permettra-t-on de le visiter.

— Je n'en doute pas, madame, — répondit gaiement Just, — si vous vous chargez de présenter cette requête.

— Allons, allons, monsieur le flatteur, — répondit Régina non moins gaiement, — dirigez nos pauvres chevaux vers ce palais enchanté.

— J'obéis, dit Just en regardant sa femme avec tendresse, — et maintenant c'est à toi, jolie fée *Charme-des-Yeux*, d'user de ta toute-puissance pour faire tomber les obstacles qui pourront s'opposer à notre curiosité.

— Malgré mon peu de foi dans mon rôle de fée, nous essayerons, monsieur... — répondit Régina en souriant; puis elle ajouta : — Mais sérieusement, mon bien-aimé Just, avoue que rien n'est plus charmant que notre indépendante manière de voyager à travers ce pays solitaire. Si nous avions suivi la grande route, nous aurions perdu cette bonne aubaine pour notre curiosité.

Au bout de dix minutes environ, la voiture de Just et de Régina fit halte devant la porte d'une cour immense, clôturée de barrières peintes en vert, et qui longeait une des parties latérales du parallélogramme.

Just s'était arrêté à cet endroit au lieu de poursuivre son chemin jusqu'à l'entrée principale du *palais*, ainsi que disait Régina, parce qu'à la porte de la cour dont nous parlons, Just venait d'apercevoir une femme qu'il comptait interroger.

Cette femme, robuste et jeune encore, était simplement mais parfaitement vêtue d'une robe de futaine de couleur foncée ; d'un bonnet à la paysanne d'une blancheur éblouissante, chaussée de bons bas de laine et de souliers de cuir bien propres ; elle portait autour du cou, et non

sans une certaine fierté, par-dessus son fichu de cotonnade rouge, un cordonnet de soie bleue, à laquelle pendait une petite médaille d'argent.

Les traits rudes, hâlés de cette femme, étaient loin d'être beaux; mais sa figure pleine, vermeille, annonçait la santé, la franchise et la bonne humeur.

Hâtons-nous de prévenir le lecteur que, dans cette virile créature. il retrouve une de ses anciennes connaissances : la brave Robin, qu'il a vue vêtue d'ignobles haillons, alors quelle était fille de vacherie chez le métayer maître Chervin, que le comte Duriveau avait si impitoyablement chassé de sa ferme.

A la vue de la voiture dont Just et Régina descendirent pendant que le petit domestique gardait les chevaux, la bonne Robin s'avança courtoisement et peut-être aussi un peu curieusement vers les visiteurs.

— Pourrions-nous savoir, madame, — lui dit Just en la saluant avec une parfaite politesse, — à qui appartiennent ces magnifiques bâtiments?

— A moi, monsieur, répondit naïvement la Robin en faisant sa plus belle révérence.

— Comment! à vous? — s'écria Just sans cacher sa surprise. — Ces magnifiques bâtiments sont à vous?

— Oui, monsieur, — reprit la Robin sans la moindre fierté, — c'est à moi... et c'est aussi... à Petit-Pierre que voilà.

Petit-Pierre était une autre de nos connaissances, c'est-à-dire le petit vacher que nous avons vu pâle, les yeux caves, éteints, les lèvres blanches, à peine vêtu, marchant pieds nus, épuisé par *les fièvres* qui le minaient depuis sa naissance; mais au moment où nous le revoyons, le petit vacher est méconnaissable, il n'est plus pâle, le *sulfate de quinine* (1) habilement administré à plusieurs reprises, a depuis longtemps *coupé les fièvres*. Une nourriture saine, des vêtements chauds, de bonnes chaussures, une habitation salubre, et surtout le complet assainissement du pays, ont assuré la guérison de l'enfant; et il eût été impossible de reconnaître le pauvre petit vacher de la métairie du Grand-Genévrier dans ce jeune garçon bien vêtu, à la joue rebondie, aux yeux pétillants, à la démarche vive et alerte.

Petit-Pierre traversait la cour au moment où, le désignant à Just et

(1) Disons en passant que ce médicament souverain pour la guérison des fièvres intermittentes qui déciment les populations de Sologne est d'un prix tellement élevé, qu'il est matériellement impossible aux prolétaires des campagnes de s'en procurer, et de payer la visite du médecin qui en réglerait l'emploi; le prix du médicament seul en quantité nécessaire pour guérir la fièvre, et en admettant qu'il n'y ait pas rechute (ce qui arrivera infailliblement deux ou trois fois avant la guérison complète), le prix du médicament, disons-nous, absorberait le pain de toute une famille pendant quatre ou cinq jours.

à Régina, la brave Robin le citait comme l'un de ses *copropriétaires*. L'enfant croyant que la Robin l'appelait, s'avança de quelques pas; puis, soudain, il s'arrêta timidement à l'aspect des étrangers.

Just, de plus en plus étonné, dit à la Robin :

— Ainsi, ce jeune garçon est, ainsi que vous, madame, propriétaire de cet établissement?

— Oui, monsieur, et aussi propriétaire de toutes les terres, de tous les bestiaux, de tous les chevaux, de toutes les volailles, de toutes les récoltes... enfin, il est propriétaire de tout, quoi... ni plus ni moins que moi... et que les autres!

— Ah!... vous et lui n'êtes pas les seuls maîtres de tous ces biens? — demanda Régina, en échangeant avec Just un regard qui semblait dire : Cette pauvre créature n'est pas dans son bon sens. Aussi reprit-elle : — Il y a d'autres propriétaires encore?...

— Je crois bien, madame... nous sommes en tout sept cent soixante-trois associés-propriétaires.

— Sept cent soixante-trois propriétaires? — dit Régina en souriant... — c'est beaucoup.

— Dame... Madame, plus on est, mieux ça vaut, car un chacun apporte ses bras au travail, — répondit la Robin, sans paraître peinée de ce grand nombre de copartageants.

— Alors, — reprit Just, — faites-nous la grâce de nous dire si c'est à vous ou à quelque autre de vos associés que nous devons nous adresser pour visiter votre magnifique établissement, et savoir à quel usage il est destiné.

— Ça, monsieur, c'est une autre affaire, — reprit la Robin; — les visiteurs, quant il en vient, ça regarde maître Claude, et comme justement ce n'est pas l'heure de l'école, car l'heure du repas de midi va bientôt sonner pour tout le monde qui est revenu des champs, maître Claude pourra vous conduire partout. — Puis s'adressant au jeune vacher, la Robin ajouta : — Eh! Petit-Pierre, va prévenir maître Claude qu'il y a là un monsieur et une dame qui demandent à voir l'*Association*.

Au moment où Petit-Pierre allait exécuter l'ordre de la Robin, Just le rappela, et tirant de sa poche une carte de visite sur laquelle étaient ces mots : — *Monsieur et madame Just Clément*, il dit à Petit-Pierre :

— Mon ami, ayez la bonté de remettre cette carte à la personne que vous allez trouver, afin qu'elle sache du moins le nom des visiteurs qui désirent parcourir ces établissements.

Petit-Pierre prit la carte, et se dirigea en courant vers une des portes du bâtiment.

— Si monsieur et madame voulaient, en attendant maître Claude, jeter un coup d'œil sur notre vacherie, dont je suis *sous-directrice*, — dit la Robin avec un certain orgueil en montrant du bout du doigt sa petite médaille d'argent, — ça passerait le temps.

— Certainement, et avec grand plaisir, — répondit Régina en prenant le bras de Just et suivant la Robin.

Celle-ci, traversant la cour, ouvrit une des portes d'une immense étable aux murailles bien crépies, blanchies à la chaux, aux râteliers et aux mangeoires de chêne, brillant de propreté, au carrelage de briques, traversée dans toute la longueur du bâtiment par un petit ruisseau d'eau limpide et courante.

Trois cents vaches admirablement soignées, au poil vif, lustré, étaient symétriquement alignées dans cette vacherie bien aérée, bien éclairée par de nombreuses fenêtres ; autant d'enfants, dont la plus âgée n'avait pas douze ans, toutes vêtues comme la Robin, mais ne portant pas ainsi qu'elle de petite médaille d'argent, marque distinctive de ses fonctions, allaient et venaient dans l'étable, relevant la litière lorsqu'elle dépassait la natte de paille qui la bordait, visitant les mangeoires et les râteliers afin de s'assurer que la provende était consommée ; tandis que de temps à autre on entendait le tintement harmonique de plusieurs cloches de toniques différentes suspendues au cou des vaches conductrices de chaque division du troupeau.

Just et Régina restaient saisis d'étonnement à la vue de l'ordre, de la merveilleuse propreté qui régnaient dans cette immense vacherie.

— En vérité... — dit Just à la Robin, — je n'ai jamais rien vu de pareil... c'est admirablement tenu !

— N'est-ce pas, monsieur ? — dit la bonne fille, — et si ça vous paraît comme ça, qu'est-ce donc que ça doit nous paraître à nous... qui, dans le temps, étions habitués à voir ces pauvres bêtes... dans des étables presque sans toit ni portes, où nous couchions pêle-mêle avec elles, et où il pleuvait presque autant que dehors, sans compter une boue !... et quelle boue !... pire que dans les marais... jamais de litière fraîche... et si mal nourries... les pauvres bêtes... pas mieux que nous, faut le dire... Aussi, comment prendre goût à soigner son bétail dans des étables sales à faire lever le cœur, au lieu qu'ici... vous voyez... c'est une vraie fête. Autrefois, chaque métayer, chaque paysan du pays avait son étable, son grenier, son four, son foyer... A cette heure, nous avons une étable pour tous, un grenier pour tous, un foyer pour tous ; ça coûte cent fois moins, et c'est cent fois mieux ; et puis, enfin, c'est A NOUS, ces bêtes... elles sont à moi comme à ces filles... comme à ces petites filles que vous voyez

là... Alors, dame... on s'y met à cœur joie... à l'ouvrage. Il y a plaisir et profit! La maîtresse Chervin, directrice des vacheries, me commande... je commande à ces bonnes filles, qui ont pour apprenties ces petites-là... Personne ne se rebiffe, on obéit avec contentement, parce que tout appartient à un chacun, et que la besogne de chacun, petits ou grands, est profitable à tous...

Just et Régina s'étaient plusieurs fois regardés avec une surprise croissante en écoutant le langage naïf et sensé de la Robin. En devisant ainsi, ils étaient arrivés à l'extrémité de la vacherie... limite du domaine de la bonne fille, qui ajouta :

— Si vous n'attendiez pas maître Claude, je vous conduirais dans l'étable des vaches en gésine et de celles qui allaitent, et puis dans la laiterie... C'est ça qui est superbe à voir... il y a une machine qui va toute seule, et qui *bat* quatre et cinq cents livres de beurre par jour... même que nous en mangeons, de ce bon beurre... C'est pas comme autrefois, où nous ne le voyions que pour le faire et pour le porter au marché ; à nous autres le caillé aigri... au bourg la bonne crème... Et les perchoirs!!!... — s'écria la Robin avec enthousiasme, — et les basses-cours!... La vacherie n'est rien auprès. Vous verrez les perchoirs... qui sont sous la direction de Bruyère, une petite fille aussi belle que le jour... aussi bonne que le bon Dieu est grand... et si *connaisseuse* et savante aux choses des champs, qu'elle en remontrerait aux plus vieux laboureurs et bergers!

— Et cette jolie petite merveille habite ici? — demanda Régina avec intérêt.

— Oui, madame... elle a eu bien du chagrin... dans le temps! mais je crois que ça se passe... D'ailleurs, comme elle n'avait jamais été bien gaie, la peine, ça s'aperçoit moins chez elle que chez une autre... Mais vous verrez ses perchoirs, ses basses-cours. Il y a toujours là trois ou quatre mille volailles... dindes, oies ou pintades, divisées par troupeaux de deux cents... un enfant de dix ans et un chien suffisent à conduire chaque troupeau, et un homme à cheval les surveille tous. Il en va des volailles comme du beurre et du lait. Autrefois, nous ne connaissions du goût des oies et des dindes que nous élevions, que pour avoir entendu dire que c'était un très bon manger. Aujourd'hui, nous en mangeons souvent, et en proportion, notre association en vend pour plus d'argent qu'autrefois n'en vendaient toutes les métairies réunies ensemble. Dame! c'est tout simple, à cette heure, ces bêtes, bien nourries, pondent davantage... les petits, bien soignés, ne meurent plus par dizaine... sans compter que les renards et les fouines... qui venaient encore dévorer au moins la moitié des couvées dans les métairies isolées, sans clôtures, en



« ... Il a donc assemblé ses métayers ainsi que les habitants de ce pauvre village, et leur a dit : » (Page 1206.)

se frottent pas à venir se régaler ici... Et si vous voyiez là les bergeries... c'est encore ça qui est beau ! et les écuries donc !... Il y a là soixante superbes paires de chevaux de labour... dans une seule écurie. C'est un fier coup d'œil, allez... pour le soin et pour la propreté. Dame! vous comprenez, l'amour-propre; je ne voudrais pas, moi, qu'on pût dire que la bergerie, ou l'écurie, ou les basses-cours font la nique à nos vacheries... Et comme l'écurie est autant à moi que la vacherie est à ceux qui soignent la bergerie, les perchoirs ou l'écurie, nous avons tous intérêt à bien faire et à être contents du bien faire des autres. A quoi bon se jalouser, puisque *tout* profite *à tous*.

— Mais, — dit Just, de plus en plus surpris, — je vous entends parler d'un triste passé, dire *autrefois* tout allait de mal en pire pour les bêtes et pour les gens; par quel miracle... ce passé si malheureux s'est-il ainsi transformé?

— Tenez, monsieur, — dit la Robin, — voilà maître Claude... il vous expliquera ça mieux que moi.

En effet, Just et Régina, qui, pendant cette dernière partie de l'entretien, étaient sortis de la vacherie pour revenir dans la cour, virent Claude Gérard conduit par Petit-Pierre, s'avancer vers eux.

Claude Gérard portait toujours sa longue barbe grisonnante, mais il avait quitté ses habits de peaux de bête pour des vêtements moins sauvages. Ses traits avaient perdu leur caractère farouche : ils étaient alors empreints d'une gravité douce et mélancolique.

En recevant la carte de Just, Claude s'était félicité de ce que le comte Duriveau et Martin se trouvassent absents et occupés à surveiller, à deux lieues de là, quelques travaux. M. Duriveau et son fils ne pouvant et ne voulant, pour des motifs bien différents, paraître devant Régina et son mari. Claude s'était donc chargé de recevoir ceux-ci.

Just, on se le rappelle peut-être, avait noué quelques relations avec Claude Gérard, alors que celui-ci remplissait les fonctions d'instituteur près d'Evreux. Aussi, à sa vue, rassemblant ses souvenirs, après l'avoir attentivement regardé, à mesure qu'il s'approchait, Just lui dit, charmé de cette rencontre inespérée :

— C'est à monsieur Claude Gérard, ancien instituteur près d'Évreux, que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, monsieur, — répondit Claude, en s'inclinant devant Just, — oui, monsieur, et en lisant votre nom sur la carte que vous avez bien voulu m'envoyer, j'ai été très heureux du hasard qui vous amenait ici...

— Je n'ai pas besoin non plus de vous dire, monsieur, — reprit Just,

en tendant cordialement sa main à Claude, — combien je suis heureux de vous retrouver dans une pareille circonstance.

Puis, s'adressant à sa femme, Just ajouta :

— Je vous présente M. Claude Gérard, ma chère Régina... je n'ajouterai qu'un mot : mon père disait, en parlant de M. Gérard : — *C'est un des nôtres*... car, dans mes lettres... j'avais souvent entretenu mon père de la vive sympathie, de la vénération profonde que m'inspiraient le caractère et l'esprit de M. Gérard.

— Just a raison... monsieur, — dit gracieusement Régina en s'adressant à Claude; — celui dont le docteur Clément a dit : — *C'est un des nôtres*, doit être, pour tous les gens de cœur, un homme considérable, pour Just et moi... un ami...

Et Régina tendit à son tour sa belle main à Claude, qui la serra légèrement en s'inclinant, pensant néanmoins, avec une secrète amertume, que Martin... n'avait de sa triste vie reçu une pareille faveur de Régina... lui... lui... à qui elle devait tout, à son insu.

— Mon Dieu, monsieur, — reprit Just, — nous sommes dans un pays de merveilles... Mais bien que ces miracles me semblent un peu plus faciles à expliquer maintenant que je sais votre présence en ces lieux enchantés... dites-moi donc le secret de l'incroyable transformation que ce pays a subie... et dont les signes se sont révélés, se révèlent à chacun de nos pas?

— Nous venons de visiter la vacherie avec une brave et intelligente personne, qui nous a on ne peut plus charmés par son naïf bon sens... — ajouta Régina; — en un mot, monsieur, permettez-nous de vous faire les questions que nous nous adressions tout à l'heure à nous-mêmes à la vue de ces bâtiments... Est-ce un palais? est-ce une immense exploitation rurale? est-ce une non moins immense fabrique?

— C'est un peu... tout cela, madame, — reprit Claude en souriant doucement, — et si vous voulez avoir la bonté de m'accompagner... en très peu de mots je vous donnerai le secret de cet apparent mystère.

Claude Gérard, offrant son bras à Régina, lui fit traverser un passage qui conduisait de la cour des vacheries à l'une des vastes galeries qui entouraient le jardin renfermé dans l'intérieur du parallélogramme; puis, sortant de cette galerie, Claude se dirigea, toujours accompagné des deux visiteurs, vers la fontaine monumentale dont nous avons parlé; indiquant alors à Just l'inscription qu'elle portait, il lui dit : — Depuis longtemps vous connaissez cette maxime, monsieur Just : *Nul n'a droit au superflu tant que chacun n'a pas le nécessaire*...

A cette citation d'une généreuse pensée qu'il avait si souvent en-

tendu formuler par son père dans ces mêmes termes, Just, stupéfait, ne put d'abord répondre, puis une larme mouilla sa paupière, et il regarda Régina avec un attendrissement ineffable.

— Je vous comprends, mon ami, — lui dit-elle, non moins impressionnée que son mari; — je suis fière de partager votre glorieuse émotion... en retrouvant pratiquée sans doute ici cette maxime que votre père pratiquait avec une si admirable générosité.

— Vous ne vous trompez pas, madame, — reprit Claude Gérard, — et telle est l'irrésistible puissance des grandes vérités... que l'application de cette généreuse pensée du docteur Clément a suffi pour opérer les prodiges dont vous vous étonnez...

— Oh! de grâce, expliquez-vous, monsieur, — dit Just; — vous sentez que pour moi ces détails sont maintenant d'un double intérêt.

Après un moment de silence, Claude Gérard reprit :

— Un homme puissamment riche avait longtemps vécu dans l'oisiveté, dans l'insouciance du sort misérable du plus grand nombre *de ses frères en humanité*... ainsi que disait votre père, monsieur Just. Soudain frappé au cœur par un malheur affreux... cet homme, transformé, régénéré par cette terrible épreuve... n'a désormais demandé de consolations qu'à la pratique des grands principes de la fraternité humaine. Au lieu d'être stérile... sa douleur a été féconde...

— Cette transformation, quoique tardive, annonce du moins un généreux naturel, — dit Régina.

— Chercher l'oubli d'horribles chagrins dans l'accomplissement du bien... cela fait tout pardonner, — dit Just.

— S'ils savaient que celui dont ils parlent avec tant de sympathie... et qui aujourd'hui en est digne, est le comte Duriveau! — pensa Claude.

Puis il reprit :

— Pour cet homme, monsieur Just, cette maxime de votre père : — *Nul n'a droit au superflu, tant que chacun n'a pas le nécessaire*... cette maxime a été, je vous l'ai dit, une révélation... Possesseur de ce magnifique château et des immenses domaines qui en dépendent, il a regardé autour de lui... et partout il n'a vu que misère, maladies, ignorance et désolation... Cet homme s'est dit alors : « Ce pays est d'une insalubrité mortelle, d'une stérilité désolante, *je veux,* en *sacrifiant mon superflu*, que ce pays devienne salubre et fertile; ses habitants, épuisés, maladifs, sont décimés par des fièvres terribles; *je veux* qu'ils deviennent sains, robustes, et que leur vie ne soit plus fatalement abrégée... Ils habitent de misérables tanières où ils endurent les plus cruelles privations; *je veux* qu'ils aient des demeures salubres, riantes, où ils ne manqueront

de rien de ce qui est nécessaire à la vie... Ils sont voués à un labeur écrasant, presque toujours accompli avec dégoût, parce qu'il est insuffisant à leurs besoins; *je veux* que leurs travaux soient attrayants, variés, intelligents, productifs, afin que l'amour du bien-être et que le sentiment de la dignité morale leur fassent aimer, honorer leurs travaux. Ils vivent enfin misérables, faibles, ignorants, trop souvent ennemis, par le fait de l'*isolement; je veux* qu'ils deviennent heureux, puissants, éclairés, affectueux; qu'ils deviennent *frères* enfin par le fait de l'*association*. dont je leur donnerai l'exemple. — Cet homme a voulu cela, — ajouta Claude Gérard, — et ses volontés se sont réalisées...

— Rien de plus généreux que ce raisonnement, — s'écria Just. — Je ne m'étonne pas de la fécondité de pareils principes, mais de leur application si prompte et sur une si large échelle.

— C'est qu'alors qu'il s'est agi de l'application, — reprit Claude Gérard. — cet homme a senti que l'heure du sacrifice et de l'abnégation était venue.

— Comment cela, monsieur? — dit Régina.

— Cet homme a compris que, dans l'état de misère et de routinière ignorance où étaient plongés ceux qu'il voulait régénérer, il fallait, pour les amener à cette régénération morale et matérielle, offrir à leur intérêt des avantages réels, frapper leur esprit par un généreux exemple... Il a donc assemblé ses métayers ainsi que les habitants de ce pauvre village, et leur a dit : « Depuis que je vis au milieu de vous, j'aurais dû accomplir les devoirs rigoureux auxquels ceux *qui possèdent tout sont obligés envers ceux qui ne possèdent rien*... J'ai à expier... le passé... l'avenir m'absoudra, je l'espère; voici ce que je vous propose : — le territoire de cette commune est de six mille arpents à peu près, qui m'appartiennent, sauf trois cents arpents morcelés entre vous; *associons-nous*. Que vos terres et les miennes ne fassent plus qu'une propriété qui soit *nôtre;* qu'il en soit ainsi de nos troupeaux, de nos chevaux. Dans cette association vous donnerez vos bras, votre industrie; moi, le sol, les constructions et l'argent nécessaire aux premières cultures; en fournissant ainsi à l'association les moyens, les instruments de travail, j'apporte à moi seul autant que vous tous ensemble; loyalement j'aurais donc le droit de prélever pour moi seul la moitié de nos bénéfices... mais, à ce droit, à cette inégalité, je renonce au nom du sentiment de fraternité qui me rapproche de vous; je ne demande dans les produits de notre association qu'une seule part... égale à celle de chacun de vous... et, cette part, je veux la gagner comme vous par mon travail, en appliquant toutes les forces de mon intelligence à la bonne administration de nos affaires.

J'ai vécu pendant quarante ans dans une oisiveté funeste et stérile; j'ai beaucoup à me faire pardonner; aussi, du jour de notre association, nul plus que moi, je vous l'assure, n'aura plus de zèle, plus de respect pour l'intérêt commun. »

— C'est admirable! — s'écria Just.

— Un tel renoncement, — dit Régina avec émotion, — un tel hommage à la dignité, à la fraternité du travail... est d'un magnifique enseignement.

— Et la promesse que cet homme a faite, — dit Claude, — il devait la tenir religieusement.

— Et l'association a dû se constituer aussitôt, — dit Just.

— Non, — dit Claude; — quoiqu'elle offrît à ces pauvres gens des avantages inouïs, il a fallu vaincre des défiances, des préjugés, malheureusement inséparables de l'ignorance et de l'espèce d'asservissement dans lesquels vivaient ces malheureux : — « Que risquez-vous? — leur disait cet homme de bien que vous admirez, monsieur Just, — essayez... Je me charge du premier établissement; de plus, j'assurerai votre existence pendant deux années; vous quitterez vos tristes et homicides demeures pour des logements sains, riants, commodes; vos travaux écrasants, infructueux, seront rendus productifs et attrayants par leur variété. Essayez, vous dis-je, de cette association. Que risquez-vous? Les parcelles de terre que vous joindrez à celles que je mets en commun vous reviendront dans deux années. Si votre condition ne vous paraît pas améliorée, vous pourrez alors retourner habiter vos masures qui restent debout... »

— Et ils n'ont pas résisté longtemps à l'évidence de ces avantages? — dit Just.

— Près de deux mois, — répondit Claude Gérard.

— C'est incroyable! en présence d'avantages si évidents, — dit Régina.

— Hélas! madame, — reprit tristement Claude Gérard, — ces malheureux étaient depuis si longtemps habitués à être traités avec insouciance ou dureté; on les avait accoutumés à avoir si peu de confiance dans la bonté humaine, qu'ils se demandaient, avec une sorte de défiance craintive, *pourquoi* l'on montrait à leur égard tant de désintéressement et de générosité.

— Vous avez raison, monsieur, — dit Régina, — cette défiance est une sanglante satire du passé!

— Mais enfin, — reprit Claude, — l'association s'est formée. Six mois après, les constructions nécessaires étaient terminées, et bientôt l'ancien village a été démoli avec une sorte de joyeuse solennité. Quant

au bonheur, à l'aisance dont jouit maintenant cette population naguère encore si horriblement misérable, veuillez m'accompagner, et... ce que vous verrez vous montrera les merveilleux résultats de cette association.

Ce disant, Claude Gérard conduisit Just et Régina dans le bâtiment principal, formant autrefois le château ; ses pièces immenses avaient été transformées en école pour les jeunes garçons, et, pour les jeunes filles, en crèches, en salle d'asile pour les enfants de l'association. Une vaste pièce donnant dans le jardin d'hiver (qui avait été conservé) servait de lieu de réunion et de réfectoire pour ceux des membres de l'association qui préféraient manger ensemble au lieu de porter chez eux les mets provenant de la cuisine commune. Les étages supérieurs étaient consacrés à la lingerie, à l'infirmerie, aux magasins de matières de toutes sortes qui s'ouvrageaient dans de vastes ateliers, car cette association était à la fois *agricole* et *industrielle;* de la sorte, les longues soirées et les nombreuses journées d'hiver, pendant lesquelles le travail des champs est impossible, étaient fructueusement utilisées; les associés y trouvaient des occupations variées, et le revenu général s'accroissait d'autant.

Quant au logement des associés, il se composait, selon l'exigence de leur famille, d'une ou deux chambres, donnant toutes sur le jardin intérieur, bien aérées en été, bien chauffées en hiver par la vapeur. On utilisait ainsi le feu incessant de l'immense cuisine ; des conduits amenaient partout en abondance l'eau et le gaz lumineux, les enfants et les adultes couchaient la nuit dans des dortoirs, sous la surveillance des pères et des mères de famille, alternativement chargés de ce soin ; la cuisine, le blanchissage, en un mot, tous les travaux de métier ou de ménage se faisant dans des endroits spéciaux, les logements des associés n'étaient absolument destinés qu'à l'intimité, au repos et au sommeil, ils étaient tenus avec une extrême propreté; plusieurs associés avaient même déjà employé une partie de leurs bénéfices à orner leur demeure particulière avec une certaine élégance.

Just et Régina, de plus en plus émerveillés, entrèrent bientôt, sous la conduite de Claude Gérard, dans une vaste salle où une cinquantaine de jeunes filles et de jeunes femmes, brillantes de santé, proprement vêtues, étaient occupées à travailler, soit à la dentelle, soit à différentes pièces de lingerie. Parmi les travailleuses, Just et Régina reconnurent la brave Robin et ses compagnes de la vacherie, qui, pendant le temps qu'elles n'employaient pas à l'étable, venaient travailler, selon leur aptitude et leur goût, soit à la dentelle, soit à la lingerie, tandis que d'autres préféraient s'occuper au jardin, à la buanderie ou aux cuisines.

Rien n'était plus gai, plus animé que cette réunion de jeunes tra-



« Régina tenait à la main un beau bouquet de fleurs. » (Page 1211.)

vailleuses ; le léger babil de celles-ci, les rires frais et doux de celles-là, les petits chantonnements des autres, formaient le plus joyeux murmure.

Soudain Just et Régina restèrent émus, frappés, d'un tableau touchant qui s'offrit à leur vue.

Dans la vaste salle de travail, venait d'entrer dame Perrine... marchant doucement, sa main appuyée sur l'épaule de Bruyère.

La mère de Martin, encore très belle malgré sa pâleur, avait l'air un peu souffrant; mais sa physionomie exprimait la plus ineffable bonté; vêtue de noir selon sa coutume, un simple bonnet blanc laissait voir ses larges bandeaux de cheveux noirs.

Bruyère, réglant soigneusement son pas sur celui de sa mère, qui s'appuyait doucement sur son épaule, avait conservé son costume d'une originalité charmante et sauvage : quelques brindilles de bruyère rose ornaient sa jolie figure ondée; ses bras ronds, légèrement hâlés, étaient demi-nus : seulement des bas blancs et des brodequins de cuir avaient remplacé ses bottines tressées de jonc et ses sabots; on lisait sur sa ravissante figure, pâle et affectueuse comme celle de sa mère, les traces d'une mélancolie remplie de résignation... La pauvre petite Bruyère regrettait toujours son enfant... qui lui avait cependant coûté tant de larmes... tant de honte.

— Mon Dieu! monsieur Gérard, — dit tout bas Régina, — quelle est donc cette charmante personne qui vient d'entrer, et sur laquelle s'appuie cette dame d'une figure si noble et si douce?

— Je n'ai, de ma vie, rien vu de plus joli que cette jeune fille, avec ces bruyères roses dans ses cheveux, — ajouta Just; — quelle douceur dans les traits! quelle intelligence dans le regard!...

— Et quel charme, quelle grâce dans ses moindres mouvements! — ajouta Régina.

Claude, visiblement touché de l'admiration que témoignaient Just et Régina à la vue de Bruyère, leur dit :

— Cette dame pâle, à la figure noble et douce, est *la femme* de celui qui a fait tout le bien que vous admirez...

— Sa femme! — dit Régina avec émotion, — elle doit être bien fière... bien heureuse... de lui appartenir!

— Oui... elle en est heureuse... et fière... — répondit Claude.

— Et cette charmante personne, — dit Just, — c'est leur fille?

— C'est la fille... de cette dame pâle... — répondit Claude, — et la fille adoptive de celui dont nous parlons... mais il l'aime... aussi tendrement... que si elle lui appartenait par les liens du sang.

— Et a-t-il un fils? — demanda Just.

— Oui... monsieur... — répondit Claude.

— Et un fils... digne de lui, sans doute? — demanda Régina.

— Oui, madame, — reprit Claude avec une émotion profonde, — un... digne fils... un vaillant fils.

A ce moment, dame Perrine, ou plutôt Mme Duriveau, après avoir donné quelques conseils à plusieurs jeunes filles qui travaillaient aux

métiers à dentelle, se dirigea vers Claude, toujours précédée de Bruyère, sur l'épaule de laquelle elle s'appuyait ; puis s'apercevant alors que des étrangers accompagnaient l'instituteur, elle rougit légèrement, tandis que Bruyère levait sur eux ses grands yeux timides et étonnés.

— Madame, — dit Régina d'une voix émue en s'avançant vers la mère de Martin avec un air de déférence et de respect, — permettez à deux étrangers de vous exprimer leur profonde admiration pour l'homme généreux qui a changé ce pays, jadis si misérable, nous a-t-on dit... en une véritable terre promise... que son nom, que l'on ne nous a pas prononcé jusqu'ici... sans doute pour satisfaire à la modestie de son caractère, soit à jamais béni...

— Du moins, il nous est doux, madame, — ajouta Just, — de pouvoir vous dire à vous, la digne compagne de ce grand homme de bien, à quel point nous sommes touchés de tout ce que nous venons de voir... et combien nous vous sommes reconnaissants au nom de l'humanité tout entière.

A ces mots, la légère rougeur qui, depuis un instant, colorait le pâle visage de Mme Perrine, augmenta encore ; une expression de mélancolique fierté brilla dans ses grands yeux noirs, qui devinrent humides ; puis, toujours digne dans sa simplicité, elle répondit à Just et à Régina :

— Je vous remercie pour mon mari des éloges que vous voulez bien lui accorder, madame... Croyez-moi... il les mérite... car, s'il a un regret... c'est de n'avoir pas fait encore... tout le bien... qu'il désirerait faire.

Puis s'inclinant légèrement, Mme Duriveau, après avoir échangé avec Claude Gérard un sourire de douce satisfaction, s'éloigna lentement avec Bruyère.

. . . .

Une heure après environ, Just et Régina ayant achevé, sous la conduite de Claude, la visite de l'*Association*, étaient revenus attendre leur voiture sous la galerie de briques qui régnait à l'intérieur du parallélogramme, Régina tenait à la main un beau bouquet de fleurs d'automne cueillies dans les parterres et que Claude lui avait offertes.

— Telle est, madame, — lui disait l'instituteur, — la toute-puissante fécondité de ce grand principe : *la fraternité humaine*, que cette association qui, grâce à l'excellente organisation du travail de tous (1), donne à

(1) Nous n'avons pu que donner une idée très sommaire et très imparfaite de ce que peut être une association à la fois agricole et industrielle, basée sur ces trois éléments : *le capital, le travail* et *l'intelligence*. Nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui seraient curieux d'en connaître l'organisation pratique à l'excellent petit livre de M. Mathieu Briancourt : *Organisation et association du travail*, à la librairie Sociétaire, 10, rue de Seine.

tous un *minimum*, c'est-à-dire le *nécessaire*, qui en un mot leur assure la satisfaction légitime de tous les besoins de l'âme et du corps, et qui plus tard donnera même le superflu à ceux qui voudront l'acheter par un surcroît de labeur ; cette association, dis-je, est non seulement une admirable institution au point de vue moral, mais elle serait encore, au point de vue de l'intérêt, une *excellente affaire* pour le fondateur, s'il n'avait, par un noble désintéressement, renoncé à tous les bénéfices qu'il aurait pu loyalement réclamer par l'*apport* de sa part dans l'association... Cela est si vrai, que déjà deux propriétaires voisins, émerveillés des résultats que nous avons obtenus, ont conclu avec leurs métayers et leurs journaliers une association pour une exploitation *à la fois agricole et manufacturière*... dont ils font, eux, riches propriétaires, les premiers frais d'établissement ; ainsi, non seulement ils pratiqueront le bien sur une immense échelle... mais encore ils augmenteront leur fortune.

— Et cela ne m'étonne pas, monsieur, — reprit Just ; — mon père avait une maxime qui, dans cette circonstance encore, trouve son application : *Fais ce que dois... le bien adviendra*. Autant l'égoïsme est stérile... autant la fraternité est féconde... et...

Just fut interrompu par un cri d'effroi de Régina : il retourna vivement la tête vers elle... il la vit pâle... indignée, frémissante...

— C'est lui !... — s'écria-t-elle en se rapprochant vivement de Just comme pour se mettre sous sa protection... et, dans ce brusque mouvement d'épouvante, la jeune femme laissa tomber le bouquet qu'elle tenait à la main.

Just, suivant la direction du regard effrayé de sa femme, vit à dix pas de lui, se détachant sur l'ombre projetée par un des arceaux de la galerie.... M. Duriveau, immobile... les traits bouleversés par la stupeur que lui causait cette apparition inattendue... terrible... car elle lui rappelait et son infâme tentative sur Régina et le meurtre de Scipion qu'il avait frappé, alors que ce malheureux enfant allait se rendre coupable du même crime sur Mme Wilson.

Ignorant la présence de Just et de Régina, le comte revenait à l'instant de visiter des travaux au dehors ; sa figure était presque méconnaissable ; ses cheveux tout blancs encadraient son visage creusé par la douleur, par les remords... Sa taille, naguère encore droite et svelte, s'était voûtée... enfin la physionomie navrée, l'attitude brisée de ce malheureux, trahissaient son incurable désespoir.

— Ah !... venez... Régina... venez... — s'écria Just avec aversion à l'aspect du comte : puis saisissant vivement le bras de sa jeune femme, il fit un pas pour sortir avec elle en disant :

— La présence de cet homme... dans cette noble maison... c'est presque un sacrilège!!!

Claude Gérard, arrêtant Just au moment où il allait s'éloigner, lui dit d'une voix grave et pénétrée :

— C'est M. Duriveau... qui a fait tout le bien... que vous venez d'admirer... monsieur.

— Lui!... — s'écria Just, à son tour immobile de surprise.

— Lui... — répéta Claude; — il a été bien coupable... mais il a beaucoup expié...

— Le comte Duriveau!... — répéta Just comme s'il ne pouvait croire à ce qu'il entendait, tandis que le père de Martin, anéanti, atterré, le front baissé, n'osait... ne pouvait faire un pas.

— Oui, — reprit Claude Gérard, en continuant de s'adresser à Just et à Régina, — après la mort de son fils qu'il a perdu... par un événement affreux. . ce malheureux père... rougissant d'ailleurs de sa vie passée, a tenté de distraire une douleur... pourtant incurable... vous le voyez... en changeant... comme vous l'avez dit, ce misérable pays... *en une véritable terre promise*... Encore une fois, monsieur Just... — ajouta Claude d'une voix profondément émue, — au nom de son repentir... au nom de sa douleur... au nom du bien qu'il a fait et de celui qu'il fera encore, qu'il lui soit pardonné...

Just et Régina se regardèrent... sans dire une parole, ces deux vaillants cœurs se comprirent.

Émus... graves... presque solennels, les deux époux s'approchèrent de M. Duriveau, qui, la tête inclinée sur sa poitrine, semblait cloué à sa place... écrasé de honte et de repentir.

— Monsieur, — dit Just d'une voix pénétrée, en tendant sa main au comte, — permettez-moi... de vous serrer la main...

M. Duriveau tressaillit, releva vivement la tête... ses yeux, éteints, rougis par les larmes, brillèrent d'une joie inaccoutumée; il regardait Just avec une sorte d'angoisse craintive, osant à peine répondre à cette avance.

— Monsieur... — ajouta Régina d'une voix altérée, en présentant à son tour au comte sa main tremblante, — nous savons tout ce que vous avez fait de généreux... de grand... que le passé soit oublié...

Lorsque M. Duriveau sentit ses deux mains presque affectueusement pressées par Just et par Régina, ses larmes coulèrent malgré lui, il ne put que dire d'une voix étouffée :

— Merci! oh! mon Dieu! merci...

— Adieu, monsieur... — reprit Just, — comptez sur deux amis... de

plus... qui maintenant ne prononceront votre nom... qu'avec le respect qu'il mérite.

Les chevaux des deux voyageurs arrivèrent.

Après un dernier et triste regard adressé au comte, Just aida Régina à monter dans la voiture, qui s'éloigna bientôt... laissant M. Duriveau immobile à sa place.

Cette scène touchante avait eu un témoin caché.

C'était Martin...

Il n'avait osé reparaître devant Régina ; abrité derrière le pilier d'une des arcades, il avait tout vu... tout entendu...

Claude Gérard, essuyant ses yeux du revers de sa main, ramassa le bouquet que Régina avait laissé tomber.

Dès que la voiture fut éloignée, Martin courut à son père, et, se jetant dans ses bras, lui dit :

— Courage... mon père, courage... vous les avez entendus, ce sont deux amis de plus... Ah !... croyez-moi, avoir conquis de telles amitiés, c'est une noble et généreuse consolation!!!...

— Oh ! oui... — reprit le comte en embrassant son fils avec effusion, — cela m'a fait du bien de m'entendre dire cela... *devant toi*...— Puis baissant la tête avec un nouvel et morne accablement, M. Duriveau murmura à voix basse :

— Hélas!... ils ne savent pas... que j'ai tué mon fils...

— Claude Gérard le sait... — dit Martin, — c'est un grand cœur aussi... et il vous aime... mon père... il vous respecte...

Le comte tendit la main à Claude, et après la lui avoir affectueusement serrée, il s'assit sur le mur d'appui de la galerie, comme s'il eût senti ses forces faillir après une si vive émotion; puis il parut absorbé dans ses pensées.

. . . .

Claude Gérard, se rapprochant alors de Martin, lui dit à demi-voix :

— Tu étais là... toi... dont Régina a toujours ignoré le dévouement sublime! Du moins... je lui ai rappelé ton nom.

— Comment? — dit Martin avec émotion.

— Et Martin... monsieur Just? — ai-je dit au mari de Régina : — ce fidèle serviteur que votre digne père avait placé auprès de madame? Qu'est-il devenu?

— Il nous a quittés dans un voyage que nous avons fait dans le Nord, — a répondu Régina.

— Oui... je vous l'ai dit, Claude... — reprit Martin, — mes forces étaient à bout... Cette malheureuse passion ne s'était pas assoupie... et

la vue du bonheur enivrant de Régina... avait, je l'avoue à ma honte, épuisé mon courage... J'ai préféré redevenir artisan... jusqu'au moment où j'aurais assez gagné pour revenir en France.

— J'ai regretté Martin, — m'a dit ensuite Régina; — c'était un serviteur probe et zélé...

— Un serviteur... probe... et zélé... — dit Martin, avec une résignation mélancolique. — Voilà le seul souvenir qu'elle conservera de moi!

— Claude Gérard, attendri, contempla un instant Martin en silence; puis lui donnant le bouquet que Régina avait laissé tomber, il ajouta :

— Tiens, mon pauvre enfant... prends ces fleurs; elle les avait tout à l'heure à la main.

Martin saisit ardemment le bouquet, le porta à ses lèvres par un mouvement passionné, et ses larmes tombèrent sur les corolles parfumées.

. . . .

Le soir de ce jour, M. Duriveau, qui avait éprouvé une sorte de défaillance après sa rencontre si émouvante, si imprévue, avec Just et Régina, était retiré dans sa chambre modestement meublée, comme celle des autres membres de l'association.

Mme Perrine et Claude Gérard étaient assis aux côtés du comte, tandis que Martin, accoudé sur le dossier de son fauteuil, attachait ses regards affectueux sur son père, à qui Bruyère présentait un breuvage réconfortant avec une prévenance filiale.

Soudain la porte s'ouvrit, et l'on remit à Martin une large enveloppe qu'un courrier venait d'apporter à l'instant.

C'était une lettre du roi.

— Vous permettez, mon père? — dit respectueusement Martin à M. Duriveau, qui répondit par un signe de tête rempli d'affection.

Martin lut cette lettre qui se terminait ainsi :

. . . .

« Mes vœux suivront partout Mme Just Clément... car je n'oublierai jamais que sa mère a fait preuve du plus admirable dévouement en sacrifiant sa réputation pour sauver la vie d'une femme que j'aimais passionnément, qu'elle chérissait comme une sœur... et qu'une indigne trahison avait mise en danger de mort, lorsque, prince royal, j'étais venu à Paris en 1814.

« Je n'ai pas besoin de vous répéter que j'ai gardé et que je garderai le plus religieux silence sur vos confidences...

. . . .

. . . .

« Les projets dont je vous avais entretenus dans mon avant-dernière lettre, en vous renvoyant le manuscrit de vos *Mémoires*, sont, à cette heure, réalisés ; je suis heureux de vous en instruire, les bonnes et saines pensées qui m'ont amené à ces réformes, à ces résolutions, c'est à vous en partie que je les dois.

« Ainsi que je vous l'ai dit et que vous l'aviez pressenti, la lecture de vos *Mémoires* a été féconde pour moi... en attirant mon attention sur des faits et sur des misères que je ne soupçonnais pas...

Voici sommairement les déterminations que j'ai prises, et qui ont été adoptées :

« *Défense aux bateleurs, sous les peines les plus sévères, d'exploiter l'enfance dans leurs exercices.*

« *Avènement des instituteurs du peuple au rang de fonctionnaires publics de première classe, ayant le pas sur les autorités civiles, militaires et religieuses, car celui qui rend l'homme honnête, instruit et laborieux, celui qui, enfin, le* CRÉE MORALEMENT, *doit marcher au premier rang.*

« *Fondation de crèches, salles d'asile, écoles industrielles et agricoles pour les adultes, ateliers publics où l'honnête homme momentanément sans travaux trouvera du pain et un abri, maisons de retraite pour les invalides civils.*

« *Fermeture immédiate des cabarets, qui sollicitent incessamment les plus mauvaises passions.*

« *Le père de famille n'osera pas s'enivrer chez lui, où il trouvera d'ailleurs mille empêchements à ce vice.*

« *Peines sévères contre l'ivresse.*

« *Ouverture de cirques nationaux subventionnés, dans lesquels, les jours de fêtes, la population trouvera, pour le quart de l'argent qu'elle dépensait à s'abrutir et à s'empoisonner au cabaret, des délassements et des spectacles généreux et virils.*

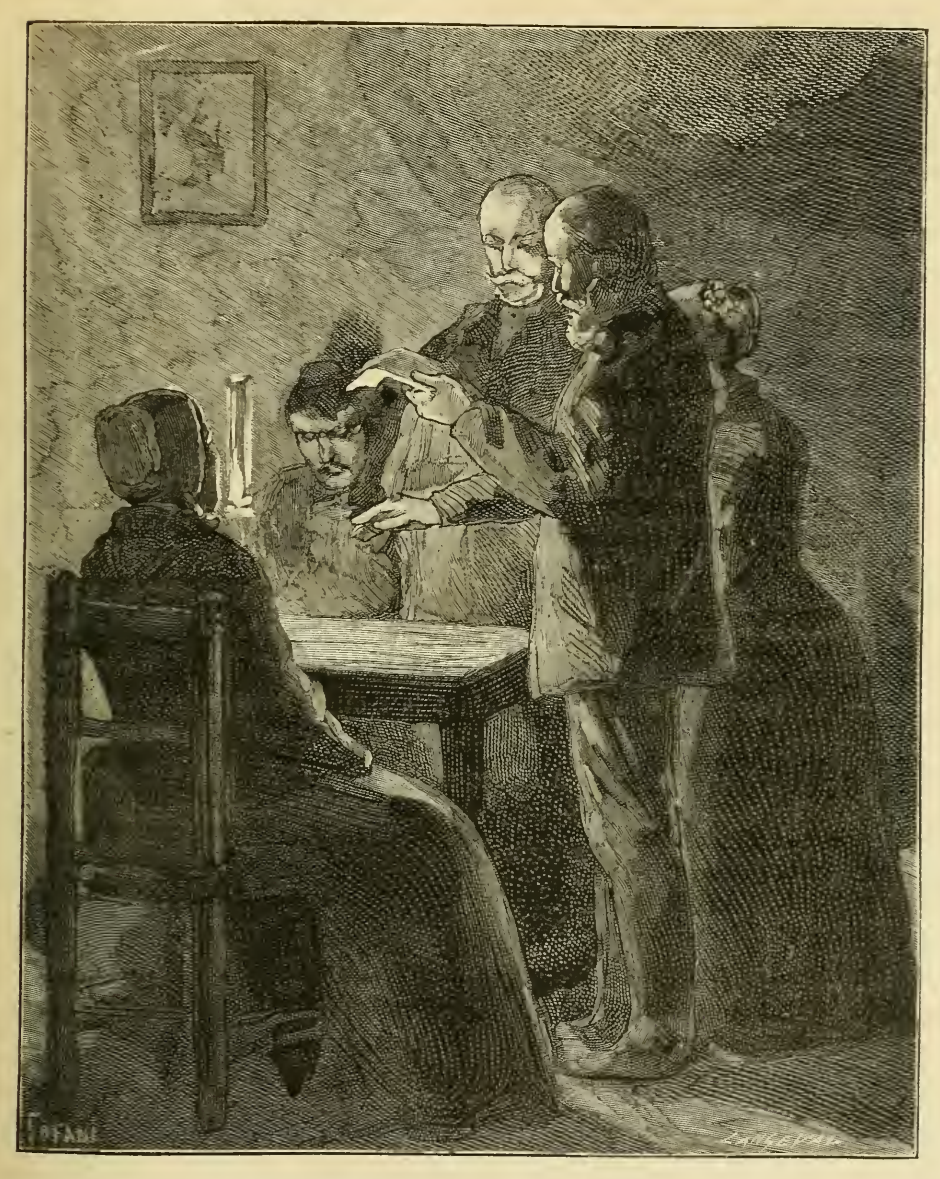
. . . .

« Ce sont là de premières réformes : elles s'accompliront, je le crois, sans résistance, parce que j'ai pour moi le bon droit et que je m'appuie sur les déshérités contre les privilégiés.

« S'il le fallait... je conspirerais ouvertement contre l'aristocratie de naissance et de fortune... très puissante ici, et, roi, je me mettrais à la tête de mon peuple...

. . . .

« Adieu. J'ai été heureux de vous écrire cette lettre ; elle vous prouvera du moins que je n'ai pas oublié la dette que j'ai contractée envers vous, car je m'efforce de m'acquitter selon le vœu de votre généreux



« Claude Gérard lut la lettre... » (Page 1218.)

cœur en tâchant que mon nom ne soit pas prononcé sans quelque reconnaissance par *nos frères en humanité.*

« Votre dévoué,

« C. O. »

Mme Perrine, lorsque Martin eut terminé la lecture de cette lettre, demanda à son fils, avec la naïveté de l'indiscrétion maternelle :

— De qui est cette lettre, mon enfant ?

— Du *roi*... ma bonne mère, — répondit simplement Martin.

— Du roi ?... dit Bruyère toute surprise.

Mme Duriveau et son mari se regardèrent avec une expression d'orgueil.

— Peux-tu me la lire... cette lettre ?... — dit à son fils M. Duriveau, presque timidement.

— Lui... non ; — dit en souriant Claude Gérard, — il n'oserait pas... mais moi... je m'en charge, si Martin y consent.

— Si mon père... si ma mère... le désirent, — répondit Martin.

— Si nous le désirons ?... — dit vivement M. Duriveau, en s'adressant à sa femme. — Il nous le demande, Perrine.

Claude Gérard lut la lettre...

Lorsqu'il eut terminé cette lecture, M. Duriveau, les yeux baignés de douces larmes, s'écria d'une voix émue, en tendant ses bras à Martin :

— Mon fils, mon noble et digne fils, si longtemps méconnu... Ah ! ce n'est pas d'orgueil... c'est de tendresse que je pleure...

Puis, après avoir serré avec effusion Martin et Bruyère contre son cœur, M. Duriveau ajouta, en tendant la main à Perrine et à Claude Gérard :

— Ah ! vous avez raison ! avec une femme et un ami comme vous... des enfants comme Bruyère et Martin... l'expiation continuelle du mal par le bien... il n'est pas permis de désespérer de l'avenir !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imp. Ve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19





